Le développement de la mission chrétienne des origines au milieu du troisième siècle

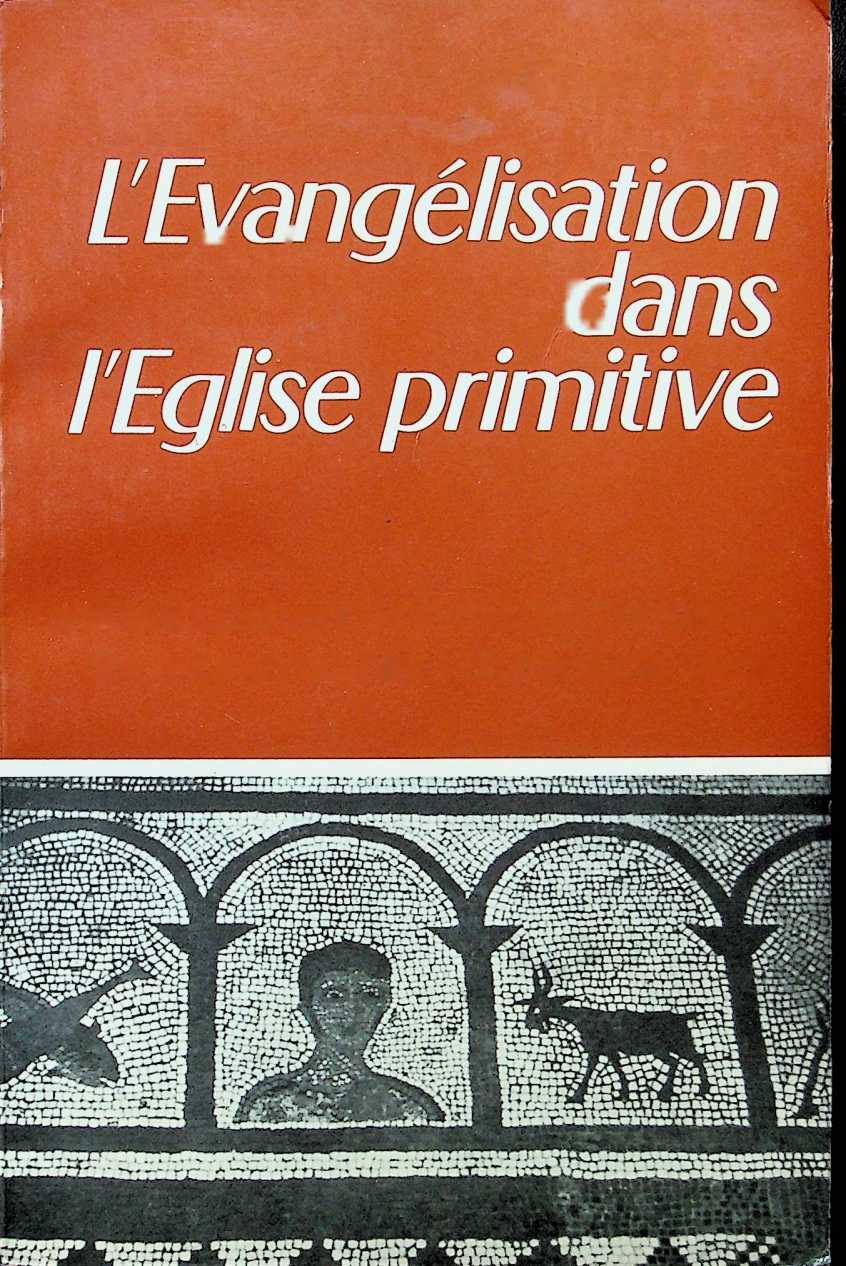
Michael Green

**■**

U/ *IL*

zu

lu



L’édition originale de cet ouvrage a paru en anglais  
sous le titre

EVANGEL1SM IN THE EARLY CHURCH

Copyright © by Michael Green

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

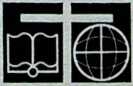
Copyright © de l’édition en langue française :  
ÉDITIONS G. M. - ISBN 2-88050-038-9

Michael Green

*L'EVANGELISATION  
DANS*

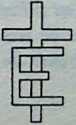
*L'EGLISE PRIMITIVE*

Le développement de la mission chrétienne  
des origines au milieu du troisième siècle



**ÉDITIONS DES**

**GROUPES MISSIONNAIRES**



**EDITIONS EMMAÜS**

**1806 SAINT-LÉGIER (Suisse)**

*A Crispin et GUIJoynson-Hicks qui, à l’instar des premiers chrétiens, consacrèrent leur foyer, leur temps et leur caur à partager la Bonne Nouvelle de Jésus- Christ.*

**PRÉFACE RÉSUMÉE DE L’ÉDITION ANGLAISE**

*Deux raisons m'ont poussé à écrire le présent ouvrage. Tout d'abord, il m'est apparu que l'étude de l'évangélisation dans T Eglise primitive avait été terriblement négligée au cours de ces dernières années. Rien de vraiment sérieux n’a été entrepris depuis la traduction en anglais de l'excellent ouvrage de Harnack.* La Mission et l’Expansion du Christianisme *Néanmoins, tout brillant écrivain et savant qu'il fut, Harnack appartient à un temps bien révolu. Notre conception de la nature de l'Evangile a bien changé depuis les beaux jours du protestantisme libéral dont il était le champion. Entre-temps, des hommes comme C.-H. Dodd et Roland Allen ont sérieusement contribué à l'étude des différents aspects de ce sujet. Il m'a donc semblé qu 'il serait utile d’écrire un livre sur les principales caractéris­tiques de l'évangélisation dans T Antiquité à la lumière des études récentes. Cela permettrait d’analyser les différentes données du problème et de poursuivre les recherches sous un jour nouveau.*

*La deuxième motivation est de caractère plus personnel. La plupart des évangélistes accordent peu d’intérêt à la théologie, et la plupart des théolo­giens affichent une indifférence certaine à l'égard de l’évangélisation. Je suis moi-même profondément engagé dans l’une et l’autre de ces activités. Je me suis donc senti particulièrement concerné par l’étude d’un tel sujet.*

*C’est délibérément que j’ai choisi de ne pas définir avec trop de précision l’objet de mon étude. Elle se concentre sur la période néo-testamentaire d’une part, en raison de son importance normative face à toutes les formes*

1 “Mission und Ausbreitung des Christentums in den 3 ersten Jahrhunderten” (2 vol. 4e éd., Leipzig, 1924). Non traduit en français.

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**5**

*d'évangélisation qui ont pu apparaître par la suite et, d'autre part, parce qu'il se trouve que c'est le domaine où je suis le moins ignorant. Tout fois, à mon avis, cela eût été une erreur de s'arrêter à la fin de cette période, et c'est pourquoi j'ai poussé l'étude jusqu'au milieu du IIIe siècle, embrassant du même coup les quelque deux cents ans qui séparent saint Paul d'Origène.*

*Le présent ouvrage ne prétend pas donner une analyse approfondie ni même chronologique des témoignages des IIe et IIIe siècles : traitant un sujet délimité, je me devais d'opérer une sélection.*

*Néanmoins, je cite un certain nombre de textes anciens, laissant ainsi l'Eglise primitive s'exprimer elle-même à propos de l'Evangile et de la manière dont il s'est répandu.*

*Je n'essaie pas non plus de donner un compte rendu exhaustif de la mission de l'Eglise au sens large, car c'est un sujet qui a déjà été amplement traité. Je me suis efforcé de m'attacher étroitement à l'évangélisation au sens strict du terme, à savoir la proclamation de la Bonne Nouvelle du salut aux hommes et aux femmes, en vue de leur conversion à Christ et de leur insertion dans son Eglise. Par conséquent, je ne me suis pas attardé sur l'approche qui précède l'évangélisation, ni sur l'infiltration des valeurs du l'influence chrétiennes dans la société païenne. Je n'ai accordé que peu d'attention aux implications sociales et politiques de l'Evangile et à la catéchèse des premiers chrétiens dans leur effort pour enseigner les nouveaux croyants et consolider le terrain gagné.*

*Néanmoins, je suis fermement convaincu qu'une étude sur l'évangélisa­tion, même dans un sens aussi restreint, peut être d'un intérêt très réel pour les croyants d'aujourd'hui. En effet, elle peut contribuer à raviver notre compréhension de l'Evangile que prêchaient les premiers chrétiens. Elle peut nous aider à connaître les méthodes qu'ils utilisaient et les qualités spiri­tuelles qu'ils déployaient, à mesurer jusqu'à quel point ils étaient prêts à repenser leur message dans les catégories de pensée de leurs contemporains. Elle peut nous faire constater le zèle que ces chrétiens mettaient à proclamer l'Evangile, à le vivre et aussi à mourir pour lui. Si nous découvrons tout cela de façon renouvelée, notre étude n'aura pas été vaine puisqu'elle aura rappelé à l'Eglise d'aujourd'hui la nature de sa tâche première.*

E. M. B. Green

*The London College of Divinity Septembre 1969.*

**PRÉFACE DE L’ÉDITION FRANÇAISE**

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l’Eglise semble s’être réveillée à l’un des impératifs premiers de sa vocation, l’évangélisation: congrès mondiaux sur l’évangélisation, grandes campagnes rassemblant des dizaines de milliers d’auditeurs, recherche de nouvelles méthodes d’évangélisation, nomination d’évangélistes, même dans les grandes Eglises historiques...

Les chrétiens qui tiennent pour sacrées les dernières volontés de leur Maître (Mat. 28:20) ne peuvent que se réjouir de cet éveil. Ils ont répété assez longtemps que l’absence de mission dans l’Eglise est signe de sa démission. Cependant, ils ne sont pas prêts à dire: “Pourvu qu’on évangélise! Peu importe comment.” Pour eux, la fin ne justifie pas les moyens, car ils pensent qu’avec l’ordre d’évangéliser, le Seigneur a transmis à ses disciples — par ses directives ou par son Esprit — la manière de le faire. C’est pourquoi il est de la plus haute importance de remonter aux sources et d’examiner comment les premières générations de chrétiens évangélisaient. Le succès unique de leur évangélisation est un gage supplémentaire de l’efficacité de leur méthode. C’est dire l’importance primordiale et pratique du travail de Michael Green. Le mérite de l’auteur, c’est d’avoir fait les choses à fond en s’appuyant sur l’ensemble des travaux anciens et modernes sur le sujet. En homme averti des outils scientifiques que l’exégèse contemporaine met à la disposition des chercheurs, il analyse toutes les données du Nouveau Testament en faisant le tour des différents aspects de la communication de l’Evangile: contenu du message, adaptation aux différentes classes d’auditeurs, motifs,

**7**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

méthodes et stratégie d’évangélisation. Si le christianisme a pu, en si peu de temps, gagner la majeure partie de la population de l’Empire, c’est parce qu’il a su mobiliser l’ensemble des chrétiens pour en faire des évangélistes. C’est l’un des aspects les plus signi­ficatifs de l’évangélisation primitive que M. Green analyse en détail.

Le lecteur assidu de la Bible retrouvera dans ce livre les princi­pes qu’il aura dégagés plus ou moins intuitivement de l’étude des Actes et des épîtres apostoliques, mais il les trouvera appro­fondis, structurés et étayés de tout l’apport des travaux exégé- tiques contemporains. Il s’agit certainement de l’étude la plus sérieuse et la plus fondamentale sur l’évangélisation d’après le Nouveau Testament. Cet aspect de l’ouvrage justifierait à lui seul son succès et sa diffusion à travers le monde, car il n’existe aucune autre étude systématique sur ce sujet dans la littérature évangélique.

Mais là ne s’arrête pas le mérite de ce livre. En effet, l’origina­lité de M. Green a consisté à pousser ses investigations au-delà de l’ère apostolique et à interroger la littérature patristique pour savoir comment on évangélisait du flc au IVe siècle. C’est durant cette période que l’Evangile a gagné toutes les couches de la population pour pénétrer jusqu’aux moindres recoins de l’Empire. Le revirement officiel de la politique impériale au temps de Constantin a simplement entériné une situation de fait, aboutissement logique d’une imprégnation progressive de la société par le message évangélique.

Comment cette poignée de chrétiens a-t-elle pu renverser les obstacles quasi insurmontables de la religion et de la philosophie, de l’indifférence et de la soif de jouissance qui se dressaient devant eux dans l’Empire décadent? Le livre de Michael Green répond à cette question éminemment pratique. Car notre problème est bien le même que le leur: comment pourrons-nous, nous qui vivons au XXe siècle, communiquer l’Evangile à notre génération pour que des hommes et des femmes deviennent de vrais disciples de Jésus-Christ? Si notre ambition rejoint la leur, nous voyons aussi se dresser devant nous les mêmes obstacles. Et nous sommes parfois tentés de nous décourager devant nos insuccès. Seraient-ils dus non pas à notre manque d’originalité, mais au contraire à notre oubli des facteurs qui ont fait la force de l’évangélisation primitive? En étudiant de près les méthodes et

**8**

PRÉFACE DE L’ÉDITION FRANÇAISE

les stratégies des premières générations de chrétiens, nous serons amenés à revoir les nôtres que nous pensions bibliques, nous découvrirons certainement leurs failles et nous verrons quels réajustements sont nécessaires pour redonner à nos efforts le dynamisme percutant qui leur fait trop souvent défaut.

Le livre de M. Green a eu un impact considérable dans bien des pays et a été traduit en plusieurs langues. Sans doute parce qu’il est l’ouvrage d’un théologien qui est aussi un évangéliste. Il n’est pas d’une lecture aussi facile que ses livres d’évangélisation (par ex. *Le Monde de ÏEvasiori).* Mais, dans tous les pays, les chrétiens commencent à comprendre que la facilité ne mène qu’à la superficialité, et toute une fraction de l’Eglise se tourne de nouveau vers une nourriture plus substantielle, capable de donner un fondement solide à la foi.

C’est à ces chrétiens qui ne se laissent pas rebuter par l’effort que nous dédions le fruit de notre travail commun. Il ne fut pas toujours facile non plus: M. Green a son style bien à lui, dont la saveur est parfois difficile à rendre en un français limpide. MM. Losey, J. Blandenier et moi-même avons passé des centaines d’heures sur la mise au point du texte. Avec l’accord de l’auteur, le troisième chapitre a été légèrement condensé et remanié. Nous sommes heureux de pouvoir enfin offrir au public francophone cette étude solide et foncièrement évangélique. Nous espérons que sa lecture non seulement stimulera les efforts d’évangélisation dans nos pays, mais nous les fera repenser à la lumière du modèle biblique et nous permettra de les réorienter dans des voies plus conformes à la volonté de Dieu.

*A. Kuen*

CHAPITRE PREMIER

**VOIES OUVERTES À L’ÉVANGILE**

Ce fut à une poignée d’hommes — onze en tout — que Jésus confia la mission de continuer l’œuvre qu’il avait commencée et d’apporter l’Evangile au monde entier1. Rien ne les distinguait du commun des mortels; leur éducation était quelconque et ils ne comptaient personne d’influent au nombre de leurs relations. Chez eux, dans leur pays, c’étaient des gens sans importance, et leur patrie elle-même n’était qu’une province de deuxième ordre à l’extrémité orientale de l’empire romain. S’ils s’étaient arrêtés un seul instant à soupeser les chances de succès de leur mission, le cœur leur aurait probablement manqué, malgré leur conviction que Jésus était bel et bien vivant et que son Esprit les accom­pagnait et les équipait. Tant il est vrai que toutes les apparences étaient contre eux. Comment pourraient-ils jamais réussir? C’est pourtant bien ce qui arriva.

Il est difficile d’exagérer la nature et le nombre des obstacles qui jonchèrent leur route; nous en considérerons quelques-uns dans le chapitre suivant. Mais il est aussi vrai que probablement jamais l’histoire n’offrit moment plus propice à l’Eglise de Christ, alors à l’aube de son ministère universel, que le premier siècle de notre ère, où le monde se confondait avec un empire.

L’interaction des éléments grecs, romains et juifs dans cette *praeparatio evangelica* est bien connue. Il vaut néanmoins la peine de la réexaminer si nous voulons situer notre étude dans la bonne perspective. Dans le tout premier récit que nous ayons de l’expansion du christianisme, le livre des Actes des Apôtres, il

**10**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

n’est pas de page qui ne reflète, tout à la fois, les contributions grecques, romaines et juives. Dès le IIe siècle, les chré­tiens, dont la réflexion avait mûri, prirent conscience du contexte dans lequel l’Eglise avait vu le jour2: ils ne tardèrent pas à proclamer que c’était la divine Providence qui avait préparé le monde à l’avènement du christianisme. Même si leurs arguments ne sont pas tous d’égale valeur3, il serait absurde de vouloir nier le rôle essentiel que jouèrent les structures du Ier siècle dans la propagation de l’Evangile.

**La Paix romaine**

Tout d’abord, il y eut ce phénomène extraordinaire de la *Pax Romana.* L’expansion du christianisme aurait été inconcevable si Jésus était né un demi-siècle plus tôt. De ce fait, la foi nouvelle fit son entrée sur la scène mondiale en une période de paix qui n’avait pas son précédent dans l’histoire. Pour la première fois, tout le monde connu se retrouvait sous le contrôle effectif d’une seule et unique puissance: Rome.

Sans doute, ce statut mondial avait presque été atteint un siècle et demi plus tôt; après la conclusion victorieuse de la troisième guerre punique, Rome s’était retrouvée la puissance dominante dans le bassin méditerranéen. Par la force des armes, et grâce à une judicieuse administration coloniale, elle avait réussi à ins­taurer une unité politique dont Alexandre le Grand n’avait pu que rêver. Polybe écrivit son *Histoire* couvrant les années 220-145 av. J.-C. pour rappeler à la postérité comment ‘Tes Romains, en moins de cinquante-trois années, avaient réussi à soumettre la presque totalité du monde à leur autorité, perfor­mance inégalée dans l’histoire”. Mais cette position tourna court. Maîtresse du monde entier, Rome ne l’était pas d’elle-même. Quelques années après la destruction de Carthage, en 146 av. J.-C., un soi-disant réformateur romain du nom de Tibère Gracchus fut battu à mort lors d’une émeute conduite par J’ex-consul P. Scipion Nasica. Cette mort marqua le début de luttes intestines qui ne tardèrent pas à dégénérer en une longue guerre civile qui dura près d’un siècle. Marius, Sylla, Pompée, Crassus, Jules César, pour ne nommer que quelques-uns des plus fameux protagonistes de ce siècle de violence, prirent tous les

VOIES OUVERTES À L’ÉVANGILE

**1 I**

armes contre leurs compatriotes et entraînèrent le monde entier dans leurs luttes désastreuses pour le pouvoir.

Lorsque Jules César succomba en 44 sous les coups conjugués de Brutus et de Cassius, on fut en droit de penser que c’était un clou de plus qu’on enfonçait dans le cercueil de ï’Empire, en dépit des dénégations des conspirateurs qui déclarèrent n’avoir agi que dans l’intention d’éliminer un tyran et de redonner vigueur à la République. Il en résulta un autre conflit sanglant qui opposa, d’une part, le triumvirat formé par Antoine, Lépide et Octave, petit-neveu de l’empereur assassiné, et, d’autre part, Brutus et Cassius. Ce conflit fut réglé lors de la bataille de Philippes qui fut suivie, à son tour, par l’éviction de Lépide et par le conflit titanesque entre Antoine et Octave. La lutte qui les opposait atteignit son paroxysme lors de la bataille d’Actium, en 31, et trouva son épilogue une année plus tard avec la mort d’Antoine et de sa maîtresse Cléopâtre... et Rome annexa l’Egypte.

Dès lors, plus rien ni personne ne contesta la suprématie d’Octave. C’est avec gratitude que les nations étrangères se tour­nèrent vers celui qui les libérait de cent ans de guerre et c’est avec la plus grande sincérité que le nouveau César fut acclamé comme “sauveur du monde”4. Les poètes Virgile et Horace procla­mèrent le début d’une ère nouvelle; *redeunt Satumia régna5.* Pour la première fois depuis deux siècles, le temple de Janus ferma ses grandes portes en signe de paix et, en 17 av. J.-C., Auguste (le Sénat avait autorisé Octave à porter ce nom quelque dix ans plus tôt pour le remercier d’avoir restauré, en apparence tout au moins, un gouvernement républicain)6 célébrait les *Ludi Saecu- lares,* au cours desquels Horace chanta les prouesses du “fils d’Anchise et de Vénus”7 ainsi que la paix, l’abondance et la joie de son principat. Mais ce qui frappe peut-être plus que toute cette pièce officielle de propagande, ce sont les inscriptions que l’on a retrouvées dans tout le monde de l’Antiquité et qui témoignent de la gratitude des gens pour cette paix romaine établie par Auguste. Entre autres, il en est une datant d’environ 6 av. J.-C. qui fut découverte à Rome: c’est l’éloge qu’un mari fait de son épouse défunte. Il n’évoque pas seulement leurs quarante et une années de bonheur conjugal, les vertus de la disparue et les enfants qui leur sont nés, mais il rend également hommage à la *Pax Augusta.* “ C’est depuis la pacification de l’univers et la restau­

**12**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

ration de la République que des temps heureux et paisibles nous furent enfin accordés.” 8

Auguste maintint cette paix par le moyen de l’armée. Dans l’ensemble, celle-ci était stationnée sur les frontières de l’Empire; bien gardés, les citoyens pouvaient dormir en paix. La Gaule avait été conquise par Jules César, l’Asie Mineure par Pompée, et Auguste s’était battu pour étendre ses frontières au Rhin et au Danube. Ces frontières étaient jalousement gardées par les légions, des détachements navals patrouillaient le long des côtes. En Orient, l’empereur remporta des succès diplomatiques auprès des Parthes qu’il n’aurait pas pu assimiler à l’Empire pour des raisons d’ordre géographique et culturel, et il recula la frontière jusqu’à l’Euphrate. Tout ce qui se situait à l’intérieur de ces limites fut pacifié et romanisé. Tout risque de résurgence de la guerre civile avait été éliminé grâce à une ingénieuse répartition du territoire entre l’empereur et le Sénat. Auguste s’assura le contrôle de toutes les provinces qui exigeaient une présence militaire. Au moment de sa mort, on ne trouvait qu’une seule légion dans une province sénatoriale — celle d’Afrique. La paix était assurée à l’intérieur comme à l’extérieur, et Tacite n’exagère pas quand il rapporte les propos d’“hommes sensés” s’excla­mant: “Tout l’Empire était limité soit par la mer, soit par l’océan, soit par les fleuves. Légions, flottes, provinces — tout s’imbriquait parfaitement.” 9 Auguste avait, en effet, réussi à faire de tout le monde civilisé une seule entité.

Le développement du réseau routier avançait à grands pas: Auguste portait un intérêt tout particulier aux voies de commu­nication et il fit de leur entretien, la *cura viarum,* une responsa­bilité impériale gérée par une commission de sénateurs supérieurs. La raison était claire: non seulement le réseau routier permettait un rapide mouvement des troupes pour des actions policières ou militaires, mais il favorisait également une rapide transmission des nouvelles par la poste officielle, le *cursus publicus,* qu’Auguste avait instituée. Un véritable réseau s’éten­dait, à partir de la Bome-d’Or à Rome, à toutes les parties de l’Empire, et on le maintenait en excellent état. Le système routier comportait de nombreux autres avantages10: il encourageait naturellement le commerce, les voyages et les échanges sociaux entre les différentes nations qui composaient l’Empire et contri­bua ainsi à créer une civilisation de plus en plus homogène dans

VOIES OUVERTES À L’ÉVANGILE

**13**

le monde méditerranéen. Les possibilités qu’offrait ce mode de déplacement sûr et rapide furent exploitées au maximum par les premiers chrétiens dans leur effort d’évangélisation. Le Nouveau Testament ainsi que la littérature du IIe siècle semblent considérer qu’il allait de soi d’entreprendre d’immenses périples qui n’auraient plus guère été possibles après la chute de l’Empire et cela jusqu’à une époque récente. On mentionne souvent une inscription découverte à Hiérapolis en Asie Mineure sur la tombe d’un marchand, d’après laquelle il ne fit pas moins de soixante- douze fois le voyage de Rome 11.

Nul besoin de passeport pour se déplacer dans l’Empire. Le voyageur qui ne transportait pas de marchandises avec lui n’avait rien d’autre à payer qu’une taxe minime pour l’utilisation des routes. A la lecture des Actes des Apôtres, il apparaît clairement que les chrétiens firent un ample usage du réseau routier romain et que celui-ci, sans qu’ils en aient conscience, servit d’itinéraire à leurs campagnes d’évangélisation. Ce qu’un marchand pouvait faire par simple intérêt, un chrétien pouvait le faire pour la cause de l’Evangile.

**La culture grecque**

La langue grecque

La Grèce, elle aussi, contribua considérablement à l’expansion du christianisme. Peut-être l’élément le plus important de sa contribution fut-il la langue grecque elle- même. Celle-ci était si généralement répandue dans tout le bassin méditerranéen qu’on pouvait presque la considérer comme la langue universelle. La Grèce captive captura son vainqueur, se lamente Horace, et depuis le moment où elle tomba sous le contrôle de Rome, au ne siècle av. J.-C., le grec rivalisa avec le latin.

Les conquêtes d’Alexandre en avaient déjà fait la langue populaire de l’Orient plus d’un siècle auparavant; c’était maintenant au tour de l’Occident, à l’exception de l’Espagne qui ne parlera jamais que le latin. En 242 av. J.-C., Livius Andronicus, un esclave grec, fut emmené à Rome. Affranchi, il devint professeur de littérature grecque et latine.

**14**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Dès lors, il fut considéré comme de plus en plus normal que l’éducation romaine se fasse en grec. Quant aux tuteurs grecs, dont bon nombre étaient d’éminents prisonniers ou, comme Polybe, des déportés politiques, ils tendaient à être si imbus de la supériorité de leur culture et de leur langue qu’ils ne prenaient même pas la peine d’étudier un autre idiome — tout comme le feront les Anglais bien longtemps après eux. Tout leur ensei­gnement se faisait en grec: les Romains non seulement s’y soumirent volontiers, ils y prirent goût,2. Des patriotes aussi éminents que Scipion et Cicéron étaient d’experts hellénistes; les premiers historiens romains, dont Fabius Pictor, écrivaient en grec. Quintilien, célèbre pédagogue du Ier siècle après J.-C., insistait pour que les garçons commencent par apprendre le grec13 et, à Rome, de nombreuses inscriptions officielles étaient rédigées en grec. Cinquante ans plus tôt, Cicéron n’avait pas manqué de faire remarquer que le grec était lu pratiquement par le monde entier, tandis que le latin n’avait guère dépassé les frontières de son territoire.

Dans leurs satires, Juvénal et Martial mentionnent avec dédain que même les femmes du peuple traitaient leurs affaires d’amour en grec14! Il n’y a donc rien d’anormal à ce que l’apôtre Paul se soit adressé en grec aux Latins de Rome et à ce qu’Irénée, lui-même natif d’Asie Mineure, ait rédigé ses écrits en grec alors qu’il poursuivait son travail missionnaire et apologétique dans la France du IIe siècle. Il est frappant de noter que c’est en grec que le capitaine romain Claudius Lysias demanda à Paul, qu’il suspec­tait d’être un brigand égyptien: “Parles-tu le grec?”15 On ne soulignera jamais suffisamment l’immense avantage que fut pour la mission chrétienne l’existence d’une langue commune comme le grec. Point n’était besoin alors de cours de langues pour missionnaires; ceux-ci ne se heurtèrent pas non plus aux diffi­cultés et à la haine que certains de leurs confrères anglophones du XXe siècle rencontrent dans certains pays du tiers monde: le grec, langage d’un peuple captif, ne pouvait être associé à quelque forme d’impérialisme. En outre, c’était une langue pleine de sen­sibilité, qui s’adaptait facilement et convenait parfaitement à la propagation d’un message théologique. 11 ne faut pas oublier que, pendant des siècles, c’est en grec que la réflexion des plus grands penseurs du monde s’était exprimée. Il offrait aux chrétiens un vocabulaire philosophique et théologique tout fait. L’absence

VOIES OUVERTES À L’ÉVANGILE

**15**

d’un tel vocabulaire en latin entraîna nombre de difficultés quel­que 250 ans plus tard, quand celui-ci se substitua au grec comme langue de l’Empire d’Occident.

**La pensée grecque**

La pensée grecque est indissociable de la langue grecque: cette langue a véhiculé la littérature qui servit de modèle aux écrivains latins. C’est ainsi que *Y Enéide* de Virgile s’inspira, dans sa forme et dans son fond, de *Y Odyssée* d’Homère et en partie de *Y/liade.* Catulle et Horace, de leur côté, imitèrent la poésie de Lesbos qui datait du VIe siècle av. J.-C. Les poètes étaient les théolo­giens d’alors; le commun des mortels s’était forgé une certaine idée des dieux et de leurs activités à partir des chants homériques. Indirectement, on peut dire que cette popularisation d’une mythologie théologique servit de préparation à l’Evangile. Les gens qui réfléchissaient se mirent à s’interroger sur les cruautés, les adultères, les tromperies, les luttes et les mensonges que l’on attribuait aux dieux et ils en furent écœurés. Ce ne sont pas les chrétiens qui, les premiers, s’attaquèrent au grossier polythéisme anthropomorphique des masses. Il y avait bien longtemps que celui-ci avait été dénoncé par les philosophes grecs eux-mêmes. Plus que tout autre, Platon16 a stigmatisé les actions peu relui­santes des dieux traditionnels. L’enseignement des sophistes 17 a répandu ses critiques dans le public.

Ces sophistes, on les retrouvait dans toutes les villes impor­tantes de l’Antiquité; ils s’employaient partout, en plein air et dans les maisons, et enseignaient qui voulait bien les payer. A la lecture du *Protagoras* de Platon, on peut se faire une idée de l’attrait, de l’adresse mais aussi de la superficialité de ces hommes, et on imagine l’influence qui fut la leur. On peut comparer l’impact que les sophistes eurent sur les masses à celui des prédi­cateurs de la Réforme. Leur façon de ridiculiser les dieux ne peut avoir manqué de préparer la voie à l’Evangile de Christ. Il est certain que les Pères Apologètes du IIe siècle bâtirent leurs argumentations sur les fondations posées par les sophistes. A les lire, on se rend compte qu’ils recoururent souvent aux armes des philosophes grecs pour dénoncer les dieux grecs. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter un coup d’œil à l’*Apologie* d’Aristide

**16**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

ou à F*Allocution aux Grecs* de Justin. Les chrétiens disposaient d’une masse de documentation, car non seulement Platon, mais les stoïciens, les épicuriens et les cyniques les avaient précédés dans cet assaut contre l’Olympe. La rigueur de la pensée grecque, l’honnêteté avec laquelle le Grec recherchait la vérité le firent se lasser de la vanité de ces dieux qu’il avait traditionnellement adorés. Ce qu’on a dit des Grecs est exact: ce n’est pas que les hommes étaient devenus si dépravés qu’ils en abandonnèrent leurs dieux, mais bien plutôt ce sont leurs dieux qui étaient deve­nus si dépravés que les hommes se détournèrent d’eux.

Il est certain que, dans le monde gréco-romain, au Ier siècle de notre ère, il existait un mouvement qui tendait à s’écarter du polythéisme. Nous aurions cependant tort de le surestimer: jusqu’au quatrième siècle apr. J.-C., le paganisme fut une force réelle avec laquelle il fallut compter; néanmoins, on peut déjà discerner, dès le début de notre ère, une certaine tendance vers le monothéisme. Le problème de *XUn* et du *Multiple* avait pendant longtemps fasciné les penseurs grecs, et ils n’étaient pas disposés à accepter une théorie de l’Univers qui ne rendît pas justice à la fois à son unité et à sa diversité. Déjà du temps de Xénophane, au VIe siècle av. J.-C., non seulement les penseurs s’insurgeaient contre les légendes homériques où les dieux se comportaient de façon honteuse18 et prenaient des formes humaines, mais encore ils cherchaient à tâtons leur chemin vers une Divinité suprême et unique qui dirigerait par sa pensée l’Univers tout entier. “Il y a plusieurs dieux selon la tradition, mais il n’y en a qu’Un seul selon la nature.” “Il y a un Dieu, le plus grand parmi les dieux et les hommes, il est différent des mortels par l’apparence et différent par la pensée.” 19 De telles considérations ne manquèrent pas d’influencer considérablement la pensée religieuse grecque. Même les gens du commun, qui croyaient encore en une multitude de dieux, étaient souvent tentés de considérer Zeus, le roi des dieux, comme la source de la divinité, le “ Père des dieux et des hommes ”, ainsi que l’appelait Homère20.

Platon et Aristote contribuèrent tous deux à la percée de ce mouvement vers le monothéisme. Le premier déclarait que l’idée la plus élevée était le Bien qu’il identifiait avec Dieu, et ce Dieu était personnel21. Il était le Démiurge, celui qui imprimait, sur le flux de la matière informe, les formes que nous trouvons

VOIES OUVERTES À L’ÉVANGILE

**17**

reproduites dans le monde d’apparences dans lequel nous vivons. Le processus de la création est décrit dans le *Timée,* et il est clairement attribué à la bonté de Dieu22. Aristote, lui aussi, penchait fortement vers le monothéisme. Pour lui, les dieux subsidiaires — s’il en existe — sont bannis dans l’espace inter­stellaire. L’Univers est soumis au “Premier Moteur” (ou Premier Principe du Mouvement), qui, même s’il n’a pas créé le monde (qui est éternel), le détermine néanmoins par sa pensée. Au-dessus du changement et de l’altération, ce Principe est sans cesse actif et, cependant, parfaitement au repos; il est un Dieu immatériel. Aristote l’appelle la pensée qui subsiste par soi, la Pensée de la Pensée, *noèsis noestos 23.*

Néanmoins, tandis qu’il réussit avec succès à éviter l’anthropo­morphisme des poètes, Aristote soustrait son Dieu à toute relation personnelle avec l’homme — pour autant que son Dieu soit personnel 24. Telle qu’il la conçoit, la divinité n’est qu’une Cause Finale froide et mathématique. Dans la *Grande Morale,* le philosophe déclare expressément qu’il serait totalement aberrant d’imaginer qu’il puisse exister une amitié quelconque entre l’homme et Dieu25. Jamais nous ne pourrons dire que nous aimons Dieu et que Dieu nous aime en retour.

Il est évident que le Dieu postulé par la philosophie grecque n’est pas entièrement consistant et ne peut d’aucune manière être confondu avec le Dieu Créateur personnel et Rédempteur de la révélation judéo-chrétienne. Il s’avère cependant que cette tendance générale vers une sorte de monothéisme ou de monisme au sein de l’*intelligentsia* de l’époque (à l’exception des épicuriens et des sceptiques) se révéla être une importante *prae- paratio evangelica* dont les chrétiens furent prompts à tirer profit. Il est vrai qu’on rencontre aussi parmi les premiers chrétiens une attitude de rejet total à l’égard des cultures païennes. Tertullien est probablement l’exemple extrême: “Quoi de commun entre Athènes et Jérusalem? demande-t-il, entre l’Académie et l’Eglise? entre les hérétiques et les chrétiens? Tant pis pour ceux qui ont mis au jour un christianisme stoïcien, platonicien, dialec­ticien! Nous, nous n’avons pas besoin de curiosité après Jésus- Christ, ni de recherche après avoir trouvé Jésus-Christ. Dès que nous croyons, ‘ nous ne désirons rien croire au-delà.”26

Une telle attitude se rencontre parmi les premiers chrétiens. Elle fut partagée par Tatien27 et par beaucoup d’autres, mais il

**18**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

n’était pas possible de la maintenir de façon conséquente. La pensée grecque avait pénétré bien trop profondément au cœur de 1\*Antiquité pour qu’on puisse l’en extirper simplement en fermant les yeux. Déjà dans le Nouveau Testament, on voit Paul et d’autres missionnaires chrétiens recourir à ce qui est vrai et utile dans le paganisme28 et, au cours du IIe siècle, cette manière de faire se pratiqua avec enthousiasme. C’est ce qu’on appelait “piller les Egyptiens”. Justin, Aristide, Athénagore, Théophile et les grands Alexandrins que furent Clément et Origène y recoururent avec un égal succès. Platon et Aristote, les stoïciens, Euripide même, furent appelés à la barre pour défendre l’enseignement chrétien sur Dieu.

On pourrait multiplier les exemples; ainsi Justin pouvait-il s’exclamer: “Si sur certains points nous sommes d’accord avec les plus estimés de vos philosophes et de vos poètes, si, sur d’autres, nous parlons mieux qu’eux et d’une façon plus digne de Dieu, si seuls enfin nous prouvons ce que nous affirmons, pour­quoi cette haine injuste et exceptionnelle contre nous? En affir­mant l’ordonnance de la création et de toutes choses par Dieu, nous paraîtrons enseigner la doctrine de Platon; l’embrasement universel, celle des stoïciens. En disant que les âmes des méchants conservent le sentiment après la mort et subissent la peine de leurs crimes, que celles des justes, exemptes de peines, ont un sort heureux, nous paraîtrons d’accord avec les poètes et les philosophes. En défendant d’adorer l’ouvrage des mains des hommes, nous parlons comme le comique Ménandre et tous ceux qui ont écrit dans le même sens. Us ont proclamé que le Créateur est plus grand que la créature.” 29 C’est là un exemple représen­tatif de la manière dont les chrétiens recouraient à cette prépa­ration à l’Evangile avec l’aide — du moins le croyaient-ils — de la religion grecque.

Les cultes à mystères

Cependant, ni la conception platonicienne du Bien, ni le Moteur Immuable d’Aristote n’étaient propres à satisfaire les instincts religieux d’une Grèce volage. La froide religion d’Etat et la religion domestique extrêmement limitée30 n’offraient aux Romains ni éthique, ni satisfaction des aspirations de l’âme. Eux aussi, comme les Grecs, étaient largement ouverts à l’influence

VOIES OUVERTES z\ L’ÉVANGILE

**19**

des cultes extatiques et enthousiastes qui promettaient aux hommes de les aider dans leurs tracas journaliers, leur conféraient l’immortalité et prétendaient leur faire partager la vie divine. De plus, ces cultes avaient l’attrait des cercles ésotériques; c’est dans le plus grand secret que les membres étaient initiés aux mystères ultimes de l’Univers, et rien ne devait transpirer au-dehors. Dès le premier siècle de notre ère, ces mystères envahirent le monde gréco-romain. Les plus célèbres d’entre eux étaient ceux de Dionysos, venant de Grèce, de Cybèle, la Mère des dieux, en provenance d’Asie Mineure, d’Isis, d’Orisis et de Sérapis, tous trois originaires d’Egypte, de Mithra, culte persan. A cette liste, les Romains avaient ajouté le judaïsme et le christianisme. Taxés de *superstitions* hellénistiques, ces cultes étaient avant tout des cultes privés et Rome hésitait à les interdire, dans la mesure où leurs adhérents ne se rendaient pas coupables d’offense envers la moralité de l’Etat. En fait, ces mystères servaient d’exutoires à l’émotion et aux sentiments religieux de la population, surtout parmi les couches les moins instruites qui ne trouvaient pas leur compte dans la dialectique froide et cérébrale des philosophes31. En effet, pour les classes les moins favorisées, l’Empire n’avait pas grand-chose à offrir et on pouvait s’y sentir bien seul. Les mystères offraient une vie sociale: on prenait, dans le temple du dieu-patron, des repas en commun qui étaient souvent suivis de danses et d’orgies. Dans ce contexte, l’esclave trouvait une cer­taine liberté, et l’affranchi goûtait l’égalité. Le soldat y jouissait du repos, la femme découvrait une dignité que ne lui reconnaissait pas l’Etat. Dans le culte d’Isis, la femme jouait un rôle de premier plan. Ces cultes soulevèrent un enthousiasme qui allait croissant. Ils étaient conduits par un clergé de professionnels chargés d’expliquer aux initiés le sens du rituel; ils n’étaient pas soutenus par l’Etat, mais par leurs fidèles — et ce qu’on a payé a évidem­ment plus de valeur que ce qui est gratuit.

Outre le sentiment de fraternité que les fidèles y découvraient et la garantie assurée d’un ensevelissement décent32, ces mystères étaient auréolés de trois attraits particuliers.

Premièrement, ils promettaient de prendre en charge le problème de la culpabilité des gens. Il est faux de croire que la notion du péché était inconnue dans l’Antiquité. Bien au contraire. Déjà du temps de *XOrestie* d’Eschyle, au Ve siècle av.J.-C., et même plus tôt encore33, la pensée grecque était

**20**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

profondément marquée par le sentiment que le mal devait être puni, que la faute devait être expiée, que les hommes étaient responsables de leurs actes. Au Ier siècle, cette conscience de la corrélation entre le crime et le châtiment fut exacerbée par les guerres civiles; on en concluait, selon toute évidence, qu’il s’agissait là de la punition méritée par la société pour son indiffé­rence religieuse et pour l’inconduite de ses citoyens. A l’échelon de l’Etat, Auguste s’efforça de remédier à cet état de choses en stimulant un véritable réveil religieux; au niveau des lettres, des écrivains comme Virgile et Sénèque mirent en évidence une véri­table notion du péché. L’homme de la rue, à la recherche de quel­que chose de plus personnel, se tournait généralement vers les mystères. Point n’est besoin d’une grande imagination pour se représenter l’effet inoubliable qu’une cérémonie d’initiation au culte de Cybèle, par exemple, pouvait avoir sur un individu. Le néophyte était placé sous une grille sur laquelle on immolait soit un taureau soit un bouc. Le candidat ruisselait du sang de la victime symbolisant à la fois l’expiation et la puissance de l’éner­gie vitale de l’animal égorgé, et il s’écriait *renatus sum in aetemum* 34 : “Je suis né de nouveau pour l’éternité. ”

En second lieu, la soif de sécurité. Elle était encore plus grande que la soif de purification. Là encore, les mystères offraient une réponse qui devait être reprise et approfondie par le christianisme. Le monde était parsemé de dangers. Il suffit de lire les épîtres aux Romains, aux Galates, aux Colossiens, ou n’im­porte quel texte des Apologètes, pour se rendre compte que les hommes baignaient dans la crainte des *daimonia,* ces puissances spirituelles, la plupart du temps mauvaises, qui empoisonnaient leurs existences. A la merci des réalités démoniaques, les hommes se sentaient en même temps le jouet du Destin.

Ce sentiment ne fit que s’accroître au cours du Ier siècle av. J.-C., avec la montée et la popularité grandissante de l’astro­logie. D’après celle-ci, la destinée d’un homme était tout entière déterminée par la position des astres dans le ciel à l’heure de sa naissance. Et les astrologues prétendaient détenir la clé qui leur permettait de dévoiler ce mystère à ceux qui les interrogeaient. L’empereur Tibère fut complètement subjugué par l’un d’entre eux, Thrasyllus. Le fils de cet astrologue, Tiberius Claudius Balbillus, sut se rendre indispensable à Claude puis à Néron. Que des empereurs eux-mêmes se soient laissé prendre prouve à

VOIES OUVERTES A L’ÉVANGILE

**21**

quel point l’astrologie était envoûtante. Cependant, plus triste encore était le sentiment de déterminisme qui oppressait les masses et leur donnait l’impression que rien ne pouvait les libérer des griffes d’un implacable Destin. C’est précisément à ce point qu’intervenaient les mystères. Le culte d’Isis, par exemple, se vantait de pouvoir offrir à ses initiés la maîtrise du Destin, donc une échappatoire à la froide Fatalité. Quand Lucius, dans *XAne d'Or* d’Apulée, se prépare à devenir adepte d’Isis, alors qu’il est encore tout accablé par un sentiment d’impuissance en face d’un Destin implacable, la promesse lui est faite: “Le jour de la délivrance t’attend.” 35 Isis est plus forte que le Destin.

L’union avec la déesse ou le dieu libérateur s’exprimait de différentes manières. Dans le culte de Dionysos, elle se faisait au travers d’une extase orgiaque, tandis que dans le culte de Sérapis elle prenait la forme d’un repas sacré; ou encore celle d’un répu­gnant culte phallique dans le *Satyricon* de Pétrone. Néanmoins, indépendamment des détails du rituel, la recherche d’une union avec la divinité reste le dénominateur commun de tous les mystères; pour les mortels, c’était le seul moyen d’atteindre à la sécurité.

Enfin, l’immortalité: troisième aspiration du cœur humain. La religion d’Etat n’en parlait pas, et elle n’était pas capable non plus d’évacuer la question. La plupart des mystères, eux, promettaient l’immortalité. C’était le cas des cultes de Cybèle, de Dionysos, de Mithra et d’Isis, d’où leur très grande popularité. Cette immorta­lité dont débattaient les philosophes et après laquelle soupiraient les poètes36, était virtuellement démontrée dans les mystères, généralement sous la forme d’un symbolisme graphique. Ainsi, pour en revenir à *XAne d’Or,* Apulée raconte comment Lucius fut revêtu de douze étoiles symbolisant les douze sphères célestes au travers desquelles il passa lors de son initiation au culte d’Isis.

De son extraordinaire expérience, l’auteur fait dire à son héros : “Je pénétrai jusqu’aux frontières de la mort, je franchis le seuil de Proserpine et, après avoir été transporté à travers tous les éléments, je revins sur terre... ayant été dans la présence des dieux d’en bas et des dieux d’en haut et leur ayant fait acte d’obéissance.”37

C’est sur les traces de la langue, de la pensée et des cultes grecs que l’Evangile de Christ avança dès les premiers jours. Il fit de très rapides progrès.

**22**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**La religion juive**

**Romains et Juifs**

Toutefois, c’est nettement le judaïsme qui fraya le plus large­ment le chemin au christianisme. Les Juifs s’étaient dispersés au- delà des frontières de la Palestine bien longtemps avant le premier siècle de notre ère et, partout où ils allaient, leur foi les accompagnait. La dispersion des Juifs en Orient date de la chute du Royaume d’Israël, au VIIIe siècle av. J.-C., avec la déporta­tion des dix “tribus perdues”.

Pendant la période hellénistique, cette diaspora fut encore accélérée par la migration volontaire des Juifs vers les villes nouvelles du Levant, attirés qu’ils étaient par la perspective de commerces lucratifs; l’Egypte, la Syrie et l’Asie Mineure étaient leurs trois régions de prédilection38. Dès 150 ans av. J.-C., les Juifs avaient acquis suffisamment d’importance pour que le Sénat romain les recommandât favorablement aux Ptolémées d’Egypte et aux “rois” des différentes provinces d’Asie constituées par la Pamphylie, Rhodes, Chypre et Cyrène39. Le chapitre 2 du livre des Actes nous donne un autre aperçu de l’importance de l’expansion du judaïsme à travers le monde. En effet, Luc nous y rapporte que la Crète et l’Arabie, la Parthie et l’Egypte, la Perse et la Pamphylie avaient délégué des pèlerins à Jérusalem pour la fête de Pentecôte. L’historien Josèphe rapporte qu’au moins dix. mille Juifs furent massacrés à Damas sous le règne de Néron40. Il affirme qu’on trouvait des Juifs partout dans le monde, mais que c’est à Antioche et en Syrie41 que s’étaient établies les colonies les plus importantes. Selon Philon, il y avait de son temps42 plus d’un million de Juifs en Egypte (c’était à peu près à l’époque du Christ); à eux seuls, ils constituaient presque un huitième de la population. L’importance de leur présence et de leur influence en Grèce et en Asie Mineure est amplement soulignée dans les Actes des Apôtres. Rome en abritait une colonie considérable et souvent turbulente.

A notre connaissance, les premiers contacts entre Rome et les Juifs remontent au temps des Maccabées. En 168 av. J.-C., Judas Maccabée, et, plus tard, Jonathan Maccabée envoyèrent tous deux des ambassades à Rome pour établir des relations ami­

VOIES OUVERTES A L’ÉVANGILE

**23**

cales43. L’envoi d’une troisième ambassade en 139 av. J.-C. aboutit à la signature d’un traité avec Rome et c’est probablement à cet événement que se réfère l’historien Valère Maxime 44 quand il écrit que les Juifs furent renvoyés chez eux pour avoir tenté de corrompre les usages romains par le culte de Jupiter Sabazius. Bien qu’il ait confondu le culte que les Juifs rendaient à Jahvé Sabaoth avec celui de Jupiter Sabazius, divinité phrygienne, l’anecdote rapportée par Valère met bien en évidence deux carac­téristiques constantes du judaïsme, à savoir son strict mono­théisme et son zèle à faire des prosélytes. Néanmoins, à part ce fragile lien, les Romains eurent peu affaire avec les Juifs, du moins jusqu’à l’époque des campagnes menées par Pompée en Orient. Dès lors, le minuscule Royaume de Judée fut agité comme un bouchon par la marée furieuse des guerres civiles. Aristobule ne sut pas jouer ses cartes et, en 63 av. J.-C., Jéru­salem tombait aux mains de Pompée.

Ce dernier était bien déterminé à entrer dans le Temple et à voir ce qu’abritait ce saint des saints entouré d’un si grand mystère. Bravant les vociférations des Juifs qui criaient au sacri­lège, il y pénétra et, à son grand étonnement, il ne trouva rien du tout! Pour les Romains, c’était trop fort. Qu’il n’y eût pas une image du dieu au cœur le plus sacré de son temple leur parut complètement aberrant et ce fut une des raisons pour lesquelles ils tendirent dès lors à considérer les Juifs comme des athées. “Leur sanctuaire était vide; leurs mystères dépourvus de sens”, écrivit Tacite 45.

Des milliers de Juifs furent emmenés à Rome dans le cortège triomphal de Pompée, mais, à cause de leurs pratiques religieuses si spéciales, les Romains trouvaient qu’ils étaient des esclaves détestables. Selon Philon, la plupart d’entre eux furent affranchis et obtinrent même la bourgeoisie romaine46. Ils établirent une colonie dans la banlieue dite de Trastevere où ils s’accrurent et prospérèrent.

Les Romains ne comprirent jamais les Juifs, mais ils furent extrêmement équitables et tolérants à leur égard. La raison en était que les Juifs avaient su gagner un puissant protecteur en la personne de Jules César; ils avaient servi sous ses ordres et l’avaient loyalement soutenu. Il leur prouva sa gratitude en leur accordant des privilèges remarquables, qui furent légalement ratifiés. Josèphe, non sans fierté, énumère toute une liste de ces

**24**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

ordonnances dans ses *Antiquités juives* 47. Nul ne devait empêcher les Juifs de procéder à leurs sacrifices et autres obligations religieuses. Rien ne pouvait les obliger à violer le sabbat, même au service militaire. Ils n’étaient pas conscrits pour l’armée: Cornélius Dolabella les exempta expressément du service mili­taire48. Leur grande prêtrise était garantie et leurs lois alimen­taires respectées. Dans les grandes villes comme Rome, Babylone, Alexandrie et Antioche, les Juifs disposaient de leur propre *gerousia,* ou sénat, dirigée par un ethnarque considéré comme une personnalité publique importante. Ils avaient leurs propres cours de justice qui étaient autorisées à infliger non seulement des amendes, mais aussi la flagellation. A n’en pas douter, leur position était très enviable, ainsi que l’attestent les troubles perpétuels que leur présence créait à Alexandrie. Leur situation était si avantageuse que, plus tard, lors des persécutions contre les chrétiens, bien des croyants d’origine juive furent tentés d’apostasier uniquement à cause des avantages sociaux et économiques garantis à leurs ex-coreligionnaires 49.

L’attrait du judaïsme

Les Juifs n’étaient pas populaires, mais ils étaient influents et leur influence pouvait se percevoir jusqu’aux plus hauts échelons de la société. Peu de temps après la mort de Jésus, la famille royale d’Adiabène sur le Tigre se convertit à la foi juive. Josèphe lui-même fut un hôte honoré par trois empereurs à Rome. Poppée Sabine, concubine de Néron, était une sympathisante juive, et il semble qu’elle soit intervenue auprès de l’empereur en faveur des Juifs50. Aux échelons inférieurs, l’influence juive, bien que moins bien attestée par des documents, doit avoir été consi­dérable. Une inscription nous reste d’un captif originaire de Jérusalem qui fut esclave de Claude51; la femme d’Auguste, Livia, avait une servante juive du nom d’Akme52 et Juvénal men­tionne à trois reprises avec un certain dédain les caractéristiques particulières des Juifs53. Sans aucun doute, ils faisaient une forte impression. Même Tacite, qui n’a presque rien de bon à en dire, est frappé par leur monothéisme. “Les Juifs ne reconnaissent qu’un Dieu, dont ils ont une conception purement spirituelle. Ils estiment qu’il est impie de représenter les dieux sous des formes humaines et avec des matériaux périssables.”54 Ce monothéisme élevé, ce culte rendu au seul Dieu Créateur qui sera le Juge des

VOIES OUVERTES A L’ÉVANGILE

**25**

hommes, ne manquèrent pas d’exercer une fascination certaine sur une Antiquité qui, en dépit de son polythéisme déclaré, s’acheminait lentement, comme nous l’avons vu, vers l’adoration d’un seul Etre suprême. Contrairement au semi-monothéisme de certains philosophes, cette foi était partagée et sans aucun doute propagée par les plus humbles, les moins instruits parmi les Juifs: elle n’avait pas besoin des plaidoyers d’un Philon ou d’un Josèphe pour se gagner un auditoire.

En outre, tandis que les philosophes n’avaient pas grand-chose à dire de ce Dieu sublime qu’ils cherchaient à tâtons, les Juifs, eux, ignoraient ce genre de difficultés. Platon s’était écrié: “Découvrir le Créateur et le Père de l’Univers est une tâche difficile et, lorsqu’on l’a trouvé, il est impossible de le faire connaître aux autres.” 55

Le Juif, lui, était conscient d’avoir découvert le vrai Dieu — ou plutôt d’avoir été découvert par lui. Dieu n’avait pas laissé l’homme le chercher dans l’obscurité; il s’était révélé à lui dans l’histoire d’Israël et dans les Ecritures. Et depuis longtemps les Grecs avaient pu les lire aussi bien que les Hébreux: c’était pour répondre aux besoins des Juifs hellénisants d’Alexandrie que la version des *Septante* avait été faite. C’est dans ce livre que l’homme sincèrement désireux de rechercher la vérité pouvait apprendre à connaître Dieu, en dépit des difficultés causées par les barbaris­mes de la traduction grecque! C’était le plus vieux livre du monde; il était porteur des oracles de Dieu. Toutes les connais­sances grecques et romaines étaient dérivées des livres de Moïse. C’est du moins l’argument que l’on trouve dans *Contre Apion* de Josèphe, argument repris par les Pères Apologètes chrétiens.

Parallèlement à la parution de la version des *Septante,* on prit l’habitude de se rencontrer régulièrement, soit dans une syna­gogue, soit en plein air, pour prier, chanter des psaumes, lire les Ecritures et s’exhorter sur le fondement de celles-ci. Ce genre de service était unique parmi les anciennes religions. Il était aussi beaucoup plus intéressant que celui des temples où l’assistance se contentait de regarder les haruspices examiner des entrailles. Il évoquait à la fois l’école philosophique et le service religieux, et cela attirait les fidèles. Josèphe nous rapporte qu’à Antioche où se trouvait une forte concentration de Juifs, bon nombre de Grecs furent attirés par leurs services et, jusqu’à un certain point, s’assi­milèrent à leur communauté56.

**26**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Cela apparaît également de façon évidente au travers des pages du Nouveau Testament. Juifs, prosélytes (dûment circoncis) et “craignant Dieu” (non circoncis, mais fidèles adorateurs) se retrouvaient tous à la synagogue. Il est intéressant de noter qu’à certaines occasions des militaires des troupes romaines d’occu­pation se joignirent aussi à la congrégation. Ce fut le cas de Corneille. A Capernaüm, un autre officier en service actif fut si impressionné par le culte qu’Israël rendait à Dieu qu’il y fit bâtir une synagogue 57.

Or, cette distinction que le judaïsme faisait entre Juifs, prosé­lytes, “ craignant Dieu ” et Gentils prépara indirectement le terrain pour l’Evangile. En effet, personne ne pouvait être “fils d’Abraham” au plein sens du terme, à moins d’être né Juif. Dans la Mishna, on voit que le prosélyte priant dans la synagogue devait dire: “O Dieu de *vos* pères.”58 Il n’était pas question pour lui d’être ou de devenir un jour l’égal d’un Juif. Et même les Juifs de la diaspora avaient un statut qui devenait inférieur quand ils étaient hors de la Terre sainte, faute de pouvoir observer certaines ordonnances du judaïsme, notamment les sacrifices. Ni les femmes, ni les enfants n’étaient des citoyens à part entière en Israël, du moins aux yeux des hommes qui, journellement, remer­ciaient Dieu de ne pas être nés femmes ! Toutes ces distinctions de classe disparurent dans le christianisme, et c’est ce qui donna à la nouvelle religion un fulgurant départ dans l’Empire. En effet, malgré toute l’admiration qu’un Romain pouvait éprouver pour la religion et l’éthique juives, il lui était extrêmement diffi­cile de s’abaisser au rang de citoyen de deuxième ordre d’une nation orientale conquise et méprisée. Rien de semblable dans le christianisme, car tous les hommes y étaient frères: race, sexe, éducation et fortune, tout cela ne signifiait plus rien. En outre, tout en maintenant intacts les attraits du judaïsme, le christia­nisme ne comptait plus au nombre de ses ordonnances deux éléments qui avaient toujours été une pierre d’achoppement pour le monde gréco-romain: la loi sur l’alimentation et la circon­cision. Concernant la loi juive sur la nourriture, les Gentils n’avaient jamais fait qu’en rire, mais il n’en allait pas de même de la circoncision. Il s’agissait en effet d’une mutilation incompatible avec la dignité d’un Romain, tout juste bonne pour les sectaires exotiques et barbares, adorateurs de Cybèle. Le remplacement de la circoncision par le baptême donna au christianisme un énorme

VOIES OUVERTES A L’ÉVANGILE

**27**

avantage sur le judaïsme; il était en effet facile pour les païens de faire à son sujet un rapprochement avec les ablutions auxquelles ils étaient habitués.

D’une autre manière encore, le judaïsme contribua à ouvrir la voie à l’Evangile; il familiarisa l’Antiquité avec l’idée du prosély­tisme et de la conversion à une religion exclusivement mono­théiste. A part le judaïsme, toutes les religions de l’époque lais­saient une large place à d’autres croyances. “Vivre et laisser vivre” était le slogan de l’Antiquité à propos des dieux. Après tout, il eût été fort inopportun d’offenser par mégarde quelque puissante divinité étrangère! S’il suscita un certain scepticisme auprès des intellectuels, le prosélytisme juif n’en remporta pas moins un très vif succès pendant toute cette période, ainsi que l’attestent bon nombre d’écrits non juifs. Horace59 et Juvénal60 parlent avec cynisme du zèle avec lequel les Juifs le pratiquaient. Josèphe nous entretient de l’engouement pour le culte de Jahvé à travers tout l’Empire, de la conversion de nombreux Grecs et de l’énorme trésor qui s’accumulait à Jérusalem grâce à la taxe d’un demi-sicle destinée au Temple et prélevée auprès des prosé­lytes61. Cette parole de Jésus rapportée par Matthieu n’est pas exagérée: “Ils courent la mer et la terre pour faire un prosé­lyte.”62 Il existait une abondante littérature missionnaire. Les *Oracles Sybillins* sont un bon exemple de propagande juive camouflée63. Pour le Juif pratiquant, convaincu de la supériorité de sa foi, il était naturel de vouloir la partager. De nombreux rabbins encouragèrent le zèle missionnaire. Hillel enseignait: “Sois un disciple d’Aaron, poursuis la paix, aime l’humanité et amène-la à la Loi.”64 Rabbin Eléazar allait jusqu’à dire: “Dieu a dispersé Israël parmi les nations à seule fin d’y faire de nombreux prosélytes.” 65 II est certain que ce zèle connut un net refroidis­sement lorsque les Juifs commencèrent à être sérieusement persé­cutés. Le vent tourna, en effet, après la chute de Jérusalem et, plus tard, après la répression de la Grande Rébellion, sous Adrien. Mais, pendant la plus grande partie du premier siècle de notre ère, on ne peut pas nier que le prosélytisme juif avança à pas de géant66. Bien trop rapidement, au gré des autorités romaines. Tout en reconnaissant le statut légal et les privilèges des Juifs, elles n’en désapprouvaient pas moins la prolifération des adeptes de leur foi. C’est pour cette raison que les Juifs furent expulsés de Rome à plus d’une reprise67. Qu’est-ce donc qui atti­

**28**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

sait si vivement ce feu missionnaire chez les Juifs? De façon assez paradoxale, on peut dire que c’est leur exclusivisme même. Plus ils étaient convaincus — et cette conviction était allée en crois­sant depuis les jours d’Antiochus Epiphane — que seul Israël comptait aux yeux de Dieu et que toutes les autres nations n’étaient que “crachat”, comme l’écrit si aimablement l’auteur de *II Esdras,* plus les Juifs se sentaient poussés à tenter d’en sauver le plus grand nombre possible de la fournaise. Et cela entraîna une réaction en chaîne. La persécution poussait les Juifs sur les chemins de l’Apocalypse ouvrant la perspective d’un royaume messianique à venir où tous les maux seraient bannis, Israël vengé et les impies écrasés. Une telle conception ne pouvait qu’engendrer, à son tour, un prosélytisme bouillant, car on ne pouvait en toute bonne conscience se croiser les bras, en considé­rant la petite minorité des élus et l’infinie multitude des damnés; d’où le souci sans cesse croissant d’amener toujours plus de Gentils sous l’aile protectrice du peuple de Dieu.

Il est dangereux de faire des généralisations à propos d’une foi aussi bigarrée que le judaïsme. Les découvertes littéraires et archéologiques nous ont révélé, au cours des cinquante dernières années, l’ahurissante complexité de ce qui constituait le judaïsme et la nation d’Israël. Des groupes hétérodoxes et syncrétistes fleurissaient dans tout le Levant, la pensée hellénistique et celle des Perses s’étaient frayé un chemin même parmi les cercles les plus conservateurs de Judée.

Cependant, le monothéisme éthique, la circoncision, le culte synagogal, la lecture des Ecritures et le prosélytisme restaient les caractéristiques dominantes de la majorité des cercles qui se récla­maient du judaïsme. La combinaison de tous ces éléments ne manqua pas de faciliter l’avènement du christianisme.

C’est sur un terrain juif ou du moins judaisé que le christia­nisme put s’épanouir le plus harmonieusement et le plus rapide­ment. La dispersion des Juifs, leur monothéisme, leur morale, leurs synagogues et leurs Ecritures saintes, sans oublier leur zèle missionnaire, tout concourut à favoriser la propagation de la foi chrétienne. Comme le dit Harnack : “ Le montant de la dette est si grand qu’on pourrait presque dire que la mission chrétienne est la continuation de la propagande juive.”68 Presque, mais pas tout à fait. Car ce serait ne pas tenir compte de Jésus-Christ.

CHAPITRE II

**LES OBSTACLES**

En considérant les avantages indéniables dont jouissaient les premiers missionnaires chrétiens, on pourrait être tenté de sous- estimer l’ampleur de leur entreprise. Il faut avoir vécu dans un contexte social marqué par l’emprise du paganisme pour se rendre pleinement compte du nombre inimaginable d’obstacles que les religions, les vices, les habitudes de vie et l’indifférence peuvent opposer à la foi en Jésus-Christ. Nous sommes, en outre, trop facilement portés à croire que les premiers disciples vivaient à une époque où les gens n’étaient pas blasés et que cela facilitait considérablement leur travail; notre tâche nous semble plus ardue parce que la société dans laquelle nous évoluons est plus complexe.

Rien ne serait plus stérile que de vouloir faire une étude comparative des difficultés rencontrées par l’Eglise au cours de son histoire, dans sa tâche de proclamation de l’Evangile. Mais il est hors de doute que ce fut une opération extrêmement difficile dans les conditions et le climat du Ier siècle. Partout où ils allaient, les chrétiens furent très tôt considérés comme des êtres antisociaux, athées et immoraux. Leur Evangile proclamait un criminel crucifié, et il ne pouvait y avoir de plus grand obstacle à la conversion de leurs auditeurs.

Pour les Grecs, une pareille histoire montrait à quel point cette nouvelle foi était ridicule; les Romains y voyaient une preuve de la faiblesse et de l’inefficacité de cette religion; quant aux Juifs, ils ne pouvaient tout simplement pas l’accepter. Pour tous, les

**30**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

chrétiens étaient choquants, tant par les doctrines qu’ils profes­saient que par le comportement qu’on leur prêtait. C’est toute cette incompréhension qu’ils durent surmonter pour amener des hommes à Jésus-Christ.

**L’opposition juive à l’Evangile**

Christ, la pierre d’achoppement

Il n’a jamais été facile de gagner un Juif au christianisme, pas plus au Ier siècle que par la suite, bien que la foi chrétienne soit issue du judaïsme.

Au premier rang des difficultés rencontrées par les disciples, il y avait l’absence de crédibilité due à la modestie de leurs origines. On avait affaire à une poignée d’individus sans aucune formation rabbinique qui avaient l’audace de prétendre réformer la théo­logie, les croyances et les pratiques enseignées par des chefs religieux professionnels, bien plus, par les gardiens qualifiés de la tradition orale qu’on disait remonter jusqu’à Moïse ’.

Quelle impertinence! Il n’est pas étonnant que le parti du clergé les ait tout d’abord considérés, avec un mélange d’éton­nement et de dédain, comme “des hommes du peuple sans instruction”2. Mais quand ces laïcs ignorants commencèrent à réunir autour d’eux un certain auditoire, et que même certains prêtres se mirent à les suivre3, il ne fut plus question de rire; et lorsque les autorités religieuses se virent accusées de crime judiciaire par ceux-là mêmes qu’elles tenaient en si faible estime, elles décidèrent de réagir. Il fallait à tout prix étouffer dans l’œuf la nouvelle foi naissante.

Cela se révéla impossible. Impossible de juguler les chrétiens, impossible pour les Juifs de se soustraire au message que les chrétiens proclamaient et dont presque chaque terme était une offense pour eux et pour leur foi. N’osaient-ils pas prétendre que Jésus était le Messie, l’aboutissement et le couronnement de toute l’espérance d’Israël, si variée qu’ait pu en être l’expres­sion ? Que Jésus ait revendiqué ou non le titre de Messie est un point que l’on peut discuter; mais il est hors de doute qu’il fut exécuté en tant que prétendant à ce titre et qu’après sa mort ses disciples l’annoncèrent comme Messie. La pointe de la prédi­

LES OBSTACLES

**31**

cation de Pierre à la Pentecôte est celle de toute la première prédication chrétienne: “Que toute la maison d’Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.” (Actes 2: 36.) Les disciples ont mis avec tant de force l’accent sur la messianité de Jésus qu’en quelques années seulement le mot “Christ” (traduction grecque de “Messie”) cessa de désigner la fonction de Jésus pour devenir une sorte de nom propre. Les Juifs ressentaient cela comme une offense. Comment voir dans un charpentier prédicateur le couronnement de l’histoire d’Israël ? Il n’était pas facile de reconnaître, dans la personne d’un contemporain, l’incarnation d’une sagesse plus grande que celle de Moïse, qui était revêtue, elle, d’une autorité séculaire. Ni de croire qu’un rabbi non ordonné, qui fut si souvent en conflit avec les interprètes officiels de la Torah, puisse être le Maître d’Israël, authentifié par Dieu lui-même. C’est bien pourquoi, de son vivant, si peu de chefs religieux ont cru en lui4. Une fois Jésus mis à mort, il devenait non seulement difficile, mais parfaitement aberrant de voir en lui le Messie. Par défini­tion, le Messie était un libérateur, un conquérant. C’est bien ce qu’exprime le 17e Psaume de Salomon, écrit probablement un demi-siècle av. J.-C. :

*Fois, ô Seigneur, et suscite-leur un roi,*

*Ce Fils de David, prédestiné par toi, ô Dieu, Pour établir son règne sur Israël, ton serviteur. Ceins-le de ta force pour qu'il écrase les tyrans impies Et pour qu il purifie Jérusalem des païens qui la foulent aux pieds!*

Il est vrai que ce psaume attribue également au Messie des qualités plus “spirituelles”: l’expulsion des pécheurs, la condam­nation de l’orgueil, le rehaussement de la gloire d’Israël. Néanmoins, le caractère politique de l’œuvre du Messie était primordial. Aussi longtemps que la Terre sainte était sous la domination étrangère, c’est Dieu lui-même qui était quotidien­nement insulté. On ne pouvait dissocier délivrance et indépen­dance politique. Or, de toute évidence, Jésus n’avait pas apporté cette indépendance. Sa mort sur la croix dénonçait donc l’échec flagrant de ses prétentions messianiques. Le conquérant était vaincu! Qui donc pouvait bien vouloir suivre un tel homme?

Il y avait pis encore. Ce culte rendu à un Messie crucifié était indéniablement blasphématoire. L’Ancien Testament déclarait

**32**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

sans équivoque que quiconque était pendu au bois demeurait sous la malédiction de Dieu 5. Comment l’Elu de Dieu aurait-il jamais pu être exposé à pareille malédiction? Pour le Juif, nous le savons, c’était un problème presque insoluble. Il est constamment évoqué dans les Actes et dans les épîtres de Paul et de Pierre, et il est aisé d’en comprendre les raisons. Pour les deux apôtres, la doctrine d’un Messie crucifié avait été une terrible pierre d’achop­pement jusqu’à ce qu’ils en comprennent la signification profonde 6.

Mais le problème subsistait pour la plupart des Juifs. Justin le développe tout au long de son *Dialogue avec Tryphon.* “Sache bien, déclare l’interlocuteur juif de Justin, que notre race entière attend le Christ et que toutes les Ecritures que tu as citées, nous recon­naissons qu’elles ont été dites à son sujet. (...) Mais, sur la question de savoir si le Christ doit être déshonoré jusqu’au crucifiement, nous doutons; car dans la Loi il est dit du crucifié qu’il est maudit, et pour l’instant je ne croirais pas facilement la chose. C’est un Christ souffrant que les Ecritures annoncent, évidemment; mais que ce soit d’une souffrance maudite dans la Loi, nous voudrions savoir si tu peux nous le démontrer aussi.” 7 C’est ce problème que devait résoudre tout chrétien qui voulait amener des Juifs à se convertir.

La difficulté se serait peut-être arrêtée là si les chrétiens s’étaient contentés d’affirmer la messianité de Jésus. Mais ils allaient beaucoup plus loin. La première confession baptismale 8 que nous connaissons tient en ces mots: “Jésus est Seigneur.”9 Or il faut se souvenir que “Seigneur” était le nom particulier que l’Ancien Testament donnait à Dieu; dans la version des *Septante,* il traduit celui *ÜAdonai.* L’affirmation était sans équivoque. Jésus lui-même et les premiers chrétiens après lui s’étaient souvent référés au Psaume 110:1 dans lequel David s’adresse à “Mon Seigneur”. Et on l’interprétait comme désignant Jésus, dont on faisait ainsi le Seigneur de David 10. Faut-il s’étonner que les Juifs en aient déduit que les chrétiens prêchaient un second Dieu? Comment leur strict monothéisme aurait-il pu s’accommoder d’un tel blasphème? Toute la partie centrale du *Dialogue avec Tryphon* est consacrée à une discussion sur l’affirmation chré­tienne de la divinité de Jésus. Pour le Juif, tout ce qui pouvait suggérer l’idée de divinisation et toute allusion à une incarnation étaient également inacceptables. Quant à la naissance virginale,

LES OBSTACLES

**33**

ils la considéraient comme une révoltante flétrissure de Dieu, bien dans le goût des histoires que les Grecs racontaient au sujet de Zeus et de Danaé La prétendue prophétie d’Esaïe concer­nant ce fait — “Une vierge deviendra enceinte, elle enfantera un fils” — était fondée, disaient-ils, sur une fausse interprétation de l’original12; et s’il devait y avoir quelque chose de singulier dans la naissance de Jésus, c’était tout bonnement qu’il était fils d’une mère célibataire 13.

**Une autre pierre d’achoppement: l’Eglise**

Ce n’est pas seulement la christologie des chrétiens qui suscitait des réactions aussi violentes de la part des Juifs; leur ecclésiologie était tout aussi provocante. Certains, comme Etienne, n’allaient- ils pas jusqu’à parler contre le Temple et contre son rituel?

A vrai dire, même la construction de ce Temple n’était à leurs yeux qu’une erreur: “David, prétendait Etienne, trouva grâce devant Dieu et demanda d’élever une demeure pour le Dieu de Jacob, et ce fut *Salomon qui lui bâtit une maison\* Mais, poursuit-il, le Très-Haut n’habite pas dans ce qui est fait de main d’homme...”14 Ce genre de diatribe ne pouvait qu’exciter la colère des Juifs. Non seulement Etienne la paya de sa vie, mais il fut encore à l’origine des premières persécutions contre la jeune Eglise.

Il ne s’écoula pas longtemps avant que les chrétiens ne déclarent que la Loi était trop lourde à porter pour les hommes 15. Peu importait ce qu’on mangeait, Dieu ne s’occupait pas de ces choses-là. Lorsqu’on connaît l’importance quasi divine de la Loi dans le judaïsme, on comprend immédiatement que tout ce qui risquait de porter atteinte même à son rituel ne pouvait qu’aliéner irrévocablement une éventuelle sympathie des Juifs à l’égard des chrétiens. Et, bien pis encore, ceux-ci ne tardèrent pas à abandonner le rite sacré de la circoncision. La marque propre du peuple de Dieu, cette marque qui remontait à Moïse, et même à Abraham, était jetée aux oubliettes. Dorénavant, l’accès au peuple de Dieu était ouvert à n’importe qui, Grec ou barbare, sans même qu’il y ait à en payer le prix en se soumettant au rite douloureux symbolisant la séparation d’avec la souillure païenne. C’en était trop.

A la place de la dévotion à la vénérable Torah de Dieu, le culte nouveau enseignait l’adoration d’un second Dieu, né d’une vierge

**34**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

et exécuté comme un criminel. Au lieu du sabbat, c’était le premier jour de la semaine que l’on consacrait dorénavant au culte et à l’adoration et — comble d’irrespect — on l’appelait le jour du Seigneur — comme si ce n’était pas le septième jour que Dieu s’était de tout temps réservé. Que des gens si effrontés, si manifestement désobéissants aux commandements de l’Etemel, osent prétendre en être les représentants, cela dépassait l’entendement.

On se rend mieux compte des sentiments que les Juifs éprou­vaient envers les chrétiens lorsqu’on lit la première accusation que Tryphon16 porte contre eux: “Ce qui nous embarrasse surtout, c’est que vous vous dites pieux; que vous estimez différer des autres tout en ne vous en séparant pas; et que dans votre vie vous n’êtes pas différents des nations, puisque vous n’observez ni les fêtes, ni les sabbats, que vous n’avez pas la circoncision; et encore, tandis que vous mettez votre espoir en un homme qui a été crucifié, vous espérez en même temps quelque bien de Dieu, sans observer ses commandements. N’as-tu donc pas lu que ‘Sera exterminé de sa race tout homme qui ne sera pas circoncis le huitième jour’?”17

La foi juive ne fut jamais monolithique, et il semble bien que la juiverie mondiale ait toléré de tout temps, dans son sein, de grandes divergences de croyances et de pratiques. C’est bien ce qu’atteste l’existence des Nazaréens ou d’autres synagogues qui s’étalent fixé certains objectifs particuliers et se réunissaient séparément. Néanmoins, plus les Juifs en apprenaient sur le christianisme, plus il leur apparaissait clairement que la nouvelle religion était totalement incompatible avec celle d’Israël et devait être, par conséquent, éliminée. D’où les émeutes mentionnées dans les Actes des Apôtres, survenues lorsque les premiers missionnaires prêchaient l’Evangile dans les synagogues. D’où les persécutions des chrétiens à Jérusalem, au moment de la mort d’Etienne18, à Damas à l’instigation de Saul de Tarse19 et dans les villes d’Asie, du temps où Jean rédigeait l’Apocalypse 20. D’où le martyre de Polycarpe, mort au bûcher très vraisemblablement à la suite des pressions exercées par les Juifs sur le proconsul21. Tout cela peut parfaitement se comprendre. Indépendamment de leur hétérodoxie, les chrétiens étaient fauteurs de troubles partout où ils allaient, et la vie des Juifs dans le monde païen qui les environnait était déjà suffisamment précaire sans qu’on vienne

LES OBSTACLES

**35**

y ajouter des sujets d’irritation aussi gratuits. Après tout, pourquoi auraient-ils dû subir toutes sortes de désagréments à cause de ces chrétiens turbulents22 ? Le papyrus londonien de Claude 23 relate les difficultés que les Juifs rencontraient auprès de la population païenne d’Alexandrie, et on peut supposer que c’est à des perturbateurs chrétiens que Claude fait allusion quand il parle de ces Juifs fâcheux qui “débarquaient de Syrie et d’Egypte et qui constituaient un véritable fléau à travers tout l’Empire”24. Quant à la célèbre déclaration de Suétone, mentionnant la décision de Claude de bannir tous les Juifs de Rome à cause des innombrables émeutes qu’ils y créaient à l’instigation d’un certain Chrestus (c’est-à-dire Christ), elle tendrait à prouver, bien qu’imparfaitement, que c’était bel et bien la présence des chrétiens qui causait des troubles dans le ghetto 25. A la suite de son rapport bien connu sur les chrétiens dans ses *Antiquités juives,* l’historien Josèphe poursuit: “A la même époque, *une autre* triste calamité mit les Juifs en émoi.”26 Il est évident qu’à ses yeux le christianisme constitue une menace supplémentaire pour ses coreligionnaires. Après tout, le judaïsme était *religio licita11,* les Juifs étaient un peuple dont le culte avait été reconnu et autorisé par les plus hautes autorités de l’Empire. Ils n’allaient pas tolérer que les chrétiens répandent des hérésies sous leurs auspices et il n’y avait aucune raison pour que la protection si durement acquise dont ils jouissaient soit étendue à un groupe de mécréants qui n’étaient même pas une nation, mais bien plutôt un ramassis de Juifs renégats et de païens crédules.

D’ailleurs, avaient-ils seulement levé le petit doigt pour soutenir la cause nationale d’Israël aux jours sombres de la Révolte juive (66-70 apr. J.-C.) et de la grande Rébellion, sous Adrien? Ils n’avaient pas fait un geste. Dès lors, les Juifs allaient non seulement désavouer totalement les chrétiens, mais encore les dénoncer dans leurs cultes publics28. La rupture entre la Synagogue et l’Eglise était consommée.

**L’opposition gréco-romaine**

Pour bien comprendre le problème que posait l’évangélisation des païens dans la première période de l’Empire, nous devons avoir à l’esprit un certain nombre de facteurs :

**36**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**La croyance des individus et la religion d’Etat**

Dans un premier temps, nous considérerons le facteur religieux. Les Romains établissaient une distinction fondamentale entre *religio* et *superstitio.* Dans leur esprit, le concept de *religio* s’appliquait à la religion d’Etat et, en premier lieu, à celle de l’empire romain; elle constituait un lien formel entre les dieux et les hommes. Ils la concevaient sous la forme d’un contrat entre Numa, leur premier grand-prêtre, et Jupiter, le roi des dieux.

Aux termes de ce contrat, Jupiter se chargeait de la sécurité de Rome et de sa prospérité; à son tour, l’Etat garantissait au dieu le culte et les sacrifices qu’il exigeait. Les Romains étaient convaincus que l’Etat avait connu les troubles qui caractérisèrent le siècle précédant le règne d’Auguste parce qu’il n’avait pas respecté les termes de cet accord. C’est en guise de punition que les dieux courroucés avaient laissé la République sombrer dans la ruine et dans les guerres civiles. D’où le réveil religieux, si bref fût-il, qui caractérisa l’une des étapes importantes du programme de restauration d’Auguste. On restaura l’ancien clergé et les Vestales, et l’empereur en personne se mit à la tête du culte de l’Etat en se consacrant *pont if ex maximus* en l’an 12 av. J.-C., au moment où cette fonction devint vacante. Il semble qu’il ait attaché une grande importance à ce titre, puisqu’il figure sur la monnaie qu’il fit frapper. Les *Ludi Saeculares* que l’on célébra en 17 av. J.-C. étaient destinés à marquer l’inauguration d’une ère nouvelle où la religion et la moralité seraient de nouveau les caractéristiques de Rome. Dans les *Res Gestae2),* Auguste se vante d’avoir restauré “pas moins de quatre-vingt-deux temples à Rome et de ne pas en avoir oublié un seul”. La capitale de l’Empire rendait à nouveau hommage aux dieux, elle pouvait dès lors s’attendre à ce que ceux-ci lui accordent comme autrefois leur protection 30.

Il n’était pas indispensable que les gens croient aux dieux de l’Antiquité. La foi était une affaire personnelle et privée. Mais on attendait d’eux qu’ils participent au culte de l’Etat; c’était une obligation civique dont dépendait la sécurité de tous. Ainsi, quand Juvénal nous rapporte avec poésie et enthousiasme ses préparatifs pour le sacrifice, il pense davantage à la vie champêtre qu’évoquent les animaux et les lieux du sacrifice qu’à la personne des dieux31. D’ailleurs, en parlant de ces derniers et de leurs

LES OBSTACLES

**37**

hauts faits, il écrira: “Même les enfants ne croient pas à ces choses-là, tout juste ceux qui n’ont pas atteint l’âge de payer leur sou pour le bain.” 32 L’exemple du célèbre poète Lucrèce est tout aussi symptomatique. Ennemi juré de la religion qu’il attaqua impitoyablement dans son *De Rerum Naturay* il n’en participait pas moins fidèlement au culte que Rome rendait aux dieux. Ce que l’on croyait importait peu, l’essentiel était de respecter le cérémonial et les offrandes. Une telle attitude peut paraître totale­ment inconséquente, mais elle était profondément ancrée dans la mentalité antique.

Au IVe siècle av. J.-C., Platon, plaidant en faveur du théisme, disait à un jeune ami agnostique: “Je peux te dire qu’aucun homme, ayant opté dans sa jeunesse contre l’existence des dieux, n’a jamais persisté dans cette voie en vieillissant.” Et il lui conseillait de veiller, tout agnostique qu’il fût, à offrir des sacri­fices et des prières et à se garder de commettre quelque acte d’impiété contre les dieux 33 ! Aussi loin que l’on puisse remonter, c’est manifestement le culte qui importait.

Les Romains témoignaient d’un très grand respect envers les religions étrangères. Ils ne tenaient à aucun prix à se mettre à dos les dieux de leurs voisins. Habituellement, ils cherchaient à les identifier avec l’une ou l’autre de leurs divinités remplissant la même fonction. S’ils n’en trouvaient point, ils ajoutaient tout bonnement ces dieux à leur panthéon. Ainsi, entre Rome et les autres peuples, il y avait reconnaissance mutuelle de leurs dieux respectifs et tout se passa fort bien jusqu’à l’entrée en scène des Juifs. Leur monothéisme exclusif leur interdisait la pensée que Jahvé puisse être ajouté à un quelconque panthéon ou confondu avec Jupiter. Il était le Dieu de toute la terre, et les Juifs n’adore­raient jamais que lui seul.

Pour les Romains, cette attitude paraissait bien étrange et dénotait une curieuse étroitesse d’esprit, mais ils étaient avant tout gens pratiques. Ils s’adaptaient facilement et, en religion comme en beaucoup d’autres choses, ils étaient très tolérants. Ils permirent donc aux Juifs d’être différents et d’adorer Dieu à leur manière, à condition de prier pour l’Empire. Mais, avec le temps, les choses se gâtèrent. Après la chute de Jérusalem, en l’an 70 de notre ère, la taxe du Temple dont s’acquittait la juiverie mondiale fut détournée au profit de Jupiter Capitolin et les Juifs se trou­vèrent ainsi être les seuls de tout l’Empire à devoir payer pour

**38**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

leur religion. Néanmoins, ils n’étaient pas encore persécutés pour leur foi 34.

Pourquoi donc les Romains s’en prirent-ils aux chrétiens? Pourquoi ne les firent-ils pas bénéficier de leur tolérance reli­gieuse coutumière ? C’est dans la distinction établie entre *religio* et *superstitio* qu’il nous faut chercher la réponse. Le christianisme n’était pas une *religio,* en ce sens qu’il ne pouvait pas être décrit comme un lien rattachant une nation déterminée au monde des dieux.

En fait, le christianisme était une foi embrassée par des gens de toutes races et de toutes conditions, Romains ou barbares. Il s’agissait donc bien d’une *superstitio,* d’une croyance individuelle et, qui plus est, de provenance douteuse. Tout comme les autres *superstitiones,* c’est sur ses mérites que le christianisme devait être jugé.

Une fois encore, il nous faut reconnaître que Rome était très tolérante en ce qui concerne ces *superstitiones,* ou convictions reli­gieuses personnelles des ressortissants de l’Empire, dans la mesure où la décence et l’ordre publics n’étaient pas outragés par les cultes auxquels ils s’adonnaient. Certes, l’élite cultivée de la société gréco-romaine considérait avec un certain dédain ces mystères orientaux dont les masses populaires s’étaient entichées, mais ces cultes n’étaient pas pour autant mis hors la loi. A la rigueur, on pouvait tenter de romaniser quelques-unes de leurs manifestations les plus outrées. C’est ainsi que, sous le règne de Claude, le culte de Cybèle se vit interdire l’émasculation sauvage de ses prêtres, pratique qui avait terriblement choqué la sensi­bilité des Romains, entre autres celle de Catulle et de Lucrèce. Dès lors, il fut interdit de castrer le grand-prêtre — ou *archigallus* — qui, d’ailleurs, devait être citoyen romain.

Certains cultes furent interdits temporairement en raison du comportement de leurs adeptes. On connaît le cas célèbre de Pauline, citoyenne romaine de la haute société qui, sous le règne de Tibère, fut violée par un de ses admirateurs déguisé en dieu Amibis, dans le temple d’Isis. Un fait pareil ne pouvait être toléré, bien que le culte d’Isis comptât une foule considérable de fidèles à Rome 35. Tibère fit crucifier les prêtres impliqués dans le scandale, le temple fut détruit et la statue de la déesse jetée dans le Tibre36. Cependant, ce n’est pas le culte d’Isis comme tel qui suscita la colère des autorités, mais les débordements dont ses

LES OBSTACLES

**39**

adorateurs s’étaient rendus coupables. Le fait est que ce culte survécut au scandale et continua à prospérer.

Il existait néanmoins une catégorie de *superstitiones* que Rome ne pouvait tolérer. C’étaient celles dont les pratiques impliquaient un comportement antisocial ou criminel. Ainsi, dès 186 av. J.-C., le Sénat écrasa impitoyablement les Bacchanales, non seulement à cause des excès de leurs orgies, mais encore à cause du préjudice que ce culte étranger causait à la religion de l’Etat 37. Tibère lança un décret contre la magie38. Et non seulement l’exercice, mais encore la simple connaissance des pratiques magiques était punissable. En effet, on pouvait raisonnablement penser qu’il n’était pas possible de posséder de telles connaissances sans finir par en faire usage. Un autre cas de *superstitio* qui fut mise hors la loi est celui des druides.

Les druides étaient farouchement antiromains et on les soupçonnait, en outre, de pratiquer des sacrifices humains; par conséquent, ils furent progressivement persécutés. Sous le règne d’Auguste, aucun citoyen romain n’était autorisé à se joindre à leur culte; Tibère supprima le clergé druide et Claude fit dispa­raître la secte une fois pour toutes 39. Du moins en théorie car, dans la pratique, les choses n’allaient généralement pas aussi facilement. Ainsi, le culte de Bacchus connut un nouvel essor tout au long des premiers siècles de notre ère. Certaines fresques découvertes à Pompéi le prouvent abondamment. La magie ne cessa jamais d’être pratiquée. Il suffit pour s’en convaincre de lire le célèbre *Ane d’Or* qu’Apulée écrivit au IIe siècle. Quant aux druides, ils étaient encore occupés à fomenter une révolte en Germanie un quart de siècle après la mort de Claude40.

C’est à peu près ce qui se passa avec le christianisme. En 64, les chrétiens, accusés d’être des incendiaires, furent atrocement torturés dans les jardins de Néron 41. Dès lors, il suffisait d’appar­tenir à un groupe déclaré criminel et antisocial pour être en butte à tout instant à une action officielle punitive. Mais l’application du décret fut sporadique, et Rome ne réussit pas plus à évincer le christianisme qu’elle n’avait réussi à éliminer les trois cultes cités plus haut.

Mais le moins qu’on puisse dire c’est que la cause de l’Evangile ne fut pas favorisée dans l’Empire romain par les persécutions dirigées contre ceux qui le proclamaient. A peine trente ans après

**40**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

l’apparition de la nouvelle foi, se joindre aux croyants, c’était courtiser le martyre.

Trois facteurs favorables aux chrétiens

Trois facteurs concoururent néanmoins à favoriser la progres­sion du christianisme.

1° Les Romains ne disposaient pas d’une législation rigide pour régler les cas qui se présentaient dans les provinces. L’admi­nistration de la justice outre-mer était tout entière du ressort du proconsul ou du procurateur en charge, et ni l’un ni l’autre n’étaient tenus d’en référer à Rome ou n’étaient liés par le droit coutumier de la capitale. Même à Rome, on manquait d’une procédure spécifique pour traiter la majorité des délits. Ce que l’on appelait communément *Ordo Judiciorum Publicorum* (Ordre des tribunaux nationaux)42 ne s’occupait que des crimes majeurs et de ceux qui étaient commis dans la haute société. Quant aux délits des petites gens, ils étaient traités par le préfet de la ville ou par des préteurs élus annuellement. Dans tous les cas, *Vordo* ne s’occupait pas des conflits religieux qui étaient donc réglés par le magistrat au gré de son bon vouloir.

“Ils dispensaient la justice par *cognitio* personnelle et choisis­saient eux-mêmes la peine à infliger.” 43 Cela revenait à dire qu’en l’absence d’une législation générale proscrivant le christianisme sur tout le territoire de l’Empire44, il n’y avait aucune homogé­néité dans la manière dont les croyants étaient traités. Pline pouvait se réclamer de sa position pour instruire les affaires qui les concernaient, tout comme Gallion pouvait s’appuyer sur la sienne pour ne rien faire. C’est la raison pour laquelle, entre autres exemples, Tertullien choisit d’en appeler à Scapule, proconsul d’Afrique, plutôt qu’à l’empereur45. Il dépendait de *Xarbitrium* du gouverneur de trancher le cas.

2° Dans les provinces de l’Empire, seuls les proconsuls détenaient le droit de juger et de prononcer la peine capitale46. Cette autorité leur était conférée à eux seuls et ils n’avaient pas le droit de la déléguer, bien qu’ils eussent autorité pour élire des corps provinciaux qui les assistaient dans l’administration de la justice47.

LES OBSTACLES

**41**

3° Dans le droit romain, la procédure légale de poursuite favorisait les chrétiens. Il n’y avait pas d’avocat général, l’accu­sation devait être produite et soutenue par un accusateur privé. Pendant quelque temps, il est vrai, sous Tibère et sous Domitien, on toléra des dénonciations anonymes, mais celles-ci étaient si impopulaires et s’accordaient si mal avec la mentalité romaine que Trajan y mit promptement fin. Pline écrivit à l’empereur pour lui demander conseil sur les mesures à prendre envers les chrétiens; celui-ci lui recommanda expressément de ne jamais accepter de dénonciations anonymes comme preuves de culpa­bilité 48. Il était extrêmement grave de porter une accusation officielle devant le proconsul, car, si elle s’avérait être purement vexatoire, le dénonciateur encourait de très lourdes peines.

L’ensemble de ces facteurs a protégé la majorité des chrétiens suffisamment longtemps pour que la jeune Eglise puisse s’établir sur tout le territoire de l’Empire.

Telle était du moins la position officielle. Dans la pratique, d’autres considérations sont venues compliquer la situation. Les chrétiens étaient encore souvent confondus avec les Juifs, dont ils semblaient être une dissidence. Or, les Juifs étaient protégés par l’Etat. Nous avons déjà mentionné les émeutes qui éclatèrent dans le quartier juif de Rome durant le règne de Claude, et dont Suétone49 dit qu’elles éclatèrent *impulsore Chresto* — à l’instigation de Chrestus. On peut affirmer sans grand risque de se tromper qu’elles furent une conséquence du fait que les chrétiens juifs de Rome prenaient de plus en plus conscience de leur propre identité.

De même, Claude semble aussi confondre le judaïsme avec le christianisme quand il dénonce les troubles causés à Alexandrie par l’arrivée de Juifs d’Egypte et de Syrie50. On aurait pu penser que l’incendie de Rome établirait une fois pour toutes la distinc­tion entre les uns et les autres, d’autant plus que Poppée avait pris la défense des Juifs; il n’empêche qu’en 70 Titus était encore convaincu que la destruction du Temple de Jérusalem allait être le moyen radical d’éliminer définitivement le judaïsme et le chris­tianisme. “Car ces deux religions, bien qu’antagonistes, n’en ont pas moins la même racine, les chrétiens étant issus des Juifs. Une fois la racine extirpée, la branche ne tardera pas à périr.”51 Tout versé qu’il fut dans la question juive, le général dut bientôt déchanter. La chute de Jérusalem ne freina pas le moins du

**42**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

monde l’expansion du christianisme, du moins en territoire païen. Si donc un expert aussi avisé pouvait être si loin de la réalité, on ne s’étonnera pas que d’autres gouverneurs moins expérimentés aient considéré le christianisme comme une branche du judaïsme et, à ce titre, l’aient fait bénéficier de la tolé­rance impériale52. Même si cette confusion n’ajoutait pas à la popularité des chrétiens, elle leur permettait tout au moins de reprendre haleine.

**Trois facteurs défavorables aux chrétiens**

D’autres éléments néanmoins travaillaient dans le sens opposé. Avant tout, il y avait ces crimes, imaginaires ou réels, que la populace associait à la cause chrétienne. Tout comme les Juifs avant eux, les chrétiens furent accusés d’athéisme, parce qu’ils refusaient de rendre hommage aux dieux de l’Empire 53. Comme nous l’avons déjà vu, une telle attitude était considérée non seulement comme impie, mais également comme un acte de déloyauté envers l’Etat. Si les Juifs constituaient une exception que l’on tolérait, il était inadmissible que les dieux protecteurs de l’Etat soient bafoués par n’importe qui. Les athées représentaient une menace réelle pour le bien-être de la communauté.

Par ailleurs, les rumeurs les plus invraisemblables couraient quant aux incestes et au cannibalisme dont les chrétiens se seraient rendus coupables, accusations diffamatoires contre lesquelles ils se sont toujours défendus avec la dernière énergie. Les païens les mieux informés savaient pertinemment qu’elles étaient totalement fausses: Pline54 ne trouvait rien à redire au sujet des diaconesses qu’il savait participer aux rencontres fraternelles et il se déclara lui-même impressionné par ces chrétiens “qui s’engageaient par serment *(sacramento)* à ne commettre aucun crime: adultère, vol ou brigandage”. Et il continue en rapportant que lorsque les chrétiens se réunissent pour prendre un repas en commun — sans aucun doute l’Agape — ils consomment des aliments “de nature parfaitement ordi­naire et innocente”.55 Mais tous les autres, qui se contentaient de juger par oui-dire, croyaient les chrétiens capables et coupables de tout. Il est facile de comprendre l’origine de tant de calomnies. Les chrétiens se retrouvaient en secret, ils disaient se nourrir de Christ dans l’Eucharistie, ils parlaient de s’aimer les uns les autres

LES OBSTACLES

**43**

et s’appelaient frères et sœurs. Les commérages et les imagina­tions perverses firent le reste. C’est vrai: il n’y a pas de fumée sans feu. On sait qu’aux environs de l’an 50 certains fidèles de l’Eglise de Corinthe s’étaient rendus coupables d’inceste et d’immoralité et avaient mangé de la viande sacrifiée aux idoles. Clément d’Alexandrie et Irénée 56 rapportent également que, sous couvert de christianisme, certains cultes hérétiques se rendaient coupables des pires abominations. Des allégations comme celles de Cécilius peuvent bien n’avoir été qu’une grossière caricature du christianisme orthodoxe, mais elles pourraient, hélas! décrire assez bien certains comportements chrétiens déviationnistes : “ Ils font un repas copieux: bientôt, le banquet s’échauffe et l’ivresse excite en eux le feu de l’inceste; alors on attache un chien au candélabre; on jette, pour le faire sauter, un petit gâteau hors de l’espace où il est attaché. Le candélabre se renverse. Débarrassés de toute lumière importune, dans des ténèbres qui favorisent toutes les impudeurs, ils s’accouplent au hasard du sort, poussés par une lubricité infâme, tous incestes, sinon de fait, au moins par complicité, puisque le vœu de tous poursuit ce qui peut résulter de l’acte de chacun.”57 Voilà le genre de réputation dont les chrétiens jouissaient auprès de la populace.

Le problème n’est pas ici de savoir si les chrétiens étaient accusés à tort ou à raison d’athéisme, d’inceste et de canniba­lisme58. Le fait est que tous les croyaient parfaitement capables de commettre de tels crimes. Au début, ils avaient partout mauvaise réputation: Tacite nous rapporte qu’ils “étaient honnis par la populace à cause de leurs crimes” et qu’ils “méritaient les plus lourdes peines”, bien que lui-même ne crût pas qu’ils aient mis le feu à Rome.

Pour Suétone, le christianisme était une “*superstitio* nouvelle et pernicieuse”. Pline, avec une morgue méprisante, y voit une *“superstitio* dépravée et outrée”. On disait des croyants qu’ils haïssaient le monde entier59 *à* cause du secret qui les entourait, de leur cohésion et de leur façon de se retirer de nombreux domaines de la vie d’une société contaminée par l’idolâtrie. Le professeur E. M. Blaiklock 60 souligne la fréquence avec laquelle les chrétiens sont traités de “plaie”: dans la narration de Tacite, dans le rescrit de Claude, dans la correspondance de Pline et dans le discours de Tertulle61. Selon lui, c’est dans un passage de Platon qu’il faut trouver la raison pour laquelle les chrétiens

**44**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

étaient considérés comme des inadaptés “incapables par tempé­rament ou rétifs par conviction à participer aux activités collectives d’un groupe ou d’une communauté”. Platon, en effet, écrivait: “Tout homme incapable de s’intégrer à la société dans un sentiment de respect mutuel et de soumission aux lois est une plaie sociale et mérite d’être mis à mort.” 62

Il est facile d’imaginer à quel point les croyants pouvaient faire figure de marginaux aux yeux de leur entourage. Le livre de l’Apocalypse décrit cette situation où les chrétiens se virent entraînés dans un ostracisme social et un boycott économique parce qu’ils avaient refusé de reconnaître la divinité de Domitien 63.

Refusant d’assister aux Jeux impériaux, et même, semble-t-il, d’utiliser la monnaie à l’effigie de l’empereur, ils rencontrèrent des difficultés sans nombre par suite de leur résolution à “se retirer du monde”. Cette attitude fut largement pratiquée dans l’Eglise tout au long du IIe siècle. On la rencontre au plus haut degré chez Tertullien. Dans *De Spectaculis, De Corona* et *De Idolâtrie^* il montre à quel point l’idolâtrie entachait la société de son temps et reflète la sensibilité, (peut-être l’hypersensibilité) de la conscience chrétienne devant elle. Ainsi, les croyants s’interdi­saient d’assister aux joutes de gladiateurs, aux divertissements et aux jeux. Ils refusaient de lire toute littérature païenne; ils étaient réfractaires au service militaire, car l’obéissance aux ordres de leurs supérieurs pouvait entrer en conflit avec leurs principes et leur loyalisme envers Jésus-Christ. Les chrétiens n’étaient ni peintres, ni sculpteurs, car c’eût été acquiescer à l’idolâtrie. Ils se refusaient également d’enseigner pour ne pas avoir à raconter les histoires immorales des divinités païennes. Ils s’abstenaient aussi d’établir des contrats commerciaux où il leur aurait fallu prêter serment, ce qu’ils refusaient absolument. A cause de l’idolâtrie sous-jacente, les emplois dans les administrations n’étaient pas non plus pour eux. On ne s’étonne pas qu’avec de tels principes les chrétiens aient donné l’impression “d’être unis dans la haine du genre humain”.

En fait, les chrétiens paraissaient encore si étranges aux yeux des païens, si mal intégrés, qu’à la fin du IIe siècle Tertullien se sentait poussé à écrire qu’ils étaient faits de la même chair et du même sang que les autres: “Nous qui vivons au milieu de vous, nous avons la même nourriture, le même vêtement, le

LES OBSTACLES

**45**

même genre de vie que vous, et nous sommes soumis aux mêmes nécessités de l’existence. Car nous ne sommes pas des brahmanes ou des gymnosophistes des Indes, habitant des forêts et exilés de la vie! (...) Nous fréquentons votre forum, votre marché, vos bains, vos boutiques, vos magasins, vos hôtelleries, vos foires et autres lieux de commerce, nous habitons ce monde avec vous. Avec vous encore nous naviguons, avec vous nous servons comme soldats, nous travaillons la terre, nous faisons le commerce.”64 On peut douter que les païens aient été très impressionnés par ce genre de plaidoyer. Ils avaient vu trop de preuves du contraire 65.

Ce n’est pas seulement dans la vie publique que les chrétiens excitaient suspicion et hostilité. On peut imaginer ce qui pouvait se passer dans une famille quand l’un des conjoints était chrétien et l’autre non. Tertullien décrit ce qu’était l’existence d’un foyer divisé et il nous donne un aperçu des difficultés que rencontrait une épouse chrétienne et des idées que son mari non croyant pouvait se faire sur ses activités religieuses66: “Aux jours de commémoration des démons... la malheureuse était poursuivie par l’odeur de l’encens. Elle devait sortir de chez elle par une porte garnie de lauriers et décorée de lanternes, comme s’il s’agissait d’une maison publique de plaisir; souvent, elle devait accompagner son mari dans les cercles et dans les tavernes.” Par ailleurs, quel époux allait s’accommoder des obligations et des activités religieuses de sa femme chrétienne? Voulait-elle se rendre à un service religieux matinal, il ne manquait pas de lui ordonner d’aller aux thermes avec lui dès l’aurore. Souhaitait-elle jeûner, c’est le jour qu’il choisissait pour organiser un grand souper. Quelque activité charitable l’appelait-elle au-dehors, jamais les affaires de familles n’étaient aussi pressantes. Car quel mari permettrait jamais à son épouse d’aller de rue en rue, voir d’autres hommes dans leurs maisons ou — ce qui était pis — dans de pauvres masures, sous prétexte de rendre visite aux frères? Qui accepterait de voir sa femme déserter le lit conjugal pour assister à quelque réunion nocturne? Et qui allait supporter sans une certaine angoisse son absence durant toute une nuit lors de la veillée de Pâques ? Comment l’envoyer sans méfiance parti­ciper à ces repas de Sainte Cène dont on rapportait les choses les plus infâmes? Qui lui permettrait d’aller dans les prisons pour baiser les liens d’un martyr? Qui l’autoriserait à recevoir l’un de

**46**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

ses frères et à l’embrasser? On ne pouvait nier que les chrétiens étaient des gens différents. Harnack a montré dans son étude sur l’expansion du christianisme que les chrétiens prenaient toujours davantage conscience qu’ils constituaient un troisième type *(tertium genus)* d’hommes dans le monde, à côté des Romains et des Juifs. Les païens aussi s’en rendaient compte67. Il y avait en tout cela motif à bien des tracas pour les croyants, et ceux qui voulaient amener à Jésus-Christ leurs amis païens connaissaient souvent des déceptions.

Et comme pour confirmer les pires soupçons que Rome nourrissait à l’égard des dispositions antisociales des chrétiens, il s’avérait de plus en plus évident que ceux-ci ne participeraient sous aucun prétexte au culte impérial. Le développement et la portée du culte rendu au chef de l’Etat dans l’empire romain est en soi un sujet d’étude vaste et complexe68. Néanmoins il n’est pas trop difficile de dégager les grandes lignes de son évolution. En Orient, la royauté était depuis longtemps habituée à se voir rendre les honneurs divins. C’était pour consolider ces attributs que la maison d’Antiochus adopta le titre d’Epiphane, qui veut dire “Dieu manifesté”, et qu’elle fit battre des monnaies où le souverain figurait paré de l’éclatante couronne de Zeus. Quand les généraux romains, tout aussi impressionnants et bien plus puissants, envahirent l’Asie Mineure et humilièrent ses potentats, leurs nouveaux sujets eurent tôt fait de transférer leur vénération sur la déesse Rome et sur ses ambassadeurs69. Quand Auguste devint maître de l’Empire, il fut tout aussi naturel de concentrer Cet hommage sur sa personne.

U lui apparut alors qu’il y avait là un moyen très efficace pour créer un lien entre ces gens de religions et de cultures très disparates constituant son empire. Il allait concentrer la loyauté de ses sujets sur sa propre personne. Avoir un “dieu” comme père adoptif, voilà une idée séduisante! Ce que le Dr Balsdon70 décrit comme “l’une des coïncidences les plus extraordinaires de l’histoire” se produisit en 44 av. J.-C. Cet événement fit de Jules César un dieu. Il se trouvait que Romulus, le fondateur de la solide tradition républicaine de Rome, était devenu, après sa mort, le dieu Quirinus. Or, en juillet 44, quatre mois après l’assassinat de César, pendant que l’on célébrait les jeux en l’honneur de sa victoire, une comète inattendue apparut dans le ciel romain. C’était un prodige. Avant même que l’on ait pu

LES OBSTACLES

**47**

consulter les prêtres, tout le monde y vit une preuve que Jules César était à présent au ciel, dieu avec les dieux, *DivusJulius.*

Avec un pareil pedigree, Auguste pouvait bien s’attendre à ce qu’on le divinise après sa mort, ce qui fut effectivement le cas pour lui et pour la plupart de ses successeurs. Il suffisait qu’un participant aux funérailles affirme avoir vu l’âme du défunt s’élever aux cieux pour que le Sénat, devant lequel ce témoignage était déposé, soit obligé de le déclarer divin. Il s’agissait là d’une vanité bien innocente que les aristocrates romains ne prenaient nullement au sérieux71, mais elle était utile pour forger des liens politiques et pour centraliser la loyauté des citoyens de tout l’Empire. Bien qu’à l’Occident l’empereur n’ait jamais été officiel­lement vénéré de son vivant comme un dieu, car cela aurait offensé la tradition romaine, des temples étaient consacrés “à Rome et à Auguste ” ou au *Genius Augusti.* En Orient, par contre, l’empereur était bel et bien considéré comme une divinité. Son culte était réglé par des fonctionnaires de province zélés, et le refus de s’y soumettre pouvait entraîner des conséquences fatales, particulièrement sous les règnes de Gaius, de Néron et de Domitien, qui prenaient leur caractère divin tout à fait au sérieux. Les chrétiens apparurent donc comme des gens très dangereux, puisqu’ils ne voulaient pas donner ce gage élémen­taire de loyauté envers l’Etat. Il est évident qu’en vertu de leurs principes ils ne pouvaient le faire. Jésus lui-même avait posé les fondements d’une distinction entre les prérogatives de Dieu et celles de César par sa réponse au sujet du tribut dû à César, et ses disciples s’en tenaient à son enseignement72. César devait être honoré 73, mais non adoré. Jamais ils ne se prosterneraient devant lui, ni ne lui offriraient de l’encens. Comment auraient-ils pu le faire? Ils appartenaient à un autre *divi Jilius,* c’est à un autre *imperator* qu’ils devaient allégeance; c’était un autre *Pontifex Maximus* qui les reliait sûrement à Dieu. Christ et César revendi­quaient tous deux le pouvoir sur le monde entier. Un chrétien ne pouvait dire sciemment “César est Seigneur” s’il professait que “Jésus est Seigneur”.

La raison en est suffisamment évidente et contraignante. Mais il n’en subsistait pas moins que les chrétiens donnaient une impression de déloyauté politique. Comme Pline le déclare claire­ment dans sa correspondance avec Trajan, lorsqu’un homme se refuse avec entêtement à accorder aux dieux et à la statue de

**48**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

l’empereur le geste de révérence qui leur est dû, il est, de toute évidence, passible de poursuites pour *contumacia,* pour obstination criminelle. Et Pline, qui était un expert en droit, estimait qu’une telle offense devait être sanctionnée par la peine capitale 74.

**Objections intellectuelles et culturelles**

Nous avons considéré quelques-uns des obstacles politiques, religieux et sociaux qui freinèrent l’avance du christianisme tout au long du Ier siècle. Il en était bien d’autres — d’ordre écono­mique, éthique, culturel et intellectuel, et il faut y faire une brève allusion.

Sur le plan intellectuel, le christianisme se heurta aux mêmes objections que le monde antique avait opposées au judaïsme. On pourrait en ajouter trois autres. Tout d’abord, c’était une foi nouvelle, et on sait bien que, par définition, rien de ce qui est nouveau ne peut être vrai75. Les croyants devaient donc démontrer que leur foi avait une origine très ancienne, puisqu’elle était dérivée du judaïsme; celui-ci était lui-même si vénérable que les philosophes païens avaient puisé leur sagesse à ses sources 76. Se déclarant seuls détenteurs de la vérité de Dieu, il leur fallut également établir que tous ceux qui avaient atteint un certain degré de vérité n’avaient jamais rien exprimé qui ne soit compa­tible avec la doctrine chrétienne et ne soit contenu dans celle-ci77.

Non seulement le christianisme était nouveau; il était, en outre, ridicule. Ne prétendait-il pas que la sagesse de Dieu s’était révélée dans la croix de Jésus? Pour quiconque avait été élevé ou simplement influencé par la tradition platonicienne de la pensée grecque, vérité et sagesse n’étaient pas du domaine du particulier, mais de l’universel, ainsi que le postulait la Théorie des Essences (ou Formes). Qu’une naissance déterminée, et, de plus, récente, associée à une mort déterminée et, de plus, sordide, ait pu être la clé de la sagesse des temps: c’était absolument grotesque! Déjà dans les deux premiers chapitres de la première épître aux Corinthiens et dans le chapitre premier de l’épître aux Colossiens, nous voyons Paul soutenir que Jésus n’est pas seulement un individu particulier, mais la personnification, révélée en son temps, de l’étemelle Sagesse cosmique. Une telle méthode apolo­gétique fut largement reprise et développée par les Pères Apologètes.

LES OBSTACLES

**49**

Les circonstances de la mort de Jésus rendaient les prétentions de la foi chrétienne bien plus inacceptables encore. On pouvait affirmer avec une certaine vraisemblance qu’il y avait quelque vérité ultime sur l’Univers et sur l’âme humaine dans les paroles de Socrate, alors qu’il dissertait avec sérénité de la vie et de la mort juste avant de boire la ciguë. Mais en quoi l’exécution d’un criminel sur une horrible croix romaine pouvait-elle prétendre démontrer quoi que ce soit du sens de l’Univers? Pour les Romains, tout, dans la mort du Christ, était signe de servilité, de faiblesse, d’infériorité et de culpabilité. Les Grecs partageaient cette opinion, et pour eux c’était de plus une folie. Faut-il s’étonner si le bruit courut que les chrétiens adoraient une tête d’âne78, voire leur propre sexe? En soi, le culte de choses semblables n’était ni plus obscène ni plus révoltant que celui d’un récent condamné expiant sur le plus méprisable des échafauds: une croix. Il allait de soi que, pour croire de telles absurdités, il fallait que les chrétiens soient désespérément anti-intellectuels, opinion qu’une certaine apologétique autant que certains compor­tements contribuaient beaucoup à renforcer 79.

En outre, on méprisait les chrétiens pour leur bas niveau culturel. La plupart d’entre eux faisaient partie de la classe inférieure et illettrée de la société. Telle était la situation à Corinthe, du temps de l’apôtre Paul, où il n’y avait “pas beau­coup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles” dans la communauté locale80. A quelques notables exceptions près, cela resta vrai pendant un certain temps encore. Celse accusait les chrétiens de n’être qu’un ramassis “de gens incultes, serviles et ignorants dont la doctrine rebutait les sages et n’attirait que les sots et les rustres”. De fait, Celse s’imaginait que seuls de tels individus étaient accueillis par les chrétiens. “Ils démontrent manifestement qu’ils ne désirent et ne sont capables de gagner que les imbéciles, les faibles et les sots, les femmes et les enfants .”81 Nous avons déjà vu que les membres de la bonne société romaine considéraient les *superstitiones* comme étant tout juste bonnes pour le menu fretin et n’éprouvaient que mépris pour les cultes orientaux, y compris pour le judaïsme en dépit de son éthique élevée, de son monothéisme si pur et l’impressionnant héritage dont il pouvait faire état. Comment s’attendre dès lors à ce qu’ils adhèrent à une *superstitio* dont les Juifs eux-mêmes faisaient tout pour se

**50**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

dissocier? Les chrétiens ne semblaient pas s’en soucier; bien au contraire. Ils se glorifiaient de ce que Dieu, dans sa sagesse, ait révélé son message aux humbles plutôt qu’aux intelligents et aux puissants. Paul s’en réjouit dans I Corinthiens 1 et Athénagore en parle avec éloquence au chapitre 2 de sa *Supplique au sujet des Chrétiens-.* “Parmi nous, vous trouverez des gens sans instruction, des artisans et de vieilles femmes. S’ils sont inca­pables de disserter sur les mérites de notre doctrine, ils démontrent dans leur vie les bienfaits qui en résultent. Ils ne répètent pas de discours, mais ils s’adonnent aux bonnes œuvres. S’ils sont battus, ils ne rendent pas les coups. Quand on vole leurs biens, ils ne font pas de procès; ils donnent à qui leur demande et ils aiment leur prochain comme eux-mêmes.” Néanmoins, tout cela ne suffisait pas pour masquer l’humilité de leurs origines et de leur condition sociale. Quand Paul s’adresse aux chrétiens de la maison impériale de Rome, ce n’est pas à l’empereur qu’il écrit, mais aux esclaves d’un affranchi que César avait fait exécuter82: le christianisme était une *superstitio* tout juste bonne pour la lie de la société.

Pierres d’achoppement éthiques et sociales

Telles qu’elles étaient, les exigences éthiques du christianisme doivent avoir représenté un énorme obstacle à son expansion. Les pages de Tacite et de Suétone, de Martial, de Juvénal, de Pétrone et d’autres écrivains de l’époque relatent à quel point Rome avait décliné, depuis les beaux jours où elle avait été une communauté vertueuse et rustique. Du bas en haut de l’échelle sociale, il n’est question que de prostitution, d’adultères, d’homo­sexualité et d’enfants abandonnés. On n’a d’autre souci que celui “du pain et des jeux”, des tournois de gladiateurs et des combats de fauves. On n’est préoccupé que d’argent et on veut à n’importe quel prix dominer les autres. Il a toujours été facile de noircir n’importe quelle période de l’histoire et on peut supposer que la description faite par Tacite à l’époque de Tibère a dû être influencée par les expériences qu’il fit sous Domitien; mais l’extrême dépravation de la Rome impériale du Ier siècle ne fait aucun doute. Aucune des religions à mystères n’exigeait de ses adhérents une morale radicalement différente83 de celle qui prévalait à l’époque. Mais tel était le cas du christianisme et du

LES OBSTACLES

**51**

judaïsme. Leurs normes étaient aussi rigoureuses que l’idéal stoïcien le plus élevé; ils le dépassaient même largement en faisant de l’amour du prochain bien plus qu’une froide obligation : il devenait la norme de leur comportement.

Les Pères Apologètes parlent abondamment du changement intervenant dans la vie d’un homme qui se convertit à Christ. Voici ce qu’en dit Justin: “Autrefois, nous prenions plaisir à la débauche; aujourd’hui, la chasteté fait toutes nos délices. Nous nous livrions à la magie; aujourd’hui, nous nous consacrons au Dieu bon et non engendré. Nous aimions et nous recherchions plus que tout l’argent et les domaines; aujourd’hui, nous mettons en commun ce que nous avons, nous le partageons avec les pauvres. Les haines et les meurtres nous divisaient, la différence des mœurs et des institutions ne nous permettait pas de recevoir l’étranger à notre foyer; aujourd’hui, après la venue du Christ, nous vivons ensemble, nous prions pour nos ennemis, nous cherchons à gagner nos injustes persécuteurs, afin que ceux qui suivront les sublimes préceptes du Christ puissent espérer la même récompense que nous, de Dieu, le maître du monde.” 84 Une telle révolution dans les mœurs et dans les valeurs ne pouvait, certes, manquer d’exercer un certain attrait, mais elle exaspérait ceux dont Paul écrit: “Non seulement ils commettent de telles choses (c’est-à-dire le mal et la débauche), mais ils approuvent ceux qui les font.” 85

Le “monde” aime ce qui est sien, et il hait ceux dont la conduite le démasque. C’est surtout vrai quand les normes éthiques de la société sont particulièrement basses et celles de l’Egllse particulièrement élevées, comme ce fut le cas aux Ier et IIe siècles. Le nouveau converti au christianisme devait rompre radicalement avec son passé; mais l’ampleur même du change­ment constituait en soi un immense obstacle.

La dernière difficulté sur le chemin du christianisme dans le monde païen que nous mentionnons concerne les corporations86 qui, elles aussi, créèrent des difficultés à la cause de l’Evangile. A cette époque-là, les cercles étaient extrêmement popu­laires auprès des classes artisanales de la société romaine. On s’y joignait pour s’intégrer à la vie sociale. Il y avait, par exemple, des cercles de sport, ou des cercles funéraires. Il existait aussi des corporations regroupant les hommes de mêmes corps de métier. Elles se retrouvaient généralement dans le

**52**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

temple de leur dieu-patron et se divertissaient ensemble par toutes sortes de fêtes et de plaisirs. Cependant, elles se transfor­mèrent rapidement en centres d’agitation politique, car leur vie interne n’était l’objet d’aucune surveillance de l’Etat. On comprendra, dès lors, que leur prolifération ait été soumise à des restrictions draconiennes de la part de plusieurs empereurs et qu’elles aient inspiré à Trajan des peurs quasi pathologiques.

C’est de mauvaise grâce qu’il admet que les sociétés de bien­faisance ne puissent être interdites dans la cité confédérée d’Amisus, en Bithynie, puisque leurs libertés leur avaient été garanties par dispositions statutaires; mais il conseille vivement à Pline de ne pas encourager de telles guildes dans d’autres villes 87. S’il désirait les interdire, c’est que trop souvent les fonds qu’on y récoltait publiquement pour les pauvres et les nécessiteux étaient utilisés pour fomenter des factions et des émeutes. A plusieurs reprises, le Nouveau Testament fait mention de faits semblables — à Ephèse et à Corinthe en particulier 88. On ne s’étonne donc pas que Trajan ait refusé à Pline l’autorisation de constituer une brigade de cent cinquante pompiers à Nicodémie, car “il faut se souvenir que ce genre de corporation a grandement perturbé la paix de ta province... et quel que soit le nom que nous leur donnions et le motif qui nous incite à le donner, dès que des hommes se regroupent autour d’un objectif commun, leur réunion ne tarde pas à dégénérer en association politique.” 89 On a des preuves que cette interdiction de libre association a été utilisée au Ier siècle comme une arme contre les chrétiens. Pline lui-même rapporte à Trajan que les chrétiens avaient cessé de se rencontrer, suite à l’interdiction qui leur en avait été faite sous la forme d’un édit prohibant les associations politiques90. Les premiers chrétiens couraient constamment le risque de se faire arrêter pour association illicite.

Ce n’était toutefois pas le seul problème que posaient l’exis­tence et l’influence des corporations. Il y en avait encore au moins deux autres. Tout d’abord, la corporation elle-même pouvait s’organiser contre les chrétiens si elle les jugeait nuisibles à ses intérêts. On en a un exemple dans l’émeute que les orfèvres provoquèrent à Ephèse quand ils se rendirent compte que les conversions au christianisme faisaient baisser leur chiffre d’affaires. C’est un peu ce qui doit s’être passé en Bithynie vers la fin du Ier siècle, car Pline écrit que “la superstition contagieuse”

LES OBSTACLES

**53**

du christianisme s’était répandue non seulement dans les villes, mais encore dans les villages et les districts ruraux. La population avait presque déserté les temples et “les acquéreurs d’animaux pour les sacrifices s’étaient faits de plus en plus rares” (jusqu’à ce que le diligent Pline mette bon ordre à la situation). On conçoit difficilement qu’une évangélisation entreprise sur une telle échelle n’ait pas rencontré une opposition de la part des corporations ayant des intérêts dans les cultes païens. Quand les sources de revenus et les convictions d’un individu sont simultanément menacées par l’apparition d’un nouveau mouvement, les réactions sont généralement dures. Le court traité que Tertullien écrivit sur l’idolâtrie *De Idolatria* traite du sujet en détail et énumère tous les commerces qui y sont associés à des degrés divers et que le chrétien doit à tout prix éviter.

Même s’il faisait partie d’une guilde, le chrétien n’échappait pas à d’innombrables problèmes. Il y avait ces repas cultuels que l’on prenait dans le temple de l’idole91 et qui représentaient une des activités caractéristiques de toute confrérie. Il y avait les prosti­tuées du temple92, qui en constituaient une des principales attractions. Comment le croyant pouvait-il se dégager de tout cela? Le problème était déjà aigu au moment où Paul écrivait la première épître aux Corinthiens. Jusqu’où aller? Comment gagner à Christ des compagnons de travail auxquels on refusait de s’associer lors des moments de détente? Et si on le faisait, c’est l’influence chrétienne qui était compromise. C’était bien là le problème qui se posait aux Eglises d’Asie du temps de l’Apoca­lypse93; un problème auquel Jean et les Nicolaïtes donnèrent des réponses opposées.

A quelque niveau de la société que les croyants l’entre­prennent, l’évangélisation dans l’Egfise primitive était une activité redoutable. Annoncer la Bonne Nouvelle, c’était s’exposer à la haine de la société, aux dangers politiques94 et à l’accusation de trahison envers les dieux et envers l’Etat; c’était être soupçonné des crimes les plus abominables et cumuler contre soi l’opposition systématique de milieux dont la puissance n’a peut-être jamais eu son pareil jusqu’à nos jours.

Mais quel était donc le cœur de ce message que les chrétiens proclamaient et qui finit par bouleverser l’Empire lui-même?

CHAPITRE III

**L’ÉVANGILE**

Le christianisme éclata dans le monde avec toute la soudaineté d’une bonne nouvelle, une bonne nouvelle que ses hérauts proclamaient avec un enthousiasme et un courage sans bornes et qu’en plus ils corroboraient de leur propre témoignage et de leur propre expérience. Ils en étaient convaincus, Dieu avait trans­formé l’apparente défaite du Vendredi-Saint en une suprême victoire, celle du jour de Pâques

Au cours de ces dernières années, on a longuement discuté à propos de la nature du message que proclamait l’Eglise primitive, surtout depuis la parution, en 1936, de l’important ouvrage de C.H. Dodd *La Prédication apostolique et ses Développements.* Il semble néanmoins que l’on se soit indûment fixé sur ce qu’on a techni­quement appelé le “kérygme”, censé constituer un corps rigide de matériaux de prédication communs aux premiers mission­naires. C’est un débat sur lequel nous nous pencherons ultérieu­rement, mais nous tenons d’ores et déjà à faire remarquer qu’il est par trop facile de se laisser entraîner par des terminologies spéci­fiques et d’élaborer, sur leurs bases, des structures théologiques qu’elles n’étaient pas destinées à soutenir, ainsi que nous le laisse bien entendre James Barr dans son livre *The Semantics of Biblicaé Language.*

Dans le Nouveau Testament, la racine *kërussein* (proclamer) n’est nullement primaire. Elle fait partie du groupe de ces trois grands verbes rattachés à la proclamation de cette Bonne Nouvelle, les deux autres étant *euagjgeli&sthai* (dire la Bonne

L’ÉVANGILE

**55**

Nouvelle) et *marturein* (rendre témoignage). Dans ce chapitre, nous nous proposons d’étudier chacun de ces trois concepts l’un après l’autre et nous souhaitons y gagner une meilleure compré­hension du premier Evangile chrétien, cet Evangile qui était tout à la fois Bonne Nouvelle, proclamation et témoignage.

**Bonne Nouvelle**

**La Bonne Nouvelle messianique**

Ce n’est pas une bonne nouvelle ordinaire qui secoua la Pales­tine des années 30. En soi, l’exécution d’un rabbin charpentier par le procurateur romain ne l’était nullement. Mais ce que les disciples proclamaient, c’était l’annonce joyeuse de l’avènement du salut messianique tant attendu. Dieu était enfin venu à la res­cousse d’un monde en détresse. Quel autre substantif aurait pu mieux s’appliquer à la teneur d’un tel message que celui de *to euaggelion,* la Bonne Nouvelle2 ? Ce n’est que plus tard que ce terme fut identifié avec les documents écrits qui en relataient l’histoire et qui sont nos évangiles. Dans un premier temps, il décrivait la nature même des événements ainsi que leur procla­mation 3.

Dans le récit de Luc, toute l’histoire commence dans la syna­gogue de Nazareth au moment où Jésus lit Esaïe 61: “L’Esprit du Seigneur, l’Etemel, est sur moi, car l’Etemel m’a oint pour porter de bonnes nouvelles aux malheureux; il m’a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du Seigneur.” Jésus roule le livre et il étonne son auditoire en déclarant calmement: “Aujourd’hui, cette parole de l’Ecriture que vous venez d’entendre est accomplie.”4 Pour les Juifs, ce passage d’Esaïe était revêtu de la plus haute signification. Il évoquait le retour de l’exil; le messager, oint de l’Esprit même de Dieu, annonçait la suprême victoire de l’Etemel et sa royale autorité. Ce n’était rien de moins que l’aube d’une ère nouvelle d’où les païens n’étaient pas exclus. Les jours de la délivrance étaient arrivés; le peuple était prêt et il attendait Dieu comme l’épouse attend l’époux. Son indignité était couverte par une robe

**56**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

de justice, sa relation avec le Très-Haut était scellée d’une alliance étemelle. La joie ne tarirait plus et Sion allait être reconstruite; quant aux païens, la justice de Dieu rejaillirait sur eux. C’est tout cela, et plus encore, qu’évoquait le chapitre d’Esaïe dont Jésus avait tiré sa lecture, et c’est tout cela qu’il prétendait être venu accomplir. Aussi, quand le Seigneur mourut ignominieusement sur la croix, ses disciples durent-ils penser qu’ils avaient été leurrés par un usurpateur. Mais le jour de Pâques ils eurent la preuve que Dieu donnait raison à Jésus dans tout ce qu’il avait affirmé être; en effet, Dieu le déclarait “Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d’entre les morts.” 5 Dès lors, ils se mirent à annoncer cette merveilleuse nouvelle avec un zèle infati­gable et un enthousiasme sans limite. Et si ce message se répandit comme une traînée de poudre, c’est précisément parce que ceux qui furent les premiers à le recevoir comprirent parfaitement qu’il était question de rien de moins que du salut messianique. Il ne s’agissait pas seulement de la mort rédemptrice d’un grand homme, car, depuis le temps des Maccabées, ils avaient compris que la mort d’un héros pour son peuple pouvait revêtir une signification expiatoire 6. Même la résurrection, en soi, n’était pas la chose la plus fondamentale. Le bruit ne courait-il pas que Jean- Baptiste était ressuscité des morts7? Ne disait-on pas que Jésus lui-même avait rappelé certains des morts à la vie? Et pourtant personne n’attribuait une dimension messianique à ces ressusci­tés8. Mais ce fut autre chose quand Jésus lui-même sortit du tombeau. En effet, il avait prétendu être porteur du salut eschatologique. Comme le disaient ses témoins: cela était arrivé “selon les Ecritures”9. C’était tout à la fois la revanche du Serviteur souffrant, l’ascension en gloire du Fils de l’homme, l’accomplissement de la prophétie que Nathan avait faite à David, il y avait bien longtemps de cela: “Ce sera lui qui bâtira une maison à mon nom et j’affermirai pour toujours le trône de son royaume. Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils.”10 II y avait là un message à crier sur les toits. C’était cela, la “ Bonne Nouvelle

Par conséquent, il n’est pas surprenant de voir les premiers chrétiens recourir si fréquemment aux vocables *euaggelizprnai* et *euaggelion.* Leur usage est beaucoup plus courant que celui de la racine *kêrugma,* devenu aujourd’hui un terme technique en théo­logie, ce qui n’était pas le cas au Ier siècle de notre ère.

L’ÉVANGILE

**57**

La bonne nouvelle messianique est inaugurée par le précurseur Jean-Baptiste, qui la prêchait aux foules venues l’écouter11. Elle débute avec sa prédication de la repentance et l’annonce du royaume à venir ,2. En fait, c’est son histoire qui marque le point de départ de l’Evangile ,3.

Il ne se passa pas longtemps avant que n’entre en scène celui dont le Baptiste avait dit qu’il était “plus grand que lui”. Lorsqu’il apparut, ce fut pour annoncer la bonne nouvelle de l’avènement du Royaume pour ceux qui se repentiraient et croiraient14. Et quand Jean, en prison, fut pris d’un doute passager, Jésus lui fit parvenir ces paroles rassurantes: “Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.”15 Une fois encore, c’est Esaïe 61: 1, conjointement avec Esaïe 35: 5, que notre Seigneur citait pour confirmer le thème de l’accomplissement. Dieu avait tenu parole; le libérateur qu’il avait promis était venu. Jean-Baptiste pouvait reprendre courage. L’ère nouvelle avait réellement commencé; dorénavant, il n’y avait plus de place pour le doute. Tout au long de son ministère, Jésus se conforma à ce programme de prédication du Royaume, de guérison des malades et des infirmes, d’exorcisme et de réinsertion sociale. A tous, sans exception, il apportait le *Shalom* messianique16. “Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient près.” 17 C’était bien ce qu’on avait depuis toujours attendu de la part du Messie. Dès lors, il était naturel qu’à sa naissance l’ange du ciel déclare aux bergers: “Je vous annonce une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d’une grande joie: c’est qu’aujourd’hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur.”18

Il n’y eut pas moins de joie sur la terre lorsque la résurrection de Jésus eut marqué du sceau de Dieu l’identité de son Fils. On comprend l’allégresse et l’audace des disciples à “annoncer la bonne nouvelle d’un Sauveur”. Le verbe évangéliser apparaît très fréquemment dans le Nouveau Testament. Tantôt il est utilisé dans le sens absolu 19, tantôt il est suivi du nom des destinataires. Ainsi, nous lisons que les disciples annonçaient la bonne nouvelle aux Juifs et aux Samaritains, aux Grecs et aux Romains, aux hommes libres et aux esclaves20. Quelquefois, le complément d’objet du verbe désigne les auditeurs: ils évangélisaient les

**58**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

gens21. Le plus souvent, c’est la teneur du message qui est suggérée par l’apposition de mots ou de locutions. On ne peut manquer d’être frappé par la variété et l’homogénéité qui caracté­risent les expressions utilisées. Ainsi, les chrétiens “proclamaient la bonne nouvelle”22 de “l’Evangile” ou de “la foi”23. Plus spécifiquement, ils annoncent la bonne nouvelle du “royaume”24 tout comme Jésus l’avait fait avant eux. Néanmoins, cela risquait fort d’être mal interprété dans le contexte de l’empire romain, comme ce fut le cas à Thessalonique par exemple25. C’est pourquoi les croyants ont, le plus souvent, préféré désigner par “la bonne nouvelle” simplement la personne et l’œuvre de Christ. C’était bouleversant, fantastique! Celui qui était venu prêcher la bonne nouvelle était lui-même devenu “la Bonne Nouvelle”. Pourrions-nous demander une meilleure preuve du respect infini avec lequel les premiers chrétiens considéraient Jésus-Christ? Dans sa personne et dans son œuvre, ils voyaient l’incarnation de la royauté de Dieu lui-même. C’est Origène qui disait de Jésus qu’il était *Xauto-basileia,* le royaume en personne26, mais l’idée elle-même est déjà contenue dans la proclamation apostolique concernant Jésus. Voici donc les croyants répandant partout la bonne nouvelle que Jésus est Messie, ou qu’au travers de lui les promesses anciennes sont accomplies27. Nous les voyons annoncer la bonne nouvelle de la paix par Jésus28, de la Seigneurie de Jésus 29, de la croix de Jésus 30, de la résurrection de Jésus 31 ou encore plus simplement la bonne nouvelle de Jésus lui-même32. De quelque manière qu’ils l’expriment, Messie de l’Ancien Testament, Seigneur sur les puissances des ténèbres, ou d’autres interprétations selon telle ou telle catégorie de pensée, les premiers prédicateurs n’avaient qu’un seul thème de prédi­cation: Jésus, et Jésus seul. Ils n’étaient préoccupés que de lui. C’était la “parole” qu’ils répandaient avec tant d’assiduité 33. Dans ce chapitre, notre intention est de nous concentrer sur cette bonne nouvelle prêchée par les premiers chrétiens, mais il vaut la peine de remarquer en passant qu’environ cent cinquante ans plus tard on retrouve le même enthousiasme et le même amour de l’Evangile dans le sens le plus large du terme chez un auteur comme Origène. Dans la première partie du Livre I de son *Commentaire sur Jean\*\* il se livre à une étude approfondie du concept “Evangile”, tel qu’il l’appréhende. Dans son esprit, l’Evangile est d’abord et avant tout la bonne nouvelle concernant

L’ÉVANGILE

**59**

la personne de Jésus, et non pas seulement une narration de ce que Jésus a dit et de ce qu’il a fait (bien que cela aussi soit “évangile”: “Il convient, écrit Origène, qu’un évangéliste dise comment le Seigneur a guéri un aveugle de naissance et comment il a ressuscité un mort qui sentait déjà.”) L’Evangile n’est pas non plus simplement “un discours exhortatif ayant pour but de renforcer la foi dans la mission de Jésus”. Non, la signification fondamentale de l’Evangile, c’est la bonne nouvelle concernant Jésus: “Il est de notre devoir de dire que les bonnes choses annoncées dans cet Evangile par les apôtres se résument en une seule personne: Jésus-Christ.” Sans doute, le contenu de la bonne nouvelle était-il spécifique et varié. “La vie est un bien: Jésus est la vie. La ‘lumière du monde’, qui est ‘la lumière véritable’, ‘la lumière des hommes’, est un autre bien: mais le Fils de Dieu est toutes ces choses.” On peut en dire autant de la vérité, du chemin qui mène à la vérité, de la porte, de la résurrection: “Le Seigneur ne nous enseigne-t-il pas qu’il est toutes ces choses-là?” Origène s’attache ensuite à démontrer que l’Evangile est sous-jacent dans l’Ancien Testament, et il cite le cas de Philippe qui l’annonce à l’eunuque éthiopien au moyen du chapitre 53 d’Esaïe. Il est tout aussi présent dans l’enseignement de Jésus: “Les apôtres n’auraient pas pu prêcher la bonne nouvelle si Christ ne la leur avait pas prêchée le premier.” Il souligne la nature christo- centrique du message que Jésus adresse dans un premier temps à ses disciples puis au reste du monde au travers des apôtres: “Jésus en personne prêche la bonne nouvelle de ces bonnes choses qui ne sont autres que lui-même et, par l’intermédiaire de ses apôtres, le Fils de Dieu les communique à ceux qu’il ne peut pas toucher directement.” C’est ainsi, poursuit Origène, que s’accomplit la prophétie d’Esaïe 61: Iss., citée par Jésus tout au début de son ministère (Luc 4:18ss.), et il résume l’objectif de l’effort d’évangélisation entrepris par l’Eglise: “Perpétuer la connaissance du ministère de Christ sur la terre et préparer sa seconde venue, ou établir cette venue comme une réalité dans les cœurs de tous ceux qui désirent recevoir la Parole de Dieu, car il se tient à la porte et frappe dans l’espoir de pouvoir entrer.”

Voilà pour Origène, et cela suffit pour nous convaincre que le me siècle n’avait pas perdu de vue la compréhension première de l’Evangile. Il est temps de revenir au Ier siècle et de nous interroger sur le sens que les croyants prêtaient au mot *euaggelion.*

**60**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**La Bonne Nouvelle selon Marc**

Marc, le plus ancien de nos évangélistes, jette une vive lumière sur la façon dont la bonne nouvelle était perçue tout au début du christianisme. Il a, pour nous, une grande importance.

Marc n’utilise jamais le verbe évangéliser, mais il se sert huit fois du substantif: l’évangile; sous la plume de Luc, au contraire, nous trouvons très fréquemment le verbe aussi bien dans son évangile que dans les Actes, alors que le substantif n’est employé que deux fois dans des citations extraites du discours d’un tiers 35.

La signification des deux termes ne se recouvrait pas forcé­ment dans l’Antiquité. Le verbe était surtout utilisé par les Juifs qui employaient rarement le substantif36. Les païens se servaient presque uniquement de ce dernier.

Que nous dit Marc? Il parle de l’Evangile *to euaggeliorr.* un message qui a un contenu spécifique, qui peut être proclamé 37 et auquel on peut croire 38. C’est la bonne nouvelle du Royaume de Dieu39 ou plus simplement de Jésus, c’est-à-dire de celui qui inaugure le royaume40. A deux reprises, Marc identifie Jésus avec l’Evangile, une autre fois, les deux sont étroitement associés41. La personne de Jésus est toujours au centre du message. Que l’évangile de Marc soit celui que Pierre proclamait, comme le prétendait la tradition du IIe siècle42, ou qu’il soit la rédaction de récits qui auraient circulé avant d’être mis par écrit, comme le veut la *Formkritik.,* peu importe car, dans les deux cas, nous sommes ramenés vers les trois premières décennies de la vie de l’Eglise43, pendant lesquelles la place centrale de Jésus dans l’Evangile ne fut jamais contestée.

En étudiant Marc de plus près, nous découvrons un autre caractère de l’Evangile: son universalité. Le récit de Marc va du baptême de Jean44 à la résurrection45. L’évangéliste nous fait ainsi comprendre que sa bonne nouvelle est centrée sur la mort rédemptrice de Jésus. Il souligne la portée universelle de cette mort dans le récit de cette femme de Béthanie venue oindre Jésus d’un parfum de grand prix: “Elle a fait ce qu’elle a pu, intervient le Seigneur, elle a d’avance embaumé mon corps pour la sépul­ture. Je vous le dis en vérité, partout où la bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu’elle a fait.”46

L’ÉVANGILE

**61**

L’Evangile est destiné au monde entier et pas seulement à Israël: “L’Evangile doit être prêché à toutes les nations.”47 Jésus l’affirme clairement48, même si son ministère fut limité presque exclusivement à Israël49. Il n’en était pas moins le porteur du salut. Or, même dans l’Ancien Testament et dans le judaïsme rabbinique, il était bien entendu qu’à l’ère du salut, les *Gcyyim,* les “nations”, participeraient au royaume messianique50. Comment le pourraient-ils s’ils n’entendaient pas la bonne nouvelle? C’est la question que pose Paul et à laquelle il répond dans Romains 10: 13 ss. C’est elle qui poussa les premiers chrétiens juifs à entre­prendre l’évangélisation des païens. Cette même inspiration poussa l’auteur anonyme51 qui paracheva l’évangile de Marc à transcrire l’ordre de Jésus “Allez par tout le monde et prêchez la bonne nouvelle à toute la création” (Marc 16: 15). Il fait ainsi écho aux paroles qui terminent par un accent universaliste l’évangile très particulariste de Matthieu (28: 18—20).

Cependant — et Marc le sait — si la bonne nouvelle s’adresse à tous, elle n’a d’effet qu’en ceux qui se repentent, qui croient et sont prêts à s’engager résolument dans une vie de disciple coûteuse et marquée par le renoncement à soi-même 52. Seul celui qui est disposé à perdre sa vie pour l’amour de Christ et de l’Evangile la sauvera; en effet, ce n’est qu’en mourant par amour pour les autres que Christ a pu offrir à l’homme cette vie nouvelle proclamée dans l’Evangile.

**La Bonne Nouvelle selon Paul**

Paul aussi utilise le substantif “évangile” dans un sens très proche de celui de Marc. Dans son esprit, le contenu de la bonne nouvelle est clairement défini, de sorte que dans presque la moitié des références il emploie le mot sans attribut: on peut répandre la bonne nouvelle53, l’enseigner54, l’annoncer55, en parler56, la faire connaître57, l’avancer comme matière à discussion58; au mode passif, elle peut être entendue59, reçue 60, acceptée comme une tradition digne de confiance61, etc... Il n’y a pas d’équivoque possible.

Pour l’Apôtre, c’est “la bonne nouvelle de Dieu”62 et, s’il ne l’appelle jamais “la bonne nouvelle du royaume”, ce n’est peut- être qu’un hasard car il parle souvent du royaume de Dieu dans des contextes où il vient juste de parler de l’Evangile63. A moins

**62**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

qu’il ait évité à dessein cette expression pour ne pas évoquer, par la prédication d’un royaume, une image politique. Il y substitue judicieusement des thèmes tels que vie éternelle, salut ou justifi­cation.

D’autre part, comme Marc, il identifie son évangile à la personne de Jésus 64 en réservant la place centrale à la croix 65 et à la résurrection66. Est-il nécessaire de souligner que, dans la pensée de l’Apôtre des païens, le salut est universel? Si la bonne nouvelle s’adresse d’abord aux Juifs, elle concerne aussi les Grecs67. Lui aussi veut absolument toucher tout homme par cet Evangile de salut. Il n’en a pas honte, loin de là: il répond spon­tanément à l’appel68 et s’acquitte de son ministère comme d’un service divin, d’un mandat sacré qui lui est confié69.

L’Evangile est le même pour le Juif comme pour le Grec, même si on peut l’exprimer en des termes différents et sous des formes de pensée variées70.

Quelles conditions l’homme doit-il remplir pour être mis au. bénéfice de la grâce: se repentir et croire71. Souvent Paul préfère utiliser des synonymes comme “mourir au péché” ou “se dépouiller du vieil homme”. Accepter l’Evangile, c’est s’engager dans une vie d’entière consécration, ce qui ne va pas sans peine ni sans sacrifice72. Propager la bonne nouvelle est une tâche à laquelle doivent s’atteler tous les chrétiens73, un tournoi d’athlétisme, en quelque sorte, auquel chacun se doit de participer activement74.

Marc et Paul utilisent donc le terme évangile dans des sens presque identiques. Ce sont les seuls auteurs du Nouveau Testa­ment à lui donner une signification bien précise. Paul75 et Marc75 affirment que la bonne nouvelle est conforme aux Ecritures. Ceux qui ne l’acceptent pas devront en rendre compte77. Les deux seules autres occasions où le substantif *euaggelion* figure dans les épîtres non pauliniennes soulignent cette même vérité78 qui fut un des chevaux de bataille de la prédication du IIe siècle79.

C’est bien ce que dit Jésus dans l’évangile de Marc: celui qui veut conserver sa vie la perdra80. Cet évangile, dit Paul, est une “puissance” *(dunamis)* de réformation morale pour celui qui croit, brisant les chaînes du mal81. N’est-ce pas la même vérité que souligne Marc en se référant constamment aux miracles *(dunameis)* de Jésus?

L’ÉVANGILE

**63**

Quelle est donc la particularité du message de Paul ?

1. Il emploie le terme juridique de justification82 surtout lorsqu’il parle des “bonnes œuvres” que l’on croit susceptibles de mériter la faveur divine. Ce terme sauvegarde l’initiative divine dans le don du salut.
2. Il souligne le caractère absolu de l’Evangile: il est l’Evangile de vérité, d’espérance, de puissance, d’immortalité, c’est l’Evangile de la gloire de Dieu présente dans notre monde83. En résumé, c’est le mystère de Dieu, la sagesse de Dieu, la vérité autrefois cachée mais maintenant révélée84.
3. Paul insiste sur les implications morales de l’Evangile: la grâce de Dieu agit en celui qui se soumet à l’Evangile de Dieu85. Par conséquent, le chrétien doit vivre conformément à cet Evangile qu’il professe86.

Une terminologie appropriée

Le choix que Marc et Paul avaient fait de ce substantif *euaggelion* était particulièrement heureux dans le monde grec: on s’en servait pour annoncer une victoire87, cette annonce était immanquablement suivie de sacrifices de reconnaissance offerts aux dieux88. Lorsque les divinités adressaient des messages aux hommes 89 — par l’intermédiaire des oracles — c’étaient encore de “bonnes nouvelles” qu’elles leur transmettaient — du moins c’est ce que l’on souhaitait. Le substantif prenait tout son sens dans le culte de l’empereur90. L’annonce de la naissance de l’empereur était une “bonne nouvelle”. Ne lit-on pas sur la célèbre inscription de Priène: “Le jour de la naissance du dieu marqua, pour le monde, le commencement de ‘ bonnes nouvelles ’ qui se répandirent grâce à lui”91? On célébra l’avènement de Caligula —comble d’ironie! — comme une bonne nouvelle de salut et de bonne fortune92. L’accession au trône du *princeps* était traditionnellement considérée comme une bonne nouvelle; les populations, sincèrement reconnaissantes pour la paix et la sécurité que l’Empire leur avait assurées93, se livraient à de grandes réjouissances et offraient de nombreux sacrifices.

Les affinités entre la terminologie païenne et celle du Nouveau Testament sont évidentes. Leurs contrastes le sont également: la bonne nouvelle du Christ et *Yeuaggelion* impérial parlent tous deux de salut, mais le salut chrétien déborde de loin le seul domaine

**64**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

politique. Il est aussi : délivrance du péché et de la mort. L’un et l’autre “évangile” annoncent la naissance d’un souverain, son accession à la majorité et son intronisation, mais, dans l’Evangile chrétien, le Souverain ne se contente pas de régner sur un empire: il siège sur le trône de l’Univers, sa naissance c’est l’incarnation du seul vrai Dieu qui n’a rien de commun avec des hommes — fussent-ils de la dynastie impériale — prétendant de manière ridicule à la divinité94. Friedrich l’a bien dit: “Le Nouveau Testament parle le langage de son temps. C’est une proclamation populaire et réaliste. Il connaît l’attente des hommes avides *(Seuaggelia.* Il y répond par *Yeuaggelion,* un Evangile dont certains pourraient bien avoir à rougir, car il est une pierre d’achoppement. L’Evangile signifie salut pour les hommes, mais salut par la repentance et le jugement. Pour beaucoup, cet Evangile peut sembler dérisoire quand ils l’enten­dent (cf. Actes 17: 32). Mais il est joie véritable, car la repen­tance entraîne joie et jugement, grâce et salut. César et Christ, l’empereur sur le trône et le rabbi méprisé sur la croix, s’affron­tent. Tous deux sont évangile pour l’homme. Ils ont beaucoup de points communs, mais ils appartiennent à des mondes différents.”95 Pour ma part, je soupçonne que c’est ce contraste entre Christ et le culte impérial que Paul et Marc ont cherché à. souligner en recourant au substantif *euaggelion.* Tel était le contexte dans lequel — et face auquel — ils écrivaient.

Le Bonne Nouvelle selon Luc

Luc utilise seulement le verbe qui, contrairement au substantif, joue un grand rôle dans l’Ancien Testament, surtout dans la dernière partie du livre d’Esaïe. Nous avons vu que le substantif était très usité dans le langage profane. Il n’en est pas de même du verbe: il est rarement employé. Luc semble reprendre le participe substantivé hébreu, fréquent dans Esaïe et rendu dans la version des *Septante* par *euaggelizpmai.* Il tend ainsi à préserver un arrière-plan sémitique. (Nous avons entrevu la signification de cette bonne nouvelle proclamée par Esaïe 61:1 ss. ; on retrouve les mêmes accents dans l’un des plus importants psaumes d’intro­nisation, le Psaume 9696.)

Cette conception messianique de la bonne nouvelle fut parta­gée également par le judaïsme postérieur; c’est ainsi que Rabbi

L’ÉVANGILE

65

José écrivait à la fin du Ier siècle de notre ère: “Grandeur de la paix! En effet, quand le roi, le Messie, se révélera à Israël, il commencera par instaurer la paix, car il est écrit: qu’ils sont beaux sur la montagne, les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie la paix. Ou comme on peut le lire dans le Midrash du Psaume 147: 1, Esaïc déclarait: qu’ils sont beaux sur la montagne, les pieds de ceux qui apportent de bonnes nouvelles. Quand le Très Saint — béni soit son nom! — sera Roi, ils seront tous messagers porteurs de bonnes nouvelles, ainsi qu’il est écrit: Celui qui annonce de bonnes nouvelles fait que la paix est entendue.” 97

Il existe une abondante littérature rabbinique de la même veine. Cela nous explique l’impact que la bonne nouvelle dut avoir sur les Juifs comme sur les païens lorsque les chrétiens commencèrent à la publier. Ce mot provoquait comme une décharge électrique. L’Evangile de Christ était l’étincelle qui mettait le feu aux poudres de la société.

**Proclamation**

**L’utilisation du verbe “kêrussô”**

Le deuxième mot que l’on retrouve fréquemment dans le Nouveau Testament pour désigner l’action d’évangélisation des premiers chrétiens vient de la racine *kërussein.* Fondamentale­ment, elle signifie “proclamer à la manière d’un héraut”. Le subs­tantif *kërux* (héraut) est rarement utilisé, probablement à cause des connotations spécifiquement grecques qui s’y rattachaient98. En effet, le héraut était un personnage important, il était intou­chable: nul n’avait le droit de porter la main sur lui — ce qui n’était manifestement pas le cas des évangélistes chrétiens. *Kërugma,* qui équivaut à “proclamation”, est également peu utilisé, ce qui peut paraître assez surprenant vu le fréquent usage de la transcription moderne de ce terme (kérygme) pour désigner techniquement l’ensemble de la prédication primitive. Abstrac­tion faite du “*kêrugma* dejonas”99, nous ne trouvons ce substan­tif qu’une demi-douzaine de fois dans les écrits de Paul. Selon Romains 16:25ss., il est évident qu’il lui donne le même sens qu’au substantif *euaggelion.* D’ailleurs dans le contexte, il est question de l’accomplissement des Ecritures, de l’avènement de

66

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Jésus, le Christ, de la valeur universelle du message, de la nécessité d’une foi obéissante et de la puissance régénératrice de la bonne nouvelle pour celui qui la reçoit : tout cela tend à confir­mer cette identification des deux termes.

Dans sa première épître aux Corinthiens, Paul déclare bien haut que son *kêrugma* diffère totalement des propos des sophistes et des professeurs itinérants de son temps, qui bien souvent se prenaient pour les messagers des dieux100; ils s’efforçaient d’impressionner le public en donnant à leur enseignement une forme aussi intellectuelle que possible. Paul se défendait de telles intentions. Le message qu’il proclamait, loin de ressembler à la “sagesse”, était pure folie. En effet, comment la vie d’un inconnu exécuté dans des circonstances humiliantes, sur une croix, pourrait-elle avoir une portée universelle? Comment pourrait-elle contenir une “sagesse”? 101 II ne cherchait pas non plus à camou­fler ce qu’il y avait de scandaleux dans son message en ayant recours à la séduisante phraséologie de la philosophie grecque: “Ma parole et ma prédication *(kêrugma)* ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la sagesse, mais sur une démonstration d’Esprit et de puissance afin que votre foi fût fondée non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.” 102 Dans sa forme comme dans son fond — sans parler de ses objectifs — la proclamation de Paul contrastait vivement avec celle des sophistes.

Mais, par ailleurs, personne ne peut faire l’expérience de la puissance de Dieu dans sa vie sans croire à la résurrection de Jésus, car c’est au travers d’elle que la puissance divine se manifeste. C’est la raison pour laquelle Paul réaffirme dans I Corinthiens 15:14 que, sans la foi dans la résurrection, sa proclamation est vaine, dépourvue de puissance et d’énergie, pareille en tout point aux contes moralisants des sophistes.

Et c’est là tout ce que l’Apôtre nous dit sur le *kêrugma,* exception faite de deux passages dans les épîtres pastorales 103 où il écrit que c’est un dépôt sacré qui lui a été confié et qu’il se doit, en conséquence, de saisir chaque occasion de le proclamer — y compris celle qui lui est donnée de comparaître devant l’empereur Néron 104.

Par contre, le verbe “proclamer” *(kêrussô),* est aussi fréquent que celui *Ü euaggelizpmai* et son application n’en diffère pas de beaucoup10S.

L’ÉVANGILE

67

D’ailleurs, douze fois, les deux racines sont juxtaposées: *kërussein to euaggelion* (prêcher la bonne nouvelle), neuf fois nous lisons “prêcher Christ” *(kërussein ton lësoun)* à la place de “annoncer la bonne nouvelle de Jésus” *(euaggelit&sthai ton lësoun).* Nous retrouvons là les deux vérités déjà soulignées: la place absolument centrale de la personne de Christ dans la pro­clamation et le caractère identique du contenu de cette proclamation.

Pourquoi ces deux verbes *kërussô* et *euaggeli&mai* sont-ils inter­changeables dans le Nouveau Testament? La réponse nous est fournie par Esaïe 61: 1 ss. 106 qui contient une double référence au verbe *kërussein.* “Il m’a envoyé pour *proclamer* aux captifs la liberté... pour *publier* une année de grâce du Seigneur.” Le profes­seur Friedrich commente ce passage ainsi: “Tout comme un héraut, il proclame l’année du Seigneur, l’âge messianique. Lorsque les messagers proclamaient l’année du jubilé à travers le pays, le son de leur trompette annonçait son entrée en vigueur, les portes des prisons s’ouvraient et les dettes étaient remises. On peut comparer la prédication de Jésus à ce coup de clairon.” 107 C’est cette “année de grâce” que Jésus est venu annoncer, c’est l’apogée de l’histoire, l’intervention de Dieu dans les affaires de l’humanité au travers de l’incarnation, de la vie, de la mort, de la résurrection et de l’ascension de Jésus de Nazareth. On comprend dès lors pourquoi la proclamation et la bonne nouvelle se confondent dans des écrits aussi différents que ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Paul.

**Le kérygme avait-il une forme fixée?**

C’est une question qui a divisé le monde théologique depuis la publication de *La Prédication apostolique et ses Développements,* de C.H. Dodd. L’auteur y démontre que l’examen de I Corinthiens 15, des discours des Actes, de la forme de l’évangile de Marc et de certains autres passages du Nouveau Testament permet de conclure à l’existence d’un schéma déter­miné dans la prédication de l’Evangile par l’Eglise primitive. Six thèmes y figuraient :

1. L’ère de l’accomplissement a commencé.
2. Il a été inauguré par le ministère, la mort et la résurrection de Jésus.

68

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

1. En vertu de cette dernière, Jésus a été exalté à la droite de Dieu comme chef messianique du nouvel Israël.
2. Le Saint-Esprit dans l’Eglise est signe de la puissance et de La gloire présentes de Christ.
3. L’ère messianique prendra bientôt fin avec le retour de Jésus- Christ.
4. Enfin, le kérygme débouche toujours sur l’appel à la repen­tance, l’offre du pardon et du Saint-Esprit, et sur la promesse du salut, c’est-à-dire la vie dans l’âge à venir pour ceux qui se joignent à la communauté.

La thèse de Dodd fut accueillie favorablement dans les milieux anglophones 108, d’autant plus que Martin Dibelius, qui travaillait sur des données tout à fait différentes, était arrivé à des conclu­sions presque identiques dans son livre *De la Tradition à l'Evan­gile* Depuis lors, bien sûr, on a beaucoup glosé sur ce thème11 °.

Pendant de nombreuses années, l’Europe continentale et l’Amérique se sont insurgées contre ce genre de point de vue. Souvent, l’opposition était alimentée par des présupposés existen­tialistes, dominés par la pensée de Rudolf Bultmann 111 et perpé­tués par des membres dissidents de son “école”, tels Ulrich Wilckens112 de Berlin, Hans Conzelmann de Gottingen113 et Ernst Kasemann de Tübingen114. Dans leur optique, c’est la rencontre avec Christ dans la prédication du kérygme qui suscite la foi plutôt qu’une série d’affirmations doctrinales sur le rabbi de Nazareth. L’Evangile est l’appel, la convocation que Dieu adresse à l’homme au travers de la prédication; c’est au destinataire de prendre une décision qui donnera une nouvelle dimension à son existence. Ceux qui se rattachent à ce point de vue identifient Le kérygme à une révélation directe de Dieu, conformément à Galates 1: 11-17, tandis que Dodd et ses disciples veulent y voir une nomenclature de vérités concernant Jésus, transmise dès les premiers jours de l’Eglise, selon I Corinthiens 15: 3-8. Chacune des deux positions tend à faire la sourde oreille aux arguments de l’autre, et William Baird est peut-être dans le vrai quand il suggère que l’une et l’autre ont raison dans ce qu’elles affirment et tort dans ce qu’elles nient: “Dodd souligne l’importance de l’histoire pour l’Evangile, Bultmann, l’importance de l’Evangile pour la foi.”115

L’ÉVANGILE

69

Toutefois, les théologiens existentialistes ne sont pas les seuls à ne pas être convaincus de la réalité d’un schéma fortement stylisé de l’Evangile. HJ. Cadbury écrivait, il y a longtemps déjà: “Ni du temps de Luc, ni avant lui, le contenu de la prédication apostolique n’était statique ou monolithique. C’était un message en perpétuelle mutation — ce que Paul appelait dans un autre contexte la progression de l’Evangile.” 116

La “critique des formes” s’efforce de sonder la période où la Bonne Nouvelle n’était pas encore fixée par écrit, mais transmise de bouche à oreille sur les places de marché, dans les bazars et les échoppes du monde antique. A l’origine, les péricopes ou courts paragraphes des évangiles devaient circuler indépendamment. On conservait le souvenir de chacune d’elles parce qu’elles étaient en rapport direct avec l’une des préoccupations essentielles de l’Eglise primitive: la catéchèse, l’adoration, l’apologétique ou l’évangélisation.

Le Dr Beasley-Murray démontre dans *Preaching the Gospelfrom the Gospels* comment les miracles, les paraboles et les circons­tances mêmes de la vie de Jésus pourraient avoir aidé l’Eglise dans sa prédication et son effort missionnaire.

On pourrait illustrer cette démarche par deux exemples pris dans l’évangile de Marc. On se rappelle que, d’après Papias, Marc a mis par écrit ce qu’il avait mémorisé de la prédication de Pierre. (Eusèbe,//. 2?. 3.39).

Point n’est besoin de faire un grand effort d’imagination pour se représenter l’apôtre racontant, par exemple, l’histoire de cette femme qui souffrait d’hémorragies chroniques, pour l’appliquer à ceux qui l’écoutaient. On croit l’entendre: “Considérez la situa­tion de cette malheureuse! En soi, ces pertes de sang n’étaient que peu de chose. Et pourtant il n’en fallait pas davantage pour la couper de sa famille, de la synagogue, et par conséquent de son Dieu. Elle était souillée. Peu à peu, au cours des ans, son état général s’affaiblissait et, comble de malheur, son mal était humai­nement incurable. Mais n’êtes-vous pas dans le même cas ? Peut- être qu’à vos yeux vos péchés ne paraissent pas bien graves. Et pourtant ils vous séparent de votre famille, de vos amis et de votre Dieu ! Plus vous y succombez, plus ils prennent possession de votre vie; et humainement parlant, ils sont incurables. N’est-ce pas là votre triste situation? Ecoutez donc ce que j’ai à vous dire! Cette femme avait entendu parler de Jésus; elle le

70

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

suivit dans la foule, elle le toucha parce qu’elle avait foi en lui. Sans doute sa foi était-elle imparfaite, et teintée de toutes sortes de superstitions, mais c’est l’objet sur lequel la foi repose qui compte, non pas le degré de perfection de cette foi. Du coup, elle fut guérie. Jésus l’invita à confirmer publiquement sa guérison, elle s’avança toute tremblante et confessa toute la vérité. Ensuite elle s’en alla, non seulement avec le sentiment d’avoir été récon­fortée, mais fortifiée par la parole de Jésus, qui l’avait assurée de sa nouvelle relation avec lui, de la paix et de la guérison dans lesquelles elle était entrée par la foi. ” “ Eh bien ! — c’est toujours Pierre qui parle — si Jésus a pu faire cela pour elle, il peut le faire pour vous. Vous avez entendu, vous êtes venus à lui, peut-être cachés dans la foule. Ne voulez-vous pas le toucher vous aussi personnellement? Aussi défaillante que soit votre foi, elle ne sera pas déçue si c’est la foi en Jésus. Vous serez immédiatement rétablis aux yeux de Dieu et, aussitôt que vous l’aurez confessé publiquement, vous pourrez entrer dans la paix et la force d’une vie pardonnée. Vous pouvez en être assurés, non pas à cause de ce que vous ressentez, mais à cause de la promesse du Seigneur/ A n’en pas douter, c’est bien ainsi que l’Eglise primitive devait utiliser ce récit. On voit difficilement à quelle autre fin il aurait pu servir. Voilà qui nous donne donc une idée de la manière dont l’histoire de Jésus était utilisée en tant que kérygme dans l’Antiquité, par les premiers missionnaires chrétiens.

Fort heureusement, il se trouve qu’en l’occurrence nous possédons un témoignage direct de la manière dont ce récit était utilisé dans la prédication de l’Evangile. On l’a retrouvé, préserve de façon tout à fait inattendue, dans les récits d’un moine qui vécut au début du IVe siècle dans les déserts d’Egypte, Macairc l’Egyptien ,17. Si ses *Homélies spirituelles* n’entrent pas dans la période que nous étudions, elles portent néanmoins la marque d’une qualité qui transcende le temps, celle d’une prédication évangélique, simple, pleine de puissance et de persuasion, telle que l’homme de la rue pouvait l’entendre depuis la période apos­tolique. “Ainsi, s’exclame le moine, tout comme la femme souffrant d’hémorragies fut instantanément guérie lorsque, mue par sa foi, elle toucha le vêtement de Jésus, de même toute âme flétrie par le stigmate incurable du péché peut être restaurée intégralement en venant à Christ et en l’implorant avec une foi sincère... la source des pensées impures et des passions funestes

L’ÉVANGILE

71

est asséchée par le seul pouvoir de Jésus. Rien ni personne d’autre ne saurait soigner cette blessure... Il vint et ôta le péché du monde... Cette femme qui avait dépensé tout son argent auprès de ceux qui avaient déclaré pouvoir la soigner ne fut guérie qu’après s’être approchée du Seigneur avec une foi sincère et avoir saisi le bord de son vêtement... De même, il n’y avait aucun espoir de guérison pour la maladie de l’âme humaine avant que ne vienne le Sauveur, le seul vrai médecin qui soigne gratui­tement l’humanité, et qui s’est offert lui-même en rançon pour les hommes. Seul Jésus a accompli l’œuvre de salut et de délivrance qui peut guérir l’âme. Il la libère de l’esclavage et la fait sortir des ténèbres, il la glorifie dans sa lumière.”

Sans doute faut-il qu’il y ait une réponse à l’appel du Seigneur, et Macaire ne manque pas de le souligner. Continuant à se référer à cette femme et aussi à l’aveugle qu’il cite comme une autre illus­tration du salut, il conclut: “Si l’aveugle n’avait pas crié, si la femme ne s’était pas approchée du Seigneur, ni l’un ni l’autre n’auraient été guéris. A moins donc qu’un homme ne vienne à Jésus de son plein gré, avec un cœur sincère, et ne l’implore avec foi, il ne peut être guéri.” 1,8

Il est émouvant de penser que ce type de prédication existait encore dans cette Eglise du IVe siècle, qui, sur tant d’autres points, s’était notablement écartée de l’exemple des apôtres.

Pour en revenir à Marc, le même chapitre 5 nous fournit un autre exemple de récit “kérygmatique”: l’histoire du démoniaque de Gadara. Si le récit de la femme atteinte de pertes de sang était utilisé pour illustrer et pour prêcher la purification à ceux qui étaient accablés par le sentiment de leur culpabilité, celui du démoniaque devait servir à proclamer le pouvoir libérateur de Christ pour ceux qui étaient victimes des conflits intérieurs et des puissances du mal. Voilà un homme en proie à une véritable légion d’impulsions destructrices; il ne connaissait ni pudeur, ni contrôle de soi, ni vie sociale. Le malheureux se terrait parmi les morts au milieu des tombes. Lui aussi rencontra Jésus, et le Fils de Dieu (le titre ici est significatif) démontra son autorité souve­raine sur les esprits du mal; il les chassa après que l’homme se fut soumis à lui en lui communiquant son nom (souvenons-nous que pour un Hébreu le nom représentait plus qu’une simple appella­tion: c’était la clé de son caractère et de sa personnalité). On imagine d’ici l’énorme éclat de rire qui devait secouer l’assistance

72

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

fascinée quand l’évangéliste révélait le sort réservé aux pourceaux

* c’était bien fait pour les propriétaires: ils n’avaient pas à élever des pourceaux dans cette région à demi juive qu’était la T ransjordanie !

Personnellement, je ne crois pas que l’humour ait été exclu de la prédication d’alors, pas plus qu’il ne l’est de celle d’aujourd’hui. Mais, après la détente, on était ramené à la réalité. Et elle concer­nait non pas la détresse des porcs, mais celle de l’homme. On le retrouve assis aux pieds de Jésus au lieu de chercher à se mutiler parmi les tombes. Il a cessé de courir en tous sens, nu et sans honte. Il se tient devant Jésus, habillé, parfaitement maître de lui- même, libéré de ces forces du mal qui, jusqu’alors, avaient dominé sa vie. Il y avait bien là matière à proclamer le premier credo chrétien: *Kyrios Jésus*, Jésus est Seigneur. Il n’était pas nécessaire de souligner l’appel implicite contenu dans un tel récit.

Telle était, dans ses grandes lignes, la proclamation de l’Evangile par les premiers chrétiens: unique et unanime dans le témoignage qu’elle rendait à Jésus, variée dans sa forme, afin d’être en toute circonstance une réponse adaptée aux besoins divers des auditeurs, pressante dans son appel à la décision. Toutefois, une interrogation subsiste : cette proclamation de l’Evangile était-elle vraiment aussi variée que nous avons essayé de le faire ressortir? Si oui, que penser dès lors des sermons rapportés dans le livre des Actes ?

**Les discours d’évangélisation dans les Actes**

Dans la première partie du livre des Actes, nous trouvons un certain nombre de discours attribués à l’apôtre Pierre. Ces sermons sont marqués par une grande uniformité. C’est ce que les études de C.H. Dodd ont montré — malgré leurs imperfections

* et que d’autres ont confirmé,19. Mais les théologiens s’interro­gent: ce type de prédication de l’Evangile remonte-t-il vraiment aux premiers jours de l’Eglise de Jérusalem? Ne s’agit-il pas plutôt d’une élaboration due à Luc et reflétant la manière dont l’Evangile était prêché de son temps120? A cette question diffi­cile, on a répondu de diverses manières.

Ceux qui pensent que ces sermons ne sont pas un reflet fidèle de la prédication apostolique primitive avancent entre autres les arguments suivants :

L’ÉVANGILE

**73**

1. Luc, écrivant à la manière des historiens grecs, fait dire à ses protagonistes ce qu’il estime convenir à son objectif, sans chercher à décrire ce qui a réellement été dit. Thucydide est souvent cité pour illustrer cette manière de faire. On peut répondre à cet argument :
2. Que Thucydide — à supposer qu’il soit le modèle de Luc — ne fait pas simplement de la composition libre. Il s’en tient autant que possible à ce qui a bel et bien été dit ’21.
3. Chez lui, les discours sont des chefs-d’œuvre littéraires. Dans les Actes, ils sont plutôt rapportés dans le grec le plus mauvais de Luc.
4. Le parallèle avec Thucydide ne semble pas très heureux 122. Il est exact que les historiens de l’Antiquité concevaient leur manière d’écrire l’histoire bien différemment des historiens modernes. Lucien, par exemple, éprouve bien des difficultés à être précis123. Certains d’entre eux, comme Thucydide, estimaient que leur rôle principal était de transmettre des leçons aux générations futures124; d’autres, comme Tite-Live, étaient très approximatifs avec les faits; d’autres encore125, à la manière de Cicéron, considéraient l’historio­graphie comme relevant d’abord de l’art oratoire126 ! La vision devient encore plus confuse quand on se penche sur l’historiographie religieuse, qu’il s’agisse de la *Vie d’Appollo- nios de Tyane* de Philostrate ou de l’historiographie juive des Maccabées.

Il apparaît donc extrêmement dangereux de vouloir se référer à d’autres écrivains pour déterminer et apprécier ce que Luc a pu faire ou ne pas faire. C’est dans le contexte de toute sa composition littéraire qu’il faut replacer ces sermons pour pouvoir en juger127.

1. On a dit qu’il était hautement improbable que Luc ait disposé d’une quelconque copie du kérygme primitif de Jérusalem. Mais qu’en savons-nous ? La sténographie existait dans l’Antiquité et rien ne prouve que des notes n’aient pas été prises lorsque les apôtres prêchaient certains de leurs sermons mémorables128. On ne trouve rien de surprenant à ce qu’aujourd’hui encore des personnes se souviennent jusqu’à la terminologie des discours que Churchill prononça pendant la guerre, il y a bientôt quarante ans de cela. Quand on sait,

74

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

d’autre part, à quel point les rabbis étaient entraînés à mémo­riser 129, on ne s’étonne pas que des échos fidèles des paroles de Jésus soient parvenues aux oreilles de Luc qui, dans l’attente de l’issue du procès de Paul à Césarée, passa deux années à parcourir la Palestine en quête d’informations pour son évangile. Ainsi, si nous voulons discuter de la question en termes de probabilités, il semble qu’il y ait beaucoup d’argu­ments en faveur de l’authenticité des sermons figurant dans l’œuvre de Luc.

1. On a également invoqué une trop grande similitude entre les sermons: ceux de Pierre sont trop pauliniens et ceux de Paul, spécialement celui qu’il prononça à Antioche de Pisidie (13: 16 s.), ressemblent trop à ceux de Pierre. Certains théolo­giens comme C.F. Evans 130 déclarent en outre qu’ils cadrent mal avec leur contexte et doivent être, par conséquent, consi­dérés comme une fiction littéraire.

Tous ces arguments peuvent être réfutés.

1. On observe d’intéressants parallèles entre les déclarations de Pierre rapportées au début du livre des Actes et la teneur de sa première épître ,31.
2. Il est faux de prétendre que les sermons attribués à l’apôtre Paul ne sont pas marqués de sa griffe: c’est dans un de ses discours que nous rencontrons la doctrine de la justification et de la nature rédemptrice de la mort de Christ132. On a également fait le rapprochement entre son allocution à l’Aréopage et Romains 1-2, ou encore entre le sermon à Lystre et I Thessaloniciens.
3. On peut aussi attribuer l’unité de substance des discours des deux apôtres au fait qu’ils prêchaient le même Evangile, comme l’affirment Galates 2: 1-12 et I Corinthiens 15: 1 ss.
4. Le caractère peu convaincant des arguments d’Evans selon lesquels ces sermons cadrent mal avec leur contexte a été magistralement réfuté par Wilckens133.
5. Il est indéniable que les sermons des Actes sont marqués de la griffe de Luc; mais cela ne nous autorise pas à conclure qu’il les ait fabriqués de toutes pièces. Nous avons plutôt de bonnes raisons de croire que l’évangéliste s’est attaché avec

L’ÉVANGILE

75

le plus grand sérieux à rapporter la prédication missionnaire de la communauté chrétienne primitive 134.

Telles sont quelques-unes des raisons qui nous font supposer que les sermons des Actes nous ouvrent l’accès à une couche très ancienne de la tradition chrétienne. Les observations suivantes tendent à le confirmer: dans son évangile, Luc traite les paroles de Jésus avec un respect quasi sacro-saint, tandis qu’il manipule avec la plus grande des libertés l’ordre et la présentation de ces matériaux qui lui proviennent de la même source que Marc; on est donc autorisé à penser qu’il en alla de même pour la prédi­cation des apôtres et qu’il fit tout son possible pour nous en communiquer fidèlement la substance. Par ailleurs, on semble oublier trop facilement que de nombreux témoins oculaires des événements qu’il relate étaient encore en vie au moment où il écrivit. Si, comme certains ont voulu nous le faire croire, Luc s’était laissé entraîner par son imagination dans la rédaction de ces sermons, ces chrétiens âgés qui avaient assisté aux événe­ments relatés auraient protesté avec véhémence. Dès lors, il semble bien que nous soyons en droit de considérer les sermons figurant dans les Actes des Apôtres non comme la transcription littérale de ce qui fut prêché, mais comme une illustration fidèle de la manière dont les premiers chrétiens s’y prirent pour convaincre de la réalité du message chrétien successivement les Juifs de Jérusalem, des prosélytes comme Corneille, puis les Juifs de la diaspora et enfin les Gentils de tous horizons.

Il faut donc prendre au sérieux la profonde homogénéité du message d’évangélisation tel qu’il apparaît au travers des discours des Actes, mais en même temps tenir compte de la diversité que notre étude a mise en évidence. Pour la prédication, l’éventail était très large, et le livre des Actes lui-même témoigne de cette richesse et de cette variété. Le traitement sélectif et assez superfi­ciel de Dodd n’a pas su mettre en évidence cette diversité.

Néanmoins, en dépit de son excessive ambition, l’ouvrage de Dodd garde toute sa valeur en ce qu’il analyse dans le détail les données fournies par Marc et par Paul montrant que l’Evangile avait une forme et un contenu bien caractérisés. Les chrétiens avaient une approche de l’évangélisation qui leur était commune à tous, même si elle pouvait beaucoup varier dans les détails et si certaines formes de pensée pouvaient être transposées dans

76

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

d’autres tonalités. Il existait une sorte de “norme des saines paroles”135, qui servit de tremplin pour les mémoires des évangélistes plutôt que de camisole de force brimant toute imagination et initiative de leur part,36.

**Témoignage**

La troisième grande famille de mots à laquelle recourt le Nouveau Testament pour décrire le travail d’évangélisation de l’Eglise primitive est dérivée de la racine *martureô.* Comme *euaggeliwmai* et *kërussô^* cette terminologie a une histoire qui la rendait particulièrement appropriée à cet usage. Il s’agissait primitivement d’un terme légal fréquemment utilisé en grec pour décrire le témoignage soit de faits et d’événements, soit de vérités qu’on avançait. Dans les deux cas, l’implication personnelle et la conviction de celui qui témoignait jouaient un rôle prépondérant.

L’usage de ce terme dans la *Septante* peut nous aider à comprendre celui qu’en fait le Nouveau Testament. En premier lieu, c’est Dieu lui-même qui est fréquemment le sujet du verbe. Quand il se révèle aux hommes, il porte témoignage à lui-même. La “tente du témoignage” et “l’arche du témoignage”, le “tabernacle” sont cités plus d’une centaine de fois. Dans le tabernacle, Dieu révélait une partie de lui-même, dans la rencon­tre avec son peuple. L’arche contenait le récit de la révélation que Dieu avait donnée de sa personne, c’est-à-dire la Loi de Moïse appelée *ta niarturia* dans la traduction d’Exode 25: 16 de la *Septante.* Dieu lui-même rend témoignage de ce qu’il est. D’ailleurs, qui d’autre que lui pourrait le faire? C’est pourquoi il est souvent question, dans le Nouveau Testament, de Dieu, de l’Esprit ou des Ecritures qui rendent témoignage137. Sans le témoignage de Dieu, il n’y aurait pas de révélation.

Dans la section finale d’Esaïe, Dieu appelle son peuple à être ses témoins contre les idoles muettes des païens. Nous avons déjà vu que cette partie de l’Ancien Testament a puissamment contri­bué à préparer le terrain à la compréhension chrétienne de l’Evangile. “Vous êtes mes témoins, dit l’Eternel, vous et mon serviteur que j’ai choisi, afin que vous le sachiez, que vous me croyiez et compreniez que c’est moi : avant moi, il n’a point été formé de Dieu, et après moi il n’y en aura point. C’est moi, moi qui suis l’Eternel, et hors de moi il n’y a point de sauveur. C’est

L’ÉVANGILE

77

moi qui ai annoncé, sauvé, prédit, ce n’est point parmi vous un dieu étranger; vous êtes mes témoins.” 138 Ou encore: “N’ayez pas peur, et ne tremblez pas; ne te l’ai-je pas dès longtemps annoncé et déclaré? Vous êtes mes témoins: y a-t-il un autre Dieu que moi? Il n’y a pas d’autre rocher, je n’en connais point.”139 Ces passages réaffirment avec insistance le caractère unique et l’éternité de Dieu ainsi que son initiative dans l’œuvre du salut en contrastant avec l’impuissance des dieux des païens. La mission du peuple de Dieu, qu’il appelle son serviteur dans la première citation, est de proclamer bien haut ces caractères de Dieu, d’en rendre témoignage. On se souvient du rôle assigné au Serviteur, dans le cantique du Serviteur: il doit rendre témoi­gnage à Dieu auprès des païens afin que la connaissance du Dieu d’Israël leur apporte le salut140.

Le Nouveau Testament utilise très souvent le mot témoigner dans son sens ordinaire (attester des faits, certifier des vérités). C’est dans les Actes des Apôtres et dans les écrits johanniques que nous le voyons revêtir le sens spécial de témoignage chrétien141. Paul parle fréquemment de Dieu comme étant témoin de ce qu’il affirme, mais il n’utilise pas le mot *martus* dans le sens de “témoin du Christ” et (à l’exception d’un exemple) 142 il ne se sert pas non plus de *martureô* ou de *marturia* dans cette acception. Peut-être est-ce, comme nous le verrons plus loin, parce qu’il existe un rapport direct entre ce mot et le témoignage de ceux qui avaient connu Jésus. Peut-être aussi n’en voyait-il pas la nécessité, après avoir si souvent utilisé les deux autres concepts de “proclamation” et d’“ évangélisation”.

**Le témoignage dans Luc et dans les Actes**

Dans Luc 24: 48 143, nous voyons Jésus dire à ses disciples: “Vous êtes témoins de ces choses.” De quelles choses? D’après le contexte, ils devaient témoigner de la messianité de Jésus, de l’accomplissement de toutes les Ecritures en sa personne, de ses souffrances, de sa mort, de sa résurrection, de la proclamation de la repentance et de la foi en son nom à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. C’est de cela qu’ils devaient rendre témoignage. On peut constater que ce témoignage est en tout point semblable au *kêrugma* et à *Veuaggelion* que nous avons déjà étudiés. Tels sont donc les faits qu’ils doivent attester; telles sont les vérités qu’ils doivent affirmer sur la base de leur expérience

*18*

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

personnelle. Pour qu’ils puissent accomplir leur mission, Jésus leur promet une puissance; les premiers versets du livre des Actes répètent la promesse: “Vous serez mes témoins”, accompagnée de ces paroles: “Vous recevrez une puissance, le Saint-Esprit survenant sur vous.”’44 C’est l’accomplissement du thème d’Esaïe 43 et 44. De plus, nous constatons la présence d’éléments relevés dans les deux autres concepts déjà analysés: l’importance du Royaume’45, la place centrale de la personne de Christ dans le témoignage ’46, et le dessein de la grâce de Dieu à l’égard des Juifs et des païens.

Les autres références du livre des Actes n’ajoutent pas d’élé­ment nouveau. Il s’agit, avant tout, de témoigner de Jésus- Christ ’47, de son ministère ici-bas, de sa croix et particulièrement de sa résurrection ’48. Autre élément très important: “Son exalta­tion à la droite de Dieu comme Prince et Sauveur pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés.” 149 Dans ce passage, nous voyons le Saint-Esprit associé au témoignage, tout comme dans Actes 1:8 et dans Jean 15: 26 ss. L’Eglise apostolique savait que si Dieu lui avait fait don de son Esprit, c’était pour l’assister dans son ministère et non pas pour qu’elle se complaise dans la béatitude.

Trois points particuliers méritent réflexion dans cette étude du témoignage chrétien selon les écrits de Luc. Premièrement, le mot “témoin” semble seulement qualifier, dans un premier temps, ceux qui avaient connu personnellement Jésus: c’est ce qu’attestent toutes les références des Actes, à l’exception des trois dernières. Sont témoins tous ceux qui ont vécu les événements du Vendredi-Saint au jour de Pâques et qui sont en mesure, par conséquent, d’attester à la fois leur historicité et leur portée. La fonction spécifique du témoin est de garantir, pour ainsi dire, la continuité entre le Jésus de l’histoire et le Christ de la foi 15°. A cause de cela, Paul se réfère non pas à “nous les témoins” (dans ce sens, il ne l’était pas), mais à “ceux qui sont maintenant ses témoins auprès du peuple” (Actes 13: 31).

Néanmoins, la notion d’une rencontre personnelle avec le Christ ressuscité imprègne tellement l’idée de témoignage que, vers la fin du livre des Actes, Etienne et Paul sont eux aussi appelés témoins, car tous deux furent l’objet d’une vision particu­lière de Jésus. L’un a vu Christ pendant son martyre151, l’autre lors de sa conversion152.

L’ÉVANGILE

79

Deuxièmement, notons que la vie de Jésus faisait partie intégrante du contenu du témoignage. C’est un point qu’il est important de souligner face à une opinion qui tend à se généra­liser dans la théologie allemande contemporaine. Selon ces théo­logiens, la vie de Jésus n’aurait eu aucun intérêt pour les premiers chrétiens 153 (mais, dans ce cas, pourquoi auraient-ils alors pris la peine d’écrire et de lire les évangiles?) et n’aurait rien eu à voir avec le kérygme qui était censé se concentrer essentiellement sur la rédemption ,54.

La mention de la mort expiatoire de Jésus nous mène directe­ment à notre troisième point: à savoir l’importance de la croix dans le “témoignage” de Luc. Tout le monde reconnaît qu’elle fait partie intégrante des discours que Luc nous transmet, même si certains prétendent ne pas y voir la signification expiatoire. Luc, il est vrai, n’a pas déclaré de façon explicite que le pardon n’est accordé à l’homme qu’au travers de la croix, mais on ne saurait en conclure qu’il nie cette valeur expiatoire de la croix. Les sept points suivants suffiront à nous montrer le témoignage que les sermons de Luc rendent à la croix dans le livre des Actes et à nous convaincre que son enseignement sur ce point n’était pas différent de celui du reste du Nouveau Testament.

1. Le livre des Actes souligne fréquemment la gravité du péché, insiste sur l’appel à la repentance, décrit la punition des pécheurs (Ananias et Saphira, Elymas, Hérode et les fils de Scéva) et rappelle la réalité du jugement dernierI55.
2. Il tient les hommes pour responsables de leurs actes mauvais, même s’il affirme de façon explicite que Dieu détourne la perversité humaine au profit de ses desseins (par ex. 2: 23; 3:13).
3. La salut vient de Dieu seul (2: 21; 9: 27; 5: 30 s.). Les Actes le déclarent à plusieurs reprises en soulignant le fait que la mort de Jésus fait partie du plan étemel de Dieu (2: 23; 3: 18) (elle n’est pas un accident provoqué par la méchanceté humaine); le baptême est fait *pour* l’homme et non *par* l’homme, il concrétise le “don” objectif du salut.
4. Quand il est fait mention de la croix et de la résurrection, elles sont souvent juxtaposées à l’offre du pardon de Dieu (2: 36, 38; 3: 18-19; 5: 30-31), qui leur est donc étroitement lié dans la pensée de Luc.

80

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

1. Jésus est à plusieurs reprises identifié avec le Serviteur souffrant d’Esaïe 42 et 53, et toujours dans un contexte de souffrance et de justification (8: 32 s. ; 3: 13, 26; 4: 27—30). On imagine mal dès lors que Luc n’ait pas partagé une claire doctrine de l’expiation, car aucun passage de l’Ancien Testa­ment n’était plus communément utilisé par les chrétiens pour rendre compte de la mort expiatoire de leur Seigneur.
2. A une occasion, la mort de Christ est décrite en terme de rançon (20: 38). L’Eglise a été rachetée par le propre sang du Seigneur (ou par le sang de celui qui venait de la part du Seigneur).
3. 11 nous est constamment rappelé que Jésus est mort sur le bois 156 et c’est une allusion claire à Deutéronome 21: 21—23, qui déclare que quiconque est pendu au bois demeure sous la malédiction de Dieu157. Cela pouvait difficilement avoir échappé à l’attention de Luc et dénote une profonde compré­hension de la valeur substitutive de la croix de Christ.

Après cela, osera-t-on encore prétendre que Luc n’a rien su percevoir de la doctrine de l’expiation? Il est évident qu’à ses yeux la croix tout comme la résurrection sont des éléments nécessaires au témoignage que les premiers chrétiens rendaient avec joie et confiance158.

Le témoignage dans les écrits johanniques

Chez Jean, la notion de “témoignage” est assez différente. Il est important de se souvenir qu’il recourt à ce terme à l’exclusion des deux autres *(euaggeli&sthai* et *kërussein).* On peut se demander pourquoi il lui accorde une si grande place. Je ne crois pas qu’il faille chercher de réponse ailleurs que dans les certitudes les plus profondes de Jean à propos de la personne de Jésus. Peu d’hommes semblent l’avoir mieux compris que Sôren Kierkegaard. Son ouvrage *Fragments philosophiques* est une des plus pénétrantes réexpositions jamais écrites du message fondamental de Jean. Il y établit qu’un maître à penser humain, fût-il aussi sage que Socrate, ne peut qu’assister à la naissance de la vérité et de la connaissance chez un tiers. Pour ainsi dire, il joue un rôle de sage-femme. L’identité du maître n’a aucune espèce d’importance au moment où la révélation a lieu, puisque sa fonction est tout juste celle du médecin accoucheur; seul Dieu peut engendrer.

L’ÉVANGILE

81

Mais que se passe-t-il quand Dieu engendre? Qu’arrive-t-il quand Dieu en personne vient pour enseigner et pour communiquer une vie nouvelle? Il devient alors lui-même le Maître dont la personne est d’une importance fondamentale, et le moment de l’illumination ou de la naissance à cette vie nouvelle prend une signification décisive. C’est ce qui est bel et bien arrivé, Jean en est convaincu. L’Absolu est devenu notre Contemporain, Dieu s’est fait homme pendant une trentaine d’années afin de nous entraîner dans une vie dotée d’une nouvelle dimension par la connaissance de sa personne (Jean 17:3). Mais comment faire la preuve d’un postulat aussi étonnant ? Comment le communiquer aux autres? Réponse: par le témoignage. On peut écouter le témoignage que Jésus, le Maître, se rend à lui-même, se laisser convaincre par la vérité qu’il contient, être amené à la foi, et par elle, à cette nouvelle qualité de vie qu’il est venu mettre à la portée des hommes. Qui d’autre que le Maître divin pouvait valider ce message? La part de l’homme est d’avoir foi dans le témoignage qu’il apporte.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle l’évangile de Jean met si fortement en avant la personne de Jésus comme contenu du “témoignage”. Un témoignage qui lui est aussi rendu par Jean- Baptiste, c’est vrai159, car il est le dernier et le plus grand des prophètes de Dieu160. Mais seul un témoignage divin peut justifier les revendications d’une personne divine. C’est pourquoi nous voyons Jésus rendre témoignage de lui-même et de son œuvre (3:11, 32, 33; 8: 13s.; 18:37). Et quand il est rejeté par les Juifs précisément parce que c’est lui qui rend témoignage à son propre sujet (or la Loi établit que seul est valable un témoignage rendu par deux personnes au moins, 8:17), il leur fait remarquer qu’il y a effectivement un autre témoignage divin en sa faveur. Le Père rend témoignage du Fils (5:32, 36 s.; 8:18...) en attestant les paroles divines que celui-ci prononce (7:16-17; 8:42-47) et les signes et les miracles qu’il accomplit (5:36; 9:4; 10:25). En plus, les Ecritures données par Dieu rendent constamment témoignage de Jésus161 et, pour couronner l’ensemble de cette approbation divine, il y a le témoignage de l’Esprit de Dieu dans le cœur de ceux qui acceptent la Parole162. Seul Dieu peut témoigner valablement de Dieu. Il l’a fait, et certains ont cru. L’évangile de Jean établit clairement le lien étroit entre “témoignage” et “foi”163.

82

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Mais que pouvaient faire les croyants de la première géné­ration pour partager, avec ceux qui n’avaient pas été présents, la vie nouvelle qui leur avait été communiquée en Christ? Ils ne pouvaient le faire qu’en témoignant. Ils avaient deux choses à dire: premièrement, qu’ils avaient cru et qu’ils avaient expéri­menté personnellement la réalité et la véracité de tout ce qu’avait affirmé le Maître; deuxièmement, qu’ils étaient en mesure de démontrer les faits qui étaient à la base de leur engagement. En tant que témoins oculaires, ils ne pouvaient guère faire davantage pour ceux qui n’avaient pas été présents et pour les générations futures. C’est bien le but que Jean s’est fixé dans sa prédication et dans ses écrits. Il ne cesse de répéter qu’il a cru et de témoigner de ce qui l’a amené à cette rencontre décisive avec Jésus. Son évangile est réellement *marturia* (21:24) et, comme tout témoignage rendu à Jésus, son objet est d’en amener d’autres à la foi (20:31).

L’évangile de Jean est écrit avec un tel art que presque chacun des thèmes centraux touche une corde sensible, soit dans la pensée juive, soit dans la pensée païenne. L’auteur utilise toutes les tonalités qu’il peut pour susciter un élan dans le cœur des lecteurs qu’il cherche à atteindre dans des cercles aussi larges et variés que possible164. Mais, sous le langage parlant aux diffé­rents lecteurs, le message reste le même que celui des autres auteurs néo-testamentaires. La divinité de Jésus y est fondamen­tale 165; il est la Vérité, la Lumière du monde, la Parole de Dieu qui est Dieu lui-même166. Il est également le Sauveur du monde (4:42), l’Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde 167, celui qui est rempli de l’Esprit de Dieu et le communique aux croyants (1:33; 15:26). Ce témoignage rendu à Jésus, son incarnation (1:1-14), sa mort sur la croix (19:35), sa résurrection hors de la tombe (21:24), tout cela relève du témoignage oculaire. Le disci­ple qui est un contemporain du Christ ne peut guère en faire davantage pour ceux que Kierkegaard appelle “les disciples de seconde main ”. Mais ce témoignage oculaire concernant des faits et l’assurance réitérée qu’il est possible de les vérifier dans l’expé­rience vécue ne peuvent manquer d’inciter le “disciple de seconde main” à rencontrer Jésus dans la foi, ce qui produira en lui la vie: “Bienheureux ceux qui n’ont pas vu et qui ont cru" (20:29). Ils sont déclarés bienheureux parce que, lorsqu’ils croient, ils voient! Voir, ce n’est pas croire, dans l’évangile de

L’ÉVANGILE

83

Jean; c’est le contraire qui est vrai — croire, c’est voir168. Et quand on croit le témoignage et que l’on voit par soi-même, on cesse d’être un “disciple de seconde main”, on devient un disciple de “ première main ”, en contact avec le divin Maître tout autant que l’étaient ses contemporains historiques sur la base du témoignage desquels on a cru. “Celui qui croit au Fils de Dieu a ce témoignage en lui-même” (I Jean 5: 10).

Il y aurait encore bien d’autres choses à dire à propos du “témoignage” dans les écrits johanniques ,69. Mais on peut d’ores et déjà comprendre pourquoi il y tient une place si importante, étant rattaché d’une part à la personne de Jésus et d’autre part à la foi de l’auditeur. Dans tout le Nouveau Testament, il n’est pas de compréhension plus profonde de la place du témoignage dans la foi; c’est lui qui répond à l’interrogation de tous ceux qui n’étaient pas présents pour voir: “Comment puis-je en être sûr?” A cette question, Luc avait répondu d’une manière bien caracté­ristique et nettement plus simple ,7°.

Dès lors, E. G. Selwyn a de bonnes raisons pour s’exclamer: “Je me demande parfois si l’expression *kêrugma* n’a pas été trop exploitée et si le mot *marturia* et ses dérivés n’expriment pas mieux ce qui constituait le noyau primitif et fondamental du message chrétien.” 171 La justesse de son propos m’a fortement impressionné; en effet, l’après-midi même où j’écrivais ces lignes sur le témoignage dans les écrits de Jean, un étudiant vint me consulter au sujet de la foi chrétienne. Il éprouvait des difficultés d’ordre intellectuel et n’avait jamais expérimenté de rencontre personnelle avec le divin Maître qui s’était fait notre Contempo rain. Il fut profondément touché par l’approche de Jean, alors que d’autres manières de présenter le message chrétien l’avaient laissé indifférent, et il s’en alla grossir les rangs de tous ceux qui ne voient pas mais croient. Et en croyant, il commença à voir.

D’autres termes pourraient également être cités, comme *laleinX12* et *kataggellein™,* mais aucun ne rivalise par sa richesse de signification avec ceux sur lesquels nous nous sommes penchés. Nous aurions également pu envisager d’autres approches et suivre les grandes lignes des recherches de Neil Alexander174 et d’A.M. Hunter175 qui donnent de précieux renseignements sur le fondement de la prédication naissante. Ou alors nous aurions pu nous risquer à adopter la démarche de

84 L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

J. N. D. Kelly dans la première partie de son *Early Christian Creeds* et découvrir ce qu’il advint du kérygme au cours du IIe siècle; dans la mesure où certains de ces éléments apparaîtront dans les chapitres suivants, il nous a semblé préférable de limiter celui-ci à la seule période du Nouveau Testament.

Peut-être le mérite de notre approche est-il de nous avoir évité de nous crisper sur le contenu hypothétique d’un kérygme prétendument rigide. Il nous aura fait entrevoir également la diversité avec laquelle les premiers chrétiens présentaient un Evangile fondamentalement homogène; et les générations qui suivirent continuèrent sans doute sur la même voie.

Dans nos deux prochains chapitres, nous nous proposons de considérer quelques-unes des manières dont le noyau de l’Evan­gile sut s’adapter aux circonstances des environnements juif et païen qu’il s’était fixé de gagner à Christ.

CHAPITRE IV

**LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE  
AUX JUIFS**

L’Evangile chrétien est une bonne nouvelle qui se concentre entièrement sur la personne d’un Juif. Dans un premier temps, ce sont des Juifs qui la prêchèrent à des Juifs. C’est sans doute le mérite d’auteurs tels S. G. F. Brandon ’, Robert Eisler2 et H. J. Schonfield 3 de nous l’avoir rappelé — même si, par ailleurs, leurs points de vue sont plutôt curieux. Le jour de Pentecôte, les disciples, remplis du Saint-Esprit, annoncèrent à la foule que Jésus était le Messie. Acceptables ou non, de tels propos étaient chargés de sens pour les Juifs qui les écoutaient. Ainsi, quand on étudie les principales caractéristiques de la mission de l’Eglise auprès des Juifs, il faut se souvenir qu’on ne parle pas d’une nouvelle religion, mais plutôt d’une “secte” au sein du judaïsme. Ce *statu quo* se maintint à Jérusalem et ailleurs jusqu’en 85, année de la publication des “ Bénédictions ” (il s’agit en fait de malédic­tions contre les *minim* et les *nosrim,* c’est-à-dire contre les héréti­ques et les chrétiens)4. Mais ce n’est qu’après la Révolte de Bar- Cochba, en 135, que les chrétiens furent réellement et définiti­vement dissociés du Temple. Les premiers Juifs chrétiens, pour leur part, n’avaient pas du tout l’intention de se séparer du reste d’Israël. Ils espéraient de tout leur cœur lui faire partager leurs convictions concernant la personne de Jésus et de hâter ainsi son retour triomphal et l’avènement de son Royaume. D’où la téna­cité et la hardiesse de leur prédication à leurs frères de sang, que ce soit en Palestine ou dans la Diaspora. Nous aimerions être mieux informés sur la mission auprès des Juifs, quoique l’on

86

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

puisse discerner les grandes lignes de son approche soit dans le Nouveau Testament, soit dans les évangiles apocryphes juifs, dans les apologies du IIe siècle, ou encore dans certaine littérature du judaïsme orthodoxe.

**L’accomplissement des promesses**

Les conclusions de C. H. Dodd dans ses ouvrages *La Prédi­cation Apostolique* et *Conformément aux Ecritures* sont en général admises, et l’on s’accorde à reconnaître que l’un des principaux thèmes de la prédication chrétienne auprès des Juifs fut celui de l’accomplissement des Ecritures. Dieu avait tenu les promesses faites à son peuple et celles-ci s’étaient réalisées dans la personne de Jésus de Nazareth. Par conséquent, c’est toujours par l’inter­médiaire de l’Ancien Testament que le christianisme approcha les Juifs.

Nous avons déjà fait remarquer que le premier credo de I Corinthiens 15:1 ss. soulignait fortement le fait que la mort et la résurrection de Jésus étaient conformes aux Ecritures. Cet argument est répété dans tout le Nouveau Testament, sauf dans l’épître de Jacques. On le retrouve dans chacun des discours des Actes, sauf dans l’allocution tronquée que Paul adresse aux païens de Lystre5. Toute la présentation christologique chez Marc est commandée par le *dei —* “il faut” — de la nécessité de l’accomplissement de la prophétie6. Dès le premier verset de son évangile, l’auteur identifie le commencement de la bonne nouvelle avec le témoignage prophétique: Jean-Baptiste est la réalisation de l’espérance d’Elie; de même, lors du baptême, les thèmes vétéro-testamentaires du Serviteur de l’Etemel et du Fils de l’Homme sont conjointement appliqués à la personne de Jésus. La transfiguration est un autre exemple du thème de l’accomplis­sement des Ecritures: elle confirme que Jésus est l’aboutissement simultané de la Loi et des prophètes. Dans l’évangile de Matthieu, la corrélation entre la personne et l’œuvre de Christ d’une part, et l’Ancien Testament d’autre part, est encore plus fortement soulignée. On peut y lire à douze reprises: “Ceci arriva afin que s’accomplisse ce qu’avait annoncé le prophète...”7 Les discours de Jésus y sont élaborés en cinq sections (chapitres 5-7, 10, 13, 18, 23-25), manifestement dans l’intention de suggérer

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

87

un parallèle avec les cinq livres de la Loi. De peur que ce point n’échappe à son lecteur, Matthieu le souligne encore par la formule qui conclut chaque section: “Après que Jésus eut achevé ces discours...” Les deux volumes de Luc, de leur côté, se confondent en un seul et même propos: celui de l’accomplisse­ment des Ecritures, depuis le récit de la naissance et de l’enfance de Christ jusqu’à l’ouverture décisive sur le monde des Gentils en Actes 13:46 ss. Cet épisode est comme l’aboutissement de l’œuvre du Serviteur de l’Eternel commencée par Jésus et pour­suivie dans ses évangélistes. Christ inaugure son ministère public en proclamant l’accomplissement de la prophétie d’Esalé concer­nant la bonne nouvelle du salut8 et il le termine, après sa résurrection, quand il explique aux disciples: “Tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les prophètes et dans les Psaumes doit être accompli.” 9 Dans sa préface à Théophile, Luc définit son intention: décrire les événements “qui se sont *accomplis* parmi nous” (Luc 1:1).

On retrouve les mêmes caractéristiques dans l’évangile de Jean. Les détails de la Passion ainsi que la résurrection y sont décrits comme étant conformes aux Ecritures ,0. Tout au long de son ministère, Jésus avait parlé et agi “afin que s’accomplisse l’Ecriture”11. Les Ecritures sont toutes orientées vers la per­sonne de Christ12, et leur unité ne saurait être brisée.

Chaque page du Nouveau Testament est imprégnée de cette vérité. Origène en est bien conscient lorsqu’il écrit: “Le début de l’Evangile n’est rien d’autre que tout F Ancien Testament.”13 Plus récemment, Hoskyns déclarait: “Il n’est pas d’événement ou de parole concernant Jésus qui ne procède d’une conception refon­due et sublimée de la messianité telle qu’elle apparaît dans les Ecritures de l’Ancien Testament.” 14

**Le recours aux Ecritures**

Etant donné ce qui précède, nous ne nous étonnons plus de découvrir sans cesse présente dans les premiers sermons des Actes cette méthode d’argumentation à partir des Ecritures. “C’est ici ce qui a été dit par le prophète” constitue la vérité centrale sur laquelle Pierre élabore toute sa démonstration concernant Jésus15. Ce type d’approche prévalut jusqu’à ce que la

88

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

coupure entre l’Eglise et la synagogue devînt irréversible, au cours du IIe siècle. Et encore, par la suite, l’apologétique chrétienne orientée vers les Juifs continua d’appliquer cette méthode, quand bien même elle ne cherchait malheureusement plus à les gagner à la foi. L’Ancien Testament était la Bible du Juif comme du chrétien et, comme l’a fait remarquer C. H. Dodd, “c’était un principe constant de l’exégèse rabbinique de l’Ancien Testament que ce que les prophètes prédisaient avait rapport aux ‘jours du Messie’, c’est-à-dire au temps espéré où Dieu, après de longs siècles d’attente, visiterait son peuple avec un jugement et une bénédiction portant ainsi à leur plénitude ses relations avec lui dans l’histoire”16. En étudiant les sermons de Pierre, la prédi­cation de Paul aux Romains ou encore le *Dialogue* de Justin avec Tryphon, nous constatons que tout y est discuté et établi sur la base des Ecritures. Confirmaient-elles ou infirmaient-elles les assertions chrétiennes quant à la personne de Jésus? Là était toute la question !

Actes 26:23 est une autre illustration frappante de cette manière de procéder. Tout au long des versets précédents, Paul a entrepris de se défendre devant le roi Agrippa. On a cependant le sentiment que la conclusion de sa plaidoirie pourrait avoir souvent servi d’introduction aux débats qu’il engageait avec les Juifs dans les synagogues: “Je rends témoignage devant les petits et les grands, sans m’écarter en rien de ce que les prophètes et Moïse ont déclaré devoir arriver, c’est-à-dire que le Christ souffri­rait et que, ressuscité le premier d’entre les morts, il annoncerait la lumière au peuple et aux païens.” Les souffrances du Messie, sa résurrection et la réalisation dans sa personne de la prophétie d’Esaïe 49 concernant les Juifs et les païens semblent avoir été les principaux sujets de discussion entre chrétiens et Juifs. On les évoquait partout: lors de prédications en plein air, devant le sanhédrin, dans la maison d’un craignant-Dieu, sur le chariot d’un prosélyte, avec un roitelet ou encore chez des particuliers 17 : on en discutait en cours de promenade, comme lors de la rencon­tre de Justin et du vieillard18. Toutes ces occasions étaient propi­ces pour toucher le cœur des Juifs. Justin ne fut certainement pas le premier à découvrir que les Ecritures et les paroles de Jésus “détenaient en elles-mêmes une puissance extraordinaire” en même temps qu’“une merveilleuse douceur” qui laissait une impression indélébile. “Un feu subitement s’alluma dans mon

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

89

âme; je fus pris d’amour pour les prophètes et pour ces hommes amis du Christ”, devait-il écrire19. Cléopas et son compagnon firent une expérience semblable sur la route d’Emmaüs tandis que Jésus leur exposait les Ecritures d’une façon inoubliable: “Hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu’ont dit les prophètes ! Le Christ ne devait-il pas souffrir de la sorte et entrer dans sa gloire? Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Ecritures ce qui le concernait.” 20 Les deux voyageurs se firent l’un à l’autre presque la même réflexion que Justin se fera plus tard: “Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, lorsqu’il nous parlait en chemin et nous expliquait les Ecritures?” Plus d’un Juif dut sentir son cœur brûler au-dedans de lui pendant qu’il écoutait la prédication apostolique et, la confrontant avec l’Ancien Testa­ment, découvrait que l’une et l’autre s’accordaient parfaitement. On imagine volontiers la recherche à laquelle on devait se livrer dans les synagogues après le passage de Paul ou de quelque autre missionnaire. Notons que la prédication dans les synagogues fut la méthode la plus utilisée pour atteindre les Juifs. D’ailleurs, on n’y rencontrait pas seulement des Juifs: il y avait également les prosélytes et les “craignant Dieu” qui constituaient un terrain particulièrement fertile pour l’Evangile. C’est à la synagogue qu’Etienne prêcha la messianité de Jésus de façon si puissante qu’“ils se mirent à discuter avec lui; mais ils n’étaient pas capables de résister à la sagesse et à l’Esprit par lequel il parlait”21. C’est toujours à la synagogue que Paul et Apollos, après leur conversion, prêchaient l’Evangile, confondaient les Juifs en démontrant que Jésus était bel et bien le Messie22, les réfutaient publiquement en prouvant par les Ecritures que le Messie était Jésus 23. Nous lisons que les Juifs de Bérée reçurent la parole avec beaucoup d’empressement et qu’ils sondaient journellement les Ecritures pour voir si ce qu’on leur disait était exact24. Le texte occidental d’Actes 18:5 fait suivre le témoi­gnage que Paul rend à la messianité de Jésus de ce commentaire laconique: “11 y avait beaucoup de discussions et d’interpréta­tions des Ecritures.” Et, certes, il y en avait! Il arrivait que les auditeurs reviennent en masse la semaine suivante et il n’était pas rare que l’on passe des journées entières à discuter 25. Les propos pouvaient être courtois et amicaux, ainsi qu’en témoigne le ton du dialogue entre Justin et Tryphon; le Juif se déclare très

90

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

reconnaissant de l’entretien dont il a retiré beaucoup plus qu’il n’en attendait: “Si nous pouvions le faire d’une manière plus suivie, déclare-t-il à Justin, nous profiterions davantage à scruter les paroles même de l’Ecriture. Mais, comme tu es sur le point de t’embarquer et que tu t’attends chaque jour à prendre la mer, n’aie point peur de te souvenir que nous sommes de tes amis lorsque tu seras parti.” 26 Justin termine en confirmant une fois de plus que Jésus est le Messie de Dieu et en priant pour que Tryphon puisse mettre sa foi en lui.

Cependant les discussions doivent souvent avoir été beaucoup plus orageuses. Les récits des Actes, qui parlent à plusieurs reprises d’émeutes, de missionnaires expulsés des synagogues et parfois même lapidés, prouvent que la prédication de la messia- nité de Jésus suscitait passions et divisions. Il eût été difficile d’imaginer sujet plus explosif dans le contexte politique du Ier siècle de notre ère, et particulièrement pendant les décennies allant jusqu’à la grande Révolte de 66-70. Comme nous le verrons plus loin, le message des chrétiens n’était décidément pas du goût de tous les Juifs.

Mais il est certain que l’Evangile rencontra des hommes prêts à croire, en tous les lieux où il fut annoncé. Nous connaissons le cas de cet eunuque éthiopien, un prosélyte en visite, qui mit sa foi dans celui qui avait accompli la prophétie du Serviteur souffrant; il y eut aussi cette fraction de la synagogue de Corinthe qui fut convaincue par le message de l’Apôtre et n’hésita pas à ouvrir une salle à côté de la synagogue. Partout, nous découvrons la même joie parmi les croyants, partout le même zèle à répandre la Bonne Nouvelle du Messie.

Les choses ne sont pas différentes aujourd’hui quand un Juif embrasse la foi chrétienne. Il me souvient de m’être entretenu outre-mer avec une brillante universitaire qui se trouva attirée par le christianisme en voyant ses amis avoir “quelque chose” qu’elle ne possédait pas. Elle vint à une rencontre chez des amis, et l’atmosphère de la réunion lui donna la liberté d’avoir avec moi une discussion approfondie sur la foi chrétienne. J’eus l’occasion de lui démontrer, à partir de l’Ancien Testament, comment Jésus avait accompli, de façon précise, l’espérance exprimée de diverses manières par les prophètes. Elle crut et demanda à être baptisée. Elle réussit à persuader son père, qui était rabbin, d’assister à la cérémonie. Malheureusement, il manifesta, depuis ce jour-là, une

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

91

opposition farouche. Sa sœur, qui était aussi présente, se conver­tit à son tour, mais son père lui interdit de se joindre à d’autres chrétiens. De tels cas de conversion, mais aussi de rejet dans la même famille ne devaient pas être rares dans P Antiquité. Quant au zèle de cette amie pour apporter à d’autres la Bonne Nouvelle qu’elle avait acceptée pour elle-même, il rappelle aussi beaucoup les récits des Actes des Apôtres. Actuellement, elle étudie le grec et l’hébreu avec l’intention de travailler à plein temps parmi les Juifs. “Voyez-vous, m’écrivait-elle récemment, cela me semble maintenant si évident que Jésus est mort pour nos péchés sur la croix et qu’il est sorti vivant du tombeau. Je n’ai qu’un souhait, c’est de le faire savoir à d’autres, et plus particulièrement à ceux de ma race. Je me réjouis de travailler parmi eux et de leur montrer le Messie.”

Nous trouvons chez Origène un autre exemple lumineux de cette façon d’argumenter, telle qu’on la pratiquait dans l’Antiquité à partir de la prophétie. Commentant Esale 53, il écrivait:

“Je me rappelle avoir un jour, dans un débat avec des hommes réputés savants chez les Juifs (c.-à-d. des rabbis), cité ces prophé­ties. A quoi le Juif répliqua que ces prédictions visaient comme un individu l’ensemble du peuple, dispersé et frappé pour que beaucoup de prosélytes fussent gagnés à l’occasion de la disper­sion des Juifs parmi les autres peuples. Ainsi interprétait-il les mots: ‘Ta forme sera méprisée par les hommes’, ‘ceux qui n’avaient pas reçu le message sur lui verront’, ‘homme de cala­mité’. J’amenai donc alors plusieurs arguments dans le débat, pour prouver qu’on n’a aucune raison d’appliquer à l’ensemble du peuple ces prophéties qui visent un seul individu. Je demandai à quel personnage attribuer la parole ‘C’est lui qui porte nos péchés et endure pour nous les douleurs ’, ‘ il a été blessé à cause de nos péchés, affaibli à cause de nos iniquités’, et à quel personnage attribuer la parole: ‘par ses meurtrissures nous avons été guéris’. Ce sont manifestement les paroles de ceux qui ont vécu dans leurs péchés et ont été guéris par la Passion du Sauveur, qu’ils fassent partie de ce peuple ou des Gentils: le prophète les avait prévues et les leur avait attribuées par l’action du Saint-Esprit. Mais j’ai paru élever la plus grande difficulté avec ce texte: ‘par les iniquités de mon peuple, il a été conduit à la mort’. Car si l’objet de la prophétie, selon eux, est le peuple, comment dit-on

92

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

qu’il est conduit à la mort ‘par les iniquités du peuple’ de Dieu, s’il n’est autre que le peuple de Dieu? Qui est-ce donc sinon Jésus-Christ par les meurtrissures de qui nous avons été guéris, nous qui croyons en lui, lorsqu’il a dépouillé les principautés et les puissances, faisant d’elles l’objet de la dérision publique sur la croix?”27

**Testimonia messianiques**

Cette façon de plaider la cause chrétienne à partir des Ecritures était si répandue qu’il serait raisonnable d’en attribuer l’origine à Jésus en personne, sans même qu’il soit besoin de recourir aux déclarations explicites de Luc 24: 25 ss., 44 ss.

“Pour rendre compte de l’origine de ce procédé original et fécond de repenser l’Ancien Testament, on se trouve devant la nécessité de postuler un esprit créatif. Les évangiles nous en offrent un. Sommes-nous obligés de repousser leur offre?”28 C’est sur ces mots que Dodd conclut son étude, après s’être penché sur les principaux *testimonia* auxquels recoururent les premiers chrétiens pour peindre la personne de leur Maître en des termes empruntés aux Ecritures de l’Ancien Testament. Ses observations nous semblent bien fondées. Toutefois, nous ne partageons pas son opinion quand il déclare que l’Eglise primi­tive se limitait, dans la mention qu’elle en faisait, aux grandes lignes de l’Ancien Testament plutôt qu’à des versets particuliers. Cela dispenserait, en effet, du besoin de postuler l’existence d’un *Livre de témoignage* primitif. Mais a priori il semble probable que les premiers chrétiens aient bel et bien disposé d’une liste de textes prouvant la messianité de Jésus. Si l’on tient compte du nombre limité de documents écrits à une époque qui ne connais­sait pas l’imprimerie, si l’on se représente la difficulté de retrou­ver un passage dans un rouleau malaisé à manipuler, et si l’on se souvient que les textes sacrés étaient écrits en hébreu, langue avec laquelle de moins en moins de Juifs étaient familiarisés, cette hypothèse est vraisemblable. A vrai dire, il est même douteux que toutes les synagogues aient possédé des copies complètes des Ecritures de l’Ancien Testament: nombre d’entre elles parmi les plus petites ne devaient posséder que les extraits de la Loi et des prophètes indispensables à l’enseignement de la première et de la deuxième leçons. Dans de telles conditions et, de plus, en une

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

93

période où l’attente messianique était à son paroxysme, il semble­rait curieux que des collections de citations pouvant servir de preuves messianiques n’aient pas circulé parmi les Juifs sous forme orale ou écrite. Origène semblerait corroborer cette opinion quand il déclare: “Je pense pour ma part qu’avant la venue du Christ les princes des prêtres et les scribes du peuple enseignaient, à cause de la clarté évidente de la prophétie, que le Christ naîtrait à Bethléem; et le bruit s’en était même répandu chez la plupart des Juifs.” 29 Dodd a quelques bonnes raisons de déclarer que nombre de versets utilisés par l’Eglise dans un but apologétique ne sont, en fait, que le sommet d’icebergs cachés, et sont destinés à attirer notre attention sur le contexte dans lequel ils figurent dans F Ancien Testament. Mais il faut admettre qu’il est impossible d’en faire une règle générale. Les *testimonia* de Matthieu, en particulier, sont très éclectiques et il n’est pas exact que tous soient reliés à leur contexte vétéro-testamentaire. Il existe de nombreuses preuves, malheureusement ignorées par Dodd, mais rassemblées par B. P. W. Stather Hunt dans son ouvrage *Primitive Gospel Sources,* qui tendent à prouver de façon quasi certaine non seulement que les premiers chrétiens dispo­saient d’une ou de plusieurs collections de témoignages messiani­ques du type évoqué, mais encore que cette façon de faire se perpétua. Les Pères Apologètes s’en servirent également pour aboutir finalement aux Livres de Témoignage de Méliton de Sar­des et de Cyprien. Stather Hunt suspectait l’existence d’une compilation préchrétienne de ce genre de littérature, mais il ne put en apporter la preuve. Aujourd’hui, aucun doute n’est plus possible depuis qu’on a découvert dans la Grotte numéro quatre de Qumrân une série de textes à preuve messianique30 datant probablement d’environ 100 av. J.-C. Dans une branche du judaïsme en tout cas, il y avait des gens qui rassemblaient certains textes de l’Ancien Testament pour stimuler leur attente de la venue du libérateur. Cette collection de textes revêt un intérêt tout particulier. On peut y distinguer deux catégories. La première regroupe purement et simplement les textes messia­niques — le prophète semblable à Moïse de Deuté­ronome 18:18, l’Etoile de Jacob de Nombres 24:15 ss., et la bénédiction de Lévi par Jacob de Deutéronome 33:8-11. A n’en pas douter, les membres de la secte de Qumrân se servaient de ces Ecritures pour fortifier leur attente de l’âge eschatologique. Ils

94

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

attendaient ce prophète qui devait ressembler à Moïse31 et qui devait annoncer l’Age messianique : le texte araméen de la Grotte numéro quatre le représente comme l’Elie *redivivus* accomplissant la prophétie de Malachie 4: 5 32.

Il semblerait que les Sectaires de Damas aient attendu deux oints au dernier jour: d’une part un Messie royal, et d’autre part un Messie prêtre, auxquels font allusion respectivement le texte de 1’“Etoile” et celui de “Lévi”33. Il est intéressant de constater que, dans “La Règle de la Communauté”, le premier est appelé le Messie d’Israël et le *Nasî,* le Prince — un titre dérivé du Prince davidique d’Ezéchiel34. Voilà qui devrait fixer une fois pour toutes le sens de Matthieu 2:23 : en effet, s’il n’est pas de texte dans l’Ancien Testament qui déclare “Il sera appelé Nazaréen”, il y en a plusieurs, comme ceux qui viennent d’être cités dans Ezéchiel, qui établissent que le Chef davidique serait *Nasî,* c’est-à- dire Prince 35. Le Messie prêtre devait être plus important que le Messie davidique, d’une part parce que le roi était toujours subor­donné au grand prêtre, en théorie du moins36 — d’autre part, parce que les Sectaires de Damas avaient sans doute abandonné tout espoir de rédemption pour la majorité du peuple; par consé­quent, la personne d’un Chef davidique n’était pas aussi appro­priée que celle d’un grand prêtre qui instaurerait la paix, la frater­nité et la justice dans la société de l’Alliance 37.

Le deuxième type d’enseignement messianique des rouleaux de Qumrân se trouve incorporé dans les Commentaires. On le connaît sous le nom de méthode *pesher\* les paroles de la prophé­tie sont comparées à des crochets auxquels seraient suspendus les événements contemporains. J. M. Allegro a publié quatre docu­ments en provenance de la Grotte numéro quatre38, tous les quatre appartenant à cette catégorie. Le premier d’entre eux nous révèle comment Genèse 49:10 était interprété: *“Le sceptre ne s'éloignera point de Juda\* quand sera venu pour Israël le temps de régner, un roi de la descendance de David ne sera jamais enlevé. Car le *sceptre du chef* est le mandat royal; les familles d’Israël sont les *pieds. Jusqu'à ce que vienne* le Messie de Justice, le rejeton de David, car c’est à lui et à sa descendance qu’a été donné le mandat royal sur son peuple, de génération en génération, qui a attendu l’interprète de la Loi (?) avec les hommes de la Commu­nauté...” Ce passage était souvent cité par les Pères Apologètes, et Justin ne s’en sert pas moins de quatre fois39. Le deuxième

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

95

fragment est tout aussi intéressant, du point de vue chrétien. Il s’agit de la citation et du commentaire de la prophétie de Nathan dans II Samuel 7:11 ss. : *“Et l'Eternel t'annonce qu'il te créera une maison... et j'élèverai ta postérité après toi... et j'affermirai pour toujours le trône de son royaume. Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils.* Il est le Rejeton de David qui apparaîtra avec l’interprète de la Loi, qui... dans Sion aux derniers jours; comme il est écrit, *Et j'élèverai le tabernacle de David qui est tombé.* Ceci est *le tabernacle de David qui est tombé* et ensuite il s’élèvera pour sauver Israël.” Nous avons ici la preuve que les hommes de Qumrân, non seulement utilisaient le même texte que la tradition chrétienne40, mais l’appliquaient également à une figure messianique personnelle dont ils nourrissaient leur espérance. La différence fondamentale résidait dans le fait que les Sectaires de Damas étaient toujours dans l’attente de leur Messie (ou de leurs Messies: qu’ils en aient attendu un, deux ou même trois est un sujet très discuté)41, tandis que les chrétiens étaient absolument convaincus que le Messie était déjà venu. Ainsi, tandis que ceux-là n’utilisaient les textes que pour leur propre réconfort, ceux-ci s’en servaient d’une manière virulente dans la confrontation qui les opposait aux autres Juifs. Pour eux, les promesses étaient davantage un sujet de proclamation que de consolation.

Les chrétiens recoururent à l’une et à l’autre de ces méthodes pour souligner l’importance de la personne de Jésus. Ils reprirent et adaptèrent des listes de textes messianiques42 toutes pareilles à celles qui furent découvertes dans la Grotte numéro quatre. On a même mis à jour à Qumrân un exemple de citations groupées que l’on retrouve dans le Nouveau Testament. En effet, la prédiction concernant le Prophète préfiguré par Moïse est précédée de Deutéronome 5:28 s., sans aucun signe de séparation43, appli­quant le texte du même coup non pas au patriarche, mais au Prophète à venir. En outre, les chrétiens reprirent pour leur compte la méthode *pesher* pour interpréter l’Ancien Testament. L’évangile de Matthieu en est un bon exemple44; on la retrouve également dans les Actes45, dans I Pierre46 et dans Jean47. L’exégèse midrashique, courante dans le judaïsme, fut, elle aussi, adoptée par les croyants; le principe fondamental consistait à interpréter le texte en en dégageant le sens caché, et à l’appliquer à la scène contemporaine. L’apôtre Paul a souvent recours à cette méthode pour exposer la signification de la personne de Christ48.

96

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Il recourt également, bien que modérément, à la méthode allé­gorique développée à un degré vraiment curieux dans l’œuvre de Philon49. Ce qui caractérisait l’exégèse chrétienne, c’est sa manière de procéder à partir de la personne même de Jésus. Persuadée qu’il était la parole décisive de Dieu à l’humanité, elle cherchait dans les Ecritures (les oracles reconnus de Dieu) les moyens d’en comprendre la signification et de la rattacher à l’ensemble de l’histoire de la rédemption. Les chrétiens ne faisaient guère de distinction entre les divers types d’exégèse juive, ils les utilisaient tous, au gré des occasions, pour démontrer la fonction de révélation et de rédemption confiée à leur Maître. Dans l’ensemble, les chrétiens ne faisaient pas un usage arbitraire des citations de F Ancien Testament car, dans ce cas, ils n’auraient jamais pu faire bonne figure dans leurs débats avec les Juifs érudits. De fait, ils adoptaient des méthodes d’exposition tout à fait traditionnelles et reconnues. Seule la perspective dans laquelle ils les utilisaient — celle de l’accomplissement — était nouvelle. Selon R. Longenecker, “il y a, dans leur exégèse, interaction entre les présuppositions juives d’une part et l’engage­ment et les pratiques chrétiennes d’autre part. C’est la conju­gaison de ces deux éléments qui constitue leur interprétation distinctive de F Ancien Testament.”50 Peu importe les modes d’exégèse utilisés51; même si tous n’étaient pas valides52, il est certain que c’est au travers de la Bible que l’Evangile se fraya un chemin au cœur du judaïsme.

**Le Messie est Jésus**

**Diversité dans l’attente**

L’attente messianique était à son comble au Ier siècle de notre ère. Non sans raisons. Les étonnantes victoires remportées sous le règne des Maccabées avaient entraîné une résurgence de la confiance populaire et du nationalisme juif. Du moment que les incroyants avaient été battus une fois, pourquoi ne pourraient-ils pas l’être encore? Les Séleucides avaient été humiliés par la révolte de Judas Maccabée. Il n’y avait donc pas de raison de penser que la maison d’Auguste ne puisse être brisée à son tour par ce roi qui allait venir, l’oint élu de Dieu. Nourrie des promes­

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

97

ses de l’Ancien Testament annonçant la restauration de la maison de David et sa domination éternelle, exaltée par l’affront que les païens infligeaient à Dieu en occupant la Terre sainte, l’espérance populaire était tout à fait fondée, et elle était largement répandue 53.

Mais il y a plus: elle transpira graduellement hors de l’univers juif, sans doute comme conséquence de l’ampleur de la Diaspora. Suétone54 et Tacite55 rapportent l’un et l’autre que des bruits circulaient dans la société romaine selon lesquels les maîtres du monde sortiraient de la province de Judée. Ces bruits étaient confirmés par diverses prédictions magiques et les Romains, au demeurant fort crédules, en étaient tout impressionnés56. D’ailleurs, les Juifs connaissaient bien l’importance que l’antiquité païenne prêtait à toutes sortes de livres sibyllins, notamment aux prophètes de la *Sibylle de (Sûmes S1.* Us s’approprièrent donc ce genre de littérature à des fins apologétiques. Bientôt, les oracles commencèrent à prédire la montée d’Israël. L’un d’eux déclarait : “Quand Rome régnera sur l’Egypte, ce qu’elle hésite encore à faire, alors le grand royaume du Roi immortel sera établi parmi les hommes; un prince saint (c’est-à-dire le Messie) viendra, il régnera sur toute la terre pour le reste des âges à venir. C’est alors qu’une colère implacable s’abattra sur les habitants du Latium...”58 On parlait également d’un roi d’Orient qui établirait une paix universelle et apporterait la prospérité au peuple juif au point d’exciter la jalousie des Gentils: ceux-ci se coaliseraient alors contre les Juifs et chercheraient à les détruire, eux et leur Temple, mais, en fin de compte, ce sont eux qui seraient détruits par Dieu. Cela aboutirait à une considérable affluence des païens vers Sion où ils se convertiraient59.

Au IIe ou au Ier siècle av. J.-C., de tels oracles étaient monnaie courante. Même expectative dans les *Psaumes de Salomon,* d’origine pharisaïque et rédigés aux environs de l’an 50 avant notre ère. Un Messie davidique 60 suscité par Dieu allait renver­ser les seigneurs païens et restaurer la gloire d’Israël. Il ferait revenir les Juifs de la dispersion, gouvernerait depuis Jérusalem et amènerait les Gentils sous sa domination, étant investi sur la terre du pouvoir de Dieu lui-même.

Telle était, sans aucun doute, l’attente partagée par le plus grand nombre: un Messie politique d’ascendance davidique. Il brandirait avant tout les armes du pouvoir spirituel, mais il

98

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

débarrasserait également le territoire d’Israël de l’occupant étran­ger et inaugurerait ces jours de gloire dont avaient parlé les prophètes. Le passage concernant le sceptre, dans les textes de Qumrân, s’identifiait avec la prophétie de Nathan. Mais l’attente messianique revêtait également d’autres formes.

Nous avons déjà signalé la prédominance, depuis le retour de l’exil au VIe siècle, d’un courant de pensée qui attendait la venue des oints de Dieu. C’est ce qu’attestent non seulement les *Testaments des Douze Patriarches* et les documents retrouvés à Qumrân, mais également la littérature rabbinique62. On atten­dait aussi ce prophète préfiguré par Moïse, soit dans la tradition de Qumrân 63, soit dans celle des Samaritains 64.

La *Parabole d'Enoch* recourt abondamment au concept d’un Fils de l’Homme, appelé l’élu, le juste, l’ami de Dieu, la lumière des Gentils, etc. Préexistant, le Fils de l’Homme est assis sur le trône de Dieu, le gouvernement de l’Univers est entre ses mains, c’est lui qui juge les méchants 65. Les questions que soulève ce passage de la *Parabole* sont d’une extrême complexité; néanmoins, on est en droit de supposer qu’il est représentatif d’un certain type de spéculation messianique assez répandu du vivant même de Jésus, et cela indépendamment de la forme corrompue du texte éthio­pien et de la présence plus que vraisemblable d’interpolations chrétiennes. Cette probabilité est encore renforcée par l’appa­rition du Fils de l’Homme dans *II Esdras 66.*

Le même livre de *II Esdras* 7-28 s. présente un autre type d’interprétation messianique, où le Messie est identifié au Fils de Dieu, bien qu’il soit difficile d’établir clairement le sens exact de cette expression; en effet, pour être Fils de Dieu, il n’en est pas moins très humain puisqu’il va jusqu’à mourir, et sa mort préci­pite le jugement dernier. Selon un autre courant de pensée, cependant, ce n’était pas la guerre, mais la souffrance qui appor­terait à Israël la délivrance tant attendue. Certains passages des rouleaux retrouvés à Qumrân prouvent que les adeptes de la secte ne partageaient pas uniquement une idée corporative du rôle du Serviteur de Jahvé, rôle que, par ailleurs, ils pensaient remplir eux-mêmes67. Ils lui donnaient également un caractère personnel et messianique. Outre un verset controversé de la *Règle de la Communauté \*\*,* on constate, en effet, qu’en Esaïe 52:14 le rouleau provenant de la Grotte numéro un lit le mot *mshhty,* qui veut dire “oint”, là où le texte massorétique a choisi *mshht* qui

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

99

signifie “défiguré”. Le sens serait donc le suivant: “De même que pour plusieurs tu as été un sujet d’étonnement, de même j’ai oint son apparence au-dessus de tout homme et son aspect au-delà de celui de la société des hommes. ” Il semblerait donc que la secte de Qumrân ait identifié le Messie avec le Serviteur souffrant (tout au moins dans un des courants de son enseigne­ment eschatologique, au demeurant complexe et disparate).

Ailleurs, dans leurs écrits, ce sont les gens de Qumrân eux- mêmes qui incarnent le Serviteur souffrant du Seigneur, ce Reste fidèle dont les afflictions avaient valeur de rédemption 69.

Complexité dans l’accomplissement

Avec toutes les opinions contradictoires qui circulaient au sujet du futur Libérateur, la prédication aux Juifs annonçant Jésus-Christ comme Messie ne pouvait manquer de susciter un intérêt immédiat et considérable. En même temps, elle soulevait une ardente interrogation: de quel type de Messie s’agissait-il? Certains Juifs se déclaraient satisfaits de la réponse qu’on leur donnait. D’autres ne l’étaient pas. Mais, de toute manière, les chrétiens montraient que leur Jésus ne rentrait dans aucune des camisoles de force que constituaient les prédictions messianiques stéréotypées de l’époque. S’il correspondait à certaines de leurs caractéristiques, il était bien au-delà de tout ce qu’on avait pu spéculer sur son compte.

Etait-il le Fils de David? Oui, sans aucun doute. Fils de David, semence de David, race de David, il était tout cela70, c’est d’ailleurs ce qui explique l’importance des généalogies dans l’évangélisation. Mais il était plus qu’un simple descendant de David, plus que l’héritier des promesses d’Amos concernant le tabernacle de David prenant possession de toutes les nations. Il était le Seigneur de David, et cela limitait sensiblement le sens dans lequel il pouvait être son “fils”71. C’est la résurrection qui atteste le bien-fondé de cette revendication en faveur de Jésus. Dieu l’a ressuscité: son âme n’est pas restée dans le Hadès et sa chair n’a pas connu la corruption. N’est-ce pas là l’accomplisse­ment de la prophétie que David avait faite longtemps auparavant au sujet du Messie, dans le Psaume 16? En effet, ce n’était pas de lui-même que David parlait, puisque sa tombe était encore visible au Ier siècle de notre ère; sa chair, quant à elle, avait bel et bien connu la corruption. C’est donc bien du Messie que David avait

100

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

parlé, et il importait de remarquer que David l’appelait non pas son “fils”, mais son “Seigneur”72. C’est en tant que Seigneur qu’il est monté au ciel et y est dorénavant établi, revêtu d’auto­rité. Pierre ne déclara pas autre chose le jour de la Pentecôte et l’argument a probablement souvent été repris lorsque l’on discu­tait de l’ascendance de Jésus.

Jésus était-il un leader politique? Ce fut sans doute une des questions les plus difficiles auxquelles les chrétiens eurent à répondre. Vu sous un certain angle, il paraissait l’avoir été, et avoir échoué dans son entreprise. Comment donc aurait-il pu être le Messie, du moment qu’il avait fini pendu à une croix romaine, comme un “Roi des Juifs” totalement discrédité 73?

La réponse, semble-t-il, fut qu’il était réellement un chef politi­que, mais pas du tout conforme à ce qu’on attendait. Jésus était venu prêcher le Royaume de Dieu; il l’avait réalisé dans la communauté de ses disciples composée de pharisiens (Nico- dème), d’Hérodiens, de simples patriotes Qacques et Jean, fils de Zébédée), de collaborationnistes (collecteurs de taxes, comme Matthieu et Zachée) et de Zélotes extrémistes (Simon le Zélote, peut-être même Judas Iscariot et Pierre)74. Il avait rassemblé cet ensemble d’irréconciliables sur le plan politique et l’avait fondu en une communauté homogène et profondément unie. Il y avait là un avant-goût de ce qu’il était capable de faire pour résoudre où que ce soit les tensions politiques et sociales. Certes, il était mort crucifié! Mais les Juifs n’avaient-ils jamais entendu parler des douleurs de l’enfantement de l’Age messianique, de la place de la souffrance dans la victoire ou même de la nécessité pour le Serviteur de Jahvé de souffrir avant d’être reconnu? Sans doute, en un certain sens, son royaume n’était pas de ce monde, mais un jour viendrait où Jésus restaurerait le royaume d’Israël, où ses apôtres régneraient sur le nouvel Israël et où les royaumes du monde deviendraient les royaumes de Jahvé et de son Messie75.

Ni au Ier, ni au IIe siècle, les prédicateurs ne songeaient à renvoyer l’accomplissement de la prophétie dans un avenir indéfini ou à le spiritualiser. C’était un royaume et un millénium terrestre qui étaient promis aux fidèles76. La repentance des Juifs et leur reconnaissance de Jésus comme Messie hâteraient l’avène­ment de ces “temps de rafraîchissement si attendus” où Dieu “enverrait le Messie qui vous a été destiné, Jésus-Christ, que le ciel doit recevoir jusqu’à ce que soient rétablies toutes ces choses

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

**101**

dont Dieu a parlé anciennement par la bouche de ses saints pro­phètes.” 77 Alors Jésus sera bien un leader politique78. Entre­temps, il n’est pas un usurpateur: revêtu d’honneur et de puis­sance, il occupe désormais auprès de Dieu la place la plus élevée en attendant d’exercer son autorité victorieuse sur ses ennemis. Pour le prouver, le Saint-Esprit témoigne dans l’Eglise de sa divi­nité en poursuivant — en elle et par elle — ces actes de puis­sance, les *dunameis* que Jésus lui-même accomplissait quand il était sur la terre. Non, la croix ne signifiait pas que Jésus était faible, au contraire 79. Elle portait à son comble la manifestation de la puissance de Dieu en lui; et la résurrection le démontrait triom­phalement — “nous en sommes tous témoins”.

Telle était la manière dont les premiers prédicateurs chrétiens répondaient aux attaques de ceux qui voyaient dans l’exécution de Jésus la preuve de son échec politique. Evidemment, de nombreux Juifs refusèrent d’admettre un seul instant que le cruci­fié de Golgotha puisse être celui qu’Israël attendait. Mais il est certain, cependant, que beaucoup le crurent, et la rapide croissance de l’Eglise de Jérusalem dans les premiers jours qui suivirent Pentecôte n’était pas étrangère au fait que les Juifs chrétiens attendaient avec une ardente espérance le retour imminent de Christ. Ce retour en puissance et en gloire signifie­rait la déroute des forces d’occupation romaines et marquerait l’achèvement de ce qui avait été commencé. Cependant, si l’élément politique dans la prédication de l’Eglise primitive joua un rôle plus important qu’on a souvent voulu le laisser croire, il ne faudrait pas non plus le surestimer80. Les judéo-chrétiens ne participèrent d’aucune façon à la grande Révolte de 66—70, alors que même la secte de Qumrân se prit à croire que le jour de la délivrance était arrivé — erreur que ses membres payèrent de leur vie. Ils ne se joignirent pas davantage à la deuxième Révolte de 133-135. Ils se souvinrent des mises en garde de Jésus contre les faux messies81. Ils ne voulurent rien avoir à faire non plus avec Bar-Cochba que Rabbi Akiba proclama Messie, car ils savaient bien que si Jésus n’avait pas établi le Royaume, ce n’était pas le Fils d’une Etoile qui le ferait.

Pouvait-on voir en Jésus un Messie prophétique, ou même un Messie sacerdotal ? Il était à la fois l’un et l’autre. Tout le monde voyait en lui un prophète82. De son vivant, une grande partie de la population le considérait comme *le* prophète, celui qui allait

102

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE



inaugurer les temps de la fin 83. Rien ne prouve que Jésus se soit jamais considéré sous cet angle-là, mais nous savons qu’après sa résurrection les disciples eurent recours à cette facette de l’attente messianique pour enrichir la signification du ministère de Christ. A deux reprises dans les premiers sermons des Actes, Jésus- Christ est représenté comme le Prophète préfiguré par Moïse84 et, à en juger d’après *VEvangile des Hébreux85* et la *Prédication de Pierre™,* cette christologie fut caractéristique du judéo- christianisme. Elle disparut d’ailleurs en même temps que lui. Si elle mettait parfaitement en évidence Jésus en tant que moyen de révélation et soulignait la signification eschatologique de sa venue, elle ne parlait pas de sa préexistence, de sa parousie ou encore de son présent règne, à la droite de Dieu. Tous ces points ressortent clairement, par contre, dans la proclamation de la prêtrise de Jésus reflétée par l’épître aux Hébreux. Manifeste­ment, tout cela ne pouvait susciter qu’un intérêt très limité et n’avait de sens que pour les plus érudits de la classe sacerdotale juive87; néanmoins, auprès des cercles qui attendaient un person­nage eschatologique sous les traits d’un prêtre lévitique, il y avait là un mode d’interprétation qui avait son utilité. Sans doute Jésus ne faisait-il pas partie de la tribu de Lévi, mais il était aisé de répondre à cette objection. Jésus-Christ appartenait à un ordre totalement différent, celui qu’avait institué Melchisédek qui, étant à la fois prêtre et roi, avait fait la démonstration de la supériorité de son ordre sur celui d’Aaron en acceptant la dîme de Lévi (dans les reins d’Abraham!) et en bénissant ce dernier... “Or, c’est sans contredit l’inférieur qui est béni par le supérieur.”88 Melchisédek entre en scène dans le livre de la Genèse “ sans père, sans mère... il n’a ni commencement de jours ni fin de vie — mais il est rendu semblable au Fils de Dieu — il demeure sacrifi­cateur à perpétuité.” C’était à cette prêtrise que Christ appar­tenait89. Quant au lecteur, peut-être lui-même prêtre lévitique, s’il se sentait des dispositions à rejeter Melchisédek comme une anomalie des temps du début, il était immédiatement rappelé à l’ordre par le Psaume 110:490, un psaume éminemment messia­nique, aux termes duquel le Messie “est sacrificateur pour toujours, à la manière de Melchisédek ”. Selon l’auteur de l’épître aux Hébreux, ce prêtre messianique qui est Jésus jouit de préro­gatives hors de la portée d’un sacerdoce humain. Il est sans péché, il vit éternellement, il a offert une fois pour toutes le sacri­

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

103

fice expiatoire pour les péchés en en portant la charge, dans sa personne, au Calvaire91. En outre, ce sacrificateur, contrairement à d’autres figures annoncées par les *Testaments des douze Patriarches,* ne remplit pas uniquement une fonction terrestre; en effet, en plus de celle-ci, décrite aux chapitres 9 et 10 de l’épître, il est, dès maintenant, investi de la charge d’intercesseur pour les hommes dans la position qu’il occupe à la droite de Dieu où il a été exalté, et il remplira également la fonction de juge lors de sa parousie 92.

Mais qu’en est-il du Fils de l’Homme ? pouvaient demander les Juifs: votre Jésus peut-il vraiment prétendre s’identifier avec lui? Là encore, la réponse est un “oui” modifié. En effet, malgré toutes les savantes objections qu’on a voulu avancer93, il m’apparaît hors de doute que Jésus a pensé de lui-même qu’il était le Fils de l’Homme94 et que l’ambivalence du titre araméen *bamasha —* qui pouvait être soit une façon de se désigner soi-même, soit une référence au Fils de l’Homme du livre de Daniel — était délibérée et correspondait à l’ambivalence de toute sa personne. Les évangélistes montrent clairement que seul Jésus parlait de lui-même en ces termes95; leur propre christo­logie était différente — ils songeaient davantage à lui comme au “Seigneur” ou encore au “Christ”. Mais le fait même qu’ils aient conservé ce titre laisse entendre qu’il présentait un aspect de la personne et de l’œuvre de Jésus auquel on était particulièrement sensible dans certains milieux.

Selon Lohmeyer, c’est en Galilée qu’on devait rencontrer de tels milieux 96, plongés, pense-t-il, dans l’étude du livre de Daniel, des *Paraboles d’Enoch* et de *XApocalypse d’Esdras,* trois textes de la littérature non chrétienne où le Fils de l’Homme se voit revêtu d’une signification messianique. Dans ce contexte, les gens n’auraient eu aucune difficulté à comprendre les allusions de Jésus au Fils de l’Homme apparaissant sur les nuées, car cela était bien en accord avec leur propre interprétation de ce thème. Par contre, ce qui ne devait pas manquer de les surprendre, c’est que Jésus ait parlé *de lui-même* comme du Fils de l’Homme, un Fils de l’Homme incarné par un humble charpentier et non par un Juge céleste. La pensée préchrétienne n’avait pas de place pour une telle conception. Sur un autre plan également, Jésus bouleversait la compréhension traditionnelle de la glorieuse figure du Fils de l’Homme venant pour juger le monde: lorsqu’il enseignait que

104

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

celui-ci devait souffrir, ressusciter des morts, en un mot, s’identi­fier au Serviteur souffrant et, de ce fait, donner sa vie en rançon pour plusieurs 97. Il y avait là quelque chose d’entièrement inédit. Si comme l’a montré J. Jeremias 98, le judaïsme a effectivement prêté au Fils de l’Homme certaines caractéristiques du Serviteur souffrant, du moins dans quelques versets épars, il ne l’a jamais formellement identifié avec celui-ci. Le Fils de l’Homme représentait la plus haute conception de la glorification, tandis que le Serviteur souffrant incarnait le comble de la dégradation. Ce qu’il y avait d’absolument unique dans la personne de Jésus, c’est que ces deux conceptions se trouvaient réunies. Au travers de son enseignement et de sa Passion, il montra la royauté du service et la majesté de la souffrance substitutive.

Tout laisse à penser que la christologie du Fils de l’Homme ne disparut pas simplement de la pensée de la chrétienté. Elle se perpétua dans une certaine compréhension de la personne de Jésus comme étant l’Homme, l’archétype de l’humanité. Une telle conception était propre à séduire et des intellectuels juifs comme Philon 99 et des cercles hellénistiques occupés à spéculer sur la nature de l’Homme Initial 10°. Elle contribuait à mettre en évidence la préexistence du Messie qu’elle identifiait avec l’Adam de Genèse 1:27, l’Homme Céleste, en tout point conforme aux desseins de Dieu, contrastant avec l’homme déchu, terrestre et empirique de Genèse 2: 7 dont la condition humaine nous est commune à tous. Paul101, Jean 102 et l’auteur de l’épître aux Hébreux 103 recourent tous à cette terminologie, et il est intéres­sant de noter que celle-ci survécut dans la *Prédication de Pierre* (pseudo-Clémentine), une œuvre judéo-chrétienne de tendance gnostique datant du IIe siècle. On y voit le véritable Prophète identifié avec Adam, ce qui, du reste, créait un lien avec l’idée populaire qu’on se faisait de Jésus en tant que prophète, égale­ment répandue dans les milieux judéo-chrétiens. En tout cas, l’argymentation était apte à toucher un auditoire varié et, plus particulièrement peut-être, ceux qui avaient été en contact avec les spéculations des milieux érudits du judaïsme hellénistique. Les thèmes de la préexistence, du jugement dernier et de la souffrance substitutive étaient tous trois réunis dans une seule personne, Jésus lui-même, unique objet de la prédication chrétienne.

Face à ceux104 qui tendaient à identifier le futur Libérateur d’Israël au Serviteur souffrant, les chrétiens étaient dans une posi­

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS 105

tion de force. En effet, le Libérateur qu’ils proclamaient était en tout point conforme au portrait du Serviteur d’Esaïe, ce qui n’était pas le cas de la communauté de Qumrân. Lui seul était absolument sans péché; on ne pouvait pas en dire autant de la “maison de sainteté pour Israël, compagnie de saints parmi les saints pour Aaron”105 que les Sectaires de Damas prétendaient incarner. Lui seul était en mesure “d’expier pour la nation et de rendre aux méchants selon leur dû”; le sacrifice d’une commu­nauté martyre106, pas plus que les sacrifices lévitiques107, n’avaient de valeur expiatoire. Peut-être pouvait-on dire d’eux qu’ils ôtaient une souillure rituelle, mais ils étaient sans efficacité dans le cas de l’homme pécheur. Dans la pensée juive, se moquer délibérément de Dieu était impardonnable. La mort volontaire de Jésus, elle, revêtait un caractère différent; ce n’était rien de moins que le don de soi du Fils de Dieu; son efficacité était à la fois réelle et durable. Philippe l’évangéliste était convaincu que c’était de Jésus que le prophète Esaïe avait parlé ,08. Lui seul accomplis­sait Esaïe 53: sans tache au point qu’“il n’a pas commis de péché et il ne s’est pas trouvé de fraude dans sa bouche”, si patient (en contraste avec les rêveries guerrières de la communauté de Qumrân) qu’“ insulté, il ne rendait pas l’insulte”109. Martyrisé, comme les Maccabées et certains membres de la secte, “il ne faisait pas de menaces, mais s’en remettait à celui qui juge juste­ment”. En outre, il se différenciait totalement des autres en ce qu’“il a porté nos péchés en son corps sur le bois... lui dont la meurtrissure vous a guéris ”.

**La mort de Jésus**

C’est en s’appuyant sur de tels textes des Ecritures que les chrétiens démontraient que le Messie devait souffrir. Et le Juif honnête leur concédait volontiers ce point. Ainsi Tryphon, après que Justin eut sérieusement entrepris de lui exposer ces passages, s’exclamait: “C’est un Christ souffrant que les Ecritures annon­cent, évidemment... Nous savons qu’il doit souffrir et qu’il sera ‘conduit comme un mouton’.”110 Sur ce point, on pouvait se mettre d’accord. C’était sur la manière dont Jésus mourut, c’est-à- dire la crucifixion, que l’on cessait de s’entendre. Tryphon parlait au nom de tous les Juifs quand il objectait: “Nous savons qu’il

106

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

doit souffrir... Mais qu’il faille qu’il soit crucifié, qu’il meure en ce degré de honte et de déshonneur, de la mort maudite dans la loi, démontre-le-nous, car nous ne pouvons pas arriver même à le concevoir.” 1,1

Il y avait deux choses qu’ils n’arrivaient pas à admettre. D’abord, la crucifixion était pour les Juifs une pierre d’achoppe­ment parce qu’elle constituait une preuve d’impuissance de la part de ce soi-disant Messie. Nous avons déjà évoqué la manière dont les chrétiens réfutaient cet argument112. Loin d’être un signe de défaillance, la croix était la suprême manifestation de la puissance divine dans la vie de Jésus. C’est à la croix qu’il affronta les forces du mal et qu’il les vainquit une fois pour toutes: Il commença son règne sur le bois maudit, comme aimait à le dire Justin 113 et tant d’autres Pères de l’Eglise après lui. Ils ont pu se tromper en interprétant dans ce sens une parole du Psaume 96, mais ils avaient parfaitement raison d’y voir l’un des thèmes principaux du récit que Jean nous donne de la Passion. Pour Paul aussi, la croix était la puissance de Dieu114; c’est là que Jésus “dépouilla les dominations et les autorités et les livra publiquement en spec­tacle en triomphant d’elles par la croix”115. Mais c’est la résurrec­tion qui démontra de façon péremptoire que la crucifixion était une victoire et non pas une défaite. C’est bien sur elle que les pre­miers sermons des Actes mettent l’accent: “Vous l’avez crucifié, vous l’avez fait mourir par la main des impies. Mais Dieu l’a ressuscité en le délivrant des liens de la mort parce qu’il n’était pas possible qu’il fût retenu par elle.” “Il n’a pas été abandonné au séjour des morts... ce Jésus que Dieu a ressuscité; nous en sommes tous témoins.”116

Tels étaient les accents du témoignage apostolique en réponse aux propos de ceux qui voyaient dans la croix la preuve d’une défaite. Dieu avait rendu justice à son Serviteur souffrant; en reconnaissance de sa fidélité — d’une fidélité qui l’avait conduit jusqu’à la mort de la croix — Dieu l’avait exalté et lui avait octroyé la place suprême dans l’Univers: il lui a donné le titre et tous les droits du Kyrios, du Seigneur117. Il avait accompli la prophétie du Psaume 110:1 et, dorénavant, Jésus était revêtu de puissance à la droite de Dieu. Justin illustre la puissance de la croix au moyen d’une singulière exégèse allégorique de la bataille de Josué contre Amalek où Moïse priait Dieu, les bras levés au ciel118. Justin affirme que le patriarche priait en élevant les bras

LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE AUX JUIFS

107

en forme de croix: “S’il venait à relâcher quelque chose de cette attitude qui imitait la croix, le peuple avait le dessous; mais s’il demeurait dans cette position, Amalek se trouvait vaincu d’autant; celui qui l’emportait, l’emportait par la croix. Ce n’est pas parce que Moïse priait ainsi que le peuple gagnait l’avantage, mais parce qu’en tête du combat était le nom de Jésus, et que lui-même représentait le signe de la croix.”119 Curieuse exégèse, sans doute, mais elle réduisait au silence les Juifs dont plusieurs, tel Philon, considéraient l’interprétation allégorique comme la manière la plus profonde de comprendre la Parole de Dieu.

Au-delà du caractère de l’argumentation, on perçoit le thème du *Christus Victor.* Justin exprime la même conviction dans son exégèse du serpent d’airain 120. La crucifixion n’était d’aucune manière synonyme de défaite ou d’échec.

La deuxième objection présentée par les Juifs à l’idée que le Messie ait pu être crucifié résidait dans les textes mêmes de l’Ancien Testament qui déclaraient que celui dont le corps était exposé sur le bois demeurait sous la malédiction de Dieu121. Comment le Messie pouvait-il tomber sous le coup de la malé­diction divine? Dès la naissance de l’Eglise, les chrétiens furent confrontés à cette question; c’est en tâtonnant qu’ils en élaborè­rent petit à petit la réponse. Nous voyons Pierre et Paul procla­mer que ce Jésus, mort en un lieu de malédiction, est, d’une manière ou d’une autre, le Sauveur122. C’est au travers de cette mort qu’avait pu s’opérer la délivrance du péché tant attendue dans l’Ancien Testament. Sans doute, à l’époque, le thème n’était-il pas encore élaboré en une théologie très cohérente, mais on pressent déjà que la croix concerne d’une certaine façon le péché et que la résurrection de Christ, impossible à nier par les Juifs eux-mêmes, attestait que la malédiction avait été ôtée. Plus tard seulement, on comprit mieux ce qui s’était réellement passé à la croix. L’apôtre Pierre 123 explique qu’en étant objet de malédic­tion, Christ a porté nos péchés, accomplissant par là la prophétie d’Esaïe 53. Paul enseigne, de son côté, que si Jésus a effective­ment souffert en ce lieu maudit, c’est parce qu’il a endossé une malédiction; or cette malédiction était la nôtre, car c’est nous qui avions transgressé la Loi et qui méritions, par conséquent, d’être atteints par le jugement et par la colère de Dieu. “Maudit soit quiconque n’observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi et ne le met pas en pratique”: cette malédiction, Jésus l’a

108

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

soufferte sur la croix pour nous. “Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous, car il est écrit ‘Maudit soit quiconque est pendu au bois’.”124 Sans doute était-ce la manière la plus courante 125 dont les chrétiens réfutaient l’objection juive qui voulait voir dans la crucifixion la preuve que Jésus demeurait sous la malédiction de Dieu. Justin reprend presque mot à mot l’argumentation de Paul : “ Car toute race humaine se trouve soumise à la malédiction de la loi de Moïse. Est appelé ‘ maudit quiconque n’accomplit pas avec persé­vérance tout ce qui est écrit dans le livre de la loi ’. Or personne n’a tout accompli parfaitement (vous-même n’oseriez me contre­dire); mais les uns ont observé les prescriptions plus ou moins que les autres. (...) Si donc le Père de l’Univers a voulu que son Christ lui-même prenne la place des hommes de toute race et se charge des malédictions de tous, sachant bien qu’il le ressuscite­rait après sa crucifixion et sa mort, pourquoi parlez-vous comme d’un maudit de Celui qui a accepté ces souffrances selon la volonté du Père? Pourquoi ne pleurez-vous pas plutôt sur vous-mêmes ?”126

**La naissance de Jésus**

Les questions soulevées par les Juifs à propos de la naissance et de la personne de Jésus n’étaient pas moins redoutables que celles qui concernaient sa mort. C’est ce qu’atteste la réaction du Juif Tryphon127: “Réponds-moi donc d’abord à ceci: comment pourrais-tu démontrer qu’il y a un autre Dieu à côté de celui qui a fait l’Univers? Tu prouveras alors qu’il a consenti à naître par la Vierge. ” Pour les Juifs, la divinité de Jésus était motif à anathème et elle le reste aujourd’hui128. La pensée que Dieu se soit abaissé à naître d’une vierge était en soi un blasphème qui avait son origine dans les mythes païens des amours de Zeus avec des femmes mortelles. Nous n’entrerons pas ici dans une étude détaillée129 de la manière dont Justin s’efforce de convaincre Tryphon à propos de la naissance virginale. 11 s’appuie essentiellement sur le passage d’Esaïe7:14 qui parle de la “vierge” qui deviendra enceinte. Nous ne nous arrêterons pas non plus pour discuter du bien-fondé des dénégations de Tryphon déclarant qu’il s’agit d’une fausse interprétation du mot hébreu *almah* qui signifie simplement “jeune femme”. Il est incontestable que la naissance

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

109

virginale faisait partie du credo de toute la chrétienté à l’époque où écrivait Justin. Il est possible que cela n’avait pas été le cas dans une période antérieure. Elle n’est pas mentionnée dans les premières prédications des Actes où l’on pourrait discerner plutôt une christologie à tendance adoptionniste 13°. Nous n’avons pas non plus de preuve que la naissance virginale ait fait l’objet de la prédication primitive de l’Evangile. On ne la voit mentionnée nulle part dans les écrits de Jean, de Marc ou de Paul131. Elle était indubitablement acceptée dans certains cercles chrétiens, d’origine juive ou païenne. Elle est enseignée dans les récits de la naissance de Jésus par Luc et par Matthieu. La manière dont Matthieu cite Esaïe7:14 semble prouver que l’on se servait déjà de ce passage dans la controverse avec les Juifs avant la rédaction de l’évangile. Bien entendu, tout ce que nous venons de dire ne signifie pas que Jésus ne soit pas né d’une vierge. Le témoignage juif, quelle qu’en soit la nature, corrobore les déclarations de Matthieu et de Luc, selon lesquelles la naissance de Jésus fut différente de celle des autres hommes 132. Cela veut dire simplement que, dans les premiers temps, la naissance virginale n’eut pas l’importance cruciale qu’on lui prêta dans les confessions de foi plus tardives. Ce qui suscitait une opposition beaucoup plus fondamentale de la part des Juifs, c’était la doctrine chrétienne selon laquelle Jésus participait à la nature de Dieu.

Nulle part, on ne voit le Nouveau Testament supprimer toute distinction entre Jésus et Dieu. Sans doute, certains passages comme Jean 1:1, Colossiens 2:9, Hébreux 1:1 ss. ne sont pas loin de l’identifier avec lui, mais les chrétiens prennent toujours soin de rappeler l’humanité de Jésus et la subordination à Dieu quelle implique. En fait, la première et la plus répandue des confessions christologiques semble bien avoir été: “Jésus-Christ est Seigneur.” 133 Dès les premiers jours, elle apparaît solidement ancrée dans l’Eglise palestinienne d’expression araméenne, non seulement au travers des sermons des Actes \*34, éventuellement sujets à discussion, mais encore dans l’exclamation *Maranatha* (Viens, ô notre Seigneur!) caractéristique de l’invocation solennelle de l’Eucharistie,35. Celle-ci ne saurait être mise en doute. Par cette formule, les Juifs chrétiens prêtaient à un rabbin crucifié ce titre de “Seigneur” que l’Ancien Testament utilisait le plus souvent à la place du nom ineffable de Jahvé. Us

**110**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

justifiaient cet usage d’une part en s’appuyant sur le Psaume 110:1, psaume réputé messianique, où Dieu appelle le Messie “Seigneur”, d’autre part en invoquant la résurrection de Christ. Celle-ci constituait la preuve par excellence que Jésus avait été promu à cette position de puissance auprès de Dieu décrite dans le psaume.

Et pourtant, cette confession laissait toute latitude au Juif orthodoxe de sauvegarder le strict monothéisme de sa foi — ce qui sera plus difficile au travers des définitions christologiques ultérieures. Le substantif *Mar.,* c’est-à-dire *Seigneur,* pouvait être pris dans beaucoup de sens, allant de la simple formule de politesse (Monsieur) jusqu’au titre majestueux de Seigneur de l’Univers 136. Il en allait de même pour le nom de “Fils de Dieu”. C’est par ce terme que la voix venant du ciel désigne Jésus, lors de son baptême: Il est le “Fils” du Psaume 2: 7 137. Lui-même s’en sert dans son récit des méchants vignerons : “ Il (Dieu) avait encore un fils bien-aimé; il l’envoya vers eux le dernier.”138 Devant le Souverain Sacrificateur, Jésus reconnaît être le Fils de l’Homme glorifié en même temps que le Fils du Dieu béni139. Une telle affirmation n’a rien d’improbable dans la bouche de Jésus, comme l’a récemment démontré Otto Betz ,4°. Aux termes de la prophétie de Nathan, c’est en qualité de “Fils” de Dieu que viendrait le Chef davidique: “Je serai son Père et il sera mon Fils.” Le Souverain Sacrificateur a cru devoir interpréter ces propos çomme un blasphème: un vulgaire charpentier prétendait être le “Fils” eschatologique de Dieu et de David, et se disait sur le point d’inaugurer le Royaume étemel de II Samuel 7:13. Mais pour le Juif chrétien, convaincu que c’était bien là ce que Jésus était venu accomplir, il y trouvait une interprétation christo- logique qui n’avait rien d’incompatible avec sa conception du monothéisme. En terme de généalogie, Jésus n’était pas “Fils”; de toute évidence, il était physiquement Fils de David. Mais, en tant que fondateur du Royaume étemel, occupant le trône de David à perpétuité grâce à sa résurrection, Jésus avait droit au titre de “Fils de Dieu”141. Cela différait notablement d’une interprétation ontologique de l’expression “Fils de Dieu”, interprétation qui restait une pierre d’achoppement pour le Juif. Aussi tendait-on à surmonter le problème en identifiant Jésus avec le concept de la Sagesse ou du Logos préexistant ou encore, dans la ligne de la littérature sapientiale, en le considérant comme

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

**111**

associé de Dieu et agent de la création. Cette approche, que l’on retrouve à la fois dans le prologue de Jean et au début de l’épître aux Hébreux, séduisait le Juif érudit sans remettre en cause son monothéisme. Cependant, le Juif chrétien aimait avant tout penser à Jésus comme à celui en qui l’Esprit de Dieu reposait dans toute sa plénitude, accomplissant ainsi la prophétie messia­nique d’Esaïe 11:1 ss. C’est ainsi qu’on peut lire dans *X Evangile aux Hébreux:* “La source tout entière du Saint-Esprit descendra sur lui”, ou encore: “Il advint que, lorsque le Seigneur sortit des eaux, la source tout entière du Saint-Esprit descendit sur lui et reposa sur lui, et lui dit: ‘Mon Fils... tu es mon repos; tu es mon Fils premier-né qui règne à jamais’.” 142

L’*Evangile des Ebionites,* rédigé au début du IIe siècle, représen­tait le Seigneur comme “un certain homme du nom de Jésus, âgé d’une trentaine d’années” qui fut baptisé par Jean, “et comme il sortait de l’eau, les cieux s’ouvrirent et il vit le Saint-Esprit descendre sous la forme d’une colombe et se poser sur lui. Et une voix retentit du ciel disant: Tu es mon Fils bien-aimé, en toi je trouve mon plaisir.”143 Il est certain que cet évangile est représentatif d’une tendance docète qui ne tardera pas à s’infiltrer dans le christianisme juif. La venue de l’Esprit ne décrit ici ni une adoption, ni une inspiration, mais plutôt l’union d’une créature céleste avec l’homme Jésus, engendrant ainsi le Christ, le Fils de Dieu ,44. En dépit de cela, on y perçoit facilement la christologie judéo-chrétienne parfaitement orthodoxe dont cet évangile s’inspira: Jésus est celui sur lequel repose l’Esprit, celui qui est marqué du sceau de “Fils de Dieu”145; lui seul est envoyé de Dieu, lui seul est capable de transmettre le message de Dieu, parce qu’à lui seul Dieu n’a pas donné son Esprit avec mesure146. Tryphon aurait sans doute éprouvé beaucoup moins de difficulté à accepter cette christologie, qui, du reste, n’est pas facile à concilier avec la préexistence de Jésus. Tryphon déclare: “ Paradoxe (que ton discours) et qui, je pense, ne se peut pas du tout démontrer. Car t’entendre dire que ce Christ est Dieu, a préexisté avant les siècles, puis qu’il a consenti à se faire homme et à naître, et qu’il n’est pourtant point homme d’entre les hommes, cela ne me paraît pas seulement paradoxal, mais encore insensé!”147 Justin a la bonne grâce de l’admèttre avant d’entre­prendre d’éclairer la lanterne de son ami juif. Si la discussion des deux hommes avait eu lieu quelque quatre-vingts ans plus tôt,

112

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Justin aurait pu s’épargner la peine de forcer à tout prix son inter­locuteur à confesser Jésus en des termes dont la connotation le heurtait à un tel degré. Il vaut, en effet, la peine de se souvenir que nulle part dans les sermons des Actes il n’est dit de Jésus qu’il était Dieu ou même Fils de Dieu. En ce temps-là, l’approche était beaucoup plus souple, même si les convictions sous-jacentes aux déclarations étaient sensiblement les mêmes que celles des Apolo- gètes: dans les premiers discours des Actes, en effet, Jésus accomplit des choses attribuées au Dieu de l’Ancien Testament. D’ailleurs, c’est cette souplesse de la christologie primitive qui lui garantit auprès des auditeurs juifs un succès qui n’eut plus jamais son pareil après les événements des deux Révoltes et la publi­cation de la Treizième Bénédiction 148.

L’insistance du catholicisme naissant sur une orthodoxie unila­térale rendit inévitable la réaction juive qui s’ensuivit. Les chré­tiens furent rejetés comme des blasphémateurs proclamant qu’il y avait deux dieux et, comble d’infâmie, que Dieu s’était uni à une femme.

**Modification de la Loi**

Chrétiens et Juifs étaient divisés essentiellement sur deux points:

1. Oui ou non le Messie était-il venu?
2. Oui ou non la Loi devait-elle être observée?

Nous avons étudié le premier de façon détaillée, car il est d’une importance cruciale; mais il faut aussi examiner le second, du moins dans ses grandes lignes, tant il est vrai que le problème de la Loi constitua un obstacle de taille à l’évangélisation parmi les Juifs.

Ceux-ci formulaient quatre griefs majeurs.

**Usurpation du statut d’Israël**

Premièrement, les chrétiens s’étaient approprié le statut d’Israël149. C’était la conséquence logique de leur conviction concernant la messianité de Jésus. Si Christ est le Messie, ses disciples sont nécessairement le véritable Israël. C’était aussi simple que cela. On ne pouvait pas concevoir le Messie séparé de

L/X PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

**113**

son peuple. Jésus avait accompli les prophéties de l’Ancien Testament et, par conséquent, ceux qui lui appartenaient devenaient les héritiers de toutes ses promesses, ce qui revenait à dire que les Juifs qui refusaient d’accepter Jésus étaient du même coup retranchés du véritable Israël; ils avaient beau être Juifs selon la chair, ils ne l’étaient pas de cœur ,50. Il y avait toujours eu un ferment d’incrédulité et d’apostasie au sein du peuple d’Israël151; souvent, même, ce ferment avait été le trait caracté­ristique de la nation. C’est pourquoi l’embryon qu’était alors la communauté chrétienne ne chercha pas à dissuader ses membres de se prétendre 1’“Israël de Dieu”152. Elle appelait énergique­ment les Juifs à se repentir de leur attitude hostile envers Jésus — attitude qui avait culminé dans sa crucifixion — et à se conver­tir pour le reconnaître comme Messie153. Les premiers chrétiens ne se considéraient nullement eux-mêmes comme des novateurs: leur doctrine de la résurrection était de bonne orthodoxie pharisienne. D’ailleurs, on pouvait la trouver dans les Psaumes. Leur doctrine du Messie, quant à elle, était clairement fondée sur les Ecritures, du moins pour tous ceux qui avaient des yeux pour voir. Qu’est-ce qui retenait donc Israël? Si les Juifs persistaient dans leur incrédulité et dans l’apostasie, Dieu n’allait pas manquer de les juger, tout comme il avait jugé leurs pères rebelles. Ces admonitions sont particulièrement virulentes dans l’épître aux Hébreux et dans le discours d’Etienne. Comme l’écrivait l’apôtre Paul, Dieu couperait le bois mort de l’olivier d’Israël et y grefferait d’autres branches (les païens),54. Assuré­ment, le refus obstiné du peuple de Dieu de reconnaître son Messie ne pouvait qu’être la marque de la désapprobation et du jugement de Dieu. Certainement, il s’agissait là de cette sentence d’aveuglement dont le prophète Esaïe avait parlé bien longtemps auparavant. Très tôt, d’ailleurs, on avait recouru à Esaïe 6:9 en tant que *testimonium* rendant compte de la situation créée par le rejet de l’Evangile par les Juifs. On voit ce texte cité (indépen­damment, semble-t-il) par Matthieu, Marc, Jean, les Actes, Paul et Justin155. Il est probablement inexact de prêter aux chrétiens de la période néo-testamentaire les sentiments qui animaient l’Eglise à l’époque de Justin156, où la communauté des croyants prétendait être le véritable Israël. Pour la première génération, Israël restait le peuple juif, mais envisagé comme un peuple qui croit en son Messie et dont les privilèges sont partagés par les

114

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

païens ’57, alors que les Juifs incrédules, eux, n’ont part ni au titre ni à la communion158. Déjà au chapitre 2 du livre des Actes, nous voyons Pierre appliquer le qualificatif de “génération perverse” de Deutéronome 32: 5 à cette partie d’Israël qui refuse de reconnaître le Messie dans la personne de Jésus. Le processus se mettait en marche, qui devait amener l’Eglise à revendiquer pour elle-même exclusivement toutes les prérogatives du statut d’Israël, dépossédant ainsi les Juifs de leur héritage.

Cette pensée avait déjà bien fait son chemin au moment de la rédaction de l’Apocalypse, où l’on trouve des expressions telles que “ceux qui disent qu’ils sont Juifs et ne le sont pas”, ou encore “la synagogue de Satan” ,59. Justin, lui, s’appuie sur les prophètes pour soutenir que Dieu rejette son peuple et le remplace par les Gentils; du temps de Tertullien, vers la fin du IIe siècle, plus personne ne doutait que tous les privilèges d’Israël étaient passés à l’Eglise, que c’était son histoire à elle que l’Ancien Testament avait écrite et que c’était Christ qui était apparu à Moïse dans le buisson ardent, etc. 16°. “Ainsi, conclut M. Simon, Eglise et Israël sont synonymes, christianisme et judaïsme authentique se confondent. L’Ancienne Alliance et la Nouvelle sont, dans leur fond, identiques.”161 Bien que cette lecture chrétienne de l’histoire de l’Ancien Testament ait été absolument tendancieuse, du moins dans les proportions qu’elle prit dès la fin du Ier siècle, elle n’était dépourvue ni de logique ni d’attrait, une fois postulée la messianité de Jésus-Christ.

**Vol des Ecritures d’Israël**

Le deuxième grief que les Juifs retenaient contre les chrétiens était lié au premier: ils leur avaient volé leurs Ecritures. La version des *Septante* était la Bible de l’Eglise primitive. C’est là qu’étaient consignés les oracles de Dieu; toute vérité révélée ne pouvait être contenue que dans les textes sacrés: c’était une évidence pour les chrétiens aussi bien que pour le reste d’Israël. Or donc, puisque l’Eglise était convaincue que Christ était la révélation ultime et parfaite que Dieu avait donnée de lui-même, il s’ensuivait que l’histoire de Jésus devait nécessairement être contenue toute entière et sous des formes diverses (prédictions, types, etc.) dans l’Ancien Testament. On se mit donc à le scruter en tous sens à la recherche du moindre élément qui puisse jeter

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

115

une lumière nouvelle sur ce point culminant de la révélation de Dieu: Jésus le Messie. La quête à laquelle on se livra était si méticuleuse qu’on pourrait presque écrire une vie de Christ par la seule compilation des extraits de l’Ancien Testament contenus dans le *Dialogue* de Justin. Ainsi, dans Esaie 65:2 “J’ai tendu ma main tous les jours vers un peuple rebelle”, c’est Jésus qui parle, faisant allusion à sa crucifixion. Le Psaume 3:6 évoque égale­ment la mort et la résurrection du Seigneur en ces termes : “Je me couche et je m’endors; je me réveille, car l’Eternel est mon soutien.” 162

Et cela continue dans le même sens, page après page. Le chré­tien est absolument convaincu que l’Ancien Testament est “notre livre” et il en utilise les silences comme arguments. C’est un procédé que l’on retrouve partout dans le Nouveau Testament. Des passages qui, dans l’Ancien Testament, se réfèrent à Jahvé sont appliqués sans scrupules à la personne de Jésus dans le Nouveau163. Nous avons largement développé le thème de l’accomplissement dans notre chapitre précédent. Il est certain que cette manière de faire amena de nombreux Juifs à la foi. Mais il est tout aussi certain que les récalcitrants étaient outrés par cette façon de manipuler leurs livres sacrés. Leur fureur incen­diaire transparaît bien dans cette réflexion chrétienne dont Irénée se fait l’écho: “Si les Juifs avaient su que nous existerions un jour et que nous utiliserions ces preuves extraites des saintes Ecri­tures, ils n’auraient pas hésité à brûler leurs propres textes sacrés qui déclarent que toutes les nations hériteront de la vie étemelle, mais que ceux qui se vantent d’être de la maison de Jacob seront déchus de la grâce de Dieu.”164 Les Juifs furent amenés à abandonner aux chrétiens la version des *Septante* et ils produi­sirent une traduction entièrement nouvelle, sous Aquila, aux environs de l’année 130 de notre ère165. Et surtout après la chute de Jérusalem, alors que la Loi était la seule consolation qui leur restait, les Juifs trouvèrent particulièrement amer de se voir voler la seule chose qui leur appartenait encore en propre.

Certains chrétiens , comme Justin, allaient jusqu’à soutenir que les Juifs avaient perdu leur droit sur les Ecritures faute de les avoir comprises: “Vos Ecritures, ou plutôt non pas les vôtres, mais les nôtres, car bien que vous les lisiez, vous n’en saisissez pas l’esprit.”166 D’autres, comme l’auteur de l’épître de Bamabas, affirmaient plus carrément encore que les Ecritures n’avaient

116

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

jamais appartenu aux Juifs, mais qu’elles étaient destinées dès le commencement à être interprétées spirituellement, c’est-à-dire dans leur sens allégorique, et que les Juifs, en les prenant à la lettre, étaient à la fois dupés et désobéissants: “ainsi un ange mauvais les abusa”167 et “de telles images (en l’occurrence la génisse rousse considérée comme un type de Christ) sont claires pour nous, mais obscures pour eux, parce qu’ils n’ont pas écouté la voix du Seigneur”168. Quelques-uns, cependant, tel Aristide 169, affichaient une plus grande indulgence quant au droit des Juifs à leurs propres Ecritures et étaient disposés à partager avec eux l’héritage de l’Israël de F Ancien Testament. Mais il semble bien que le nombre de ces derniers soit allé en décrois­sant. On ne peut que conclure avec Harnack qu’une injustice semblable à celle dont l’Eglise pagano-chrétienne se rendit coupa­ble envers le judaïsme est presque sans précédent dans les annales de l’histoire. Elle le dépouilla de tout; elle lui prit son livre sacré. Issue elle-même du judaïsme, elle coupa les ponts avec la religion dont elle était née. La fille commença par piller sa mère pour la répudier ensuite 17°.

**Le viol de la Loi**

Troisième grief d’Israël contre les chrétiens: ils violent sa Loi — ou plutôt, la Loi de Dieu. C’est Jésus qui en avait donné l’exemple: il avait pris d’étonnantes libertés avec le jour du sabbat; il s’était proposé de modifier la Torah; il ne s’était guère soucié d’éviter les souillures rituelles ni la compagnie de ces “chiens” de païens; enfin, il était mort d’une mort maudite par la Loi. Pis encore, ses disciples avaient répudié la prêtrise d’Israël dûment instituée et ouvert des synagogues rivales. Ils osaient mettre certains livres contemporains au même niveau que la Loi et les prophètes, ils prenaient leur repas en communion avec des païens et allaient jusqu’à prétendre que la circoncision, ce gage sacré aux yeux d’Israël, avait perdu toute efficacité devant Dieu. On ne s’étonne pas, dès lors, que Tryphon entame sa discussion avec Justin en accusant les chrétiens d’avoir violé la Loi171.

L’attitude des croyants à l’égard de la loi juive n’était pas uniforme, mais tous semblaient convenir que la fin de la Loi était Christ. La Loi n’allait pas à l’encontre des promesses de Dieu172, elle était le “pédagogue” qui devait amener à Jésus l’élève

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

117

attentif173. C’est ce qui transparaît clairement dans l’évangile de Matthieu, destiné aux Juifs, dans l’épître aux Hébreux adressée à des chrétiens d’origine juive ou encore dans les épîtres paulinien- nes. Mais le consensus s’arrêtait là. Certains chrétiens, les judaï- sants contre lesquels Paul fulmine174, prétendaient que les croyants d’origine païenne devaient se conformer à l’ensemble de la Torah; d’autres insistaient pour qu’ils se fassent au moins circoncire 175. Aussi curieux que cela puisse paraître, il se pourrait bien que des pressions dans ce sens aient été le fait de païens eux-mêmes. En effet, on a des raisons de penser que ces Galates, champions de la circoncision *(hoï peritemnomenoï),* n’étaient pas forcément d’origine juive176. Ils constataient que les promesses avaient été faites à la nation physique d’Israël; par conséquent, la circoncision n’était peut-être pas un mauvais calcul. Et puis, cela pouvait présenter des avantages politiques, puisque le judaïsme était une religion reconnue par Rome, tandis que le statut des chrétiens, tout d’abord incertain, allait devenir par la suite franchement précaire. Bien que la question ait été clairement tranchée — du moins en principe — lors du Concile de Jéru­salem en 48, on imagine volontiers le mécontentement qui devait subsister parmi les judaïsants 177. Un demi-siècle plus tard, Ignace pouvait s’exclamer: “Il vaut mieux apprendre le christianisme d’un homme circoncis (c’est-à-dire d’un Juif chrétien) que le judaïsme d’un Gentil.” 178

Les judéo-chrétiens représentaient une deuxième attitude face à la Loi. Dans l’ensemble — avant et après la grande Révolte — ils se caractérisaient par leur observation de la Loi, comme les premiers chrétiens, qui avaient refusé de se mêler aux païens et continuaient à fréquenter la synagogue et le Temple. A leurs yeux, la circoncision, le jeûne, les sabbats, etc., étaient autant d’ordonnances valables pour eux qui incarnaient le véri­table Israël. Ce n’étaient toutefois pas des prescriptions obli­gatoires pour les croyants d’origine non juive. D’ailleurs, le judaïsme n’exigeait pas non plus des “craignant Dieu” fréquen­tant les synagogues qu’ils se soumettent à la circoncision et qu’ils observent toute la Loi. A Jérusalem, Jacques appartenait à cette catégorie de chrétiens; il maintenait d’étroites relations avec les Juifs non convertis de la capitale, qui lui témoignaient un très grand respect. L’épître qui porte son nom, qu’elle soit à tort ou à raison attribuée au frère du Seigneur, est bien le genre de

**118**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

message qu’il pourrait avoir rédigé; très peu apparente, toute la teneur chrétienne y est sous-jacente.

L’attitude de l’apôtre Paul face à la Loi est difficile à inter­préter. D’une part, la loi est sainte, juste et bonne179, elle contient l’enseignement du Seigneur. D’autre part, c’est au travers d’elle que l’homme a accès au péché, elle va même jusqu’à l’y inciter: “Je n’ai connu le péché que par la loi. Car je n’aurais pas connu la convoitise si la loi n’eût dit: Tu ne convoiteras point! Et le péché, saisissant l’occasion, produisit en moi par le commandement toutes sortes de convoitises.” 180 La Loi est un excellent moyen pour nous aider à comprendre la volonté divine, mais elle est totalement incapable de nous réconcilier avec ce Dieu contre lequel nous avons péché. D’ailleurs, tel n’avait jamais été son rôle.181 Paul met bien en évidence la priorité historique des promesses de Dieu sur le don de la Loi; cette dernière ne peut donc pas invalider les promesses faites quelque 400 ans auparavant182. C’est en se réclamant de la promesse et non pas en observant la Loi que le Gentil obtient d’être incorporé à la posté­rité d’Abraham, le père de tous les croyants 183; et c’est précisé­ment de la même manière que le Juif peut entrer en contact avec Dieu ,84. L’observation de la Loi ne peut rétablir personne dans la communion avec le Créateur, et cela pour deux bonnes raisons : d’abord, aucun homme n’est capable de l’observer pendant vingt-quatre heures, donc bien moins encore pendant toute une vie. Ensuite, les échecs d’aujourd’hui ne peuvent pas être compensés par les “œuvres surérogatoires” de demain185. Même si cela était, cette approche de Dieu serait intolérable186. Ce qu’il attend de ses créatures, c’est un amour confiant et non pas une accumulation froide, légaliste et jamais assurée de prétendus mérites à consigner dans le grand livre céleste. C’est donc contre la Loi en tant que moyen de réconciliation avec Dieu que Paul s’insurge avec tant de vigueur. Il n’avait rien à repro­cher aux judéo-chrétiens qui continuaient à en observer littérale­ment les ordonnances; lui-même le faisait à l’occasion 187, sans pour autant être lié par elles188. En ce qui le concerne, ces ordon­nances n’ont pas un caractère catégorique, il les considère plutôt comme des consignes de prudence. Etant mort au monde de la Loi, du péché et de la mort189, il vit dans un monde nouveau où la volonté de Dieu est incarnée dans la personne de Jésus-Christ; il s’agit d’une alliance nouvelle et intérieure, d’une relation

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

1 19

personnelle avec Dieu qu’aucun code extérieur à lui ne saurait remplacer190. Paul ne pensait pas, pour autant, avoir la liberté d’agir à sa guise191; simplement, il considérait Christ comme la fin de la Loi pour les croyants, aussi bien dans le domaine moral qu’intellectuel192; affranchi à la fois du système légal et de la malédiction pesant sur quiconque n’arrivait pas à s’y conformer, le chrétien, au travers de la mort de Christ, était dorénavant libéré pour accomplir la Loi du Christ et aimer son prochain comme lui-même 193.

A la lecture des Actes, on se rend compte que le point de vue de Pierre n’était pas très différent de celui de Paul, même s’il envisage la Loi d’une façon plus positive que lui. Lors de la conférence de Jérusalem, on le voit parler avec beaucoup de sensibilité en faveur de la liberté des croyants non juifs à l’égard de cette Loi, dont il dit qu’elle est un joug que “ni nos pères ni nous-mêmes n’avons pu porter” 194. Il considère lui aussi la loi intérieure du Saint-Esprit, donnée aux Gentils aussi bien qu’aux Juifs, comme l’accomplissement de ce que la loi de l’Ancien Testament annonçait, et il voit dans *Xagapé* la véritable mise en pratique de la Loi195. Notons toutefois que les judéo-chrétiens du IIe siècle faisaient de Pierre et de Jacques leurs champions; il se peut donc que Pierre ait été moins libre que Paul vis-à-vis de la Loi et qu’il n’ait pas joui dans une même mesure que lui des privilèges que la foi chrétienne nous accorde à son égard.

Cependant, l’Eglise devenait de moins en moins juive et de plus en plus opposée au judaïsme, à sa loi et à son culte. Nous avons déjà vu l’auteur de l’épître de Bamabas manipuler la méthode juive d’exégèse allégorique d’une manière aussi impitoyable que Philon. Il transférait entièrement la Loi dans le camp chrétien en soutenant que les Juifs n’y avaient pas droit, même si elle leur avait été donnée, parce que leurs péchés les rendaient indignes de la recevoir. “Apprenez donc comment nous, nous l’avons reçue”196, poursuit-il, et il entreprend de présenter Jésus comme la nouvelle Loi, comme cette nouvelle alliance donnée à un peuple qui lui appartient en propre. Il n’était pas difficile de retourner contre les Juifs le reproche qu’ils faisaient aux chrétiens de ne pas observer la Loi. Il suffisait d’évoquer le veau d’or ou de rappeler les murmures du peuple d’Israël dans le désert pour démontrer aux Juifs qu’ils n’avaient pas, de toute évidence, été capables de le faire eux-mêmes. Cette

120

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

argumentation stérile eut la vie longue, à en juger d’après la résurgence de ces thèmes dans les pages d’Hippolyte, d’Eusèbe et de Grégoire le Grand.

L’attitude adoptée par Justin était sensiblement la même. Selon lui, la loi cérémonielle était un moyen pédagogique que Dieu avait utilisé pour maîtriser l’entêtement d’un peuple toujours prêt à apostasier; elle n’avait pas d’autre objet que de destiner le peuple juif à un jugement divin particulier. Leur culte tradition­nel, quant à lui, était à la fois bizarre et dépravé ’97. Ces différents arguments sont déjà ébauchés dans le Nouveau Testament — à cette différence près que tout au long du Ier siècle l’Eglise nour­rissait l’espoir de gagner Israël à la foi; en effet, même si elle était parfois violente, l’approche chrétienne des Juifs était empreinte d’amour et du désir de les voir reconnaître leur Messie.

Avec les tournants successifs de la grande Révolte, de la Treizième Bénédiction et de l’apparition de Bar-Cochba, cette disposition se transforma graduellement en un sentiment d’anti­pathie et de haine. Désormais, ce ne fut plus un souci d’évangéli­sation, mais de polémique qui dicta l’attitude des chrétiens à l’égard des Juifs.

**Spiritualisation du culte d’Israël**

Une autre chose exaspérait les Juifs: la façon dont les chrétiens spiritualisaient leurs rites sacrés 198. On peut comprendre leur amertume: les chrétiens faisaient table rase de tout: sabbat, circoncision, sacrifices, prêtres, Temple. Ou tout au moins ils considéraient ces éléments du judaïsme comme annexes, faculta­tifs et d’une orthodoxie de moins en moins évidente. A l’époque de Jérôme, ceux -qui voulaient être à la fois Juifs et chrétiens n’étaient reconnus ni par les uns ni par les autres. Là encore, on retrouve le germe de cette division au cœur du Nouveau Testa­ment, et même dans l’enseignement et dans le comportement de Jésus. Il vécut et mourut en Juif; il fréquentait le Temple et la synagogue; mais il enseignait en même temps qu’il était lui-même ce nouveau Temple que Dieu avait jadis promis à David199. Nous ignorons si Jésus offrait des sacrifices, mais il a certaine­ment été présent lors de telles cérémonies et nous savons qu’il donna un sérieux coup de balai dans les parvis du Temple; il déclarait aussi qu’il expierait en sa personne les péchés du monde 20°.

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

121

Nous voyons Jésus, d’une part, se conformer aux ordonnances sur la purification, en envoyant se présenter devant les prêtres un lépreux qu’il a guéri201, mais nous savons également qu’il faisait fort peu de cas de ces rituels auxquels les pharisiens attachaient une si grande importance; il fait même allusion à l’annulation de ces lois cérémonielles quand il déclare que la cause des souillures de l’homme réside au-dedans de lui 202. Le commentaire de Marc “ainsi il déclara toute nourriture pure” peut ne pas avoir été évident sur le moment, mais ne manqua pas de prendre toute sa signification après la résurrection, quand on se mit à réfléchir à la réelle signification de la personne du Seigneur.

Nous percevons les symptômes de cette attitude ambivalente à l’égard des signes extérieurs de la religion dans le ministère de Jésus. Le livre des Actes montre qu’elle fut également partagée par le premier martyr Etienne. Celui-ci fut accusé de blasphémer contre Moïse et contre Dieu (en remettant en question le Temple) et contre la Loi (en parlant de modifier les coutumes que Moïse avait transmises à Israël) 203. Les accusations de ses bourreaux n’étaient pas sans fondement. L’argumentation d’Etienne servit en fait d’inspiration à tout un corps d’apolo­gétique chrétienne, comme l’a montré le professeur Moule dans son étude minutieuse du sujet 204.

Les chrétiens faisaient un constant usage d’expressions telles que: “spirituels”, “pas faits de mains d’homme”, “agréable à Dieu”, etc. Au persiflage des Juifs: “Vous, les chrétiens, vous n’avez ni prêtres, ni sacrifices, ni rituel, ni temple, ni circon­cision”, ceux-ci ripostaient: “Certainement, nous avons tout cela. Nous avons un temple qui n’est pas fait de mains d’homme, c’est le temple du corps de Christ dont nous faisons partie. Nous avons un Souverain Sacrificateur qui nous a précédés au ciel même pour nous y représenter. Nous avons aussi un autel (la croix?) auquel vous n’avez pas accès parce que c’est encore l’ombre que vous adorez plutôt que la réalité. Vos sacrifices sont inefficaces parce qu’ils sont incapables de vous conduire vers Dieu, tandis que nous, nous pouvons nous en approcher grâce au sacrifice étemel du Fils de Dieu et nous offrons dorénavant, en tant que rachetés, des sacrifices de louange et de reconnaissance. Nos personnes et nos biens sont rendus agréables à Dieu, ce qui n’est pas votre cas, car vous demeurez dans une fausse relation avec lui. Quant à la circoncision, la nôtre n’est pas opérée par des

122

L'ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

mains humaines; elle est celle que les prophètes ont exaltée: la circoncision du cœur. Nous avons été baptisés dans la circon­cision de Christ, qui consiste en la destruction du péché accom­plie par sa mort sur la croix; désormais, la circoncision physique est une question secondaire.”

C’est bien de cette manière que la question des ordonnances extérieures est traitée dans le Nouveau Testament, particulière­ment dans les épîtres de Paul, dans celle aux Hébreux, dans les évangiles de Luc et de Marc. Il ne nous est pas dit grand-chose de l’observation du sabbat, sinon que les hérétiques judéo-gnostiques de Colosses la considéraient comme un élément essentiel de la foi — ce contre quoi Paul s’insurge avec vigueur. Dans des circons­tances moins passionnées, lorsqu’il écrit aux Romains, il parle de conscience et de tolérance dans ce qui est, après tout, un *adiapherorr.* “Tel juge un jour supérieur aux autres; tel autre les juge tous égaux. Que chacun soit pleinement convaincu dans sa propre pensée. Celui qui se préoccupe des jours s’en préoccupe pour le Seigneur... celui qui s’abstient s’abstient pour le Seigneur.” 205 Attitude de bon sens et de pondération, même si les Juifs ont dû avoir de la peine à l’accepter. D’ailleurs, si l’on identifiait l’avènement de Christ avec l’accomplissement de la Loi, on était en droit de considérer celle-ci — du moins dans le cérémonial qui l’accompagnait — comme une *praeparatio evange- lica* qui avait rempli sa fonction. On pouvait estimer, avec l’auteur de l’épître aux Hébreux, que “ ce qui est ancien, et vieilli, est sur le point de disparaître” 206.

Toutefois, après la désastreuse guerre juive et la destruction du Temple, c’est une attitude beaucoup plus dure qui prévalut. La plupart des chrétiens voyaient dans la brusque interruption du cérémonial sacrificiel et dans l’effondrement de la prêtrise dans les ruines du Temple la preuve évidente que Dieu ne voulait plus rien savoir de tout cela. La physionomie de l’épître aux Hébreux aurait été entièrement modifiée si elle avait été rédigée quelques années après l’an 70 plutôt qu’avant 207. Le début du livre de Justin est sans ambiguïté à ce sujet: “La circoncision selon la chair a été donnée comme un signe qui vous distinguerait des autres nations et de nous-mêmes, afin que seuls vous souffriez ce que vous souffrez maintenant en toute justice, pour que votre pays devienne un désert, et que vos villes soient consumées par le feu.” 208 C’était là une façon cruelle de traiter un peuple

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

123

courageux et infortuné. Plus honteuse encore est *ïEpître à Diognète,* par ailleurs séduisante, qui choisit de ridiculiser en bloc tout le système judaïque: les sacrifices y sont vus comme “extravagances et non piété. (...) Quant à leur crainte scrupuleuse concernant la nourriture, leur superstition au sujet du sabbat, l’orgueil qu’ils tirent de la circoncision, la fausse humilité de leurs jeûnes et nouvelles lunes, ce sont choses ridicules et indignes de mention.” 209 Ignace ne cache pas ses sentiments à l’égard du judaïsme et du judéo-christianisme: “A moins qu’ils ne parlent de Jésus-Christ, ils ne sont tous deux, à mon avis, que des pierres tombales, des sépulcres, sur lesquels seuls des noms d’hommes sont inscrits.”210 Barnabas trouve des arguments étincelants lorsqu’il traite de la circoncision: “Abraham, qui fut le premier à prescrire la circoncision — alors qu’en esprit il attendait Jésus — pratiqua ce rite après avoir reçu le mystère des trois lettres.” Il s’avère que celles-ci correspondaient au nombre de ses serviteurs qui s’élevait à 318. Or, le numéral grec correspondant à 318 est IHT, et c’est une référence à Jésus (IH étant les deux premières lettres de son nom en grec et le T figurant la croix)!2,1 Barnabas ne veut rien savoir de l’attitude plus modérée de certains de ses contemporains qui ne voyaient pas d’objection à partager l’alliance avec les Juifs et qui déclaraient que 1’“alliance était à la fois la leur et la nôtre” 212. 11 n’est pas du tout disposé à admettre que la circoncision soit la marque spécifique de l’alliance traitée par Dieu avec le peuple d’Israël, et il s’exclame: “N’importe quel Syrien, n’importe quel Arabe est circoncis, de même que tous les prêtres des idoles ! Font-ils donc partie de l’alliance pour autant?”213 Si, pour sa part, Justin se rallie à une opinion mino­ritaire parmi les chrétiens orthodoxes du début du IIe siècle, pour lesquels le salut était acquis aux judéo-chrétiens qui observaient la Loi214, Barnabas, d’accord avec la grande majorité, n’hésitait pas un instant à les considérer comme exclus. Une chose en tout cas est certaine: la mission parmi les Juifs avait bel et bien vécu.

On trouve dans le *Commentaire sur les Psaumes* d’Origène un passage très intéressant qui montre à quel point la rupture entre Juifs et chrétiens fut totale dès le IIIe siècle. Commentant le passage de Deutéronome 32:21: “Ils ont excité ma jalousie par ce qui n’est pas Dieu, ils m’ont irrité par leurs vaines idoles; et moi, j’exciterai leur jalousie par ce qui n’est pas un peuple; je les irriterai par une nation insensée”, Origène est prompt à appliquer

124

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

la prophétie à son temps et s’exclame: “C’est pourquoi, même maintenant, l’opinion juive ne se soulève pas contre les païens, contre ceux qui adorent des idoles et blasphèment Dieu. Non, elle ne les déteste pas, et son indignation ne s’enflamme pas contre eux. Mais c’est envers les chrétiens que les Juifs brûlent d’une haine sans frein, ces chrétiens qui ont abandonné le culte des idoles et se sont convertis à Dieu!”215 Si Origène lui-même se distingua en demandant à un Juif de lui enseigner l’hébreu, cette partie de son commentaire est révélatrice du climat qui existait de son temps entre Juifs et chrétiens, en même temps qu’il est le pathétique aveu de l’échec de l’Eglise dans son effort d’implanter l’Evangile de manière durable dans cette terre nourricière qui avait été la sienne, le judaïsme.

**Echecs et succès**

C’est ainsi qu’un effort de deux siècles aboutit, dans l’ensemble, à un échec. Le ton qui se dégage de certains textes du Nouveau Testament216 et des écrits des Pères Apologètes en laisse facile­ment deviner la raison. On voyait dans la destruction du Temple la vengeance divine de l’assassinat du Messie par les Juifs; on tendait, en effet, de plus en plus à rejeter la responsabilité de la crucifixion sur la nation juive dans son ensemble, alors qu’auparavant les apôtres ne s’en étaient pris qu’aux chefs respon­sables. Ainsi, nulle part on ne voit Paul faire endosser la respon­sabilité de la mort de Jésus aux Juifs résidant à Antioche de Pisidie; du reste, même avec beaucoup d’imagination, on se demande comment il aurait pu le faire. Comme nous l’avons déjà vu, la manière dont les chrétiens spolièrent les Juifs de leurs Ecritures saintes, de leur Loi, de leur statut et de leur histoire suffit à expliquer les raisons de l’échec de leur mission. Si jamais campagne d’évangélisation devait enseigner qu’il n’est pas de prédication sans amour, c’est bien celle entreprise par l’Eglise pour convertir les Juifs. La communauté chrétienne ne fut pas digne de rendre crédible sa prétention à être le peuple du Messie.

Et pourtant c’était bien parti! Pendant toute la période qui précéda la guerre de 66, et probablement surtout avant que l’Eglise d’Antioche ne commençât à prêcher l’Evangile aux païens avec le succès que nous savons, cet Evangile s’était frayé

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

125

un chemin considérable auprès des Juifs de Jérusalem, de Syrie, d’Egypte 2,7 et de Rome 218. En quoi donc pouvait-il séduire?

Il y avait, tout d’abord, la personne même et le caractère de Jésus. Si Jean-Baptiste avait fait une telle impression sur Israël, on peut imaginer l’impact que Jésus pouvait avoir! L’enseignement qu’il professait, l’amour qui se dégageait de sa personne, les miracles qu’il accomplissait, tout en lui doit avoir fortement attiré le Juif spirituel. Si celui-ci arrivait à résoudre le problème que lui posait la mort de Jésus sur une croix et à être convaincu de sa résurrection, il ne restait plus grand-chose à faire pour l’attirer dans la synagogue du Messie.

Il est certain également que le témoignage personnel des apôtres au sujet de la résurrection doit avoir exercé une très grande fascination. Si Jésus avait réellement brisé les liens de la mort, s’il était ressuscité à la vie du monde à venir, alors il était bien le conducteur qu’ils attendaient.

Et puis la manière dont les chrétiens défendaient leurs convic­tions en s’appuyant sur les Ecritures, de façon claire et plausible, était impressionnante! En recourant à des principes d’exégèse familiers aux Juifs, ces chrétiens arrivaient à démontrer que presque toutes les prophéties de l’Ancien Testament au sujet d’un libérateur avaient été accomplies en Jésus, cet homme extraor­dinaire qui, dans leur conviction, était plus qu’un simple homme.

Il y avait d’autre part cette fraternité joyeuse entre les premiers croyants sous la conduite des apôtres, le partage de leurs biens matériels, les repas pris en commun, le caractère sérieux de leurs réunions de prières, l’atmosphère de profonde intimité qui régnait dans la communauté primitive, autant de facteurs repré­sentant en eux-mêmes un attrait et un appel. Quant aux persé­cutions, elles n’allaient que renforcer cet “amour pour les frères”.

Si les points que nous venons d’énumérer étaient évidents, nous aimerions en souligner trois qui ne sautent peut-être pas immédiatement aux yeux. Le premier concerne les implications politiques de la prédication primitive. Si Jésus devait revenir comme le Fils de l’Homme triomphant sur les nuées et si, à en croire certains éléments de la tradition, cette parousie devait arri­ver encore du vivant de certains de ses amis219, alors le dénouement final attendu par tous n’était pas loin. Ce serait l’irruption de la théocratie et la défaite de ces Romains impies. Un tel message doit nécessairement avoir contribué à la

126

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

croissance immédiate du christianisme à partir de son berceau, Jérusalem. Mais ce point ne devrait pas non plus être surestimé En effet, plus tard, lors de la grande Révolte, les chrétiens de Jérusalem comprirent tout de suite que l’insurrection armée n’avait rien à voir avec la venue du Fils de l’Homme. Ils s’enfui­rent de la ville assiégée en direction de Pella, et refusèrent, à l’instar de leurs coreligionnaires dans la dispersion, d’être mêlés à la guerre sous quelque forme que ce soit. 11 en alla de même lorsque Bar-Cochba tenta de convaincre Israël qu’il était le Messie. Il est donc manifeste qu’un certain sens de la mesure prévalut rapidement. Cela ne change rien au fait que la ferveur de l’attente messianique d’alors contribua à attirer bon nombre de Juifs vers Jésus pendant les deux premières décennies après la résurrection.

Le deuxième facteur qui explique cet attrait, c’est cette faculté extraordinaire que les chrétiens avaient de s’aimer les uns les autres, de surmonter les défauts de leurs caractères, et de suppor­ter avec joie l’opposition, ou même la mort pour l’amour de Jésus. En mourant, Etienne en fit plus pour son Maître qu’il n’en avait fait de son vivant. La *dunamis* dont les croyants faisaient preuve ne manqua du reste pas d’impressionner fortement un Simon le Magicien ou un Elymas 220. Les Actes nous parlent d’exorcistes juifs qui essayaient de se faire de l’argent en évoquant la puissance du nom de Jésus221, une pratique qui se perpétua au-delà de la dégradation des relations entre Juifs et chrétiens. “Personne n’aura rien à faire avec les hérétiques, ni ne se fera soigner par eux, fût-ce pour vivre une heure de plus. Ainsi, il y eut le cas de Ben Dama, neveu de R. Ishmaël, qui se fit mordre par un serpent. Survint sur ces entrefaites Jacob, l’hérétique du vifiage de Sechanya, qui voulut le soigner (’au nom de Jeshu ben Pandera’, *lect. var.),* mais R. Ishmaël s’interposa.” 222 “Rabbi Akiba avait coutume de dire: Celui qui lit des livres étrangers, celui qui marmonne au-dessus d’une blessure: ’je ne ferai venir sur toi aucune des plaies que j’envoyai sur l’Egypte, car je suis le Seigneur ton Guérisseur’ n’a aucune part au monde à venir.”223 Il s’agit d’une allusion ouverte, surtout dans le deuxième exemple, aux guérisons que les chrétiens accomplissaient dans le nom de Jésus. La valeur numérique des paroles d’Exode 15:26 “car je suis l’Eternel qui te guérit” équivaut au nom de Jésus et les Juifs chrétiens pourraient les avoir utilisées quand ils

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS

**127**

craignaient de prononcer ouvertement le nom du Seigneur224. On retrouve, dans la littérature juive, d’autres exemples du même genre, qui non seulement corroborent les récits de guérisons apostoliques relatés dans les Actes, mais encore témoignent de l’effet que celles-ci exerçaient sur les masses qui s’émerveillaient du pouvoir si extraordinaire de la foi nouvelle 225. Mais, une fois encore, on aurait tort d’exagérer. Ce n’étaient pas les miracles seuls qui amenaient un homme à la conversion. Au demeurant, ils étaient monnaie courante dans l’Antiquité! C’étaient ces actes de puissance accompagnés de la prédication de l’Evangile qui, tout comme du temps de Jésus, avaient un réel impact. Etienne, plein de grâce et de puissance, faisait de grandes merveilles et des prodiges auprès du peuple, mais c’est à la force avec laquelle il proclamait Jésus comme Messie que les Juifs ne pouvaient résister 226.

Enfin, l’offre de pardon touchait une corde très sensible dans le cœur des Juifs. Il n’est pas de religion dominée par le concept de la Loi et le sens de la responsabilité morale devant Dieu qui ne conduise soit au légalisme, soit au désespoir. Comment un homme peut-il être déclaré juste devant son Créateur? Le judaïsme n’avait pas de réponse. Transgresser un seul commande­ment, c’était être coupable devant la Loi tout entière! 227 Le christianisme, lui, offrait une réponse à la fois crédible et raison­nable. Les disciples proclamaient, en effet, que sur la croix, Jésus, agissant pour le compte de Dieu, avait réglé une fois pour toutes le problème de la faillite de l’humanité. Cette malédiction liée à la transgression de la Loi, c’est lui qui l’avait portée quand “il fut fait malédiction pour nous”. Il avait accompli le destin du Servi­teur souffrant. Le pardon offert à celui qui venait à Dieu par Christ était compris comme une possession réelle, comme un avant-goût, ici et maintenant, du jugement dernier. Avec lui, ce pardon apportait une libération et une dynamique sans équivalent dans le judaïsme. Plus d’un Juif au cœur noble doit s’être laissé toucher par cet aspect de la foi. Ce fut le cas de Saul de Tarse, qui se débattait avec le fardeau de ses péchés.

Ce fardeau doit avoir pesé d’autant plus lourd sur la conscience juive après la disparition des sacrifices entraînée par la destruc­tion du Temple. C’est Origène qui nous rapporte comment, de son temps, les Juifs se plaignaient auprès de lui que, “n’ayant ni autel, ni temple, ni prêtres et, par conséquent, aucune possibilité

LA PRÉDICATION DE L’ÉVANGILE AUX JUIFS 128

d’offrir des sacrifices, ils sentaient le poids de leurs péchés demeurer sur eux et n’avaient aucun moyen d’obtenir le pardon.” 228 Le Dr Marmorstein a étudié le problème qui se posa aux Juifs des IIe et IIIe siècles face à cette question du pardon et de la manière de l’obtenir; dans les réponses qu’il propose, il mentionne le sang de la circoncision, les sacrifices célestes d’Elie, ou encore celui d’Isaac 229. Dans le livre des *Jubilés,* ouvrage préchrétien, il est dit du sacrifice d’Isaac qu’il avait eu lieu le 14 nisan et qu’il était un type de l’agneau pascal. La ressemblance avec Christ, mourant à la même date comme “agneau de Dieu qui ôte le péché du monde”, est assez frappante; ce culte d’Isaac, le médiateur, se perpétua pendant un certain temps. Au IIIe siècle, Rabbi Jochanan fait dire à Abraham: “Quand les descendants d’Isaac se rendent coupables de transgressions et de mauvaises actions, souviens-toi de son sacrifice et prends pitié.” 230

Ce que les chrétiens offraient était infiniment plus réel, plus récent, plus moral et plus libérateur que le sacrifice d’Isaac. Comme le dit si bien le Dr James Parkes: “Le judaïsme annonçait que Dieu pardonnait les péchés, mais le christianisme proclamait qu’il rachetait les pécheurs.” 231

CHAPITRE V

**L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS**

L’Evangile de Christ est destiné à tous: Juifs et Gentils, civi­lisés et barbares, hommes et femmes, esclaves et libres. C’est un fait que l’on ne discutait même pas dans l’Eglise primitive, même si on débattait pour savoir dans quelle mesure les croyants d’ori­gine non juive devaient se conformer au rituel de la Loi et aux signes extérieurs de la nation d’Israël L En effet, si le salut venait des Juifs — puisque le Sauveur était né sous la Loi2 — il était destiné au monde entier 3. Les premiers disciples ne se préoccu­pèrent pas trop de savoir comment ce programme d’évangéli­sation universel allait être mis sur pied. Ils avaient bien assez à faire: prêcher Jésus-Christ et la résurrection aux Juifs de la capitale. C’est Luc qui nous raconte comment le processus se mit en place et comment l’Eglise se développa, non seulement à Jérusalem et en Judée, mais en Samarie et jusqu’aux confins de l’Empire 4. Il nous laisse dans l’ignorance la plus totale quant à ce qu’il advint de Pierre et de Paul5, les deux principaux prota­gonistes de son récit, mais il ne nous cache rien de la manière dont la bonne nouvelle de Jésus se répandit dans tout le monde civilisé et jusqu’au cœur même de celui-ci, c’est-à-dire la Rome impériale où rien ne semblait plus devoir arrêter son essor 6.

Dans la première partie du livre des Actes, Luc nous informe des différentes étapes de cette progression. D’abord Jérusalem (1:1-6:7), ensuite la Palestine et la Samarie (6:8-9:31), et enfin Antioche (9:32-12:24). Dans la deuxième partie, il entre­prend de raconter l’avance en Asie Mineure (12:25-16:5), en

130

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Europe (16:6—19:20) et jusqu’à Rome (19 : 21—28: 31) 7. Crai­gnant que le lecteur ne s’égare en chemin, il termine chaque section par un bref résumé et une estimation du succès de la mission. On se rend vite compte que, dans son plan, Antioche tient une place de premier ordre, car c’est là en premier lieu que l’Evangile fut prêché à des gens totalement étrangers au judaïsme.

**Antioche, porte de la mission parmi les païens**

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les étapes du développe­ment amenant l’Evangile de Jérusalem à cette capitale provisoire que fut Antioche. La prédication de la Bonne Nouvelle aux Samaritains et aux prosélytes du judaïsme — comme l’eunuque éthiopien et Corneille — est certes tout à fait remarquable. Elle peut néanmoins être considérée comme une extension des limites d’Israël aux “étrangers à l’intérieur des portes”. Il en va diffé­remment de l’évangélisation des païens qui commença, nous dit-on, à Antioche 8.

Ce fut là un tournant capital. Or, non seulement l’église de Jérusalem l’admit, mais encore elle délégua un de ses membres pour signifier son approbation. On sait aussi qu’elle finit par reconnaître que les croyants d’origine non juive n’avaient pas à observer la loi d’Israël ni à se soumettre à la circoncision, signe distinctif de l’alliance avec Dieu: dorénavant, foi et baptême suffisaient pour intégrer à la communauté du Messie l’homme nouvellement converti, qu’il soit Grec ou qu’il soit Juif.

On peut se demander pourquoi c’est à Antioche que les Juifs hellénisants qui avaient fui les persécutions de Jérusalem se senti­rent poussés à partager avec les Gentils la bonne nouvelle de Jésus-Christ. A cela, il y a plusieurs raisons. Antioche sur l’Oronte était la capitale de la province de Syrie, gouvernée par un proconsul à la tête de deux légions. C’était la troisième ville de l’Empire; elle organisait ses propres jeux, et son fabuleux programme d’urbanisation était financé conjointement par Auguste et par Hérode9. La colonie juive, pour relâchée quelle fut10, y était importante et influente. Antioche elle-même était réputée d’une immoralité telle que même Juvénal s’en alarma11.

Centre des relations diplomatiques avec les états vassaux de l’Orient, elle était le carrefour de toutes les nationalités, et les barrières entre Juifs et Gentils y étaient quasiment inexistantes.

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

131

Le judaïsme y comptait de très nombreux prosélytes, et les Juifs eux-mêmes y étaient considérés comme des citoyens à part entière12. Que ce soit dans un tel cadre que l’Evangile ait été prêché pour la première fois aux païens n’a donc rien d’étonnant. Comme le fait remarquer W. L. Knox: “Cette nouvelle version du judaïsme, tendant à effacer la distinction entre Juifs et Gentils, n’allait certainement pas y susciter une hostilité aussi violente que celle dont Jérusalem avait été le théâtre. Du côté païen, on ne la tiendrait vraisemblablement pas comme à Césarée dans le mépris que l’on éprouvait envers tout ce qui était d’origine juive. En outre, dans le fief du légat de Syrie, il y avait moins de risques d’émeutes que dans les districts subordonnés aux procurateurs de Judée. D’origine sociale plus humble, ces derniers étaient plus ouverts à la corruption et à l’intimidation de la part de leurs administrés les plus influents.” 13

D’autres facteurs favorisèrent l’enracinement du christianisme à Antioche et son rayonnement immédiat vers les Etats environ­nants. Etant à la fois l’une des plus grandes métropoles de l’Empire et un centre commercial des plus importants de l’Anti- quité, Antioche entretenait des rapports avec le monde entier. Elle fourmillait de toutes sortes de gens venant des quatre coins de l’horizon. Cité hellénistique, romaine et juive, elle était le carrefour entre l’Orient et la civilisation grecque. Dans ses murs, on pratiquait pêle-mêle les cultes de Zeus, d’Apollon et de toute la cohorte du panthéon grec, les cultes syriens de Baal et de la Déesse-Mère, identifiés en partie seulement avec Zeus et Artémis, ainsi que toutes les religions à mystères avec leurs messages de mort, de résurrection, d’initiation et de salut.

Le professeur Downey a publié deux ouvrages très intéres­sants sur le résultat des fouilles entreprises à Antioche et sur leurs implications ,4. Une série de mosaïques nous donnent un aperçu extraordinaire de ce que pouvait y être la vie de tous les jours. Si l’on excepte Pompéi, il s’agit là des découvertes les plus importantes faites sur le monde de l’Antiquité.

Elles confirment la décadence des mœurs stigmatisée par Juvénal et Properce. Zeus et Ganymède, les amours de Zeus avec les femmes des mortels, Narcisse, les orgies bacchiques, le jugement de Paris, tout y figure en bonne place. Les cérémonies religieuses ne manquent pas au tableau. On a découvert des parterres, toujours en mosaïques, représentant le culte d’Isis, y

**132**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

compris l’initiation que l’on trouve décrite au livre onze de *\'Ane d’Or* d’Apulée. On perçoit également des signes de l’influence stoïcienne; c’est ainsi que l’on voit, gravés sur une tombe, des couples d’animaux parfaitement utopiques : le lion et le bœuf, le tigre et le verrat, accompagnés de la légende “amitié”. Ailleurs, c’est une inscription qui vante la vertu de *Vamerimnia* (libération des soucis), une autre, de la *megalopsychia* (magnanimité). Il y a pléthore d’expressions philosophiques : puissance, renouveau, création, plaisir, vie, salut, jouissance, etc. Tout cela tend à prouver que les chrétiens ne parlaient pas dans le vide quand ils évoquaient devant leurs auditeurs la joie, le salut, la puissance et la vie éternelle, car le climat de l’époque était imprégné de ces concepts. La magie était également présente : mauvais œil, bossu porte-bonheur, charmes en tout genre destinés à éloigner les influences du mal15.

Telle était l’Antioche syrienne, cette ville où le christianisme sortit de sa chrysalide juive. C’était une sorte de microcosme de l’Antiquité romaine du Ier siècle, un conglomérat des avantages, des problèmes, des intérêts humains avec lesquels la foi nouvelle allait devoir compter.

L’évangélisation d’Antioche n’est pas à mettre sur le compte de la politique officielle de l’Eglise de Jérusalem. Elle fut le fruit spontané de l’initiative de chrétiens qui ne pouvaient pas garder pour eux la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, leur Seigneur16. On imagine volontiers que Nicolas d’Antioche, appelé à remplir un poste de diacre auprès de l’Eglise mère, aurait préféré retourner prêcher l’Evangile dans sa ville natale plutôt que de rester à Jérusalem avec les apôtres.

L’étude des rapports établis par les chrétiens d’origine juive avec ceux d’origine païenne n’entre pas dans le cadre de cet ouvrage, pas plus que celle des circonstances qui amenèrent ces derniers à constituer peu à peu l’élément dominant de l’Eglise. Il est utile néanmoins de garder présent à l’esprit ce qu’était Antioche au moment où nous allons examiner comment les premiers chrétiens apportèrent l’Evangile aux Gentils.

**Souplesse dans l’approche**

Des études du genre de celles de Dodd17 pourraient laisser croire — à tort — que dans l’Antiquité la proclamation de la vérité chrétienne était d’une uniformité appauvrissante. On peut,

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

133

sans remettre en question l’homogénéité fondamentale du message, souligner la diversité et la souplesse avec lesquelles il était présenté. Mais cette variété ne consistait pas nécessairement dans un affrontement entre des théologies supposées rigides dont chacune aurait dominé une région différente de l’Eglise primi­tive. Ces théologies ont, certes, pu jouer un rôle. L’eschatologie de Luc, sa doctrine du Saint-Esprit et de la croix différaient sensiblement de celles de Paul ou de Jean. Mais ce sont essentiel­lement les besoins et le niveau de compréhension des auditeurs qui ont conditionné la manière dont l’Evangile était présenté. Souvenons-nous que la proclamation de la Bonne Nouvelle n’était pas une péroraison dans le vide. Elle s’adressait à des personnes, et, par conséquent, devait adapter sa formulation pour être comprise par ceux qu’elle visait.

Adaptation culturelle de l’Evangile

Puisque le christianisme avait réussi à s’implanter sur un terrain hellénistique, un immense effort de traduction s’avéra indispensable. Traduction de mots, sans doute, mais aussi trans­position des idées, faute de quoi le message aurait été entendu sans être compris.

Kirsopp Lake établit clairement ce fait dans son commentaire sur la prédication à Antioche de Jésus comme “Seigneur” (Actes 11:20)18. “La Bonne Nouvelle, écrit-il, c’était la Seigneurie de Jésus-Christ. Ce trait caractérise l’évolution de la prédication. En effet, dans un premier temps, la “ Bonne Nouvelle” était la venue du Royaume de Dieu, conformément au message de Jésus lui-même. Dans un deuxième temps, c’était la personne de Jésus, F“ Homme” désigné pour être le Juge des vivants et des morts19: c’est ce message que les disciples prêchaient aux Juifs. Dans un troisième temps enfin, la Bonne Nouvelle était la proclamation de Jésus comme *Kyrios.* Cela englobait sans doute les données du message “juif” de Pierre à Corneille. Cela n’en revêtait pas moins une signification toute particulière pour des mentalités païennes et véhiculait des notions bien différentes de toutes celles que les prédicateurs judéo- chrétiens lui avaient jamais prêtées.”

Sans doute est-il aisé d’exagérer la différence entre les trois approches que nous venons de mentionner, et auxquelles on

134

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

pourrait facilement en ajouter d’autres. Dans tous les types de prédication que nous connaissons, Jésus est l’envoyé de Dieu, celui qui accomplit toutes ses promesses, qui a été crucifié et qui est ressuscité des morts. Mais Lake a parfaitement raison de souligner l’attrait particulier de la Seigneurie de Jésus sur des esprits païens20. Elle devait avoir un contenu beaucoup plus évocateur que le titre de “Christ”. Bien sûr, celui-ci ne disparut pas de la terminologie, puisque c’est à Antioche que, pour la première fois, les croyants furent appelés *chrétiens.* Mais il commençait à perdre sa signification spécifiquement juive de “Messie” et tendait à devenir un second nom propre donné à Jésus. Son utilisation se généralisa très rapidement dans la mission auprès des païens et, dans la plupart des références néo-testamentaires à Christ, il fait office de nom plutôt que de titre messianique. Par ailleurs, “Seigneur” prenait tout son sens dans la société hellénistique. “S’il existe plusieurs ‘dieux’ et plu­sieurs ‘seigneurs’, écrit l’apôtre Paul, néanmoins pour nous il n’y a qu’un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes.”21 Ces paroles étaient particulièrement chargées de sens en milieu hellénistique.

Le Seigneur Jésus était précisément confronté au seigneur Sérapis, au seigneur Osiris et à tous les autres, puis par la suite, et de façon de plus en plus consciente, au seigneur César22. En même temps, ce terme avait le grand avantage de préserver dans sa forme originale la confession baptismale primitive “Jésus est Seigneur” 23 et de maintenir le contenu très dense dû au fait qu’il s’appliquait à Jahvé dans l’Ancien Testament24. En outre, il mettait particulièrement en évidence la souveraineté de Jésus sur ces forces maléfiques du Destin qui menaçaient l’homme de tous côtés; il donnait au croyant l’assurance que, par sa résurrection, Jésus était effectivement celui qui règne sur l’Univers, à la droite de Dieu. Désormais, “ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés... ni les puissances”, *rien* ne pouvait séparer le chrétien de son Seigneur 25.

Le même processus d’adaptation culturelle fut appliqué au concept de “Royaume de Dieu” ou “Royaume des cieux”. Nettement juives dans leur caractère, ces expressions pointent vers l’accomplissement de l’espérance théocratique si longtemps nourrie par les prophètes et les apocalypses d’Israël. Pour les

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

135

païens, cependant, elles n’évoquaient rien de bien particulier et risquaient même d’être fort mal interprétées.

La proclamation du Royaume par Jésus l’avait lui-même conduit à la mort. En manipulant l’expression, il était facile de lui donner une signification catastrophique. Les apôtres eux-mêmes trouvaient l’expression peu appropriée. Les Juifs de Thessa- lonique, jaloux des succès de Paul, déclarèrent hypocritement qu’ils étaient choqués de voir les missionnaires agir “contre les édits de César, disant qu’il y a un autre roi, Jésus.” Quelque chose de semblable s’est passé à Philippes, à en croire l’accusation portée contre les chrétiens: “Ces hommes troublent notre ville; ce sont des Juifs qui annoncent des coutumes qu’il ne nous est permis ni de recevoir, ni de suivre, à nous qui sommes Romains.”26 Les premiers évangélistes rencontraient déjà suffi­samment de difficultés. Il n’était pas nécessaire d’en ajouter d’autres pour une malheureuse question de terminologie. C’est pourquoi on entend de moins en moins parler du Royaume de Dieu, même si l’expression ne disparaît jamais complètement du vocabulaire chrétien. Mais elle sera progressivement remplacée par des synonymes — le salut, par exemple. Le meilleur étant bien sûr Jésus lui-même. Celui qui durant sa vie avait annoncé le Royaume s’identifia à celui-ci dans le message de ses disciples; à bon droit d’ailleurs puisque, selon les évangiles, c’est au travers de la personne de Jésus que les hommes y ont accès. Entrer dans le Royaume, recevoir le Royaume, être sauvé ou encore hériter de la vie éternelle, toutes ces expressions sont synonymes dans le texte remarquable de Marc 10 et toutes sont étroitement liées à l’appel de “suivre Jésus”21. On ne peut dissocier le Royaume de son Roi28.

Autre exemple de “transcription” à l’usage des païens: la métaphore de l’adoption *(huiothesia),* employée par Paul. Très courante dans la société romaine, la pratique de l’adoption était étrangère aux Juifs. Ces derniers n’en connaissaient qu’un exemple, celui du roi “adopté” comme “fils de Dieu”. Mais l’expression était parfaitement apte à faire comprendre aux païens que, s’ils avaient été entièrement séparés de Dieu, sans aucun droit à faire valoir devant lui, dorénavant, grâce à l’initiative de Dieu en Christ, le véritable Fils, ils pouvaient devenir membres de la famille, hériter des richesses et appeler Dieu du nom familier *d’Abba.*

136

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

On pourrait multiplier à l’infini de tels exemples de transfor­mation du langage de l’Evangile pour le rendre compréhensible à ceux qui devaient le recevoir. La motivation n’était autre que 1’“opportunisme apostolique” dont parle Paul quand il dit: “Je me suis fait tout à tous, afin d’en sauver de toute manière quelques-uns.”29 Dans un article remarquable, le professeur Henry Chadwick 30 nous montre à quel point l’Apôtre des Gentils était prêt à modifier la présentation de son Evangile pour en communiquer l’essence. Chadwick souligne la différence fonda­mentale entre le Paul défenseur de l’orthodoxie, désireux d’élargir au maximum le fossé entre le christianisme authentique et ses déviations, et Paul l’apologiste préoccupé de réduire autant que possible la distance qui sépare ce christianisme des croyants potentiels: “Le génie de Paul, en tant qu’apologiste, est d’avoir su diminuer autant que possible le fossé qui le séparait de ses convertis, mais de l’avoir fait en les gagnant toujours à l’Evangile de Christ.” Ceux qui ont travaillé parmi les Gentils n’avaient peut-être pas tous le même don que Paul, mais au fond ils étaient tous engagés dans la même opération.

Diversité des points d’accrochage

Les différentes facettes de la Bonne Nouvelle représentaient autant de points d’accrochage pour diverses catégories de person­nes parmi les païens. Au rang des défavorisés, il y avait les esclaves et les plus démunis des affranchis. Les premières communautés chrétiennes en comptaient bon nombre parmi leurs membres31. Même si certains maîtres savaient se montrer bons et généreux 32, les esclaves, dans l’Antiquité, étaient consi­dérés communément — et même légalement — non comme des *personnes,* mais comme des *objets 33.* Aussi, quand les missionnaires chrétiens proclamaient qu’en Christ toute distinction entre esclave et homme libre était abolie aussi sûrement que celle qui existait entre Juif et Grec34, et qu’en plus ils mettaient réellement ces principes en pratique35, on peut imaginer qu’un tel message avait un attrait considérable auprès des plus humbles. Non seule­ment se voir accepté par les membres d’une classe supérieure36, mais encore être adopté dans la famille même de Dieu, voilà qui était presque trop beau pour être vrai — jusqu’à ce que l’esclave se souvienne que le fondateur de la foi nouvelle avait lui-même

L’ÉV/\NGÉLIS/\TION DES GENTILS

137

été un serviteur sachant par expérience personnelle ce que signifie être méprisé et souffrir injustement. Et comment résister à l’offre de la grâce et d’un pardon entièrement gratuit? Ce n’était certes pas cela que leur offraient leurs maîtres! D’ailleurs, pour s’en convaincre, il suffit de comparer le ton de l’épître à Philémon à celui d’un papyrus égyptien dû à la plume du propriétaire d’un esclave fugitif: “Je te charge par la présente de te rendre dans la célèbre ville d’Alexandrie et d’y rechercher mon esclave. Tu le connais, il a environ trente-cinq ans. Quand tu l’auras retrouvé, tu le placeras sous surveillance avec ordre de l’enfermer et de le faire fouetter. Tu porteras aussi plainte auprès des autorités responsables contre toute personne qui l’aurait hébergé et tu demanderas réparation.”37 Dès lors, quel sens extraordinaire devait prendre la métaphore *d'apolut rosis,* c’est-à-dire de rachat38, appliquée à la mort de Christ! Quel sentiment de profonde gratitude doit avoir animé un esclave à la pensée qu’il était aimé du Fils de Dieu! Celui-ci était mort pour lui, il était dorénavant son véritable Maître dans les cieux et auprès de lui, il n’y avait pas de partialité. Christ récompenserait son esclave fidèle, il lui donnerait l’héritage pour autant que celui-ci fasse son travail en toute humilité d’esprit, comme servant le Seigneur et pas seule­ment son maître terrestre.

Autre catégorie de la société gréco-romaine qui a été conquise par le caractère universel de l’Evangile: les femmes. On pourrait être tenté de surévaluer la discrimination politique et l’isolement social de la femme dans l’Antiquité. Pour leur part, H. Kitto 39 et J.P.V.D. Balsdon40 se sont efforcés de rétablir dans une perspec­tive plus juste la condition de la femme grecque et de la femme romaine, mais il reste néanmoins qu’elle appartenait bel et bien à ce qu’il convient d’appeler le “deuxième” sexe. A l’exception de certains membres de la famille impériale, une Livia ou une Messaline, la femme ne jouissait d’aucun droit et n’exerçait aucune influence publique; elle était entièrement soumise à la *potestas* de son mari. Sa condition était sensiblement la même dans le judaïsme41. Tout cela fut bouleversé avec la venue du christianisme. Dorénavant, hommes et femmes avaient la même valeur aux yeux de Dieu. On avait vu des femmes suivre Jésus tout au long de son ministère et lui rester fidèles alors même que les hommes avaient pris la fuite42. D’ailleurs, la femme joua un rôle important dans la propagation de l’Evangile; certaines

138

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

d’entre elles, comme Priscille, Lydie, Phœbé ou Syntyche se virent confier des ministères publics ou semi-publics; plus fréquemment, c’était dans le cadre de leurs foyers ou au lavoir43 qu’elles s’entretenaient de la Bonne Nouvelle. La découverte d’une foi qui leur conférait un statut d’égalité avec l’homme et leur offrait des possibilités de service a certainement incité bien des femmes à placer leur confiance en Jésus-Christ.

La classe cultivée n’était pas aussi absente de l’Eglise que pourrait le laisser croire une lecture superficielle de I Corinthiens 1:26. En effet, la communauté des croyants ne comptait pas seulement des “hommes ignorants et sans instruc­tion”; elle regroupait aussi de nombreux membres de la riche classe sacerdotale, des femmes de haute naissance telle l’épouse de l’intendant d’Hérode, l’un des fidèles *amici* 44 de ce dernier, des pharisiens influents, des Cypriotes aisés — dont Barnabas — ou encore d’éminentes personnalités de province, comme l’apôtre Paul lui-même. Dès le commencement, certains Romains avaient rejoint les rangs des chrétiens. Ne rapporte-t-on pas que le jour même de Pentecôte un groupe de citoyens romains s’étaient convertis, tout en conservant apparemment la nature bien spécifi­que de leur identité?45 Même un proconsul n’a pas dédaigné de se joindre à eux46, sans mentionner des officiers d’un grade moins élevé, tels certains centurions. Selon Pline, tous les échelons de la société, y compris des citoyens d’Empire, étaient représentés dans l’Eglise de Bithynie47, et il ne fait presque aucun doute que Flavia Domitilla, proche parente de l’empereur Domi- tien, et son mari Flavius Clemens48 aient tous deux embrassé la foi chrétienne. C’était probablement aussi le cas d’autres person­nalités éminentes du Ier siècle, notamment de Pomponia Grae- cina, épouse du vainqueur de Bretagne49 et d’Acilius Glabrio, autre membre distingué de la noblesse50. Hermas affirme nette­ment que l’Eglise romaine du IIe siècle51 comptait des riches parmi ses membres. A la question de savoir ce qui, dans 1 Evangile, attirait à Jésus-Christ ces hommes et ces femmes de la haute société, on peut répondre de façons diverses, mais des facteurs suivants doivent avoir joué un rôle. Prenons, par exemple, Saul de Tarse. Un sentiment de culpabilité et d’incapa­cité à se conformer aux exigences morales qu’il s’était fixées provoquait en lui un pressant besoin de purification. Il n’était pas le seul dans son cas52. Le proconsul de Chypre semblait avoir été

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

139

attiré depuis longtemps par la noblesse de l’éthique et du mono­théisme juifs, puisqu’il avait voulu avoir en permanence auprès de lui un érudit israélite pour l’instruire de ces choses. Il eut l’occa­sion de constater la supériorité de ce rejeton du judaïsme qu’était le christianisme. Il vit sa puissance, capable de frapper Elymas de cécité, mais aussi sa force de transformation morale, suffisante pour pousser un citoyen romain comme Paul à renoncer aux richesses et aux privilèges de sa position pour aller de Lieu en Lieu annoncer “l’enseignement du Seigneur.”53 Nous reviendrons plus loin sur l’importance des miracles dans la prédication primi­tive; qu’il nous suffise de souligner ici le rôle du miracle non pas en tant que tel, mais dans sa relation avec la prédication de l’Evangile. A part ces éléments qu’étaient le pardon et la puis­sance extraordinaire de la Bonne Nouvelle, nous ne pouvons que regretter d’être plutôt mal informés sur les autres facteurs qui attirèrent les classes les plus cultivées de l’Empire. Sans doute le christianisme répondait-il aux besoins moraux, religieux, sociaux et intellectuels mieux que ne l’avaient jamais fait soit le judaïsme, soit les cultes païens. Dans mon ouvrage *The Meaning of Salvation,* j’évoque ce que fut la quête du salut dans la pensée juive et dans la pensée païenne du Ier siècle; les gens le recherchaient au travers de la connaissance (allant de la haute philosophie à la magie pure) ou du sacramentalisme (cultes à mystères ou cérémonial sacrifi­ciel juif).

Or, voilà une religion qui combinait connaissance et sacrement comme une réponse au don de Dieu qui s’était fait homme et s’était livré lui-même54. Si, en théorie, l’éthique chrétienne ne se différenciait pas fondamentalement de ce qu’il y avait de meilleur dans l’enseignement du stoïcisme ou du judaïsme, c’est dans la pratique que le contraste devenait évident. Les chrétiens étaient mus par une motivation et une force toutes nouvelles. Selon eux, ce n’était rien de moins que l’Esprit de Dieu qui agissait dans leurs vies. Ils authentifiaient la grâce de Dieu par la pratique d’une vie communautaire fondée sur l’amour et la solidarité mutuelle qui frappait les païens comme quelque chose d’entière­ment nouveau. Voilà qui devait donner du poids à ce message proclamant l’avènement de F Age nouveau dans la personne de Christ55.

Petit à petit, les intellectuels eux aussi trouvèrent leur place dans les rangs des chrétiens. Les meilleurs d’entre eux

140

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

étaient essentiellement motivés par la recherche de la vérité. Or, le christianisme leur en offrait une, présentée comme étant la Vérité absolue sous une forme personnelle. De prime abord, celle-ci n’était pas très impressionnante. Paul reconnaissait lui-même que c’était folie d’imaginer que la sagesse universelle puisse s’identifier avec le sordide fait divers de l’exécution d’un condamné sur une croix56. Mais, là encore, toute la clé du mystère résidait dans la résurrection. Pour certains tout au moins, elle était bien la preuve que Jésus était celui qu’il avait prétendu être. Sans porter atteinte à l’unicité et à la souveraineté de Dieu, Jésus pouvait donc parfaitement être identifié avec cette sagesse précosmique largement reconnue dans les milieux juifs comme l’associée de Dieu dans l’œuvre de la création. C’est bien ainsi que Paul, Jean et l’auteur de l’épître aux Hébreux compre­naient la personne de Christ. Ils attribuèrent une forme person­nelle, celle de Jésus de Nazareth, aux spéculations auxquelles Philon s’était livré sur la *Sophia* et le *Logos* éternels. Il s’avérait, en fin de compte, que le christianisme était un enseignement de la sagesse57; grâce à lui, le monde prenait un sens. Ce que les apôtres firent dans un premier temps pour la société juive et hellénistique, Justin et les autres Apologètes le firent pour la société gréco-romaine. Le concept du Logos y était si répandu qu’il est possible de distinguer trois courants de pensée bien caractéristiques à l’arrière-plan de l’usage qu’en fait Justin (indépendamment de son contenu spécifiquement chrétien): le moyen-platonisme58, le stoïcisme59 et les écrits de Philon60. Justin et ses successeurs cherchèrent surtout à récupérer ce terme, dont l’usage était large et varié, pour véhiculer la vérité chrétienne. Cela leur permit de déclarer “chrétien” tout ce que la philosophie païenne pouvait compter de bon et de noble, de soutenir que le christianisme était aussi vieux que la création et d’expliquer la relation entre la création et la rédemption. L’entre­prise était extrêmement périlleuse — d’ailleurs, elle ne manqua pas d’entraîner toutes sortes de malentendus — mais elle était absolument nécessaire; en effet, elle mettait le message de Christ à la portée des intellectuels en recourant à une terminologie et à des concepts qui leur étaient déjà familiers. Justin, en tout cas, ne se gêna pas de faire largement état de ses convictions chrétiennes, qui contrastaient absolument avec toutes les autres options à propos du Logos: “Le Logos lui-même prit forme humaine,

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

141

devint une personne et fut appelé Christ-Jésus.”61 Forts de ces convictions, les premiers intellectuels chrétiens, depuis Paul et Jean jusqu’à Clément et Origène, rayonnaient de cette autorité que donne la certitude d’avoir découvert la clé du mystère de l’Univers, tandis que les autres philosophes la cherchaient encore à tâtons. Ainsi, après sa conversion, Justin n’eut pas à se défaire de sa toge. Il continua à pratiquer la philosophie; cependant, comme il le dit lui-même, il avait découvert que “seule cette philosophie était sûre et profitable.” 62

Un des traits caractéristiques des écoles philosophiques de la période hellénistique tardive était leur intérêt pour les questions religieuses; Tryphon s’exclame: “Les philosophes ne construi­sent-ils pas tous leurs discours autour de la question de Dieu ? Ne soulèvent-ils pas constamment le problème de son unité et de sa providence? N’est-ce pas le véritable devoir de la philosophie que de sonder la Divinité?”63 Justin abonde dans son sens, tout en faisant remarquer que les philosophes ne sont pas tous de cet avis. Quand il relate plus loin les circonstances de sa conversion, à la suite de sa rencontre avec le vieil homme, il avoue considérer sa recherche philosophique comme une véri­table *praeparatio evangelica.* Evoquant le rôle préparatoire qu’elle a joué dans son itinéraire spirituel, il déclare: “Et c’est pour cette raison que je suis philosophe. En outre, j’aimerais que tous m’imitent dans ma décision et que personne ne se tienne à l’écart des paroles du Sauveur.”64 Tout comme il avait préservé le scandale de l’incarnation dans son système philosophique, Justin fait aussi clairement comprendre la nécessité d’un engagement personnel envers le Sauveur. Les dernières paroles qu’il adresse à Tryphon sont un appel à croire en Christ. Il conclut sa *Première Apologie* en suppliant l’empereur “de faire ce qui est agréable à Dieu” s’il est arrivé à la conviction du bien-fondé de la cause chrétienne. Quant à sa *Deuxième Apologie,* elle se termine par la prière que ses lecteurs romains “puissent si possible se convertir, car ce n’est que dans ce but que nous avons composé ce traité”. On percevait toujours le message tel qu’il avait retenti à Jéru­salem, mais la plume des philosophes chrétiens avait su l’expri­mer dans le vocabulaire d’Athènes.

Il y avait aussi tous ceux qui, dans le monde hellénistique, étaient épris de religion. Qu’ils aient été initiés à l’un ou l’autre des cultes à mystères ou qu’ils en aient simplement entendu

142

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

parler65, il est certain que nombre de caractéristiques du rituel chrétien, de sa théologie et de sa terminologie ne pouvaient manquer d’évoquer en eux des échos familiers et, de ce fait, leur faciliter l’appréhension du message de l’Evangile. Le vocabulaire qu’utilisaient les apôtres n’était pas sans rappeler celui des mystères: *mustërion* (mystère), *epoptës* (initiés), *zëë aïônios* (vie éter­nelle), la racine *teleios* dont l’usage était si répandu et à propos de laquelle Lucien pouvait dire que Jésus avait apporté au monde un nouveau *teletë* ou rite d’initiation66. La nouvelle naissance au travers du baptême était un concept courant et il n’était pas choquant non plus de l’associer à l’idée de mort et de résurrection avec la divinité67. Tout aussi familier était le principe du repas sacré au cours duquel les fidèles se nourrissaient, au travers d’un sacrement, de la personne du dieu en vue d’une identification temporaire avec celui-ci dans l’apothéose68. Mais le baptême chrétien se différenciait des autres en ce qu’il incorporait le nouveau converti à la personne historique de Jésus ressuscité des morts; quant à l’eucharistie, elle ne faisait pas forcément de celui qui y participait un *pneumatikos* (être spirituel) 69 : dans l’esprit du croyant, elle évoquait la possibilité d’une relation personnelle avec Dieu plutôt que l’aspiration à “consommer de la divinité”. Il est certain que la nature exclusive du christianisme ne pouvait manquer d’intriguer ceux qui étaient attirés par les cultes à mystères. Contrairement à ceux-ci, le culte nouveau était exclusif et ne supportait aucune infidélité; et pourtant on n’avait pas à payer d’exorbitantes cotisations d’entrée: le “mystère” était ouvert à tous ceux qui répondaient à son appel à la repentance, à la foi et à l’obéissance envers son fondateur crucifié et ressuscité des morts. Au demeurant, ce dernier n’était pas une de ces anciennes figures mythiques, un Osiris, un Adonis ou autre. C’était un personnage historique qui avait démontré qu’il était Dieu incarné70.

Il est tentant d’accorder une importance excessive aux cultes à mystères dans notre approche du climat religieux de l’Antiquité. Bien plus important fut le rôle joué par le paganisme traditionnel, qui était la religion officielle en Grèce et à Rome, avec tout son panthéon. Nous verrons plus loin l’attitude que les chrétiens adoptèrent à son égard. Ce qu’il faut savoir, c’est que bon nombre de citoyens romains avaient perdu leurs illusions et se détour­naient de cette religion d’Etat71. Ils continuaient à la soutenir

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

143

parce que les conséquences de leur défection auraient été trop désastreuses 72, mais ils étaient déçus, tout comme ils l’étaient par les mystères orientaux73. Par contre, ils honoraient les dieux lares et les divinités champêtres 74 et s’efforçaient de faire preuve de*pietas* dans leur vie de tous les jours. Juvénal, un contemporain de Paul, appartenait à cette catégorie de Romains. Parfaitement désabusé à l’égard du culte de l’empereur 75 (dont, au demeurant, il était lui-même prêtre!)76, plutôt cynique face à la déification d’abstractions 77 comme *Pax, Fides, Pudicitia* et autres (“ Pourquoi ne déifie-t-on pas *Pecunia —* l’argent — demandait-il, puisque c’est ce que les gens adorent le plus ! ”), il éprouvait un grand respect pour les cultes simples et rustiques de Cérès et de Minerve78. En fait, c’est cette religion campagnarde qui résista le plus farouchement à la poussée de l’Evangile et qui survécut le plus longtemps (on la retrouve encore aujourd’hui), souvent sous un mince vernis de christianisme. Il est vraisemblable que les chrétiens l’aient approchée à la manière de Paul et Barnabas en face de la foi bucolique des habitants de Lystre 79 : en proclamant l’existence d’un Dieu Créateur unique, qui, loin d’être entretenu par toutes sortes d’offrandes, est lui-même le grand Dispensateur de toutes choses.

Il n’aurait pas été difficile à un évangéliste de convaincre un homme comme Juvénal de la gravité de ses défaillances, lui qui stigmatisait si âprement la morale désastreuse de la haute société: il désavouait par exemple la licence sexuelle de l’aristocratie tout en étant prêt à la tolérer dans les milieux populaires !80

La profonde immoralité dans laquelle baignait toute la société doit avoir dégoûté plus d’un honnête homme, dont la réaction pouvait l’inciter à s’approcher du christianisme. Cette religion nouvelle présentait, en effet, une exigence morale très élevée, mais dans un climat d’amour et d’accueil mutuel. Plus encore, elle avait le pouvoir de donner, à ceux qui voulaient s’y conformer, la force de le faire. Il est intéressant de relever que l’équivalent grec de la vénérable *pietas* romaine tant vantée par Virgile et Juvénal n’est autre que le mot *etisebeia* utilisé par les derniers auteurs du Nouveau Testament pour désigner la foi chrétienne. On peut se demander si les chrétiens n’ont pas délibérément choisi cette expression pour accentuer le contraste avec l’austérité ennuyeuse de la *pietas* romaine. Dans quelques passages des épîtres pasto­rales et de II Pierre, “piété” semble vouloir revêtir un sens

144

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

presque identique à son équivalent romain 81 ; ailleurs, par contre, la connotation est infiniment plus riche. *Ueusebeia* n’est rien de moins que le fruit des promesses divines82. Nourrie par la puissance de Dieu 83 et rattachée à sa vérité 84, elle est le canal d’un amour venu de Dieu 85.

Quant au citoyen moyen — à supposer qu’une telle abstraction puisse exister — qu’est-ce qui pouvait bien le pousser vers le christianisme? Sans aucun doute, l’amour manifesté par les chrétiens devait compter pour beaucoup86; il y avait aussi les qualités morales qui caractérisaient les croyants 87, la chaleur de leurs rapports88, leur enthousiasme et la valeur universelle du message qu’ils proclamaient. Autre attrait: la réconciliation avec Dieu, ce grand inconnu que l’on pressentait à l’arrière-plan de l’antique polythéisme et dont l’homme se sentait instinctivement séparé. On ne pouvait manquer d’être attiré par le pardon qu’offrait le christianisme, un pardon dû à la seule initiative de la grâce : Dieu était venu à la rencontre des hommes et avait résolu une fois pour toutes au Calvaire le problème de la culpabilité et de l’aliénation du genre humain. Quel privilège aussi de connaître le Christ vivant et de pouvoir mettre sa confiance dans le Res­suscité! Les chrétiens proclamaient — et manifestaient — cette vérité. Cela donnait une dimension nouvelle à la vie, ici et maintenant, sans qu’il faille attendre dans l’incertitude ce que l’au-delà pouvait réserver. Beaucoup d’adeptes furent gagnés par l’assurance et la confiance dont témoignaient ces chrétiens prêts à sacrifier leur foyer, leur confort, leurs amis, et jusqu’à leur propre vie pour répandre l’Evangile. On peut aussi mentionner la crainte du jugement, un thème sur lequel les prédicateurs du TIC siècle ont mis un accent tout particulier89. Mais la dimension du message qui, à elle seule, a dû le plus attirer l’homme de la rue, c’était l’annonce de la délivrance: délivrance des démons, délivrance du Destin, délivrance de la magie.

Jésus était dépeint par les premiers chrétiens comme celui qui avait livré un combat de chaque instant contre le monde des démons90. Ceux-ci étaient très réels pour l’homme de l’Antiquité. Pour s’en convaincre, il suffit de se référer à la “Véritable Doctrine”, à laquelle Celse presse ses contemporains de retour­ner et où l’on voit que les démons étaient généralement consi­dérés comme les subordonnés du grand dieu91. Ils lui étaient

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

145

certes inférieurs, mais pas moins dangereux pour qui les affron­tait. Ils jouaient un rôle très actif: on les voyait à l’origine des maladies et des calamités; il fallait à tout prix se les rendre propi­ces92. Une telle conception est à la base de la plupart des sacrifi­ces de l’Antiquité. On la retrouve d’ailleurs dans les communau­tés animistes d’aujourd’hui. Comment se libérer de ces *daimonia?* Le témoignage de Tatien est révélateur du soulagement et de la joie que Christ peut apporter à celui qui, tout au long de sa vie, a été assailli par les forces du mal sans jamais savoir comment leur résister. C’est avec la plus profonde gratitude qu’il évoque sa “délivrance d’une multitude de maîtres et de dix mille tyrans”93 et il s’écrie triomphalement: “Nous sommes au-dessus du Destin et, à la place des démons trompeurs, nous avons découvert un Maître qui ne déçoit jamais.”94 Justin, lui aussi, connaissait par expérience le pouvoir des “esprits malins et menteurs... les démons qui sont hostiles à Dieu et qu’autrefois nous servions”95. Depuis sa conversion, il connut également “... celui que nous appelons l’Aide et le Rédempteur, lui dont la seule force du nom fait trembler les démons; aujourd’hui, ils sont conjurés et soumis par le nom de Jésus-Christ, le Crucifié du temps de Ponce-Pilate; si bien qu’il apparaît à tous que son Père lui a donné une puissance telle que les démons sont soumis à son nom.” 96 Tel est précisément le message du Nouveau Testament. Tout au long de son ministère, Jésus chassa les démons et les vainquit une fois pour toutes au Calvaire; “il a dépouillé les dominations et les autorités, et les a livrées publiquement en spectacle, en triom­phant d’elles par la croix”97. Affirmer la Seigneurie de Jésus revenait à proclamer sa souveraineté sur les démons. Ce message rencontrait un écho considérable. En effet, si Jésus avait chassé les démons par le doigt de Dieu, alors il était bien vrai que le Royaume de Dieu s’était approché.

L’astrologie98 jouait aussi un rôle très important au Ier siècle de notre ère; la cosmologie géocentrique popularisée par Hipparque au IIe siècle avant J.-C. avait entraîné la croyance désormais largement répandue que les événements terrestres étaient déterminés par les astres. *Anankë* (nécessité) et *Heimarmenë* (ce qui est décrété) devaient fatalement suivre leur cours. C’est d’ailleurs ce qui explique la courageuse résignation des stoïciens. Quant aux âmes moins nobles, soit elles se détour­naient du culte des dieux ", considérant que c’était là une perte

146

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

de temps, puisque tout était déterminé d’avance, soit elles se tour­naient vers des divinités qui se prétendaient supérieures au Destin: Sérapis, Isis, Mithra et autres100. Mais Jésus, lui, était proclamé comme Seigneur, Maître du livre du destin 101, comme celui qui avait brisé la domination exercée sur l’homme par les puissances astrales. Selon le Dr Ralph Martin, c’est dans un tel contexte qu’il faut restituer l’hymne christologique primitif de Philippiens 2:5—11: “Christ est publiquement proclamé comme *Pantocrator* et Souverain sur tous ses rivaux; les divinités astrales se prosternent en signe d’abdication, la fin de leur règne est scellée.” Quant aux implications morales de la proclamation de Christ comme Seigneur du Destin, elles pouvaient être exposées d’une manière qui n’avait pas son égal dans les cultes à mystères. R. Martin continue en disant: “Le caractère de ce Dieu, à la volonté duquel l’Univers est soumis, n’a pas d’autre définition que la personne de Jésus-Christ lui-même. Il n’est pas une puissance arbitraire, une force capricieuse, ou un Destin indiffé­rent et sans pitié. Toute sa nature est Amour... Son titre à la Seigneurie ne peut se comprendre qu’en termes de service et de don de soi.”102 Il fait aussi remarquer que le “Chœur des Astres”103 d’Ignace est précisément une expression de cette victoire sur les puissances astrales. Dans le monde hellénistique, elle ne pouvait manquer d’apporter à l’homme de la rue un soula­gement inimaginable.

Libération du Destin signifiait également libération de la magie. Par le jeu d’une tragique inconséquence, non seulement les hommes se trouvaient à la merci d’un Destin aveugle, mais ils étaient encore les jouets des puissances occultes opérant au travers de ceux qui en détenaient les grimoires. On repense au bossu porte-bonheur à Pompéi et à Antioche, ou, à Antioche encore, aux mosaïques représentant le mauvais œil attaqué par tous les talismans populaires de l’époque, épée et scorpion, serpent et chien, corbeau et trident104. Mais la puissance du Christ ressuscité constituait une arme bien plus efficace105. Ignace, dans le passage cité plus haut où il compare Jésus à l’Astre, déclare joyeusement qu’avec l’apparition de celui-ci “toute magie disparut, toute trace de perversité s’évanouit, l’ignorance fut extirpée et l’ancien royaume détruit.”106 Irénée ne néglige rien pour mettre en évidence la supériorité du miracle chrétien sur la magie. Contrairement à celle-ci, le miracle ne

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

147

trompe jamais personne, ses effets sont durables tandis que ceux de la magie ne le sont souvent pas. En outre, le miracle chrétien se manifeste non seulement en vue du bien physique, mais encore du bien spirituel de la personne; impossible d’en dire autant de la magie; enfin, son efficacité repose entièrement sur le miracle suprême, la résurrection du Seigneur d’entre les morts au troisième jour107. C’était encore une manière d’interpréter l’accomplissement de la parole souvent citée du Psaume 110: 1. Jésus-Christ était Seigneur; en faisant joyeusement confiance au *Cbristus Victor,* l’homme moyen de l’Antiquité pouvait découvrir dans la foi chrétienne une délivrance impossible à trouver nulle part ailleurs 108.

Telles furent quelques-unes des différentes formes dans lesquelles l’Evangile sut se mouler pour aller à la rencontre des divers besoins de la société hellénistique si complexe au sein de laquelle le christianisme fit irruption à partir d’Antioche. Mais il nous faut également examiner les éléments permanents de l’appel lancé par les chrétiens aux Gentils, compte tenu des données générales du kérygme tel que nous l’avons étudié au chapitre 3.

**Unité d’approche**

Les premiers évangélistes se sont trouvés d’accord, semble-t-il, pour penser que les trois points suivants devaient figurer en permanence dans la prédication de la Bonne Nouvelle aux païens: attaque de l’idolâtrie; proclamation du seul et unique Dieu véritable; implications morales de ce message. Cela n’empêchait pas, par ailleurs, une grande variété dans la présen­tation du message, afin de répondre aux besoins d’auditoires très divers.

Un contexte primitif : Lystre

Le Nouveau Testament lui-même nous fournit deux exemples de prédication missionnaire dans un contexte entièrement païen : les discours de Paul aux habitants de Lystre et d’Athènes. Le premier sert de prolégomènes à l’Evangile dans une région agricole arriérée, le second dans le centre culturel du monde. Avec l’éclairage d’autres textes, tels I Thessaloniciens 1 et

148

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Romains 1, ils nous donnent un bon aperçu de ce que pouvait être cette prédication missionnaire en milieu païen. On y trouve à la fois les traces de ce qu’était l’apologétique juive et le germe de ce qu’allaient être les attaques des Pères Apologètes du IIe siècle.

A Lystre, la scène est champêtre, voire primitive. Les princi­paux protagonistes sont les gens du terroir109 qui parlent le lycaonien, et non des intellectuels parlant latin110. Quelques touches par-ci par-là nous donnent une idée des environs de la localité — il y a le temple de Zeus Propolis111 et aussi le culte commun de Zeus et d’Hermès112, mais il apparaît de toute évidence que l’intention première de Luc est de nous donner un exemple de la manière dont les chrétiens approchaient les païens des classes non cultivées. Non seulement Paul et Barnabas s’efforcent de détourner de leurs personnes les honneurs divins qu’on veut leur rendre — détail intéressant en effet, la légende voulait que Zeus et Hermès aient une fois rendu visite aux paysans de l’endroit113 — mais encore ils dénoncent sans ménagement la folie de l’idolâtrie. Les idoles ne sont littérale­ment que des “nullités” ou des “futilités”, selon les termes utilisés en grec aussi bien qu’en hébreu. Vanités que ces dieux censés exiger des hommes des offrandes sacrificielles ! En réalité, il n’y a qu’un seul Dieu, qui donne toutes choses à tout homme, en vertu de sa grâce commune. C’est lui qui est le Créateur et le soutien de l’Univers, c’est lui qui pourvoit à tous les besoins de ses créatures. Et ce Dieu n’a pas manqué de laisser des témoignages parmi les hommes; sa constance et sa générosité sont autant de gages de sa bonté. Une bonté qui est allée dans le passé jusqu’à permettre aux hommes de marcher selon leurs voies; dorénavant toutefois (l’implication est inévitable et elle sera soulignée tout spécialement à Athènes), il appelle les hommes à la repentance et les invite à se confier en ce Jésus qu’il a envoyé.

Luc a déjà donné suffisamment d’exemples de la proclamation de l’Evangile aux Juifs pour ne pas avoir à relater la suite du sermon. Après cet appel initial au monothéisme, à la réponse éthique qui devait en découler et à l’abandon des idoles, c’est le kérygme apostolique traditionnel qui devait trouver sa place. L’approche des juifs se faisait au travers de F Ancien Testament; celle des païens s’est faite semble-t-il au travers de la lumière de la révélation naturelle114 pour aboutir à Christ. C’est la même

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

149

approche que Paul adopte à propos des “païens qui ne connaissent pas la Loi” (selon Romains 2: 12ss.), bien que l’orientation de son argumentation soit différente (il y démontre, en effet, que les païens sont coupables de ne pas avoir adoré ce Dieu, pressenti même vaguement derrière leur panthéon plétho­rique.) Il n’est fait aucune mention des Ecritures de l’Ancien Testament, mais on les devine, sous-jacentes 115. La démarche évoque certains des grands textes d’Esaïe et des Psaumes 1,6 et leur réquisitoire contre l’idolâtrie. Cette tradition fut d’ailleurs reprise dans la littérature sapientiale, dans la lettre d’Aristée, dans les *Oracles sibyllins* et dans le *Contre Apion* de Josèphe. C’est elle qui servit de tremplin à l’apologétique juive destinée aux païens. Elle fut tout bonnement reprise par les chrétiens comme une préface nécessaire à l’Evangile. Inutile de prêcher Jésus comme Seigneur si c’est pour qu’il vienne grossir les rangs d’un panthéon déjà surpeuplé. Il est la manifestation du seul Dieu véritable: en cela réside la signification même de son être. Dans le sermon de Paul à Lystre, nous retrouvons la première partie du processus décrit dans I Thessaloniciens 1:9s.: “Vous vous êtes convertis à Dieu en abandonnant les idoles pour servir le Dieu vivant et vrai”, la suite de ce verset montre comment les Thessaloniciens attendent dorénavant le retour des cieux de ce Jésus en qui ils ont mis leur confiance et qui les délivrera de la colère; telle était la suite logique de la prédication de l’Evangile aux païens, une fois établis l’unité de Dieu et le rejet des idoles.

**Un contexte cultivé: Athènes**

Dans le discours de Paul à Athènes, un des passages les plus discutés du Nouveau Testament, nous trouvons le même contenu, mais présenté à un tout autre niveau intellectuel. Dans un premier temps, nous assistons à la réaction de Paul face aux multiples manifestations d’idolâtrie déployées à Athènes ,I7.

Il n’était pas un endroit au monde où le culte des divinités païennes ait pu être plus séduisant qu’au milieu des statues de l’Acropole. Luc va esquisser très subtilement l’attaque que Paul s’apprête à porter contre l’idolâtrie, après nous avoir laissé deviner les sentiments des Athéniens à l’égard de l’Apôtre. En effet, ils semblent l’avoir soupçonné de vouloir tout bonnement ajouter deux nouveaux dieux à l’Olympe, en l’occurrence Jésus et Anastasis: le “Guérisseur” et son épouse “Restauration”118 —

150

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

ce qui constitue en soi un excellent témoignage rendu, à Athènes même, à la prédication apostolique et à la manière dont elle était centrée sur la personne et la résurrection de Jésus. L’attaque devient plus précise au moment où l’autel consacré à un dieu inconnu fournit à Paul la rampe de lancement qui lui permet de présenter le seul vrai Dieu: “Ainsi donc, étant de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à de l’or, à de l’argent ou à de la pierre sculptée. ” (Objets de dévotion qui ne faisaient en tout cas pas défaut autour de Paul et de son auditoire 1)

Les arguments en faveur du monothéisme sont ensuite présen­tés de façon complète et intelligente. L’inscription “A un dieu inconnu” 119 est utilisée avec habileté pour apporter la preuve de l’insuffisance du polythéisme. On ne connaît pas très bien l’origine d’un tel autel ’20, et les rapports des auteurs anciens sont souvent contradictoires. Néanmoins, “il semble que deux raisons majeures aient poussé les païens à ériger des autels à des dieux inconnus: soit ils considéraient ces derniers comme les responsa­bles possibles de calamités ou de sorts favorables, soit ils crai­gnaient d’avoir péché par omission et pensaient pouvoir y remédier grâce à ce stratagème. Il ne faut pas oublier non plus que les Grecs avaient toujours eu tendance à identifier la divinité avec l’impersonnel et l’indéfini.” 121

Ayant montré aux Athéniens que leur propre inscription prou­vait la nature superficielle et insécurisante du polythéisme, Paul entreprend de les entraîner, à partir du caractère impersonnel et indéfini de la divinité présupposé par la dédicace de leur autel, vers une révélation de la nature personnelle et spécifique du Dieu de la Bible. Il ne s’appuie évidemment pas sur l’Ancien Testa­ment, c’eût été maladroit et dépourvu de signification pour ses auditeurs. S’il fait des citations, c’est à des poètes grecs qu’il les emprunte. Mais, comme à Lystre, sa doctrine de Dieu reste abso­lument biblique tout comme certains traits de la terminologie qu’il utilise122. Il s’agit là d’une véritable apologétique, et en même temps d’une authentique évangélisation: Paul préserve le fond tout en adaptant la forme au degré de perception de ses auditeurs. Il présente Dieu comme le seul et unique Créateur du monde et de l’espèce humaine. Il n’est pas de sanctuaire, pas même le Parthénon, qui puisse le contenir. C’est lui qui est le dispensateur de toutes choses et il n’a besoin ni des hommes, ni

L’ÉV/\NGÉLIS/\TION DES GENTILS

**151**

de leur culte, ni de leurs sacrifices. Il nous semble réentendre le Psaume 50: “Je ne prendrai pas un taureau dans ta maison, ni des boucs dans tes bergeries, car tous les animaux des forêts sont à moi, toutes les bêtes des montagnes par milliers... Si j’avais faim, je ne te le dirais pas, car le monde est à moi et tout ce qu’il renferme.” 123

Comme le fait remarquer F.F. Bruce: “Nous avons là une remarquable combinaison de la philosophie épicurienne, selon laquelle Dieu n’a pas besoin des hommes et ne peut pas être servi par eux, et des convictions des stoïciens pour qui Dieu est la source de toute vie. On voit qu’en toute circonstance, Paul s’efforce de rejoindre ses auditeurs sur leur terrain”124... même si c’est pour en saper les fondements !

Le Dieu Créateur est ensuite présenté comme le Soutien de cette humanité qu’il a créée à partir d’une souche commune — une pensée qui ne devait pas tellement séduire les Athéniens! 125 — en vue d’un objectif commun, celui de le rechercher et de le trouver. Et cette quête n’avait rien de déses­péré. Dieu n’est éloigné d’aucun d’entre nous. “En lui nous vivons, nous nous mouvons et nous avons notre existence”, écri­vait Epiménide, et, pour Aratus126, “nous sommes en effet ses enfants”. Paul cite des poètes païens pour prêcher une doctrine biblique127, à savoir que des êtres doués d’un statut personnel doivent leur origine, leur raison d’être, leur vie et tout le reste à un Dieu Créateur personnel. Dans le passé (cf. la conclusion de Lystre), Dieu avait fermé les yeux sur le coupable aveuglement de l’humanité, mais la situation avait changé depuis que la venue de Jésus-Christ avait jeté une lumière éblouissante sur la personne du Créateur.

C’est à ce point que le sermon de l’Apôtre prend son contenu spécifiquement chrétien : chacun est amené à une sérieuse prise de conscience de sa responsabilité morale devant le Dieu qui a créé le monde et continue de veiller sur lui. Ce n’est pas une idole ou une abstraction que l’auditoire voit dépeinte devant lui, mais l’homme que Dieu a oint. Du même coup, c’est un appel pressant à changer d’attitude face à ce Dieu suprême qui a fait de son envoyé le Sauveur et qui en fera le Juge, en vertu de sa résurrection.

Il n’est pas dans notre propos d’examiner ici les difficultés et les problèmes que soulève le discours de Paul. Nous nous

152

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

contenterons d’en relever les trois points fondamentaux: dénon­ciation de l’idolâtrie; apologie du seul Dieu véritable; change­ment de comportement moral impliqué par la relation de l’homme avec Dieu. On ne peut s’empêcher d’évoquer Romains 1. On y retrouve exactement les mêmes données, même si le contexte et l’intention de Paul sont différents. Unité de Dieu, vanité des idoles, conséquences éthiques d’un choix de vie idolâtre, conduisant à s’éloigner sciemment du vrai Dieu — tout y figure en bonne place: “Car ce qu’on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant fait connaître. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l’œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables.”128 Pourquoi? A cause de l’idolâtrie: “Puisque, ayant connu Dieu, ils ne l’ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces... ils ont changé la vérité de Dieu en mensonge et ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur.” 129 Quant aux implications éthiques, elles sont évidentes: le culte des idoles a entraîné l’immoralité et la folie, “un esprit vil et une conduite impure”. Suit alors la triple et terrible sentence: “Dieu les a livrés.” Livrés à quoi ? A ces passions destructrices qu’ils se sont eux-mêmes choisies 130. Ayant refusé Dieu, les impies se retrou­vent prisonniers de leur propre refus. Sans doute cette drama­tique prédication de Paul sur la justification de Christ est-elle caractéristique de l’épître aux Romains, mais c’est fondamen­talement la même position que l’Apôtre adopte dans le sermon qu’il tient sur l’Aréopage, même si celui-ci n’est pas orienté tout à fait dans la même direction et si le ton en est moins mordant. C’est ainsi que les chrétiens approchaient les païens, cultivés ou non, et leur intention n’était pas différente de celle qui les animait quand ils démontraient aux Juifs qu’ils avaient rompu avec la Torah.

A l’assaut de l’idolâtrie

Pendant des siècles, les chrétiens s’en tinrent fermement à cette manière d’approcher les païens. On la retrouve chez Lactance, au début du IVe siècle: “Nombreuses sont les marches qui mènent à la maison de la vérité, et il n’est facile pour personne d’en atteindre le sommet. Frappé d’éblouissement par l’éclat de la vérité, celui qui ne s’est pas avisé de bien assurer ses assises risque bien de dévaler jusqu’au bas de l’escalier. Le

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

153

premier degré consiste à saisir la nature des fausses religions et à rejeter le culte impie de ces divinités faites de mains d’homme. On se hisse sur le deuxième degré quand on a perçu dans son esprit que Dieu est un, qu’il est le Très-Haut dont la puissance et la providence créèrent le monde dès les origines et en guident la destinée. On est sur la troisième marche quand on connaît son Serviteur, ce Messager qu’il envoya en ambassade sur la terre.”131

En un sens, les chrétiens n’étaient pas des novateurs dans leur attaque du polythéisme: depuis Platon 132, il avait été la cible des penseurs grecs aussi bien que des apologistes juifs \*33. Cependant, abstraction faite du judaïsme — dont le monothéisme exclusif et sans pareil dans l’Antiquité passait pour une véritable curiosité — il importe de se rendre compte à quel point les chrétiens se frayaient un chemin entièrement nouveau. Même si l’on tient compte de la tendance au monothéisme qui était présente dans le monde hellénistique aux IIe et Ier siècles avant J—C., on constate que les anciennes divinités n’avaient nullement été mises de côté134. Il est vrai que les récits d’Homère relatant leurs amours et leurs guerres avaient perdu tout crédit auprès de quiconque avait reçu un minimum d’éducation. Mais pourtant, comme nous l’avons déjà vu, le monde fourmillait de *daimonia,* ces forces de la nature mythifiées par les poètes. Ces *daimonia* étaient des réalités que l’on ne pouvait ignorer. Ils étaient communément considérés comme les agents subordonnés d’un Dieu unique. “La seule doctrine sur laquelle tout le monde soit d’accord, écrivait Maxime de Tyr, est qu’un seul Dieu est roi et Père de tous, et qu’il y a de nombreux dieux, fils de Dieu qui régnent avec lui. Cette croyance est partagée par les Grecs et les barbares.”135 II était donc possible de réconcilier polythéisme et monothéisme, et le culte rendu aux divinités subordonnées était considéré comme devant atteindre, en fin de compte, la Divinité suprême. Il était par conséquent dangereux de négliger ses devoirs à l’égard des dieux traditionnels, car, même s’ils devaient ne pas exister sous la forme que leur prêtait la croyance populaire, le Grand Dieu pouvait se formaliser de ce manque de respect, et, du même coup, l’Etat lui-même étais mis en danger ’36. C’est la raison pour laquelle les païens tenaient les chrétiens pour des athées 137 et, par voie de conséquence, pour des ennemis de l’Etat.

Il aurait été facile d’arriver à un compromis. Un geste de respect envers les dieux traditionnels ou le buste de l’empereur,

154

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

cela ne portait guère à conséquence, et s’y refuser semblait discourtois. Mais les chrétiens étaient inflexibles. Le moindre soupçon d’idolâtrie provoquait les réactions les plus vives. Pour s’en convaincre, il suffit de lire les Pères Apologètes. Les chré­tiens n’allaient pas au théâtre, ils n’assistaient pas aux combats de gladiateurs; ils se tenaient à l’écart des banquets publics. Pour beaucoup d’entre eux, il était hautement suspect de servir dans l’armée, d’avoir une profession d’enseignant ou de travailler dans une administration, en raison de l’idolâtrie toujours sous-jacente à ces fonctions138. D’ailleurs, toute la vie publique en était imprégnée et on ne s’étonne pas que les chrétiens aient été tentés ou de s’enfermer dans un ghetto, à l’écart du monde, ou alors de se relâcher et de perdre les traits caractéristiques de leur foi. Il n’était pas facile de trouver un équilibre. Paul marche sur la corde raide et frôle la contradiction quand il aborde le problème des viandes sacrifiées aux idoles. C’est ainsi qu’on voit les Nicolaïtes, ces relaps de l’Apocalypse, entrer en conflit ouvert avec les membres plus conservateurs de l’Eglise, comme Antipas qui tint bon et refusa de se compromettre d’aucune manière.

Sans aucun doute, cette dernière tendance fut majoritaire dans l’Eglise des deux premiers siècles de notre ère. En tout cas, l’idolâtrie y était considérée comme le plus odieux des péchés.

Le monothéiste exclusif pouvait adopter deux attitudes types face aux divinités païennes. On les retrouve toutes deux chez les Apologètes et déjà dans les épîtres pauliniennes. Soit on consi­dérait qu’il n’existait rien qui ressemblât de près ou de loin à ces divinités que les païens adoraient: “Nous savons qu’il n’y a point d’idole dans le monde et qu’il n’y a qu’un seul Dieu.” 139 Soit on disait: l’idole n’est rien en soi, mais elle peut servir de moyen aux *daimonia* pour vous atteindre et vous faire du tort. “Que dis-je donc? Que la viande sacrifiée aux idoles est quelque chose, ou qu’une idole est quelque chose? Nullement. Je dis que ce qu’on sacrifie, on le sacrifie à des démons et non à Dieu; or, je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons.” 140

Malgré une apparence contradictoire, l’attitude de Paul était fondamentalement cohérente face à cette question des idoles. Cependant, le processus de sa pensée était plutôt compliqué et, même si Origène réussit à concilier les deux points de vue d’une manière adéquate141, la plupart des chrétiens du IIe siècle se rangèrent soit dans un camp, soit dans l’autre. Ainsi, *ïEpître à*

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

155

*Diognète* se rit de l’idolâtrie à la manière d’Esaïe: “Ne sont-ils pas tous sourds, aveugles, incapables de se mouvoir? Ne sont-ils pas tous sujets à la corruption, à la pourriture? Voilà ce que vous appelez des dieux, ce que vous adorez et ce à quoi vous finissez par devenir semblables! ” 142

Cependant, l’attitude la plus répandue était celle d’un Justin ou d’un Tatien: sans doute la forme de l’idolâtrie prêtait-eïle à rire, mais ils prenaient très au sérieux les puissances démoniaques qui se cachaient derrière elle. Les démons se nourrissaient de la graisse des sacrifices ’43; c’est pourquoi il était particulièrement important pour les chrétiens de ne rien avoir à faire avec le système sacrificiel. Personne ne doutait que les puissances du mal puissent être mises en déroute, à condition toutefois qu’elles rencontrent une opposition sans compromis, et uniquement par la puissance du nom de Jésus. C’est bien ce que dit Tertullien quand il écrit: “Leur affaire, c’est de renverser l’homme.”144 L’affaire des chrétiens, elle, c’était de leur déclarer une guerre totale, en s’appuyant sur la victoire de Christ.

Mais voici une autre raison pour laquelle les croyants stigma­tisaient et exécraient l’idolâtrie sous quelque forme que ce soit: ils étaient persuadés (et on ne peut que les louer de la perspicacité de leur jugement) que celle-ci allait de pair avec l’immoralité. La réalité dans laquelle ils vivaient en donnait chaque jour la preuve. Une des caractéristiques propres au monothéisme judéo-chrétien est d’avoir insisté sur le fait qu’une religion véritable est indisso­ciable d’une éthique véritable. Il est impossible, dans un seul et même temps, de faire serment d’allégeance à un Dieu pur et de vivre d’une manière dissolue. Aucune religion de l’Antiquité n a établi un rapport contraignant entre conviction et comporte­ment, même si, à l’occasion, et pour des raisons de cérémonie et de rite, on exigeait des adeptes de certains cultes qu’ils s’abstien­nent temporairement de rapports sexuels ou d’infractions aux lois145. Dans l’ensemble, il est parfaitement vrai que l’idolâtrie n’allait pas sans l’immoralité. Justin, dans la foulée de la longue tradition du judaïsme intertestamentaire146, pensait pouvoir expliquer ce lien empirique entre fausse croyance et faux compor­tement. Les démons devaient leur existence aux relations sexuelles entre anges déchus et femmes de mortels (Gen. 6:1 ss.); ils assujettirent ensuite le genre humain et “semèrent parmi les

156

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

hommes les meurtres, les guerres, les adultères, l’intempérance et les vices de toute sorte”147.

Ses successeurs, au nombre desquels se trouve Athénagore I48, lui emboîtèrent le pas. Cette approche avait l’avantage de combiner deux des trois points caractéristiques de la pré-évangé­lisation des païens: la dénonciation des fausses croyances (idolâ­trie) et de l’inconduite (conséquences éthiques de celle-ci); ce qui conduisait de façon naturelle au troisième point: la proclamation du seul Dieu véritable, le Père du Seigneur Jésus-Christ. Toute­fois, c’était aussi une doctrine dangereuse. Il devenait en effet très tentant pour les chrétiens indolents ou immoraux de rejeter toute la responsabilité de leurs péchés sur les démons. Origène pressen­tit qu’il fallait réagir contre cette déviation : “Certains croyants de moindre intelligence pensent que toutes les transgressions humai­nes sont le fait des pouvoirs opposés (c’est-à-dire des démons) agissant en eux et faisant violence à l’esprit du pécheur.” 149 II est certain que Justin aurait été le premier à s’opposer à de telles conclusions dérivées de sa doctrine: en effet, lorsqu’il évoque les démons, dans sa *Première Apologie*150, il enchaîne aussitôt en soulignant le contraste entre la cruauté et l’immoralité de ceux qui vivent sous leur empire, et, d’autre part, la joie, l’amour, la chasteté et l’humilité des chrétiens “qui ont renoncé au culte des démons pour s’attacher, par le Fils, au seul Dieu non engendré”.

C’est le monothéisme passionné de Justin qui l’avait poussé à se servir d’une arme dangereuse pour combattre ce qui était aux yeux des premiers chrétiens (pour des motifs à la fois éthiques et religieux) le péché *fondamental-,* l’idolâtrie. “L’idolâtrie, écrivait-il, est le crime principal de l’humanité, la suprême culpabilité du monde.”151

**Limites dans la compréhension**

Dans quelle mesure l’Eglise postapostolique  
fut-elle fidèle à l’Evangile?

A la lumière de 1 exemple que nous venons de citer, on décou­vre combien facilement l’enseignement des chefs de file de 1 Eglise pouvait être mal interprété. Dès lors, on est en droit de se demander quelle mesure de son authenticité le christianisme peut avoir perdu au moment du transfert de l’Evangile d’un

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS 157

milieu sémitique à un milieu hellénistique. En réponse au célèbre aphorisme de Tertullien: “Qu’y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem?” la plupart des évangélistes pouvaient riposter: “Beaucoup de choses!” Y a-t-il alors des domaines où Athènes a pu engloutir Jérusalem au point que non seulement la forme, mais encore le fond de l’Evangile en ait été altéré?

Cette question, Adolf von Harnack se l’est posée avec beau­coup de sérieux dans son *Histoire des Dogmes* et dans *Mission und Ausbreitung des Christentums* (Mission et Expansion du Christia­nisme). Il pensait pouvoir affirmer que le catholicisme naissant du IIe siècle était une synthèse bâtarde de l’hellénisme et du christianisme évangélique de la période apostolique. Pour sa part, C.N. Moody, dans *The Mind of the Early Couvertsf* pousse l’interro­gation plus loin encore et, à la lumière de sa longue expérience de missionnaire, il admet que seule une petite partie de l’enseigne­ment de l’évangéliste atteint vraiment le nouveau converti en profondeur. Mais on aurait tort, disent ces auteurs, de limiter ce processus de dégradation à la seule période où s’est opéré le clivage entre la pureté primitive de l’âge apostolique et la corrup­tion qui s’ensuivit; l’ère néo-testamentaire ne fut certainement pas exempte de malentendus et, déjà du temps des apôtres, on pouvait percevoir les limites de certaines compréhensions. On retrouve, certes, des accents de la théologie de Jean, à travers Ignace et Justin, jusque chez Irénée, mais ils sont déformés, voire dégénérés, et le contenu de la pensée johannique est manifeste­ment appauvri,52. Ignace et Polycarpe, quant à eux, s’efforcèrent constamment d’imiter Paul, mais il est évident qu’ils ne surent pas le comprendre. Au IIe siècle, on ne retrouve nulle trace de sa théologie “en Christ”: la foi n’était plus qu’une simple croyance, la grâce une commodité, et la justification une formule, même sous la plume des plus zélés de ses imitateurs. Il y a du vrai, selon Moody, dans l’aphorisme de Harnack: “Marcion fut le seul chrétien d’origine non juive à comprendre Paul, et même lui se méprit.” Après avoir étudié attentivement les principaux auteurs du IIe siècle, Moody est amené à conclure que la majorité des chrétiens avaient en eux à peu près autant de théologie que l’épître de Jacques. Si certains des esprits les plus brillants avaient atteint le niveau du christianisme de Luc, les géants de la théolo­gie néo-testamentaire qu’étaient Paul et Jean étaient tout bonne­ment incompris et les grandes doctrines qu’ils enseignèrent, très

158

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

rarement assimilées. La grâce, la justification, la sanctification, l’union avec Christ et toutes les autres doctrines évangéliques si chères à Paul, à Jean, à Pierre et à l’auteur de l’épître aux Hébreux avaient été évincées pour faire place à une religion légaliste au niveau éthique et à une christologie ayant perdu tout intérêt pour l’humanité de Jésus. Ce genre d’appréciation de la période post­apostolique se retrouve actuellement en Europe continentale, où tout ce qui n’est pas justification par la foi tend à être taxé, de façon péjorative, de *Frühkatholi^snius,* par des auteurs comme Kasemann, et rejeté sans autre examen. Ce sont des présupposi­tions dogmatiques semblables, de type très réformé, qui gâtent l’effort de recherche du professeur Torrance sur la doctrine de la grâce chez les Pères Apostoliques 153. On dirait que l’Evangile n’a plus aucun secret pour nous et que, forts de notre supériorité, nous ayons le droit de juger les chrétiens du IIe siècle!

Dans les deux ouvrages qu’il a écrits sur l’interprétation de Paul et de Jean dans l’Eglise primitive, le professeur Maurice Wiles a bien su mettre en évidence le caractère unilatéral d’un tel procès154. Rares, il est vrai, furent ceux qui saisirent toutes les implications de la théologie sublime des géants de la génération apostolique. Mais ils en comprirent assez pour démentir les accusations de Harnack et de Moody. Il suffit de se référer à *X'Epître à Diognète,* par exemple, pour se convaincre qu’ils ne trahissaient pas la pensée des apôtres concernant le plan de Dieu : “Il a toujours été tel qu’il est et sera: secourable, bon, doux, véri­dique; lui seul est bon. Mais, ayant conçu un dessein d’une grandeur ineffable, il ne l’a communiqué qu’à son Enfant. Tant qu il maintenait dans le mystère et réservait son sage projet, il paraissait nous négliger et ne pas se soucier de nous. Mais, quand il a dévoilé par son Enfant bien-aimé et manifesté ce qu’il avait préparé dès l’origine, il nous offrit tout à la fois et de participer à ses bienfaits, et de voir et de comprendre; qui de nous s’y serait jamais attendu ? ”155

Et que dire de cette description de la mission de Christ ? “ Il n’a pas envoyé aux hommes quelque subordonné, ange ou archonte, un des esprits chargés des affaires terrestres ou de ceux à qui est confié le gouvernement du ciel, mais bien l’Artisan et l’Organi- sateur de l’Univers: c’est par lui que Dieu a créé les cieux, par lui qu’il a enfermé la mer dans ses limites... C’est lui que Dieu a envoyé aux hommes. Non, certes, comme une intelligence

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

159

humaine pourrait le penser, pour la tyrannie, la terreur et l’épou­vante; nullement, mais en toute clémence et douceur, comme un roi son fils, il l’a envoyé comme le Dieu qu’il était, il l’a envoyé comme il convenait qu’il le fût pour les hommes — pour les sauver, par la persuasion, non par la violence: il n’y a pas de violence en Dieu. Il l’a envoyé pour nous appeler à lui, non pour nous accuser: il l’a envoyé parce qu’il nous aimait, non pour nous juger.”

Toutefois, l’auteur inconnu de cette épître n’ignorait pas que le jugement viendrait avec la Parousie: “Un jour viendra où il l’enverra pour juger, et qui alors soutiendra son avènement?” 156

Comment l’expiation est-elle présentée dans l’*Epître à Diognète?* “Il a assumé lui-même nos propres péchés; il a livré lui-même son propre Fils en rançon pour nous, livrant le saint pour les criminels, l’innocent pour les méchants, le juste pour les injustes, l’incorruptible pour les corrompus, l’immortel pour les mortels. Quoi d’autre aurait pu couvrir nos péchés, sinon sa justice? En qui pouvions-nous être justifiés, criminels et impies que nous étions, sinon par le seul Fils de Dieu?” 157

Ce n’est pas une froide théorie de substitution ni un simple principe doctrinal qu’exprime l’auteur, mais bien le feu de son amour chrétien: “Combien tu aimeras celui qui t’a ainsi aimé le premier!”158 Son appel passionné à Diognète n’a d’autre projet que de l’inciter à se saisir des bénéfices de la passion du Seigneur: “O doux échange, opération impénétrable, ô bienfaits inatten­dus: le crime du grand nombre est enseveli dans la justice d’un seul, et la justice d’un seul justifie un nombre de criminels!”159

Et comment un homme devient-il chrétien? C’est uniquement au travers de la foi que Dieu peut être connu, une foi qui apporte joie, amour et désir d’imiter le Seigneur. “ Nul d’entre les hommes ne l’a vu ni connu : c’est lui-même qui s’est manifesté. Et il s’est manifesté dans la foi qui seule a reçu le privilège de voir Dieu.”160

“Si toi aussi tu désires ardemment cette foi, et si tu l’embrasses, tu commenceras à connaître le Père. (...) Et quand tu l’auras connu, quelle joie, songes-y, remplira ton cœur ! Combien tu aimeras celui qui t’a aimé le premier! En l’aimant, tu seras un imitateur de sa bonté.”161

Nous demandons-nous comment il est possible qu’un homme parvienne à imiter Christ (même si le protestantisme a quelque

160

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

peu mis en sourdine ce précepte fondamentalement néo­testamentaire)162? L’auteur répond: “Ne t’étonne pas qu’un homme puisse devenir un imitateur de Dieu: il le peut, Dieu le voulant... Celui qui prend sur soi le fardeau de son prochain et qui, dans le domaine où il a quelque supériorité, veut en faire bénéficier un autre moins fortuné, celui qui donne libéralement à ceux qui en ont besoin les biens qu’il détient pour les avoir reçus de Dieu (...) celui-là est un imitateur de Dieu.” 163 Et ne croyons pas qu’il s’agisse là de cet effort stérile que l’on a souvent reproché aux chrétiens du IIe siècle. Tel n’est pas le cas. Notre auteur sait quelque chose de l’efficacité de la présence de Christ dans le cœur du croyant et de son pouvoir de transfor­mation. “Lui qui était dès le commencement, il est apparu comme nouveau et fut trouvé ancien et il renaît toujours jeune dans le cœur des saints.” 164 Et encore: “Dieu lui-même a envoyé du haut des cieux et a établi chez les hommes la Vérité, le Verbe saint et incompréhensible et l’a affermi dans leurs cœurs.” 165

Enfin, notons la qualité de la vie chrétienne, décrite par l’auteur juste avant le célèbre passage où il est dit des croyants qu’ils sont au monde ce que l’âme est au corps 166: “Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n’habitent pas des villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraor­dinaire, leur genre de vie n’a rien de singulier. (...) Ils se répartis­sent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle.

Us résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s’acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais n’abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche.

Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils passent leur vie sur la terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéis­sent aux lois établies, et leur manière de vivre l’emporte en perfection sur les lois.

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

161

”Ils aiment tous les hommes et tous les persécutent.” Suit une description du caractère paradoxal de l’engagement chrétien dans le monde, en des termes que l’auteur emprunte à Paul,67.

Il nous a semblé valable de citer ces longs fragments d’un écrit datant du début du IIe siècle 168, afin de corriger l’opinion selon laquelle l’Evangile aurait sombré à cette époque-là dans le sacra- mentalisme catholique et le moralisme, plus personne ne compre­nant la vivante religion des grands apôtres. En outre, même s’il est vrai que *XEpître à Diognète* soit un des plus nobles écrits chré­tiens en dehors du Canon, et constitue, par là même, une excep­tion plutôt que la règle, elle nous apparaît significative pour une autre raison. Elle est, en effet, un des rares exemples qui nous soient parvenu d’un véritable traité d’évangélisation169. Les apologies écrites plus tard ont plutôt pour but de défendre une position donnée. En cela, elles diffèrent de celles que nous trou­vons dans le livre des Actes, où les apôtres s’efforcent continuel­lement de gagner leurs interlocuteurs à Christ. Nous pensons à Paul comparaissant devant Agrippa et devant Néron, transfor­mant la défense en attaque, évangélisant au moyen même de ses réponses aux accusations portées contre lui. Les Pères Apolo- gètes, eux, sont trop préoccupés de défendre le christianisme contre les attaques injustes du paganisme pour que leur méthode d’évangélisation soit exemplaire. Quant au reste des écrits ortho­doxes datant de la première moitié du IIe siècle, l’attention de leurs auteurs, les Pères Apologètes, est davantage tournée sur les questions internes de la communauté chrétienne. Ainsi, bien que *XEpître à Diognète* puisse être considérée comme la pièce rare du christianisme postapostolique, il n’en reste pas moins que, de toute la littérature de ce siècle, c’est elle qui est la plus proche dans ses objectifs et son contenu des écrits d’évangélisation du Ier siècle. Et une part au moins de la chaleur, de la compréhen­sion évangélique et de la dévotion à Christ que nous y avons découvertes se retrouve d’une façon assez générale dans les écrits du IIe siècle. En parcourant la littérature de cette période, je me suis vite rendu compte du caractère outrancier des affirmations de Harnack et de Torrance. En réalité, une grande partie de l’authentique prédication apostolique du Ier siècle en contexte païen se perpétue au siècle suivant, et même bien au-delà. On pourrait citer, par exemple, la rigueur de la doctrine apostolique et la chaleur passionnée de Macaire, un moine du IVe siècle,

162

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

lorsqu’il traite de l’expiation et de l’importance de la nouvelle naissance170.

“Si quelqu’un se prétend au bénéfice d’une justice et d’une rédemption acquises par ses propres forces, sans rechercher la justice de Dieu, le Seigneur qui, comme le dit l’Apôtre, ‘a été fait justice et rédemption pour nous’, il travaille en vain et sans raison. En effet, tout rêve d’une quelconque justice en dehors de lui s’avérera n’être au dernier jour que vulgaire guenille; pour reprendre les termes du prophète Esaïe ‘toute notre justice n’est qu’un vêtement souillé’. Prions donc et implorons Dieu de nous ‘revêtir de la robe du salut’, Jésus-Christ notre Seigneur, la lumière ineffable. Les âmes qui l’ont portée une fois ne Fêteront jamais plus. Et dans la résurrection leurs corps également seront glorifiés par la gloire de cette lumière dont les âmes nobles et fidèles sont dorénavant revêtues, ainsi que le dit l’Apôtre: ‘Celui qui a ressuscité Christ d’entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous’.”

Prêchant sur la nouvelle naissance, Macaire déclare: “Jésus- Christ, préoccupé du salut des hommes, manifeste dès le commencement sa providence parmi eux tout d’abord au travers des pères et des patriarches, ensuite au travers de la Loi et des prophètes. Enfin il vint lui-même, il méprisa la honte de la croix et ne recula pas devant la mort. Il mit tout en œuvre afin de susciter des enfants pour lui-même, des enfants de sa propre nature, et il fut comblé, puisque ceux-ci sont engendrés d’en haut. Et comme les mortels sont attristés quand ils n’ont pas d’enfants, ainsi l’est aussi le Seigneur, lui qui aima l’humanité comme sa propre image et souhaita l’engendrer de la semence de sa propre Divinité. Ainsi, quand les hommes refusent une telle naissance, quand ils ne veulent pas naître à l’Esprit, ils infligent une immense souffrance à Christ, lui qui a été meurtri pour eux et a tout supporté pour les sauver. Que celui donc qui souhaite croire et venir au Seigneur implore Dieu pour recevoir ici-bas l’Esprit divin.”

Le moine n’est pas emprunté pour expliquer comment procé­der: “Accueillons donc le Seigneur notre Dieu, le véritable guérisseur, celui qui est seul capable de venir soigner nos âmes, vu qu’il a tant souffert pour nous. 11 frappe toujours à la porte de nos cœurs pour que nous lui ouvrions et qu’il puisse entrer et demeurer dans nos âmes. 11 dit: ‘Vois, je me tiens à la porte et je

L'ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

163

frappe. Si quelqu’un entend ma voix et ouvre la porte, j’entrerai et je souperai avec lui et lui avec moi. ’ C’est en vue de cela qu’il accepta de souffrir toutes ces choses, qu’il livra son propre corps à la mort et nous racheta de l’esclavage. C’était afin de pouvoir entrer dans nos âmes et faire son habitation en nous... Aussi continue-t-il à frapper, car il veut entrer. Ouvrons-lui donc, accueillons-le dans nos vies, car c’est lui qui est notre nourriture, l’eau qui nous désaltère et notre vie éternelle. Toute âme qui ne l’a pas encore reçu et ne lui a pas encore accordé ce repos — ou plutôt n’a pas trouvé le repos en lui — n’a pas d’héritage dans le royaume des cieux avec les saints et ne peut pas entrer dans la cité céleste. Mais toi, Seigneur Jésus, tu peux nous y conduire et glorifier ainsi ton nom et le Père et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles.” Il serait difficile de prétendre que Macaire avait perdu de vue les fondements chrétiens ou que ses *Homélies* ne reflètent pas les doctrines néo-testamentaires de la foi, de la grâce, de l’expia­tion, de la nouvelle naissance et de la persévérance!

Dans quelle mesure l’Eglise postapostolique  
a-t-elle dénaturé l’Evangile?

Toutefois, il ne faudrait pas que ces considérations nous masquent les dangers que la transposition dans un langage païen représentait pour le contenu de l’Evangile, et cela dès les premiers jours. Ce qui suit va nous y rendre attentifs.

Ce fut sur le terrain essentiellement païen de la cosmopolite Antioche que l’Evangile prit d’abord racine. C’est à Antioche aussi que nous percevons les premiers signes de déviations résul­tant de l’influence d’idées non chrétiennes. Ignace était un chré­tien issu du paganisme et il considère les sacrements en termes manifestement dérivés des mystères171, confinant presque à la magie. Pour lui, l’eucharistie est la “médecine de l’immortalité, l’antidote contre la mort”172 plutôt qu’une rencontre personnelle avec le Christ vivant. De dynamique qu’elle était, elle devient statique, physique plutôt que sacramentelle. Il en va de même de l’eau du baptême qui tend à revêtir une importance par elle- même plutôt que par ce qu’elle signifie: cette eau, dit-il, avait été purifiée par les souffrances (ou peut-être le baptême) de Christ173 Le pasteur d’Hermas est un autre exemple typique de cette façon de voir : le baptême le fascine, l’obsède. Pour lui, c’est

164

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

incontestablement le sceau, l’illumination, c’est lui qui apporte l’immortalité — au point qu’apôtres et docteurs sont envoyés dans le Hadès pour baptiser et ramener ainsi à la vie ceux qui étaient morts avant la venue de Christ,74.

Mais tout cela n’a-t-il pas d’étranges consonances néo-testamentaires? — Les Corinthiens n’attachaient-ils pas une valeur quasi magique au baptême ? Ils ne se laissaient pas baptiser indifféremment par n’importe qui175; et, une fois administré, le sacrement garantissait le salutI76; ils allèrent même jusqu’à insti­tuer une sorte de baptême vicaire pour les morts 177, au point que Paul dut intervenir. Or, on était alors dans les années 50 ! Il n’en alla pas différemment de l’eucharistie. Il était facile d’interpréter le chapitre 6 de l’évangile de Jean dans le sens d’un automatisme presque magique 178; pour s’en convaincre, il suffit de se souvenir dans quel état d’esprit les Corinthiens prenaient la Sainte Cène (cf. I Cor. 10)179. Aussi quand Ignace prétend que la venue de Jésus a mis un terme à la tyrannie de la magie, il nous faut, hélas, confesser que dans certains secteurs de l’Eglise c’est plutôt une nouvelle forme de magie qui s’est introduite. De telles tendances sont attestées par le Nouveau Testament lui-même, au travers des textes qui les dénoncent.

Souvenons-nous, une fois encore, que la prédication de l’Evan­gile aux Gentils, si elle présupposait et même parfois mentionnait l’Ancien Testament, établissait tout d’abord le monothéisme et s’opposait au culte des idoles. Cela pourrait-il signifier que les premiers chrétiens n’ont jamais réellement compris l’Ancien Testament, alors même qu’il représentait véritablement la Bible de l’Eglise? Il était aisé de s’en servir comme d’une carrière d’où l’on extrayait les textes dont on voulait se servir comme preuve, ou encore de passages qu’on revêtait d’une connotation chré­tienne sans jamais les considérer dans la perspective de l’histoire de l’alliance traitée par Dieu avec Israël: une histoire dont Christ est le but et l’accomplissement, et non pas le destructeur. Dès lors, de deux choses l’une: soit on laissait complètement de côté l’Ancien Testament, soit on se méprenait sur sa relation avec le Nouveau.

Marcion est évidemment l’exemple classique de la première alternative. Mais l’influence qu’il eut sur le christianisme du IIe siècle devrait nous interdire de penser que son rejet de l’Ancien Testament était une prise de position isolée, purement

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

165

individuelle. Nombreux furent ceux qui partagèrent sa façon de voir; c’est un trait que l’on retrouve par exemple dans la plupart des évangiles apocryphes. Le rejet de l’Ancien Testament et de sa doctrine de la création ne pouvait qu’entraîner un glissement vers le gnosticisme : on méprisait tout ce qui était physique, seul avait de la valeur ce qui était “spirituel”. Dès lors, on pouvait opter soit pour la licence, soit pour l’ascétisme, selon les tendances de la secte à laquelle on se rattachait ,8°. Dans les deux cas, on était d’accord pour considérer le corps soit comme un obstacle au développement spirituel, soit comme n’affectant celui-ci d’aucune manière.

Dans le contexte gréco-romain, il était presque inévitable que la prédication de l’Evangile revête la forme d’une nouvelle philo­sophie181. Seulement, même si on reconnaissait que cette philo­sophie venait de Dieu et qu’elle était normative, une telle tendance n’en était pas moins catastrophique. Les racines de la doctrine biblique de la création, de même que celle de la soli­darité du Nouvel Israël avec l’Ancien ne pouvaient manquer de s’en trouver affaiblies, entraînant du même coup deux des plus grands périls que l’Eglise ait connus au IIe siècle: le gnosticisme et le marcionisme.

En ce qui concerne l’autre alternative, nous avons déjà évoqué les conséquences que pouvait entraîner la relative légèreté avec laquelle certains missionnaires chrétiens traitèrent l’Ancien Testa­ment. 11 se pourrait, par exemple, que la crise qui a surgi en Galatie n’ait pas été provoquée par une contre-mission envoyée de Jérusalem par Jacques pour transformer en bons judaïsants ceux que Paul avait gagnés à Christ; la cause pourrait tout aussi bien en être l’interprétation spiritualisée des textes sacrés d’Israël pratiquée par Paul lui-même : le remplacement de la circoncision par le baptême, entre autres. Livrés à eux-mêmes après le départ du brillant prédicateur, les Galates se sont peut-être penchés sur les textes de la version des *Septante* et y ont découvert la place qu’y tenait la nation d’Israël au sens littéral et historique, et le rôle important qu’y jouait la circoncision physique. Ils ont pu conclure alors que Paul ne leur avait raconté que la moitié de l’histoire et que, pour plus de sûreté 182, ils se feraient circoncire.

Il est vrai qu’ils furent sermonnés par l’Apôtre et aussi que les circonstances politiques et culturelles des quatre-vingts années qui suivirent militèrent contre la judaïsation dans la mission

166

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

auprès des Gentils. Une influence judaïque continua cependant de se manifester sur d’autres plans. L’eucharistie fut interprétée dans les termes sacrificiels de l’Ancien Testament, le ministère fut identifié au sacerdoce lévitique et ainsi de suite183. Il y eut un certain retour aux valeurs traditionnelles de l’Ancienne Alliance de la part d’hommes censés vivre plutôt dans l’esprit du Nouveau Testament. Nous l’avons vu, cette tendance était particulièrement caractéristique du christianisme juif. Elle entra néanmoins par la petite porte dans certains esprits soucieux d’aborder l’Ancien Testament sérieusement et littéralement.

C’est également aux sources du Nouveau Testament que s’abreuve le moralisme dans lequel eut tendance à sombrer le christianisme du IIe siècle. Considérer le comportement chrétien comme une loi nouvelle, principe de l’amour universel, est une chose. C’en est une autre, et bien différente, de l’envisager comme une édition revue et corrigée de la loi ancienne. Il y a même un texte du pasteur d’Hermas qui va jusqu’à affirmer que l’Evangile peut être assimilé à la loi de Dieu, comme il est assi­milé au Fils de Dieu ’84.

Très tôt, l’Eglise se laissa entraîner par toutes sortes de faux problèmes du genre de celui-ci: que faire avec les péchés qu’un chrétien commet après avoir été baptisé 185? De là au principe de réparation, il n’y avait qu’un pas, qu’elle eut tôt fait de franchir: il fallait expier pour ses propres fautes186. De telles doctrines trouvèrent tout leur épanouissement au Moyen Age. Mais il ne fut pas nécessaire d’attendre si longtemps pour voir le christia­nisme ressembler de plus en plus à un système éthique parfaite­ment réglé sur lequel planait en permanence la menace de l’excommunication. Déjà dans la *Didachë* nous découvrons une structure de lois ecclésiastiques — pourtant la *Didachë* remonte probablement au Ier siècle187, et le manuel éthique *Les Deux Chemins*, qui s’y trouve inséré, est encore plus ancien. On a même vu les germes de cette tendance dans le Nouveau Testa­ment lui-même, notamment dans l’évangile de Matthieu, qui regroupe l’enseignement de Jésus en cinq grands blocs comme pour signifier qu’il s’agit de la nouvelle Torah. Il est tentant ensuite de s’en servir non pas comme de lignes directrices d’une vie animée par l’amour, mais plutôt comme de dispositions juri­diques assorties de certaines exceptions188 pour les cas difficiles. Il est vrai que cette remarque ne peut être appliquée qu’à un seul

L'ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

167

passage de Mathhieu, mais on s’en empara pour l’interpréter dans un sens qui favorisa une tendance néfaste du point de vue de l’évangélisation.

En même temps que se développait cette “théologie” du mérite, on tendit de plus en plus à considérer l’eschatologie essentiellement comme une question de récompense et de punition. Dans la perspective néo-testamentaire des temps de la fin, c’est la personne de Jésus qui prédomine. C’est ce Jésus qui, venu une première fois en tant qu’homme et Sauveur, reviendra comme Seigneur et Juge. La deuxième venue complète la première. Malheureusement, l’Eglise postapostolique aura tôt fait de perdre de vue cette vision. Elle tendra de plus en plus à brandir le Jugement comme un épouvantail pour inciter les gens à se convertir, au détriment de la place centrale de Jésus-Christ dans l’eschatologie. L’Apocalypse de Pierre est une excellente illustration de l’effondrement de l’eschatologie néo-testamentaire. L’avenir n’y est entrevu qu’en termes de récompense pour le juste et de châtiment pour le damné (sur le sort duquel l’auteur s’étend, pour la plus grande délectation de son lecteur chrétien). A l’origine de cette littérature, on discerne *XEnéide* de Virgile, et elle atteindra son paroxysme dans l’*Enfer* de Dante. C’est un monde totalement différent de celui que nous dépeint le Nouveau Testa­ment où, bien que présents, récompense et châtiment ne tiennent pas le devant de la scène. En outre, ils y sont le fait de la généro­sité de Dieu, et non du mérite des hommes.

Pendant toute la période postapostolique, on avait sans aucun doute la conviction d’enseigner le christianisme néo-testa­mentaire. En fait, on vivait dans un monde totalement différent. La transposition de concepts judéo-chrétiens en grec s’avérait une entreprise extrêmement périlleuse.

Nous n’avons fait qu’effleurer le sujet; on pourrait multiplier à l’infini les exemples d’altération de l’Evangile par le fait de sa diffusion dans la culture gréco-romaine. Ainsi le Christ, Incarna­tion de la Raison cosmique, dont Clément d’Alexandrie fut le champion par excellence, est bien loin du Christ, Sauveur du péché dépeint dans les évangiles et les épîtres. Bien sûr, on pouvait le pressentir dans la notion du Logos-Sagesse propre au judaïsme alexandrin adaptée et appliquée à la personne de Jésus par Paul, par Jean et par l’auteur de l’épître aux Hébreux. C’était l’instrument idéal pour présenter la Bonne Nouvelle dans des

168

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

termes compréhensibles aux Grecs. Le mal s’est fait lorsque, de l’illustration linguistique, on a carrément passé à l’identification. Le Logos devint cette caverne d’Ali Baba d’où les penseurs des écoles les plus diverses se mirent à extraire ce que bon leur semblait.

Risques et avantages

Les dangers de la transposition n’étaient pas imaginaires189, mais le jeu en valait la chandelle même si on frôla maintes fois la catastrophe. 11 est certain que le risque devait être couru, autre­ment le pagano-christianisme aurait disparu comme le judéo- christianisme. Il est salutaire de se souvenir que le plus grand ennemi du judéo-christianisme fut un conservatisme outrancier (où Jésus n’était, pour ainsi dire, que le complément de la Loi), alors que le danger qui menaça le plus sérieusement le pagano- christianisme fut la tendance à l’adapter à tout prix au goût de la pensée de l’époque (Jésus faisant figure de clé de la sagesse et d’illumination céleste)190. Si le conservatisme étouffe le christia­nisme authentique, le libéralisme, lui, le dissout. Fort heureuse­ment, nombre de chrétiens au IIe siècle surent rester fidèles au message apostolique tout en réussissant parfaitement à en adapter la forme à la compréhension de leurs contemporains. Par leurs paroles et leurs actes, ils firent des coupes sombres dans le paga­nisme. Et la mort courageuse de leurs martyrs porta encore plus de fruits. Il suffit de lire l’émouvant témoignage de Justin boule­versé par le courage des chrétiens qui moururent devant lui: “Moi-même, lorsque j’étais disciple de Platon, entendant les accu­sations portées contre les chrétiens et les voyant intrépides en face de la mort et de ce que les hommes redoutent, je me disais qu’il était impossible qu’ils vécussent dans le mal et l’amour des plaisirs.”191 Lui-même mourut martyr, et son procès laissa une telle impression qu’il fut rapporté dans des Annales du IIe siècle. Son courage, son refus paisible de transiger pour sauver sa vie et de donner quelque renseignement que ce soit au préfet Rusticus qui puisse en compromettre d’autres, son habileté à se saisir de l’occasion pour présenter l’Evangile à ce préfet, tout témoigne de sa profonde confiance en Christ, au seuil même de la mort. A Rusticus qui lui demandait sardoniquement s’il supposait qu’il allait monter au ciel, Justin répondit: “Je ne le suppose pas, je le

L’ÉVANGÉLISATION DES GENTILS

169

sais, j’en suis pleinement persuadé192.” Oui, la vie, le message, la mort même des chrétiens le prouvent au-delà des mots: le risque de transposer l’Evangile dans d’autres formes de pensée aussi complètement que le fit Justin valait bien la peine d’être pris. Poèmes épiques, mythes homériques ’93, philosophies stoïcienne ou épicurienne, les chrétiens firent flèche de tout bois. Clément de Rome va jusqu’à se référer à l’exemple du phénix l94, après avoir discuté de la logique de la résurrection en évoquant le cycle de la végétation. D’après les poètes195, le phénix, un oiseau mythologique oriental, était censé mourir et renaître de ses pro­pres cendres tous les cinq cents ans. Clément le croyait sincère­ment; il y voyait le couronnement de son argumentation. En cela, il était bien l’enfant de son temps. Cependant, ce n’était pas tant le phénix qui l’intéressait, mais Christ. Pour lui, rien ne devait être négligé de ce qui, dans la pensée grecque, pouvait aider ses auditeurs à comprendre le miracle et la réalité de la résurrection. Tel est l’objectif que s’étaient fixé les interprètes grecs de l’Evangile: revêtir la doctrine biblique de formes cultu­relles accessibles à leur société. Ils cherchèrent non pas à suppri­mer le scandale de l’Evangile, mais plutôt à traduire son message d’une manière compréhensible, de telle sorte que ses destinataires puissent réellement saisir la nature du scandale et répondre à l’interpellation qui leur était adressée. Et ils furent nombreux à réussir, autrement l’Eglise n’aurait pas pu résister aux persécu­tions que l’Etat dirigea contre elle tout au long du IIe siècle et au début du IIIe siècle. Ces tentatives ne furent pas toutes des réussites; souvent, une partie du contenu se perdait avec l’emballage juif que l’on rejetait. C’était regrettable, mais inévi­table — du moins si l’on admet qu’il valait la peine d’essayer d’atteindre les païens. Mais ne pas l’admettre, c’est remettre en question l’universalité même du christianisme. Si Christ est vrai­ment pour tous les hommes, alors l’évangéliste doit courir le risque d’être mal compris, de mal interpréter certains éléments de l’Evangile, d’en perdre d’autres dans le processus de transpo­sition; ce qui compte, c’est qu’il témoigne de Jésus-Christ,96. Les chrétiens sont appelés à vivre dangereusement197. Le principe de l’incarnation doit être inhérent à la prédication chrétienne. Ce fut le cas au moment où les premiers missionnaires proclamèrent l’Evangile aux Gentils. Avec certaines réserves, on peut en dire autant de la plupart de ceux qui prirent la relève au IIe siècle. En

170 L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

tout cas, ils osèrent prendre le risque et, dans la mesure où ils se concentraient sur la personne de Jésus-Christ, sur son incarna­tion, sa mort et sa résurrection, Dieu honora leur témoignage. Il est facile pour nous, avec le recul qui est le nôtre, de souligner les lacunes de leur éthique et de leur christologie, leur incapacité à maintenir un juste équilibre entre adaptation et conservation; on souhaiterait que les Eglises d’aujourd’hui remportent la moitié du succès qui fut le leur et qu’elles fassent preuve de quelque chose qui ressemble au courage, à l’unité d’objectif, à la volonté de maintenir Christ au centre, à la souplesse qui caractérisèrent ces hommes et ces femmes de l’Eglise du Ier siècle.

CHAPITRE VI

**LA CONVERSION**

“L’idée de conversion, dans le sens où nous l’entendons aujourd’hui, a été pendant très longtemps, peut-être jusqu’à l’avènement du christianisme, totalement étrangère à la mentalité gréco-rom aine.” Ainsi s’exprime Gustave Bardy au début de l’important ouvrage qu’il consacre à ce sujet1. On peut, avec A. D. Nock par exemple, considérer que si cette conclusion est exagérée sur certains points, elle est assez juste d’une manière générale 2. Il est bon de rappeler combien l’insistance attachée à la conversion chez les judéo-chrétiens a pu paraître étrange aux Gentils du Ier siècle.

**La conversion chrétienne**

Tout d’abord, quel sens donnons-nous aujourd’hui à l’idée de conversion ? Dans le contexte religieux où ce terme est générale­ment utilisé, il peut revêtir deux significations. Premièrement, nous parlons de conversion lorsqu’une personne abandonne une conviction religieuse (ou une absence de conviction) pour en rallier une autre; mais nous parlons également de conversion lorsqu’une personne qui n’avait adhéré que nominalement à une croyance s’éveille avec conviction et enthousiasme à cette foi et à ce qui en découle. Pourquoi une conversion de cette nature pouvait-elle paraître étrange à un esprit de l’Antiquité?

172

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Il y a, je pense, trois raisons à cela. Premièrement, la mentalité hellénistique ne considérait pas qu’il était nécessaire de croire pour pratiquer un culte. Il suffisait d’offrir les sacrifices tradi­tionnels et d’assister aux cérémonies religieuses3. Les gens n’étaient pas censés croire aux dieux qu’ils adoraient: des hommes éminents comme Lucrèce et Juvénal tournaient ouverte­ment en dérision les histoires concernant les dieux traditionnels. Us n’en offraient pas moins les sacrifices dont dépendaient, disait- on, la sécurité de l’Etat et la prospérité de la société.

Deuxièmement, on ne considérait pas la morale comme faisant partie de la religion. Etre adorateur de Mithra ou d’Isis n’avait pas ou peu d’influence sur le comportement. Il est vrai que certains cultes demandaient une pureté rituelle pour une période d’initiation ou durant la célébration du culte. Mais aucun d’eux n’exigeait une rupture avec le passé ni une renonciation à tout ce qui est mal. Et, quand des exigences existaient, elles n’avaient aucun rapport avec la nature même de la divinité adorée. Si ce point de vue est largement partagé en ce qui concerne les anciennes religions4, il n’en est pas de même de la philosophie.

Cyniques et stoïciens, en particulier, avaient une si haute conception de la vertu qu’ils considéraient sa pratique comme une conséquence directe de leur attachement à leur philosophie. Sous ce rapport, il existe une analogie avec la conversion chrétienne. A. D. Nock défend cette position dans son remarqua­ble ouvrage sur la conversion, mais il surestime les analogies et sous-estime les différences entre le christianisme et les écoles philosophiques. Il est certain que la philosophie devint un facteur culturel généralisé et important durant le siècle précédant la naissance de Jésus-Christ et au Ier siècle de notre ère. Elle contri­bua à corriger la licence des mœurs de cette époque, donna une explication intelligible des phénomènes et, grâce à son idéal de vie noble et disciplinée, produisit quelques-uns des plus beaux caractères de l’Antiquité païenne: Marc-Aurèle, Epictète, Sénèque. Il est vrai également que l’éthique des stoïciens et le zèle missionnaire des cyniques rappelaient ceux de l’Eglise primitive, et même l’idée que les philosophes se faisaient de la conversion pouvait évoquer dans une certaine mesure l’expérience chré­tienne: on y comparait celui qui cherche la vérité à un homme plongé dans des eaux profondes et qui, soudainement, émerge et

LA CONVERSION

173

peut respirer librement5. Ce rapprochement n’est que partiel­lement exact, et l’on s’étonne de voir John Baillie6 suivre aveu­glément Nock dans ses conclusions, quand il déclare que ces conversions étaient en tout point comparables à la conversion chrétienne, apportant comme elle l’assurance du salut et la garantie contre tout risque de rechute. Pour se convaincre du contraire, il suffit de se référer à la profonde incertitude et à l’inconsistance morale qui caractérisèrent même les meilleurs des philosophes. Marc-Aurèle 7, comme Cicéron avant lui 8, mourut en agnostique, confessant qu’il n’avait pas de raison péremptoire de croire en l’existence des dieux: ce n’est pas le langage confiant de quelqu’un qui a trouvé. Au seuil de la mort, Sénèque a confessé qu’il n’avait aucune certitude au sujet de la nature de l’âme, de son avenir, de sa destinée et de sa constitution9. “Savons-nous comment vivre? Savons-nous comment mourir?” 10 Loin d’avoir une assurance, ces nobles païens se trouvaient devant des questions sans réponses. Il suffit de comparer leur triste résignation en face de la mort à la confiance radieuse des premiers martyrs chrétiens pour mesurer l’abîme qui sépare la quête de la découverte. De plus, le fossé manifeste entre les principes et la pratique chez un homme tel que Sénèque ”, par exemple, démontre à l’évidence l’absurdité du postulat qui voudrait assimiler l’expérience philosophique à la conversion chrétienne. Nock 12 cite *XEpître* 6:1 où Sénèque écrit: “Je me rends compte, Lucilius, que je n’ai pas seulement fait des progrès, mais que je suis en train de me transformer...” Si au moins il en donnait des signes dans sa vie! Il pouvait bien affirmer que la poursuite de la fortune ne l’intéressait pas, qu’il lui importait peu d’être riche ou pauvre13 — le fait est qu’il sut acquérir une fortune immense, en partie par des moyens plutôt contestables, et il semble n’avoir eu aucune velléité de s’en séparer14. “Une grande fortune est une grande servitude’15, proclamait-il tout en y étant fermement attaché. Sa dureté envers ses débiteurs fut l’une des causes économiques qui déclenchèrent la révolte de Boadicée en Bretagne et qui coûta à l’Empire l’une de ses meilleures légions. Il pouvait aussi parler admirablement de ses esclaves comme étant ses égaux, des locataires sous son toit, et non des esclaves, des amis dans ses sous-sols, et ainsi de suite16. Mais, en dépit de toutes ses déclarations généreuses, il n’admit jamais de les voir partager sa manière de vivre, ni ne pensa à affranchir un seul d’entre eux,7. Ainsi que Bardy le fait

174

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

justement remarquer, on attendait du philosophe qu’il prêche et non qu’il mette en pratique ce qu’il enseignait. C’est pour ses conseils qu’on le recherchait, non pour son exemple. Cette dichotomie entre croyance et comportement constitue une des différences fondamentales entre la meilleure des philosophies païennes et la conversion chrétienne.

La troisième raison pour laquelle l’idée de la conversion chré­tienne était si surprenante pour la mentalité hellénistique prove­nait de son exigence exclusive à l’égard de ceux qui se convertis­saient. Les chrétiens devaient appartenir corps et âme à Jésus. Ils l’appelaient leur Maître — *despotes —* lui qui se les était acquis en les rachetant à un propriétaire étranger. Dès lors, ils ne pouvaient reconnaître aucun autre “Seigneur”, empereur ou dieu païen. Tout ceci semblait très étrange, car les anciennes religions n’avaient jamais été exclusives. Il est vrai que les mystères n’étaient pas accessibles aux non-initiés, et en cela elles étaient exclusives. Mais elles ne l’étaient pas en principe: elles n’exigeaient pas de leurs adeptes une fidélité totale et ne les empê­chaient pas d’appartenir à une autre religion, de pratiquer le culte des ancêtres ou de rendre hommage à la statue impériale. Il était parfaitement indifférent que l’on se tourne vers la philosophie ou vers la magie, vers l’astrologie ou vers la gnose, vers les rites d’Osiris ou vers ceux de Mithra, pour autant que tout cela soit considéré comme un complément et non comme un remplace­ment de la religion ancestrale. La conversion dans le sens où nous l’entendons, c’est-à-dire un changement radical de foi, d’éthique et de culte, était une notion totalement inconnue de la pensée gréco-romaine. C’est la raison pour laquelle les Juifs susci­taient intérêt, étonnement, haine, mais aussi fascination. En effet, à une époque d’intense syncrétisme religieux, le judaïsme était ressenti comme une véritable originalité. Monothéistes passion­nés, ennemis de l’idolâtrie, adeptes d’une éthique plus élevée que toute autre, riches d’une histoire très ancienne et d’un livre sacré, les Juifs attiraient et repoussaient tour à tour, alors qu’ils se répandaient dans le bassin méditerranéen. Il n’est pas un écrivain des années 50 à 150 de notre ère qui ne les ait mentionnés. Leur influence était considérable. La femme d’Auguste, Livia, avait un esclave juif qu’elle tenait en si haute estime qu’elle fit envoyer des offrandes au Temple de Jérusalem 18. Alexandre, un Juif éminent, était l’ami et le conseiller financier de Claude19. Poppée Sabine,

LA CONVERSION

175

concubine de Néron, était une “craignant Dieu”20. Josèphe était un intime de l’empereur Flavien, et, bien sûr, la famille entière d’Hérode avait été éduquée à Rome et entretenait des relations amicales et même intimes avec la famille impériale. Ainsi, le judaïsme était à la fois extrêmement bien connu et respecté tout en étant mal aimé. C’est lui qui introduisit dans le monde antique la notion de conversion envisagée comme une totale révolution. Mais son succès fut limité. Malgré les avantages que pouvaient représenter le statut légal privilégié du judaïsme, l’ampleur de la Diaspora, le système synagogal où les prosélytes pouvaient faire leur éducation religieuse, malgré la Torah et une morale infini­ment supérieure à tout ce qui se pratiquait à l’époque, les Juifs n’arrivèrent pas à convertir l’Empire; d’ailleurs, se l’étaient-ils jamais proposé? Mais là où le judaïsme avait échoué, le christia­nisme réussit. Comme nous l’avons vu, il fit de très grands et rapides progrès, tant auprès des Juifs qu’auprès des Gentils qu’il réussit à amalgamer dans ce qu’on allait bientôt appeler un *tertium genus,* une troisième race 21.

C’est à ce point que transparaît le caractère unique de la conversion chrétienne. Juifs et Gentils étaient indistinctement appelés à mettre leur foi dans le Messie de Dieu et à former son peuple. Pour les païens, il s’agissait d’une conversion *à* une foi nouvelle, tandis que pour les Juifs il s’agissait davantage d’une conversion *au sein même* de la foi dans laquelle ils avaient été élevés et dont Christ était le sommet et l’aboutissement. Mais, dans les deux cas, la conversion représentait un choc, et ce choc était peut-être même plus violent pour le Juif que pour le non- Juif. L’un et l’autre devaient se faire baptiser pour être admis dans l’Eglise du Messie. Pour un Gentil, c’était bien préférable à la circoncision. Pour un Juif, par contre, cela représentait une grosse pierre d’achoppement: c’était renoncer à fonder sa certi­tude d’être un élu de Dieu sur une question de naissance ou de circoncision, et reconnaître avoir besoin d’une nouvelle naissance et d’une purification de ses souillures dans les eaux du baptême. Or, telle était précisément la portée de la démarche habituelle par laquelle un prosélyte était agrégé à Israël au travers d’un baptême22! On ne pouvait imaginer renonciation plus humiliante à tous ses privilèges, à tous ses mérites acquis ou hérités, à son statut même devant Dieu. Le *skandalon* de la conversion au chris­tianisme était absolu.

**176**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

11 est bon de rappeler ces choses en un temps comme le nôtre, où les chrétiens ont tendance à passer sous silence le caractère unique de leur foi. “Dialogue” tend à remplacer “mission” dans le vocabulaire, et “conversion "devient un terme inacceptable. Récemment, le professeur J.-C. Davies a lancé une offensive contre le mot et aussi contre l’idée de conversion 23. 11 reproche à l’Eglise de vouloir augmenter le nombre de ses membres par le moyen du prosélytisme et de la conversion individuelle. L’objec­tif des chrétiens, pense-t-il, devrait être de rechercher le dialogue avec le monde et non de lui imposer un monologue, d’envoyer des hommes dans le monde pour témoigner par leur vie du message de la réconciliation de Dieu, plutôt que d’essayer par des discours d’exercer une influence sur la vie économique et sociale de leur génération. C’est dire que Davies a résolument choisi son camp dans la vieille dispute entre Evangile social d’une part et Evangile spirituel d’autre part. Mais cette dichotomie est inexis­tante dans le Nouveau Testament24. Les premiers prédicateurs ne cherchèrent pas le dialogue avec le monde, sinon pour le comprendre et présenter en des termes compréhensibles à leurs contemporains leur message révolutionnaire. Ils étaient per­suadés qu’ils avaient une bonne nouvelle à partager avec leurs amis, et ils savaient que cette bonne nouvelle était personnifiée en Jésus-Christ. C’est lui qu’ils proclamaient! Et, dans la mesure où les gens croyaient en Christ, leurs vies commençaient à se trans­former, leurs options sociales et culturelles se modifiaient. L’amour de Dieu auquel ils avaient librement répondu leur faisait découvrir ses conséquences dans la vie de la société en faveur desquelles le professeur Davies plaide avec raison.

Si l’on enlève du message chrétien l’élément essentiel de la conversion, il devient comme une plante cassée, sans vie, même s’il porte encore ces belles fleurs que sont l’engagement chrétien et ses implications sociales. La conversion chrétienne était nouvelle et unique dans l’Antiquité: humble, dynamique et entière. Qu’offrait-elle et à quoi engageait-elle? En d’autres termes, comment se présentait un homme converti ?

LA CONVERSION

177

**Conversion par l’Esprit et par la Parole**

Nous avons déjà considéré au chapitre premier certains des attraits que le christianisme présentait pour la société antique. Mais, de l’avis des croyants eux-mêmes, ce n’est pas pour ces seules raisons que l’Evangile se répandit rapidement et large­ment. Mieux que quiconque dans l’Eglise primitive, Luc a mis en évidence les agents fondamentaux de l’évangélisation. Pour lui, les deux principaux facteurs ne doivent rien à l’initiative humaine: ce sont l’Esprit de Dieu et la Parole de Dieu.

Personne n’ignore que le thème principal du livre des Actes est l’œuvre du Saint-Esprit. C’est lui qui est l’agent suprême de la mission chrétienne, et pourtant c’est de lui, semble-t-il, que l’on parle le moins quand on évoque la conversion dans l’Eglise primitive. Les chrétiens étaient convaincus que l’Esprit de Jésus était descendu parmi eux et habitait leur être tout entier afin de les équiper pour le ministère d’évangélisation et de faire connaître l’Evangile aux autres. Le livre des Actes, c’est le récit qui nous montre d’un point de vue apostolique comment les choses se sont passées.

Dans son ouvrage *The Holy Spirit in the Arts of the Apostles* (Le Saint-Esprit dans les Actes des Apôtres), J. H. E. Hull écrivait récemment: “L’évangélisation du monde constituait le principal intérêt et le souci majeur de Luc... L’Eglise a reçu le Saint-Esprit non pour en jouir secrètement et égoïstement, mais pour être apte à témoigner pour Christ”25. Tous les efforts d’évangélisa­tion rapportés dans les Actes sont dus à l’initiative de l’Esprit de Dieu. Du premier chapitre (1:8) où l’on voit s’esquisser la mission mondiale jusqu’à l’emprisonnement romain de Paul à la fin du livre — emprisonnement grâce auquel l’Evangile put être annoncé librement dans la capitale de l’Empire — toute nou­velle avance est due à l’Esprit du Seigneur26. C’est l’Esprit, don de Jésus glorifié, qui remplit et utilisa si manifestement les disciples le jour de la Pentecôte, Pierre devant le san­hédrin, Etienne à Jérusalem, Philippe auprès de l’eunuque éthiopien27. C’est l’Esprit qui conduisit Paul dans ses voyages missionnaires et le dirigea là où son ministère pouvait être le plus efficace28; c’est l’Esprit qui amena Pierre à évangéliser Corneille et l’Eglise d’Antioche à s’éveiller aux besoins des païens29.

178

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

L’Esprit est loin d’être la propriété de l’Eglise, comme voudrait le laisser entendre Kasemann dans sa surprenante étude du catholicisme primitif dans les Actes 30. L’Esprit est celui qui crée, qui valorise et qui fortifie l’Eglise. “ La grandeur de la vision de Luc, comme l’a fait remarquer avec raison E. Schweizer, réside dans sa manière de démontrer, mieux que personne, que l’Eglise ne peut vivre qu’en évangélisant et en s’engageant sur les voies nouvelles que lui montre l’Esprit”3\*. Il est certain que Luc ne fut pas le seul à souligner le rôle essentiel joué par le Saint- Esprit dans la mission. Jean en parle dans son évangile 32 et Paul y fait fréquemment allusion dans ses épîtres. Il suffit de lire Philippiens 1:19, I Thessaloniciens 1: 5, Ephésiens 6:18 pour se convaincre que, dans la pensée de l’Apôtre, la proclamation de l’Evangile était intimement liée au ministère du Saint-Esprit. L’initiative entière vient de Dieu; ce qui est vrai de la création et de la rédemption l’est aussi de la mission 33.

Le deuxième grand agent de l’évangélisation, c’est la Parole de Dieu34. Dans le Nouveau Testament, elle est fréquemment associée à l’Esprit, comme pour indiquer que c’est au travers de la Parole de Dieu que l’Esprit de Dieu exerce habituellement son ministère. Et, en effet, l’un et l’autre sont profondément liés dans les passages que nous avons cités plus haut. La Parole de Dieu est l’épée dont se sert l’Esprit35.

Un des mérites de l’ouvrage de C. K. Barrett *Luke the Historian* est d’avoir mis en évidence cette vérité. “L’agent principal dont l’Esprit se sert pour affirmer la souveraineté de Christ, c’est la Parole de Dieu”36, à laquelle il identifie d’autres expressions telles “la parole du Seigneur”, “la parole du salut”, “la parole de l’Evangile” et “la parole” tout court. Partout où les premiers chrétiens allaient, c’était la parole qu’ils apportaient (8:4). C’est la parole que Paul annonça durant les dix-huit mois ou plus qu’il passa à Corinthe et durant ses deux ans de séjour à Ephèse: “Tous les habitants de l’Asie entendirent la parole du Seigneur.” Pour indiquer le succès d’une mission, Luc dit de la parole du Seigneur qu’elle se répandait et qu’elle croissait37. C’est par la parole que furent touchés des hommes comme Théophile (Luc 1:1 ; Actes 1:1), Corneille, le centenier (10:44), le pro­consul de Chypre (13:7), les citoyens d’Antioche (13:44). On ne s’étonne pas que les apôtres l’aient considérée comme prioritaire (6:4), ni qu’ils lui aient confié ceux qui s’étaient convertis

LA CONVERSION

179

(20: 28). On comprend pourquoi elle fut la meilleure arme de ces missionnaires anonymes dispersés par les persécutions de Jéru­salem (8:4). Quelqu’un parvient-il à la foi? C’est la parole qui l’a donnée (4:4). Quelqu’un reçoit-il l’Esprit? C’est qu’il a écouté la parole (10:44). Y a-t-il une conversion? C’est que Dieu a ouvert le cœur des auditeurs au message apostolique. Et quand un homme simule la conversion, c’est qu’il n’a pas de part dans cette parole (8:21). Il n’est pas exagéré de dire qu’elle fut le principal agent du Saint-Esprit dans la mission d’évangélisation de l’Eglise primitive.

Les premiers chrétiens suivaient un schéma déterminé dans leur présentation de la Parole de Dieu. Nous avons déjà examiné plusieurs tentatives de reconstitution de ce schéma, dont la plus connue est celle de C. H. Dodd. Les difficultés rencontrées en cherchant à délimiter ce que les premiers chrétiens entendaient exactement par “la Parole” ne seront jamais surmontées, pour la simple raison que leur approche était très flexible en dépit de l’unité d’objectif et de l’identité du contenu de leur proclamation. Cependant, nous ne pensons pas nous tromper de beaucoup en avançant les trois points suivants comme étant les données de base de la parole qu’ils annonçaient.

*Premièrement\ iis prêchaient une personne.* Leur message était nette­ment christocentrique. Très souvent, le Nouveau Testament identifie l’Evangile à Jésus ou à Christ: “Il lui prêcha Jésus” 38. Pour les Juifs, Jésus était l’aboutissement de l’œuvre de Dieu dans l’histoire 39. Pour les Gentils, sa venue marquait la fin de l’appa­rente indifférence de Dieu à leur égard40: Jésus incarné, Jésus crucifié, Jésus ressuscité, Jésus exalté à la position la plus élevée d’où il reviendra comme Juge à la fin des temps; Jésus qui, en attendant, est présent en Esprit au milieu des siens et le prouve par des signes et des miracles ainsi que par la croissance fulgu­rante de l’Eglise. Telles semblent avoir été les lignes de force de l’enseignement à propos de la personne de Jésus. A en juger par les épîtres pauliniennes et par les récits des Actes, il ne semble pas qu’on ait beaucoup parlé de sa vie, de son enseignement et de ses miracles41. L’accent était mis avant tout sur sa croix et sur sa résurrection, sur sa puissance et sur l’importance décisive de son œuvre. Il ne fait aucun doute que le Christ ressuscité était au centre de leur message.

180

L’ÉVANGÉLISzVnON DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

*Deuxièmement, ils proclamaient un don-,* le don du pardon, le don de l’Esprit, le don de l’adoption et de la réconciliation. Grâce à lui, “ceux qui n’étaient pas un peuple” font désormais partie du “peuple de Dieu”, il rapproche ceux qui étaient éloignés42. Les Juifs n’ont rien fait pour le mériter 43, et les Gentils pas davan­tage: ce don est tout entier le fait de la grâce de Dieu. L’Evangile est “la parole de sa grâce”; c’est uniquement “par la grâce du Seigneur Jésus” que les hommes peuvent être sauvés, ou qu’ils peuvent trouver la vie, ou être justifiés44. Parce que Dieu lui-même est l’auteur de ce salut, celui-ci s’adresse à tous les hommes, sans distinction. Dans le livre des Actes, Luc souligne tout particulièrement deux éléments caractéristiques du don de Dieu, que les prophètes Jérémie et Ezéchiel avaient annoncés comme marques distinctives de la Nouvelle Alliance 45 : le pardon des péchés et le don du Saint-Esprit. Tous deux figurent dans le sermon de Pierre, le jour de la Pentecôte. De même, lors de la conversion de Paul, nous voyons Ananias lui enjoindre de se faire baptiser pour la purification de ses péchés, afin qu’il puisse être rempli du Saint-Esprit46. Pardon pour le passé, puissance pour l’avenir, tels étaient les deux principaux aspects du don de Dieu proclamé par les apôtres.

*Troisièmement, ils attendaient une réponse.* Les apôtres ne se gênaient pas de demander à leurs auditeurs de prendre une déci­sion pour ou contre Dieu47, ce Dieu qui, lui, s’était décidé en leur faveur. Ils s’attendaient à des résultats48. Ils incitaient les gens à réagir au message qu’ils avaient entendu. “Que ferons- nous?” s’écria la foule le jour de la Pentecôte. La réponse est claire dans le Nouveau Testament.

Ils devaient faire trois choses:

Premièrement, se repentir, changer leur manière de vivre, être disposés à abandonner leurs péchés. Cela impliquait une coupure radicale avec le passé, attestée par des “fruits dignes de la repen­tance”49. Pour les magiciens d’Ephèse, cela signifiait brûler leurs livres; pour le geôlier de Philippes, c’était panser les plaies de Paul. La repentance est l’indispensable condition pour être agréé de Dieu. Tous les hommes, partout, doivent se repentir; l’appel s’adresse “à chacun d’entre vous”50. Personne ne pouvait y échapper. Cela ne signifiait pas nécessairement qu’il fallait s’appe­santir sur ses péchés passés — l’essentiel était d’avoir une attitude

LA CONVERSION

181

nouvelle vis-à-vis de *Dieu,* ce Dieu qui avait été offensé et privé de sa légitime souveraineté sur leur vie.

La repentance mène à la foi. Et cette foi est le deuxième élément de la réponse que Dieu attend de l’homme. Dans le bref résumé de l’évangile de Paul pour les Juifs et les Grecs, dans Actes 20:21, la “repentance envers Dieu” va de pair avec la “foi au Seigneur Jésus”. Pour recevoir le don du pardon et le Saint- Esprit, l’homme doit croire en Jésus (10:43; 11:17; 16:31; etc.)51. L’objet de la foi n’est souvent pas précisé: les hommes entendent la prédication et ils croient52. Mais c’est le message concernant la personne de Jésus qui forme le contenu de la foi. Il est intéressant de noter combien souvent le caractère christocen- trique de la foi est mis en évidence dans le Nouveau Testament par l’emploi de la préposition grecque *eis* suivie de l’accusatif53. Par la foi qui sauve, l’homme s’engage “envers Christ”; dès lors, la foi chrétienne est vécue en demeurant *en Christo,* c’est-à-dire “en Christ”. On ne peut pas vivre en Christ avant d’avoir mis sa confiance en lui. Le saut de la foi précède inévitablement la vie de la foi.

Enfin, le baptême était la troisième condition à laquelle devait satisfaire quiconque souhaitait embrasser la vie chrétienne. Nous en parlerons plus loin. Le baptême scellait le don du pardon et de l’Esprit offert à celui qui se repentait et mettait sa foi en Jésus. Puisque nous parlons de conversion, de repentance et de foi, j’aimerais citer ce commentaire de J. R. W. Stott, dans son essai intitulé *The Meaning of Evangelism* (La Signification de l’Evangéli- sation) auquel je dois beaucoup: “La repentance et la foi sont toutes deux décrites dans les Actes en termes de ‘tournants’. Se repentir, c’est se détourner de ses iniquités (3:26), tandis que faire acte de foi c’est se tourner vers Dieu (15:19; 26:20) ou ‘vers le Seigneur’ (9:35; 11:21). Tel est donc le sens de la conversion (15:3). ‘Se convertir’, verbe intransitif, c’est se détourner de la vanité des idoles vers le Dieu vivant (14:15), des ténèbres vers la lumière, du pouvoir de Satan vers Dieu (26:18) ou encore du péché et de soi-même vers Jésus-Christ”54. 11 est intéressant de remarquer que le substantif grec signifiant “conversion” se rencontre rarement dans le Nouveau Testament. La conversion n’est rien d’autre qu’un mouvement tournant vers la personne de Christ dans la repentance et la foi. Les apôtres s’en expliquent très clairement.

182

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**Conversion, baptême et vie nouvelle**

Le tournant décisif vers Jésus dans la repentance et la foi était exprimé par un signe et un sceau visible : le baptême55. Sur le plan sacramentel, le baptême marquait le début de l’expérience chrétienne. De même que la circoncision exprimait l’accord entre l’initiative gratuite de Dieu dans l’Ancien Testament et la réponse confiante et obéissante de l’homme56, ainsi le baptême signifie l’entrée du croyant dans la société chrétienne57. Il n’y a pas lieu d’examiner ici la doctrine du baptême dans le Nouveau Testa­ment. Diverses études ont été consacrées à ce sujet au cours de ces dernières années. Mais le point essentiel qui nous intéresse, c’est que l’Eglise primitive a toujours et partout établi inconsciemment un lien entre la rencontre invisible de la foi de l’homme et de la grâce de Dieu d’une part, et son expression visible dans le baptême d’autre part. Loin d’entrer en conflit avec la grâce et la foi, comme l’imaginait dans le passé une tendance de la pensée protestante, le baptême est le sacrement de la justifi­cation par la foi. Dire “en Christ Jésus, vous êtes tous enfants de Dieu, par la foi” revient à dire “vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ”58. Ce n’est pas un hasard si l’enseignement de Paul sur l’union avec Christ dans la mort et la résurrection par le baptême (Rom., chap. 6) est précédé par l’exposé de la doctrine de la justification (Rom., chap. 5). Ils sont indissociables. Ceux qui se repentaient et croyaient à la parole étaient baptisés. Pour autant que nous le sachions, c’est toujours ainsi que les choses se passaient59.

Du temps des apôtres, le baptême était compris et exprimé de différentes manières. Il était la marque de l’intégration au corps de Christ — “Nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit pour former un seul corps”60. Il était le signe de la purification des souillures passées61 et le sceau de la justification — “Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus”62. C’était le bain de la nouvelle nais­sance, ou l’eau de la régénération63. Il était la marque de la Nouvelle Alliance attendue par les prophètes, et sous laquelle la loi de Dieu allait être gravée dans le cœur des croyants 64. Il était une initiation à la vie de l’Esprit, reçu comme prémices des béné­dictions eschatologiques et gage de l’ultime rédemption65. Il signifiait une union si étroite avec Christ que le croyant était

LA CONVERSION

183

rendu participant à sa mort et à sa résurrection 66. Ce ne sont là que quelques aspects de la manière néo-testamentaire de comprendre le baptême. Ce qu’il importe de noter, c’est que tous font ressortir un rapport étroit entre le baptême et la conversion; c’est au travers de ce sacrement que le croyant était incorporé une fois pour toutes au corps de Christ.

Pendant la période postapostolique, on reconnaissait la nature unique du sacrement, même si on ne le pensait plus dans des termes scripturaires. C’est ainsi qu’Ignace le considère comme une arme contre les puissances du mal, presque comme une amulette67; en même temps, il était si totalement convaincu du caractère non renouvelable du baptême en tant que rite d’entrée dans l’Eglise qu’il en interdisait l’administration en l’absence du chef local de l’Eglise, c’est-à-dire de l’évêque 68. Hermas conserve une grande partie de la tradition néo-testamentaire, mais il ne la comprend pas toujours. Pour lui, le baptême est le sceau de l’Esprit, “parce que l’on entre mort dans l’eau et l’on en ressort vivant”69, une opinion qui se situe entre la magie et Romains 6. Dans les *Mandates,* il déclare que la repentance est le préalable indispensable au baptême, et une vie sainte la conséquence70. Le problème insoluble avec lequel il se débat, c’est de savoir ce qui se passe lorsque le résultat n’est pas une vie sainte. Comment traiter le péché postbaptismal? S’il avait vraiment saisi la doctrine paulinienne de l’union par la foi et le baptême avec Christ mort et ressuscité, s’il avait réellement compris que le baptême scellait dans le croyant les effets de l’expiation, il n’aurait pas imaginé la doctrine de la pénitence vers laquelle devaient fatalement l’entraîner une conception élevée du baptême et une compréhension moralisante du péché. Mais, de toute façon, la position d’Hermas illustre bien la relation que les croyants établissaient, au IIe siècle, entre baptême et conversion. Sans doute découvre-t-on des approches plus exhaustives et aussi plus bibliques chez des auteurs comme Barnabas71 et Justin72, menant aux discussions plus sérieuses d’Hippolyte et de Tertullien vers la fin du siècle 73. Le baptême d’eau et le baptême de l’Esprit sont une seule et même chose, et ils constituent 1\*“illumination par laquelle “les enfants de l’ignorance et du dénuement "deviennent “les enfants de la connaissance et du libre choix”. Le baptême est bain de régénération, eau de la vie, circoncision spirituelle. C’est l’entrée dans la vie chrétienne74.

184

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Dans les premiers jours de l’Eglise, le baptême était administré immédiatement après la confession de la foi et la repentance. Le geôlier de Philippes fut baptisé sans délai ni catéchèse. Il en alla de même avec Paul, les Corinthiens et l’eunuque éthiopien 75. Le cas de ce dernier est particulièrement intéressant. En effet, le verset 37 d’Actes 8 (où l’on voit Philippe déclarer que l’eunuque peut être baptisé s’il croit de tout son cœur, et l’Ethiopien répondre: “Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu”) ne figure que dans le texte occidental du livre des Actes. Bien que les origines de ce texte occidental soient encore peu claires, on pense qu’il doit dater du Ier ou du IIe siècle. Et si Cullmann a raison en supposant que ce verset contient le plus ancien rituel baptismal dont nous ayons vraiment connaissance76, on est en droit d’en déduire que tout au long du Ier siècle le baptême était administré immédiatement après la profession de foi en Christ, du moins dans certaines régions. Cependant, la *Didache* laisse entendre que très tôt le baptême fut précédé d’une période d’instruction dans la foi chrétienne, particulièrement sur le plan de l’éthique77. Ainsi voit-on l’auteur du manuel procéder au baptême du caté­chumène, sitôt terminé son enseignement des *Deux Chemins* rela­tif au comportement du croyant78. Il est possible que Carrington et Selwyn aient raison de discerner les traces d’un catéchisme baptismal primitif déjà dans le Nouveau Testament79. Il n’y aurait rien de surprenant à ce que les premiers missionnaires aient très tôt développé une formule stylisée d’instruction chrétienne, comme cela paraît être le cas, au moins dans une certaine mesure, pour la prédication de l’Evangile; Selwyn fait l’inventaire d’une quadruple instruction éthique qu’on pourrait, semble-t-il, déjà discerner dans les écrits de Paul, de Pierre et de Jacques. Il la formule à l’aide de quatre termes latins: *déponentes* (dépouillement de la vieille nature mauvaise), *subjecti* (légitime soumission chrétienne dans les divers domaines de la vie poli­tique et sociale), *vigilate* (responsabilité de veiller et de prier) et *resistite* (nécessité d’être ferme dans la foi et de résister aux assauts du diable). Cependant, le fait de savoir si cette instruction précé­dait ou suivait le baptême n’est pas élucidé80. En tout cas, il est permis de supposer que l’administration du baptême était loin d’être homogène au IIe siècle. Si nous prenons l’exemple de Justin, nous voyons qu’il insiste sur l’importance du jeûne baptismal (ce qui était également le cas dans la *Didache),* mais rien

LA CONVERSION

185

ne permet de supposer une préparation au baptême très orga­nisée: “Ceux qui croient à la vérité de nos enseignements et de notre doctrine promettent d’abord de vivre selon cette doctrine. Alors nous leur apprenons à prier et à demander à Dieu, dans le jeûne, la rémission de leurs péchés. (...) Ensuite, ils sont conduits par nous au lieu où est l’eau, et là, de la même manière que nous avons été régénérés nous-mêmes, ils sont régénérés à leur tour. Au nom de Dieu, le Père et le maître de toutes choses, et de Jésus-Christ notre Sauveur, et du Saint-Esprit, ils sont alors lavés dans l’eau”81. Il n’est pas impossible — mais c’est peu probable — que la *disciplina arcani* ou réserve sur la divulgation des mystères chrétiens ait interdit à Justin d’en dire davantage sur les différentes formes de catéchèse appliquées. En effet, si tel avait été le cas, on ne comprend pas pourquoi il aurait été si prolyxe au sujet du rite même du baptême, et plus encore de l’eucharistie. Il est beaucoup plus vraisemblable que l’Eglise n’avait pas encore adopté d’attitude rigide quant à la préparation des candidats au baptême.

La reconnaissance de Jésus comme Seigneur, la foi dans l’enseignement de l’Eglise, la volonté de vivre une existence chrétienne et le baptême dans le nom du Dieu trinitaire: tels furent les éléments principaux à partir desquels se développa la catéchèse. C’est sous cette forme que nous la découvrons dans la *Tradition apostolique* d’Hippolyte, avec son Symbole des apôtres intégral, sa réglementation éthique détaillée et son programme d’instruction s’étendant sur trois ans. Certes, à la fin du IIe siècle, du temps d’Hippolyte, un long chemin a été parcouru depuis l’époque du Nouveau Testament. Mais Harnack82 peut être rassuré, le baptême n’a pas été transformé sous l’influence des religions à mystères en une formule magique pour entrer dans la communauté des sauvés. Dans celles-ci, comme nous 1 avons vu, l’initié n’était soumis à aucune exigence morale ou éthique (cest d’ailleurs la raison pour laquelle ces religions étaient si popu­laires). Dans le christianisme, ces exigences étaient essentielles. De plus, dans les religions à mystères, c’est après la cérémonie initiatique que la “connaissance” était communiquée au postu­lant. Dans le christianisme, au contraire, l’initiation elle-même était l’aboutissement d’une longue période d’enseignement sur la personne de Dieu, le Créateur, le Rédempteur et le Juge, et d’environ trois ans83 de relations avec la communauté des

186

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

croyants par la fréquentation de son culte et particulièrement par l’écoute de la Parole de Dieu lue et préchée. Ce n’était qu’après le sermon et avant l’eucharistie proprement dite que les catéchu­mènes étaient congédiés avec une prière et une bénédiction spéciale, *la missa catecbumenorum.* Les chrétiens ne faisaient pas de secret de leur foi, de ce qu’elle offrait et de ce qu’elle demandait. Irénée décrit dans les grandes lignes l’éthique et la doctrine chrétiennes et déclare que tel est l’enseignement donné dans le monde entier: “La prédication de la vérité brille partout et illu­mine tous ceux qui souhaitent la connaître.” Partout, c’est le même Evangile que l’on proclame, c’est le même enseignement que l’on dispense, que ce soit dans les églises de Germanie, d’Espagne, de Gaule, d’Orient, d’Egypte ou d’ailleurs. L’Eglise croit en ces choses “comme si elle n’avait qu’une âme... et les proclame comme si elle n’avait qu’une bouche”84. La doctrine n’était pas maintenue cachée pour ceux qui s’enquêtaient de la foi chrétienne et personne n’était tenu à l’écart de la communauté des croyants. Seuls les sacrements étaient pratiqués à l’abri des regards étrangers. Si l’on admet que les influences païennes ont contribué, dans certaines régions, au développement d’une conception presque magique de la grâce dans les sacrements, on constate toutefois que les éléments essentiels du Nouveau Testa­ment ont été maintenus. Le caractère très sérieux des exigences éthiques, l’insistance mise sur la nécessité de saisir le contenu de la foi, la période probatoire précédant l’admission à la commu­nion de l’Eglise (période durant laquelle les candidats la fréquen­taient sans en faire entièrement partie), ou encore la préparation approfondie en vue d’un baptême unique et non renouvelable, chacun de ces éléments soulignait à sa manière un des aspects du baptême néo-testamentaire. Dire cela ne doit pas pour autant nous faire oublier des faits comme le renvoi du baptême parfois jusqu’au lit de mort, ou l’hésitation à admettre la possibilité du pardon pour les péchés commis après le baptême: car ils trahis­sent, d’un autre côté, une compréhension imparfaite du baptême parmi les chrétiens des premières générations.

Si nous considérons les développements au cours du IIe siècle, il est intéressant de se pencher sur le livre des Actes pour cher­cher à discerner dans quelle mesure l’évolution de l’adminis­tration du sacrement pouvait être prévisible. Etait baptisé celui qui avait fait acte de repentance et professé sa foi en Jésus.

LA CONVERSION

187

Comme nous l’avons vu, le baptême lui apportait le pardon et la présence du Saint-Esprit. Il lui ouvrait aussi l’accès à la commu­nauté nouvelle, où il pouvait vivre dans un véritable partage avec ses frères chrétiens 85. Il y avait là un certain style de vie, un comportement connu sous le nom de “Chemin” 86 dont les impli­cations apparaissent clairement dans la *Didachê\*1.* Le croyant vivait dans la présence de Dieu et cherchait à lui plaire en toute chose88. Baptisé, il était dorénavant étroitement rattaché à ses frères et sœurs en Christ par les liens de la reconnaissance et de l’amour; il partageait ses biens avec eux, il se souciait des pauvres, des veuves, de ceux qui étaient touchés par la famine 89. Cette nouvelle existence entraînait non seulement une vie de sainteté et d’amour chrétien, mais encore une vie d’adoration, de communion, de témoignage et d’étude 90. Les premiers convertis persévéraient dans l’enseignement des apôtres, la communion, la fraction du pain et la prière: d’un commun accord, ils témoi­gnaient pour Jésus. En bref, le baptême mettait son sceau sur une conversion qui touchait tous les domaines: individuel, commu­nautaire, éthique, éducatif et théologique. En ce qui concerne les adultes91 tout au moins, conversion, baptême et vie nouvelle étaient inséparables.

**Conversion et mentalité moderne**

L’approche de la conversion, telle qu’on la comprenait et la pratiquait dans l’Eglise primitive, soulève des questions pour nous aujourd’hui. Nous en étudierons trois, qui nous semblent être les plus communes.

Premièrement, on peut se demander si une prédication appe­lant à la décision était réellement nécessaire. Après tout, Jésus n’a-t-il pas vu en Abraham un chrétien avant son temps, et Paul n’en pensait-il pas tout autant de David92? Plus tard, Justin revendiqua Socrate, et quand Tertullien parlait de *Ranima naturali- ter christiana,* c’est à des Grecs païens 93 qu’il pensait et non aux enfants de foyers chrétiens. Ne devrions-nous pas à notre tour leur emboîter le pas et investir davantage sur ce qu’il y a de bon dans l’homme, plutôt que de nous inspirer de l’agressivité missionnaire d’un certain christianisme d’hier ou d’aujourd’hui?

188

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Cet argument que l’on entend souvent de nos jours est en soi une réaction assez normale contre l’importance excessive accordée à la notion de conversion par une partie du protestan­tisme occidental, au détriment de la qualité de vie et du témoi­gnage de la communauté. Mais, considéré sous l’angle de la doctrine biblique de l’homme et de Dieu, il ne résiste pas à l’analyse. S’il existe un Dieu Créateur, Rédempteur et Juge, ainsi que l’Eglise primitive le proclamait avec passion, ceux que Dieu a arrachés à la rébellion du péché pour les réconcilier avec lui ne peuvent faire autrement que de publier le récit de cet acte de sauvetage; la vie nouvelle exige d’être partagée. Nous nous pencherons au chapitre IX sur les motivations qui étaient à la base de la mission de l’Eglise. Contentons-nous, pour l’instant, de dire qu’en obéissance au commandement exprès de Jésus-Christ les chrétiens ne pouvaient pas faire autrement que d’aller prêcher l’Evangile à tous ceux qui voulaient bien l’entendre. Une fois prê- chée, la bonne nouvelle ne pouvait que diviser, dans la mesure où il était impossible qu’elle se fonde dans la confortable synthèse des religions de l’époque. Car elle exigeait du croyant une loyauté et une allégeance totale au Dieu absolu.

Jésus et Paul voyaient les saints de l’Ancien Testament comme des “chrétiens avant Christ”, car ils étaient des hommes faisant entièrement confiance à la miséricorde de Dieu, sans chercher à se glorifier eux-mêmes ou à acquérir quelque mérite à ses yeux. Leur foi reposait sur la grâce de Dieu — comme c’est préci­sément le cas du croyant de la Nouvelle Alliance. La seule diffé­rence, c’est que le chrétien peut comprendre le mystère de la grâce à la lumière du Calvaire. Il est certain que Justin était sur un terrain très dangereux quand il prétendait que Socrate partici­pait au divin Logos94; c’est délibérément qu’il s’appropriait tout ce qui était valable dans le paganisme, étant convaincu que tout ce qui était bon venait de Dieu. Toutefois, il ne commit pas l’erreur de penser que le “bon” païen n’avait pas besoin de la conversion — autrement il se serait épargné la peine d’écrire ses apologies et de souffrir le martyre. Ce qu’il voulait dire, c’est que Socrate, en s’opposant au polythéisme de son temps, agissait selon la raison *(meta logotr.* Justin recourt ici aux formes de la pensée stoïcienne pour les besoins de sa cause). Mais il savait pertinemment que Socrate ne détenait qu’une part infime de ce Logos, qui, un jour, allait s’incarner complètement et porter le

LA CONVERSION

189

nom de Christ Jésus. “Tous les principes justes, écrit quelque part Justin, que les philosophes et les législateurs ont découverts et exprimés, ils le doivent à ce qu’ils ont trouvé et contemplé partiellement du Verbe. C’est pour n’avoir pas connu tout le Verbe, qui est le Christ, qu’ils se sont souvent contredits eux-mêmes”95. Ainsi, loin de penser que Socrate et d’autres éminentes figures de l’Antiquité étaient des chrétiens, les Pères Apologètes n’hésitèrent pas à montrer plutôt leurs échecs sur le plan de la sincérité, de la crédibilité et de la morale sexuelle 96.

C’est trahir Tertullien que de vouloir faire dire à son *anima naturaliter christiana* que l’homme naturel est un chrétien qui s’ignore 97. Lui-même déclarait carrément : “ Le genre humain a toujours démérité devant Dieu.” Il pensait alors à la coupable désobéissance des hommes envers Dieu, à leur volonté de se passer de lui, à leurs vices et à leurs crimes qui offensent le Juge et le Vengeur98. Non, Tertullien n’est pas un libéral avant la lettre! Quand il dit de l’âme qu’elle est chrétienne par nature, il ne nie pas le besoin pour celle-ci de se convertir à Christ. Bien au contraire; lui-même déclare au chapitre suivant de son *Apologie-.* “On ne naît pas chrétien, on le devient”99. Ce qu’il avait dit auparavant était dans la ligne de Romains 2:15, où Paul évoque la conscience qui est au fond de chaque païen et qui persiste à témoigner du Dieu qui l’y a placée, en dépit de tous les mauvais traitements que l’homme lui inflige par des coutumes dépravées et l’assujettissement aux idoles. Même leurs serments et leurs jurons lui rendent justice. C’est dans un tel contexte que Tertullien s’exclame: “O noble témoignage de l’âme par le chré­tien naturel ! ” En réalité, rien dans les écrits de l’Eglise primitive ne permet de supposer qu’elle ait jamais tenté une synthèse entre le christianisme et d’autres religions ou l’athéisme. Les chrétiens auraient eu toutes les raisons de céder au syncrétisme durant les deux premiers siècles, puisqu’en refusant cette solution ils encouraient souvent la peine de mort. Cependant, ils résistèrent à cette tentation.

Une deuxième remarque moderne concerne le langage très réaliste souvent utilisé par les premiers chrétiens à propos du baptême; elle se trouve du reste à l’opposé de l’objection que nous venons d’envisager. Comment est-il possible que le sacre­ment du baptême ait été présenté en des termes si proches de la magie? La critique émane en général de milieux fermement

190

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

protestants qui auraient peut-être besoin de prendre plus au sérieux qu’ils ne l’ont fait la possibilité que les sacrements puissent *accomplir* ce qu’ils symbolisent. Comme la circoncision qui ne se contentait pas d’être une image, mais incorporait à l’Ancienne Alliance, le baptême incorpore un homme à Christ. C’est un enseignement que l’on retrouve chez Paul, chez Pierre et chez Jean 10°. Quant à l’insistance caractéristique d’Ignace, elle n’est pas forcément due à son arrière-plan païen! Une des diffi­cultés auxquelles se heurte le christianisme contemporain divisé, c’est notre inaptitude à concilier les différents aspects d’une vérité, alors qu’à l’âge apostolique on parvenait à les combiner. Selon l’évêque Lesslie Newbigin, dans son célèbre ouvrage *L'Eglise, Peuple des Croyants, Corps du Christ, Temple du Saint-Esprit (The Household of God),* il existe au moins trois manières d’envi­sager l’Eglise dans le Nouveau Testament et, au gré de chacune d’elles, il y a une démarche appropriée pour y entrer. Pour les apôtres, l’Eglise était l’extension d’Israël, et par conséquent le baptême en était le mode d’accès comme ce fut le cas pour la circoncision sous l’Ancienne Alliance. L’Eglise est également la corporation des croyants; et on en devient membre par la repen­tance et la foi. Mais l’Eglise est aussi la communauté de l’Esprit, et le seul moyen d’y entrer c’est d’avoir ouvert son cœur à l’Esprit de Jésus. Il est évident que les catholiques ont mis l’accent sur la première approche, les protestants sur la deuxième et les pentecôtistes sur la troisième. Toutes trois sont également valables, mais chacune est faussée si elle est prise isolément et si on pousse sa logique à son point extrême. Quand on examine l’Eglise postapostolique, on est frappé par la manière dont elle sut préserver l’esprit néo-testamentaire et maintenir ces trois perspectives dans une tension féconde. Ce n’est pas parce qu’ils insistaient sur l’efficacité réelle du baptême que les chrétiens du IIe siècle ignoraient la différence que faisaient leurs prédécesseurs du Ier siècle entre promesse et accomplissement, entre chrétiens authentiques et chrétiens nominaux. Jean, par exemple, parlait des faux chrétiens qui “sont sortis du milieu de nous, mais n’étaient pas des nôtres”101, et Paul connaissait à Corinthe des gens d’Eglise qui avaient été baptisés et participaient à l’eucha­ristie 102, mais n’en demeuraient pas moins sous la réprobation de Dieu. Le livre des Actes nous dit de Simon le magicien qu’il était “dans un fiel amer et dans les liens de l’iniquité”, et pourtant il

LA CONVERSION

191

avait fait profession de foi et avait été baptisé I03. Etant donné la perception spirituelle plutôt émoussée des Pères Apostoliques dans certains domaines, on s’étonne qu’ils aient saisi si claire­ment la distinction entre membre de l’Eglise “empirique” et membre de l’Eglise universelle. Ignace demandait à ses lecteurs romains de prier pour lui, “afin que je sois chrétien non seule­ment de bouche, mais de cœur; non seulement de nom, mais de fait” ’04; Polycarpe attendait une joyeuse résurrection avec Christ, pour autant qu’il fasse sa volonté105; et on peut lire dans II Clément: “C’est donc en faisant la volonté de Dieu notre Père que nous appartiendrons à l’Eglise spirituelle. (...) Si, au contraire, nous ne faisons pas la volonté du Seigneur, nous tomberons sous le jugement de l’Ecriture qui dit : ’Ma maison est devenue une caverne de voleurs’. Préférons donc appartenir à l’Eglise de vie afin d’être sauvés” 106.

La troisième objection moderne constamment avancée contre l’appel précis et incisif à la conversion, c’est qu’elle est trop émotive, trop hâtive, voire trop naïve, et ne s’adresse par consé­quent qu’à un seul type de personnes. Il ne faut pas oublier que la prédication de l’Evangile nous est présentée dans les Actes d’une façon ultra-condensée, et on aurait tort de s’imaginer que les apôtres faisaient continuellement des appels à une décision hâtive et inconsidérée. On comprendrait mal que la foi nouvelle se soit répandue avec une telle rapidité si ceux qui la proclamaient avaient fait preuve de si peu de bon sens. Au contraire, les chrétiens se donnèrent réellement à la prédication de la Parole, y consacrant le meilleur de leur temps, jour après jour, année après année. Paul n’est peut-être demeuré que quelques semaines à Thessalonique, mais il resta des années entières à Corinthe et à Ephèse. Il peut discuter à longueur de journée avec des théolo­giens juifs 107 ou prêcher si tard dans la nuit que le jeune Eutyche tombe de la fenêtre... et lorsque l’incident est clos, il continue jusqu’à l’heure du petit déjeuner108! A Antioche de Pisidie, il prêche de tout son cœur et remet la discussion à la semaine suivante 109; au marché d’Athènes, il aborde les passants sur la place; à Ephèse, il discute durant trois mois avec les membres de la synagogue, puis il enseigne chaque jour ses auditeurs dans l’école de Tyrannus; à Césarée, il dialogue longuement avec Félix et Agrippa110. Il est intéressant de souligner la nuance du vocabulaire utilisé en rapport avec la prédication apostolique 111 :

192

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

*diamarturesthai* \*12 : témoigner avec zèle; *kataggellein* proclamer avec force; *dialegesthai'™* : discuter; *diakatelenchein* 115 : réfuter avec succès. Nous lisons qu’à certaines occasions la bonne nouvelle était joyeusement annoncée *(euaggelizein)* 116; ailleurs, l’on compa­rait patiemment les Ecritures, chercheurs et évangélistes scrutant l’Ancien Testament *{suzêteinxvl, paratithesthai'™, sumbibaztin XV)>y,* parfois, c’est toute l’argumentation des objecteurs qui s’effondrait *(sunchunein)* 120. L’évangélisation primitive était loin d’être une proclamation ou une exhortation de type simpliste; elle incluait de solides arguments intellectuels, une étude minutieuse des Ecri­tures, un enseignement élaboré et étayé, ainsi qu’une patiente argumentation.

C’est vraisemblablement à cause du sérieux de l’enseignement qu’il prodiguait que les autorités se préoccupèrent du succès de ce nouveau mouvement: “Vous avez rempli Jérusalem de votre enseignement”121. D’ailleurs, sans une solide base intellectuelle, il n’aurait pas duré. La séduisante dichotomie, inspirée par le professeur Dodd, entre *kerugma* et *didache,* entre prédication et enseignement dans l’évangélisation primitive, est trompeuse; inconsciemment peut-être, elle incite à soupçonner les apôtres d’avoir joué avant tout sur les émotions de leurs auditeurs. A plusieurs reprises, dans le livre des Actes, l’évangélisation est appelée *enseignement*122. Il est évident que les auditeurs ont voulu en savoir le plus possible sur la personne de Jésus avant de se confier en lui. En réalité, ce prétendu divorce entre prédication et enseignement s’est ajouté à d’autres facteurs pour permettre à Bultmann de nourrir un tel scepticisme à l’égard de la personne historique de Jésus, tout en adoptant une attitude très respec­tueuse envers la parole prêchée, qu’il ne fallait ni questionner, ni discuter, mais simplement accepter. Ce n’est pas du tout ce que les apôtres voulaient. Ils cherchaient à susciter une foi étayée par des faits; ils ne demandaient pas aux gens de faire un saut dans le vide. Ils étaient reliés à l’histoire par le fait même de l’incarnation et ils ne prétendaient pas s’y soustraire. L’Evangile invite effecti­vement l’homme à prendre une décision, mais il ne s’agit pas d’un engagement émotif ou inconsidéré. Cet appel nous est transmis par la médiation d’êtres humains et concerne tous les aspects de notre nature humaine.

Prenons, par exemple, la conversion de Paul. Je pense que pour Luc, loin d’être exceptionnelle, elle était normative pour

LA CONVERSION

193

tous les chrétiens. C’est sans doute la raison pour laquelle il la relate à trois reprises. Non qu’il faille s’attendre à la répétition de l’éblouissante vision céleste, à la cécité de Saul, à sa prostration et à la voix qu’il entendit comme celle d’un tonnerre. Ce ne sont là que les signes extérieurs de sa conversion. Les principes, eux, sont plus profonds. Cette rencontre avec Christ bouleversa Paul à tous les niveaux de son être. *Son esprit* fut informé et illuminé: Jésus n’était pas maudit, comme il l’avait pensé; au contraire, il était le Seigneur. *Sa conscience* fut touchée: il dut admettre qu’il avait “regimbé contre les aiguillons”. *Ses émotions* furent saisies quand il eut conscience de sa rébellion contre Christ. Mais tout cela n’était pas le principal. L’objectif du Seigneur était de toucher *sa volonté.* Elle fut courbée et se rendit avec confiance à ce Jésus qui l’avait appelé et qui dorénavant allait être le Seigneur de sa vie. Par conséquent, *sa vie* fut transformée : transformation immé­diate quant à son orientation et progressive quant à sa marche vers la maturité. Dès lors, son but suprême fut de vivre pour son Rédempteur: “Je n’ai point résisté à la vision céleste: à ceux de Damas d’abord, puis à Jérusalem... j’ai prêché la repentance et la conversion à Dieu.” (Actes 26: 19.)

Dans I Tim. 1:16, Paul ne cache pas que sa conversion doit servir d’exemple pour tous ceux qui croiraient après lui. Malgré l’extraordinaire diversité de tempéraments, d’origines et de capa­cités de ceux qui furent touchés par l’Evangile dans l’Eglise primitive, la conversion fut pour tous synonyme d’esprit illu­miné, de conscience aiguisée, de cœur humble et reconnaissant, de volonté livrée, de vie transformée.

Nous consacrerons les dernières pages de ce chapitre à ces hommes et ces femmes qui ont laissé un récit de leur première rencontre avec Christ et, dans la mesure du possible, nous cher­cherons à comprendre ce qui les a poussés à franchir cette impor­tante étape de la repentance, de la foi et du baptême.

**Conversion : quelques exemples**

On donnerait cher pour savoir comment, dans l’Antiquité, l’homme de la rue se convertissait. On pourrait spéculer, comme le fait Harnack, que “pour l’un, ce fut par le biais de l’Ancien Testament, pour un autre, par l’exorcisme, qu’un troisième fut

194

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

touché par la pureté de la vie des croyants; d’autres encore par le monothéisme du christianisme, ou mieux par la perspective d’une radicale expiation, ou l’espérance de l’immortalité, ou encore... — la liste pourrait s’allonger” ,23. Tout cela est hautement pro­bable, mais le fait est que nous ne *savons* pas, pour la bonne raison que l’homme de la nie n’a pas l’habitude d’écrire ses mémoires.

C’est pourquoi nous sommes contraints de nous tourner vers les érudits et les nantis, dont les écrits sont parvenus jusqu’à nous. Il n’est pas toujours possible de déterminer avec exactitude ce qui, dans ces écrits, relève du témoignage personnel ou simplement de l’art littéraire et des lieux communs évangéliques. Néanmoins, il est possible de les classer en deux catégories qui se chevauchent souvent d’ailleurs: la recherche de la vérité et la quête de la délivrance. Tels sont les deux thèmes principaux qui se dégagent des témoignages de conversions que nous a légués l’Antiquité.

Une des principales raisons pour lesquelles l’*intelligentsia* se sentait attirée par le christianisme était l’accent de vérité philoso­phique qui s’en dégageait; en effet, il offrait une explication intel­ligible et crédible de Dieu, du monde et de l’homme. Rappelons que la recherche intellectuelle et l’insécurité étaient très grandes à l’époque. Des écrivains comme Festugière, Cumont et Nock nous en donnent des exemples concrets. Ainsi, un certain docteur nommé Thessalus fit tout le voyage d’Asie en Egypte à la recherche d’un dieu capable de lui révéler le secret des herbes médicinales 124. Lucius, dans le récit d’Apulée, doit parcourir le monde avant de trouver soulagement et vérité auprès d’Isis et de ses mystères. Quant à l’astrologue Vettius Valens, il s’en alla par terre et par mer à la quête incertaine des secrets des éléments. C’était cette dévorante curiosité que le gnosticisme, la magie et les religions à mystères voulaient satisfaire. Mais ce fut dans le christianisme que des hommes comme Justin, Tatien et Théophile trouvèrent la paix. Justin nous parle de sa recherche de la vérité: tout d’abord, il étudia auprès d’un stoïcien, mais il n’apprit rien sur Dieu, parce que son maître lui-même ne le connaissait pas et disait que cette étude n’était pas nécessaire! Il s’en fut donc chez un péripatéticien, qu’il quitta déçu, en consta­tant qu’il ne pensait qu’à ses honoraires. Pythagoriciens et plato­niciens ne répondirent pas davantage à sa recherche. C’est au hasard d’une promenade en pleine campagne qu’il rencontra un

LA CONVERSION

**195**

jour un vieillard et, en discutant avec lui, il découvrit la véritable sagesse et la connaissance qu’il souhaitait trouver depuis si longtemps. Le conseil de ce sage chrétien, la prière à Dieu pour qu’il lui accorde sa lumière, la méditation des prophètes et “des amis du Christ” l’amenèrent à la foi. Il prit cette décision de son propre chef. Pas un seul instant, le vieil homme ne lui demanda une réponse immédiate. Il se contenta de parler, puis laissa ses paroles faire leur chemin dans l’entendement de Justin. Et elles le firent. La douceur et la puissance des paroles du Sauveur amenè­rent Justin à tomber à genoux ’25.

La manière dont Tatien se convertit n’est pas tellement diffé­rente. Ce fut en particulier la lecture de l’Ancien Testament qui répondit à sa recherche de la vérité: “Je cherchais comment je pourrais découvrir la vérité, écrit-il, et, tandis que j’accordais toute mon attention à cette recherche, je trouvai par hasard certains écrits barbares, trop anciens pour être comparés aux opinions des Grecs et trop divins pour être comparés à leurs erreurs. Je fus amené à mettre ma foi dans ces écrits à cause de la tournure sans prétention du langage, du caractère sincère des auteurs, de leur exposé intelligent de la création, de leur prescience des événements futurs, de la valeur de leurs préceptes et de leur doctrine selon laquelle le gouvernement de l’Univers est centré sur un seul Etre” 126.

L’Athénien Athénagore est l’un des intellectuels opposés au christianisme dont la conversion est due à la lecture des Ecri­tures ,27. Comme le fait remarquer B. P. Pratten dans sa traduc­tion de ce philosophe, il est frappant que ses deux ouvrages parvenus jusqu’à nous correspondent précisément aux deux thèmes du discours que Paul tint sur l’Aréopage. Sa *Supplique au Sujet des Chrétiens* est une attaque du polythéisme et son *Sur la Résurrection* un plaidoyer en faveur de cette doctrine qui, en son temps, avait causé tant d’hilarité parmi les Athéniens. Théophile d’Antioche, un autre intellectuel, fut, lui aussi, convaincu par la supériorité des Ecritures sur tout ce qu’il avait pu rencontrer jusqu’alors : l’accomplissement des prophéties, l’annonce d un jugement et le don de l’immortalité furent les trois éléments du message biblique qui répondirent à son besoin de vérité128. Clément d’Alexandrie, de son côté, vint à Christ en premier lieu par le biais de l’intellect. Dans le premier livre des *Stromates,* il nous parle de sa recherche de la vérité, alors qu’il était encore un

196

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

philosophe païen. Il en fit la découverte en fréquentant plusieurs remarquables chrétiens de Grèce, de Syrie, d’Italie et d’Egypte, au nombre desquels le plus éminent fut sans doute Pantène, missionnaire aux Indes venu travailler en Egypte. Cet homme, nous dit Clément, recueillait le miel des fleurs dans la prairie prophétique et apostolique et dispensait à ceux qui l’écoutaient un élément immortel de connaissance. Selon lui, les Ecritures faisaient jaillir l’étincelle vivace de l’âme ,29.

Il serait faux de croire que la conversion de ces hommes fut uniquement intellectuelle. Loin de là! Tatien, et probablement Clément, avaient été initiés aux Mystères, mais en avaient été dégoûtés à cause de leurs obscénités et de leur inanité ,3°. Tatien avait soupiré après la délivrance du pouvoir du péché, de ces dix mille tyrans, comme il les appelle, qui tiennent la volonté de l’homme en esclavage,31. De même, Clément était profondément conscient de sa transformation: enfant de colère, il était devenu enfant de Dieu. Citant Ephésiens 2:3, il écrit: “Ceux qui restent incrédules sont appelés ’ enfants de colère’, et ils sont nourris de colère. Nous, au contraire, nous ne sommes plus des nourrissons de colère, ayant été arrachés à l’erreur et bondissant maintenant vers la vérité. Ainsi, nous qui étions autrefois les fils de l’iniquité, nous sommes aujourd’hui, par l’amour que le Logos porte aux hommes, les fils de Dieu” ,32.

Pour un second groupe de chrétiens, c’est, d’après leurs écrits, la soif de délivrance qui fut la première raison de leur adhésion à la foi. Barnabas fut délivré du joug de *XAnanké* grâce à la loi nouvelle de Jésus-Christ écrite dans son cœur133. De même, Ignace semble parler en connaissance de cause quand il célèbre les dons de Christ aux hommes: la participation à une vie nouvelle et éternelle et la délivrance des forces de la magie, de l’ignorance, du péché et de la mort. C’est par son baptême en Christ qu’il avait été délivré non seulement d’habitudes mauvaises et de l’ignorance, mais encore du Destin 134. On retrouve les mêmes échos dans les *Reconnaissances Clémentines.* L’auteur inconnu nous dit qu’il était très troublé, alors qu’il était païen, par le problème de savoir s’il y a ou non une vie après la mort. Réflé­chir à ces choses l’abattait terriblement, mais il était incapable d’échapper à ses pensées parce qu’il avait au-dedans de lui “ce compagnon très excellent qui ne lui laissait aucun repos — le désir d’immortalité”. Peu impressionné par les spéculations

LA CONVERSION

197

philosophiques sur ce sujet, car celles-ci étaient “tenues pour vraies ou pour fausses non pas à cause de leur nature ou de la valeur de leur argument, mais plutôt à cause du talent ou de l’absence de talent de ceux qui les soutenaient”, il eut la chance de rencontrer un prédicateur chrétien, et finalement se convertit. En Christ, il trouva la réponse à ses doutes, étancha sa soif d’immortalité et apaisa son désir d’une explication du monde qui fût cohérente, simple et convaincante ,35. S’il fut essentiellement motivé par un besoin de délivrance, il semble que pour lui la recherche de la vérité ait aussi joué un rôle important.

Le désir de se libérer du sentiment de culpabilité et de la tyrannie du mal a toujours été une forte motivation pour se convertir. Ce fut le cas de Paul comme de saint Augustin. Il en fut de même dans les deux exemples suivants, concernant des personnes issues de classes sociales très différentes. Justin nous parle 136 de l’épouse dissolue d’un homme qui ne l’était pas moins. Elle fut convertie à Rome aux environs des années 150. Appa­remment, elle se tourna vers Christ grâce à la vie et aux paroles de ses amies chrétiennes, car c’est auprès d’elles qu’elle chercha du réconfort après l’échec de ses tentatives pour gagner, à son tour, son mari au christianisme. La métamorphose de sa femme mit ce dernier hors de lui, au point qu’il fit tout pour la pousser à bout par ses excès dans le domaine du sexe et de l’alcool. Il alla même jusqu’à la dénoncer à cause de sa foi, ce qui déclencha des représailles contre l’Eglise. Justin y fait allusion dans sa *Seconde Apologie.* Il est certain que c’est la qualité de la vie de ses amies contrastant si fortement avec sa propre débauche qui suscita en elle un sentiment de culpabilité. Et ce fut le facteur principal pour la conduire à celui qui seul pouvait la purifier et la fortifier.

L’autre exemple se situe à un niveau plus élevé de la hiérarchie sociale. Cyprien était un orateur et un aristocrate de Carthage; bien que riche et cultivé, il avait cependant une conscience aiguë de son péché et se demandait s’il existait pour un homme comme lui une possibilité de repartir à zéro. Il s’en ouvre dans la lettre qu’il écrit à Donatien: “J’errais à tâtons dans l’obscurité de la nuit, ballotté de tous côtés par la mer orageuse du monde; je flottais de-ci, de-là, inconscient de ma propre existence, étranger à la vérité et à la lumière. Au vu du train de vie que je menais en ce temps-là, j’avais tendance à penser que ce que Dieu dans sa bonté me proposait pour mon salut était difficile et même

198

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

offensant. Comment un homme pouvait-il renaître et s’animer d’une vie nouvelle par les eaux du baptême? Comment pou­vait-on être régénéré, en avoir terminé avec son passé et, sans changement physique, être transformé dans son cœur et dans son âme? Comment, me demandais-je, une telle conversion peut-elle être possible? Car j’étais prisonnier et captif des innombrables péchés que j’avais commis dans le passé et je ne croyais pas qu’il fût possible de m’en débarrasser. Je devins l’esclave de mes vices. Je désespérais de m’améliorer et j’appris à excuser mes péchés qui étaient devenus mes meilleurs amis.” Honnête aveu de cette vérité que Paul, en Romains 7, exprime dans des termes devenus classiques! Et, comme l’Apôtre, Cyprien fit l’expérience de l’immense apaisement produit par le baptême en Christ, le pardon et la transformation intérieure, œuvre du Saint-Esprit. “ Les eaux de la régénération me lavèrent des souillures de ma vie passée. Une lumière d’en-haut pénétra dans mon cœur, désor­mais pur. L’Esprit vint du ciel et me transforma en un homme nouveau au travers de la deuxième naissance. Presque aussitôt, d’une manière merveilleuse, le doute fit place à l’assurance, ce qui avait été fermé s’ouvrit, la lumière éclaira les recoins obscurs et je trouvai facile ce qui, auparavant, m’était apparu difficile et possible ce que j’avais cru impossible. Tu le sais très bien; tu comprends comme moi ce qui m’a amené à cette mort au péché et à cette résurrection à une vie divine. Tu le sais parfaitement: je ne me vante pas” ’37.

C’est ainsi que les réponses que le christianisme apportait soit sur le plan moral, soit sur le plan intellectuel, concouraient à la conversion d’hommes et de femmes issus de toutes les couches de la société. Parfois un des aspects prédominait, parfois c’était l’autre. Mais tous les exemples sur lesquels nous nous sommes penchés rejoignent, dans les grandes lignes, le type de conversion néo-testamentaire et en particulier celle de l’apôtre Paul. En dépit de tout ce qui pouvait différencier ces convertis, la profonde transformation opérée en eux dès qu’ils se confièrent en Christ toucha leur intellect, leur conscience, leur volonté et toute leur vie. Dorénavant, ils s’appliquèrent à vivre toujours davantage les paroles de l’Apôtre: “J’ai été crucifié avec Christ; ce n’est plus moi qui vis, c’est Christ qui vit en moi; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m’a aimé et qui s’est livré lui-même pour moi”138.

CHAPITRE VII

**LES ÉVANGÉLISTES**

Dans le chapitre précédent, nous avons mis en évidence le caractère unique de la conversion chrétienne. Dès lors, il est normal que nous nous interrogions sur l’identité des hommes grâce au ministère desquels la conversion était rendue possible. Dans le présent chapitre, nous commencerons par découvrir qui étaient ces premiers prédicateurs, puis nous verrons la qualité de leur vie et de leur mort.

**Les évangélistes: qui étaient-ils?**

Le ministère professionnel — Apôtres et ministres “ordonnés”

La première réponse qui vient à l’esprit est: les apôtres. La qualification essentielle des douze était d’avoir vécu avec Jésus et d’avoir été mandatés par lui1. Selon toute évidence, ils eurent déjà droit à un “stage pratique” du vivant même de leur Maître2, mais c’est après sa mort et sa résurrection que la prédication de l’Evangile devint leur responsabilité première. Les Actes nous rapportent qu’ils furent rapidement accaparés par des problèmes d’administration et qu’ils s’en déchargèrent promptement sur des diacres, afin de pouvoir mieux s’adonner à la prière et au minis­tère de la Parole3. Comment ils s’en acquittèrent, nous l’igno­rons. Constamment en route, ils n’avaient guère l’occasion, on peut l’imaginer, de tenir des carnets de voyage. Le fait est

200

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

qu’Eusèbe, au début du IVe siècle, n’est pas en mesure de nous donner autre chose que de vagues généralités sur la nature de leur travail, bien qu’il ait rassemblé toutes les informations possi­bles sur leur compte. Pour la plupart d’entre eux, il en est réduit à conjecturer que “grâce au concours de la puissance divine, la doctrine du Sauveur, telle une traînée de lumière, éclaira d’une façon soudaine la terre entière. Aussitôt, comme l’avaient prédit les saintes Ecritures, la voix des évangélistes divins et des apôtres 'retentit dans tout l’univers et leur parole alla jusqu’aux confins du monde’. Et dans chaque ville, dans chaque bourgade, des églises s’élevaient, se remplissaient de fidèles et ressemblaient à une aire pleine”4. On le voit: Eusèbe n’était pas plus avancé que nous. Il rapporte certains avis consignés dans les *Actes de Thomas,* selon lesquels les apôtres tiraient au sort leurs destinations dans les différentes parties du monde, et “Thomas reçut en partage le pays des Parthes, André eut la Scythie, Jean, l’Asie... Pierre paraît avoir prêché aux Juifs de la Dispersion dans le Pont, en Galatie, en Bithynie, en Cappadoce et en Asie. Il vint lui aussi en dernier lieu à Rome”5. Toujours selon les *Actes de Thomas,* Thomas se serait rendu aux Indes, ce qui est tout à fait possible, même si le témoignage est un peu tardif6. Pantène, lui aussi, est censé s’y être rendu et y avoir trouvé des chrétiens qui prenaient plaisir à lire l’original hébreu de l’évangile de Matthieu que leur avait laissé un autre personnage apostolique, Barthélemy 7 ! Même si l’appellation “Indes” pouvait s’appliquer à presque n’importe quel lieu à l’est de Suez et qu’il ne faille guère s’attendre à des précisions, il n’est pas du tout improbable que quelques-uns parmi les premiers chrétiens, voire même des apôtres, aient emprunté la route du commerce des Indes. 11 est intéressant de noter que les *Actes de Thomas* contiennent des informations précises sur la route de l’Extrême-Orient et sur les conditions qui y existaient au Ier siècle de notre ère8.

Les évangiles apocryphes datant des IIe et IIIe siècles donnent aussi certaines informations, peu nombreuses et de valeur douteuse, consistant surtout en récits et en comptes rendus sur les activités de différents apôtres dans certaines parties du monde. Cela suggère néanmoins que les apôtres se sont effective­ment dispersés dans la ferme intention de prêcher l’Evangile dans tout le monde connu, conformément au commandement de leur Seigneur9. Justin résume en une phrase leur courage, leur

LES ÉVANGÉLISTES

201

dévouement et leurs exploits: “Douze hommes sont partis de Jérusalem pour parcourir le monde. C’étaient des hommes simples qui ne savaient pas parler: mais, au nom de Dieu, ils annoncèrent à tous les hommes qu’ils étaient envoyés du Christ pour enseigner à tous la Parole de Dieu” ,0.

La situation se complique non seulement du fait de notre ignorance de ce que firent les douze au cours de leur mission (à l’exception de Pierre et de Jean, dont les déplacements sont un peu mieux connus grâce aux informations du Nouveau Testa­ment et de la littérature du IIe siècle), mais encore à cause de l’ambiguïté du terme “apôtre”11. Celui-ci était appliqué d’abord aux apôtres de Jésus-Christ (c’est-à-dire aux douze choisis par le Seigneur, à Paul12, et vraisemblablement à un ou deux autres chrétiens qui avaient connu Jésus et avaient été mandatés par lui après sa résurrection) 13, mais aussi à des missionnaires itinérants envoyés par les églises et soutenus par les dons des fidèles. Paul n’ignore pas l’existence de cette plus large catégorie d’apôtres, les *apôtres des Eglises* comme il les appelle 14, et il est conscient des dangers qu’ils pouvaient représenter. Eléments incontrôlables quant à leur enseignement, ils pouvaient gravement dévier, tant sur le plan doctrinal qu’au point de vue éthique, et des églises entières pouvaient être entraînées dans l’erreur. C’est à de tels hommes que Paul pense dans sa deuxième épître aux Corinthiens, où il n’hésite pas à les traiter de messagers de Satan, de faux apôtres, et j’en passe15. D’ailleurs, certains en disaient autant de lui16. Le livre de l’Apocalypse17 se réfère également à ce cercle élargi d’apôtres, tout comme Hermas 18; mais c’est la *Didachë* qui, bien qu’affirmant professer l’enseignement des douze (au sens strict du terme), est la plus prolixe sur le compte de ces apôtres ou missionnaires itinérants.

Ils y sont regroupés avec les prophètes et les docteurs, et Harnack 19 a raison de supposer qu’il s’agissait là de trois groupes de leaders chrétiens itinérants, selon une division extrêmement ancienne et vraisemblablement calquée sur une tradition juive; ils se distinguaient nettement des ministères sédentaires de l’évêque, de l’ancien et du diacre presque universellement présents tout au long du IIe siècle 20. Ces deux types de ministères se retrouvent côte à côte dans la *Didachë* et chez Hermas. Les principales carac­téristiques des ministères itinérants étaient les suivants: ils ne restaient jamais longtemps à la même place, ils renonçaient à

202

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

toute activité lucrative (par conséquent, ils étaient soutenus par les dons des communautés visitées, car ils n’acceptaient rien de la part des païens)21, ils n’étaient pas élus par les églises, comme c’était le cas pour les ministères sédentaires, mais se sentaient appelés par Dieu pour ce travail : leur vie, leur message et le succès de leur ministère étaient leurs seules lettres de créance. De tels hommes étaient grandement vénérés. En tant que messa­gers de la Parole du Seigneur, nous dit la *Didachë,* ils devaient être honorés comme le Seigneur lui-même22. Les plus authentiques parmi eux devaient recevoir les prémices du pressoir et du grenier, des bœufs et des moutons, “car ils sont vos grands prêtres” 23. Il est certain que le respect dû à ces maîtres ambulants pouvait inciter aux abus. 11 aurait été facile de vivre aux dépens de la communauté, d’abuser de l’hospitalité ou de soutirer vivres et argent sous le couvert d’un tel ministère. C’est la raison pour laquelle la *Didachë,* tout en honorant l’apôtre comme le Seigneur, déclare rondement: “Mais il ne restera qu’un seul jour, ou un deuxième en cas de besoin; s’il reste trois jours, c’est un faux prophète.” Ou encore: “Tout prophète qui ordonne en esprit de dresser une table s’abstient d’en manger, à moins qu’il ne soit un faux prophète” et “quiconque vous dit en esprit: ’donnez-moi de l’argent ou quelque autre chose’, vous ne l’écouterez pas; mais s’il prie qu’on donne pour d’autres indigents, que nul ne le juge”24.

Voilà donc un type de ministère chrétien: missionnaire itiné­rant à plein temps, avec ou sans le *charisma* de prophétie (là réside vraisemblablement la différence entre les docteurs et les pro­phètes)25. C’est à ce genre d’hommes que fait allusion Origène quand il répond à Celse: “Les chrétiens, dans la mesure de leurs forces, ne négligent pas de diffuser leur doctrine par toute la terre. Certains, en tout cas, ont entrepris de parcourir au loin non seulement les villes, mais aussi les villages et les fermes pour en amener encore d’autres à la piété envers Dieu.” Aussi, loin d’être motivés par des considérations égoïstes, “parfois ils n’acceptent même pas de quoi subsister, et si jamais la pénurie les y force, ils se contentent de l’indispensable, même si beaucoup veulent partager avec eux et leur communiquer le superflu. Mais aujour­d’hui peut-être où, vu la multitude de ceux qui adhèrent à la doctrine, des riches, des gens élevés en dignité, des femmes distinguées et de haute naissance accueillent les messagers de la doctrine, il se peut qu’on ose dire: c’est par gloriole que certains

LES ÉV/\NGÉLISTES

203

exposent en public l’enseignement chrétien. Assurément, un tel soupçon n’eût été fondé au début, où un grave danger menaçait surtout les prédicateurs. Même aujourd’hui, le discrédit où ils tombent auprès du reste des hommes l’emporte sur leur prétendu crédit auprès de ceux qui ont les mêmes croyances” 26.

Le tableau que nous brosse Eusèbe n’est pas tellement diffé­rent. 11 écrivait des chrétiens du IIe siècle: “Il y avait encore à cette époque de nombreux évangélistes de la parole qui avaient à cœur d’apporter un zèle divin à imiter les apôtres pour étendre et fonder la divine doctrine” 27; et plus loin: “Beaucoup de disciples d’alors sentaient leur âme touchée par le Verbe divin, d’un violent amour pour la philosophie (c’est-à-dire le christianisme). Ils commençaient par accomplir le conseil du Sauveur: ils distri­buaient leurs biens aux pauvres. Puis ils quittaient leur patrie et allaient remplir la mission d’évangélistes. A ceux qui n’avaient encore rien entendu de l’enseignement de la foi, ils allaient à l’envi prêcher et transmettre le livre des divins évangiles. Ils se contentaient de jeter les bases de la foi chez les peuples étrangers, y établissaient des pasteurs et leur abandonnaient le soin de ceux qu’ils venaient d’amener à croire. Ensuite, ils partaient vers d’autres contrées et d’autres nations avec la grâce et le secours de Dieu”28. On retrouve ici des consonances typiquement néo­testamentaires. Ces chrétiens avaient sans aucun doute été très impressionnés par l’exemple de Jésus qui avait un sens si aigu de la mission qu’il quitta un jour Capemaüm de bonne heure, en disant: “Allons ailleurs, dans les bourgades voisines, afin que j’y prêche aussi; car c’est pour cela que je suis sorti”29. Ils durent aussi être frappés par le dépouillement volontaire des disciples et par la première communauté chrétienne de Jérusalem où les croyants partageaient tous leurs biens. Et puis il y avait l’exemple de Paul, toujours préoccupé de découvrir de nouveaux champs de mission, “laissant les nouveaux convertis à eux- mêmes après leur avoir donné un minimum d’instruction”. Il était si convaincu de l’urgence de prêcher Christ partout où il ne l’avait pas encore été qu’il a demandé à Timothée de faire l’œuvre d’un évangéliste30, même si, d’après le contexte, il ne semble pas que c’était là son don naturel. Ainsi, tout concourait à enflammer et à stimuler le zèle des chrétiens du IIe siècle. Selon toute évidence, ils furent nombreux à travailler à plein temps comme évangélistes itinérants, consacrant toute leur vie à

**204**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

l’avancement de l’Evangile, faisant confiance à Dieu et aux com­munautés chrétiennes pour subvenir à leurs besoins quotidiens.

Il serait faux de penser que ceux qui avaient été appelés à des ministères sédentaires se désintéressaient du travail d’évangélisa­tion. Il est clair que la tâche principale des anciens était d’édifier la communauté chrétienne afin que chacun de ses membres découvre et exerce son ministère particulier; anciens et évêques étaient le don de Dieu à l’Eglise “pour le perfectionnement des saints en vue de l’œuvre du ministère”31; en cela, leur action était plutôt interne qu’externe, orientée vers l’Eglise plutôt que vers le monde. Mais l’évangélisation n’était pas négligée pour autant. Dans l’adieu que Paul adresse aux anciens d’Ephèse, il les exhorte à imiter son exemple 32 et, dans les épîtres pastorales, il déclare très clairement que tout chrétien aspirant à la charge d’ancien doit être à la fois propre à l’enseignement et respecté par les gens du dehors 33. Une telle recommandation ne serait pas nécessaire si son service n’impliquait pas également des contacts avec ceux qui ne sont pas dans l’Eglise, pour leur apporter l’Evangile. Et les évêques du IIe siècle nous en fournissent la preuve. Ignace, tout préoccupé qu’il fût de pureté doctrinale, de la réglementation de l’eucharistie et de la prééminence des évê­ques au sein de l’Eglise, écrivait néanmoins à l’évêque Polycarpe: “Je t’en supplie, applique-toi à ton ministère et exhorte tous les hommes afin qu’ils soient sauvés”34. La manière dont celui-ci mourut prouve que les conseils d’Ignace avaient été écoutés. Quand l’éminent vieillard fut amené dans le stade de Smyrne, “la foule entière, composée de païens et de Juifs établis dans la ville, ne put contenir sa fureur et se mit à pousser de grands cris: le voilà, disaient-ils, le docteur de l’Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux, celui qui, par ses enseignements, détourne tant de gens de sacrifier et d’adorer ! ” 35

Quant à Irénée, malgré toutes ses activités sur le plan de la théologie et de l’édification de l’Eglise, il était parfaitement à l’aise dans la fonction d’évangéliste. Il s’était fait une règle de prêcher aussi bien dans les villages que dans les villes de Gaule, dont il était l’évêque. Il le faisait non seulement en grec, la langue de l’élite, mais encore dans la langue populaire. En effet, son souci d’efficacité dans sa tâche d’évangélisation liée à sa fonction d’évê­que était tel qu’il prit la peine d’étudier la langue de ces barbares, méprisée de tous, même des meilleurs philanthropes païens, et il

LES ÉVANGÉLISTES

**205**

ne tarda pas à la parler couramment. Ainsi, au début de son *Adversus Haereses,* il prie courtoisement le lecteur de l’excuser de son grec “rouillé”36. Il avait tellement prêché dans une langue étrangère qu’il en avait presque oublié sa langue maternelle! Voilà qui est révélateur du zèle des meilleurs représentants du clergé37. Il n’était certainement pas aussi ardent chez tous, mais le souci d’atteindre ceux qui étaient à l’extérieur resta profondé­ment enraciné dans la perception qu’on avait des responsabilités du ministère. Les *Constitutions apostoliques* rédigées au IIIe siècle n’innovaient en rien quand elles enjoignaient aux évêques “d’avertir et de réprimander avec fermeté ceux qui négligent l’instruction, d’enseigner les ignorants, d’encourager ceux qui comprenaient et de ramener les égarés”38.

Il existait dans l’Eglise primitive une autre catégorie de chré­tiens à plein temps, à côté des apôtres, des évangélistes et des ministères plus sédentaires d’évêque et d’ancien; c’était celle, numériquement restreinte mais influente, des théologiens et des philosophes. Pantène, fondateur de la célèbre école de catéchisme d’Alexandrie, fut avant tout l’éminent missionnaire des “Indes”. Il avait une formation de philosophe stoïcien. Après sa conver­sion, “il montra une telle ardeur et un amour si courageux pour la parole divine qu’il se signala aussi comme prédicateur de l’Evangile du Christ auprès des nations de l’Orient et qu’il s’avança même jusqu’au pays des Indes... Couronné de succès, il revint et dirigea l’école d’Alexandrie jusqu’à sa mort”39. Si les évêques missionnaires abondaient dans l’Eglise primitive, les théologiens missionnaires n’y étaient pas rares non plus. A l’instar des philosophes cyniques, des hommes comme Pantène prenaient la route et rassemblaient. des auditoires considérables sur les places publiques des villes qu’ils visitaient. Celse se plai­gnait de voir la foi se propager ainsi: “Voici, sur les places publi­ques, ceux qui divulguent leurs secrets et font la quête. Jamais ils n’approcheraient d’une assemblée d’hommes prudents avec l’audace d’y dévoiler leurs beaux mystères. Aperçoivent-ils des adolescents, une foule d’esclaves, un rassemblement d imbéciles, ils s’y précipitent et s’y pavanent!” Une telle accusation blessa beaucoup Origène. Comment pouvait-on appeler “tromperie la lecture de la Bible, son explication et l’exhortation à la bonté? D’ailleurs, les cyniques n’adoptaient-ils pas précisément la même méthode? Quant à prétendre que seuls des ignares étaient attirés

206

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

par cette manière de présenter l’Evangile, Origène s’en défend longuement et avec indignation40: le christianisme est la vraie philosophie et, pour un chrétien érudit, les places de marché sont le lieu idéal pour le propager.

Parfois, ces philosophes évangélistes s’engageaient dans des discussions publiques avec certains doctes païens. Cette manière de répandre l’Evangile est esquissée dans la *Seconde Apologie* de Justin, où Crescens le Cynique est violemment pris à partie pour avoir calomnié les chrétiens afin de gagner la faveur de l’audi­toire. Dans *XOctavins* de Minucius Félix, c’est Cécilius qui se fait étriller publiquement, mais il est certain qu’à de nombreuses occasions ce sont les philosophes chrétiens qui perdirent la partie, ce qui pourrait expliquer le succès croissant des “écoles” catéchétiques. Les avantages de celles-ci sont par ailleurs évidents. Elles offraient, en effet, la possibilité d’un enseignement approfondi parce que prolongé, et un encadrement que des réunions occasionnelles n’étaient pas en mesure de garantir. La première de ces écoles dont nous ayons connaissance (exception faite de celle de Tyrannus mentionnée dans les Actes, où Paul se livrait vraisemblablement à un même type d’activités) est celle de Justin. Il enseignait à Rome41, et ceux qui étaient intéressés à l’Evangile allaient chez lui. Tatien, qui fut l’un de ses élèves42, fonda sa propre école, tout comme Rhodon et d’autres chrétiens qui en avaient la capacité43. Ces établissements ne se consacraient pas exclusivement à un enseignement chrétien à l’intérieur de l’Eglise. Ils avaient été intentionnellement créés en vue de l’évan­gélisation par des intellectuels chrétiens conscients de leur responsabilité envers les Grecs et les barbares, les sages et les ignorants. Tous y étaient les bienvenus. Quand le niveau des élèves était relativement bas, on n’abordait pas les vérités chrétiennes les plus profondes, et on se contentait de donner du “lait”. Par contre, quand on avait affaire à une majorité de gens cultivés, on entrait plus avant dans les mystères de la foi44. Les enseignements visaient à la fois le travail pastoral et l’évangélisa­tion; c’est pourquoi ils adaptaient leur message au niveau de compréhension de leurs auditeurs. “Nous avouons vouloir ensei­gner tous les hommes dans la Parole de Dieu, même si Celse ne veut pas le croire”45. Tel était le programme dont Origène s’enorgueillissait, et il s’y tint! Il ne comptait pas que des chré­tiens dans son école d’Alexandrie, mais aussi des auditeurs païens

LES ÉVANGÉLISTES

207

qu’il initiait à la foi46. Même la reine mère, Julie Mammaea, allait écouter ses cours 47. Il serait donc faux de croire que les apologistes et les théologiens étaient des évangélistes de seconde classe. Le but de leur vie était d’amener des hommes de toutes classes et de tout niveau intellectuel à la connaissance de la vérité sur Dieu, sur l’homme, sur l’univers, telle qu’elle était révélée dans la personne de Jésus-Christ.

**Les missionnaires non professionnels**

Jusqu’à maintenant, nous avons considéré uniquement ceux que nous pourrions librement appeler “les professionnels de la propagande chrétienne”. Mais cela ne doit pas nous laisser supposer que les “professionnels” aient joué un rôle prépondé­rant dans l’extension du christianisme. Le fait même que nous soyons si imparfaitement informés sur la manière dont les progrès de l’évangélisation ont été réalisés et sur ceux qui en furent les instruments devrait nous inciter à admettre l’idée que l’agent principal de la mission a été l’homme de la rue, l’homme ordinaire, celui dont la littérature ne parle pas. Harnack a parfai­tement raison quand il écrit: “Il est impossible d’isoler dans l’Eglise un groupe déterminé de personnes qui auraient été les principaux agents de la propagande chrétienne”. Au contraire, “tout porte à croire que la grande mission confiée par Dieu à son Eglise fut en réalité accomplie par des missionnaires non profes­sionnels” 48.

Il en a toujours été ainsi. Les disciples eux-mêmes étaient des laïcs, sans formation théologique ni rhétorique. Dès son ori­gine, le christianisme a été un mouvement laïc et il le resta pendant très longtemps. Dans un sens, il était inévitable que les apôtres deviennent des professionnels, et pourtant nous voyons déjà au chapitre 8 des Actes que ce furent non les apôtres, mais des non-professionnels, des chrétiens chassés de Jérusalem par les persécutions consécutives au martyre d’Etienne, qui répandirent l’Evangile partout où ils allèrent49. Ce sont eux qui suivirent la plaine côtière jusqu’en Phénicie, traversèrent la mer pour atteindre Chypre et poussèrent au nord, jusqu’à Antioche50. Ils furent des évangélistes au même titre que les apôtres, et c’est à eux que l’on doit l’initiative de deux étapes révolutionnaires: ils se mirent à prêcher l’Evangile à des Grecs que rien ne rattachait

**208**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

au judaïsme; puis ils inaugurèrent la mission des païens à partir d’Antioche. Cela se passa tout naturellement. Dispersés loin de Jérusalem, ils allèrent partout répandant la bonne nouvelle qui leur avait apporté joie, réconfort et vie nouvelle. Il s’agissait le plus souvent d’une prédication tout à fait informelle, empruntant plutôt la forme d’entretiens cordiaux entre amis et compagnons de rencontre, dans les maisons ou à l’auberge, en voyage ou autour des stands sur les places de marché. On bavardait à propos de l’Evangile de façon spontanée, avec l’enthousiasme et la conviction de ceux qui ne sont pas payés pour le faire. Des témoins de cette nature étaient pris au sérieux, et le mouvement se répandit spécialement auprès des classes les moins favorisées.

Nous trouvons un tableau pittoresque de cette évangélisation informelle dans les propos polémiques de Celse cités par Origène :

“Voici encore, dans les maisons particulières, des cardeurs, des cordonniers, des foulons, les gens les plus incultes et les plus grossiers. Devant les maîtres pleins d’expérience et de jugement, ils n’osent souffler mot. Mais prennent-ils à part leurs enfants accompagnés de sottes bonnes femmes, ils débitent des propos étranges: sans égard au père et aux précepteurs, c’est eux seuls qu’il faut croire; les autres ne sont que des radoteurs stupides, ignorant le vrai bien, incapables de l’accomplir, préoccupés de viles balivernes; eux seuls savent comment il faut vivre: que les enfants les croient, ils seront heureux et le bonheur éclairera la maison! Tout en parlant, voient-ils arriver un des précepteurs de cette jeunesse, des hommes de jugement, ou le père lui-même, les timides s’enfuient en tremblant, les effrontés excitent les enfants à la révolte: ‘Tant que le père et le précepteur sont présents, leur chuchotent-ils, nous ne pouvons rien vous expliquer. Nous ne voulons pas avoir affaire à des maîtres si obtus et si grossiers. Ils sont eux-mêmes corrompus et immoraux, et ne pensent qu’à vous punir. Si vous le désirez, laissez là père et précepteur et venez avec les femmes et avec vos compagnons de jeux dans l’appartement des femmes ou à l’échoppe du cordonnier ou dans la boutique du foulon et vous saurez tout’.

C’est avec de tels propos qu’ils arrivent à persuader les gens».

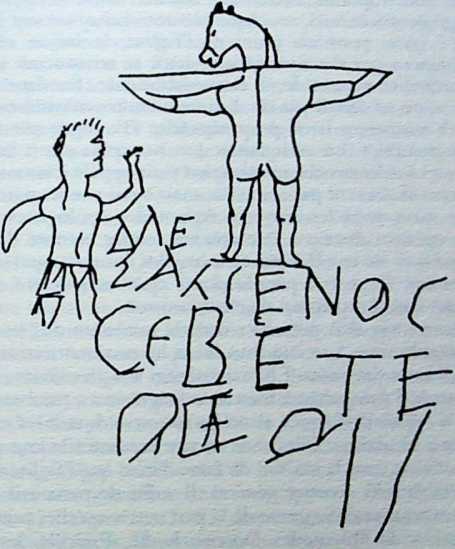
Pour sarcastique que soit le commentaire de Celse51, il témoi­gne bien du zèle et de la consécration des plus humbles parmi les chrétiens de la période postapostolique. Ils avaient découvert un

LES ÉVANGÉLISTES

209

trésor, et, dans la limite de leurs faibles moyens, ils tendaient à le partager.

L’histoire nous a transmis un touchant exemple de cette déter­mination. Il s’agit d’un dessin retrouvé sur un mur du quartier des pages impériaux, au Mont-Palatin, à Rome 52.



*Ce grossier graffiti montre un enfant adorant un crucifié à tête d'âne accompagné de l’inscription moqueuse: "Alexamenos adore son Dieu. " Il date du III\* siècle.*

Ce graffiti maladroit autant que cruel, dû à une main enfantine, date du IIIe siècle. Il représente un jeune garçon, un bras levé au ciel dans une attitude d’adoration. L’objet de sa dévotion : un être

210

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

crucifié ayant un corps d’homme et une tête d’âne. Sous la carica­ture, on a griffonné “Alexamenos adore son Dieu”. Selon toute évidence, un des pages était chrétien et ne s’en cachait pas. On se moquait de lui, apparemment sans grand effet à en croire une autre inscription d’une écriture différente: “Alexamenos est fidèle”. Il se peut que ce soit lui-même qui l’ait écrite ou un de ses camarades, touché par la foi du petit page.

Tout cela contraste fortement avec l’image que donne le chris­tianisme contemporain, hautement intellectualisé et dispensé par un clergé professionnel, touchant bientôt exclusivement la classe moyenne. Aux premiers jours de l’Eglise, la foi se répandait spontanément par des évangélistes laïcs et rencontrait un écho tout particulier auprès de la classe laborieuse. Si, dans l’Eglise primitive, on ne faisait pas de distinction entre ministères à plein temps et ministères laïcs, pour répandre l’Evangile par tous les moyens possibles, on n’en faisait pas non plus entre les sexes. C’était une évidence: chaque chrétien était appelé à témoigner de Christ non seulement par ses actes, mais aussi par ses paroles. En quelque sorte, tous les croyants étaient des apologistes dans la mesure où tous devaient être aptes à rendre compte de l’espé­rance qui était en eux 53. Ceci concerne les femmes aussi bien que les hommes. 11 ne fait pas de doute qu’elles jouèrent un rôle important dans l’expansion du christianisme.

On les trouve déjà présentes dans le ministère de Jésus. Elles furent nombreuses à se joindre à lui et lui restèrent remarquable­ment fidèles et dévouées. Elles assistèrent à la crucifixion, et aidè­rent Joseph d’Arimathée à mettre le Seigneur au tombeau. Elles étaient là le jour de Pâques, et on les retrouve durant les semaines d’attente à Jérusalem. Elles sont encore présentes le jour de Pen­tecôte, et c’est dans la maison de l’une d’elles que l’Eglise de Jéru­salem établit son quartier général. Il suffit de parcourir le livre des Actes pour se convaincre de la part active qu’elles prirent à la propagation de l’Evangile: Dorcas, Lydie, Priscille, les quatre filles de Philippe — prophétesses dont la renommée se répandit largement au cours du IIe siècle — certaines dames de la haute société de Bérée et de Thessalonique, et d’autres encore. Les épîtres font mention d’une diaconesse, peut-être même d’une femme apôtre54 ! Des vingt-six personnes que Paul salue dans le chapitre 16 de l’épître aux Romains, huit sont des femmes et, dans Philippiens 455, Paul exhorte Evodie et Syntyche à aban­

LES ÉVANGÉLISTES

211

donner leur rivalité, elles qu’il appelle collaboratrices dans l’œuvre de l’Evangile. Ce rôle joué par des femmes est d’autant plus remarquable que, dans les cercles juifs comme dans les milieux païens, le monde appartenait avant tout aux hommes. Il était facile de railler ces “sottes” qui colportaient la bonne nouvelle au lavoir56: il n’empêche que de telles femmes furent parmi les meilleures évangélistes. Que l’on se réfère à un texte aussi ancien que la première épître de Pierre57 ou à un autre beaucoup plus tardif comme les *Constitutions apostoliques5\*,* on constate que les paroles et l’exemple des chrétiennes ont eu une influence majeure sur la conversion de leurs conjoints non croyants. Leur tâche ne fut certes pas facile, comme nous l’avons vu au chapitre II. Le tableau que Tertullien nous brosse de la condition féminine chrétienne à la fin du IIe siècle ne devait pas différer tellement de ce qu’il était quelque cent ans plus tôt59. Le mari était-il opposé à la foi de son épouse? Il l’empêchait de se rendre au culte, d’exercer l’hospitalité chrétienne ou de sortir le soir pour assister aux réunions. Ou encore il avait des exigences sexuelles et sociales incompatibles avec l’éthique chrétienne. Même s’il était du genre conciliant, il ne pouvait manquer de se poser des questions. Que pouvait-elle bien avoir à prier si tôt le matin? Se livrait-elle à quelque acte de magie? Ses visites à l’église ne laissaient-elles pas présager qu’elle voulait l’empoison­ner? Dans la vie de tous les jours, elle était censée se conformer aux coutumes courantes, que ce soit sur le plan de la toilette ou sur celui de la religion officielle. Elle devait supporter des cou­ronnes de laurier sur la porte de sa demeure pour commémorer quelque divinité païenne. Elle devait s’asseoir dans les tavernes en compagnie de son mari, et y entendre des chansons paillardes. Néanmoins, malgré la difficulté de la tâche60, un grand nombre d’entre elles ont réussi à amener leurs époux à Christ. Tertullien le reconnaît, à contrecœur, car il décourageait les mariages mixtes et les secondes noces. Il est certain que la qualité de la foi et de la vie de l’épouse chrétienne devait témoigner de l’Esprit de Dieu auprès du conjoint incrédule, lui inspirer un certain respect et le faire réfléchir à deux fois avant d’importuner inconsidérément celle qui était sa femme. “ Il a vu des choses étonnantes, il en a eu des preuves irréfutables. Il sait bien qu’elle a changé, qu’elle est devenue meilleure. A cause de la crainte qu’elle lui inspire, il est lui-même un candidat pour Dieu”61.

**212**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Le Nouveau Testament témoigne abondamment du ministère des femmes: certaines s’occupaient d’évangélisation, d’autres mettaient leurs maisons à la disposition de l’Eglise, d’autres encore prophétisaient, parlaient en langues, ou étaient diaco­nesses. Nous les trouvons en bonne position dans l’Eglise du IIe siècle. Les unes ont exercé un ministère de prédication public. D’autres ont témoigné par le martyre. Les prédications d’une Maximilla, d’une Thècle ou encore des quatre filles de Philippe l’évangéliste étaient revêtues d’une indéniable puissance. Si les doctrines des Montanistes répugnaient à l’Eglise catholique, elles n’en exercèrent pas moins une fascination très réelle, et la secte constitua une menace aussi grave que le marcionisme, une géné­ration auparavant. Les *Actes de Paul et de Thècle* sont du roman à l’état pur, mais le portrait que donne ce récit d’une femme prêchant, baptisant et mourant martyre de sa foi n’est pas le fruit de l’imagination. Tertullien nous parle, avec mépris, de quelques femmes qui, dans certaines églises hétérodoxes, “osent enseigner, discuter, exorciser, promettre la guérison, voire même bap­tiser”62.

Le courage qu’elles affichèrent en période de persécution impressionna vivement la société hellénistique. Il y a probable­ment un fond de vérité dans la légende de Thècle qui, s’apprêtant à faire face au martyre, fut sauvée in extremis par les bons offices de la reine Tryphaène, bouleversée par son sang-froid et son courage. Cette Tryphaène n’est pas un personnage mythique; elle vécut bel et bien à la fin du Ier siècle 63. Il n’y a rien d’impossible à ce qu’une chrétienne de la trempe de Thècle ait pu gagner une souveraine à la foi. Nous avons également de bonnes raisons de penser qu’une des femmes les plus célèbres de l’Empire, la nièce même de Domitien, mère des deux fils qui devaient lui succéder, était elle aussi une chrétienne. Cette Flavia Domitilla était prête à affronter n’importe quoi pour sa foi. Elle et son époux, Flavius Clemens, “furent accusés d’athéisme, un chef d’accusation communément porté aussi contre ceux qui affectaient de vivre comme des Juifs et encouraient la peine capitale ou la confisca­tion de leurs biens”64. Clemens, nous l’avons vu, fut mis à mort; Domitilla, elle, connut l’exil. Mais ce n’est pas en vain qu’ils témoignèrent de Christ. La foi s’enracina profondément dans cette famille et leur propriété de la Via Ardeatine devint l’un des premiers cimetières chrétiens.

LES ÉVANGÉLISTES

213

Les récits de certains martyres démontrent la consécration extraordinaire, presque surhumaine, que l’on rencontre parmi les premières chrétiennes. La *Passion de Perpétue* est un des joyaux de ce genre de littérature. Agée de vingt-deux ans, mariée depuis une année seulement, Perpétue connut le martyre à Carthage en l’an 203. Elle tenait son enfant dans ses bras. Avant de mourir, elle put consigner les impressions de son incarcération. Son père exerça toutes les pressions possibles pour qu’elle abjure. Tout d’abord, il fut extrêmement dur, mais comprit bien vite qu’il affli­geait sa fille en pure perte. Dès lors, il se mit à la supplier; ses cheveux gris, sa mère, son bébé qui ne lui survivrait certainement pas, il n’est rien qu’il n’ait évoqué pour la faire changer d’idée. Perpétue resta ferme et affronta la mort avec dignité et courage. On imagine facilement les effets de ce genre de témoignage.

Un quart de siècle avant le martyre de Perpétue, la jeune aris­tocrate africaine, une esclave gauloise du nom de Blandine, avait connu un sort identique en raison de sa fidélité à Jésus-Christ. Ce sont des témoins oculaires qui en ont rapporté le récit émouvant. La scène se passa à Vienne (France) en 177, et la lettre que ces témoins écrivirent fut reproduite presque intégralement par Eusèbe 65. Blandine s’était récemment convertie. Ce n’est pas tant pour leurs vies que sa maîtresse craignait (car elle aussi était au combat avec ces martyrs); elle avait surtout peur que sa jeune esclave ne se rétracte en face de la mort. Mais son inquiétude était injustifiée. Torturée avec une cruauté diabolique, Blandine ne broncha pas : “Je suis une chrétienne, et chez nous il n’y a rien de mal”. Brûlée à petit feu, jetée aux fauves dans l’arène, forcée d’assister à l’assassinat de ses coreligionnaires empalés, cette extraordinaire jeune fille, “petite, faible, méprisée, avait revêtu Christ, le grand et invincible athlète, et fut couronnée de la couronne incorruptible au travers de ses infinis tourments”. Finalement, emprisonnée dans un filet, elle mourut encornée par un taureau. Auparavant, elle avait prié avec amour et insistance pour ses tortionnaires et, par son exemple, donné le courage d’affronter le martyre à un jeune garçon de quinze ans du nom de Ponticus. Si des femmes de cette trempe-là étaient un reflet de ce qu’on pouvait trouver dans l’Eglise à tous les niveaux sociaux, on ne s’étonne pas que l’Evangile ait pu surmonter les énormes obstacles qui barraient sa route et soit monté à l’assaut de l’empire romain.

214

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**Les évangélistes: quelle était leur vie?**

**Leur exemple**

Aux dires des chrétiens, un Dieu unique, bon, aimant et juste était le Créateur de tout l’Univers; il s’était révélé dans la per­sonne de Jésus de Nazareth, dont la mort et la résurrection établissaient pour tout homme qui le souhaitait une nouvelle relation avec lui. Il avait envoyé son Esprit, dont le ministère était de transformer par l’intérieur la vie morale des croyants et de les unir les uns aux autres par des liens d’amour qui n’avaient pas leur équivalent dans l’Antiquité. De plus, chaque membre de la communauté devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour propager la Bonne Nouvelle. Dès lors, il est naturel que la vie des chrétiens ait été l’objet d’une attention toute particulière de la part des observateurs. On voulait voir s’ils mettaient vraiment en pratique ce qu’ils prêchaient. C’est la raison pour laquelle le Nouveau Testament et la littérature du IIe siècle insistent forte­ment sur le lien entre mission et sainteté. Pierre n’a pas d’autre préoccupation quand, dans le même souffle, il exhorte à une vie sainte: “Sanctifiez dans vos cœurs Christ le Seigneur”, et au témoignage: “Etant toujours prêts à vous défendre, avec douceur et respect, devant quiconque vous demande raison de l’espérance qui est en vous.” On s’attendait bien à ce que les chrétiens soient calomniés, aussi devaient-ils garder leur conscience pure, afin que ceux qui mettraient en doute leur bonne conduite en Christ soient couverts de confusion66. Paul souligne, lui aussi, l’étroit rapport qui doit exister entre vie sainte et évangélisation efficace. C’est par la qualité de sa conduite, le sacrifice de sa vie et son souci des autres qu’il convainquit les Thessaloniciens que sa prédication n’était pas une parole d’homme, mais la parole de Dieu 67. Et ils crurent à leur tour. Ils commencèrent à imiter les chrétiens qu’ils connaissaient68, et c’est grâce à leur témoignage que l’Evangile se répandit dans toute la Macédoine et l’Achaïe. Mais Paul ne dit pas cela sans avoir d’abord souligné que les croyants de Thessalonique étaient devenus un *exemple* pour ces chrétiens de Macédoine et d’Achaïe qu’ils avaient évangélisés69. La vie et les paroles allaient de pair pour accréditer la cause de l’Evangile. Du reste, Paul souligne ces deux conditions quand il évoque la puissance de l’Evangile pour ouvrir les yeux jusqu’alors aveugles à la vérité et pour amener le racheté à jouir de la lumière

LES ÉVANGÉLISTES

215

dont Dieu veut l’illuminer. Il faut que Jésus soit annoncé comme Messie et Seigneur; et il faut que ce message soit authentifié par la vie de prédicateurs non pas centrés sur eux-mêmes, mais entière­ment dévoués à ceux qu’ils veulent atteindre, et transparents dans leur conduite: “Nous avons dit non aux procédés secrets et honteux, nous nous conduisons sans fourberie, et nous ne falsi­fions pas la parole de Dieu; bien au contraire, c’est en manifes­tant la vérité (sous-entendu : par nos actes et par nos paroles) que nous cherchons à gagner la confiance de tous les hommes en présence de Dieu ” 70.

Toute littérature chrétienne fait état du lien qui doit exister entre foi et comportement. Ne pas vouloir en tenir compte conduit à des résultats désastreux et surtout stérilise l’évangélisa­tion. C’est pourquoi les auteurs du Nouveau Testament ne tolé­raient chez les croyants aucune déviation, ni sur le plan de la doctrine, ni sur celui de la conduite. Les fausses philosophies mentionnées dans l’épître aux Colossiens, dans IJean et dans les épîtres aux Corinthiens avaient toutes de graves répercussions morales. Toute la littérature antihérétique du IIe siècle se préoc­cupe d’éthique autant que d’orthodoxie. Ces deux domaines étaient inextricablement liés dans la mission.

A ceux qui accusaient les chrétiens d’athéisme ou les soupçon­naient d’organiser des banquets à la manière de Thyeste ou encore d’adopter une morale œdipienne71, les Apologètes répon­daient en citant en exemple la vie des croyants qui démentait ces racontars. Dès lors, il leur était facile de prouver que c’était en réalité leurs calomniateurs qui se rendaient coupables de telles abominations. Théophile, par exemple, défend les chrétiens contre la charge d’athéisme en faisant remarquer qu’ils croient en un Dieu moral, Créateur de l’Univers72. Il réfute l’accusation d’inceste et de promiscuité en démontrant que le seul fait d’y penser est une offense pour la conscience chrétienne, à combien plus forte raison la pratique de pareilles choses73. Il dément les bruits de cruauté criminelle que l’on faisait courir sur leur compte en soulignant que les croyants n’ont même pas le droit d’assister aux jeux de l’arène, de peur de s’habituer au spectacle de la cruauté et d’être tentés d’excuser le meurtre. “Bien loin des chrétiens l’idée de rien faire de tel, eux chez qui la tempérance demeure, la maîtrise de soi est exercée, la fidélité dans le mariage observée, la pureté gardée, l’injustice brisée, le péché arraché, la

**216**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

justice pratiquée, la loi accomplie, la piété mise en action, Dieu reconnu, chez qui la vérité arbitre, la grâce préserve, la paix protège, la parole sainte dirige”74... Après avoir pris la défense des chrétiens, il passe à l’attaque, accusant ses adversaires païens de commettre précisément de tels crimes: “Pourquoi donc Epicure et les stoïciens prônent-ils l’inceste et la sodomie? Leur enseignement remplit les bibliothèques au point que la jeunesse en est intoxiquée”75. Les poètes ont inculqué l’idée d’anthropo­phagie 76. Les païens ont imputé la perversité à leurs dieux et, de plus, ils ont toléré de véritables athées dans leur sein — pourquoi alors persécutent-ils les chrétiens pour leur prétendu athéisme77? Et de couronner le tout en soulignant le contraste entre l’antago­nisme gratuit, voire les persécutions dont les chrétiens sont l’objet et leur façon de répondre en aimant leurs ennemis, confor­mément à l’enseignement de l’Evangile 78.

Telle était la ligne que suivaient les Apologètes. Il est vraisem­blable qu’ils idéalisaient certains points, et que le tableau ait été légèrement retouché, à en croire Hermas et Clément qui, de l’intérieur, dénoncèrent les péchés qu’ils trouvaient dans l’Eglise. Quoi qu’il en soit, nous ne pouvons douter qu’il ait été un reflet assez fidèle de la réalité. Il n’aurait pas servi à grand-chose de claironner les vertus de la morale chrétienne si celles-ci n’avaient pas été manifestes dans la vie de ceux qui s’en réclamaient.

Dans un de ses écrits, Athénagore souligne d’une manière touchante le contraste entre la moralité des chrétiens et les calomnies dont ils sont l’objet: “Chez nous, vous pourriez trouver des ignorants, des travailleurs manuels, des vieilles femmes : si en paroles ils sont incapables d’exposer l’utilité de leur doctrine, par leurs actions ils démontrent l’utilité de leurs princi­pes. Ils ne savent pas par cœur des paroles, mais ils exposent de bonnes œuvres; frappés, ils ne rendent pas les coups; pillés, ils ne poursuivent pas en justice; ils donnent à ceux qui leur demandent et ils aiment leur prochain comme eux-mêmes”79.

En quoi la vie de ces premiers chrétiens fit-elle une si grande impression sur la société de F Antiquité ?

**Leur communion fraternelle**

On imagine volontiers que les observateurs aient été séduits par la qualité des rapports qui existaient entre croyants : plus de

LES ÉVANGÉLISTES

217

barrière de race, de sexe, de classe ou d’éducation. On pense aux effets du sermon de Pentecôte: les nouveaux croyants “persévé­raient dans l’enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières”80.

L’Eglise d’Antioche 81 semble avoir été un lieu où régnait une remarquable harmonie entre croyants d’origine juive et non juive. Mais les relations étaient aussi exemplaires dans les autres secteurs de la vie de la communauté. On connaît sa générosité envers l’Eglise de Jérusalem, sa vision d’envoyer Paul et Barnabas pour leur premier voyage missionnaire — elle n’hésita pas à se priver de ses deux meilleurs éléments pour le succès de la mission parmi les Gentils. On sait aussi que l’adoration y tenait une place importante, et le jeûne qu’on y pratiquait révélait le sérieux avec lequel on recherchait la volonté de Dieu. La com­munion fraternelle n’y était pas un vain mot; Juifs et païens convertis avaient abattu des barrières vieilles de plusieurs siècles et mangeaient à la même table. La communauté était harmonieu­sement dirigée par des éléments aussi différents que Manahen, l’aristocrate, Saul, un ex-pharisien de la tendance extrémiste, Barnabas, ancien propriétaire lévite cypriote, Lucius, un Juif hellénisant de Cyrène et “Siméon le Niger”, probablement un Africain. Il ne faudrait pas croire qu’Antioche ait été un cas unique. Paul rend grâce à Dieu pour l’amour qui anime les Thessaloniciens 82 ; même s’il prie pour que cet amour abonde toujours davantage entre eux comme envers les gens du dehors83. Cette solidarité dans l’amour était l’œuvre de Dieu lui- même dans les cœurs, et Paul aurait pu aussi bien s’abstenir de la mentionner dans ses exhortations84; il ne le fait que pour attirer leur attention sur un domaine où elle était apparemment défi­ciente: l’insoumission aux autorités, tendance caractéristique, semble-t-il, des Macédoniens85. Malgré cette légère ombre au tableau, la communion était une réalité dans la jeune Eglise de Thessalonique, ainsi qu’en atteste la correspondance apostolique. Mais cette même communion était menacée à Corinthe86 à cause de la cupidité et de l’arrogance des croyants à propos des dons spirituels; désunion également à Philippes et à Rome87, immora­lité parmi les destinataires de la deuxième lettre de Pierre et de celle de Jude88, snobisme stigmatisé par Jacques89. Mais la célé­rité et le sérieux avec lesquels ces tares étaient démasquées et dénoncées par les responsables de l’Eglise prouvent à quel point

218

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

on était universellement convaincu de l’importance de l’unité et de la communion des croyants pour l’expansion de la foi.

Cette unité n’avait rien d’une uniformité ennuyeuse. Dès le commencement, les chrétiens firent preuve de diversité dans l’expression de certains points de doctrine ou dans la forme de gouvernement de l’Eglise, dans leur attitude à l’égard des jours de fête ou de la consommation de certains aliments; mais on ne laissa pas les divergences de vues prendre le pas sur le respect et la confiance mutuels qui animaient ces enfants d’un même Père. Ils savaient qu’ils devraient lui rendre compte personnellement des attitudes prises dans telle ou telle circonstance. Romains 14:1—3 est une bonne illustration de cette tolérance qui ne laisse pas des divergences secondaires porter atteinte à l’unité fondamentale de la communauté.

Ce qui frappe, c’est la qualité de cette communion. Déjà Jésus lui-même avait forgé un groupe de disciples unis, malgré des caractères aussi irréconciliables que ceux de Jean et de Pierre, et des opinions politiques aussi opposées que celles de Simon le zélote et de Matthieu le collecteur d’impôts. Cela se poursuivit dans l’Eglise. La fidélité à Jésus fit naître l’harmonie dans des situations de conflit (même si à Corinthe cet objectif ne fut atteint qu’après de grandes difficultés). Un exemple frappant fut le changement survenu chez Marie et chez les frères de Jésus après la résurrection. Du vivant du Seigneur, aucun d’entre eux n’avait cru en lui; ils étaient restés “en dehors”90, ainsi que le fait remarquer Marc. Mais, dans Actes 1:14 on voit qu’ils ont rejoint les disciples, qu’ils fraternisent avec eux dans la prière et dans les repas pris en commun. Il se peut qu’il n’ait pas été facile pour eux d’admettre qu’ils s’étaient trompés et — pour un temps du moins 91 — de jouer les deuxièmes violons, eux que les liens de la famille rendaient tellement plus proches du Seigneur que les autres. Mais la divine alchimie de la *koinônia* 92 et la participation au même Esprit ont produit ce remarquable changement. Il est intéressant de noter que les chrétiens adoptèrent spontanément ce terme de *koinônia* pour définir la communion qui les unissait les uns aux autres. Dans l’usage de tous les jours, on le rattachait à ces associations non officielles qui se proposaient d’encourager certaines activités communautaires: clubs gastronomiques, sociétés funéraires, confréries et guildes de commerce. Ces associations étaient courantes dans la société romaine, et les

LES ÉVANGÉLISTES

219

autorités les toléraient pour autant qu’elles n’enfreignaient pas les lois et ne perturbaient pas l’ordre public. Dans leur forme, rien ne semblait devoir notablement différencier ces dernières des rassemblements chrétiens. Initiation, égalité, repas sacré, partage, se retrouvaient chez les unes et chez les autres. Dans la pratique, toutefois, il existait une différence: la qualité de la fraternité. Voilà une association où aristocrates. et esclaves, citoyens romains et gens de la province, riches et pauvres vivaient sur un pied d’égalité et sans distinction. Ces gens s’aimaient et étaient dévoués les uns aux autres de façon unique. On était du reste conscient dans l’Eglise de l’attrait que constituait cette singula­rité, et c’est la raison pour laquelle on entendait bien la préserver à tout prix, car il en allait du succès de la mission chrétienne. Comme nous l’avons déjà remarqué, ce fut un facteur sur lequel insistèrent et le Nouveau Testament et divers auteurs du IIe siècle, comme Ignace et Clément. Paul l’écrivait aux Corin­thiens: seule une Eglise unie, où chaque membre était soumis à l’action de l’Esprit, pouvait convaincre l’observateur que Dieu était présent en son sein 93. Il est certain que ce témoignage dut en toucher beaucoup. Chez les païens, en effet, la fraternité tour­nait facilement à l’immoralité. Justin évoque les manufactures d’idoles où les sculpteurs “s’adonnent à tous les vices, comme vous le savez bien; ils vont même jusqu’à débaucher leurs propres filles qui travaillent avec eux”94. A l’opposé, la communion chrétienne, *XAgape* en particulier, était reconnue pour sa dignité et sa pureté. Tertullien décrit l’affection qui se dégage de ces rencontres fraternelles; c’était à bon droit qu’ils pouvaient s’appe­ler “frères” puisqu’ils étaient enfants du même Père céleste95. Il raconte comment les réunions commençaient et se terminaient par la prière. Adoration, communion et repas, tout se faisait sous le regard du Père. On prêtait une attention toute particulière aux humbles, aux indigents et aux malades. Chacun contribuait spon­tanément dans la mesure de ses moyens, et on utilisait les fonds récoltés “pour nourrir et inhumer les pauvres, pour secourir les garçons et les filles qui n’ont ni fortune ni parents, et pour les serviteurs devenus vieux, comme aussi les naufragés; et les chré­tiens qui souffrent dans les mines, dans les îles, dans les prisons uniquement pour la cause de notre Dieu”. “Ainsi donc, étroite­ment unis par l’esprit et par l’âme, nous n’hésitons pas à partager nos biens avec les autres. Tout sert à l’usage commun parmi

220

L’ÉV/\NGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

nous, excepté nos épouses” — le seul bien que les païens étaient enclins à partager, selon la remarque caustique de Tertullien. Le caractère religieux du rassemblement chrétien “ne souffre ni bassesse ni immodestie”. “On mange autant que la faim l’exige; on boit autant que la sobriété le permet... On converse en gens qui savent que le Seigneur les entend. (...) Chacun est invité à se lever pour chanter, en l’honneur de Dieu, un cantique qu’on tire, suivant ses moyens, soit des saintes Ecritures, soit de son propre esprit. C’est une épreuve qui montre comment il a bu! Le repas finit comme il a commencé, par la prière. Puis chacun s’en va de son côté, non pas pour courir en bandes d’assassins, ni en troupes de flâneurs, ni en équipes de libertins, mais avec le même souci de modestie et de pudeur, en gens qui ont pris à table une leçon plutôt qu’un repas.” C’est également l’impression que les chrétiens firent sur Pline le Jeune, ainsi que nous avons déjà eu l’occasion de le remarquer 96.

Ce témoignage de Tertullien est d’autant plus intéressant que, peu de temps avant qu’il n’écrive, l’Afrique du Nord avait connu une vague de conversions. Sa propre patrie n’avait pas été insen­sible à cette qualité de vie chrétienne dont il s’était fait le champion et y avait répondu sur une vaste échelle. Comme aux premiers jours du christianisme, cette communion était indispen­sable à l’avance de l’Eglise. En effet, à des hommes qu’on voulait soustraire à la camaraderie — si superficielle fût-elle — de leurs clubs *(collegia)* et de leurs tavernes *(therniopolia)*, il fallait offrir une autre communauté, plus attractive et plus enrichissante. Des gens habitués à se détester voyaient l’amour qui unissait les chré­tiens, et ce spectacle doit avoir été, selon Tertullien, un apport puissant à la prédication de “ces paroles sacrées dont nous nourrissons notre foi et animons notre espérance; sur lesquelles nous affermissons notre confiance et confirmons nos bonnes habitudes; par l’autorité desquelles nous réprouvons et censu­rons.”

**Leurs caractères transformés**

Si la fraternité chrétienne a été un élément nécessaire à une évangélisation efficace, on peut en dire autant de la transforma­tion du caractère. Le Nouveau Testament met un accent tout particulier sur ce point. Jean, le fils du tonnerre, se métamorpho­

LES ÉVANGÉLISTES

**221**

sera en apôtre de la douceur, Pierre, cette tête chaude, en homme solide comme le roc. Cette transformation est dans la logique de l’Evangile; elle est le fruit de la communion avec Christ. Le racheté est transformé à son image, de gloire en gloire, par l’action de l’Esprit du Seigneur97. Parfois, les chrétiens expri­maient ce changement en termes d’imitation de Christ: les traits de son caractère devaient se refléter dans la vie de celui qui s’était réellement converti. D’autres recouraient au langage mystique de l’union avec Christ ou de l’intériorité du Saint-Esprit pour expri­mer l’idée de ce processus de croissance. Le fidèle pasteur “éprouvait les douleurs de l’enfantement jusqu’à ce que Christ fût formé” dans les nouveaux croyants98 et, à moins de connaître profondément cette expérience dans sa propre vie, il risquait de rester un berger sans troupeau, faute de conversions.

C’est ce que Luc tend à démontrer quand il met en parallèle la vie et le témoignage d’Etienne, de Pierre ou de Paul avec ceux de Jésus. La ressemblance avec Christ était la condition *sine qua non* de l’évangélisation. Le contraste entre la vie passée et la vie nouvelle était un des éléments de la première catéchèse baptis­male. Il n’y avait pas de “revêtement” de Christ sans “dépouille­ment” de l’ancienne nature et de tout ce qui la caractérisait. La différence que Paul établit entre les “œuvres de la chair” et le “fruit de l’Esprit” au chapitre 5 de l’épître aux Galates devait être une évidence à laquelle même les païens étaient sensibles. Les Pères Apologètes recoururent fréquemment à ce type de contraste. On se souvient du fameux passage où Justin s’exclame : “Autrefois, nous prenions plaisir à la débauche; aujourd’hui, la chasteté fait tous nos délices. Nous nous livrions à la magie; aujourd’hui, nous nous consacrons au Dieu bon et non engendré. Nous aimions et nous recherchions plus que tout l’argent et les domaines; aujourd’hui, nous mettons en commun ce que nous avons, nous le partageons. Les haines et les meurtres nous divi­saient, la différence des mœurs et des institutions ne nous permettait pas de recevoir l’étranger à notre foyer; aujourd’hui, après la venue du Christ, nous vivons ensemble, nous prions pour nos ennemis, nous cherchons à gagner nos injustes persécu­teurs, afin que ceux qui suivront les sublimes préceptes du Christ puissent espérer la même récompense que nous de Dieu, le maître du monde”99. Le rapport entre vie sainte et évangélisa­tion efficace pourrait difficilement être mieux mis en valeur.

222

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Les chrétiens se distinguaient en particulier par leur chasteté, leur haine de la cruauté, par leur respect des lois, leur paiement ponctuel des impôts (même si on les soupçonnait d’être de mau­vais citoyens parce qu’ils refusaient de se plier au culte de l’empe­reur et des dieux nationaux). En outre, ils n’exposaient pas leurs enfants, ils ne juraient pas, ils ne voulaient pas avoir affaire avec l’idolâtrie et ses dérivés. De telles vies avaient un impact incon­testable, et même leurs adversaires païens n’y étaient pas insensi­bles. C’est ainsi que Pline et Lucien rendaient hommage à la pureté, à l’amour et au courage des chrétiens ,0°; tout comme Marc-Aurèle et Gallien, du reste101. De leur côté, les auteurs chrétiens, conscients de l’importance d’une vie sanctifiée pour les progrès de la mission, en soulignent constamment l’importance. Hermas et Ignace, I et II *Clément*, la *Didache, XEpître de Barnabas,* tous engagent les croyants non seulement à vivre, mais encore — s’il le faut — à mourir saintement. Parlant d’évangélisation, Ignace écrivait aux chrétiens d’Ephèse: “Donnez-leur au moins la leçon de vos exemples: à leurs emportements, opposez la douceur; à leur jactance, l’humilité; à leurs blasphèmes, la prière; à leurs erreurs, la fermeté dans la foi; à leur caractère farouche, l’humanité, sans jamais chercher à leur rendre le mal qu’ils vous font. Montrons-nous vraiment leurs frères par notre bonté. Efforçons-nous d’imiter le Seigneur” ,02.

*II Clément* énumère les dangers d’un témoignage inconsé­quent 103. Parlant du désir de “sauver ceux du dehors”, l’auteur met en garde les croyants contre le comportement sans amour et insouciant qui fait que le nom de Dieu est blasphémé auprès des païens. “Les païens en effet, quand ils entendent de notre bouche les paroles de Dieu, en admirent la beauté et la sublimité; mais, apprenant ensuite que nos œuvres ne répondent pas à nos paroles, ils en viennent à blasphémer en disant que c’est une fable et une erreur.” On ne surestimera jamais assez l’accent que les chrétiens du IIe siècle mirent sur les implications morales de la foi104. Ce n’est pas sans raison qu’on a pu prétendre qu’elle avait dégénéré en un certain moralisme 105, renforcé par la crainte du jugement dans l’avenir, et de l’exclusion de la communauté chré­tienne dans le présent. Mais nous savons cependant que c’est à cause de la qualité de vie des chrétiens que des hommes comme Minucius Félix et Tertullien se tournèrent vers Christ106. Nous savons aussi que ce facteur joua un rôle décisif dans l’essor du

LES ÉVANGÉLISTES

223

christianisme en Afrique du Nord, vers la fin du IIe siècle, même si le nationalisme carthaginois y a été pour quelque chose, comme le pense le Dr Frend ,07.

**Leur joie**

La joie et l’enthousiasme des premiers évangélistes donnèrent à leur message un indéniable accent de sincérité. Si Christ était réellement le seul chemin vers Dieu, s’il n’y avait vraiment de salut en aucun autre108, on comprend leur enthousiasme à vouloir le faire savoir autour d’eux. Jésus avait promis sa joie à l’Eglise, une joie que personne ne pourrait lui ravir’09; les chrétiens en étaient la preuve vivante. Incarcérés pour leur foi, ils chantaient encore les louanges de Dieu à minuit”0. C’est d’une prison que Paul écrivit aux Philippiens l’épître de la joie et de la confiance1”. Dans les Actes des Apôtres”2, conversion et joie vont toujours de pair. Il y a là un trait qui est demeuré caractéris­tique des premiers chrétiens, rendant leur compagnie attirante. La nouvelle foi ne rendait pas triste et, même si les circonstances étaient souvent désagréables, elles ne parvenaient pas à altérer la joie que les croyants avaient reçue avec la vie nouvelle. Les Thessaloniciens accueillirent la parole au milieu de beaucoup d’afflictions... mais en même temps dans la joie qu’inspirait le Saint-Esprit”3. Les disciples se réjouissaient d’être trouvés clignes de souffrir pour leur Maître”4. Il se réjouissaient dans l’espérance de partager la vie future avec Dieu”5; ils se réjouis­saient au milieu des souffrances qui jalonnaient le chemin de la foi ”6; ils se réjouissaient en Dieu lui-même ”7, et dans sa compa­gnie dont rien ne pouvait les séparer. “Contentez-vous de ce que vous avez; car Dieu lui-même a dit: je ne te délaisserai point, et je ne t’abandonnerai point””8. Les disciples partageaient cette joie qui avait été celle de Christ en face même de la mort ”9. Paul se réjouit de finir sa course dans la joie, tout en sachant que cela pouvait probablement signifier le martyre 120. Cette joie découlait de la conviction que rien, en définitive, ne pouvait arriver à celui dont Dieu lui-même était le Créateur, le Rédempteur, le Soutien et l’Ami121. “Nous n’avons pas honte de Christ, s’exclame Tertullien, au contraire nous nous réjouissons d’être ses disciples et de souffrir en son nom”122. A certaines occasions, cette joie dans la persécution est allée jusqu’à produire une recherche

224

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

malsaine du martyre, et le cas d’Ignace vient immédiatement à l’esprit. Cependant, les motifs qui l’animaient n’étaient pas totale­ment malsains ou macabres. Ainsi que le relate le *Martyre d'Ignace,* “il était pressé de quitter ce monde le plus tôt possible pour rencontrer le Seigneur qu’il aimait”123. Parallèlement à ce courant hystérique qui voulait que le martyre soit le *summum bonum* pour le chrétien, il y avait cette conviction parfaitement biblique qu’“il y a d’abondantes joies devant ta face”, et “s’en aller et être avec Christ est de beaucoup le meilleur” ’24. L’Antiquité fut très impressionnée par la joie de ces hommes qui allaient à la mort pour l’amour de quelqu’un qu’ils n’avaient jamais vu. Beaucoup d’incrédules furent gagnés à Christ à cause de l’allégresse dont étaient empreintes non seulement la vie mais encore la mort des croyants. La Bonne Nouvelle remplissait l’évangéliste Philippe d’un enthousiasme et d’une joie tels qu’il fut prêt à abandonner un ministère florissant en Samarie pour partir à la recherche d’un seul homme, d’un eunuque (c’est-à-dire un intouchable aux termes de l’Ancien Testament). Lorsqu’on imagine sa course dans le désert par une chaleur torride à la poursuite de celui que l’ange avait désigné, on ne s’étonne pas que l’Ethiopien ait accepté son message, dont les accents devaient être remplis de conviction ,25. De même, si pour l’amour de quelqu’un qu’ils n’avaient jamais vu, des hommes ont pu “se réjouir d’une joie ineffable et glorieuse”, même en face d’une mort aussi horrible que celle d’être transformés en torches humaines dans les jardins de Néron ’26, alors il n’est pas surpre­nant que l’Evangile ait eu un impact immense et que beaucoup crurent127. Si le christianisme pouvait inspirer un tel enthou­siasme et une telle joie, il était assuré d’être entendu.

Leur endurance

Cette joie des chrétiens dans la vie et dans la mort est liée à leur extraordinaire endurance. La patience avec laquelle ils supportaient la flagellation, les insultes et le martyre eut un effet incalculable pour conduire à la foi ceux qui assistèrent à leurs souffrances: “Plus on nous fauche, plus nombreux nous sommes. C’est une semence que le sang des chrétiens”, disait Tertullien, et il parlait d’expérience personnelle128. Ce qui susci­tait l’admiration, ce n’est pas seulement que ces hommes et ces

LES ÉVANGÉLISTES

225

femmes étaient prêts à risquer leur vie pour le Seigneur Jésus, mais la manière dont ils témoignaient jusqu’à la mort, et dans la mort même. Tertullien continue en disant: “Vos philosophes vous ont exhortés à supporter vaillamment la souffrance et la mort... mais leurs paroles ont eu peu de succès en comparaison du témoignage des chrétiens qui agissent plus qu’ils ne parlent.” Un Sénèque ou un Helvedius Priscus ont peut-être affronté la mort avec une courageuse résignation, mais les chrétiens l’ont fait avec une joie triomphante. Et c’est avec la même sérénité qu’ils affrontaient les difficultés mineures de la vie. L’enseigne­ment de Jésus appelant à ne pas rendre le mal pour le mal était enraciné dans l’esprit des premiers chrétiens. Ainsi, quand Pierre et Jean furent jetés en prison et menacés de sévices par une imposante assemblée du sanhédrin, pour avoir enseigné que Jésus était le Christ, ils ne protestèrent ni ne se plaignirent, pas plus qu’ils n’abandonnèrent la partie. Ils ne réunirent pas un comité pour décider de l’étape suivante — ils rejoignirent tout simplement leurs amis, prièrent ensemble et continuèrent à prêcher Christ ressuscité129. Paul, pour sa part, considérait les brutalités qu’il endurait pour la cause de la foi comme les marques de son identité d’esclave de Jésus130; il lui fut donné non seulement de croire en Christ, mais encore de souffrir pour lui131. Il pouvait aller jusqu’à dire: “...ce qui manque aux souffrances de Christ, je l’achève dans ma chair...”132 Pierre, qui s’attendait à être exécuté à l’aube, était si paisible qu’il dormait tranquillement entre ses gardiens ,33. Clément évoque la longani­mité avec laquelle Pierre et Paul supportèrent les persécutions et les critiques de leurs adversaires à l’extérieur de l’Eglise en même temps que les querelles et les jalousies de certains “frères”. Ensei­gnant “comment on remporte le prix de la patience”, ils quittè­rent ce monde pour être ravis au séjour de la gloire ,34. Et nous savons qu’ils furent nombreux au IIe siècle à être enflammés par leur exemple — Justin à Rome, les martyrs de Scilii ou de Vienne, pour n’en citer que quelques-uns. Selon les *Actes des Martyrs,* il n’est pas rare que leur mort ait causé la conversion de leurs tortionnaires ou les ait tout au moins convaincus de l’inno­cence de leur foi. Des hommes pervers n’auraient pas pu affron­ter la mort avec une conscience aussi paisible. Selon Clément d’Alexandrie, l’homme qui dénonça Jacques à Hérode Agrippa fut si impressionné par le témoignage que l’apôtre rendit de Christ

226

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

devant la cour qu’il devint lui-même chrétien et fut exécuté en même temps que sa victime. “En chemin, il demanda à Jacques de lui pardonner. Jacques le regarda un moment et lui dit ‘Que la paix soit avec toi et il l’embrassa. Tous les deux furent décapités en même temps” 135.

**Leur puissance**

Il est encore une autre caractéristique des premiers évangélistes qu’il faut relever, même si elle ne paraît pas évidente aux yeux des lecteurs modernes : la réelle puissance qui accompagnait la proclamation du message chrétien. En premier lieu, elle découlait de la conviction avec laquelle parlaient les prédicateurs. Les païens y furent certainement sensibles. Paul utilise un mot intéressant pour décrire l’assurance qui se dégageait de leurs paroles: *plërophoriâ.* Ce terme évoque l’idée que les prédicateurs étaient si remplis de l’Esprit de Dieu, si convaincus de la vérité et de la pertinence de leur message qu’ils en irradiaient au point que les gens recevaient ce qu’ils disaient “non pas en paroles seule­ment, mais avec puissance, avec l’Esprit-Saint, et avec une pleine persuasion” *(plërophoriâ)* 136. En soi, cela ne pouvait manquer d’impressionner favorablement des auditoires lassés par les bavardages sans fin des philosophes peu convaincus de la valeur ou de la vérité de leurs positions.

Mais il y avait une autre dimension à cette puissance. Elle se manifestait par la guérison et l’exorcisme, dont l’importance fut inestimable pour l’avancement de l’Evangile dans une société sans réel secours médical et écrasée par la croyance aux forces démoniaques de tout genre. Harnack a bien résumé la situation: “Le monde tout entier, y compris l’atmosphère, était peuplé de démons; non seulement les manifestations de l’idolâtrie, mais toutes les étapes de la vie et toute forme d’existence étaient régies par eux. Ds étaient assis sur des trônes, ils rôdaient autour des berceaux. La terre était littéralement un enfer, bien qu’elle fût et continuât à être la création de Dieu. Pour affronter cet enfer et tous ses démons, les chrétiens disposaient d’armes qui les rendaient invulnérables”137.

C’était bien l’impression que donnait l’Eglise chrétienne. Les évangiles, celui de Marc en particulier, établissent clairement que Jésus croyait, comme ses contemporains, dans les démons et dans

LES ÉVANGÉLISTES

227

leur chef satanique. Certains auteurs modernes, parmi lesquels G. B. Caird et H. Schlier’38, considèrent que cette attitude du Seigneur doit être normative pour les croyants de toutes les époques; d’autres, tels Trevor Ling et Edward Langton’39, estiment que nous ne sommes pas liés par les croyances que Jésus devait forcément partager avec ses contemporains pour qu’il y eût réellement incarnation. Mais tous sont unanimes pour recon­naître que Jésus-Christ croyait dans ces forces du mal et qu’il envoya ses disciples non seulement prêcher la repentance, mais encore chasser les démons ,40. Luc nous dit que les disciples revinrent tout heureux, après avoir fait l’expérience que les forces du mal leur étaient assujetties grâce au nom de Christ141. Ce ministère n’est pas limité à l’Eglise de la période apostolique. On le retrouve tout au long des IIe et IIIe siècles, et même plus tard. Les chrétiens allèrent dans le monde non seulement en qualité de prédicateurs, mais également en tant qu’exorcistes et guérisseurs. Les Actes parlent abondamment des “signes et des prodiges” d’exorcisme et de guérison qui corroboraient le message chrétien, selon lequel Jésus avait vaincu les forces démoniaques sur la croix et était venu apporter le salut ou la santé à l’homme tout entier, et non seulement à son “âme”.

La conclusion primitive de Marc, bien qu’elle ne soit pas de la plume de Marc lui-même, établit un étroit rapport entre la prédi­cation de la Bonne Nouvelle et les signes d’exorcisme qui doivent l’accompagner142. L’épître aux Hébreux, elle aussi, parle de la confirmation divine du message apostolique: “Il appuyait leur témoignage par des signes, des prodiges, des miracles variés, et par des communications du Saint-Esprit selon sa volonté”143. Pierre et Jean ne se bornèrent pas à évangéliser le boiteux de naissance qui se tenait à la porte du Temple, ils lui communiquè­rent le pouvoir de marcher, dans le nom de Jésus-Christ de Nazareth144. Les guérisons, les exorcismes aussi bien que la prédication de la Parole firent que “le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur augmentait de plus en plus”145. Simon le magicien comprit qu’il n’était qu’un amateur lorsqu’il constata la puissance de guérison du nom de Jésus invoqué avec foi, et c’est ce qui le poussa à demander le baptême146. “Les foules tout entières étaient attentives à ce que disait Philippe (qui, nous dit-on dans le verset précédent, leur prêchait le Christ), lorsqu’elles apprirent et virent les miracles qu’il faisait, car des

228

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

esprits impurs sortaient de plusieurs démoniaques... et beaucoup de paralytiques et de boiteux étaient guéris”147. Lors de son séjour de deux ans à Ephèse, Paul ne fit pas seulement des discours dans l’école de Tyrannus “au point que tous ceux qui habitaient l’Asie... entendirent la parole du Seigneur”148; le verset suivant affirme aussi que “Dieu faisait des miracles extraordinaires par la main de Paul”. Les malades étaient guéris et les démons chassés.

On retrouve ce prolongement du ministère de guérison et d’exorcisme de Jésus non seulement dans les épîtres ’49, mais encore au-delà de l’âge apostolique. Les Pères Apologètes en témoignent abondamment. C’est ainsi que Justin explique que Jésus a été fait homme “par la volonté de Dieu le Père pour le salut des croyants et la ruine des démons” 15°. La preuve de cette affirmation? Il continue: “Vous pouvez vous en convaincre par ce qui se passe sous vos yeux. Il y a dans tout le monde et dans votre ville nombre de démoniaques, que ni adjurations ni enchan­tements, ni philtres n’ont pu guérir. Nos chrétiens, les adjurant au nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce Pilate, en ont guéri et en guérissent encore aujourd’hui beaucoup, en maîtrisant et en chassant des hommes les démons qui les possèdent.” La puis­sance du nom de Jésus était plus efficace que n’importe quel charme, et les chrétiens veillaient attentivement à distinguer ses effets de ceux de la magie. Ils ne faisaient rien en secret; pas de gestes cabalistiques, pas de potions spéciales ou autres formules jalousement gardées. Irénée, qui discute longuement de ce sujet, écrit: “Les véritables disciples de Christ ont reçu une grâce, ils font des miracles en son nom... quelques-uns chassent réellement des démons, et fréquemment ceux qu’ils ont libérés de ces mauvais esprits croient en Christ et se joignent à l’Eglise. D’autres encore imposent les mains aux malades et ils retrouvent la santé... Il est impossible d’énumérer les dons que l’Eglise, partout dans le monde, a reçus de Dieu, dans le nom de Jésus- Christ crucifié sous Ponce Pilate, et qu’elle exerce, jour après jour, pour le bien des païens... Elle ne fait rien par invocation des anges, ou par incantation, ou par tout autre moyen bizarre; c’est en priant le Seigneur, auteur de toute chose, dans un esprit pur, sincère et droit, et en invoquant le nom de Jésus-Christ qu’elle fait ces miracles pour le bien de l’humanité”151. A la différence des guérisons partielles ou temporaires comme celles des gnosti-

LES ÉVANGÉLISTES

229

ques et des magiciens, les guérisons obtenues par la foi dans le nom du Seigneur Jésus-Christ sont permanentes et totales, conclut Irénée 152.

Nous donnerions beaucoup pour avoir une documentation précise sur ces guérisons! Il y a certainement beaucoup d’exagéra­tion dans les écrits des Apologètes. L’époque était crédule et nous ne sommes pas impressionnés par les déclarations réitérées avec sérieux par Irénée affirmant connaître un cas de résurrection où un homme fut rappelé des morts “pour une raison bien déter­minée” et en réponse à la prière fervente de la communauté ’53. Il y avait eu vraisemblablement erreur de diagnostic. Mais alors, ne pourrait-on pas en dire autant de tous les récits de guérison et d’exorcisme qui nous sont parvenus? Certainement pas. Trop de preuves de la puissance et de l’efficacité du nom de Jésus ont été accumulées dans le passé et dans le présent pour qu’on demeure dans l’incrédulité à ce sujet. Origène et Celse croyaient tous deux aux démons et à l’exorcisme. Celse, bien que maugréant constam­ment contre la magie, ne peut nier la réalité de l’exorcisme chrétien, ni celle des miracles de Jésus. Origène fait remarquer que, contrairement à la magie, les miracles chrétiens concourent toujours au bien des hommes, qu’ils sont faits par des croyants dont la vie est exemplaire et au moyen de la foi dans la puissance de Dieu et non du malI54. Il n’est requis ni science de la magie, ni initiation sophistiquée; en réalité, “ce sont généralement des gens sans éducation qui accomplissent ce genre de choses” simplement en priant, en s’appuyant sur le nom de Jésus et en y joignant une brève allusion à son histoire,55. En effet, ce n’était pas par la puissance des hommes ou grâce à la connaissance d’une formule consacrée que s’opéraient ces guérisons, mais par la “puissance dans la Parole de Christ” ’56.

De ce qui précède, on peut conclure que l’exorcisme était prati­qué dans le contexte de l’évangélisation. Son objet était si mani­festement de confirmer la parole prêchée qu’il était accompagné d’une confession de foi sous une forme ou sous une autre. Pour accompagner ces guérisons, il n’y avait pas qu’une invocation du nom de Jésus, mais aussi un rappel des événements de l’Evangile liés au salut. En conséquence, ce n’était pas l’exorciste qui était mis en avant, mais Jésus au nom de qui les démons étaient chassés, et l’Evangile qu’il avait révélé aux hommes. Cest un point sur lequel Justin ne laisse planer aucun doute. Indifférent à

230

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

toute autre forme d’exorcisme, “tout démon, conjuré au nom de ce Fils de Dieu — premier-né de toute créature, enfanté par une vierge, qui s’est fait homme souffrant, crucifié sous Ponce Pilate par votre peuple, mort, ressuscité des morts, monté au ciel — se trouve vaincu et soumis” 157.

L’exorcisme est un sujet dont Tertullien nous entretient longuement lui aussi. Il est indéniable et bien connu, affirme-t-il, que les chrétiens ont le pouvoir d’exorciser. Désireux de faire la preuve que ces forces démoniaques se cachent derrière les idoles, il lance ce défi à ses lecteurs: “Jusqu’à maintenant, nous n’avons fait que parler. Mais nous allons mettre sous vos yeux le fait lui-même, qui prouvera que sous les noms de ‘dieux’ et de ‘démons’ se cache une seule et même nature. Qu’on produise à l’instant ici, devant votre tribunal, un homme qui soit reconnu pour être possédé: si un chrétien quelconque ordonne à cet esprit de parler, celui-ci confessera qu’il est un démon, ce qu’il est en réalité, comme d’ailleurs il se pose faussement en dieu.” A travers tout cela,Tertullien n’a qu’une seule ambition: exhorter les païens à croire dans le Dieu unique et véritable et à “ l’adorer conformément à la foi et à l’enseignement chrétiens”. Que des auditeurs païens se moquent: “Qui est donc ce Christ avec sa fabuleuse histoire? N’est-il pas un homme de condition ordinaire, ou un magicien, et n’a-t-il pas été secrètement enlevé du tombeau par ses disciples, après sa mort?” Tertullien rétorque: “Que les démons rient avec vous de tout ce dont vous riez: qu’ils nient que le Christ jugera toutes les âmes depuis le commencement des temps, après la résurrection des corps... Qu’ils nient que leur malice les a fait condamner d’avance pour le jour du jugement, avec tous leurs adorateurs et leurs serviteurs. Mais tout l’empire et tout le pouvoir que nous avons sur eux tire sa force de ce que nous prononçons le nom du Christ et de ce que nous énumérons tous les châtiments qui les menacent et qu’ils attendent de la part de Dieu par le Christ, leur Juge. Craignant le Christ en Dieu et Dieu dans le Christ, ils sont soumis aux serviteurs de Dieu et du Christ. Aussi, au seul contact de nos mains, au moindre souffle de notre bouche (...) ils sortent du corps des hommes, obéissant à notre commandement, à contrecœur et pleins de douleur, honteux surtout de votre présence”158. Dans son ouvrage *A Scapule,* Tertullien reprend le même argument: “Nous faisons plus que chasser les démons, nous les vainquons. Journellement,

LES ÉV/\NGÉL1STES

231

nous les exposons au mépris et nous exorcisons leurs victimes. C’est un fait bien connu de beaucoup” 159. Ces propos seraient inutiles — et même nuisibles — s’ils n’étaient pas vrais. On les retrouve chez Minucius Félix 160 et chez Tatien 161, au IIIe siècle chez Origène 162, chez Cyprien 163 et dans les *Constitutions apostoli­ques* ,64. L’exorcisme était une des caractéristiques de la puissance de l’Evangile, au point que même des Juifs et des païens tentèrent de se servir du nom de Jésus comme d’un charme magique. Les croyants ne mettaient pas l’accent sur le miracle lui-même, mais sur son rôle de témoin de l’authenticité du message évangélique. C’est ainsi que nous pouvons lire dans les *Constitutions apostoli­ques'.* “C’est à nous, les apôtres, que ces dons furent d’abord accordés, alors que nous nous apprêtions à prêcher l’Evangile à toute créature. Par la suite, ils furent nécessairement donnés à ceux qui avaient cru au travers de notre ministère, non pour leur propre bénéfice, mais pour convaincre les incrédules, afin que ceux qui n’ont pas eu foi dans la parole soient humiliés par la puissance des signes”165. Dieu n’avait pas retiré les *charismata* accordés à l’Eglise apostolique; ils étaient toujours présents dans l’Eglise du IIIe siècle.

En tant que signe de l’authenticité de l’Evangile, l’exorcisme n’a pas toujours remporté du succès, pas plus d’ailleurs que la prédication de la Parole. Les uns l’assimilaient à la magie166, d’autres restaient parfaitement indifférents ,67. Mais, associé à la proclamation de la Bonne Nouvelle, il est indubitable qu’il fut un facteur important de conversion à une époque où chacun vivait dans la crainte des forces démoniaques qui dominaient tous les aspects de la vie et de la mort. Le plus grand intellectuel du IIIe siècle pouvait déclarer sobrement : “ Le chrétien, le véritable chrétien qui s’est soumis à Dieu et à son Logos, ne saurait souffrir quoi que ce soit des êtres démoniaques, puisqu’il est supérieur aux démons” 168. *Cbristus Victor*, en vérité!

Telle était la puissance dont disposaient les premiers chrétiens. Elle eut une influence considérable sur la propagation de l’Evan­gile. Irons-nous mettre tout cela sur le compte de l’illusion ? Telle est la tendance générale du christianisme occidental. Néanmoins, il est intéressant de constater que des professeurs de théologie de l’envergure de T. K. Oesterreich, de Tübingen169, et de John Foster, de Glasgow 170, prennent la chose tout à fait au sérieux. De plus, des missionnaires et des pasteurs dans les

232

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

églises les plus jeunes d’Afrique et d’Asie témoignent également de la réalité de l’exorcisme et de la guérison au nom de Jésus171. Il semble certain qu’on ait des preuves de l’un et de l’autre égale­ment dans notre pays172. Cependant, ma conclusion à l’ouvrage *The Meaning of Salvation* me semble, dans son ensemble, encore valable: “Là où la connaissance médicale est aussi avancée qu’elle l’est en Occident, là où deux mille ans de témoignage chrétien, sans compter les saintes Ecritures, abondent pour authentifier la messianité de Jésus, il ne semble pas que les conditions soient remplies pour que nous soyons en droit d’attendre des miracles dans le sens du Nouveau Testament, même s’il ne faut pas en exclure la possibilité. Cependant, en territoire missionnaire, l’Eglise est minoritaire dans un contexte fortement païen, les moyens médicaux font défaut, les Ecritures ne sont souvent pas traduites, l’analphabétisme est encore très répandu et les besoins spirituels sont effarants. C’est une situation, sur le front même de l’avance de l’Evangile, où nous pouvons nous attendre à voir Dieu œuvrer d’une manière extraordinaire, encore aujourd’hui. Toutes les sociétés missionnaires travaillant dans des contrées primitives en témoignent”173.

Que cette appréciation de la situation contemporaine soit fondée ou non, il est indubitable que dans l’Eglise primitive la puissance des évangélistes fut un facteur qu’il faut ajouter à ceux que nous avons mentionnés auparavant: leur amour, la qualité de leur communion, le caractère de leur vie, le courage de leur mort, la joie et l’enthousiasme avec lesquels ils rendaient témoi­gnage à leur Seigneur.

CHAPITRE VIII

**LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION**

Le christianisme est vie, mais il se communique par des mots. Nous avons vu dans le chapitre précédent que la qualité de la vie des chrétiens corroborait le témoignage verbal des évangélistes. Dans ce chapitre, nous étudierons quelques-unes des méthodes qu’ils employèrent pour expliquer les changements que Christ avait opérés en eux.

Aujourd’hui, quand on parle de méthodes d’évangélisation, la première image qui vient à l’esprit est celle de la prédication du haut de la chaire d’une église ou dans un grand stade. Manifeste­ment, ce n’est pas en ces termes qu’il faut envisager l’évangélisa­tion entreprise par les premiers chrétiens. A l’époque, ils ne connaissaient pas encore les secrets de l’homilétique, ni les mérites du sermon en trois points. En fait, durant plus de cent cinquante ans, ils ne songèrent pas à édifier des lieux de culte et leur prédication variait autant par sa forme que par son contenu.

**Evangélisation publique**

**La prédication dans les synagogues**

La synagogue était l’endroit rêvé pour annoncer la Bonne Nouvelle aux Juifs. Partout où il y avait des Juifs, On trouvait des synagogues, et tout bon Juif devait s’y rendre au moins une fois par semaine. La synagogue attirait en outre prosélytes et

234

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

“craignant Dieu”. Pour les missionnaires, il y avait là un auditoire tout trouvé. Il est regrettable que dans son ouvrage *The Influence of the Synagogue upon the Divine Office* (L’influence de la synagogue sur le service divin), C. W. Dugmore ne relève pas plus l’extraordinaire avantage que le système synagogal offrit à l’évangélisation au Ier siècle; car il est évident que celui-ci joua un rôle considérable dans la propagation de la foi. Les syna­gogues avaient pour objectif d’encourager la piété, la disci­pline et l’étude. L’importance de l’étude était prioritaire. Derniè­rement, le professeur Rowley rappelait que la synagogue était avant tout la maison de la Torah, où on lisait la Loi et où on inculquait les commandements ’. L’ordonnance du service était la suivante: le *Shemah,* la prière, la lecture de la Loi et des prophè­tes, habituellement suivie d’une explication, et, pour finir, la bénédiction. N’importe quel membre de la communauté pouvait être appelé à faire la lecture des Ecritures et à les méditer. Ce n’était pas le privilège d’une classe particulière ou d’un clergé. Le seul élément sacerdotal de tout le service était la bénédiction, dont on s’abstenait si aucun prêtre n’était présent. Cette souplesse dans l’exercice du ministère explique comment Jésus put être invité à lire les prophètes dans la synagogue de sa ville natale, Nazareth, et pourquoi l’apôtre Paul, ce distingué pharisien de passage, fut si souvent invité à lire les Ecritures et à s’adresser à la communauté au cours de ses déplacements missionnaires. Pendant une trentaine d’années, décisives pour la mission auprès des Juifs, les chrétiens purent user avec reconnaissance de cette possibilité offerte par la synagogue, jusqu’à ce que celle-ci leur fermât la porte.

Le sermon de Paul dans la synagogue d’Antioche de Pisidie est caractéristique de la manière dont les chrétiens approchaient les Juifs, tout comme ceux de Lystre et d’Athènes le sont de la manière dont on approchait les païens. En le rapportant dans les Actes, Luc a voulu sans aucun doute nous donner un exemple typique de l’évangélisation dans le contexte de la synagogue. Le message est divisé en trois parties, chacune marquée par un appel à l’auditoire2. Dans la première, Paul démontre comment l’his­toire du peuple de Dieu conduit à la venue du Messie. Il consacre la seconde à la présentation de la Bonne Nouvelle de Jésus, en qui se sont accomplies les anciennes prophéties, sur qui se sont concentrées les bénédictions promises à David et par qui s’est

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

235

réalisée la filiation divine. Il met l’accent sur sa mort, sur sa mise au tombeau et sur sa résurrection. Paul n’élude pas la difficulté du rejet de Christ par Israël et de sa mort sur la croix: cela devait arriver afin que s’accomplissent les Ecritures. La troisième partie du sermon met l’accent sur le pardon des péchés rendu effectif par Jésus ressuscité, sur la libération qu’il offre et que la Loi de Moïse ne pouvait procurer, et sur la nécessité d’une réponse dans la foi. Il conclut son sermon par un solennel avertissement: on ne plaisante pas avec la grâce de Dieu.

Cette prédication était admirablement adaptée à la situation des auditeurs. L’évangéliste les rejoignait là où ils se trouvaient, étant enraciné comme eux dans l’histoire d’Israël. Soulignant leur origine et leurs croyances communes, il créait un lien entre eux et lui. Il pouvait montrer la vérité et l’accomplissement des Ecri­tures: l’Evangile n’était pas une nouveauté, mais bien plutôt l’aboutissement de la révélation que Dieu avait donnée de lui-même, le sommet de l’histoire d’Israël. Les faits principaux concernant Jésus y sont clairement présentés: Christ est le thème central du kérygme, et on ne tente pas d’éluder les problèmes que la foi dans sa messianité ne peut manquer de poser à la mentalité juive. C’est à cause de ce réalisme que, de part et d’autre, on sondait constamment les Ecritures, ce qui fut, comme nous l’avons vu, un trait caractéristique de la mission chrétienne auprès des Juifs3. La prédication était absolument pertinente face aux circonstances, à la sensibilité et à la conscience des auditeurs. L’évangéliste rendait témoignage, exhortait, mettait en garde; son objectif était non seulement de convaincre son auditoire de la messianité de Jésus, mais encore de l’amener à cette vie nouvelle que lui-même avait découverte dans le Seigneur.

Roland Allen souligne quatre caractéristiques de la prédication apostolique auprès des Juifs de la synagogue4: premièrement, Paul manifeste de la sympathie et adopte une attitude conciliante envers ses auditeurs dont il connaît les susceptibilités; sa présen­tation est claire, il est prêt à admettre ce qu’il y a de positif dans leur position, il aborde leurs difficultés avec tact et sagesse. Deuxièmement, il fait preuve de courage, ne cherchant pas à minimiser les problèmes, proclamant une vérité pas toujours agréable à entendre, refusant toute espèce de compromis pour éluder les difficultés. Troisièmement, il respecte ses interlocu­teurs, leur intelligence et leur soif spirituelle. Et quatrièmement il

236

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

est profondément convaincu de la vérité et de la puissance du message de l’Evangile.

Tout laisse supposer que telle était la prédication que l’Eglise primitive apportait dans la synagogue aux premiers jours de la mission, alors que ses portes lui étaient encore ouvertes.

**Prédication en plein air**

En plus de leur activité dans la synagogue, les disciples imitè­rent leur Maître en prêchant en plein air. Les Actes nous en rapportent de nombreux exemples: à Jérusalem, en Samarie, à Lystre, à Athènes. Pour être garantes de succès, ces réunions devaient être tenues dans des endroits passablement fréquentés — c’est pourquoi les alentours du Temple convenaient parfaite­ment. La prédication devait être vivante et accrochante et c’était tant mieux si quelque signe visible venait démontrer la puissance de l’Evangile. Outre l’intérêt qu’elles pouvaient revêtir pour les bénéficiaires, les langues de feu de la Pentecôte et la guérison du boiteux à la porte du Temple servirent deux objectifs : d’une part, elles attirèrent la foule à portée de voix des apôtres, et d’autre part elles témoignèrent sans équivoque des doctrines fondamen­tales de l’Evangile — l’amour de Dieu pour ceux qui n’étaient pas dignes d’être aimés, sa puissance capable de briser les forces du péché et de la souffrance dans la vie des hommes 5. Et si les auto­rités, quelles soient juives ou romaines, voyaient ces réunions d’un mauvais œil, ce n’était pas catastrophique! La prédication n’en avait que plus de poids, et il en résultait la formation de groupes plus restreints où il était plus facile de discuter et d’enseigner.

La prédication en plein air n’était pas nouvelle pour les Juifs. On était habitué depuis longtemps en Palestine à prêcher dans les cours, dans les champs, au bord des rivières ou sur les places de marché. Lorsqu’un prédicateur connu *(darshan)* arrivait dans une ville ou un village, “toute la population se rassemblait autour de lui, lui dressait une estrade, l’écoutait et se laissait enseigner par lui”6. Certaines synagogues allaient même jusqu’à parrainer des tournées de prédication et d’enseignement par les meilleurs interprètes de la Torah7. Les missionnaires chrétiens n’inno­vaient donc pas en utilisant cette méthode. Juifs et philosophes cyniques avaient sillonné les routes de l’Antiquité avant eux.

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

237

Même si nous n’en avons pas de preuves formelles, nous avons de bonnes raisons de supposer que l’on fit de l’évangélisa­tion en plein air tout au long des Ier et IIe siècles. Nous savons qu’lrénée avait l’habitude de prêcher sur les places de marché non seulement à Lyon, mais encore dans les bourgs et les villages environnants 8. Cyprien alla même jusqu’à mettre les autorités au défi de l’arrêter, alors qu’il prêchait sur une place de marché en pleine période de persécution 9. Nous pourrons nous faire une idée des méthodes et du contenu de ces prédications par les quelques exemples suivants.

Au début de son *Histoire ecclésiastique,* Eusèbe rapporte l’éton­nante correspondance que Jésus aurait échangée avec Abgar d’Edesse. Qu’elles qu’en soient les sources, Eusèbe la tient à tort pour authentique. Ces lettres seraient censées provenir des archi­ves publiques d’Edesse et auraient été écrites en syriaque. On ne voit pas comment elles pourraient être antérieures au IIe siècle. Leur contenu ne nous intéresse pas ici, à part le passage où Jésus promet d’envoyer un de ses disciples à Edesse. Et l’histoire prétend que Thaddée s’y est rendu après la résurrection. Trou­vant Abgar dans de bonnes dispositions — il croyait déjà tout ce qu’il avait entendu au sujet de Jésus — Thaddée le guérit de sa maladie et se mit à “prêcher la parole de Dieu”10. Pressé d’en dire davantage “sur la venue de Jésus, sur la manière dont les choses s’étaient passées, sur sa puissance, sur ses miracles”, l’apô­tre répondit: “Pour l’instant, je garderai le silence; mais, puisque j’ai été envoyé pour annoncer la parole, assemble demain tous tes citoyens et je leur prêcherai ; je sèmerai en eux la parole de vie, je leur dirai comment s’est produite la venue de Jésus, quelle fut sa mission et pourquoi il fut envoyé par le Père: je raconterai sa puissance et ses œuvres (...) son humilité et sa modestie; j’expo­serai comment il s’est abaissé et a déposé sa divinité, et a été mis en croix; comment il est descendu aux enfers, après en avoir brisé la barrière qui ne s’était ouverte de l’éternité; comment il a ressuscité les morts; comment enfin il est descendu seul et est remonté à son Père suivi d’un cortège nombreux ”11. Si ces propos de Thaddée et d’Abgar relèvent de la pure fiction, ils sont assez révélateurs néanmoins de ce que put être la prédication en plein air au début du christianisme. Une autre caractéristique frappante du récit est l’optique rigoureuse dans laquelle il pré­sente les différents éléments du ministère d’évangélisation. Le

238

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

miracle est strictement subordonné à la prédication dont il sert en fait d’illustration. Il la met en évidence, comme dans les Actes des Apôtres. La prédication se concentre essentiellement sur la personne, la mission, la passion, la résurrection et la puissance de Jésus de Nazareth et, en cela, elle ne différé en rien de la prédica­tion apostolique.

Autre exemple, de Rome celui-là. L’auteur des *Reconnaissances* (pseudo-Clémentines) raconte comment, un certain automne, il entendit un prédicateur en plein air, à Rome. Il se tenait sur une place publique et interpellait la foule: “Romains, écoutez: le Fils de Dieu est venu en Judée, proclamant la vie éternelle pour tous ceux qui la désirent et se conforment à la volonté du Père qui l’a envoyé. Changez donc de manière de vivre. Abandonnez le pire pour le meilleur, les choses temporelles pour les choses éter­nelles. Vous savez qu’il y a un Dieu au ciel. Et dans le monde qui est le sien, sous ses yeux saints, vous menez des existences impies. Cependant, si vous vous repentez, si vous vivez selon son conseil, vous naîtrez à un monde nouveau, éternel, et vous vous réjouirez de bénédictions ineffables. Si vous refusez de croire, vos âmes seront jetées dans le feu étemel, où elles se repentiront de la vanité de leurs voies. Pour chacun d’entre vous, la repentance est encore possible dans cette vie présente” ,2. Là encore, la procla­mation de l’Evangile était droite et directe. Et il ne devait pas paraître invraisemblable aux Romains qui prenaient au sérieux les prédictions de leurs astrologues que “le Fils de Dieu” ait vu le jour en Judée,3. L’appel à la repentance et à la foi, accompagné des promesses de joie et des menaces de châtiment étemel, est typique de la prédication chrétienne du IIe siècle autant que du Ier.

La réaction du public, elle aussi, doit avoir été assez normale. L’auteur anonyme déplore que personne ne prenne le prédicateur suffisamment au sérieux pour aller s’assurer en Judée de la véra­cité de ce qui avait été prêché. On a même le sentiment que le résultat est nul. Et pourtant ce n’est pas entièrement le cas. L’auteur lui-même se mit à réfléchir: “Pourquoi blâmer les autres, alors que moi-même je fais preuve de tout autant d’insou­ciance? Je vais me hâter d’embarquer pour la Judée, sitôt réglées mes affaires courantes.” Cela lui prit plus de temps que prévu, mais on finit par le retrouver à Alexandrie et non en Judée, par la faute de vents contraires. Ils se mit alors à faire des recherches, et

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

239

on lui parla de “quelqu’un qui avait connu Jésus, un Hébreu du nom de Barnabas, qui disait être un de ses disciples. Il habite dans les environs et il est prêt à annoncer à qui veut l’entendre la promesse qui est en Christ.” Et le narrateur de poursuivre: “Je me joignis donc à la compagnie et, une fois arrivé, je l’écoutai parler avec le reste de la foule qui l’entourait. Je me rendis compte qu’il disait la vérité. Non pas qu’il ait été un habile orateur; il parlait simplement et sans préparation de ce qu’il avait entendu dire et vu faire par le Fils de Dieu. Et, de la foule même qui se pressait autour de lui, il produisit plusieurs témoins des miracles et de l’enseignement (sous-entendu: de Jésus) dont il parlait” 14.

Ce type de missionnaire ambulant, au message simple et direct, désintéressé et se contentant du minimum, profondément convaincu de la véracité de son message, devait se retrouver fréquemment parmi les prédicateurs en plein air. Mais la suite du récit nous paraît encore plus instructive. Le narrateur évoque en effet les réactions du public: moqueries, quolibets, questions captieuses, voire menaces et sévices — ce genre d’accueil devait être plus que fréquent. “Tandis que la foule réservait un bon accueil à ce que le prédicateur lui annonçait avec tant de simpli­cité, les philosophes, tout enflés de leur science, se mirent à rire et à se gausser. Infatués et présomptueux, ils cherchèrent à le mettre en pièces à gros coups de leurs syllogismes. Il balaya leurs frivolités et, sans vouloir même prêter attention à leurs questions insidieuses, il poursuivit tout simplement sur sa lancée.

“Alors l’un d’entre eux l’interrogea: ‘Pourquoi le moustique, qui est si minuscule, est-il doté non seulement de six pattes mais encore d’ailes, tandis que l’éléphant, le plus grand des animaux, n’a que quatre pattes et pas d’ailes du tout?’ Le prédicateur ne se démonta pas pour autant : ‘Une sert à rien de vouloir vous expli­quer les différences de structure entre le moustique et l’éléphant, du moment que vous ignorez tout du Dieu qui les a créés l’un et l’autre.’ Il était bien d’accord, poursuivit-il, de répondre à leurs questions frivoles, s’ils les posaient sincèrement, mais il refusait de se laisser piéger par ce genre de faux-fuyants, car il avait une autre préoccupation, celle d’accomplir sa mission. ‘Nous avons pour seul mandat de vous annoncer les paroles de Celui qui nous a envoyés. Plutôt que de vous apporter des preuves logiques, nous vous confrontons à de nombreux témoins tirés du milieu de

240

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

vous... Bien entendu, libre à vous de les accepter ou de les refuser, mais je ne me lasserai pas de vous dire ce qui est pour votre bien: me taire serait ma perte, tout comme votre incrédu­lité causerait votre ruine’.” Rires, échanges de mots, bagarre... notre “Clément” eut toute les peines du monde à entraîner sain et sauf le prédicateur jusque chez lui, où il continua de l’inter­roger sur la foi chrétienne. Certes, les *pseudo-Clémentines* sont une pure fiction. N’empêche qu’elles doivent avoir eu certains accents de vraisemblance, à voir l’audience qu’elles surent obtenir. Nous sommes enclins à penser qu’elles nous brossent un tableau plutôt réaliste de ce que devait être la prédication en plein air de l’Eglise des premiers siècles, d’un bout à l’autre du Moyen-Orient.

La prédication prophétique

Jusqu’à maintenant, nous n’avons considéré que l’évangélisa­tion “orthodoxe”, tant dans la synagogue qu’en plein air, telle que nous pourrions la retrouver aujourd’hui. Mais il ne faut pas oublier qu’en ce temps-là il y avait également les prophètes, parlant directement au nom du Christ. C’est un ministère auquel le Nouveau Testament fait souvent allusion. Il y en avait à Jéru­salem, à Césarée, à Antioche, à Rome, à Corinthe, à Thessaloni- que et dans les églises d’Asie Mineure ,5. La prophétie était un don que quelques-uns seulement possédaient16. Elle était tenue en très haute estime, et le ministère de prophète venait immédia­tement après celui d’apôtre. C’est en effet par ces deux ministères que Jésus communiquait directement avec son peuple17. Les prophètes, au même titre que les apôtres, ont une fonction fonda­mentale dans l’Eglise par le fait que les uns et les autres sont des agents de révélation18. Contrairement à ce qu’en dit fréquem­ment la littérature moderne, la prophétie n’était pas extatique à proprement parler. Le prophète n’était pas saisi d’une impulsion irrésistible comme s’il n’avait plus eu le contrôle de son esprit *(nous).* En cela, il se différenciait de celui qui parlait en “langues” et dont l’esprit ignorait ce qu’il disait19. Par conséquent, la prophétie était un discours cohérent, directement dirigé par le Saint-Esprit. Elle était exercée indifféremment par des hommes et par des femmes et semble avoir été d’une teneur très variée: prédictions d’Agabus20, mystères de l’Apocalypse, désignation d’un chrétien en vue d’une fonction particulière21, témoignage de

LES .MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

241

Jésus 22. Elle s’exerçait en vue de l’évangélisation 23, de l’édifica­tion, de la consolation, de l’enseignement 24. Cette parole directe de Dieu, si elle est authentique, doit être en accord avec le contenu de la foi apostolique. Paul insiste pour que l’authenticité de la prophétie soit jugée par ceux qui la reçoivent 25, afin qu’ils discernent si elle est en accord ou non avec la doctrine apostoli­que26. La *Didachê* souligne l’importance du comportement de celui qui se réclame de ce don27. La prophétie s’est perpétuée dans l’Eglise, et il serait faux de penser que la secte des Monta- nistes ait constitué une exception. Tertullien fait justement remar­quer que l’évêque de Rome avait reconnu les dons prophétiques de Montanus, de Prisca et de Maximilla avant de changer d’idée, suite aux fausses accusations portées par Praxeas contre les prophètes eux-mêmes et leurs églises28. Bien qu’elle ait eu tendance à diminuer à mesure que croissait la puissance de l’épiscopat (au point que l’évêque finit par absorber la fonction prophétique) et que la constitution du canon du Nouveau Testa­ment l’ait rendue moins nécessaire, elle subsista jusque dans l’Eglise de IIIe siècle et, à cette époque encore, faisait forte impression sur les gens du peuple.

Dans un passage célèbre de son *Contre Celse2\*,* Origène fait allusion à ce type de prédication. En fait, c’est Celse qui se plaint : “Beaucoup de gens obscurs, avec la plus grande facilité et à la moindre occasion dans les temples et hors des temples, et d’autres, mendiant leur pain et parcourant les villes et les camps, s’agitent apparemment comme s’ils rendaient un oracle. A la bouche de chacun est la formule habituelle: Je suis Dieu, ou Fils de Dieu, ou Esprit divin. Et me voici. Car déjà le monde est perdu et vous, ô hommes, vous allez périr à cause de vos fautes. Mais moi je veux vous sauver. Et vous me verrez de nouveau revenir avec une puissance céleste. Heureux qui aujourd’hui m’a rendu un culte ! A tous les autres, j’enverrai le feu éternel dans les villes et les campagnes. Et les hommes qui ne savent pas quels supplices les attendent se repentiront et gémiront en vain; mais ceux qui ont été persuadés par moi, je les garderai pour l’éter­nité. ” Jusqu’ici, il s’agit de prophétie. Mais il semble que les prédicateurs aient poursuivi en langues, à en juger par le commentaire de Celse: “A ces outrecuidances, ils ajoutent aussitôt des termes inconnus, incohérents, totalement obscurs, dont aucun homme raisonnable ne saurait découvrir la signifi­

242

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

cation tant ils sont dépourvus de clarté et de sens, mais qui fournissent en toute occasion à n’importe quel sot ou charlatan le prétexte de se les approprier dans le sens qu’il désire. ”

On a quelquefois avancé que l’accusation de Celse, qui met manifestement Origène mal à son aise, concerne plutôt la prophétie païenne30 ou encore le montanisme31. Mais ces deux hypothèses sont peu vraisemblables. Nous avons affaire à des hommes qui appartenaient à la grande Eglise et, comme le fait remarquer W. L. Knox, la teneur du discours que parodie Celse est un “parfait exemple de prédication anténicéenne du type plutôt enthousiaste”32. Les propos de Knox ont été récemment confirmés par la découverte de *ï Homélie sur la Pâque33* de Méliton. Ce dernier, évêque de Sardes vers la fin du IIe siècle, était également prophète. Eusèbe nous dit de lui qu’“il vivait en toute chose dans le Saint-Esprit”34. On pourrait en dire autant d’Ignace qui, à l’occasion, parlait sous l’inspiration directe, à la manière d’un prophète: “Quand j’étais parmi vous, je parlais avec une grande voix, la voix de Dieu” rappelle-t-il aux croyants de Philadelphie 35. Mais revenons à Méliton ; à la fin de son homélie, il adopte soudain un style prophétique: Christ parle par sa bouche à la première personne. Le changement est surprenant. Méliton est en train de prêcher :

“(Etant) Seigneur,

ayant revêtu l’homme,

et ayant souffert pour celui qui souffrait, et ayant été lié pour celui qui était détenu, et ayant été jugé pour le coupable,

et ayant été enseveli pour celui qui était enseveli (sous-entendu: dans le péché)

il ressuscita des morts et fit entendre ceci à haute voix:

[et voici maintenant la prophétie]

‘Qui disputera contre moi?

Qu’il se mette en face de moi !

C’est moi qui ai délivré le condamné;

c’est moi qui ai vivifié le mort ;

c’est moi qui ai ressuscité l’enseveli.

Qui (est) mon contradicteur ?

C’est moi, dit-il, le Christ,

c’est moi qui ai détruit la mort,

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

243

et qui ai triomphé de l’ennemi,

et qui ai foulé aux pieds l’enfer,

et qui ai lié le fort,

et qui ai ravi l’homme vers les hauteurs des cieux, c’est moi, dit-il, le Christ.

Venez donc, toutes les familles des hommes pétries avec les  
péchés,

et recevez la rémission des péchés. Car

c’est moi moi moi moi moi

moi qui suis votre rémission,  
la Pâque du salut,  
l’agneau immolé pour vous,  
votre rançon,  
votre vie,  
votre résurrection,

moi votre lumière, moi votre salut,

moi votre roi.

C’est moi qui vous conduis vers les hauteurs des cieux;  
c’est moi qui vous ressusciterai ;

c’est moi qui vous montrerai le Père (qui est) dès les siècles ;  
c’est moi qui vous ressusciterai par ma droite”36.

Nous noterons cependant que les caractéristiques du style de Méliton ne sont pas altérées par le souffle de la prophétie. C’est bien à la même plume que l’on doit l’envolée finale et le début plus sobre de l’homélie. Pour s’en convaincre, il suffit de comparer l’extrait suivant :

Lui qui est tout : loi en tant qu’il juge, Logos en tant qu’il enseigne, grâce en tant qu’il sauve, Père en tant qu’il engendre, Fils en tant qu’il est engendré, mouton en tant qu’il souffre, homme en tant qu’il est enseveli, Dieu en tant qu’il ressuscite.

Tel est Jésus, le Christ;

“à lui la gloire dans les siècles. Amen”37.

244

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Saisi par l’esprit de la prophétie, Méliton n’altère pas son style typiquement asiatique38, du genre plutôt fleuri; il en intensifie seulement le rythme, l’assonance et la puissance. On comprend que ce type de prédication à la fois dynamique et émotive n’ait pas été du goût de Celse, mais on comprend également la séduc­tion qu’elle dut exercer sur la mentalité orientale de la moyenne de ses auditeurs. Quoi qu’il en soit, ce type d’évangélisation sur un mode prophétique est déjà mentionné dans I Corinthiens 39, et nous savons qu’il était encore florissant à la fin du IIe siècle.

**La valeur de la prédication**

La prédication joua incontestablement un rôle important dans l’entreprise missionnaire — qu’elle ait été prophétique ou non, qu’elle ait retenti dans la synagogue, dans des assemblées chré­tiennes ou en plein air. Cependant, à cause de la rupture avec le judaïsme, des persécutions montantes et de l’absence de bâti­ments consacrés au culte chrétien, cette prédication ne parvint pas à atteindre un stade élaboré.

D’ailleurs, il n’était pas facile de réunir une assemblée d’enver­gure sans que la police intervienne. Aussi Latourette a-t-il raison quand il écrit: “Les agents principaux de l’expansion chrétienne ne semblent pas avoir été des professionnels ou des gens qui y consacraient l’essentiel de leur temps, mais des hommes et des femmes qui continuaient à vivre d’une manière purement sécu­lière et parlaient de leur foi à ceux qu’ils rencontraient tout naturellement”40.

Cependant, malgré les risques et les difficultés, nombre de chrétiens de l’Antiquité doivent s’être adonnés totalement à la prédication de la Parole. Paul ne fut pas le seul à consacrer sa vie à prêcher Christ, ni le seul à devoir s’écrier: “Malheur à moi si je ne prêche pas l’Evangile.” Le commentaire d’Origène sur le Psaume 36 est un bel exemple de la manière de prêcher adoptée par l’un des grands intellectuels de la fin du IIe siècle. On aurait pu s’attendre à ce que le chef de l’Ecole catéchétique d’Alexan­drie, l’homme qui combattait les philosophes sur leur propre terrain, soit quelque peu pesant dans sa façon de parler et académique dans sa conception de la prédication. Mais c’est plutôt le contraire.

Dans son commentaire, il compare les prédicateurs à des “flèches de Dieu”: “Tous ceux par la bouche desquels Christ

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

245

parle, c’est-à-dire tout homme intègre et tout prédicateur qui annonce la parole de Dieu pour conduire les hommes au salut — et pas seulement les apôtres ou les prophètes — tous peuvent être appelés “flèches de Dieu”. Malheureusement, je n’en vois pas beaucoup. Ils sont rares, ceux dont la parole parvient à enflammer le cœur de l’auditeur, à l’arracher à son péché et à le convaincre de se repentir. Ils sont peu nombreux à toucher profondément les cœurs et à remplir les yeux de larmes de contri­tion. Il n’y en a pas beaucoup qui savent réellement dévoiler la lumière de l’espérance future, la splendeur du ciel et la gloire du royaume de Dieu au point de persuader les hommes de mépriser le visible et de rechercher l’invisible, de dédaigner le temporel et de s’attacher à l’éternel. Il y a trop peu de prédicateurs de cette envergure ! ”

Il craint que les jalousies et les rivalités professionnelles ne réduisent à néant les efforts déployés par les quelques rares bons prédicateurs qui existent. Continuant alors sur une note humble et sensible, Origène fait part à son lecteur de sa crainte de devenir jamais une “flèche du diable” en faisant trébucher quelqu’un à cause de ce qu’il aurait dit ou de ce qu’il aurait fait. “Parfois, nous pensons simplement réfuter un argument et nous parlons sans réfléchir. Soucieux de gagner notre cause, nous devenons agressifs, nous nous mettons à discuter, sans veiller aux expressions que nous utilisons. C’est alors que le diable s’empare de notre bouche et s’en sert comme d’un arc avec lequel il décoche ses flèches”41. Voilà les appréhensions d’un homme dont Eusèbe pouvait dire: “Telle fut sa doctrine, telle fut sa vie; et telle fut sa vie, telle fut aussi sa doctrine. C’est pourquoi, par la grâce de Dieu, il en persuada un grand nombre à l’imiter”42. On comprend que les païens soient accourus en masse, même en temps de persécution, pour entendre la Parole de Dieu de la bouche d’un tel homme. Manifestement, Origène faisait partie de ces trop rares prédicateurs qui avaient de l’envergure.

**L’évangélisation par l’enseignement**

L’un des aspects les moins heureux de l’ouvrage de Dodd *La Prédication apostolique et ses Développements* est la dichotomie arbi­traire qu’il établit entre prédication et enseignement, entre *kerugma* et *didachë.* De nombreux théologiens en ont fait la

246

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

remarque, mais c’est R. C. Worley qui en traite de la manière la plus approfondie dans son étude *Preaching and Teaching in the Earliest Church* (Prédication et enseignement dans l’Eglise primi­tive). Il y démontre que le judaïsme rabbinique pas plus que le christianisme primitif n’établissaient de distinction aussi tranchée entre le travail de l’évangéliste et celui de l’enseignant. C’est ce qu’atteste toute la période qui va de Paul à Origène. L’un et l’autre évangélisaient au travers de l’enseignement de la foi chré­tienne. A l’origine, l’école d’Origène à Alexandrie s’était fixé pour objectif de dispenser un enseignement chrétien élémentaire. A l’âge de dix-huit ans, Origène la dirigeait déjà “pour l’instruc­tion élémentaire dans la foi”43. Néanmoins, outre ses objectifs didactiques, cette école avait également un but d’évangélisation: “Certains païens vinrent à lui pour entendre la Parole de Dieu”; il en fit des chrétiens forts et courageux qui scellèrent leur témoi­gnage de leur sang: des hommes comme Plutarque, Sévère, Héron et Héraclide, des femmes comme Heraïs moururent martyrs44. Prédication et enseignement allèrent de pair, en même temps que l’on s’adonnait à de nombreuses activités pratiques : on visitait les prisonniers, on réconfortait ceux qui avaient été condamnés à mort pour leur foi. En plus, il fallait travailler pour gagner sa vie et se contenter de peu, tant sur le plan de la nourri­ture ou du sommeil que de l’argent ou du vêtement. Nous avons déjà fait allusion à ce genre d’écoles où l’on enseignait la foi chrétienne ou la philosophie. La plus ancienne que nous connais­sions a été ouverte par Justin, à Rome. Tout le monde savait que Justin instruirait dans la foi quiconque en exprimerait le souhait, tandis que lui-même subvenait à ses besoins en enseignant la philosophie, comme il l’avait fait avant sa conversion. On trouve un compte rendu précis de ses activités dans sa propre défense, qu’il soutint devant Rusticus, préfet de cité à Rome — sans succès d’ailleurs puisque à l’issue du procès il fut condamné à mort. A la question de Rusticus : “ Quel genre de doctrine profes­ses-tu?” Justin répondit: “Je me suis efforcé d’étudier toutes les doctrines; mais je n’ai trouvé la paix que dans les véritables doctrines, c’est-à-dire dans le christianisme, n’en déplaise à ceux qui nourrissent de fausses idées. ” Sa recherche de la vérité l’avait conduit à Christ. Et quand Rusticus lui demanda: “Où vous rassemblez-vous et où emmènes-tu tes disciples?” Justin répon­dit: “Je vis au-dessus d’un certain Martin, près des bains timoti-

LES MÉTHODES D’ÉVz\NGÉLISATION

247

niens. Et de tout le temps que j’ai passé dans la ville (c’est la deuxième fois que je réside à Rome) je ne me souviens pas d’avoir fréquenté d’autres réunions. Si quelqu’un veut venir à moi, je lui enseigne les doctrines de la vérité”45. Voilà donc le portrait d’un intellectuel chrétien; il séjournait temporairement à Rome et vivait chez un chrétien, à proximité des bains, toujours très fréquentés dans la société romaine. La situation était idéale. Il lui était facile d’inviter dans son attique, au-dessus de l’appartement de Martin, tous ceux qui s’intéressaient à la foi chrétienne. L’enseignement de la philosophie chrétienne de Justin se conju­guait avec l’appel à la conversion. Au cours du IIe siècle, cette association de l’enseignement et de la prédication semble avoir été pratiquée par plusieurs convertis dans les rangs des intellec­tuels: Quadratus et Aristide, Athénagore et Tatien, Pantène, Clément. Souvenons-nous que ces hommes n’étaient pas de distingués professeurs écrivant paisiblement leurs apologies dans le confort et la sécurité. Ils étaient des missionnaires, des prédica­teurs, des évangélistes et, bien souvent, des martyrs.

Il se pourrait que Paul ait été l’inspirateur de ce type d’école d’évangélisation et d’enseignement combinés. On se souvient qu’il s’était installé chez Tyrannus pendant les trois ans qu’il séjourna à Ephèse. En tout cas, il nous donne un bel exemple de cet opportunisme chrétien qui saisit toutes les occasions pour élargir le ministère. Par cette méthode, Paul toucha un auditoire qu’il n’aurait jamais pu atteindre autrement. Même les Asiarques, apprend-on, étaient si bien disposés à son égard qu’ils le suppliè­rent de ne pas risquer sa vie en se rendant au théâtre pour y affronter la cabale qui s’y tramait46. L’intérêt qu’ils portaient à la sécurité de l’Apôtre est d’autant plus remarquable que ces Asiar­ques étaient les officiels chargés de veiller sur le culte impérial, et nous pouvons être assurés que Paul n’avait en rien eu affaire avec celui-ci. Mais il sut gagner le respect et, qui sait, l’amitié de ces fonctionnaires, au point qu’ils en oublièrent leur état pour l’empêcher de se mettre dans une situation dangereuse. Avaient- ils été touchés, sinon conquis, par ce qu’ils avaient entendu dans l’école de Tyrannus ?

Deux points ressortent clairement du texte qui décrit la vie de Paul à Ephèse :

Premièrement, le contenu de ses discours doit avoir stimulé les esprits. Paul était un homme sachant se défendre et capable de se

248

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

montrer persuasif pour convertir des auditeurs au cours des débats publics qu’il animait *(dialegomenos)47.* Il n’avait pas agi différemment dans la synagogue à son arrivée à Ephèse (on retrouve le même participe *dialegomenos* conjointement avec *peithdn,* convainquant). Il avait alors gagné des Juifs à Christ. Il continua de le faire lors de ses rencontres quotidiennes avec des païens dans l’école de Tyrannus.

Cette manière de “discuter” l’Evangile est une méthode si caractéristique de l’Apôtre qu’il doit se défendre de l’avoir prati­quée, dans le Temple, avant son arrestation: “On ne m’a trouvé ni dans le Temple, ni dans les synagogues, ni dans la ville, discutant avec quelqu’un, ou provoquant un rassemblement séditieux de la foule”48. On imagine que toutes les ressources intellectuelles ont dû être nécessaires pour ce genre d’affron­tements. Et pourtant ni Paul ni aucun autre missionnaire de l’époque n’a jamais pensé que l’argumentation puisse suffire à elle seule pour amener qui que ce soit dans le royaume de Dieu. Mais ils y voyaient un moyen utile pour écarter les objections qui obstruaient les esprits placés devant le choix moral et existentiel inhérent au message de l’Evangile.

La deuxième qualité de l’Apôtre, associée à sa vivacité intellec­tuelle, était son enthousiasme. Tout le récit en donne la preuve. Par exemple, à peine entend-il parler des troubles qui se prépa­rent au théâtre qu’il s’empresse de s’y rendre et de s’en mêler! Une autre illustration nous est donnée par le texte occidental d’Actes 19:9. A l’instar des autres lectures qu’il nous donne de différents passages de ce livre, ce manuscrit témoigne en effet d’une bonne connaissance des us et coutumes de l’époque, même s’il n’est pas le texte original. Après nous avoir relaté que “Paul enseignait journellement dans l’école de Tyrannus”, il ajoute: “de la cinquième heure à la dixième heure”, c’est-à-dire de onze à seize heures. Paul travaillait vraisemblablement à faire ses tentes dans la fraîcheur du matin, tandis que Tyrannus donnait ses cours. A onze heures, heure à laquelle la vie publique s’arrêtait et où Tyrannus terminait ses cours, Paul s’installait dans l’école et se mettait à discuter avec ceux qui venaient l’écouter. Faut-il qu’il ait été enthousiaste pour s’engager dans une telle activité à une heure aussi défavorable, et pour réussir à captiver un auditoire à ce moment de la journée ! En effet, comme le font remarquer Lake et Cadbury, il y avait plus de gens qui dormaient à Ephèse à une

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

249

heure de l’après-midi qu’à une heure du matin 49. Et F. F. Bruce de commenter: “Son énergie et son zèle doivent avoir été conta­gieux pour que ses auditeurs acceptent de lui sacrifier leur sieste” 50.

**Témoignage**

Les premiers chrétiens manifestaient cet enthousiasme dans tous les aspects de leur évangélisation. Même les plus académi­ques d’entre eux étaient si persuadés qu’ils avaient trouvé la vérité en Christ qu’ils ne se gênaient pas d’ajouter leur témoignage personnel au message qu’ils délivraient. “Je suis moi-même un des leurs”, déclare Justin au début de sa *Première Apologie* en faveur des chrétiens. D’ailleurs, ce témoignage personnel rendu à la vérité du message faisait partie intégrante de la *marturia* chré­tienne. Il est partout présent dans la littérature de l’époque.

Dans le Nouveau Testament, l’accent est constamment mis sur le témoignage. Les auteurs sont tellement remplis de la transfor­mation opérée par Christ dans la vie du croyant qu’ils éclatent joyeusement: “Grâces soient rendues à Dieu pour son don inef­fable”51. Paul évoque avec tristesse “les pécheurs dont je suis le premier” 52, et avec joie la merveilleuse délivrance de “la loi du péché qui est dans mes membres”53, accordée par Christ.

Les chrétiens ne s’imposaient pas aux autres, mais ils ne se dérobaient pas non plus face à la responsabilité de témoigner personnellement de leur expérience concernant la vérité qu’ils proclamaient.

Cet engagement est resté une caractéristique notable de l’évan­gélisation au IIe siècle. Ainsi Euelpistus, compagnon de Justin, répondit au préfet qui l’interrogeait sur son identité: “Moi aussi je suis un chrétien, moi aussi j’ai été libéré par Christ”54. Il fut condamné à mort. Dans le dernier chapitre de son *Exhorta­tion aux Gentils*, Clément d’Alexandrie lance à ses lecteurs un appel enthousiaste pour qu’ils se livrent à Christ, et il y mêle l’expression de sa joie à cause de ce que Christ a fait pour lui — ce Christ qui l’a adopté et justifié devant Dieu, qui lui a donné sa sagesse et la possibilité de lui ressembler. “Telle est notre portion, à nous les serviteurs de Christ... Dieu est pour tous ceux qui ont connu Christ” 55. En conclusion de son *Discours aux Grecs,* Tatien déclare qu’il est tout disposé à ce que l’on fouille sa

250

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

doctrine et sa vie, tant il est convaincu “de savoir qui est Dieu et ce qu’il fait”56. Ailleurs, il déborde de louanges pour Christ qui l’a délivré de l’esclavage du mal, de la condamnation, de l’erreur et de ces “dix mille tyrans” qui l’avaient rendu captif57. Nous avons mentionné au chapitre VI d’autres exemples de ces témoi­gnages pleins d’enthousiasme rendus à la vérité de Dieu mani­festée dans la vie des témoins. Tout au travers de la littérature de ces deux premiers siècles de l’Eglise, c’est la même atmosphère qui se dégage: qu’il y ait eu des imprécisions doctrinales, des déséquilibres, des hérésies, personne ne songe à le nier. Mais on ne peut nier non plus que le témoignage public et privé, oral et écrit, de l’Eglise primitive était empreint de zèle et débordant d’enthousiasme. C’est bien parce que les chrétiens étaient convaincus de la vérité de Dieu, de Christ, du salut, qu’ils surent se montrer convaincants et persuader la société païenne qu’elle était dans l’erreur.

**Evangélisation dans les maisons**

La valeur de l’évangélisation au foyer

Dans l’Antiquité, le foyer joua un rôle considérable pour la propagation de l’Evangile. 11 présentait des avantages évidents. La dimension relativement restreinte des groupes qui s’y réunis­saient facilitait les échanges spontanés et permettait à chacun d’y prendre part. Il n’y avait pas de séparation artificielle entre un prédicateur et son auditoire, aucune tentation d’épater la galerie, ni pour un orateur ni pour un contradicteur comme cela pouvait être le cas sur la place publique ou dans d’autres réunions en plein air. L’aspect informel, l’atmosphère détendue et générale­ment accompagnée d’une chaude hospitalité, tout concourait au succès de cette forme d’évangélisation. Nous avons déjà vu que Celse se plaignait du prosélytisme auquel se livraient dans les maisons privées “cardeurs, cordonniers, foulons, gens incultes et grossiers” pour lesquels il éprouvait un mépris total. On allait même, dit-il, jusqu’à raconter aux enfants que s’ils croyaient ils deviendraient heureux et leur bonheur éclairerait leur maison!58

L’auteur des *Reconnaissances Clémentines* évoque également ce genre de réunions qui doit avoir été fort courant au IIe siècle. Il s’agit du récit de l’arrivée de Clément à la résidence de Pierre à

LES MÉTHODES D'ÉVANGÉLIS/XTION

251

Césarée. Ayant entendu dans une auberge qu’un dénommé Pierre était en ville et s’apprêtait à rencontrer le jour suivant un Samari­tain du nom de Simon, Clément s’enquit de l’adresse; il s’y rendit, frappa à la porte et fut chaleureusement accueilli. Aussitôt, il se mit à écouter longuement l’enseignement de l’apôtre 59. Dans un autre passage des *Reconnaissances*, le narrateur raconte comment, un certain jour, Pierre et ses compagnons arrivèrent chez un particulier qui, de toute évidence, les attendait: “Le maître nous souhaita la bienvenue et nous entraîna dans un magnifique appartement, aménagé comme un théâtre. Toute une foule nous attendait, des gens venus de nuit...” et la discussion ne tarda pas à s’animer 60.

Mais nous ne dépendons pas uniquement des allusions polémi­ques de Celse, ni de l’imagination de l’auteur des *Pseudo- Clémentines* pour notre information concernant l’évangélisation dans les maisons. Le Nouveau Testament lui-même en parle. C’était à cette fin qu’on utilisait la maison de Jason à Thessaloni- que 61 et celle de Titius Justus à Corinthe62, sise en face de la synagogue avec laquelle Paul avait rompu — ce qui dut faire figure de provocation. Il semble que la maison de Philippe à Césarée ait été des plus hospitalières; on y accueillait non seule­ment des visiteurs d’outre-mer comme Paul et ses compagnons, mais aussi un charismatique itinérant comme Agabus63. La maison de Lydie et celle du geôlier de Philippes étaient toutes deux des centres d’évangélisation64, et Stéphanas utilisait apparemment la sienne à Corinthe de la même manière. C’est Paul en personne qui le baptisa, lui et sa famille, après leur avoir sans doute enseigné les rudiments de la foi65. Nous savons que par la suite il utilisa son foyer “pour le service des saints”66. La toute première communauté chrétienne se retrouvait dans la chambre haute d’une résidence particulière de Jérusalem, pro­priété de Marie mère de Jean surnommé Marc67. Dès lors , on peut se rendre compte de l’importance de ce mode d’évangélisa­tion dans la propagation de la foi chrétienne.

**L’importance sociologique du foyer**

Que ce soit dans la culture juive ou dans la culture gréco- romaine, de tout temps le foyer a été considéré comme un des éléments fondamentaux de la société. Sociologiquement, les chré­

252

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

tiens auraient pu difficilement trouver une base de travail mieux adaptée. Jeremias68 et Stauffer69, notamment, ont démontré le rôle essentiel que jouait le foyer dans l’économie du salut de Dieu en Israël. Noé et sa famille furent rescapés dans l’arche; Abraham et les siens furent entraînés dans l’alliance divine; David et sa maison se virent promettre le Royaume et ainsi de suite. La solidarité était telle que Méphibosheth le boiteux bénéficia de la sollicitude de David pour la simple raison qu’il était le seul survi­vant de la maison de Jonathan. En Israël, le foyer n’était pas constitué exclusivement de l’épouse et des enfants, mais égale­ment des serviteurs et des résidents étrangers. C’est pourquoi le commandement de Deutéronome 14:26: “Tu mangeras devant l’Etemel ton Dieu, et tu te réjouiras, toi et ta famille”, est équiva­lent au commandement de Deutéronome 12: 12 : “ Vous vous réjouirez devant l’Etemel, votre Dieu, vous, vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes. ”

La famille était aussi importante dans la société et dans la pensée gréco-romaines. On disputait pour savoir qui, de l’Etat ou du foyer, avait la priorité. Une partie des tensions qui caracté­risèrent la fin de la République romaine était due aux rivalités entre familles dirigeantes *(familiae).* Les césars doivent une part de leur succès à la suprématie de la *domus Augusta,* la maison de l’empereur, qui était disséminée un peu partout dans le monde70.

Même sous l’Empire, la famille resta une institution complexe. Le père en était le chef incontesté; il jouissait d’un pouvoir total sur tous les membres de la maison et il pouvait les poursuivre devant un tribunal des familles, s’il lui en prenait envie. En parti­culier, les femmes et les esclaves demeuraient sous sa *manus* et sa *potestas* indiscutées. Outre les proches parents, la «famille» comprenait également les esclaves qui en dépendaient pour leur subsistance et pour leur statut dans la société, si inférieur fût-il. Il y avait aussi les affranchis qui souvent prenaient le nom de la famille auprès de laquelle ils avaient servi et qui lui restaient liés dans le contexte de ce qu’on appelait la *clientèle.* Les «clients» devaient loyauté au chef de famille, lequel de son côté leur servait de protecteur à la fois sur le plan financier, économique et, s’il le fallait, judiciaire. La famille comprenait également les *amici,* c’est-à-dire les amis de confiance, avec lesquels on partageait l’intimité du foyer et dont on attendait en retour un soutien et un dévouement inconditionnels. C’était ce genre de rapports qui

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

253

existait entre Hérode le tétrarque et Manahen71, qui se convertit plus tard au christianisme, ou encore entre Ponce Pilate et Tibère. Dans ce dernier cas, Pilate aurait pu rapidement perdre sa situation privilégiée si des rapports négatifs sur son compte étaient parvenus aux oreilles de l’empereur, laissant entendre qu’il était favorable à la cause d’un prétendant impérial: “Si tu libères cet homme, tu n’es pas ami de César” 72.

La famille au sens large du terme, incluant parents, esclaves, clients et amis, constituait un des bastions de la société gréco- romaine. Les missionnaires chrétiens se fixèrent comme objectif de gagner le plus possible de familles à la foi et de s’en servir comme des phares pour éclairer les ténèbres environnantes de la lumière de l’Evangile.

**La conversion du chef de famille**

Dans le cadre de notre étude, nous ne débattrons pas de savoir si le sacrement était administré aux enfants quand on parle du baptême de “familles entières”. Personnellement, il me semble que Jeremias a raison plutôt qu’Aland73 et qu’en certaines occa­sions au moins les enfants en bas âge furent baptisés avec le reste de la famille dont ils faisaient partie. En effet, il ne faut pas oublier qu’il existait une grande solidarité dans la famille juive, que ce soit dans la circoncision ou dans le baptême des prosé­lytes74, qu’on administrait aux petits comme aux grands. La famille romaine, elle aussi, était très unie dans le culte qu’on y rendait aux dieux *lares,* indépendamment de l’âge ou des convic­tions personnelles. Quoi qu’il en ait été, ce qu’il importe de souli­gner, c’est l’importance pour la propagation de la foi de cette cellule sociale naturelle qu’est la famille, quel que soit le membre qui le premier avait embrassé la foi chrétienne. L’idéal était sans doute que le père de famille se convertisse le premier, car il était naturel que le reste de la famille le suive. C’est ce qui se passa chez Corneille qui avait réuni ses parents et ses amis intimes autour de lui pour écouter la prédication de Pierre 75. Cela devait représenter un certain nombre de personnes, à en croire les Actes, car, quand Pierre entra dans la maison, “il trouva beau­coup de personnes réunies”76. Toutes furent baptisées en même temps que Corneille77. C’était le chef de famille qui donnait l’exemple. C’est également ce qui se passa avec Lydie la mar­

**254**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

chande de pourpre de Thyatire momentanément à Philippes. Elle fut baptisée avec sa famille (probablement des esclaves et des affranchis, car on ne voit pas qu’elle ait été mariée et ait eu des enfants)78. Il en fut de même du geôlier de Philippes lorsqu’il se convertit79. Une telle façon de faire était naturelle.

**La conversion de l’épouse**

Il est certain que les choses n’allaient pas aussi facilement

quand c’était un autre membre que le chef de la famille qui intro-  
duisait la foi dans la maison. Jésus lui-même avait prédit que la  
fidélité à sa personne pourrait diviser des familles, et nous avons  
déjà vu le tableau que Tertullien brosse de la condition de

l’épouse dans un contexte familial païen 80, où il n’était pas rare  
qu’un mariage mixte se termine par un divorce, voire par des

persécutions81. Si étroit qu’il puisse paraître, on comprend le  
conseil de Paul aux personnes non mariées: “Ne vous mettez pas  
avec les infidèles sous un joug étranger”82. Ce n’était pas seule-  
ment le fruit d’une saine théologie reflétant une profonde  
compréhension de l’unité du couple, mais aussi une mise en  
garde toute pragmatique contre les risques du mariage mixte.  
Néanmoins, si l’épouse se convertit après s’être mariée, il existe  
selon l’Apôtre de bonnes raisons de croire que c’est la volonté de  
Dieu de toucher par son moyen tout le reste de la famille:  
elle-même ayant été mise à part pour Dieu, elle peut s’attendre à

ce que son époux et ses enfants entrent à leur tour dans le plan de  
salut de Dieu; c’est pourquoi, plutôt que de les quitter ou de s’en  
désolidariser, elle doit s’efforcer par sa conduite de les gagner à  
Christ83.

Et ce n’était pas chose aisée. On songe à Pomponia Graecina, l’épouse du vainqueur de Bretagne, Aulus Plautius. Elle était chrétienne, mais se sentait incapable de relever le défi impliqué par sa haute position dans la société romaine. Entièrement consacrée à sa “superstition étrangère” (Tacite *dixiï),* elle se servit du meurtre de Julie, une de ses cousines par alliance, comme d’un prétexte pour se retirer de la vie publique. Sous le couvert d’un deuil qu’elle fit traîner en longueur (quarante ans!), elle essaya de se soustraire à la curiosité publique. Toutefois, elle ne réussit pas à échapper aux accusations de la société. “ Elle fut déférée à la justice de son époux. Conformément à la tradition,

LES MÉTHODES D'ÉVANGÉLISATION

255

c’est en public qu’il entendit la cause de Pomponia, en présence de tous ses proches *(propinquis) —* en fin de compte, il la déclara innocente”84. Ce cas illustre bien les risques que l’épouse chré­tienne pouvait courir à cause de sa foi, de la part même de son mari, et démontre la difficulté d’introduire la foi dans les structu­res de la famille sans le concours de son chef. Quant à Pomponia Graecina, peut-être réussit-elle finalement à convaincre son époux. On a découvert dans la plus ancienne partie des cata­combes de Callixte, à Rome, une inscription datant du IIe siècle rapportant l’inhumation d’un chrétien du nom de Pomponius Graecinus. *Cognomen* et *nomen gentîle* font supposer qu’il peut avoir existé un lien entre le défunt et Pomponia Graecina, l’aristocrate romaine, mais nous n’en avons pas la preuve 85.

La conversion des esclaves et des affranchis

L’histoire ne rapporte pas d’exemples de familles qui se soient tournées vers Christ à la suite de la conversion d’enfants, mais cela n’aurait rien d’invraisemblable en soi. Nous ne pouvons rien dire de l’influence que peuvent avoir exercée sur leurs parents des hommes comme Ignace, Justin, Hermas, Clément, et d’autres. Mais une chose est sûre, c’est que les esclaves et les affranchis furent des agents d’infiltration du christianisme dans l’aristocratie romaine. Il y avait plusieurs chrétiens dans la maison de César à l’époque où Paul adressait son épître aux Philippiens86. Selon toute vraisemblance, le témoignage de Paul a fortement impres­sionné sinon persuadé les membres de la garde prétorienne qui, par relève de quatre, le gardèrent tout au long de son emprison­nement. “En effet, écrit Paul, dans tout le prétoire et partout ailleurs, nul n’ignore que c’est pour Christ que je suis dans les liens”87. Si, comme on a de bonnes raisons de le penser, le dernier chapitre de l’épître aux Romains appartient bien à une lettre adressée à Rome et non à Ephèse88, on peut tirer plusieurs conclusions quant à la propagation de l’Evangile par des affran­chis. Mais pas autant peut-être que le suggère J. B. Lightfoot89, qui a fait des recherches dans la société du Ier siècle à propos de tous les noms énumérés par Paul au chapitre 16 de son épître. Pour la plupart d’entre eux, les efforts de Lightfoot ne sont pas concluants à cause de la fréquence avec laquelle ces noms appa­raissent sur les inscriptions funéraires dans tout l’Empire. Il y a

256

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

toutefois deux exceptions sur lesquelles il vaut la peine de s’arrê­ter: elles concernent “ceux de la maison d’Aristobule” 90 et “ceux de la maison de Narcisse qui sont dans le Seigneur”91. Aristobule était l’un des petits-fils d’Hérode le Grand. Il fut élevé à Rome, et c’est là qu’il vécut. Grand ami de l’empereur Claude, il semblerait qu’à sa mort il ait légué à ce dernier sa*familia* d’esclaves92, ce qui peut expliquer pourquoi ceux-ci continuaient à être connus comme les *Aristobuliani.* Selon toute probabilité, certains membres juifs de cette famille s’étaient tournés vers la foi chré­tienne, ce que confirmerait la mention que Paul fait ensuite d’un certain Hérodion, qui est bien le nom qu’on peut s’attendre à voir porté par un esclave de feu le petit-fils du tétrarque.

Le cas des *Narcissiani* était différent. Narcisse, un puissant affranchi, exerça une influence considérable sur l’empereur Claude dont il était le secrétaire privé *(libellis).* Il possédait une fortune colossale et des pouvoirs très étendus. En outre, il était à la tête d’une grande famille. Après l’assassinat de Claude, en 54, Narcisse fut poussé au suicide à l’instigation d’Agrippine. C’est ainsi que sa *familia* passa aux mains de Néron, et apparemment quelques-uns de ses membres se trouvaient parmi les destina­taires de l’épître aux Romains.

Il est impossible de déterminer avec certitude l’influence qu’esclaves et affranchis exercèrent sur leurs maîtres, mais il est probable que ce soit dans une grande mesure grâce à eux que les familles de l’aristocratie finirent par être touchées par l’Evangile93. La^eor *Acilius* est un exemple intéressant. Tous les aînés de la famille portaient invariablement le surnom de *Glabrio.* Il s’agissait d’une ancienne et illustre famille sénatoriale, dont l’un des membres, Acilius Glabrio, avait été consul sous Trajan, en 91. L’empereur Domitien l’obligea à affronter le lion dans l’arène. Même pour un tyran aussi dénué de scrupules que Domitien, il fallait avoir de sérieux griefs contre le plus haut dignitaire de l’Empire pour lui faire subir un tel sort! A en croire Dion94, c’étaient son “ athéisme et ses pratiques juives ” qui furent la cause principale du ressentiment impérial, bien que Suétone ajoute que Domitien soupçonnait Glabrio de tendances révolutionnaires95. Tout cela laisse supposer que celui-ci était en réalité un chrétien dont la loyauté à Christ lui interdisait de donner à l’empereur le titre blasphématoire de “Notre Seigneur et Dieu”96. Domitien exigeait en effet d’être appelé ainsi même par les familles sénato­

LES MÉTHODES D’ÉV/\NGÉLISATION

257

riales. Pour un esprit aussi morbide que le sien, ce genre d’insu­bordination équivalait à une trahison politique. D’ailleurs, Hégésippe rapporte qu’il alla jusqu’à arrêter les petits-fils dejude, le frère du Seigneur, car il les soupçonnait d’être des révolution­naires en puissance. Ce n’est que lorsqu’il vit leurs mains calleuses qu’il fut rassuré quant à leurs intentions pacifiques et champêtres!97 Pour en revenir à Glabrio, il tua le lion et, par conséquent, dut être relâché. Loin d’être rassuré, il choisit de s’exiler volontairement, mais sans succès: l’empereur le fit exécu­ter tout en portant contre lui des accusations diffamatoires. Glabrio fut inhumé dans le caveau familial, qui devint peu de temps après catacombes chrétiennes.

Etait-il un chrétien? A cette question, Hertling et Kirschbaum répondent: “Il y a le consul belluaire des années 91; il se peut qu’il ait été un chrétien. Ses descendants sont inhumés au-dessus ou à proximité d’une crypte qui, par la suite, devint partie d’un cimetière chrétien. Certains d’entre eux étaient des croyants. Le cimetière fut baptisé du nom d’une certaine Priscille et, comme nous l’avons vu, il y eut au Hc siècle plusieurs Priscilles dans la famille des Glabriones. Ces divers indices ne constituent pas une preuve catégorique, mais il serait peu sensé de vouloir les attri­buer tous au seul hasard”98.

Il est peut-être stérile de vouloir pousser plus avant cette question, mais je ne peux m’empêcher de me demander si cette famille n’a pas été convertie grâce à un couple mentionné dans le Nouveau Testament: Aquilas et Priscille. Aquilas était un Juif, originaire du Pont; il fut chassé d’Italie par l’édit que Claude publia en 49 ", suite aux émeutes dont les synagogues de Rome furent le théâtre au sujet d’un certain “Chrestus”. On note avec intérêt que, dans quatre des six références néo-testamentaires à ce couple, la femme est mentionnée avant le mari. Est-il possible que Priscille soit née dans une famille libre100 membre de la^ww et qu’elle ait épousé cet affranchi juif qui avait tout naturellement pris le *nomen gentile* de son ancien patron, Acilius? Est-ce grâce à ce couple chrétien que l’Evangile entra dans la famille des Acilii, ce qui expliquerait que vers les années 90 le chef de la famille fût lui-même un croyant? Ce ne sont là que conjectures 101, mais rien n’est impossible. Il est certain, en tout cas, que c’est au travers de ce genre de circonstances que les grandes familles de l’Empire des Ier et IIe siècles furent graduellement gagnées à l’Evangile.

258

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Il y a à Herculanum une maison qui illustre bien ce que peuvent avoir été les activités des esclaves et des affranchis dans la haute société et leur contribution à la cause chrétienne: c’est la Maison du Bicentenaire qui fascine les spécialistes autant qu’elle torture leur imagination. Elle appartenait à un certain Gaïus Petronius Stephanus; c’était une des plus belles maisons privées de la ville. Le propriétaire n’était certainement pas un croyant: les fresques représentant des Cupidons batifolants, Dédale et Pasiphaé, un Mars nu et une Vénus très légèrement vêtue en témoignent. Mais ce n’est pas tant l’architecture d’intérieur qui fascine que les papyrus que l’on a découverts dans la propriété, relatant la progression tortueuse d’un procès à la romaine, au cours duquel Caltoria, la veuve de Stephanus, cherche à établir la légitimité de ses droits sur une jeune fille du nom de Justa, de paternité incertaine. Justa était née dans la maison et déclarait être affranchie. Personne, de part et d’autre, ne semble avoir disposé de documents écrits qui puissent étayer ses revendica­tions; ce fut le témoignage du régisseur du défunt qui décida de l’issue du procès. Cet homme, un dénommé Telesphorus, eut le courage de témoigner contre Caltoria, alors même qu’il la servait encore comme affranchi. Il démontra aux juges que Justa était née après l’affranchissement de sa mère. Il se réfère explicitement à elle en l’appelant *co-liberta mea.* On connaissait déjà à l’époque les lenteurs administratives: les dispositions furent faites en 75—76, le jugement n’était toujours pas rendu en 79.

On se demande ce qui a bien pu pousser Telesphorus à agir ainsi, à l’encontre de ses propres intérêts auprès de Caltoria. Est-ce simplement son sens de la justice? Est-ce parce qu’il avait été engagé dans cette maison comme tuteur de Justa? (Certains indices le font supposer.) Ou bien ses raisons étaient-elles plus profondes ?

Cette maison, en dépit de sa splendeur, connaissait des temps difficiles; c’est sûrement pour cette raison que Caltoria était si désireuse de s’assurer la propriété de l’infortunée Justa et de ses biens. Le premier étage avait été aménagé en deux appartements que l’on louait. Dans une chambre qui pouvait avoir été rattachée à l’un ou à l’autre de ces appartements, on a fait une découverte des plus intéressantes. Il semble, en effet, que l’on se soit servi de la pièce comme d’une petite chapelle. Un morceau de plâtre blanc avait été fixé dans le mur après que la chambre eut été achevée.

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

259

La trace d’une assez grande croix est nettement visible sur ce plâtre. Ce n’est pas une preuve absolue que le propriétaire de cet appartement était un croyant. En effet, certains experts doutent que la croix ait déjà été un symbole chrétien à cette époque. Néanmoins, les récentes découvertes que l’on a faites de croix, de poissons, d’étoiles et de charrues dans les ossuaires des commu­nautés judéo-chrétiennes de Judée datant du IIe siècle ne laissent plus planer de doute sur la valeur symbolique de la croix pour les croyants, déjà à ce moment-là I02. Bien plus, on a découvert une croix de bois dans une autre maison d’HercuIanum et on en a relevé des traces à Pompéi, notamment dans la maison de Pansa. Ainsi, tout nous autorise à croire que c’est bien à l’emblème chrétien qu’appartenaient les marques qu’on a relevées sur le mur de la petite chapelle à Herculanum ,03.

Certains sceptiques ont suggéré que les marques cruciformes laissées dans le plâtre étaient celles d’une étagère que l’on aurait arrachée à la paroi. Si tel avait été le cas, les traces des clous seraient sur les côtés plutôt qu’au haut et au bas de la plaque de plâtre. Il est plus vraisemblable qu’il s’agissait bien d’une chapelle chrétienne dont l’occupant avait emmené la croix avec lui avant de fuir devant la marée de boue et de lave qui engloutit la ville le 24 août 79.

L’autre pièce de mobilier que l’on a retrouvée dans la même chambre tendrait à étayer notre conclusion. Il s’agit d’une petite armoire de bois d’environ 90 centimètres de haut et de 45 centi­mètres de large. Elle se trouvait directement au-dessous de l’emplacement de la croix, contre la paroi. On a le sentiment qu’elle jouait un rôle bien déterminé, car elle ressemble étrange­ment aux *lararia,* ces coffrets de bois si communs à Pompéi et à Herculanum, dans lesquels on serrait les dieux domestiques ,04. A mon avis, il pourrait s’agir d’une petite chaire, d’un pupitre utilisé pour la prière chrétienne. Dérivée du *lararium* païen, il représenterait un exemple parmi d’autres de ces objets cultuels païens «baptisés» par la vague montante du christianisme, comme le furent certains termes, symboles ou coutumes.

Que faisaient donc ces objets chrétiens dans une maison païenne? Car Caltoria n’était certainement pas croyante, à en juger par le procès aussi sordide qu’égoïste qu’elle intenta ajusta. Par contre, cette dernière et Telesphorus peuvent fort bien avoir été croyants et avoir formé une petite cellule chrétienne, se

260

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

servant de cette chambre comme d’une chapelle dont ils auraient enlevé la croix avant leur fuite. Cette hypothèse expliquerait le courage dont Telesphorus fit preuve en témoignant en faveur de Justa aux dépens de Caltoria.

Mais comment croire que des propriétaires patriciens aient autorisé leurs affranchis à aménager dans leurs murs une chapelle consacrée à un culte tenu pour subversif et contre lequel Néron avait pris des mesures draconiennes une quinzaine d’années plus tôt? A première vue, cela semble à peine croyable. La chapelle a-t-elle été utilisée par le locataire de l’autre appartement, un affranchi lui aussi, du nom de Marcus Helvius Eros? On a retrouvé son sceau personnel dans la chambre attenant à la chapelle. Néanmoins, la première personne qui peut être mise en cause est, je pense, Telesphorus. Il avait prouvé sa valeur comme régisseur, et son maître avait décidé de l’affranchir à cause de l’excellence de ses services. Il fut dès lors chargé d’administrer toute la maison. C’était un homme fort précieux, et on compren­drait qu’un maître indulgent comme Stephanus, ou sa veuve Caltoria, entièrement dépendante d’un régisseur aussi compétent, ait toléré qu’il introduise une *ex ténia superstitio* sous son toit. Comme nous l’avons déjà vu, la religion romaine était plutôt du genre syncrétiste.

Admettons le caractère conjectural de cette reconstitution. Mais, dans la mesure où elle n’est pas trop éloignée de la réalité, elle a le mérite de concrétiser la manière dont le christianisme s’infiltra dans la bourgeoisie et dans la haute société romaines au travers du témoignage que surent rendre esclaves et affranchis, tant en actes qu’en paroles. Une fois de plus, on se rend compte de l’effet que pouvait avoir un foyer chrétien sur un environne­ment païen.

**L’évangélisation par la décoration des maisons**

C’est chez des particuliers que se tinrent les premières réunions chrétiennes. Par conséquent, on peut tout naturellement s’atten­dre à ce que les croyants aient témoigné de leur foi dans la manière de décorer leur foyer.

Des découvertes que nous avons faites, on déduit qu’ils le firent d’une manière aussi empirique que suggestive. Ils semblent avoir affectionné des motifs symboliques, explicites pour leurs coreligionnaires, mais anodins pour les autres visiteurs, avec

Le Christ *Panlocrator,* d’après une mosaïque du IVe siècle (découverte à Hinton St. Mary,  
Dorsct). Il voisine avec Bellerophon tuant le dragon. La mythologie païenne est mise à  
contribution pour illustrer les convictions chrétiennes. Voir p. 169 et notes 193ss du  
chap. **V. (British Muséum, Londres.)**



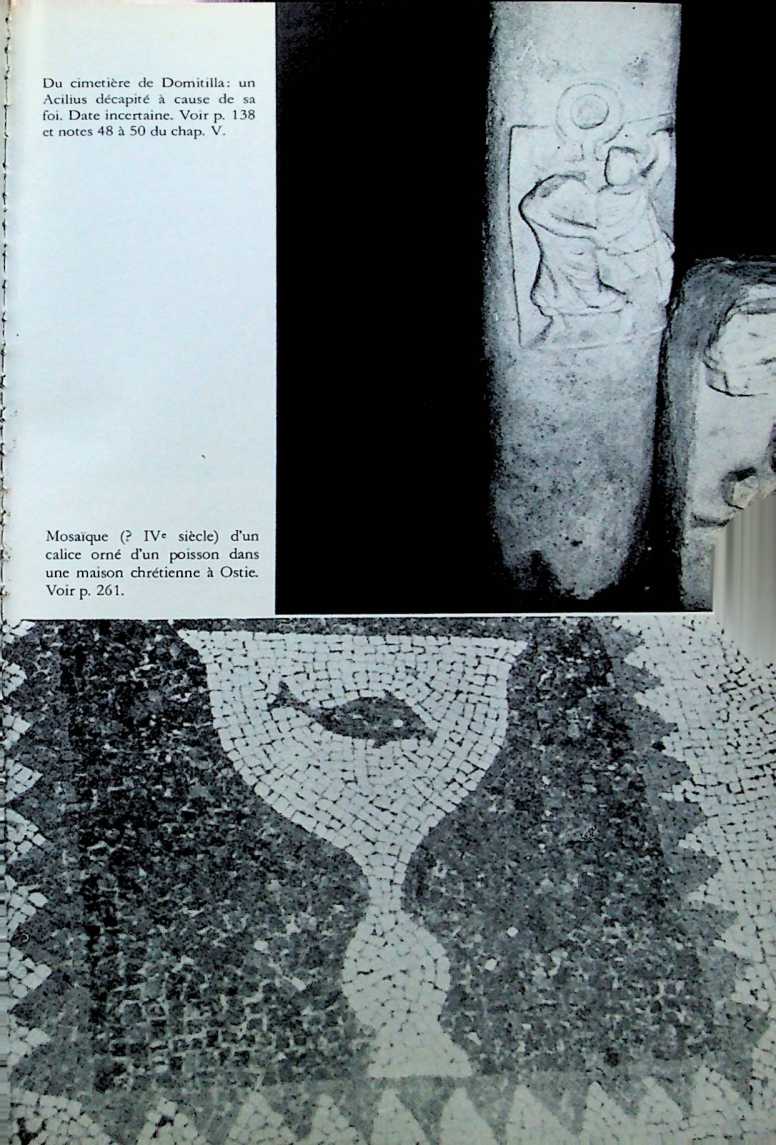


Enseignants chrétiens, le Bon Berger et *orante* d’après un sarcophage du IIIe siècle dans la collection de Latran, trouvé dans des catacombes chrétiennes de la Via Salaria à Rome.



Volet d’un triptyque en ivoire du IVe siècle montrant Paul prêchant aux Maltais.

**(Manscll Collection, Londres.)**

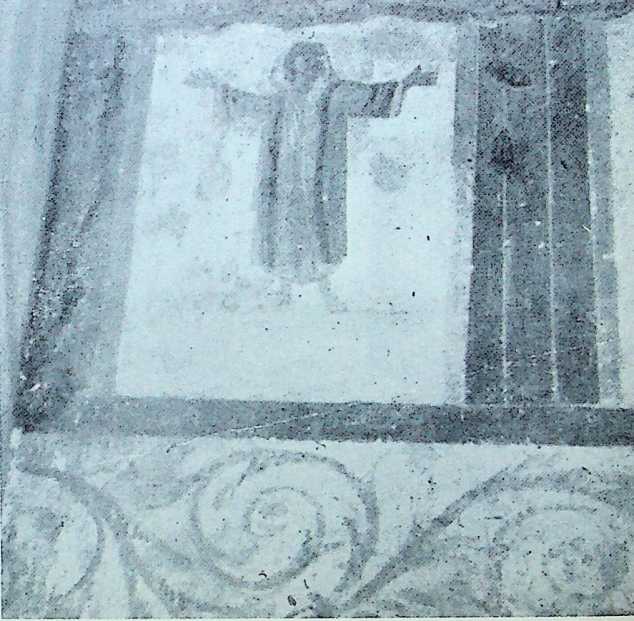




Inscription de Domitilla, nièce de Vespasien. Il est presque certain qu’elle était chrétienne.  
Trouvée à Rome, dans le cimetière de Domitilla (date incertaine).

Fresque de Schadrac, Méschac et Abed-Nego dans la fournaise ardente: elle exprime la  
confiance des premiers chrétiens malgré la persécution. Cimetière de Priscille, Rome.  
IIIe ou IVe siècle.





Un chrétien en prière. Fresque dans une maison sur la colline Caelius, à Rome. Notez la différence de position des bras avec *dorante* païen (photo de gauche). Voir p. 261 et notes.

Païenne en prière. Pompéi, Ier siècle. Cet *oranle* se trouve au  
Musée national de Naples.

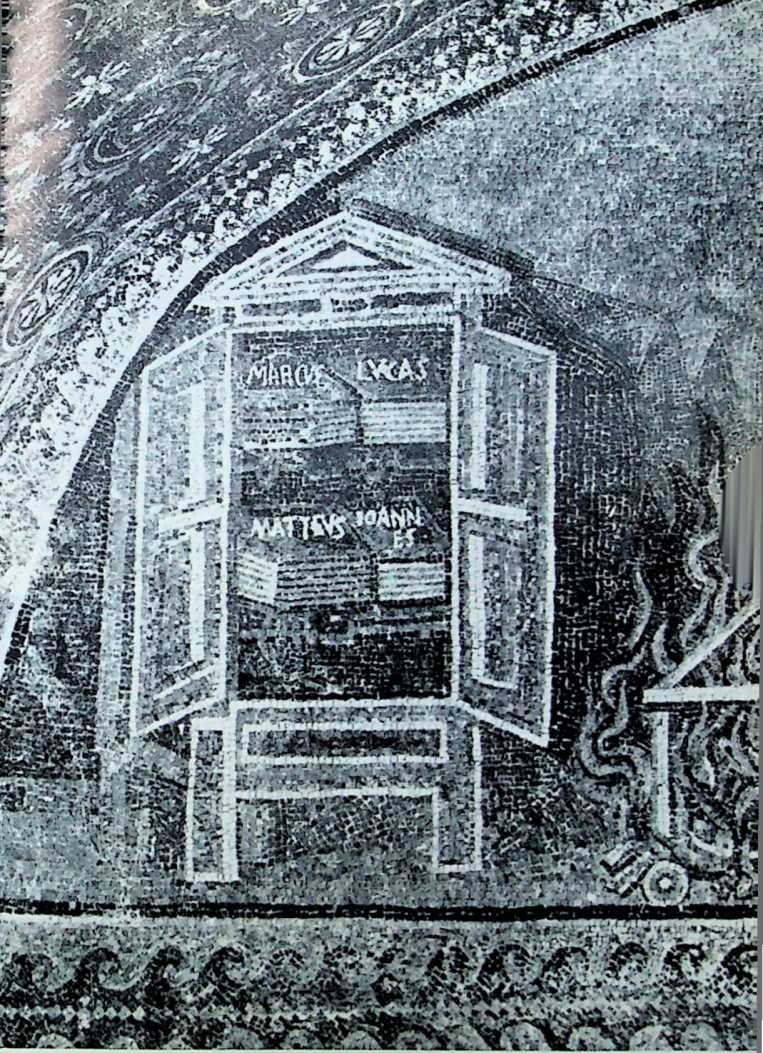




Croix du Ier siècle sur un mur de la Maison du Bicentenaire à Herculanum, avec le pupitre  
en bois placé en dessous de la croix. Voir p. 258-9 et notes.

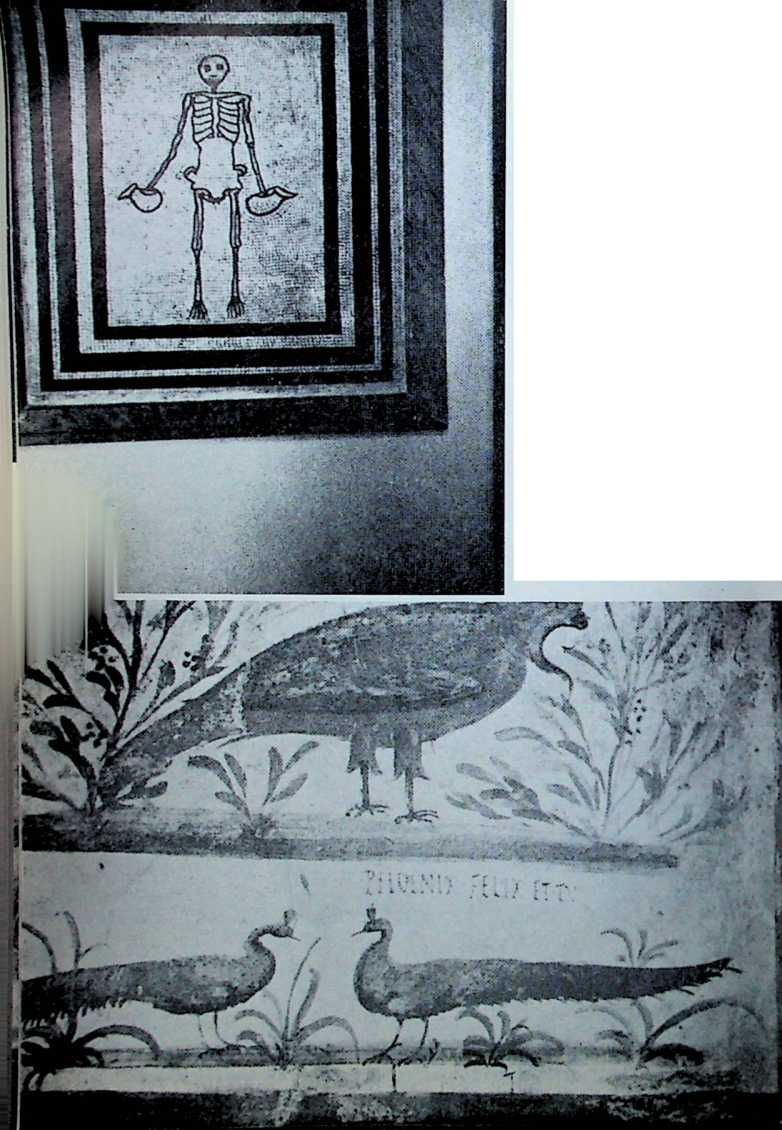
Armoire de saint Laurent contenant les quatre évangiles, datant du Ve siècle. Mausolée de  
Galla Placidia, à Ravcnne. Voir p. 259 et notes.

**(Professeur Enzo Créa et Fraielli Alinari, Instituto <li Ediaoni Anistiche, Rome.)**



Mosaïque du 1“ siècle à Pompéi, conservée au Musée national de Naples. Elle montre que la société de cette époque, malgré sa prospé­rité, était hantée par la pensée de h mon. Voir p. 21.

Pompéi, Ier siècle: cette fresque exalte le phénix, oiseau mytholo­gique revenant à la vie, par cette inscription: «O phénix, tu es bienheureux!» Clément de Rome se référait à cet oiseau pour illustrer la résurrection du Christ. Voir p. 165 et notes.



LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

261

peut-être un «je ne sais quoi» propre à susciter leur curiosité. Cela permettait à leur hôte de témoigner de sa foi en répondant à leurs questions.

Les mosaïques des IIe et IIIe siècles retrouvées à Ostie et à Rome témoignent déjà d’un assez grand savoir-faire. Certaines mosaïques à Ostie représentent des pains eucharistiques, ou un calice; on y voit aussi fréquemment le motif du poisson. Sur la colline Caelius, à Rome, il y a un groupe de trois maisons qui est encore plus intéressant. L’emploi *d'opus reticulatum* et d’un certain type de pierre pour la toiture est typique d’une construc­tion du Ier siècle, tout au moins en ce qui concerne le nymphée de la première maison. Cette date est d’ailleurs confirmée par les fresques qu’on y a mises à jour, dont les motifs et l’exécution sont très proches du quatrième style de Pompéi. A une époque qu’il est impossible de déterminer, mais que nous savons antérieure à la seconde moitié du IIe siècle, cette maison fut transformée de manière à inclure la construction voisine. On a découvert dans son triclinium (salle à manger) une remarquable peinture d’un *orante* (personnage priant les bras étendus), très ressemblante à celles découvertes dans les catacombes. Cette peinture trahit le christianisme du propriétaire, mais d’une manière très subtile. Le Musée national de Naples abrite deux bons exemples *Üoranti* d’origine païenne datant d’avant 79, puisqu’ils furent découverts à Pompéi. Si, à première vue, il est difficile de distinguer *Xorante* païen de son homologue chrétien qui est évidemment une imitation du premier, un examen plus attentif nous montre que le modèle païen garde le haut des bras collés au corps alors que seuls les avant-bras sont étendus dans une attitude de supplica­tion. La figure chrétienne est caractéristique en ce que c’est le bras tout entier qui est étendu dans une attitude de supplica­tion 105. La ressemblance entre les deux permettait à F*orante* chré­tien de passer inaperçu aux yeux de la majorité des hôtes; les croyants, eux, le reconnaissaient au premier coup d’œil. Quant aux non-croyants auxquels cette singularité n’échappait pas, leurs questions donnaient l’occasion à leur hôte de les entretenir de sa foi.

Apparemment, cette maison demeura la propriété de chrétiens. La tradition veut que deux croyants romains, Jean et Paul, y furent martyrisés sous Julien l’Apostat pour avoir refusé de se joindre à l’armée, de crainte d’être entraînés dans l’idolâtrie qui y

262

L'ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

régnait. Cette tradition a été confirmée par la découverte d’une tombe (très certainement la leur) et de plusieurs autres sépultures de croyants qui avaient tenu à être ensevelis à proximité des martyrs. Ce qui est frappant, c’est que ce site se trouve à l’inté­rieur des murs de la ville. La tradition qui voulait que Jean et Paul aient été assassinés en sortant de leur maison, et aussitôt ensevelis clandestinement sous les escaliers, semblait fort impro­bable, car il était illégal d’enterrer les morts à l’intérieur des murs. Et pourtant c’est bien là que les tombes furent mises à jour. On a également découvert un petit oratoire sur la sépulture centrale; celui-ci est peut-être le plus ancien exemple que nous ayons d’une représentation picturale de martyre chrétien; non seulement celui de Jean et de Paul, mais également celui de Priscus, de Priscillien et de Bénédicte, eux-mêmes exécutés pour être allés chercher les dépouilles de leurs amis chrétiens et avoir rendu hommage à leur tombe. Remarquable évolution que celle de cette maison qui, en l’espace de deux cents ans, se transforma d’abord de résidence païenne en foyer chrétien puis en chapelle de mar­tyrs. L’étape médiane de l’évolution illustre ce que nous désirons souligner: une chambre décorée sans ostentation, mais témoi­gnant pourtant de la foi des occupants: un *orante* chrétien, les emblèmes du vin et du berger. Rien de plus qu’un motif pastoral, et pourtant riche de signification pour ceux qui savaient l’interpréter.

A mon avis, cette façon de confesser Christ remonte bien avant les martyres de Paul et de Jean. On en trouve certaines traces déjà à Pompéi. Une des décorations murales qu’on a découvertes représente le jugement de Salomon 106. Il est possible qu’elle ait été juive, mais, compte tenu de la prédilection de l’iconographie chrétienne pour les scènes de l’Ancien Testament, on admet généralement qu’il s’agit plutôt d’une œuvre chrétienne. Elle illustrait bien l’importance du juste choix, en même temps que la nécessité d’une loyauté et d’une ouverture totales envers Celui qui est plus grand que Salomon.

Un exemple plus évident encore de décoration chrétienne est l’atrium en mosaïque de la maison de Paquius Proculus, sur la via dell’Abondanza à Pompéi. Il s’agit d’une demeure bourgeoise, dont l’atrium et le péristyle étaient décorés de riches mosaïques. Quand le désastre frappa la maison en 79, sept enfants furent surpris dans l’une des pièces attenant à l’atrium central; on en a

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

263

retrouvé les squelettes. On est presque sûr qu’il s’agissait d’un foyer chrétien. D’une part, on a découvert les graffiti du célèbre carré Rotas—Sator 107 (malheureusement endommagé par un obus allié pendant la Deuxième Guerre mondiale); d’autre part, l’impluvium (bassin récoltant les eaux de pluie) de l’atrium témoigne éloquemment de la foi des propriétaires. La bande intérieure de mosaïque était presque neuve au moment du cata­clysme. Elle représente des oiseaux et toutes sortes d’animaux, mais le plus frappant est le groupe qui se trouve sur la gauche de l’impluvium. La plaque centrale représente un visage. Pris isolé­ment, il pourrait s’agir de n’importe qui, mais dans son contexte c’est manifestement l’image de Jésus. En effet, sur la gauche, il y a deux poissons entrecroisés, et sur la droite un agneau. On ima­gine comment les visiteurs furent évangélisés lorsque Paquius Proculus leur expliquait la signification des mosaïques 108. *(Voyez la reproduction de cette mosaïque sur la page de couverture.)*

Diverses sortes de rencontres de maison

Les motifs pour lesquels on se rencontrait variaient d’un foyer à l’autre. Déjà dans les Actes des Apôtres, on voit les croyants se rencontrer pour de multiples raisons: réunions de prière109, communion fraternelle110, Sainte Cène111, nuits d’intercession, d’adoration et d’enseignement112, évangélisation spontanée113, réunions organisées dans l’intention d’exposer le message de l’Evangile114, ou d’aider ceux qui étaient en recherche115, étude méthodique de la parole116. Paul avait fait de sa résidence romaine un lieu de rencontre. Puisqu’il ne pouvait plus sortir pour prêcher l’Evangile, il invitait des dirigeants juifs pour des journées d’entretien et de discussion 117. Il savait comment procé­der. C’est lui qui prenait l’initiative, expliquait les raisons de sa présence dans la capitale avant même que ses interlocuteurs aient eu le temps d’exposer les rumeurs diffamatoires émanant de Judée qu’ils auraient apprises sur son compte. Il était bref, concis, conciliant et il allait droit au but. Il leur offrait l’hospitalité, faisant état de sa connaissance des Ecritures, de sa loyauté envers l’espérance d’Israël et de sa profonde conviction que c’était en Jésus que se trouvait le salut.

Lorsque, au moment de prendre congé des anciens d’Ephèse, l’Apôtre leur disait qu’il les avait enseignés “publiquement et dans les maisons, annonçant aux Juifs et aux Grecs la repentance

264

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ” 118, il ne se vantait pas. Il savait que l’évangélisation de maison était la plus féconde de toutes, comme le découvrira Baxter, bien des siècles plus tard : en effet, après des années de prédication fidèle, Richard Baxter se tourna résolument vers ce genre de réunions. Il y consacra tous ses lundis et tous ses mardis, travaillant du matin au soir et “touchant en moyenne quinze ou seize familles par semaine, afin de couvrir en une année une paroisse de plus de huit cents familles”. “Je ne peux pas dire encore qu’il soit une seule famille qui ait refusé de venir à moi... Et je vois plus de signes extérieurs de succès auprès de ceux qui viennent que de tout le temps que je passai à leur prêcher en public” 119. Paul fit probablement la même expérience.

**Les enfants et le foyer**

Nous ne savons que peu de chose sur l’effet que les foyers chrétiens avaient sur les enfants. Mais il est certain que très tôt ils exercèrent une influence sur ceux dont l’éducation leur était confiée. L’évêque Polycarpe fut élevé dans un foyer chrétien 120, tout comme Marcion ,21. Deux des chrétiens qui connurent le martyre avec Justin en l’an 165 furent Paeon et Euelpistus. Or, répondant au préfet qui lui demandait comment il se faisait qu’il fût chrétien, Paeon dit: “C’est de nos parents que nous avons reçu cette bonne confession.” Quant à Euelpistus, il déclara: “Certes, j’ai appris beaucoup de Justin, mais mes parents eux aussi m’enseignèrent à être chrétien”122. Bien que d’origine païenne, Justin martyr déclarait lui-même: “Nombre d’hommes et de femmes de soixante à septante ans ont été disciples de Christ depuis leur enfance” 123. Ce qui concorde avec les propos de Pline écrivant en l’an 112 qu’il avait constaté que la commu­nauté chrétienne de Bithynie était composée non seulement d’adultes, mais également de petits enfants *(teneri)* : la foi nouvelle avait séduit “des gens de tous âges”124. Cela n’a rien de sur­prenant quand on se souvient des liens étroits qui unissaient les membres de la famille tant dans la société juive que gréco- romaine, du soin que les Juifs prenaient à enseigner la foi à leurs enfants et du souci que les païens avaient d’éduquer les leurs. On serait étonné que les chrétiens se soient désintéressés des jeunes ou que leurs efforts soient restés stériles. Dans ses épîtres, Paul s’adresse aux enfants de parents croyants et leur recommande “ de

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

265

leur obéir dans le Seigneur, car cela est juste. Honore ton père et ta mère (c’est le premier commandement avec une promesse) afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre”125. Cette exhortation de l’Apôtre adressée aux enfants était accompa­gnée d’un corollaire pour les parents: “Et vous, pères, n’irritez pas vos enfants, mais élevez-les en les corrigeant et en les instrui­sant selon le Seigneur” 126. Le Nouveau Testament ne dit pas grand-chose sur l’enseignement ou sur l’éducation de l’enfant: il est clair néanmoins qu’il participe au Royaume et que son attitude d’obéissance et de confiance est un modèle pour les adultes qui veulent gagner la vie éternelle 127. Elever leurs enfants est un devoir essentiel pour les parents: c’est au travers du témoignage et de l’exemple du foyer que les enfants sont introduits et nourris dans la communauté. Le livre des Actes nous rapporte un sympa­thique instantané où l’on voit, à Tyr, des femmes et des enfants venir prendre congé de Paul et de ses compagnons: tous ensem­ble, ils s’agenouillèrent sur la plage et prièrent avant de se séparer ,28.

La littérature postapostolique souligne la responsabilité des parents d’amener leurs enfants à se confier dans le Seigneur. *CEpître de Barnabas* déclare textuellement: “Tu ne tueras pas l’enfant ni par avortement ni après sa naissance. Tu ne retireras pas ta main de ton fils ou de ta fille, mais dès l’enfance tu lui enseigneras la crainte du Seigneur”129. Ce passage de Barnabas est une citation des *Deux Chemins,* document inspiré vraisembla­blement d’un original juif et qui influença fortement l’éthique de l’Eglise primitive. Polycarpe écrivait: “Apprenons d’abord nous-mêmes à marcher suivant la loi du Seigneur. Apprenez ensuite à vos femmes à marcher dans la foi qu’elles ont reçue, dans la charité et la chasteté, à avoir pour leur mari un amour bien sincère et pour tous les autres une affection sans préférence et parfaitement pure; enfin à élever leurs enfants dans la crainte de Dieu” 130. Clément de Rome insiste également sur la valeur de l’exemple, sur l’éducation, sur la discipline dans le foyer où la foi est le principe directeur: “Respectons nos chefs, honorons les anciens, instruisons les jeunes gens dans la crainte de Dieu, encourageons nos femmes au bien... Que nos enfants aient part à l’éducation dans le Christ. Qu’ils apprennent quelle est auprès de Dieu la puissance de l’humilité, le pouvoir du chaste amour, combien la crainte de Dieu est belle et précieuse, comment elle

266

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

sauve tous ceux qui marchent saintement en elle avec une conscience pure” 131.

Aucun de ces textes ne laisse entendre qu’une évangélisation directe est nécessaire ou souhaitable dans le cadre de foyers chrétiens. De fait, les enfants de chrétiens semblent être consi­dérés comme faisant déjà partie de la communauté chrétienne, à moins qu’ils ne s’en soient écartés volontairement. Ils partagent la même condition que les enfants des prosélytes du judaïsme qui participaient sans autre à l’alliance, à moins qu’ils ne choisissent de s’en retrancher. Même en cas d’écart, il n’apparaît pas que les enfants des croyants doivent passer par la conversion dans le sens examiné au chapitre VI. Ils doivent plutôt être corrigés par leurs parents et ramenés sur le chemin de la foi dont ils s’étaient écartés. Selon toute évidence, l’Eglise primitive prit très au sérieux les paroles du Seigneur qui déclarait que le royaume de Dieu appartenait aux enfants 132.

Trois exemples de foyers chrétiens

Hermas nous cite le cas d’enfants d’un foyer chrétien qui s’étaient écartés du droit chemin. Lui-même était un croyant qui avait été très négligent dans ses devoirs envers sa femme, ses enfants et ses serviteurs133. Il répète constamment qu’il est responsable de ses enfants 134 et de son foyer 135. Il ne s’est pas donné la peine d’aider sa femme à contrôler sa langue — ce qui peut être une allusion aux bavardages et aux querelles ,36. Plutôt que d’enseigner sa famille, il a laissé les siens se dépraver137. “Tes fils, Hermas, se sont révoltés contre Dieu, ils ont blasphémé le nom du Seigneur et ont trahi leurs parents avec beaucoup de malice”138. Bien que les vues d’Hermas soient assez étroites quant à la possibilité d’une seconde repentance, il n’en est pas moins convaincu que sa femme et ses enfants trouveront grâce dans la mesure où lui-même s’activera en leur faveur139. Sa famille n’est pas considérée comme païenne et appelée à devenir chrétienne, mais plutôt comme déchue de sa profession de foi et appelée à la discipline, à l’encouragement et à un enseignement au sujet de la vie chrétienne. C’est dans ce sens qu’Hermas se voit confier la conversion des siens. “Tu aimais trop tes enfants, tu ne les reprenais pas”, c’est le grief qui lui est fait. “Tu te dois de convertir ta famille qui a péché contre le Seigneur et contre vous,

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

267

les parents. ” Mais “ la grande miséricorde du Seigneur a eu pitié de toi et de ta maison, et il te donnera la force et il t’établira dans la gloire. A toi, il te suffit de ne pas te laisser aller: aie courage et raffermis ta maison. Le forgeron, par le marteau, vient à bout de l’objet qu’il veut: de même, un langage quotidien de justice vient à bout de toute turpitude. Ne cesse donc pas de reprendre tes enfants, car je sais que s’ils font pénitence du fond de leur cœur, ils seront inscrits sur les livres de la vie, avec les saints” 14°.

Ailleurs, Hermas souligne l’importance de l’unité dans la famille chrétienne si elle veut avoir une influence quelconque sur la société. Cette unité peut facilement s’altérer non seulement quand les jeunes désobéissent, mais encore quand les parents eux-mêmes sont mal disposés et se désintéressent de leurs enfants. “Et toi, Hermas, ne garde plus rancune à tes enfants, ne renvoie pas ta sœur (c’est-à-dire ta femme): ainsi, ils purifieront leurs péchés antérieurs. Ils recevront une éducation convenable si tu abandonnes ta rancune à leur égard. La rancune provoque la mort. Toi, Hermas, tu as subi de grandes tribulations à cause des fautes de ta maison: c’est que tu ne te souciais pas d’elle, tu l’as négligée et tu t’es enlisé dans de mauvaises affaires” 141.

Origène, lui, venait d’une famille chrétienne bien différente, une famille dont l’éclat doit avoir glorieusement brillé aux jours sombres de la persécution de Sévère en 202. Son père, Léonides, fut arrêté et plus tard martyrisé. Origène lui écrivit pour l’encou­rager à rester ferme à l’heure de son jugement et à ne pas faiblir à cause de sa famille. Après la mort du chef de famille, Origène soutint sa mère et ses six frères et sœurs en enseignant. Il n’avait que dix-sept ans à l’époque. C’est Eusèbe qui évoque pour nous la qualité de l’enseignement chrétien dans ce remarquable foyer. “Origène avait alors (en 202 ap. J.-C.) fait de grands progrès dans la doctrine de la foi, ayant été versé dans les saintes Ecritu­res depuis sa plus tendre enfance. Il avait été remarquablement instruit dans celles-ci par son père qui, à côté de l’étude des sciences profanes, avait également soigneusement meublé son esprit de la Parole de Dieu. Avant même que le fils n’entreprît l’étude de la littérature grecque, le père l’avait familiarisé avec l’étude des choses sacrées en lui assignant une portion quoti­dienne à méditer et à mémoriser. L’enfant y mettait tout son cœur et menait ses études avec diligence. ” Le jeune garçon était si zélé qu’il n’arrivait pas à se satisfaire de la seule lecture des faits

268

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

rapportés par les Ecritures et “il harcelait constamment son père par ses questions sur la signification de mots de l’Ecriture inspi­rée de Dieu. ” Comme tous les pères, le sien “ le réprimandait en lui disant de ne rien chercher qui fût au-dessus de son âge, ni qui dépassât le sens qui apparaissait. Mais intérieurement il se réjouis­sait grandement et remerciait de tout son cœur le Dieu tout- puissant, source de tous biens, du privilège d’être le père d’un tel enfant. ” La mère d’Origène semble avoir été également une femme en tout point remarquable, avec un certain sens de l’humour, même dans les situations les plus périlleuses. Alors que le jeune homme souhaitait rejoindre son père pour être arrêté et martyrisé avec lui, elle l’en empêcha en cachant ses vêtements! 142

La famille d’Origène est un bon exemple de foyer chrétien de la fin du IIe siècle: les enfants étaient enseignés à marcher selon l’Evangile et encouragés par l’exemple des parents; ils partici­paient au culte et au partage spirituel dans le cadre de la famille.

Nous connaissons également l’histoire d’un couple du Ier siècle dont l’exemple est tout aussi édifiant, si l’on sait lire entre les lignes du récit des Actes. Il s’agit d’Aquilas et de Priscille. On ignore s’ils étaient déjà chrétiens lorsqu’ils rencontrèrent Paul à Corinthe. Mais en tout cas la suite ne laisse aucun doute au sujet de leur foi et de l’activité débordante de leur foyer chrétien.

Fabricants de tentes de leur état143, ils ne se laissèrent pas envahir par leur profession et consacrèrent une partie de leur temps à l’évangélisation. En tant que Juifs, ils avaient prié chaque jour ensemble à la maison; ils n’allaient pas en faire moins en tant que chrétiens. Ils se rendaient régulièrement à la synagogue, et c’est là qu’ils firent la connaissance d’Apollos 144. Voyant qu’ils pouvaient être utiles à cet homme aussi doué que prometteur, ils l’invitèrent chez eux afin de lui exposer plus exactement la voie de Dieu. Bien que la description de Luc ne soit pas entièrement claire, il semble qu’Apollos n’ait pas eu connaissance de la résur­rection de Christ, et c’est probablement Aquilas et Priscille qui l’en informèrent. Auparavant, il aurait simplement été impres­sionné par la prédication de Jean-Baptiste qui annonçait la venue de quelqu’un de plus puissant que lui145.

En plus, Aquilas et Priscille étaient un couple hospitalier. Paul et Apollos résidèrent l’un et l’autre chez eux. Ils furent prêts à ouvrir leur foyer pour accueillir toute la communauté chrétienne, malgré les dérangements que cela devait entraîner. On sait que

LES .MÉTHODES D’ÊV/\NGÉLIS/\TION

269

l’on se réunissait dans leur maison à Corinthe, à Ephèse et à Rome146. Non contents d’héberger les gens, ils se donnaient la peine de leur fournir des lettres de recommandation quand ils s’en allaient 147, les mettant ainsi en relation avec d’autres chrétiens. Ils n’oubliaient pas non plus les absents et les faisaient saluer régulièrement148. Nul doute que leur exemple devait être contagieux! C’est à leur contact qu’Apollos découvrit la voie de Dieu 149 et, bien qu’il eût déjà été un excellent interprète des Ecri­tures, ce sont Aquilas et Priscille qui lui apprirent comment démontrer à partir de celles-ci la messianité de Jésus. Le contact qu’ils eurent avec Paul ne semble pas avoir été moins heureux. On a le sentiment qu’au moment où il les rencontra, l’Apôtre était quelque peu déprimé en raison du peu de succès qu’il avait connu à Athènes 15°. Mais, en leur compagnie, il reprit vite courage. Chaque semaine, il se rendait à la synagogue pour discuter, et il se mit à convaincre des Juifs et des Grecs 151. Il passait aussi son temps à étudier la Parole, alors qu’il logeait chez eux. Est-ce une allusion à des études bibliques familiales aux­quelles il se joignit152 ? Malgré le peu que nous savons sur la vie de ces gens, nous pouvons être certains qu’ils étaient animés d’une telle foi et d’un tel amour pour Christ qu’il leur importait peu de sacrifier leur vie privée (on sait qu’à l’occasion Aquilas et Priscille risquèrent leur vie pour Paul)153 et leur argent pour faire avancer la cause de l’Evangile. Des foyers comme le leur contri­buèrent de façon extrêmement efficace à l’effort d’évangélisation de l’Eglise.

**Evangélisation personnelle**

**Les rencontres personnelles**

Si la proclamation publique de l’Evangile sous différentes formes et l’emploi des maisons juives ont été des moyens décisifs pour la propagation de la foi chrétienne, l’évangélisation par les contacts personnels n’a pas été moins importante. On en a un bon exemple dans le premier chapitre de l’évangile de Jean. Impossible de garder la vérité pour soi: on se sent contraint de la partager. C’est grâce au témoignage personnel de Jean-Baptiste

270

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

que deux de ses disciples font la connaissance de Jésus ,54. Sitôt après, l’un deux, André, s’en va trouver son frère Simon Pierre et l’amène à Jésus ,55. Ensuite, c’est Jésus qui prend l’initiative: il rencontre Philippe de Béthsaïda ’56, et Philippe, à son tour, témoigne auprès de Nathanaël157 qui, bien que sceptique au départ, ne tarde pas à confesser que Jésus est le Fils de Dieu. On aurait tort de croire que l’évangéliste laisse simplement libre cours à son individualisme ,58. Il y a là un reflet de l’importance de l’évangélisation personnelle pour l’expansion de F Eglise.

C’est à ce genre d’approche qu’on doit certaines conversions parmi les plus marquantes de FAntiquité. Pantène amena Clément d’Alexandrie à Christ, et Justin en fit de même pour Tatien après avoir été lui-même gagné à la foi suite à une rencontre fortuite avec un vieillard I59.

Minucius Félix, au début de son *Octavius y* évoque l’heureuse influence que peut avoir l’amitié pour conduire quelqu’un à la foi. Se souvenant de son défunt ami Octavius, il écrit: “Lorsque je me rappelle Octavius, ce bon et fidèle camarade, j’éprouve une telle joie douce et une telle affection pour cet homme que je crois en quelque sorte retourner réellement dans le passé, et non pas simplement me souvenir de choses que j’ai déjà dépassées dans ma course. (...) Vous auriez cru que c’était le seul et même esprit qui était divisé entre deux hommes. Seul, il connut mes amours et me suivit dans mes erreurs; enfin, lorsque après avoir dissipé ce brouillard qui obscurcissait mon esprit, je vins du fond des ténèbres à la lumière de la sagesse et de la vérité, il n’hésita pas à m’accompagner dans cette voie, et, ce qui est même plus glorieux, il chercha à m’y devancer” ,60.

Ce n’est pas à dire que cette évangélisation personnelle ne valait que pour ceux qui avaient des affinités de goûts et de tempérament. Nous en voulons pour preuve le récit de Phi­lippe et de l’eunuque éthiopien161. Philippe était l’un des sept appelés à soulager les apôtres en se chargeant de l’administration des fonds et du service des tables dans la vie communautaire de la jeune église de Jérusalem. Il avait également le don d’évangé­liste, et il semble qu’il ait passé plus de temps à pratiquer ce don qu’à s’occuper des tâches administratives qu’on lui avait confiées ! Qu’importe! Son ministère en Samarie était fertile. Ce qui ne l’empêcha pas, sur l’ordre de Dieu, de quitter les feux de la rampe pour se rendre dans ce lieu impossible162 qu’était la bande du

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

271

désert de Gaza, où il semblait assez invraisemblable que quicon­que ait besoin de ses services. Habitué à l’obéissance163, il ne posa pas de question et obtempéra; et ce fut alors la rencontre avec l’eunuque, retournant chez lui assis sur son char. Dans son enthousiasme et son désir de servir, Philippe se hâta d’aller à sa rencontre. Le spectacle d’un individu courant en plein désert dut être assez surprenant pour cet eunuque en train de lire l’Ecriture à haute voix. Mais, lorsqu’il vit cet homme approcher, courir à côté du char et lui offrir poliment ses services, il l’invita à monter auprès de lui. Et voilà ce couple insolite se livrant, tout en faisant route vers le sud, à une étude approfondie du texte d’Esaïe 53 que l’Ethiopien avait justement sous les yeux. Le diacre évangéliste sut appliquer le passage du prophète à l’Evangile de Jésus, et il le fit de façon si directe et convaincante que son compagnon de route crut. Sans doute son cœur avait-il été pré­paré par sa recherche de la vérité dans le judaïsme, mais c’est grâce à l’intervention directe de l’homme de Dieu qu’il fut conduit à la foi et baptisé. Il pousuivit joyeusement son voyage. A première vue, il n’y avait pas grand-chose de commun entre ces deux hommes, et pourtant l’un fut utilisé pour apporter l’Evangile à l’autre à l’occasion d’une rencontre en apparence fortuite. A ceux qui prétendent que ce récit est hautement stylisé, nous répondrons qu’une telle rencontre eut bel et bien lieu, car Luc n’avait aucune raison d’enjoliver son livre d’anecdotes aussi étonnantes. Si l’auteur l’a rapportée, c’est sans aucun doute pour illustrer la valeur de cette évangélisation de personne à personne en même temps que les qualités requises de ceux qui sont appelés à ce genre de ministère: humilité, confiance et obéissance, tact et connaissance des Ecritures, propos directs et centrés sur Jésus, faculté de conduire son interlocuteur devant un choix. Ce ne sont pas seulement les sermons dans les Actes qui montrèrent aux générations futures comment entreprendre l’évangélisation.

**Les visites**

Le rôle joué par Ananias 164 dans la conversion de Paul illustre une autre forme d’évangélisation personnelle qui fit ses preuves: les visites. A bien des égards, Ananias est le parfait exemple du visiteur réticent, mais dont la visite se révéla plus que payante.

272

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

L’histoire ne pouvait manquer d’encourager le lecteur timide des Actes qui se demandait s’il devait vraiment aller rendre visite à ses amis et connaissances pour leur apporter la Bonne Nouvelle. C’était pour cette tâche que Dieu avait besoin d’Ananias et l’appe­lait: il devait se rendre dans une maison qui lui fut désignée. Ce qui ne posait pas de problème particulier. Seulement, quand Ananias comprit que c’était Saul de Tarse qu’il devait aller voir, quand il apprit que ce Saul avait besoin de ce que lui, Ananias, pouvait lui apporter, alors le problème changea du tout au tout. Jamais Dieu ne pouvait vouloir une chose pareille! La réputation de Saul était solidement établie. Il était bien trop dur, bien trop enfermé dans ses préjugés, bien trop hostile pour être intéressé à l’Evangile. Ananias hésite, et on le comprend. Mais il lui est révélé que Dieu a déjà tout préparé pour cette visite. Saul n’est plus l’odieux adversaire d’hier, il est simplement un homme dans le besoin; bien plus, Dieu a un plan d’envergure pour sa vie; Ananias met alors de côté ses réticences et se rend à l’adresse indiquée. Qu’il y soit allé en traînant les pieds, que sa main ait hésité sur le heurtoir, c’est fort possible. Mais il obéit. Il approcha Saul dans une attitude simple, amicale et directe. Dans un acte de foi extraordinaire, il alla jusqu’à l’appeler “Saul, mon frère”; son message était clair et convenait particulièrement à la situation de son interlocuteur. Il lui parla du Seigneur Jésus qui pouvait rendre la vue aux aveugles et remplir le vide d’une existence. L’obéissance d’Ananias fut récompensée par l’admission dans l’Eglise d’un converti d’une valeur irremplaçable. Certes, tous les visiteurs de paroisse le savent, il n’y a pas un Saul derrière chaque porte où l’on frappe, mais cet exemple fut donné afin d’encou­rager les chrétiens à aller de maison en maison pour l’avancement de l’Evangile. Ils furent nombreux à le faire, au grand dam de Celse!

Cette manière d’évangéliser personnelle et directe est très caractéristique de l’effort de l’Eglise primitive, et les apôtres eux-mêmes la pratiquèrent constamment: Pierre et Jean avec le mendiant près du Temple, Pierre avec un officier romain dans sa maison, Paul, rescapé d’un naufrage, avec le personnage principal de l’île. On note dans I Thessaloniciens que Paul se considère lui-même comme le père et la nourrice de plusieurs des destina­taires de son épître,65. C’est lui qui les avait amenés à la foi, et les avait donc engendrés à la vie nouvelle. C’est cette filiation

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLIS/XTION

273

spirituelle qui caractérisait ses rapports avec Onésime166 et certains chrétiens de Corinthe ’67. C’est grâce à la manière dont Paul les avait accompagnés personnellement qu’ils étaient devenus ses “enfants en Christ”.

**La conversion de Grégoire par Origène**

La conversion de Grégoire par Origène, vers la fin de l’époque que nous étudions, est une excellente illustration de ce type d’évangélisation. On peut la reconstituer en bonne partie grâce aux témoignages littéraires que l’un et l’autre nous ont laissés, à savoir la *Lettre à Grégoire* d’Origène et le *Panégyrique d'Origène* de Grégoire.

Grégoire était le fils d’une influente famille païenne du Pont. Son père, nous dit-il, mourut quand lui-même n’était âgé que de quatorze ans. Réfléchissant rétrospectivement à ce deuil subit, il y voit pour lui “le début de la connaissance de la vérité”168. Il ne s’explique pas très bien les effets de cette perte douloureuse, mais il est conscient néanmoins que si elle ne fut pas la cause directe de sa conversion elle marqua certainement le début d’une réflexion: “Quel jugement en effet pouvais-je avoir à quatorze ans? Je sais seulement que, depuis ce temps-là, cette Parole et Raison sainte commença à venir en moi. (...) Lorsque je réfléchis sur mon passé, sinon depuis longtemps, du moins maintenant, je regarde comme un signe de la Providence admirable et sainte qui s’est exercée à mon égard ce concours de circonstances aussi nettement mesuré au nombre de mes années.” Il ne fait aucun doute que c’est au travers de cette triste expérience que Dieu commença à visiter le jeune homme. Evoquant par la suite la grâce et la providence de Dieu, il s’exclame: “Cette réflexion précisément me remplit à la fois d’allégresse et de crainte. Je suis fier d’avoir été mené là. Cependant, je crains que, jugé digne de telles faveurs, je ne manque le but. ”

Mais à l’époque il ne songeait qu’à sa carrière. Il étudiait la rhétorique et le droit, avec l’ambition de prendre dans la vie publique cette place que sa fortune et son rang semblaient devoir lui réserver. On lui conseilla de se rendre à l’étranger pour par­faire ses études. Mais où aller? Beyrouth était “cette cité qui n’est pas bien loin d’ici, d’une certaine façon assez romaine et dont on

274

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

disait le plus grand bien pour l’étude du droit”. Rome était une autre possibilité. Cependant, les circonstances dirigèrent ses pas, dans un premier temps, vers la Palestine. En effet, le gouverneur romain qui y était en charge comptait dans son état-major le beau-frère de Grégoire. Ce dernier fit chercher sa femme, la sœur de Grégoire, à grand renfort d’escorte militaire. “Il mettait à notre disposition plus de voitures publiques qu’il n’était utile et apportait à cause de nous des laissez-passer plus nombreux que ceux qui étaient nécessaires à ma sœur seule.” C’est ainsi que Grégoire et son frère Athendorus se joignirent à l’expédition, dans l’intention de se rendre de Palestine à Beyrouth pour y poursuivre leurs études de droit et de langues. Là encore, tandis que Grégoire évoque ses souvenirs, il voit la main de Dieu dans ces événements qui le conduisirent à l’endroit où il devait se convertir et être enseigné dans la foi par les soins d’Origène. “Telles étaient les raisons visibles”, continue-t-il. “Les raisons invisibles, mais plus vraies, c’était notre rencontre avec cet homme, l’étude sous sa conduite des sciences du Verbe, et l’intérêt du salut de nos âmes; elles nous menaient là, tels des aveugles, à notre insu, mais pour notre salut. Ce ne fut donc pas le soldat, mais un divin compagnon de route, un bon guide et gardien, celui qui nous garde pendant toute cette vie pareille à un long chemin, qui après avoir dépassé les autres villes et en parti­culier Beyrouth, que nous croyions alors le but essentiel de notre itinéraire, nous amena ici et nous y établit: il faisait tout et mettait tout en œuvre pour nous lier de toute façon à cet homme, cause pour nous de tant de bénédictions”169.

Voilà pour la main secrète de Dieu dans l’opération. Mais comment réagit Origène à l’arrivée inattendue de ces jeunes qui lui étaient entièrement étrangers? Il semble s’être donné beau­coup de peine pour eux: “Au début cependant, pareils aux bêtes sauvages, aux poissons ou aux oiseaux qui sont tombés dans les filets et qui s’efforcent de s’échapper et de se sauver, nous voulions nous éloigner de lui pour gagner Beyrouth”170. Mais, avec Origène, ils avaient affaire à forte partie: “Il mit tout en œuvre pour nous attacher à lui: il déroulait des discours de toute sorte... il y employait toutes ses forces.” Comment s’y prit Origène? Voyant qu’ils s’étaient fixé d’étudier la philosophie, il les rencontra sur ce terrain. Selon lui, s’ils voulaient être des philosophes dignes de ce nom, “ la première chose qu’ils devaient

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

275

rechercher, c’était de s’appliquer à bien vivre, connaissant tout d’abord ce qu’ils étaient eux-mêmes, connaissant ensuite les vrais biens que l’homme doit poursuivre et les vrais maux qu’il doit éviter”. Grégoire ne nous répète pas tous les arguments qu’Origène avança pour les persuader de rester et d’étudier la “philosophie” avec lui, mais il se souvient que le grand homme revenait jour après jour à la charge, et il décrit l’impression que celui-ci fit sur lui: “Il possédait un rare mélange de douceur et de persuasion, de puissance et de génie. Nous avions été frappés comme d’un trait dès le premier jour, par sa parole, car il y avait vraiment en elle un mélange de grâce et de douceur, de persua­sion et de contrainte.” La chaleureuse amitié qu’Origène leur témoignait exerçait sur eux une attraction discrète. “Et voici qu’il nous frappe de l’aiguillon de l’amitié — difficile à repousser, acéré, pénétrant — l’aiguillon de son affabilité et de ses bonnes dispositions, toute la bienveillance qui apparaissait dans ses paro­les elles-mêmes, quand il se trouvait avec nous et s’adressait à nous.” Il finit par convaincre les jeunes gens de rester, ce qu’ils firent presque à contrecœur, “jusqu’au moment où il réussit enfin à nous convaincre, d’une manière ou d’une autre, par une sorte de puissance divine”. Et Grégoire décrit ce qu’il ressentit alors: c’était comme si la chaleur du véritable soleil commençait à le réchauffer. Il se sentit transpercé par les paroles d’Origène comme par une flèche171. N’est-il pas frappant que la propre prière d’Origène demandant d’être une flèche de Dieu ait été si manifestement exaucée dans le cas de ce jeune converti? Se servant d’une autre image, Grégoire dit que sa conversion par le ministère d’Origène fut comme une étincelle sur de l’amadou. “Telle une étincelle lancée au milieu de nos âmes, voici que s’allu­mait et s’embrasait en nous l’amour du Verbe sacré, tout aimable, qui par son ineffable beauté attire à lui tous les hommes, et l’amour de cet homme, son ami et son interprète. Profondément blessé par cet amour, je me laissai persuader de négliger toutes les affaires et études qui semblaient nous convenir, entre autres nos belles lois elles-mêmes, ma patrie et mes parents, ceux d’ici, pour qui nous étions partis. Une seule chose m’était chère et aimée, la philosophie (c’est-à-dire la vérité chrétienne) et son guide, cet homme inspiré.” Grégoire poursuit en évoquant cette intimité grandissante avec son maître, qui les prit en main, lui et son frère, à la manière d’un jardinier soignant une plante sauvage,

276

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

d’un paysan attaquant un champ en jachère ,72. Le travail porta du fruit; Grégoire devint par la suite un célèbre évêque mission­naire et fut l’instrument de tout un courant de conversions au christianisme parmi ses compatriotes du Pont.

Ce récit met bien en lumière le zèle et l’opportunisme d’Origène, ainsi que son tact, sa persévérance, son amitié, sa faculté de se concentrer sur un objectif précis: “Il ne cherchait pas simplement à nous persuader par n’importe quel raisonne­ment; animé d’un esprit doux, affectueux et extrêmement géné­reux, il avait un seul désir: nous sauver. ”

La peine qu’Origène se donna pour les édifier dans la foi est remarquablement rapportée dans le *Panégyrique* de Grégoire. Cet écrit reflète le premier programme que nous connaissions d’une éducation chrétienne supérieure; mais, ce qui ne transparaît pas dans le récit, c’est le recours constant d’Origène à la prière et aux Ecritures dans son effort d’évangélisation. La priorité qu’il accor­dait à celles-ci apparaît dans sa lettre à Grégoire: “Mon fils, applique-toi principalement à la lecture des divines Ecritures: applique-toi bien à cela I73. Car nous avons besoin de beaucoup d’application lorsque nous lisons les livres divins, de peur de prononcer quelque parole ou d’avoir quelque pensée trop témé­raire à leur sujet. En t’appliquant à les lire avec l’intention de croire et de plaire à Dieu, frappe, dans ta lecture, à la porte de ce qui est fermé, et il t’ouvrira, le portier dont Jésus a dit: ‘à celui-là le portier ouvrira. ’ En t’appliquant à cette divine lecture, cherche avec droiture et avec une confiance inébranlable en Dieu le sens des divins écrits, caché au grand nombre. Ne te contente pas de frapper et de chercher, car il est absolument nécessaire de prier pour comprendre les choses divines. C’est pour nous y exhorter que le Sauveur a dit non seulement ‘Frappez et l’on vous ouvrira, cherchez et vous trouverez’, mais aussi ‘Demandez et l’on vous donnera’.”174

Il est incontestable que cette évangélisation personnelle à la manière d’Origène, faite avec sagesse et consécration, remporta des succès remarquables et valut à l’Eglise certains de ses plus grands hommes. Ce sont les fruits cueillis à la main qui sont les meilleurs.

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

277

**L’évangélisation par les écrits**

**L’apologétique du Ier siècle**

En plus du témoignage pour Christ par la parole, en public, en groupe dans les maisons ou individuellement, une autre méthode était utilisée par les messagers de l’Evangile. Ceux qui avaient du talent pour écrire ne manquaient pas de le faire. En fait, ils inven­tèrent, pour transmettre leur message, un genre littéraire tout à fait nouveau: l’évangile. Pour autant que nous le sachions, c’est Marc qui, le premier, eut l’idée inspirée de rassembler pour les fondre dans un récit les histoires qui circulaient au sujet de Jésus et les éléments de catéchèse utilisés pour la prédication et l’ensei­gnement des païens intéressés à la Bonne Nouvelle. Cette présen­tation était totalement différente dans sa forme de tout ce que le monde des lettres connaissait en ce temps-là. Ce n’était pas de l’histoire: aucun historien ne se serait permis de passer sous silence les trente premières années de la vie de son héros ni de consacrer la moitié de son œuvre au récit de sa mort. On ne peut pas non plus parler de biographie, pour les mêmes raisons. Il s’agissait, en fait, d’une *confessio jidei* écrite, une compilation de la déposition verbale de nombreux témoins, agencée par l’auteur de manière à faire apparaître qui était Jésus et quelles furent les évidences qui conduisirent les disciples à le suivre et à recon­naître en lui le Messie, le Fils de Dieu. Quant à l’intention de l’auteur, elle était manifestement d’encourager le lecteur à faire le même acte de foi en Christ.

Cette intention est clairement exprimée dans le quatrième évangile. Il est certain que Jean avait plusieurs objectifs qui ont été amplement discutés de nos jours, mais le premier d’entre eux est sans équivoque (ou presque)175 celui qu’il expose, chapitre 20, versets 30 et 31: “Jésus a fait encore, en présence de ses disci­ples, beaucoup d’autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ces choses ont été écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu’en croyant vous ayez la vie en son nom. ” Ce que l’auteur se propose de faire en énumé­rant ces “signes”, c’est de mettre en évidence la personne de Jésus et l’importance de son rôle, et de conduire ainsi ses lecteurs, Juifs ou Grecs 176, à la certitude que Jésus est bien le Messie tant attendu, le véritable Fils de Dieu. Cette affirmation intellectuelle

278

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

devait amener le lecteur, comme elle avait amené l’auteur, à se confier en Christ et, par voie de conséquence, à lui ouvrir l’accès à une nouvelle dimension de vie, une vie partagée avec Dieu. Bien que Jean soit le seul évangéliste à expliquer aussi clairement le motif qui l’a poussé à écrire, Marc et Luc semblent avoir eu le même objectif d’évangélisation. Le peu de place consacrée à la *didachë* dans l’évangile de Marc, la brièveté des péricopes, dont chacune présente une question, un miracle, une controverse à propos de la personne ou des affirmations de Jésus, tout semble destiné à informer le lecteur au sujet de Jésus, mais aussi à l’appe­ler à prendre position pour ou contre lui. Le livre est kérygma- tique du début à la fin, et le professeur Moule l’a bien vu. Il consi­dère l’évangile de Marc comme “le résultat d’une volonté consciente de conserver les traditions éparses des événements et de les fixer dans un compte rendu permanent destiné à l’évangé­lisation”. 11 continue: “Etant donné que les grandes lignes de la Bonne Nouvelle (que nous connaissons comme étant le “kérygme”) étaient déjà nécessairement utilisées dans la prédica­tion chrétienne (ce qui était le cas depuis le commencement), il était naturel de vouloir rattacher ces unités flottantes au cadre qui existait déjà. Dès lors, il devient plus facile de voir que l’évangile de Matthieu a été rédigé dans la même intention, mais avec plus de matériel et avec un objectif apologétique bien précis” 177. Pour ma part, je ne partage pas tout à fait ce dernier point de vue. L’ordonnance de l’évangile de Matthieu, l’accent mis sur l’ensei­gnement, les paroles destinées aux responsables de l’Eglise, son avant-goût de casuistique, tout cela laisse penser qu’il s’adressait en premier lieu à “ceux du dedans” et en particulier aux prédica­teurs et aux enseignants de la mission chrétienne. C’est un point de vue que partage également EV. Filson, qui écrit dans son commentaire: “L’objectif de Matthieu n’est pas directement et essentiellement l’évangélisation. Il cherche principalement à soutenir un enseignement fidèle plutôt qu’à appeler à la repen­tance et à la foi”178.

Par contre, il ne fait aucun doute que l’œuvre en deux volets de Luc (l’évangile et les Actes) est destinée essentiellement à l’évangélisation. Il importe peu de savoir qui était ce Théophile auquel l’évangéliste dédia ses deux ouvrages. Il peut avoir été un chercheur intéressé par le christianisme, un magistrat indécis de savoir s’il valait la peine de s’enquérir sur la nouvelle doctrine ou

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

279

encore un nouveau converti que Luc cherchait à affermir dans la foi. Les deux livres étaient manifestement destinés à être publiés grâce aux bons offices de Théophile. Il était sage dans l’Antiquité de dédier un ouvrage à quelque personnalité importante, grâce à l’influence et souvent à la fortune de laquelle la publication était assurée ’79. Luc souhaitait donner à son ouvrage une large diffu­sion dans la société gréco-romaine, qu’il sut si bien décrire dans le livre des Actes. Il voulait être lu non pas seulement afin de défendre le christianisme contre ses calomniateurs, mais avant tout pour faire de ses lecteurs des chrétiens. Sous sa plume, l’apologétique, défensive par définition, devient offensive. Du début à la fin de son œuvre, il se concentre sur un seul sujet: le salut,80. Barrett181, Moule 182 et O’Neill183 l’ont bien perçu, mais c’est à Van Unnik 184 que nous devons l’analyse la plus péné­trante. Selon lui, le thème du salut est l’objectif clé du livre. La corne du salut s’est dressée dans la maison de David (Luc 1:69) afin que le salut soit accessible aux hommes (1:71). Cela est rendu possible grâce à l’avènement du Sauveur, Jésus-Christ le Seigneur (2:11), qui amène la lumière aux Gentils et le salut à l’ancien peuple de Dieu, Israël (1:77 s.). Contrairement à Matthieu et à Marc, Luc laisse Jean-Baptiste poursuivre la citation d’Esaïe: “Et toute chair verra le salut de Dieu” (3:6). L’ensemble de son œuvre en deux volumes montre comment le salut de Dieu s’est révélé au monde entier.

Dans son évangile, Luc explique quel est le contenu du salut: la guérison (7: 3), le pardon (7:50), la libération (8:36), la vie nouvelle (8:50). Et ce salut, seul Jésus peut l’apporter à l’huma­nité (19:10). Quand le Seigneur entre dans la maison d’un homme, c’est le salut qui entre avec lui (19:9).

Les Actes montrent comment le salut messianique s’est répandu dans l’Antiquité. L’offre était faite aux Juifs (Actes 13:26), mais aussi aux Gentils (13:47 s.). Toutes les pages du livre en témoignent, et son auteur est essentiellement préoccupé d’évangélisation. C’est la raison pour laquelle on retrouve si souvent le kérygme dans les sermons qu’il nous rapporte, adres­sés d’abord aux Juifs, dans la première partie du livre, puis aux Gentils dans la deuxième partie. Il ne recule pas devant la répéti­tion pour s’assurer que Théophile et ses lecteurs à la frange du christianisme saisissent l’essentiel du message de la Bonne Nouvelle. S’il prend la peine de décrire l’avance faite par l’Evan­

280

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

gile à travers l’empire romain, c’est bien pour illustrer le carac­tère universel de la proclamation de la Bonne Nouvelle. Le minuscule grain de moutarde devient un arbre et pousse ses racines jusqu’à Rome. Les forces du chaos et de l’antichrist ne sont pas capables d’entraver sa progression victorieuse — d’où par exemple la place accordée au récit du naufrage de l’apôtre Paul.

L’Evangile s’adresse aux hommes de toute condition: officier romain ou barbare, propriétaire foncier cypriote ou ministre éthiopien, magicien ou proconsul, geôlier ou directrice d’un commerce de tissus. La foule de ceux qui répondirent à la prédi­cation de l’Eglise des Actes est tout aussi bigarrée que celle qui, dans l’évangile, répondit à la prédication du Royaume par Jésus. Dans les deux cas, Luc est préoccupé de voir les hommes accep­ter le salut qui est en Christ. C’est pour la même raison qu’il répète trois fois le récit de la conversion de Paul, et c’est pour cela aussi que la dernière image qui nous est donnée de l’Apôtre nous le montre prêchant la Bonne Nouvelle avec une complète liberté de parole dans la maison qu’il avait louée à Rome, au cœur même de l’Empire. En dépit de tous ses efforts, Néron ne réussit pas à éteindre le zèle pour l’évangélisation ni à saper l’optimisme qui se dégage du tout dernier mot du livre de Luc, un triomphant *akôlutôs,* signifiant “en toute liberté et sans obstacle”. Vraiment, je crois que le professeur Moule n’exagère pas beaucoup lorsqu’il conclut en affirmant que “ les quatre évangiles doivent être consi­dérés avant toute chose comme des œuvres d’évangélisation et d’apologétique”,85.

**L’apologétique du IIe siècle**

Les quatre évangélistes ne furent pas les seuls à produire une littérature chrétienne d’évangélisation. La contribution des Pères Apologètes du IIe siècle est considérable ’86, même s’il faut déplo­rer chez eux le renforcement de certaines tendances que l’on devinait seulement dans le Nouveau Testament. C’est un fait qu’il existe de forts accents antijuifs dans plusieurs passages de l’évan­gile de Matthieu, et également dans celui de Jean où “les Juifs” apparaissent toujours en contradiction, voire même en opposi­tion ouverte, avec les chrétiens. L’acrimonie dans les rapports entre l’Eglise et la synagogue, qui alla s’amplifiant tout au long du

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

**281**

1er siècle, dut se refléter dans la manière dont ces évangiles présentaient le message chrétien. Ce serait vrai également pour Luc et les Actes, si nous devons en croire T. W. Manson qui soutient qu’un des thèmes majeurs de ces deux livres est d’attirer l’attention du pouvoir civil sur le fait que les chrétiens doivent être nettement différenciés des Juifs I87. Quoi qu’il en soit, on rencontre dans la plus grande partie de la littérature apologétique du IIe siècle une dureté de ton qui ne devait guère incliner le cœur du lecteur non croyant en faveur des chrétiens. La dureté qui se dégage du *Dialogue* de Justin avec le Juif Tryphon, le persi­flage mordant d’un Tatien ou d’un Tertullien à l’égard des divi­nités païennes durent certainement desservir la cause de l’évangé­lisation dont ces auteurs portaient pourtant sincèrement le souci. Attaquer, et parfois rudement, les convictions les plus chères de quelqu’un n’est pas la meilleure tactique pour les lui faire aban­donner. Cette erreur, les auteurs néo-testamentaires surent se garder de la commettre188. C’est un message plein de chaleur, centré sur Christ et marqué d’un profond souci de l’autre, qui apparaît à chaque page des évangiles et des Actes, à l’exception, peut-être, du chapitre 23 de Matthieu. Mais, au IIe siècle, on ouvre trop souvent la voie à une lutte froide et même arrogante contre les opposants. L’amour n’était pas absent pourtant, comme l’atteste la manière de vivre et de mourir de ces Pères Apologètes, mais il est trop peu apparent dans leurs écrits. On peut donc supposer que peu de païens et de Juifs furent gagnés à la foi par ces documents, pour autant qu’ils les aient lus. Il est frappant de constater que Celse, qui pensait avoir une connais­sance étendue de la littérature chrétienne 189, paraît n’avoir jamais lu une ligne des écrits des Pères Apologètes. Sans doute ces der­niers écrivaient-ils davantage pour les lecteurs chrétiens que pour les gens du dehors. A ma connaissance, il n’est aucun exemple de conversion provoquée par la lecture de cette littérature, en dépit de tous les appels sur lesquels se terminent la plupart des apolo­gies. Il est probable que le ton de ces écrits ait été la cause de leur échec. Mais il ne faut pas généraliser, et on peut citer de notables exceptions. de Minucius Félix, la dernière partie du

*Protreptique* de Clément et *XEpître à Diognete* sont imprégnés d’une réelle chaleur. La *Deuxième Apologie* de Justin, dans sa brièveté, ne manque pas d’attrait non plus. L’auteur nous dit l’avoir écrite spécifiquement en vue de l’évangélisation, et il invite l’empereur

282

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

et le Sénat, auxquels elle est adressée, à en recommander la lecture: “Si vous approuvez cet écrit, nous le ferons connaître à tous, afin que tous, s’il est possible, changent de sentiments. Ce n’est que dans ce but que nous avons composé ce discours” \*90.

Mais, en général, on ne retrouve pas chez les Pères Apologètes la qualité d’évangélisation propre à Luc, qui essayait, avec tact et amour, de propager la foi en même temps qu’il la défendait contre ses détracteurs.

**La place des Ecritures**

Dans l’ensemble, la littérature ne joua pas un aussi grand rôle dans l’effort d’évangélisation de l’Eglise qu’on aurait pu s’y atten­dre. Les seuls écrits qui suscitaient réellement l’intérêt étaient les Ecritures. Comme nous l’avons déjà vu, les chrétiens, contraire­ment aux Juifs, s’en servirent très souvent pour évangéliser. Depuis les Actes des Apôtres jusqu’à Grégoire et à Origène, c’était toujours la même histoire que l’on répétait sans se lasser. On discutait avec les chrétiens, on argumentait, peut-être même s’emportait-on, mais on finissait généralement par lire soi-même ces “écrits barbares” auxquels les chrétiens se référaient. Et, lorsque quelqu’un s’engageait dans cette lecture, la puissance des Ecritures elle-même faisait le reste. Ainsi, Justin, Tatien, Athéna- gore, Théophile191, et bien d’autres, se convertirent après avoir lu les Ecritures, cette “Parole de Dieu, vivante et efficace, plus tranchante qu’une épée quelconque à deux tranchants”192; tous firent l’expérience que “ les saintes Ecritures peuvent te donner la sagesse en vue du salut par la foi en Jésus-Christ”193. L’auteur du *Discours aux Grecs* (pseudo-justinien) encourage les Grecs à lire les passages des Livres sybillins et de l’œuvre de Virgile qui se prêtent à une interprétation chrétienne, “car la connaissance de ceux-ci constitue un entraînement indispensable à l’étude des prophéties des auteurs sacrés”. C’était là que résidait la vérité; c’étaient celles-ci qu’il fallait étudier. “ Car, tout bien considéré, ce n’est en définitive qu’au travers des prophètes divinement inspirés que l’on peut être enseigné sur ce qui concerne Dieu et la véritable religion”194. Pareillement, l’auteur pseudo-justinien du *Discours aux Grecs* témoigne de l’impression que fit sur lui l’étude des Ecritures, après “la folie et l’intempérance” de la poésie

LES MÉTHODES D’ÉVANGÉLISATION

283

homérique195 et la “théogonie radoteuse” d’Hésiode196. “O trompette de paix pour l’âme en guerre; ô arme qui met en fuite les terribles passions; ô instruction qui étanche le feu intérieur de l’âme! La Parole ne rend pas poète: elle n’est pas un outil pour les philosophes ou les orateurs consommés, mais, par son ensei­gnement, elle rend les mortels immortels, elle en fait des dieux et de la terre elle les transporte au-delà de l’Olympe. Viens, laisse- toi enseigner. Deviens comme moi, car moi aussi j’étais comme toi. La divinité de l’enseignement et la puissance de la Parole m’ont véritablement conquis! Tout comme l’habile charmeur de serpents fait sortir le reptile de son nid et le met en fuite, de même la Parole chasse de tous les replis de l’âme les effroyables passions de notre nature sensuelle” ’97.

L’accent mis sur la puissance des Ecritures en tant qu’agent d’évangélisation ne disparut pas avec la fin du IIe siècle. Jérôme nous rapporte qu’au IIIe siècle, Pamphile de Césarée “offrait spontanément des bibles non seulement à lire, mais à garder, non seulement aux hommes, mais à toute femme qu’il voyait s’adon­ner à la lecture. Il préparait un grand nombre de volumes afin de pouvoir satisfaire à la demande de ceux qui lui en deman­daient”198. Et Ulfilas, le célèbre évangéliste du IVe siècle auprès des Goths, traduisit la Bible en gothique et en fit le fer de lance de son ministère. On mesure davantage l’importance qu’il atta­chait aux Ecritures quand on sait qu’avant ce tour de force que représentait sa traduction, la langue des Goths n’existait pas sous forme écrite. Il élabora un alphabet et traduisit toute la Parole de Dieu à l’exception des livres des Rois dont il trouvait le carac­tère trop guerrier: les Goths, pensait-il, n’avaient pas besoin qu’on les encourage dans cette direction 199 ! Son élève Auxentius fit l’éloge de ses quarante ans d’épiscopat: “Il s’épanouissait glorieusement et avec une grâce tout apostolique, prêchant sans relâche en latin, en grec et en gothique.” Il rapporte également combien il se sent redevable aux soins que l’évangéliste prit de le familiariser avec les Ecritures: “De tous les hommes, c’est moi qui suis son plus grand débiteur, tant il est vrai qu’il me consacra plus d’efforts qu’à n’importe qui d’autre, lui qui, depuis mon plus jeune âge, me prit comme son disciple, m’enseigna les saintes Ecritures et me révéla la vérité: par la grâce de Dieu, il m’éleva à la fois physiquement et spirituellement comme son propre fils dans la foi ” 200.

284

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Outre les Ecritures, les premiers chrétiens insistaient sur le rôle essentiel de la prière dans toute entreprise d’évangélisation. C’est quand les douze eurent ouvert leur cœur à Dieu dans la prière qu’ils furent remplis du Saint-Esprit et purent prêcher la Parole de Dieu avec hardiesse, si bien que des multitudes se convertirent201. Paul n’ignorait pas que c’est par la prière qu’il pouvait lier Satan et préparer le cœur de ses auditeurs à recevoir l’Evangile. Il demanda aux Ephésiens de prier pour lui afin qu’il puisse proclamer hardiment le mystère de l’Evangile202. Il exhorta les Corinthiens à le soutenir par la prière dans le combat qu’il livrait au nom de l’Evangile contre les bastions du mal 203. Pour Justin également, ce n’est pas à coups d’arguments intellec­tuels mais par la prière que “les portes de la lumière peuvent vous être ouvertes : car personne ne peut voir ni comprendre, si Dieu et son Christ ne lui donnent de comprendre” 204. Et Ignace de supplier: “Priez aussi sans cesse pour les autres hommes: car on peut espérer les voir arriver à Dieu par la repentance” 205. L’évangélisation était l’œuvre de Dieu au travers des hommes, et ceux-ci savaient qu’il ne révélerait pas sa puissance de salut aux païens si ses serviteurs ne se soumettaient pas complètement à lui dans la prière.

C’est ainsi que les premiers chrétiens se mirent en route pour évangéliser le monde, armés des Ecritures et de la prière, avec la force de leur amour et l’ardeur de leur zèle, pour partager avec les autres la foi qui les faisait vivre et pour laquelle ils étaient prêts à mourir.

CHAPITRE IX

**LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES**

L’enthousiasme avec lequel les premiers chrétiens se mirent à évangéliser est un des phénomènes les plus remarquables dans l’histoire des religions. Ces hommes et ces femmes de toute race et de toute condition étaient si persuadés d’avoir percé le mystère de l’Univers, ils avaient une telle certitude, une telle confiance en ce Dieu qu’ils étaient venus à connaître, que rien au monde n’aurait pu les empêcher d’en répandre la nouvelle autour d’eux. Comme nous l’avons vu, toutes les occasions étaient bonnes: prédications ou conversations privées, discours élaborés ou témoignages spontanés, discussions dans les synagogues ou bavardages au lavoir. Ils pouvaient être méprisés, raillés, privés de leurs droits, spoliés de leurs biens, de leurs maisons, même de leurs familles, rien ne les arrêtait. Ils pouvaient être dénoncés aux autorités et accusés d’athéisme, on tentait de les forcer à sacrifier aux dieux de l’Empire, mais ils ne cédaient pas. Le christianisme leur avait fait découvrir une réalité totalement nouvelle et authentique qui les satisfaisait pleinement. Ils n’étaient pas prêts à abjurer leur foi pour sauver leur vie; et, par leur manière de mourir, ils gagnaient des convertis à Jésus-Christ. Quel était donc le secret de leur zèle? Qu’est-ce qui les poussait à évangéliser sans relâche, au détriment de tous leurs intérêts? Il semble bien que ces témoins des deux premiers siècles aient tous été animés de trois motivations principales que nous allons examiner dans ce chapitre.

286

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**Un sentiment de gratitude**

Il ne fait pas de doute que le principal motif de l’évangélisation était d’ordre théologique. Ces évangélistes ne se mirent pas à prêcher l’Evangile parce que c’était dans leur intérêt de le faire ou parce qu’ils se sentaient socialement responsables. Ils n’étaient pas mus en premier lieu par un motif humanitaire ou pratique. S’ils le firent, c’est bien parce qu’ils avaient fait la bouleversante expérience de l’amour de Dieu au travers de Jésus-Christ. Ils avaient découvert que la force fondamentale de l’Univers était l’Amour et que cet Amour, descendu au dernier degré de son propre abaissement pour le bien de l’homme, avait eu, sur ceux qui l’avaient reçu, un effet que rien ne pourrait effacer.

“Le Fils de Dieu m’a aimé et s’est livré lui-même pour moi”1, s’exclame Paul ébloui. Tout le reste de sa vie de renoncement pour la cause de l’Evangile prouva à quel point il avait été saisi par un amour d’une telle qualité. 11 n’exagère certainement pas quand il s’écrie: “L’amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné”2. Jean ne réagit pas différemment. Développant le thème de l’amour, il souligne avec réalisme que l’homme comme tel n’a rien en lui qui soit digne de ce nom. “Cet amour consiste non point en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu’il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. ” Suit alors le corol­laire: “Bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.” Et comment cet amour peut-il s’exprimer? Par la présence chrétienne? Sans doute. “Personne n’a jamais vu Dieu; si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous.” Mais la présence à elle seule ne suffit pas; le témoignage chrétien n’est pas moins indispensable. Aussi Jean poursuit-il: “Et nous, nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur du monde.” En un mot, la motivation de l’évangélisa­tion chrétienne s’enracine dans ce que Dieu est, et dans ce qu’il a fait pour l’homme au travers de la venue, de la mort et de la résurrection de Jésus. “Pour nous, nous l’aimons parce qu’il nous a aimés le premier”3. Paul ne voulait pas dire autre chose quand il écrivait: “L’amour de Christ nous presse, parce que nous estimons que si un seul est mort pour tous, tous sont donc morts; et qu’il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

287

vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux ” 4.

Cette reconnaissance immense envers le Dieu qui les avait sauvés joua un rôle tout aussi important pour les croyants au IIe siècle. La légende apocryphe de *Quo Vadis* illustre bien ce que pouvait être la motivation populaire pour l’évangélisation à la fin du IIe siècle5: l’opposition rendait Rome peu sûre pour Pierre. Les croyants lui recommandèrent donc de quitter la ville. “Mais Pierre leur dit: ‘Frères, agirons-nous comme des déser­teurs?’ ‘Nullement, lui répondirent-ils, mais c’est ainsi que tu pourras continuer à servir le Seigneur.” Voilà bien la prudence populaire qui émoussa si souvent, par la suite, le tranchant de la consécration chrétienne! Pierre acquiesça, mais à contrecœur. “Or, tandis qu’il franchissait une des portes de la ville, Pierre vit le Seigneur entrer dans Rome. Il lui demanda: ‘Seigneur, où vas-tu donc?’ Jésus lui répondit: ‘Je viens à Rome pour être crucifié.’ Et Pierre de s’exclamer: ‘Seigneur, vas-tu être crucifié encore une fois?’Jésus lui dit: ‘Oui, Pierre, je suis crucifié encore une fois. ’ C’est alors que Pierre reprit ses esprits. Il vit Jésus monter au ciel, et lui s’en retourna à Rome tout joyeux et louant le Seigneur...”6 Si l’objet du récit est davantage le martyre que l’évangélisation, il n’est pas facile de dissocier l’un de l’autre. Pierre était tenté de sauver sa vie en trahissant le mandat qu’il avait reçu de Christ. Ce fut la vision de Christ endurant la cruci­fixion pour lui qui le contraignit à reprendre le chemin de la consécration totale, jusqu’à la mort. Penser à la croix et y voir la motivation suprême d’un service coûteux en faveur des autres fut incontestablement le facteur décisif pour maintenir le zèle des chrétiens à un très haut degré de ferveur.

Toute la littérature du IIe siècle témoigne du rôle majeur que joua l’amour dans le service chrétien, parfois dans des endroits inattendus. C’est ainsi que le pseudo-Justin note au début de son ouvrage *De Monarchicr.* “C’est le devoir de quiconque aime l’homme, ou plutôt de quiconque aime Dieu, de rappeler ce qu’ils devraient savoir aux hommes qui l’ont négligé”7. Son amour pour l’homme, qui transparaît dans l’effort qu’il fait pour lui communiquer la vérité, est le fruit de son amour pour Dieu. Ce sont les mêmes accents que l’on retrouve chez Clément d’Alexan­drie lorsqu’il exhorte les païens: “L’homme, que sa simplicité rendait libre, se trouva lié par ses péchés. Alors le Seigneur

288

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

voulut bien le délivrer de ses liens: emprisonné dans la chair (quel divin mystère!), il dompta le serpent, il réduisit en servi­tude le tyran, c’est-à-dire la mort, et, ce qui est le plus inouï, cet homme égaré par la volupté, prisonnier de la corruption, il le montra délivré par ses bras étendus. Oh! merveille pleine de mystère! Le Seigneur est abaissé et l’homme est relevé.” C’est la raison pour laquelle il lance son appel: “Reçois Christ, reçois la faculté de voir, reçois ta lumière!” Dans le même chapitre, il écrit: “Apprenons à le connaître, afin qu’il nous soit propice; payons-le, même s’il n’en a pas besoin, avec reconnaissance, de notre docilité, comme si c’était le loyer dû à Dieu pour notre séjour ici-bas.” Et encore: “Le dessein éternel de Dieu est de sauver le troupeau des hommes, c’est pourquoi le Dieu bon a envoyé le Bon Berger. Et la parole déploya toute la vérité aux hommes pour leur montrer la hauteur du salut, afin que, ou bien, s’étant repentis, ils fussent sauvés, ou bien, n’ayant pas obéi, ils fussent jugés.” Il appelle ses lecteurs à “remercier Dieu de tout leur cœur pour les bienfaits que nous avons reçus, et à l’honorer au travers du Logos divin... Quelle est donc l’exhortation que je t’adresse? Je te supplie d’accepter le salut. C’est ce que veut le Christ; d’une seule parole, il t’accorde la vie... Purifie ce temple, abandonne au vent et au feu les plaisirs et les amusements comme des fleurs éphémères... et consacre-toi toi-même à Dieu, comme les prémices”8. Il poursuit avec une métaphore marine: “Il suffit que tu le veuilles, et te voilà vainqueur de la perdition; attaché au bois de la croix, tu seras délivré de toute corruption, le Logos de Dieu sera ton pilote, et l’Esprit-Saint te fera aborder aux portes célestes”9. Reconnaissance envers Dieu pour la création, pour sa protection, et, par-dessus tout, pour la personne et la passion de Christ, tel fut manifestement un des moteurs de la vie de Clément, et le fait est d’autant plus intéres­sant qu’il était ce que l’on appellerait aujourd’hui un théologien professionnel; ses études n’avaient pas refroidi son amour pour son Seigneur.

Nous avons déjà relevé comment l’auteur de *XEpitre à Diognète* s’exprime avec les mêmes sentiments. Après avoir évoqué le stupéfiant sacrifice du Fils, il demande: “Comment vas-tu l’aimer, lui qui t’a aimé le premier?” John Foster a fait une observation intéressante à ce sujet. Ayant noté l’utilisation du mot *Logos* pour décrire le Christ au septième chapitre de *XEpître,* il fait le

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

289

commentaire suivant: “L’auteur avait commencé à prêcher sur le prologue de l’évangile de Jean et avait choisi ce texte parce que son interlocuteur païen (le tuteur de Marc- Aurèle?) compren­drait la notion du *Logos* et, par le *Logos y* pourrait découvrir le ‘Fils unique’. Puis, à partir du ‘Fils unique’ (il est alors parvenu au verset 18, le dernier du prologue), le prédicateur en arrive à Jean 3:16, non parce que le concept serait familier à son inter­locuteur païen, mais parce que c’est l’essence même de l’Evan­gile. ” Foster continue: “L’impression que le prédicateur avait passé du prologue à Jean 3:16 n’était pas fausse. Dans la phase finale de son allocution, il ne cherche même pas à déguiser le contenu de Jean 3:16. Il utilise en grec les mêmes mots, et ils apparaissent dans le même ordre. Peut-on encore douter que c’est ce passage qu’il avait avant tout présent à l’esprit?

CAR DIEU AIMA les hommes,

pour qui il fit LE MONDE...

auxquels il DONNA la raison (logos) auxquels il envoya SON FILS UNIQUE auxquels il promit le royaume des cieux (c’est-à-dire la vie éternelle).

Il commença par prêcher au philosophe, et il termina en prêchant simplement l’Evangile”10.

Il est important de souligner ce motif prépondérant que fut la gratitude des premiers croyants envers Dieu. En effet, on a trop tendance à croire que la mission chrétienne a puisé toute sa dynamique dans le commandement de Jésus appelant à évangéliser. On fait grand cas, dans certains écrits mission­naires, de l’ultime commandement de Matthieu 28:18—20 11. Loin de nous la pensée de vouloir le sous-estimer. L’obéissance au Seigneur était le nouveau et grand commandement que Jésus avait donné à ceux qui l’aiment: “Si vous m’aimez, gardez mes commandements. ” Mais la littérature du IIe siècle n’y fait que de rares allusions. Chez les Pères Apostoliques, on ne le retrouve que dans une assez longue recension apocryphe d’Ignace12. Irénée le mentionne une fois au moment où il évoque la descente de l’Esprit sur l’Eglise13. C’est un fait inté­ressant, dans la mesure où il prouve que l’on ne considérait pas le commandement du Seigneur dans une optique néo-légaliste,

290

L'ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

c’est-à-dire comme un devoir imposé aux chrétiens, mais plutôt comme un commandement ‘spirituel’, par opposition à un commandement ‘légal’14 — pour reprendre l’expression de Roland Allen. Aucune sanction n’y est associée, mais bien plutôt la promesse de la présence de Christ dans la mission; et cette présence “n’est pas une récompense pour ceux qui obéis­sent, mais l’assurance pour ceux qui en ont reçu l’ordre qu’ils seront en mesure d’obéir” 15.

Ainsi qu’Allen le fait remarquer, la perte serait minime s’il devait s’avérer que les doutes qui planent sur ces versets sont justifiés et si l’on arrivait à démontrer que Jésus n’a jamais prononcé ces paroles. “L’obligation de prêcher l’Evangile à toutes les nations n’aurait pas diminué d’un seul iota. En effet, celle-ci dépend non de la lettre, mais de l’Esprit de Christ, non pas de ce qu’il ordonne, mais de ce qu’il est. L’Esprit de Christ est l’Esprit de la compassion et de l’amour divins qui se soucie des âmes éloignées de Dieu” 16.

Si les termes mêmes de “l’ultime commandement” ne paraissent pas avoir eu une part prépondérante dans l’envoi des premiers chrétiens en mission, l’exemple de Christ et un sentiment de responsabilité devant lui jouèrent un rôle très important. Pour eux, la mission était l’expression même de la nature d’un Dieu qui donne; cette expression devait automati­quement se refléter chez tous ceux qui se réclamaient d’une filiation.avec un tel Dieu. Paul n’était pas le seul à avoir une conscience aiguë de sa position de serviteur de Dieu, d’ambas­sadeur pour Christ, de collaborateur avec Dieu, comme un économe de confiance dans une grande maison17. Pierre définit la responsabilité chrétienne dans des termes presque identiques: oracle de Dieu, berger sous les ordres du Souve­rain Pasteur18, ayant le privilège et le devoir de donner raison de son espérance à qui la lui demande19. Privilège et responsa­bilité, tels sont les termes qui conviennent pour décrire comment Paul comprenait sa vocation. Il ne se lassait pas dans sa tâche souvent décourageante de prédicateur de l’Evangile, car il avait “reçu ce ministère par la miséricorde de Dieu”20. Pour lui, c’est un sujet de constant émerveillement que Dieu ait pu avoir pitié d’un homme tel que lui, qui avait été persécu­teur de l’Eglise. A trois reprises dans ses épîtres21, il exprime, avec un sens profond de son indignité personnelle, son

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

291

étonnement que Dieu ait bien voulu lui faire confiance. Il écrit dans I Corinthiens 15:8s.: “Après eux tous, il m’est aussi apparu à moi, comme à l’avorton; car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d’être appelé apôtre parce que j’ai persécuté l’Eglise de Dieu. Mais, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n’a pas été vaine; loin de là, j’ai travaillé plus qu’eux tous, non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est en moi. ” Il est conscient du contraste entre sa propre indignité et le privilège extraordinaire d’être appelé à prêcher la bonne nouvelle, qu’il n’a d’autre recours que de forger un mot nouveau pour l’exprimer dans son épître aux Ephésiens: “...de l’Evangile dont j’ai été fait ministre selon le don de la grâce de Dieu qui m’a été accordée par l’effi­cacité de sa puissance. A moi qui suis le moindre *(elachistoterô)* de tous les saints, cette grâce a été accordée d’annoncer aux païens les richesses incompréhensibles de Christ”22. Dans sa première épître à Timothée, il se réfère à l’Evangile de la gloire du Dieu bienheureux, “Evangile qui m’a été confié”, et il poursuit: “Je rends grâce à celui qui m’a fortifié, à Jésus-Christ notre Seigneur, de ce qu’il m’a jugé fidèle en m’établissant dans le ministère, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent. Mais j’ai obtenu miséricorde, parce que j’agissais par ignorance, dans l’incrédulité.” Il conti­nue en disant: “C’est une parole certaine et entièrement digne d’être reçue que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs”, et il ajoute ce cri du cœur “dont je suis le premier”23. Ce n’est pas là pieuse exagération. Plus il avance dans la vie, plus il prend conscience de sa propre insuffisance en même temps que de l’amour, de la patience et de la puis­sance du Seigneur qui l’a investi d’un tel privilège et d’une telle responsabilité.

Mais ce qui stimulait les évangélistes, ce n’était pas unique­ment le privilège et la responsabilité d’être en ambassade pour Christ afin d’inviter en son nom les hommes à la réconciliation avec Dieu. Ils étaient mus par l’exemple de Jésus lui-même: “Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ. Exis­tant en forme de Dieu, il n’a point regardé comme une proie à arracher d’être égal avec Dieu, mais s’est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes... Il s’est rendu obéissant jusqu’à la mort, même

292

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

jusqu’à la mort de la croix”24. Tel est le modèle laissé par celui qu’ils étaient appelés à imiter. Il est intéressant de relever que Paul, dans un discours des Actes, fait également allusion au Serviteur, comme il l’a fait dans l’épître aux Philippiens. Dans ce cas, cependant, ce n’est pas à Jésus qu’il l’applique, mais à ceux qui poursuivent son œuvre: “Voici, nous nous tournons vers les païens. Car ainsi nous l’a ordonné le Seigneur: Je t’ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu’aux extrémités de la terre”25. Nous ne nous préoccupe­rons pas ici de chercher à savoir si ces premiers chrétiens se considéraient avant tout comme des imitateurs de Jésus-Christ, en exerçant leur ministère au milieu des nations aussi bien qu’au sein du peuple d’Israël, où s’ils avaient plutôt le senti­ment de lui être attachés comme des sarments le sont au cep. Le fait est qu’ils prirent très tôt conscience que c’était à eux qu’avait été confiée la charge de poursuivre le ministère du Serviteur, qui trouva son expression suprême dans l’activité et la mort de Jésus.

C’est aussi ce que souligne Origène dans sa réponse à Celse qui se moquait de ce que Jésus fût apparu dans cette pauvre petite province qu’était la Judée: “Il n’est pas besoin qu’il existât partout un grand nombre de corps et un grand nombre d’esprits tels que Jésus pour que toute la terre des hommes fût illuminée par le Logos de Dieu. Il suffisait que le Logos unique, ‘levé comme un soleil de justice’, envoyât de la Judée ses rayons jusqu’aux âmes de ceux qui veulent l’accueillir.” 11 poursuit en notant que nombre de croyants, imitant le Seigneur, ont porté le message de l’Evangile hors de la Judée vers le reste du monde. “Désire-t-on voir un grand nombre de corps remplis de l’esprit divin, à l’imitation de ce Christ unique, se dévouer en tous lieux au salut des hommes? Que l’on considère ceux qui en tous lieux vivent dans la pureté et la droiture, enseignant la doctrine de Jésus, et sont eux aussi appelés ‘christs’ par les divines Ecritures: ‘Ne touchez pas à mes christs, ne faites point de mal à mes prophètes’.”26 Ailleurs, Origène met en évidence le sérieux avec lequel il envisage son rôle de représentant visible de son Maître. Commentant Romains 9:1, il s’attache à l’exemple de Paul qui se déclare prêt à être séparé de Christ pour l’amour de ses frères juifs, si cela pouvait les amener à la foi. Et Origène

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

293

interroge son lecteur et lui demande s’il éprouve lui aussi tris­tesse et douleur pour ceux qui sont perdus. Est-il préoccupé au point d’être disposé à être séparé de Christ par amour pour eux ? Bien sûr, une telle chose ne pourrait pas se produire. Paul lui-même avait déclaré à la fin du chapitre précédent que rien ne pouvait séparer le croyant de l’amour de Christ. Il ne serait pas davantage possible d’en sauver d’autres grâce à la perdition volontaire d’un seul. Mais, bien qu’il sache que cela soit impos­sible, Origène maintient sa question et lance à nouveau son défi: le lecteur serait-il prêt à accepter un tel sort pour en sauver d’autres? “As-tu assimilé la leçon de ton Seigneur et Maître, enseignant de mourir à la vie, lui qui était par sa nature immortel et inséparable du Père et néanmoins mourut et descendit au Hadès? Paul, pour l’amour de ses frères, était prêt à être maudit du Seigneur, bien qu’il sût que rien ne pou­vait le séparer de son amour! Mais est-il si étonnant que l’Apô- tre ait été prêt à être maudit pour l’amour de ses frères? Il savait que celui qui existait en forme de Dieu s’était dépouillé et avait revêtu la forme du Serviteur pour être fait malédiction pour nous. Et si le Seigneur a été fait malédiction pour des esclaves, est-il si extraordinaire que l’esclave soit à son tour disposé à être fait malédiction pour ses frères?”27

Cette gratitude et cette consécration au Seigneur qui les avait sauvés et leur avait offert une vie nouvelle, comme aussi le sentiment d’avoir reçu de lui une vocation et la puissance du Saint-Esprit pour accomplir une tâche de hérauts, de messa­gers, d’ambassadeurs, furent le mobile principal de l’évangéli­sation dans l’Eglise primitive. Ces hommes avaient été saisis par l’amour de Dieu qui s’était incarné dans la personne de Jésus et qui était descendu dans les abîmes de l’agonie du Calvaire. Subjugés par cet amour, ils ne pouvaient faire autre­ment que d’en donner la preuve, leurs lèvres ne pouvaient qu’en parler. “Nous ne pouvons pas ne pas parler de ce que nous avons vu et entendu”28: cette phrase résume l’attitude de consécration spontanée et pleine d’amour envers Dieu, raison première de leurs efforts d’évangélisation. Ils étaient convain­cus que le salut, promis depuis si longtemps dans les Ecritures, était devenu une réalité à cause de l’œuvre de Jésus. Comment alors auraient-ils pu garder le silence? Dans un tel jour de bonnes nouvelles, ils ne pouvaient se taire.

294

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**Un sentiment de responsabilité**

A ce sentiment de gratitude, les chrétiens ajoutaient un sens profond de leur responsabilité. Ils voulaient vivre une vie conséquente avec la foi qu’ils professaient. Se sachant sous le regard de Dieu, ils étaient déterminés à lui plaire dans tout ce qu’ils faisaient. Les yeux fixés sur son Père, Jésus avait pleine­ment accompli le but de sa vie: “Je fais toujours ce qui lui est agréable”29. Les croyants avaient le même objectif, exprimé par la prière de Paul pour les Colossiens: “Qu’ils puissent marcher d’une manière digne du Seigneur et lui être entière­ment agréables, portant des fruits en toutes sortes de bonnes œuvres”30. Paul se sentait lui-même concerné par ce qu’il demandait pour les autres, conscient qu’il était possible de faire spirituellement naufrage, comme Hyménée et Alexandre31. Il ne redoutait qu’une chose, c’était d’être “disqualifié après avoir prêché aux autres”, et c’est pour cela qu’à la manière d’un athlète il se soumettait à une très stricte discipline: “Tous ceux qui combattent s’imposent toute espèce d’abstinences, et ils le font pour obtenir une couronne corruptible; mais nous, faisons-le pour une couronne incorruptible”32. Et il bandait toute son énergie pour gagner les autres à Jésus-Christ, afin d’être fidèle à son mandat d’apôtre de son Seigneur: “Avec les Juifs, j’ai été comme Juif, afin de gagner les Juifs... avec ceux qui sont sans la loi, comme sans la loi, afin de gagner ceux qui sont sans loi... Je me suis fait tout à tous afin d’en sauver de toute manière quelques-uns. Je fais tout à cause de l’Evangile, afin d’y avoir part”33.

Aux yeux de certains, comme nous le savons, son attitude différente envers les Juifs et les païens faisait figure de compro­mis et de quête d’une approbation humaine. L’Apôtre s’en défend vivement dans l’épître qu’il adresse aux Galates et dans sa correspondance avec les Corinthiens, mais en fin de compte ce n’est pas l’appréciation des hommes qui lui importait. “Pour moi, il m’importe fort peu d’être jugé par vous, ou par un tri­bunal humain”, écrivait-il aux chrétiens outrecuidants de Corinthe tentés de mesurer le degré de popularité des prédica­teurs qui les visitaient. “Je ne me juge pas non plus moi-même, car je ne me sens coupable de rien, mais ce n’est pas pour cela que je suis justifié. Celui qui me juge, c’est le Seigneur. C’est

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

295

pourquoi, ne jugez de rien avant le temps, jusqu’à ce que vienne le Seigneur qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres et qui manifestera les desseins des cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due”34.

Le thème du jugement dernier aux grandes Assises de Dieu avait occupé une place prépondérante dans la pensée de Paul, comme ce devait être le cas pour tout Juif sincère et sérieux. Mais sa mentalité avait été complètement changée lorsqu’il était devenu chrétien. Auparavant, il s’était efforcé, par la miséricorde de Dieu et la stricte observation de la Loi, de tout faire pour obtenir, au Dernier Jour, le verdict d’acquittement. Sur la route de Damas, il découvrit la vanité de ses efforts. Bien qu’il ait vécu au plus près de sa conscience, ce qu’il y avait de meilleur en lui ne suffisait pas aux yeux d’un Dieu saint. Il comprit alors cette vérité que Jésus avait illustrée avec tant de force par des paraboles comme celle de l’habit de noce ou celle du grand souper: Dieu est prêt à accepter celui qui est inaccep­table, dans la mesure où il ne se confie qu’en Lui seul35. Paul comprit que c’est toujours à cette condition-là que les hommes avaient été agréés par Dieu — Abraham, David, et les héros de l’histoire de sa nation. Tous ces hommes, pécheurs par nature, s’étaient réfugiés dans la miséricorde divine. C’était dans celle-ci et non pas en eux-mêmes qu’ils avaient découvert la sécurité36. C’est une vérité que Paul s’appropria tout particu­lièrement et qu’il exposa dans le langage quasi juridique de la cour de justice, ou peut-être de la salle du trône, parce qu’elle dépasse de loin toute conception de justice humaine37. Il comprit que, sur la croix, Jésus, le Dieu fait homme, avait accepté le jugement qui repose sur tous les hommes pour en épuiser la malédiction, et qu’il était ressuscité, triomphant, afin d’en donner la preuve: “Il a été livré pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification”, proclame-t-il joyeuse­ment38. Dès lors, il n’y a plus à attendre avec incertitude et effroi le verdict du Jugement Dernier; par anticipation, nous le connaissons ici et maintenant: “Etant donc justifiés par la foi (et cela concerne le temps présent), nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ”39. Uni à Christ, l’homme peut envisager sans crainte le jugement; il est libéré de cette incertitude terrifiante qui le paralysait tout au long de sa vie : serai-je finalement accepté ou rejeté ?

296

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Cette certitude confiante du salut, vécu par anticipation sur cette terre mais dont la plénitude se manifestera dans l’au-delà, ne changeait cependant rien au fait que le chrétien allait devoir comparaître devant le tribunal de Christ pour rendre compte de la manière dont il avait vécu au service de son Maître. C’était l’une des barrières contre l’antinomisme qui pouvait découler de la doctrine paulinienne de la justification par la grâce. Assuré d’être agréé par Dieu (en vertu de la crucifixion et de la résurrection de Christ, dont les effets pour le croyant étaient scellés par le baptême)40, l’Apôtre était déterminé cependant à vivre de manière à ne pas avoir à rougir lorsqu’il paraîtrait devant son Seigneur. Selon les termes de son mes­sage aux anciens de l’Eglise d’Ephèse, il était décidé à demeu­rer fidèle à sa vocation “d’annoncer aux Juifs et aux Grecs la repentance envers Dieu et la foi en notre Seigneur Jésus- Christ” en dépit des obstacles qui pouvaient lui barrer la route. “Mais je ne fais pour moi-même aucun cas de ma vie, comme si elle m’était précieuse, pourvu que j’accomplisse ma course avec joie et le ministère que j’ai reçu du Seigneur Jésus, d’annoncer la bonne nouvelle de la grâce de Dieu” 41.

C’est sans doute dans II Corinthiens 5 qu’il explique le plus clairement la puissance de cette motivation, alors qu’il envi­sage sans trop d’enthousiasme la perspective de devoir mourir avant que Christ ne revienne. Ses objectifs sont extrêmement simples: “C’est pour cela aussi que nous nous efforçons de lui être agréables, soit que nous demeurions dans ce corps, soit que nous le quittions42. Car il nous faut tous comparaître devant le tribunal de Christ afin que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu’il aura fait, étant dans son corps. Connaissant donc la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes”43. Quand il parle de crainte, ce n’est pas à la terreur d’un opprimé qu’il pense, mais plutôt au respect plein d’amour éprouvé par un serviteur auquel on a fait confiance et qui craint de décevoir l’attente que son Maître a mise en lui. C’est parce qu’il était animé de cette crainte que Paul se dépensa comme il le fit. Traitant de ce difficile sujet, l’Apôtre n’a pas peur de parler de récompense et de blâme; et, en cela, il ne faisait que reprendre l’enseignement de Jésus; on pense en par­ticulier à la parabole des talents. Paul parle joyeusement de “la couronne de justice qui m’est réservée; le Seigneur, le juste

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

297

juge, me la donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui auront aimé son avènement”44. Sans aucun doute, c’est cette pensée qui lui avait fait dire quelques versets plus loin: “C’est le Seigneur qui m’a assisté et qui m’a fortifié, afin que la prédication soit accomplie par moi et que tous les païens l’entendent”45. D’un autre côté, Paul est bien conscient que l’évangéliste infidèle sera réellement sauvé, même si, en bâtissant l’Eglise, il élève des superstructures égotiques sur le fondement de Christ. Mais il le sera comme le rescapé d’un incendie dont tous les biens auraient été consu­més. Le jour du Seigneur manifestera la nature de l’œuvre de chacun, écrit-il aux Corinthiens. Le feu fera en quelque sorte office de révélateur, consumant le bois, le foin, le chaume, tout en mettant en évidence la qualité et la validité de l’or, de l’argent et des pierres précieuses d’un service centré sur Christ. “ Le feu éprouvera l’œuvre de chacun. Si l’œuvre bâtie par quelqu’un sur le fondement (c’est-à-dire sur Christ, l’unique fondement, point de départ pour toute vie et toute activité chrétiennes) subsiste, il recevra une récompense. Si l’œuvre de quelqu’un est consumée, il en subira la perte; pour lui, il sera sauvé, mais comme au travers du feu”46.

A en juger par la façon nuancée avec laquelle Paul traite la question du jugement à venir en tant que motivation pour le service chrétien, il devrait être clair que nous n’avons pas ici une doctrine sommaire sur la punition et la récompense. Le chrétien sait, dès le départ, que c’est par la grâce de Dieu qu’il est sauvé, pour autant qu’il ne renie pas le Seigneur. La ques­tion de sa “sécurité” ne se pose pas. Mais la jouissance de sa destinée auprès de Dieu dépendra beaucoup de la qualité du caractère qu’il aura donné à son existence terrestre. Et ce caractère est fonction de son obéissance à Christ dans le renon­cement à soi-même par amour pour les autres. Assurément, Dieu récompense le serviteur fidèle, mais la récompense consiste en une conformité plus grande au caractère de Christ, car là se trouve le bonheur suprême. Ces récompenses sont encore l’effet de la grâce de Dieu: elles sont attribuées *de congruo* et non pas *pro meritis.* En effet, si nous nous référons à la parabole des talents, nous constatons que la rémunération de la fidélité consiste en une responsabilité accrue, une intimité plus grande avec Dieu et la faculté de jouir de sa présence. Dès

298

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

lors, récompense et punition sont bien autre chose que des sanctions appliquées à une vie plus ou moins sainte. Mais par ailleurs, il serait faux de supposer avec Amos Wilder47 que ce concept de récompense et de punition dans l’éthique chrétienne serait une simple “sanction fictive”, du moment que faire une chose juste pour un autre motif que le fait qu’elle soit juste serait agir d’une manière amorale. Wilder n’arrive pas à faire la distinction entre motif et intention. Il est vrai qu’une action moralement bonne doit être le fruit d’une intention bonne, mais il n’en est pas moins vrai que le Nouveau Testa­ment considère plusieurs motivations qui poussent les hommes à nourrir ce genre d’intention. Le respect que le chrétien a de soi48, la considération du bien général49, l’appel à la raison50, et à ce qui sied à la confession de la foi chrétienne51, ou des conventions sociales bien établies52, tous ces éléments ajoutés à la notion de récompense et de punition sont de puissantes motivations incitant le chrétien à choisir délibérément de faire le bien.

La littérature du IIe siècle tendit cependant à mettre l’accent plutôt sur la récompense et la punition, et l’on fut de plus en plus enclin à envisager l’obéissance chrétienne en termes de mérite. Ainsi, Justin fait remarquer qu’il serait tout à fait possi­ble aux chrétiens de renoncer à leur loyauté envers Christ et d’échapper ainsi à l’action policière et au martyre. “Mais, dit-il, nous ne voulons pas acheter la vie au prix d’un mensonge. Nous désirons la vie éternelle et incorruptible: nous préférons vivre avec Dieu...” Il est vrai que sa théologie semble accorder à la vie éternelle une place plus centrale que ne le fait le Nouveau Testament. Ceci apparaît plus clairement encore dans la suite du texte où il oppose cette vie éternelle au châtiment qui sera infligé “par la main de Christ. Les méchants comparaî­tront avec leur corps et leur âme, et leur supplice durera éternellement.” Mais Justin n’a pas totalement abandonné la perspective néo-testamentaire. “Nous avons hâte de confes­ser notre foi, persuadés que ceux-là pourront obtenir le bonheur qui auront témoigné à Dieu par leurs œuvres qu’ils l’ont suivi et qu’ils ont aspiré à cette vie qui s’écoulera auprès de lui, inaccessible au mal”53. C’est très sincèrement que Justin aime Dieu et c’est cet amour qui est le sceau d’un témoignage et d’un service chrétiens authentiques.

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

299

Dans le très ancien catéchisme des *Deux Chemins* incorporé à l’*Epître de Barnabas,* la place que tient le jour du jugement illus­tre l’importance de la responsabilité personnelle du croyant: “Tu te souviendras jour et nuit du jour du jugement. Et tu recher­cheras chaque jour la compagnie des saints, soit en prêchant, soit en exhortant et en t’efforçant de sauver des âmes par la parole, soit encore en travaillant de tes mains en rançon de tes péchés”54. Il termine en exhortant les lecteurs à se souvenir “du jour où toutes choses périront avec le Méchant; ‘le Seigneur et sa récompense sont proches.’ Laissez-vous enseigner de Dieu, cherchez à savoir ce que le Seigneur attend de vous, et faites-le afin d’être saufs au jour du jugement”55.

Polycarpe souligne sans ambiguïté que c’est “par la grâce que vous êtes sauvés, non par les œuvres”, mais il enchaîne presque immédiatement en se référant à celui “qui va venir ‘juger les vivants et les morts’. Dieu demandera compte de son sang à ceux qui ne croient pas en lui. ‘Celui qui l’a ressuscité’ d’entre les morts ‘nous ressuscitera nous-mêmes’, si nous accomplissons sa volonté”56. Il poursuit: “Si nous accomplissons sa volonté dans la vie présente, il nous donnera la vie future: car il nous a promis de nous ressusciter, et, si notre conduite ici-bas est digne de lui, ‘de nous associer à son trône’; mais la première condition est la foi”57. Polycarpe met toujours l’accent sur la relation personnelle du croyant avec Dieu et il apparaît encore clairement dans sa pensée que l’homme est sauvé par grâce, mais on remarque éga­lement une tendance de plus en plus marquée à souligner la responsabilité individuelle à la lumière du jugement. Le philosophe chrétien Athénagore, après avoir parlé des vertus morales du chrétien, s’interroge: “En vérité, si nous ne pensions pas qu’un Dieu préside au genre humain, est-ce que nous vivrions dans une telle pureté? Certainement pas. Mais, puisque nous sommes assurés de devoir rendre compte de toute la vie d’ici-bas à Dieu qui a fait et nous-mêmes et le monde, nous prenons pour nous la vie modérée, charitable, mais méprisée par beaucoup. Nous croyons en effet que nous ne souffrirons pas ici-bas de mal aussi grand — même si on nous enlève la vie que la récompense que nous obtiendrons là-haut... de la part du grand Juge”58.

On retrouve la même conscience de la constante et vigilante présence de Dieu dans toute l’œuvre de Justin. En effet, pour ces

300

L'ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

hommes qui jouaient constamment avec la mort à cause de leur fidélité à Jésus-Christ et à leur engagement dans l’évangélisation, le ciel et le Créateur étaient des réalités bien vivantes. Justin s’étonne de la curieuse inconséquence qui consiste à persécuter des chrétiens, dont les normes morales sont irréprochables, mais, dans un passage émouvant, il avoue aussi ne pas en être autre­ment troublé parce qu’il sait que Dieu a la situation en main. “Nous cherchons à inspirer l’horreur de ces choses (c’est-à-dire la sodomie et autres relations scandaleuses calquées sur la vie de Jupiter et des autres dieux), et c’est pour cela qu’on nous poursuit de tous côtés. Peu nous importe; nous savons que le Dieu juste voit tout. Plût au ciel que, encore maintenant, du haut d’une tri­bune, on entendît retentir ces tragiques paroles: rougissez, rougissez de charger des innocents de vos propres crimes, d’imputer vos fautes, les vôtres et celles de vos dieux, à des hommes qui n’y ont pas la moindre part. Repentez-vous et changez de conduite” 59.

Nous en avons assez dit pour montrer combien les premiers chrétiens prenaient au sérieux leur responsabilité de vivre chaque jour à la lumière de l’éternité. Ils savaient que tout ce qu’ils faisaient était examiné par le seul Dieu, qui était leur Sauveur et le Juge des vivants et des morts60. Même si, avec les années, ils furent enclins à donner une place excessive à une conception étroite de la récompense et de la punition61. Mais c’était la défor­mation d’une vérité que le Nouveau Testament souligne pourtant réellement. Paul lui-même avait écrit: “Si j’annonce l’Evangile, ce n’est pas pour moi un sujet de gloire, car la nécessité m’en est imposée, et malheur à moi si je n’annonce pas l’Evangile; si je le fais de bon cœur, j’en ai la récompense; mais si je le fais malgré moi, c’est une charge qui m’est confiée” 62.

Cette note de responsabilité personnelle et cette perspective de devoir rendre des comptes à Dieu, le Juge souverain, étaient un stimulant à l’évangélisation dans l’Eglise primitive.

**Un sentiment de solidarité**

Jésus vint chercher et sauver ce qui était perdu63. C’était l’objectif suprême de son incarnation et de son œuvre d’expiation. Il ne croyait pas que l’homme fut capable de se mettre en règle

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

301

avec Dieu ou avec ses semblables. C’était avec un sombre réa­lisme qu’il déclarait à ses contemporains: “Si donc, méchants comme vous l’êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants...” 64 De propos délibéré, “Jésus ne se fiait point à eux, parce qu’il les connaissait tous”65. Il savait que le mal n’était pas extérieur à l’homme, mais inhérent à sa nature: “Car c’est du dedans, c’est du cœur des hommes que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités, les meurtres, les vols, les cupidités, les méchancetés, la fraude, le dérèglement, le regard envieux, la calomnie, l’orgueil, la folie. Toutes ces mauvaises choses sortent du dedans et souillent l’homme”66.

Jésus ayant évalué la nature humaine de façon aussi réaliste et radicale, on ne s’étonne pas qu’il ait refusé de considérer qui que ce soit comme “bon” tout court; c’est même un qualificatif qu’il déclina pour son propre compte67. Personne ne peut prétendre être bon devant Dieu. Tous les hommes ont besoin d’être déli­vrés de l’impasse dans laquelle le péché les a mis. Et Jésus est venu apporter cette délivrance à l’humanité. C’est pour cette raison qu’un dualisme évident transparaît dans tout son enseigne­ment. L’humanité est divisée entre ceux qui acceptent Christ comme unique voie d’accès à Dieu et ceux qui le refusent68. Il y a deux chemins que l’homme peut suivre — un chemin large qui mène à la perdition et un chemin étroit qui mène à la vie: il n’existe pas de troisième voie69. Il n’est que deux maîtres qui puissent tenir l’homme sous leur empire: Dieu ou Mammon 70. L’homme est placé devant un choix: ou participer à la vie de Dieu au travers de Jésus-Christ, ou rester spirituellement mort71. Dans les paraboles, l’humanité est toujours divisée en deux camps: les brebis et les chèvres, le bon grain et l’ivraie, les vierges sages et les vierges folles, ceux qui acceptent l’invitation au repas de noce et ceux qui choisissent de rester dehors où “ il y aura des pleurs et des grincements de dents”72. De la décision qu’un homme aura prise pour Jésus ou contre lui dépend sa des­tinée étemelle 73. L’accès au Royaume de Dieu découle de la rela­tion que l’homme aura établie avec Dieu74. Partout, nous retrou­vons ce dualisme religieux. Pour l’homme moderne, cest sans doute un des éléments de l’Evangile auquel il se heurte le plus, et cela était sans aucun doute déjà le cas au Ier siècle. Le scandale du caractère unique de Christ a toujours été 1 obstacle suprême à la conversion. Les premiers chrétiens, quant à eux,

302

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

croyaient que Jésus était le seul espoir pour le monde, le seul chemin d’accès à Dieu pour le genre humain. Dès lors, pour celui qui croit qu’en dehors de Christ il n’y a pas d’espérance, il est impossible de posséder un atome d’amour et de bonté sans être étreint d’un grand désir d’amener les hommes sur cette unique voie de salut. C’est pourquoi nous ne sommes pas surpris de constater que la préoccupation de l’état des non-évangéÛsés ait été l’une des motivations les plus fortes pour la prédication de l’Evangile dans l’Eglise primitive.

Rien ne saurait mieux en témoigner que les épîtres de Paul. L’Apôtre partageait le même dualisme radical que son Maître. 11 voyait l’humanité tout entière — Juifs et Grecs — perdue, cou­pable, spirituellement morte, éloignée de Dieu et sans espérance dans le monde75. Grâce à la miséricorde divine, il avait lui-même été sauvé de cette impasse 76. Dès lors, il devint impératif pour lui d’avertir tous les hommes, au près et au loin, du danger qu’ils couraient, de leur faire connaître leur besoin et la merveilleuse démarche que Dieu avait faite pour y répondre. On retrouve les mêmes accents dans sa correspondance que dans les paroles qu’il adresse aux anciens d’Ephèse, relatées par Luc dans le récit des Actes. Il se dépensa avec larmes pour prêcher, tant en public que dans les maisons, exhortant chacun à se repentir et à placer sa foi en Christ. Il était prêt à sacrifier sa propre vie pour servir à l’avancement de l’Evangile77. Tout comme Ezéchiel autrefois, il se considérait comme la sentinelle de Dieu chargée d’avertir les gens du danger qu’ils couraient aussi longtemps qu’ils s’obsti­naient à refuser la miséricorde divine. C’est à quoi il fait allusion quand il s’écrie: “C’est pourquoi je vous déclare aujourd’hui que je suis pur du sang de vous tous, car je vous ai annoncé tout le conseil de Dieu, sans en rien cacher”78. Si la sentinelle fait son travail, mais que les hommes refusent de lui prêter attention, alors leur sang retombe sur leurs propres têtes; c’est ce que Paul déclare en substance. Mais si lui n’avait pas accompli sa mission, s’il avait refusé de se consacrer à l’évangélisation, alors il aurait été responsable de leur sort. Dieu lui-même n’avait-il pas dit au prophète Ezéchiel: “Fils de l’homme, je t’établis comme senti­nelle sur la maison d’Israël. Tu écouteras la parole qui sortira de ma bouche, et tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant: Tu mourras; si tu ne l’avertis pas, si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa mauvaise voie et pour lui sauver

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

303

la vie, ce méchant mourra dans son iniquité, et je te redemanderai son sang” 79.

C’est pour cela que Paul écrivait aux Romains: “Je me dois aux Grecs et aux barbares, aux savants et aux ignorants. Ainsi, j’ai un vif désir de vous annoncer aussi l’Evangile, à vous qui êtes à Rome” 80. Débiteur de Christ, il se savait redevable à tous ceux qui n’avaient jamais entendu parler du Seigneur. Il était ambassa­deur de Christ, sentinelle de Dieu, et de ce fait se sentait poussé à évangéliser ceux qui étaient encore au dehors. Il était convaincu que derrière l’indifférence et l’opposition à l’Evangile il y avait l’activité de Satan: “Le dieu de ce siècle a aveuglé l’intelligence des incrédules, afin qu’ils ne voient pas briller la splendeur de l’Evangile de la gloire de Christ qui est l’image de Dieu”8’. C’était la situation telle qu’il la voyait. Il n’affrontait rien de moins que le dieu de ce siècle, le pouvoir maléfique de Satan que Jésus lui-même avait reconnu comme le prince usurpateur de ce monde; un monde qui avait évincé Dieu de la place qui lui reve­nait de droit dans le cœur de ses sujets 82. L’objectif suprême de l’Ennemi était de tenir les hommes éloignés de l’Evangile: pour parvenir à ses fins, il les aveuglait afin qu’ils ne discernent pas à quel point ils en avaient besoin et ne découvrent pas sa puissance capable de faire d’eux des hommes nouveaux. Mais il en fallait davantage pour décourager Paul. Il pouvait dire: “Dieu, qui a dit: la lumière brillera du sein des ténèbres, a fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ”83. Entre les deux versets de II Corinthiens 4 qui évoquent ces deux forces cosmiques, celle d’un dieu qui aveugle l’intelligence humaine et celle du Dieu qui fait jaillir sa lumière dans le cœur de l’homme, il y a un verset en apparence insignifiant mais qui est en réalité très lourd de sens: “Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; c’est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus»84. C’est au travers de la prédication de gens simples qui ne cherchent pas à se mettre en avant mais qui proclament avec assurance la Seigneurie de Jésus que la lumière de Dieu pénètre dans les cœurs aveuglés. L’idée que de simples paroles puissent apporter la lumière à des âmes enténébrées pouvait paraître saugrenue, mais Dieu avait choisi ce mode para­doxal d’opérer. Et Paul en avait suffisamment constaté les résul­tats pratiques pour être persuadé de son efficacité. Si ridicule que

304

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

cela ait pu paraître, il savait qu’“il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication”85. Aussi pouvait-il écrire: “Je n’ai pas honte de l’Evangile; c’est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit ” 86.

Au IIe siècle, la conscience du péril menaçant ceux qui ne connaissaient pas Christ était encore vivace. Il ne manqua pas d’incrédules pour se gausser de l’accent que les auteurs postapos­toliques mettaient sur le jugement. “On se rit de nous, écrivait Tertullien, quand nous prédisons le jugement de Dieu”, et il usait d’expédients spécieux pour étayer son argumentation, en décla­rant que les philosophes et les poètes grecs n’enseignaient pas autre chose et qu’ils avaient trouvé cette idée dans la littérature juive et chrétienne! 87 Justin essuie les mêmes quolibets de la part de ses adversaires, pour qui “ce ne sont que des mots et des épouvantails, ce que nous disons du châtiment des méchants dans le feu étemel. (Ils prétendent que) nous voulons amener les hommes à la vertu par la crainte et non par l’amour du bien ”88. Justin n’éprouve pas de difficulté à réfuter ces attaques, mais le fait même qu’elles aient été portées prouve indirectement à quel point la crainte du jugement pouvait être utilisée dans la prédica­tion de l’Evangile.

On le faisait parfois avec beaucoup de rudesse, comme si les croyants se réjouissaient du sort réservé aux impies. C’était un trait assez caractéristique de la littérature apocryphe, mais on le retrouve aussi chez les Pères Apologètes, qui se savaient cons­tamment exposés aux persécutions et au martyre; on comprend qu’à l’occasion ils aient été mordants. Comme Tertullien qui illus­tre l’éternité du châtiment réservé aux incrédules en le comparant à un volcan: “Voilà un témoignage de ce feu éternel, voilà une preuve de ce jugement sans fin, qui entretient pour ainsi dire le châtiment. Les montagnes brûlent et elles durent pourtant! Qu’en sera-t-il des coupables et des ennemis de Dieu?”89 Justin, lui, remarque avec quelque acidité: “La géhenne est le lieu où seront punis ceux qui ont vécu dans l’iniquité et qui n’ont pas cru que Dieu réaliserait ce qu’il avait annoncé par le Christ”90. Une attitude assez semblable peut être notée dans la réponse de Poly- carpe au proconsul qui le menaçait du bûcher s’il n’abjurait pas sa foi: “Tu me menaces d’un feu qui brûle un moment et s’éteint bientôt après; c’est que tu ne connais pas le feu du jugement à venir et le supplice éternel, ce feu réservé aux impies”91.

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

305

Mais, dans l’ensemble, la tendance à se réjouir du malheur d’autrui est exceptionnelle. Beaucoup plus fréquemment, les croyants tenaient simplement à informer avec clarté les inconver­tis du danger qui les menaçait et se souciaient par conséquent de les aider à accéder à la vérité. Nous avons déjà vu que c’est l’espoir d’amener ses lecteurs à la conversion qui poussa Justin à publier sa *Deuxième Apologie^2.* Il ne fait pas de doute qu’il se préoccupait du sort des incroyants quand il écrivait: “Nous vous demandons d’accorder votre appui à ce petit livre, par la forme qu’il vous plaira. Ainsi, notre doctrine sera connue, et cette connaissance dissipera les préjugés et l’ignorance de la vérité auprès des autres qui, en grand nombre, s’exposent au châtiment par leur faute”93. Il est vrai que Justin envisageait la philosophie de façon très positive, en tant que *praeparatio evangelica* auprès des Grecs, quand il déclarait que des hommes comme Socrate et Platon ont pu “exprimer une vérité partielle”, mais, étant donné qu’ils ne connaissaient pas toute la parole qui est Christ, “ils se sont contredits sur des points essentiels”94; cependant, il est évident qu’il avait une notion tout à fait claire du châtiment et de l’enfer qui attendaient ceux qui tournaient le dos à la plénitude de la vérité contenue dans l’Evangile. S’étonnant du nombre de ses éminents contemporains qui ne parvenaient pas à se frayer un chemin vers la vérité, il en conclut comme Paul qu’ils étaient les victimes de ces forces du mal qui aveuglent les hommes: “J’ai fini par découvrir que, pour dissuader les autres hommes (sous- entendu: de se convertir), les mauvais démons jetaient le discré­dit sur la doctrine divine des chrétiens... Mais maintenant je suis chrétien, je m’en fais gloire, et, je l’avoue, tout mon désir est de le paraître”95. C’est probablement pour cette raison que Justin invite avec tant d’ardeur celui qui est à la recherche de la vérité à prier Dieu pour qu’il lui accorde la lumière : seule 1 illumination divine pouvait percer les ténèbres démoniaques qui tenaient les hommes éloignés de la vérité96. Tertullien, cet homme si souvent enflammé, sait comment parler à ses contemporains pour quils se convertissent en vue du jugement à venir: “Noublie pas l’avenir”, écrit-il à Scapule, proconsul de Carthage. “Nous qui n’en avons pas peur, nous ne cherchons pas à t’effrayer, mais nous aimerions sauver tous les hommes, si c’était possible, en les mettant en garde de ne pas lutter contre Dieu’ 97. Un peu plus haut, il avait écrit: “Nous t’avons envoyé cette brochure non que

306

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

nous craignions pour nous-mêmes, mais parce que nous nous soucions fortement de toi et de tous nos ennemis, sans parler bien sûr de nos amis. Car notre religion nous commande d’aimer même nos ennemis et de prier pour ceux qui nous persécutent... Tous les hommes aiment ceux qui les aiment: c’est une particu­larité des seuls chrétiens d’aimer ceux qui les haïssent. Aussi, nous lamentant sur ton ignorance et émus de compassion par ton erreur humaine, tandis que nous attendons cet avenir dont chaque jour nous donne des signes menaçants, nous nous sentons poussés à recourir à ce moyen (c’est-à-dire cette lettre) pour t’annoncer ces vérités que tu refuses d’écouter en public” 98.

Mais ce sont apparemment Clément et Origène qui ont été les plus sensibles aux besoins de ceux qui étaient sans Christ et ont le mieux su leur parler. Nous avons déjà donné un échantillon de la richesse de la prédication d’Origène, nous connaissons son désir d’être une flèche dans la main du Seigneur et ses commentaires sur Romains 9:1 où il questionne le lecteur: “Te soucies-tu et te mets-tu en peine pour les perdus ? Serais-tu prêt à être séparé de Christ pour les sauver?”

Clément, son prédécesseur à l’école de catéchèse d’Alexandrie, était animé d’une égale chaleur qui transparaît clairement dans son *Protreptique.* Ce n’est pas une simple apologie! C’est un tract missionnaire où transparaissent son amour et son intérêt pour ceux qu’il cherche à gagner à la foi. Il ne serait pas hors de propos de conclure ce chapitre en citant quelques extraits de ce traité qui nous rappelleront que la chaleur de l’amour chrétien pour ceux qui ne connaissent pas l’Evangile et un véritable souci de leur sort éternel ne disparurent pas avec la fin de la période aposto­lique.

“Vous ne vous inquiétez pas? Vous n’y prenez pas garde? Vous n’êtes pas empressés de vous faire instruire? Autrement dit, vous n’êtes pas empressés de vous sauver, dans la crainte de la colère, en accueillant la grâce et en recherchant l’espérance, afin d’éviter le jugement ? Venez, venez, mes jeunes amis ; ‘ car si vous ne redevenez comme les petits enfants, et si vous ne renaissez’, selon le mot de l’Ecriture, il ne se peut pas que vous retrouviez celui qui est vraiment votre père, ‘ ni que vous entriez jamais dans le royaume des cieux’. Comment, en effet, permet-on d’entrer à un étranger? Mais c’est, je pense, une fois inscrit, reçu citoyen et pourvu d’un père qu’il sera installé ‘dans les biens du père’, et

LES .MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

307

jugé digne de l’héritage, qu’il partagera le royaume paternel avec le propre fils, le bien-aimé” Ailleurs, il met en garde ses lecteurs: “O grande déraison! vous avez honte devant le Seigneur! Il promet la liberté, et vous allez vous réfugier dans la servitude. Il vous accorde le salut, et vous vous laissez précipiter dans la condition d’homme. Il donne gracieusement la vie éter­nelle, et vous attendez patiemment le châtiment, vous envisagez d’avance ‘le feu que le Seigneur a préparé pour le diable et ses anges’!”100 Parfois, il les reprend: “Vous, qui êtes comme mutilés en face de la vérité, aveugles d’esprit et sourds d’intelli­gence, vous n’en souffrez pas, vous ne vous en indignez pas, vous n’avez pas désiré voir le ciel et celui qui l’a fait, vous n’avez pas cherché à entendre et à connaître le créateur et le père de toutes choses, vous n’avez pas attaché votre volonté au désir du salut ! Car aucun obstacle n’arrête celui qui se hâte vers la connaissance de Dieu” 101.

A certaines occasions, il témoigne de la vérité qu’il est en train d’annoncer: “Ecoutez-moi, ne vous bouchez pas les oreilles, ne vous empêchez pas d’entendre, mais laissez pénétrer en votre esprit ce qu’on vous dit. Il est magnifique, le remède de l’immor­talité! (...) Seulement, repentons-nous de tout notre cœur, afin de pouvoir, avec tout notre cœur, recevoir Dieu. (...) Si nous n’avions pas connu le Logos, et si nous n’avions pas été éclairés par lui, nous ne serions guère différents de ces volailles que l’on engraisse dans l’obscurité pour les tuer ensuite”102. Il présente parfois à ses lecteurs les avantages de la vie chrétienne: “Ne vous laissez pas surprendre à propos du nom de Christ par une cer­taine honte, qui nuit grandement aux hommes en les détournant du salut. Après nous être donc dépouillés aux yeux de tous, luttons noblement dans le stade de la vérité; le saint Logos décerne le prix et le maître de l’univers préside au combat. Elle n’est pas petite, la récompense qui nous est proposée: cest l’immortalité !”103

Est-ce la perspective de devoir renoncer à leurs voies charnel­les qui les retient? Clément a un argument tout prêt: Vous n’avez pas le courage de supporter ce que le salut a d austère; de même que, parmi les aliments, nous jouissons de ceux qui sont doux et nous les préférons pour le plaisir qu’ils nous offrent tandis que les choses amères, âpres aux sens, nous guérissent et nous apportent la santé, et que la saveur âcre des remèdes fortifie

308

L’ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE

l’estomac de ceux qui sont faibles — ainsi la coutume nous est agréable et nous flatte, bien qu’elle nous pousse vers l’abîme, tandis que la vérité nous fait monter au ciel, ‘rude’ au début, mais finalement ‘excellente nourriture pour la jeunesse”104. Toute sa prédication est centrée sur Christ: “La ‘voie’, c’est le Seigneur: voie ‘étroite’, mais qui part des cieux, étroite, mais qui conduit aux cieux; voie étroite, méprisée sur terre, voie large adorée dans les cieux” 105. Il lui arrive même d’être si captivé par le Seigneur que, dans un passage remarquable, il parle directe­ment au nom de son Maître, ce qui, comme nous l’avons déjà vu, est une caractéristique de la prophétie chrétienne primitive: “ Ecoutez, tribus innombrables, barbares et Grecs : j’appelle toute la race humaine, dont je suis le créateur par la volonté du Père. Venez à moi afin de recevoir votre place sous les ordres du Dieu unique et de l’unique Logos de Dieu. (...) Car je le veux, je veux vous faire partager cette grâce et vous accorder le bienfait tout entier, l’incorruptibilité; et je vous donne le Logos, c’est-à-dire la connaissance de Dieu, je me donne moi-même parfaitement. (...) Je veux vous corriger d’après le modèle, afin que vous deveniez semblables à moi... ‘Venez à moi, vous tous qui peinez et êtes chargés, et je vous donnerai le repos’.” 106

Un des traits les plus remarquables de Clément, c’est son art de plaider avec ses lecteurs: “Crois, ô homme, à l’homme-Dieu; crois, ô homme, à celui qui a souffert et qui est adoré; croyez, vous qui êtes esclaves, à celui qui était mort et qui est Dieu vivant; croyez et recevez en récompense le salut: ‘Recherchez Dieu et votre âme vivra’. Celui qui recherche Dieu travaille à son propre salut; tu as trouvé Dieu, tu possèdes la vie. Cherchons donc, afin de vivre. La récompense de qui a trouvé, c’est la vie auprès de Dieu”107.

Ou encore: “Soyez justes, dit le Seigneur; ‘vous qui avez soif, venez auprès de l’eau, et vous tous qui n’avez pas d’argent, met­tez-vous en marche, achetez et buvez sans argent’. Il vous invite à la purification, au salut, à l’illumination, presque avec des cris: Je te donne, dit-il, la terre et la mer et le ciel, mon enfant, et je te gratifie de tous les animaux qui s’y trouvent; seulement, mon enfant, aie soif de ton père. (...) Vous possédez, ô hommes, la divine promesse de la grâce; vous avez entendu d’autre part la menace du châtiment: ce sont les deux voies par lesquelles le Seigneur sauve, conduisant l’homme comme un enfant, par la

LES MOTIVATIONS DES ÉVANGÉLISTES

309

crainte et par la grâce. Pourquoi tardons-nous? Pourquoi n’accueillons-nous pas le don ? Pourquoi ne choisissons-nous pas le meilleur Dieu au lieu du Mauvais, pourquoi ne préférons-nous pas la sagesse à l’idolâtrie, recevant ainsi la vie à la place de la mort? ‘Voici que j’ai placé devant vous, dit-il, la mort et la vie.’ Le Seigneur essaie de te faire ‘choisir la vie’, il te conseille comme un père d’obéir à Dieu” ,08.

Les derniers chapitres du *Protreptique* sont particulièrement révélateurs de l’amour et du talent de ce remarquable prédicateur, qui sait parfaitement doser le ton de son discours: il passe de la prière au raisonnement, du raisonnement à la mise en garde, puis à la remontrance... Clément sait admirablement faire vibrer la corde sensible dans le cœur de chaque type de lecteur en illus­trant son propos par des métaphores empruntées à la culture, aux mystères, à la mer, aux jeux, au corps humain. Il nous explique lui-même pourquoi il s’est donné tant de peine. En conclusion de son ouvrage, il écrit: “Je crois en avoir dit assez; peut-être même ai-je été trop long, tandis que, par amour des hommes, je répandais ce que je tenais de Dieu. C’est que je pensais pouvoir vous inviter au plus grand des biens, le salut”109. Il se sentait tellement concerné par le sort de ceux pour lesquels il écrivait qu’aucun effort ne lui paraissait trop grand pour capter leur attention, les convaincre et finalement les gagner à Christ. Le souci de ceux qui n’avaient pas entendu l’Evangile était une des grandes motivations de cet érudit chrétien. A n’en pas douter, il en alla de même pour de nombreux disciples de Christ qui n’ont laissé aucun souvenir particulier parce qu’ils étaient des gens tout simples et sans culture, mais brûlant comme Clément de conduire les hommes à leur Seigneur.

CHAPITRE X

**STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION**

L’Evangile est destiné à tous les hommes dans le monde entier: pour les premiers chrétiens, cela ne faisait pas l’ombre d’un doute, et c’est cette conviction unanime qui déclencha le mouvement missionnaire. La nature même de Dieu implique une mission universelle: s’il n’y a qu’un seul Dieu, dont la volonté pour tous les hommes est qu’ils soient sauvés, alors la prédication de l’Evangile ne peut être que mondiale. Et si Dieu s’est révélé en Jésus de Nazareth uniquement, et si c’est par lui seul qu’il a opéré la rédemption, cet événement est le plus décisif qui se soit jamais produit sur la terre, et il doit être proclamé partout. La nature de l’Evangile, tout autant que la nature de Dieu, engage l’Eglise dans une mission pour toute l’humanité. Les premières généra­tions chrétiennes en étaient clairement conscientes.

La question était de savoir par où commencer. Devant une tâche aussi démesurée, quelles étaient les priorités? Fallait-il un plan — et si oui, lequel? Ce serait une profonde erreur d’imagi­ner les apôtres en train de se concerter à la manière d’un état- major élaborant un plan de campagne. Nous l’avons déjà dit, la majorité des missionnaires étaient des “non-professionnels”, et l’Evangile, souvent, s’est propagé d’une manière tout à fait spontanée, voire accidentelle. Plusieurs facteurs cependant semblent avoir orienté la direction que l’Evangile prit en fin de compte; ils influencèrent au moins quelques-uns des premiers évangélistes. Ce sont eux que nous voulons examiner dans ce chapitre.

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

311

**La géographie**

**Stratégie géographique**

Ainsi que nous l’avons vu au début de notre ouvrage, le Ier siè­cle se prêtait à merveille à la propagation de la foi du simple fait que tout le monde civilisé du bassin méditerranéen était sous le contrôle — très efficace — d’une seule puissance, Rome. Cette puissance avait adopté le grec comme la *lingua franca* de l’Empire. Même dans une région aussi reculée que Lystre, près de la moitié des inscriptions qui ont été retrouvées étaient rédigées en *grec. Les voies* de communication, tant par terre que par mer, étaient excellentes et le pouvoir central faisait preuve de tolérance à l’égard des croyances des individus, pour autant qu’ils n’entra­vaient pas l’ordre public. La voie était donc largement ouverte à une dissémination rapide d’idées portées par des hommes coura­geux, persévérants et animés d’un esprit de sacrifice. Les chrétiens donnèrent la preuve qu’ils possédaient ces qualités et ils trouvèrent leur récompense dans les nombreuses conversions qu’ils enregistrèrent. Il suffit d’un simple coup d’œil pour juger du rôle important que jouèrent les facteurs géographiques dans l’avance de l’Evangile. Avant que Paul n’entreprenne ses voyages missionnaires, on trouvait des chrétiens en Palestine et sur les côtes de la Syrie, à Tarse et à Rome. Vingt ans plus tard, toutes les têtes de pont avaient été utilisées pour porter l’Evangile dans les régions avoisinantes. En Italie, par exemple, il existait des communautés de croyants aux Trois-Tavernes, au Forum d’Appius, à Herculanum, à Pompéi1 et à Pouzzoles. De plus, le christianisme s’était largement implanté en Asie Mineure jusqu’à la mer Noire, en Macédoine et en Grèce, à Chypre et en Crète, en Cyrénaïque et à Alexandrie. Il apparaît évident que la direction de l’avance chrétienne fut orientée dans une grande mesure par les routes, terrestres ou maritimes, qui sillonnaient l’Empire. Un siècle plus tard, le tableau est encore plus clair. Là où nous n’avions pas connaissance d’une présence chrétienne au Ier siècle, c’est-à-dire dans la partie occidentale de l’Empire, en Espagne, en Gaule, en Germanie, les Eglises sont florissantes. Et là encore, c’est la géographie qui détermina l’avance des évangélistes. En Germanie, ils suivirent le cours du Rhin jusqu’à Cologne et celui de la Moselle jusqu’à Augusta Trevorum (Trêves). En Gaule, ils

312

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

remontèrent le Rhône au nord de Marseille, en direction de Vienne et de Lyon. Dans l’importante province proconsulaire d’Afrique occidentale, c’est Carthage, éminent centre de culture et de commerce, qui servit de tête de pont. En Egypte, l’Evangile se répandit à partir d’Alexandrie et remonta le Nil, qui était la grande voie de communication du pays 2.

Quelques exceptions, il est vrai, confirment la règle générale selon laquelle l’évangélisation suivait les grandes voies de communication dans toute l’étendue de l’Empire3. Deux cas viennent immédiatement à l’esprit: les Indes et l’Arménie4.

Comme nous l’avons déjà vu, il y a de bonnes raisons de penser que l’Evangile a été apporté aux Indes au cours des deux premiers siècles de notre ère. Mais, si tel est le cas, s’agit-il vraiment d’une exception à la règle générale que nous venons d’énoncer? Guère, car les relations commerciales entre l’empire romain et les Indes étaient très étroites, et les communications par mer aisées. Quant à l’Arménie, elle n’est pas réellement une exception non plus, car elle constituait une sorte d’Etat tampon entre l’Empire et l’Orient. Rome entretenait des relations ami­cales avec l’Arménie sans toutefois exercer un contrôle direct sur elle. Si Trajan changea temporairement cette politique et annexa le pays, celui-ci ne tarda cependant pas à recouvrer son indépen­dance. Si l’on excepte Osroène, l’Arménie fut même le premier royaume à adopter officiellement le christianisme. La nature étroite des rapports que ce pays entretenait avec Rome explique pourquoi les missionnaires se sont écartés de leur itinéraire tradi­tionnel à l’intérieur de l’Empire pour aller y prêcher l’Evangile.

Evidemment, les chrétiens n’étaient pas les premiers à utiliser les routes et autres voies de communication de l’Empire pour propager leur foi. Les Juifs l’avaient fait avant eux, et il est très significatif de remarquer que, dans la majorité des lieux où les chrétiens pénétrèrent au cours des deux premiers siècles, les Juifs les avaient précédés. Jésus ne disait-il pas lui-même à ses disci­ples : “ Car en ceci ce qu’on dit est vrai : autre est celui qui sème, et autre celui qui moissonne. Je vous ai envoyés moissonner où vous n’avez pas travaillé; d’autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leur travail”5?

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

313

**Tactique géographique**

Outre ces considérations stratégiques générales, les facteurs géographiques jouèrent un rôle dans la tactique locale de la mission chrétienne. On s’est penché attentivement sur le regrou­pement des cinq provinces mentionnées dans l’introduction de la première épître de Pierre. Après avoir étudié le problème, F. J. A. Hort arrive à la conclusion que l’ordre dans lequel elles sont citées — à savoir le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l’Asie et la Bithynie — correspond exactement à l’itinéraire qu’aurait emprunté quelqu’un débarquant à un port du Pont. “Il s’agit sans aucun doute de la route que suivit Silvain, par l’intermédiaire duquel l’épître devait être portée”6. Même s’il s’agissait en l’occurrence d’une tournée d’édification plutôt que d’évangélisa­tion, il n’est pas improbable que les premiers missionnaires qui se rendirent dans cette région aient suivi la même route, établissant de petites communautés de croyants dans les villes et les villages qu’ils traversaient avant de s’en aller plus loin.

Nous avons de bonnes raisons de penser qu’il n’en alla pas différemment de la progression de l’Evangile dans les régions centrales de l’Asie Mineure. Ce sont des raisons d’ordre géogra­phique qui nous font penser que c’est aux croyants du sud de la Galatie que Paul adressa son épître. En effet, la Galatie du Nord, qui abritait le groupe ethnique des Galates, est une des régions les plus montagneuses, les plus inhospitalières et impraticables du plateau anatolien. Ceux qui connaissent bien la géographie de l’Asie Mineure sont presque unanimes à conclure avec Ramsay que les destinataires de l’épître paulinienne étaient vraisemblable­ment ces Galates de la province romaine du même nom dans le sud de l’Asie Mineure, comprenant Antioche de Pisidie, Iconium, Lystre et Derbe, où Paul implanta des Eglises lors de son premier voyage missionnaire. Ces villes se trouvaient soit sur l’embranchement sud de la route du commerce allant d Ephèse vers l’Orient, soit dans sa proximité. L’Evangile se propageait le long des lignes de communication naturelles; cela semble avoir été également le cas sur les côtes de l’Asie Mineure.

Luc nous dit que, pendant les quelque deux ans que Paul passa à Ephèse, “tous ceux qui habitaient l’Asie entendirent la Parole du Seigneur”7. Le livre de l’Apocalypse nous donne une idée de la manière dont la parole a pu se répandre. Les recherches que

314

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Ramsay fit personnellement dans la région ainsi que l’ordre dans lequel sont mentionnées les villes d’Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée le convainquirent que Jean avait présent à l’esprit la grande route qui les reliait. “Ces sept villes sont situées sur la grande route circulaire qui reliait les parties les plus populeuses, les plus riches et les plus influentes de la province, à savoir la région centre-ouest ” 8. C’est cette route qu’aurait empruntée un messager parti d’Ephèse, la ville la plus importante de la province d’Asie. C’était le long de cette route qu’avaient cheminé les premiers porteurs de la Bonne Nouvelle de Christ ressuscité, bien avant le messager de l’Apocalypse. Ramsay a, en outre, des raisons plausibles de penser que chacune de ces sept villes était également le chef-lieu d’un district postal et que, par conséquent, c’était à elles en tant que villes représenta­tives de tout un secteur qu’étaient adressées les sept lettres. C’est donc à partir de chez elles que le message de Jean aurait été trans­mis aux régions les plus reculées de l’Asie proconsulaire. Tout laisse supposer que l’Evangile ne se propagea pas différemment, mais qu’il suivit l’ordre géographique et le réseau routier.

Certains indices nous permettent de supposer que la géogra­phie joua encore un autre rôle dans la mission de l’Eglise primi­tive. Nous avons déjà fait allusion au récit d’Eusèbe9, selon lequel les apôtres auraient tiré au sort pour se partager les diffé­rentes régions du monde à évangéliser. C’est un témoignage que tendraient à confirmer les *Actes de Thomas*10. La pratique n’a rien d’impossible en soi; nous savons que c’est en tirant au sort que les Onze élurent celui qui devait succéder à Judas Iscariot dans le collège apostolique. Il est néanmoins permis de demeurer scepti­que. Eusèbe a peu d’arguments pour appuyer sa thèse. Par exem­ple, sa déclaration selon laquelle l’Asie échut à Jean est basée sur de fortes présomptions en faveur d’une activité de Jean dans cette région. L’attribution de l’Asie Mineure à Pierre est fondée sur l’adresse de I Pierre. Concernant les déplacements missionnaires de Paul, il ne nous dit rien que nous ne puissions nous-mêmes découvrir dans sa correspondance. Il est donc assez difficile de le croire quand il nous dit qu’André évangélisa la Scythie et Thomas la Parthie, d’autant plus qu’on a traditionnellement attribué à Thomas d’autres destinations! Néanmoins, le fait qu’il y ait eu une sorte de répartition du travail par provinces est plus qu’une probabilité. Plusieurs renseignements le confirment. Nous savons

STRATÉGIE DE L'ÉVANGÉLISATION

315

que Paul et ses collaborateurs prêchèrent l’Evangile aux Gentils, tandis que ceux que l’on appelait les “piliers de l’Eglise” se consa­craient essentiellement aux Juifs 1’. Paul affirme lui-même ne pas vouloir construire sur le fondement d’autrui 12. Il est pionnier missionnaire par excellence, d’où son hésitation à se rendre à Rome — seules des raisons impératives l’appelèrent dans cette direction, comme nous le verrons plus loin. D’où aussi le fait qu’il ne se soit pas rendu en Egypte ou dans le Bosphore: ces régions avaient été évangélisées par d’autres missionnaires.

Ainsi, les facteurs géographiques jouèrent un rôle important dans l’élaboration de la stratégie et de la tactique de la mission chrétienne.

**Influence**

**Les objectifs de Paul**

Ils est certain que les premiers missionnaires furent influencés dans leur choix par l’importance stratégique de certaines villes et de certaines régions dont ils firent leurs premiers objectifs, dans le contexte plus vaste de l’évangélisation du monde. Nous n’en voulons pour preuve que l’exemple de Paul, bien qu’il faille se garder d’extrapoler trop rapidement les méthodes de cet apôtre exceptionnel. Néanmoins, la relative abondance du matériel traitant de son plan de mission nous permet de nous rendre compte de la manière dont un des plus brillants esprits de l’Eglise primitive concevait sa vocation et cherchait à l’accomplir. Nous ne devons guère nous tromper en pensant qu’une partie au moins de ses frères en la foi partageaient la même optique.

Dans son remarquable ouvrage *Missionary Methods,* Roland Allen montre que Paul, dans sa stratégie missionnaire, semble avoir choisi avec soin ses lieux d’implantation: centres administratifs romains, centres de civilisation grecque ou d’influence juive, centres commerciaux. Dans chaque cas, Allen donne les raisons du choix de Paul, mais il se garde avec sagesse de traiter la question de façon unilatérale. En effet, si Paul a prêché à Corinthe, à Thessalonique, à Ephèse et à Rome, qui étaient évidemment des centres importants, il prêcha aussi à Bérée, et non à Pella qui était une ville de Macédoine bien plus

316

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

importante. Et l’on pourrait en dire autant d’autres provinces. Allen nous rappelle que “Paul ne choisissait pas les endroits où il allait se rendre sur la seule base de ces considérations. Il était conduit par le Saint-Esprit, et quand nous parlons de ses centres stratégiques il faut surtout reconnaître qu’ils le devenaient à cause de l’activité missionnaire qu’il y déployait. Dans ce sens, ils étaient non pas des centres où Paul aboutissait, mais d’où il partait; non pas des villes qui drainaient la vie, mais d’où elle se répandait”13. Il poursuit: “De telles implantations impliquaient une stratégie, un plan d’attaque de tout un pays. Pour que la mission puisse gagner les provinces, les points stratégiques où elle est concentrée doivent être des centres d’évangélisation. ” Ce sont de tels centres que les premiers chrétiens entreprirent de fonder, des centres qui soient des plaques tournantes plutôt que des prisons, pour reprendre l’image d’Allen.

La stratégie d’un homme comme Paul était fondamentalement simple: il disposait d’une seule vie, et il était déterminé à l’utiliser au maximum au service de Jésus-Christ. Sa vision était à la fois personnelle, urbaine, provinciale et universelle.

Stratégie personnelle et stratégie urbaine

En ce qui concerne les contacts personnels, Paul était déter­miné à saisir chaque occasion, préméditée ou non, pour parler de Christ. Ainsi à Rome, quand il invitait les responsables de la communauté juive à venir s’entretenir avec lui sur le christia­nisme à partir des Ecritures, on peut supposer qu’il consacrait un certain temps à préparer ces rencontres. Mais, quand il harangua la foule aux environs du Temple à Jérusalem — au risque de se faire lyncher — nous pouvons être certains qu’il n’eut aucune possibilité de préparer ce qu’il avait à dire! Seulement, dans les deux cas, il prêcha Christ. Dans les deux cas, il se conforma à la stratégie suprême de sa vie. Lorsqu’il se trouvait en train d’expli­quer sa mission devant des païens assez frustes sur la place du marché de Lystre, lorsqu’il faisait de même devant une assistance bien différente sur l’Aréopage, lorsqu’il utilisait l’école de Tyran- nus ou se faisait des amis parmi les Asiarques d’Ephèse, ou encore lorsqu’une maladie lui fournissait une occasion pour

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

317

s’adresser aux Galates, toujours nous constatons une fidélité fondamentale à sa mission. Paul était un homme dont la vie était consumée par un seul désir; chaque événement et chaque circonstance étaient mis à profit dans ce sens.

Mais, précisément parce que telle était sa passion dominante, il lui fallait être sélectif. Il n’avait qu’une vie, et, pour en tirer le meilleur parti, il semble qu’il se soit fixé la règle de s’adresser d’abord aux chefs qui, une fois gagnés à Christ, ne manquaient pas d’influencer les communautés à la tête desquelles ils se trou­vaient. “ Ce que tu as entendu de moi en présence de beaucoup de témoins, écrit-il à Timothée, confie-le à des hommes fidèles qui soient capables de l’enseigner aussi à d’autres”14. Il va sans dire que les leaders naturels ne sont pas forcément de bons leaders spirituels (de nature, Timothée n’avait probablement pas un tempérament de chef). Néanmoins, il arrive qu’ils le soient, et Paul paraît avoir attribué une importance particulière aux occa­sions qui lui furent données de prêcher l’Evangile au proconsul de Chypre, au chef de l’île de Malte, aux procurateurs Félix et Festus, au roi Agrippa et à Bérénice, voire à l’empereur en personne. Aux yeux de Dieu, ils ne valaient pas plus que n’importe quel mendiant dans les rues, mais, s’ils se convertis­saient, leur influence pouvait être considérable.

Si l’Eglise s’enorgueillit par la suite de compter dans ses rangs des gens de tous les milieux avec une majorité de pauvres, de proscrits, d’esclaves et de femmes, elle n’oublia pas l’exemple de l’Apôtre. Avant longtemps, des hommes comme Justin, Clément, Origène et Tertullien devinrent chrétiens et eurent conscience de l’importance de toucher les personnes haut placées. La reine mère Julia Mammaea en personne suivait les cours d’Origène, et il y a un fond de vérité dans les légendes d’Abgar, roi d’Edesse, et du roi Guntaphore aux Indes. Elles témoignent en tout cas de la direction qu’avait prise la stratégie chrétienne au IIe siècle. La conversion de Tiridate, roi d’Arménie, sous Grégoire l’Illumina- teur, eut des répercussions spectaculaires: toute la nation embrassa le christianisme. De même, au milieu du IIIe siècle, dans la région du Pont, l’aristocrate Grégoire le Thaumaturge conduisit à Christ une large proportion de la population de la province. Nous avons ici deux exemples classiques où il a été tenu compte, dans la stratégie missionnaire, de la valeur d’une influence potentielle.

318

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Secondement, la stratégie de Paul était urbaine. Il choisit des centres d’où l’Evangile pouvait facilement rayonner, comme ce fut le cas pour Thessalonique et Ephèse. Les Actes des Apôtres racontent comment il a visité, les unes après les autres, les villes importantes: Antioche, troisième ville de l’Empire; Philippes, colonie romaine; Thessalonique, principale métropole de la Macédoine; Corinthe, capitale de la Grèce sous l’administration romaine; Paphos, centre du pouvoir impérial à Chypre; Ephèse,. principale ville de la province d’Asie. Il est difficile de croire que c’est par hasard que Paul choisit ces villes comme centres d’une activité missionnaire qui fut de longue durée. C’était un élément d’un plan bien défini pour implanter l’Evangile dans des posi­tions clefs à travers tout l’Empire. L’Apôtre couronna sa politi­que urbaine par le projet longtemps caressé — et enfin réalisé — de se rendre à Rome, même s’il ne pensait pas devoir s’y rendre de la manière que nous connaissons. Dans son ouvrage *The Circle and the Ellipse,* le professeur Henry Chadwick expose brillamment la portée du souhait de Paul et la manière dont il fut réalisé. Il y explique qu’au moment de la conversion de Paul, le christia­nisme ressemblait à un cercle dont le centre était Jérusalem. A la fin de son ministère, il faisait penser à une ellipse dont les deux foyers étaient Jérusalem, la ville mère, et Rome, le siège de l’Empire. C’est Paul qui, par son insistance à se rendre à Rome, mit en mouvement, sans le vouloir, un processus qui devait en fin de compte donner naissance à la papauté; dès lors, l’ellipse redevint un cercle, mais un cercle au centre duquel l’influence chrétienne et le pouvoir impérial se trouvèrent coïncider. Après Constantin, ce phénomène eut des effets incalculables sur l’Eglise chrétienne, en bien comme en mal. Cela illustre certaine­ment l’importance de la politique urbaine dans la stratégie missionnaire.

**Stratégie provinciale et stratégie universelle**

Troisièmement, Paul avait adopté une stratégie à l’échelle des provinces. Il est bien connu qu’à l’opposé de Luc dans les Actes, l’Apôtre a l’habitude de se référer aux noms provinciaux plutôt qu’ethniques de ses destinataires. La Macédoine, l’Achaïe, l’Asie sont des noms de provinces romaines que Paul utilisait, habitude somme toute assez naturelle de la part d’un citoyen romain. Il

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

319

semble s’être attaché à créer deux ou trois centres de la foi par province, pour s’en aller ensuite plus loin, et laisser à l’initiative et au zèle des croyants locaux le soin de propager l’Evangile dans les régions avoisinantes. Par exemple, en Macédoine, il prêcha à Thessalonique, à Bérée et à Philippes; en Achaïe, il obtint des conversions à Athènes et à Corinthe; à Chypre, il concentra ses activités sur Salamine et Paphos. La position clef d’Ephèse l’attira au point qu’il y séjourna deux années entières, et la parole de Dieu se répandit dans toute la province d’Asie15. Ce fut sans doute pendant cette période que les villes de Colosses et de Laodicée furent évangélisées par ceux que Paul avait amenés à la foi16. Cette stratégie au niveau provincial se révéla extrêmement efficace. Selon toute apparence, Paul avait pris au sérieux la doctrine selon laquelle chaque Eglise était *pars pro toto.* Il ne restait jamais très longtemps au même endroit, mais établissait des communautés phares composées d’hommes qui avaient trouvé le salut en Christ et pouvaient dès lors être “le signe, les prémices et l’instrument du plan total de salut préparé par Dieu” dans une province 17. C’est dans cette optique que Paul ose dire: “De Jérusalem et des pays voisins jusqu’en Illyrie, j’ai abondam­ment répandu l’Evangile de Christ... Mais maintenant, n’ayant plus rien qui me retienne dans ces contrées, et ayant depuis plusieurs années le désir d’aller vers vous, j’espère vous voir en passant, quand je me rendrai en Espagne” 18. Sa prédication avait fait école et chaque province avait entendu parler de l’Evangile. De petites communautés chrétiennes s’y étaient implantées qui poursuivaient le travail.

Cette stratégie régionale de l’Apôtre nous entraîne naturelle­ment à considérer sa vision la plus large: l’Evangile pour le monde entier. C’est cette vision qui le poussait à parcourir sans relâche le bassin méditerranéen d’est en ouest. C’est pour cela qu’il voulait voir Rome; c’est pour cela qu’il voulait faire de Rome la base de ses missions vers les frontières les plus occiden­tales du monde connu d’alors. “Je me suis fait honneur d annon­cer l’Evangile là où Christ n’avait point été nommé 19. Le monde était la paroisse de Paul. Comment aurait-il pu en être autrement, puisque c’était le monde que Dieu avait aimé et racheté, le monde sur lequel Christ était exalté comme *Kyrios,* lui dont l’amour et l’obéissance avaient rendu la mission possible? Hahn a montré que “Paul ne douta pas un seul instant que

320

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

l’Evangile devait être prêché dans le monde entier”20. La mission mondiale était indissociable de sa vocation d’apôtre des païens: elle était une nécessité que Dieu lui avait imposée, et il était redevable envers les Grecs et les Juifs pour leur communi­quer les richesses de Christ. Comme l’exprime Hahn, cette vision était “fondée sur l’Evangile même et sur sa perspective mondiale... C’est la lumière dans les ténèbres d’un monde qui a été usurpé par le ‘dieu de ce monde’. La parole de la croix est la sagèsse divine opposée à toute sagesse humaine. Aussi les puis­sances de ce monde sont-elles vaincues par la prédication et la propagation de l’Evangile, et Paul est conduit par une marche triomphale d’un pays à l’autre, répandant la saveur de Christ”21.

Cette vision universelle se perpétua au-delà du ministère de l’apôtre Paul. Elle rayonne aussi dans la littérature des IIe et IIIe siècles. Justin y voit l’accomplissement des Ecritures quand il écrit des apôtres qu’ils “sont suspendus à la puissance du Prêtre éternel, le Christ, eux dont la voix remplissait la terre de la gloire de Dieu et de son Christ. C’est pourquoi David dit aussi: ‘A toute la terre est allée leur voix, et aux extrémités du monde leur parole’.”22 Des Actes des Apôtres à *Y Histoire Ecclésiastique* d’Eusèbe, cette vision anime l’espérance chrétienne. Elle trouve son expression la plus forte dans certaines paroles remarquables d’Origène, d’autant plus impressionnantes qu’elles furent écrites alors que le christianisme était encore persécuté. Dans le hui­tième livre de son *Contre Celse,* il réfute la *reductio ad absurdum* selon laquelle l’Empire serait laissé sans éducation et sans défense si chacun se convertissait: “Alors certes l’empereur ne sera point laissé seul et abandonné, et les biens de la terre ne deviendront pas la proie des barbares très iniques et très sauvages. A suppo­ser, comme le dit Celse, que tous les hommes fassent comme moi, il est évident que les barbares, eux aussi, convertis à la Parole de Dieu, seront très soumis aux lois et très civilisés; que tous les cultes seront abandonnés et que seul le culte des chré­tiens sera en vigueur. Oui, un jour il sera seul en vigueur puisque le Logos conquiert sans cesse un plus grand nombre d’âmes”23. Sans doute les païens sont-ils encore la majorité, mais Dieu répondra aux prières et le jour viendra où tout l’Empire se tour­nera vers lui24. Il est vrai qu’en attendant ce jour, les chrétiens peuvent être persécutés: “Pour nous, répond Origène, quand Dieu, laissant la liberté au Tentateur, lui donne tout pouvoir de

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

321

nous persécuter, nous sommes persécutés. (...) S’il veut que reprennent nos luttes et nos combats pour la foi, les adversaires peuvent se présenter, nous leur dirons: *Je* puis tout par Celui qui me fortifie, le Christ Jésus notre Seigneur.”25 Il n’a pas peur de l’empereur, quel qu’il soit: “Dieu a établi les rois et il les dépose, et il suscite au bon moment sur la terre le chef utile”26. Le chré­tien s’attache très fermement à l’affirmation de Jésus: “‘Ayez bon courage, moi j’ai vaincu le monde’. En toute vérité, il a vaincu le monde, et le monde n’a de force que dans la mesure où le veut son vainqueur, qui tient de son Père sa victoire sur le monde. Notre courage repose sur sa victoire”27. Extraordinaire vision chrétienne en un temps de persécution! Et pourtant Origène lui-même s’interroge. Il se demande si Celse a raison quand il déclare qu’“il est impossible pour les habitants de l’Asie, de l’Europe et de la Libye, pour les Grecs et pour les barbares de s’accorder pour observer une seule loi jusqu’aux extrémités de la terre.” Mais il conclut: “Peut-être, en effet, est-ce impossible pour ceux qui sont encore dans les corps, mais non pour ceux qui en sont délivrés”28. Dans ces paroles d’Origène, on perçoit très clairement la tension qui existait pour les premiers chrétiens entre foi et réalisme, quand ils étaient confrontés à tout ce qu’impliquait une doctrine dont le message était universel et annonçait la résurrection comme gage du triomphe après l’épreuve.

On se tromperait lourdement en imaginant que cette esquisse d’une stratégie en termes d’influence personnelle, de frontières urbaines et provinciales, débouchant finalement sur un objectif mondial, ait été adoptée consciemment par la majorité des chré­tiens. Il est clair qu’elle ne le fut pas. Nous avons déjà vu comment des croyants tout simples, au IIe et au IIIe siècle, comme d’ailleurs leurs prédécesseurs dont l’histoire est racontée en Actes 8, voyagèrent de villages en hameaux, portant la Bonne Nouvelle; ils ne se préoccupaient pas, sans doute, d’une quel­conque stratégie urbaine. Des hommes provenant de l’Empire se rendirent en Arabie et aux Indes, comme chrétiens et commer­çants; ils n’étaient poussés par aucune stratégie provinciale: l’Evangile n’était-il pas destiné aux barbares autant qu’aux Grecs? A n’en pas douter, l’idée n’a jamais traversé l’esprit de la majorité des fidèles que des Césars pourraient un jour devenir chrétiens29 et que l’Eglise pourrait se répandre dans tout le monde habité.

322

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Mais, assurément, *certains* chrétiens pensaient à ces choses. Peut-être une telle stratégie, en bonne partie inconsciente, a-t-elle jailli par l’action conjuguée du Saint-Esprit, des paroles et de l’exemple de Jésus, des occasions qui se présentaient d’elles- mêmes pour le témoignage et de la conviction, partagée par les premiers chrétiens, qu’ils avaient découvert le vrai nectar de la vie éternelle, le secret de l’énigme de l’univers! Comment auraient-ils pu se taire?

**Eschatologie**

L’espérance de la fin

Il est certain que, dans les premiers jours de l’histoire de l’Eglise, l’attente du retour imminent de Christ donna à l’évangé­lisation un élan puissant. Il suffit de lire I Thessaloniciens 1: 5—10 pour se rendre compte de l’importance que revêtait l’espérance eschatologique du retour du Fils de Dieu dans la prédication de Paul, et par voie de conséquence dans celle des Thessaloniciens eux-mêmes, tandis que “la parole du Seigneur retentissait” dans les régions environnantes. La prédication primitive culminait fréquemment dans une proclamation de la venue imminente de Christ et dans un appel à la repentance et à la foi, à la lumière de l’accomplissement de toutes choses. Les croyants vivaient dans les derniers jours et, par conséquent, ils devaient racheter le temps en saisissant toutes les occasions pour prêcher l’Evangile: “Convaincre ceux qui doutent; en sauver le plus possible en les arrachant au feu”30. Mais, en fait, Christ n’est pas revenu aussi rapidement qu’ils l’attendaient, et on peut se demander quelle fut la part d’une eschatologie erronée dans la propagation de la foi.

A cela, il y a plusieurs réponses. On ne peut douter que l’attente eschatologique ait continué à jouer un rôle notable en galvanisant le zèle missionnaire de l’Eglise aux IIe et IHe siècles, longtemps après que l’espérance d’un retour rapide de Christ se fut révélée sans fondement. Si l’évangélisation s’était nourrie de cette seule attente, son élan aurait dû faiblir plutôt que grandir à mesure que celle-ci s’allongeait. Or, ce ne fut pas le cas. Certes, durant les IIe et IHC siècles, l’eschatologie se modifia, et on ne retrouve plus les accents de l’espérance de la première généra­tion. On rencontre une tendance de plus en plus marquée pour

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

323

l’eudémonisme. La fin des temps était envisagée en termes essen­tiellement personnalistes et alimentait à un degré malsain la doctrine de la récompense et du châtiment. Mais l’Eglise semble n’avoir jamais perdu l’assurance de la victoire finale de Dieu, et cela l’encouragea puissamment à collaborer à l’œuvre du Seigneur tant qu’en existait encore la possibilité. *CEpître de Clément\** qui date du début de la période postapostolique, témoigne d’une ferme attente de la parousie qu’elle associe au jugement, à la résurrection et, pour le temps présent, à une vie d’obéissance au Seigneur: “Qu’elle ne s’applique point à nous, l’Ecriture disant: malheureux ceux qui ont l’âme à double fond, ceux qui doutent en leur cœur et qui disent : nous avons déjà entendu dire cela du temps de nos pères; or, voilà que nous avons vieilli, et rien de tout cela ne nous est arrivé”31. Clément évoque alors le fruit de la vigne qui, rapidement, arrive à maturité, et il s’exclame: “Il viendra promptement et sans tarder; il viendra soudain, le Seigneur dans son temple, le saint que vous attendez. ”

Ces mêmes paroles, probablement extraites d’une prophétie chrétienne antérieure, se retrouvent dans // *Clément.* Elles enga­gent les hommes à la repentance, à l’obéissance et leur rappelle l’héritage final des promesses de Dieu32. *CEpître de Bamabas* déclare que si une âme est sauvée par la Parole, c’est parce qu’on n’a pas cessé de se souvenir du jour du jugement33. L’espérance de la fin a continué d’occuper une grande place durant toute cette période: c’est surtout la pensée du châtiment qui impressionne Théophile34; Clément d’Alexandrie est plutôt sensible à l’espé­rance de l’immortalité35, Ignace pense au jugement et à la grâce36, et Justin à l’enfer 37. D’une façon très intéressante, Tatien situe son eschatologie à la place qui lui revient, en relation avec sa doctrine de la création, l’une et l’autre étant subordonnées à la souveraineté de Dieu38. Irénée traite de façon approfondie de la question de la parousie39. Christ reviendra, et sa parousie signi­fiera la ruine de l’impénitent et la résurrection de ceux qui auront cru et obéi. Il se défend soigneusement d’être animé d’un esprit de rancune, mais explique que l’homme est condamné non parce que Dieu refuse de lui pardonner, mais parce que lui-même ferme volontairement les yeux et refuse le pardon. Et chacun, en fait, rejoint la place qu’il s’est choisie.

C’est ainsi que l’attente eschatologique continua de jouer un rôle important dans la réflexion missionnaire de 1 Eglise, alors

**324**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

même qu’il était devenu évident depuis longtemps que l’espé­rance en un retour rapide de Christ ne s’était pas réalisée.

Les premiers chrétiens pensaient — et enseignaient — que la parousie et la consommation de toutes choses auraient lieu de leur vivant: c’est du moins l’opinion de presque tous les spécia­listes contemporains du Nouveau Testament 40.

Pour ma part, j’ai toujours trouvé fragile l’évidence sur laquelle on se base pour être aussi affirmatif. S’il est vrai que certains croyants de Thessalonique avaient renoncé à travailler et atten­daient dans l’inaction le retour du Seigneur, il est tout aussi vrai que Paul s’applique à leur montrer qu’ils ont tort 41. De plus, dans la deuxième épître qu’il leur adresse, il les prévient que certains événements doivent se produire avant que l’histoire ne touche à son apogée42. Il est vrai qu’en écrivant cette lettre, Paul se range au nombre de ceux qui seront en vie et assisteront au retour du Seigneur. Mais ne faut-il pas voir dans cette affirmation un trait polémique plutôt qu’une déclaration formelle?43 Car autrement il lui aurait été impossible d’écrire ensuite: “Pour ce qui est des temps et des moments, vous n’avez pas besoin, frères, qu’on vous écrive. Car vous savez bien vous-mêmes que le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit”44. Cette métaphore du voleur se retrouve à quatre reprises dans la tradition néo-testa­mentaire 45. Aurait-elle été aussi largement retenue si les premiers chrétiens avaient considéré que l’accomplissement de la parousie de leur vivant faisait partie de leur enseignement dogmatique? D’ailleurs, comment pourrions-nous alors expliquer des para­boles comme celle du maître de maison revenant inopinément après une longue absence, ou celle de l’éclair déchirant l’obscu­rité ?46 Mais, ce qui est plus frappant encore, c’est le refus répété de Jésus de préciser le moment de son retour, qu’il affirmait lui-même ne pas connaître 47. Les disciples en auraient-ils su plus long que leur Seigneur? Contrairement à ce que pensent de nom­breux experts modernes, il est bien plus vraisemblable de penser que l’enseignement sur la parousie ne fut jamais radicalement modifié, mais plutôt qu’il y eut toujours dans l’Eglise le sens de l’imminence du retour du Seigneur, sans qu’il soit forcément associé au facteur temps. “Soudaine”, la parousie le serait; “prochaine”, peut-être pas48. Kurt Deissner écrit avec raison: “Quand nous nous souvenons qu’on peut trouver certaines inconséquences dans toutes les descriptions apocalyptiques et que

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

325

deux courants de pensée peuvent figurer dans le même passage (par exemple Marc 13), force nous est d’expliquer les différences non pas en termes de contradiction, mais de variations sur une seule et même pensée eschatologique adaptée aux circonstances d’un cercle donné d’auditeurs. De cette manière, il est possible de réconcilier II Thessaloniciens 2: Iss. et I Thessaloniciens 4: 13—17... Il est essentiel d’être prêt, car la fin viendra au moment où l’on s’y attendra le moins (I Thessaloniciens). Mais ce n’est pas une raison pour tomber dans le fanatisme ou pour se laisser troubler, car beaucoup de choses doivent encore arriver avant que ne vienne le jour du Seigneur (II Thessaloniciens).” Deissner fait remarquer qu’il n’est nulle part question d’une possibilité de fixer une date pour ces événements, même quand le Nouveau Testament déclare qu’ils sont ‘proches’. Ils sont cachés dans la main souveraine de Dieu. Pour l’homme, il n’est qu’une seule réponse: “Veillez et priez” 49.

On ne peut nier qu’il y eut bien des nuances dans l’attente eschatologique parmi les chrétiens de la première génération, comme ce sera le cas par la suite. Mais en dépit des divergences d’opinions, ils partageaient la même conviction qu’au dernier jour, Dieu, par son intervention personnelle, achèverait ce qu’il avait commencé à la création et avait racheté par la croix et la résurrection. L’évangile de Matthieu exprime l’assurance de la présence du Seigneur auprès des siens avec sa puissance jusqu’à la consommation des temps; l’Apocalypse évoque le banquet messianique dans la cité céleste; l’évangile de Jean met l’accent sur la présence du Saint-Esprit comme accomplissement partiel des promesses eschatologiques ; les Actes et l’épître aux Ephé- siens envisagent l’avance sans cesse croissante de la mission mondiale ou l’accomplissement progressif de toutes choses en Christ. Mais, dans tous les cas, le retour personnel de Christ est l’élément central de l’eschatologie des auteurs du Nouveau Testa­ment, tout comme l’œuvre de Christ était l’élément central de leur évangile. Même si, dans l’évangile de Jean, l’eschatologie a déjà reçu un accomplissement, les chapitres 5 et 21 montrent que l’auteur reste toujours attaché à l’espérance des premiers temps; le retour de Christ est un élément essentiel du livre des Actes, quand bien même l’accent y est mis sur le rôle de l’Eglise et du Saint-Esprit dans les temps précédant la fin. L’épître aux Ephé- siens, dont on dit souvent qu’elle ignore la dimension apocalyp­

326

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

tique de la prédication primitive, sait qu’il y aura dans le futur un jour de rédemption, dont le Saint-Esprit dans nos cœurs est le gage et le premier acompte 50. En dépit de la multiplicité de ses facettes, l’image que le Nouveau Testament nous donne du terme de l’existence humaine est remarquablement homogène. Il y aura une rencontre personnelle avec le Dieu Créateur et Rédempteur; le monde, que la désobéissance humaine avait précipité dans la ruine, sera restauré par l’intervention définitive du Rédempteur. Inévitablement, une telle espérance était aussi un défi. Les croyants avaient la responsabilité de mener une existence dont ils n’auraient pas à rougir lors du retour de leur Seigneur ou lors de la “parousie anticipée” de la mort, si celle-ci devait survenir avant. Il était aussi de leur devoir de collaborer avec le grand Dieu Créateur et Rédempteur en répandant la nouvelle de ce qu’il avait fait pour les pécheurs et du sort qu’il réservait à ceux qui s’obstinaient à refuser le salut. Du moment que les chrétiens avaient une telle motivation, et une telle stratégie, il importait peu que leur eschatologie soit purement apocalyptique ou enchâs­sée dans le gnosticisme chrétien des Alexandrins, ou que l’accent soit mis essentiellement sur le chiliasme ou l’ascension de l’âme vers Dieu. Ce qui stimulait surtout les croyants à mener une vie sainte et à s’engager dans le travail missionnaire, c’était la cons­cience de l’imminence de la fin, de la limitation du temps pour prêcher l’Evangile, et la perspective d’avoir à rendre des comptes devant Dieu au dernier jour.

On ne peut manquer d’être frappé par le sérieux avec lequel l’Eglise primitive envisagea son eschatologie, quand on songe que, pendant la période qui va de la rédaction de l’Apocalypse au chiliasme d’Irénée, la plupart des auteurs que nous connaissons étaient persuadés que l’histoire du monde serait couronnée par un règne de Christ sur la terre d’une durée de mille ans. Ce sont Clément et Origène qui spiritualisèrent cette vision. Il est intéres­sant de lire ce que Paul Althaus écrit sur la valeur de ce point de vue millénariste, en dépit de ses exagérations manifestes: “Le déclin et la retraite du chiliasme sont significatifs dans le sens où ils traduisent le refroidissement de l’attente de l’imminence du royaume de Dieu en même temps que la disparition de la vision eschatologique du christianisme primitif”51. Envisagé comme objectivation d’une sorte d’utopie pour saints paresseux, le chiliasme a un caractère repoussant; “mais, s’il est l’expression du

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

327

rapport qui existe entre le service historique concret et le monde à venir, ou s’il sensibilise à la responsabilité d’orienter toute chose, ici et maintenant, dans la perspective du royaume à venir, sa valeur en tant que parabole est réelle et même évidente”. Bref, “chiliasme signifie être honnête avec ce monde — même avec la perspective de la mort — à cause de la certitude de la résur­rection ” 52.

Il n’est donc guère surprenant que non seulement durant les deux premiers siècles, mais également dans la suite de l’histoire de l’Eglise, le zèle missionnaire ait été particulièrement florissant dans les milieux qui partageaient une espérance ferme et réaliste du royaume à venir.

Le don de l’Esprit

Il est difficile de surestimer l’importance de l’eschatologie dans la mission des premiers chrétiens. Ils étaient persuadés que le royaume de Dieu tant attendu et annoncé depuis longtemps par les prophètes avait été inauguré dans la personne et l’œuvre de Jésus de Nazareth. Ils considéraient sa mort et sa résurrection comme des signes distinctifs du commencement des temps de la fin et ils savaient qu’ils vivaient pour ainsi dire le dernier chapitre de l’histoire de l’humanité, quelle que soit la longueur de ce chapitre. Cependant, la mort et la résurrection de Jésus n’avaient pas accompli toutes les promesses et n’avaient pas inauguré la venue du royaume dans sa plénitude. La volonté de Dieu n’était pas encore faite sur la terre comme elle l’est au ciel. Mais l’Eglise était dépositaire, durant cette période intérimaire précédant la fin, de deux réalités étroitement reliées l’une à l’autre: l’Esprit et la mission universelle.

Le Saint-Esprit était considéré comme le don eschatologique par excellence. Le sens du jour de la Pentecôte n’avait pas échappé à Pierre; il signifiait réellement que les temps de la fin étaient arrivés 53. L’Esprit est l’avant-goût du futur de Dieu : nous avons “ les prémices de l’Esprit ” comme gage de la nouvelle créa­tion que Dieu tient en réserve pour son peuple54. L’Esprit est plus que le premier acompte. Il est partie de l’accomplissement. Lorsque, au moment du départ de leur Maître, les disciples lui demandèrent quand il allait établir son royaume, il refusa de leur répondre, mais par contre il leur promit le Saint-Esprit afin de les

328

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

équiper pour leur mission mondiale55. La période précédant la fin n’allait pas être une période d’attente stérile: c’était le temps de l’Esprit, le temps de l’évangélisation. Luc n’est pas le seul à partager cette vision56; on la retrouve souvent dans le Nouveau Testament. Dans la “Petite Apocalypse” (Matth. 24 et passages parallèles), Jésus déclare qu’avant la venue de la fin ses disciples devraient affronter difficultés et persécutions pour la cause de la mission mondiale. “ Vous serez battus de verges dans les synago­gues; vous comparaîtrez devant des gouverneurs et devant des rois, à cause de moi, pour leur servir de témoignage. Il faut que premièrement la Bonne Nouvelle soit prêchée à toutes les nations”57. La même vérité s’exprime dans l’évangile de Jean, où le Saint-Esprit — personnification de l’attente eschatologique — est envoyé pour rendre témoignage aux côtés des disciples58. Dans sa seconde épître, Pierre parle de “hâter” la venue du Seigneur et chacun savait ce que cela voulait dire 59. Les rabbins disaient que si seulement toute la nation d’Israël voulait bien se repentir pour un seul jour, le Messie apparaîtrait60. Les chrétiens savaient que leur tâche était d’appeler tant Israël que les nations à la repentance. C’était un effet de la patience et de la miséricorde de Dieu si la fin était retardée jusqu’à ce que toute sa création ait entendu la Bonne Nouvelle. “Le Seigneur ne tarde pas dans l’accomplissement de la promesse, comme quelques-uns le croient; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu’aucun périsse, mais voulant que tous arrivent à la repentance. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur...”61 Les plus anciennes traditions d’Actes 3:19 s. établissent le même point, à savoir que le retour de Christ dépend d’une certaine manière de la repentance des hommes, d’où la nécessité d’évangéliser.

**La place des païens**

Mais qu’en est-il de la place des païens? L’eschatologie juive savait qu’une place leur était réservée dans les desseins de Dieu. J. Jeremias en a brièvement donné la preuve dans son ouvrage *Jésus et les Païens.* Si Jésus lui-même exerça son ministère essentiel­lement en Israël, il n’enseigna pas moins clairement la possibilité d’une incorporation des païens croyants dans le royaume de Dieu62. Mais comment cela pouvait-il se faire? C’était un point sur lequel les premiers chrétiens étaient fortement divisés, et qui affecta considérablement leur stratégie missionnaire.

STRATEGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

**329**

Il semble que l’Eglise de Jérusalem ait adopté ce que nous pourrions appeler le point de vue majoritaire de 1\*Ancien Testa­ment concernant le sort réservé aux nations; on peut le résumer comme suit: dans la mesure où elles étaient opposées àjahvé et à son peuple, elles seront complètement défaites au dernier jour63. Néanmoins, tout comme les Juifs, les païens étaient des créatures de Dieu. Etant le Dieu de toute la terre, il n’exclurait donc pas de sa grâce ceux qui se rendraient à la montagne de Sion et se joindraient au peuple d’Israël. Cela transparaît si claire­ment dans les Psaumes et chez les prophètes que Jeremias exagère à peine quand il écrit: “Dans tous les passages, sans exception, où l’Ancien Testament nous offre la représentation du pèlerinage eschatologique des peuples, le but du pèlerinage est toujours le lieu de la révélation de Dieu, la montagne sacrée de Dieu, Sion. Cela signifie que la représentation est toujours ‘centripète’; les païens ne sont pas l’objet d’une mission dans le pays où ils habi­tent, mais ils sont appelés à la montagne sacrée par l’épiphanie de Dieu”64. C’est cette partie de l’enseignement de l’Ancien Testa­ment qui est sous-jacente dans la mission du christianisme juif. C’est pourquoi les judéo-chrétiens insistaient pour que les nouveaux convertis soient circoncis. Il ne s’agissait pas unique­ment de préjugés légalistes et ritualistes, mais d’une intégration complète des croyants au peuple de Dieu, au sein duquel seule­ment ils seraient en sécurité au jour du jugement et pourraient participer au royaume que Dieu allait établir à Jérusalem. On comprend mieux pourquoi les “judaïsants” étaient si farouche­ment opposés à Paul. A leurs yeux, en portant l’Evangile aux païens, Paul renversait les priorités dans le plan de salut de Dieu rapporté dans les Ecritures. Et en annulant l’ordonnance de la circoncision pour ceux qu’il avait amenés à la conversion, il se rendait coupable d’une désobéissance manifeste à l’égard des ordonnances de Dieu. La stratégie judéo-chrétienne de la mission était très claire. Dans un premier temps, il s’agissait de faire accepter le Messie par Israël. Ensuite seulement l’histoire pour­rait entrer dans sa phase finale. Les païens viendraient à la mon­tagne de Sion, et ce serait l’achèvement du plan rédempteur de Dieu en faveur de sa création. “Tout d’abord aux Juifs” était le mot d’ordre inspiré et pour la mission, et pour l’eschatologie.

Paul, et à sa suite la majorité des penseurs chrétiens, comprit les choses dans un ordre inverse et, se conformant à l’ensei­

**330**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

gnement de Jésus lui-même, opta pour ce que l’on pourrait appeler le point de vue minoritaire de l’Ancien Testament. L’Apôtre prit au sérieux tous les messages des Ecritures qui évoquent l’ignorance d’Israël, son aveuglement coupable et la souveraineté de Dieu en ce qui concerne le salut 65. Que de fois Dieu ne s’était-il pas servi d’une minorité de fidèles pour susciter une communauté de croyants. A ses yeux, la lenteur que mettait Israël à reconnaître son Messie était bien la preuve de l’endurcis­sement de son cœur, un endurcissement dont il avait déjà fait preuve dans le passé envers les envoyés de Dieu. Mais les desseins de Dieu n’allaient pas être déjoués pour autant; et le succès de la mission auprès des païens en était la preuve66. Néanmoins, il n’était pas possible que le Dieu de l’Alliance oublie son peuple. L’aveuglement d’Israël n’était que partiel; certains Juifs étaient croyants. Leur rejet n’était que temporaire: Dieu allait exciter leur jalousie par le moyen de la conversion des païens. Les branches de l’olivier sauvage greffées sur la souche d’Israël feraient que les branches naturelles, dépossédées à cause de leur incrédulité, prendraient conscience de quelles bénédic­tions elles se privaient et se tourneraient vers le Seigneur. Aussi Paul pouvait-il écrire: “Je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère (...): c’est qu’une partie d’Israël est tombée dans l’endurcissement jusqu’à ce que la totalité des païens soit entrée. Et ainsi tout Israël sera sauvé”67. Tels sont les grands thèmes de l’élection, de la mission et l’eschatologie que Paul traite dans Romains 9—11. On tend à penser de plus en plus que l’Apôtre lui-même considérait la collecte qu’il avait organisée pour les pauvres de l’Eglise de Jérusalem comme un accomplissement symbolique des prophéties de l’Ancien Testament annonçant le pèlerinage des païens à Jérusalem 68. Il est certain aussi que c’est la raison pour laquelle il ne se contenta pas d’apporter avec lui le produit de cette collecte faite au sein des Eglises des païens, car elle était plus qu’un geste d’assistance et de reconnaissance de la part de ceux qui avaient reçu l’Evangile de la main des Juifs, plus qu’un geste œcuménique significatif au moment où s’élargissait le fossé entre chrétiens juifs et non juifs. Pour Paul, cette collecte revêtait une signification eschatologique, et la délégation repré­sentative qui l’accompagnait devait témoigner du fruit de la prédication de l’Evangile parmi les païens. Apportant leur offrande et se présentant eux-mêmes à la montagne de Sion, ils

STRATÉGIE DE L’ÉVANGÉLISATION

331

accomplissaient les anciennes prophéties dans l’attente de la parousie. Paul espérait selon toute évidence que ce geste excite­rait la jalousie de l’impénitent Israël et entraînerait ainsi sa conversion 69.

En fait, aucune de ces deux eschatologies ne se révéla exacte. Les chrétiens judaïsants avaient tort d’espérer qu’Israël se conver­tirait en masse, que les païens afflueraient à Jérusalem et que le royaume de Dieu serait établi de cette manière. Paul et les pagano-chrétiens se trompaient également quand ils pensaient qu’une collecte et une délégation accompagnant l’Apôtre suffi­raient pour démontrer l’œuvre salvatrice de Dieu parmi les païens et entraîneraient la conversion d’Israël. Cependant, de part et d’autre, on savait que Dieu était le Maître souverain du salut. En dépit de toutes leurs études, les hommes n’avaient pas su comprendre les Ecritures concernant la première venue de Christ; il n’était pas improbable qu’ils en soient tout aussi incapa­bles à propos de sa seconde venue. Cela ne les dispensait pas pour autant de chercher à interpréter l’histoire. Peut-être avaient-ils compris de façon erronée comment se déroulerait le plan de Dieu avant la parousie, mais les trois convictions fonda­mentales qu’ils partageaient étaient tout à fait authentiques:

1. Dieu était Souverain, il établirait son royaume en son temps et à sa manière.
2. Dieu était le Créateur et le Rédempteur du monde entier, et les païens avaient autant de place que les Juifs dans ses desseins.
3. En attendant la fin, le rôle de l’Eglise était d’évangéliser “les Juifs d’abord, mais aussi les Grecs”, par la puissance du Saint-Esprit qui avait été donné à la fois comme gage et comme part constitutive du royaume à venir. Eschatologie et mission étaient réunies une fois pour toutes dans la personne de l’Esprit70. Comme le dit William Manson: “La parousie est au terme du chemin de la mission mondiale, et sa venue sera conditionnée par l’accomplissement de la tâche mission­naire ”71.

**ÉPILOGUE**

11 n’est guère possible d’évaluer de manière réaliste le succès de l’effort d’évangélisation de l’Eglise primitive. D’une part, nous sommes incapables de comparer leurs “ succès ” avec leurs “échecs”. D’autre part, il se peut que l’évaluation divine du succès diffère considérablement de la nôtre. Comme nous l’avons vu tout au long de ce livre, l’évangélisation est avant tout l’œuvre de Dieu dans des vies humaines. A cette œuvre, il a bien voulu associer l’homme. Une étude de l’évangélisation dans l’Antiquité n’apportera pas non plus de réponse aux problèmes que pose l’évangélisation aujourd’hui. Cependant, dans l’appro­che de ce sujet, certaines caractéristiques apparaissent clairement. Il est important pour l’Eglise de tous les temps d’y prêter atten­tion. Cela s’impose particulièrement de nos jours où nous éprou­vons tant de difficultés à communiquer l’Evangile d’une manière efficace aux incroyants.

L’une des caractéristiques les plus remarquables de l’évangéli­sation primitive fut l’engagement de toute l’Eglise dans cette œuvre. Elle n’était pas l’apanage d’une minorité de chrétiens zélés ou d’évangélistes officiellement désignés. L’évangélisation était la prérogative et le devoir de chaque membre de l’Eglise. Nous avons vu des apôtres et des prophètes ambulants, des nobles et des pauvres, des intellectuels et des pêcheurs participer tous avec enthousiasme à cette tâche primordiale confiée par Christ à son Eglise. Les croyants les plus simples considéraient l’évangélisa­tion comme leur responsabilité. Le christianisme fut avant tout

ÉPILOGUE

333

un mouvement laïc se répandant par le moyen de missionnaires improvisés. Les dirigeants de l’Eglise considéraient aussi l’évangé­lisation comme leur responsabilité. Les évêques et les anciens, avec des docteurs de l’Eglise comme Origène et Clément, et des philo­sophes comme Justin et Tatien, faisaient de la propagation de l’Evangile leur préoccupation prioritaire. Ils semblent avoir veillé à ce que l’enseignement, la cure d’âme et les problèmes d’adminis­tration ne leur prennent pas trop de temps et ne les absorbent pas au point de leur faire négliger l’évangélisation. Dès le départ, toute la communauté chrétienne, spontanément engagée dans l’effort commun, donna une impulsion immense au mouvement.

Ce qui était encore plus important, c’est que l’enthousiasme contagieux qui animait ces gens si différents par leur arrière-plan personnel, leur sexe et leur culture était confirmé par la qualité de leur vie. Leur amour, leur joie, la transformation de leurs habitudes, le changement progressif que l’on pouvait remarquer dans leur caractère donnaient du poids à leur message. Leur vie communautaire, bien qu’elle fût loin d’être parfaite — ce dont les écrivains chrétiens se plaignent constamment — était cependant suffisamment différente et éloquente pour attirer l’attention, éveiller la curiosité et donner le désir de se joindre à eux. Car cette époque-là était aussi avide de plaisirs, matérialiste et dépour­vue d’idéal que l’est notre propre génération. Le paganisme voyait dans le christianisme primitif une qualité de vie et une attitude devant la mort qu’il ne trouvait nulle part ailleurs.

Il est peu probable que nos techniques d’évangélisation nous fassent faire de grands progrès si elles ne sont pas appuyées par une transformation radicale de la vie de l’Eglise contemporaine qui puisse conduire chaque chrétien à considérer l’évangélisation comme sa responsabilité et lui donner de faire preuve d’une qualité de vie surpassant tout ce que l’incrédulité peut offrir. Les hommes refuseront de croire que les chrétiens ont une bonne nouvelle à leur communiquer tant qu’ils ne les verront pas tous — évêques et boulangers, professeurs d’université et ménagères, chauffeurs d’autobus et prédicateurs — avides de transmettre le message, quelque différentes que puissent être leurs méthodes. Et les hommes continueront à penser que l’Eglise est une société repliée sur elle-même, composée de gens “ respectables et préoccupée de son autoconservation, tant qu’ils ne verront pas, dans les Eglises et chez les chrétiens individuels, le souci

334

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

du bien des autres, la joie, la communion, l’esprit de sacrifice et l’ouverture qui fleurissaient aux plus beaux jours de l’Eglise primitive.

L’enthousiasme qui poussait laïcs et pasteurs de l’Eglise à partager l’Evangile avec ceux qui ne l’avaient jamais entendu s’accompagnait d’un sens profond du sérieux des conséquences possibles pour leurs auditeurs. Ces croyants étaient absolument convaincus que les hommes sans Christ couraient à une perte éternelle et irréparable. Cette pensée les poussait à travailler sans relâche pour leur apporter l’Evangile. On ne pouvait déceler aucune trace d’universalisme dans l’Eglise primitive. Quand Origène 1 laissa apparaître une tendance vers cette doctrine dans ses derniers écrits, il fut immédiatement taxé d’hérétique malgré sa vie impeccable et ses travaux considérables pour la défense de la foi. Il ne fut jamais canonisé. La pensée que leur Evangile était voilé pour les incrédules dont l’intelligence était aveuglée par le diable poussa bien des missionnaires à s’écrier avec Paul: “Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes; c’est Jésus-Christ le Seigneur que nous prêchons, et nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus”2. Ils espéraient que Dieu, dans sa bonté, illuminerait les cœurs de ces incrédules et leur révélerait Jésus-Christ. Ces premiers missionnaires se sentaient responsables de rechercher, dans tout ce qu’ils entreprenaient, l’approbation du Seigneur. Ils savaient devoir rendre compte un jour à Celui qui leur avait ordonné de porter la bonne nouvelle au monde entier. Comment pourraient-ils paraître devant lui sans honte s’ils avaient fait fi de son commandement suprême ?

Un autre facteur significatif était l’eschatologie des premiers évangélistes. Elle était ferme et précise. Le Dieu qui avait créé toutes choses, qui était intervenu pour réconcilier tous les hommes avec lui-même, mettrait le couronnement à son œuvre de rédemption par la parousie. Au chapitre X, nous avons exa­miné la place que l’eschatologie occupait dans la diffusion de l’Evangile. On n’exagère pas en affirmant qu’il n’est pas d’évangé­lisation efficiente sans eschatologie cohérente. Le message du salut ne doit pas seulement être lié à l’individu, à l’Eglise et au Seigneur, il doit aussi l’être à tout le plan de Dieu dans le monde qu’il a créé. Constatation étrange : en un siècle où les spécialistes du Nouveau Testament reconnaissent comme jamais auparavant la place centrale de l’eschatologie dans la prédication primitive,

ÉPILOGUE

335

un siècle qui, de plus, se préoccupe profondément de la significa­tion de l’histoire, l’évangélisation contemporaine est soit tout à fait silencieuse, soit péniblement littéraliste sur ce sujet. Le communisme et l’humanisme ont tous deux défini clairement des objectifs eschatologiques. Celui auquel les chrétiens sont attachés est infiniment plus chargé de sens3, mais ils n’en parlent pas. On ne pouvait certainement pas dire cela de l’Eglise primitive! En Jésus-Christ, les chrétiens possédaient — et ils le proclamaient sans crainte — un point de référence absolument sûr pour l’éva­luation de l’histoire et le gage solide d’une eschatologie réaliste. Leur message était relié à ces grands problèmes et ne les escamo­tait pas. Aujourd’hui, toujours plus nombreux sont ceux qui se disent chrétiens mais ne croient ni au ciel ni à l’enfer, ni même à une vie outre-tombe. Ils dressent ainsi un obstacle infranchissable à une évangélisation dynamique. Quand nous cessons de nous considérer comme des hommes mortels prêchant à des hommes mortels, le caractère absolu de l’ordre d’évangéliser s’évanouit et nous reculons devant une tâche qui, même dans les meilleures conditions, est difficile, délicate et très exigeante.

Nous avons vu que les premiers chrétiens avaient une claire compréhension de la Bonne Nouvelle dont ils étaient les hérauts. Leur message n’était pas terne et stéréotypé, il ressemblait bien plutôt à une splendide polychromie. Son contenu exact et la manière dont il était présenté dépendaient dans une large mesure de la capacité de l’évangéliste à rendre les mots et les idées en des termes aisément compréhensibles pour ses auditeurs. Nous avons déjà relevé la grande diversité de la prédication de l’Evangile selon qu’elle s’adressait aux Grecs ou aux Juifs, aux intellectuels ou aux illettrés. Cette diversité était mise en valeur par les aspects variés de la vérité chrétienne que l’on découvre dans les divers secteurs de l’Eglise. Mais une chose demeurait constante: leur message était de part en part christocentrique. Le contenu de leur prédication n’était rien d’autre que la personne de Christ. Ils faisaient usage de tous les moyens culturels et intellectuels propres à faciliter la réception du message. Intensément sensibles aux besoins de leurs auditeurs, à la pensée du monde dans lequel ils se mouvaient, au langage le plus propre à éclairer leur esprit, ils gardaient néanmoins un objectif simple et direct: conduire leurs auditeurs à Jésus-Christ. Il en était ainsi pour 1 apôtre Paul à l’Aréopage comme pour le moine Macaire dans les déserts de

**336**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMil!VE

l’Egypte. Tous présentent clairement la nécessité d’une conver­sion à Jésus-Christ dans la repentance et la foi, confirmée par le baptême; la persévérance dans l’enseignement apostolique à travers l’étude fidèle des Ecritures et l’obéissance à ses enseigne­ments; la nécessité de se joindre à la communauté fondée par les apôtres et de participer régulièrement à la vie de l’Eglise, à ses prières, à ses cultes et à ses services de Sainte Cène. Croyant en la valeur décisive de l’œuvre de Christ, ils accordaient leur vie à leur foi. En exhortant leurs semblables à se convertir, ils se savaient intégrés au plan de Dieu pour sa création tout entière, et partici­pants à son avancement.

Ce Christ auquel ils rendaient témoignage n’était ni une abstraction théologique, ni un rédempteur calqué sur les modèles des gnostiques. Les premiers chrétiens ne séparaient pas le Jésus de l’histoire du Christ objet de la foi. Comme nous l’avons vu, les paroles et les actes du Jésus historique étaient essentiels dans la proclamation du Seigneur glorifié. De plus, leur Christ n’était pas une simple figure ecclésiastique s’intéressant uniquement aux âmes des hommes. C’était le Christ cosmique, le Créateur de l’Univers, celui qui soutient toutes choses par sa puissance et qui est le but ultime du cosmos. Cette vision donna suffisamment de hardiesse aux premiers évangélistes pour que beaucoup d’entre eux aillent jusqu’à revendiquer comme chrétienne toute vérité d’où qu’elle vienne. Tout ce qui était vrai dans les paroles de Platon et des poètes païens provenait en fin de compte du Seigneur que les chrétiens adoraient. Toute la perception que ces chrétiens avaient des affaires humaines servait à approfondir la compréhension de leur Seigneur. L’accusation d’obscurantisme, qui plus tard a parfois été lancée contre les évangélistes, n’aurait jamais pu être soutenue contre eux. La vérité était une, et elle émanait de la réalité suprême incarnée en Celui qui était le chemin, la vérité et la vie. C’est cette conviction qui les fortifia dans la proclamation de l’Absolu dans un monde dominé en toutes choses par le relatif, dans sa morale, dans ses religions et dans sa conception de l’histoire; et, dans la plupart des cas, ils le firent sans crainte et sans esprit de censure. Leur Evangile était assez large pour embrasser la terre et le ciel, la vie présente et celle qui est à venir. Ils se sentaient concernés par tous les aspects de la vie: les relations de travail, l’esclavage, le mariage et la famille, les enfants abandonnés, la cruauté des jeux du cirque et

ÉPILOGUE

337

l’obscénité du théâtre. De plus en plus, ils discernaient les impli­cations politiques de l’Evangile. Mais cela ne semble jamais les avoir empêchés de s’en tenir à une perspective nettement trans­cendante. Nulle dichotomie entre un évangile social et un évan­gile spirituel pour ces hommes qui croyaient en une vérité unique et universelle. Ce n’est pas d’eux qu’on aurait pu dire qu’ils étaient tellement orientés vers le ciel qu’ils n’étaient plus bons à rien ici-bas. Au contraire, ils démontrèrent concrètement que les gens dont l’esprit est authentiquement attaché aux choses d’en haut sont précisément ceux qui s’engagent à fond dans l’accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre. Il va sans dire que l’équilibre si délicat entre le social et le spirituel, entre le monde présent et celui qui est à venir, n’a pas toujours été maintenu. A certaines époques, l’Eglise glissa vers le syncrétisme que l’apôtre Paul dénonce dans son épître aux Colossiens, ou au contraire vers le rigorisme d’un Tertullien. Les chrétiens compre­naient souvent imparfaitement le caractère global de l’Evangile. Cependant, dans l’ensemble, l’Eglise primitive semble avoir réussi mieux que les chrétiens des siècles ultérieurs à observer un juste équilibre entre la dimension “ici-bas” et la dimension “au-delà” de leur foi. Cela signifiait qu’ils se sentaient concernés par la vie présente sans avoir le sentiment que devoir la quitter un jour fût le plus grand des malheurs. Une telle attitude est assez rare — hier comme aujourd’hui — pour qu’on la relève.

L’énergie que beaucoup de ces chrétiens de la première heure déployaient pour maintenir les vérités essentielles de leur foi entraînait deux dangers. D’un côté, elle faisait le jeu du gnosti­cisme, comme si les hommes étaient sauvés par la connaissance qu’ils avaient du vrai Dieu et par les affirmations correctes qu ils émettaient sur sa nature et ses activités. D’un autre côté, elle encourageait à codifier la vérité chrétienne dans des formules de credo, que l’on utilisa bientôt comme pierres de touche de l’orthodoxie ou comme arguments apologétiques plutôt que pour évoquer tout ce que Dieu avait accompli en Christ pour les hommes. Comme nous l’avons vu au chapitre IV, ce fut particu­lièrement le cas dans la confrontation entre le christianisme et le judaïsme, où les gens d’Eglise cessèrent bientôt d être des messa­gers de bonnes nouvelles pour devenir hélas arrogants et discu- tailleurs. Ils semblent avoir renoncé à tout espoir de gagner le peuple juif à son Messie; au lieu de cela, ils concentrèrent leurs

338

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

efforts sur la formulation des affirmations chrétiennes en opposi­tion à celles d’Israël. Il y a un abîme entre ce genre d’apologétique et l’évangélisation.

Concernant les méthodes d’évangélisation, nous n’avons pas rencontré de très grandes surprises. Ces hommes avaient la conviction que toute la vérité sur Dieu et sur l’homme avait été révélée en Jésus et qu’en lui l’aliénation fondamentale entre Dieu et l’homme avait trouvé sa solution. Il était donc naturel qu’ils utilisent tous les moyens à leur disposition pour partager cette découverte avec d’autres. Nous avons vu que les réunions dans toutes sortes de maisons et les conversations personnelles ont alors joué un rôle capital dans les progrès de l’Evangile. Faire connaître Christ aux autres était l’objectif suprême des premiers chrétiens. Pour atteindre ce but, ils utilisaient tous les moyens dont ils disposaient: l’accueil dans les maisons, la décoration des appartements, les conversations occasionnelles chez eux ou en plein air, les visites, la prédication publique dans l’église ou dans la synagogue, la discussion sur la place du marché ou à l’école de philosophie, le témoignage personnel, la rédaction de lettres et l’explication des Ecritures. Quand quelqu’un veut vraiment parler de son Seigneur, il n’est pas à court de moyens pour le faire. En fait, c’est la motivation de ces hommes et de ces femmes qui nous impressionne plus que leurs méthodes. Leur émouvante consé­cration à Dieu, leur imagination et leur vive préoccupation pour les hommes sans Christ les entraînaient dans un service infati­gable pour la cause de l’Evangile.

Aujourd’hui, on assimile souvent l’évangélisation à de grandes réunions publiques. Il est intéressant de noter que l’Eglise primi­tive semble avoir très peu utilisé cette méthode pour présenter l’Evangile. Cela tient, partiellement du moins, à la situation histo­rique entourant la naissance du christianisme. Durant la majeure partie de la période qui nous occupe, les grandes assemblées publiques étaient interdites par décret impérial. Seule Jérusalem jouissait d’un traitement de faveur de la part des gouverneurs romains, conscients du vif sentiment nationaliste qui y régnait. Si nous exceptons les grands rassemblements dans cette ville qui nous sont rapportés dans les premiers chapitres des Actes, nous ne constatons plus rien de comparable jusqu’au vaste mouvement qui a porté les masses vers le christianisme en Afrique du Nord vers la fin du IIe siècle, avant l’époque de Tertullien. Organiser

ÉPILOGUE

**339**

une vaste réunion publique était toujours suspect du point de vue politique et exposait celui qui en prenait l’initiative à de grands dangers: c’était une invitation directe à une intervention de la police. Il est normal dans ces conditions que l’on ait mis l’accent sur l’évangélisation personnelle ou dans les maisons. Ces métho­des ont une valeur permanente pour toute Eglise qui veut croître.

Une autre raison a pu inciter les premiers chrétiens à éviter l’évangélisation de masse. Peut-être étaient-ils conscients des dangers d’une dissémination étendue — donc superficielle — de la bonne semence. A peine est-il question de mouvements de masse que l’on entend aussi parler de l’invasion d’idées et de coutumes païennes dans le christianisme. Tertullien s’en plaignait en Afrique. Anne Ross a montré récemment comment ce phéno­mène s’est reproduit en Angleterre4. En fait, il en fut de même dans tout l’Empire lorsque, sous Constantin, le christianisme fut adopté comme religion officielle. Un siècle plus tôt, Grégoire le Thaumaturge avait affronté le même problème dans la province du Pont où il avait entrepris une évangélisation à grande échelle 5. “ Après la fin de la persécution (celle de Dèce au milieu du IIIe siècle), quand il fut à nouveau possible de se consacrer sans restriction au culte chrétien, Grégoire retourna dans la ville. Par ses visites dans tout le pays environnant, il stimula l’ardeur des gens pour l’adoration, dans toutes les églises, en organisant une commémoration solennelle en l’honneur de ceux qui avaient lutté pour la foi. Ici, l’on apporta des corps de martyrs, ailleurs, un autre en fit de même, tant et si bien que ces réunions durèrent une année. Les gens prenaient plaisir à ces fêtes en l’honneur des martyrs. Cela fut une preuve de la grande sagesse de Grégoire, car, tout en changeant complètement la direction de la vie de ses contemporains, en leur donnant une orientation entièrement nouvelle et une assise solide dans la foi et la connaissance de Dieu, il allégea quelque peu le fardeau de ceux qui avaient accepté le joug de la foi pour leur permettre de jouir de certaines choses de la vie. En effet, quand il constata que la multitude grossière et ignorante s’attachait aux idoles par attrait des plaisirs physiques, il permit au peuple certaines réjouissances lors de la commémora­tion des saints martyrs pour qu’il conserve ce qui est vital, c’est- à-dire l’adoration de Dieu à la place de celle des choses vaines. Il savait que leur conduite deviendrait plus sérieuse avec le temps, quand la foi chrétienne viendrait à exercer un contrôle plus serré

340 L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

sur eux.” Telle était la théorie; en pratique, les choses furent souvent différentes, et le paganisme subsista, sous le couvert d’habits chrétiens. Le danger était permanent, mais il était accentué dans l’évangélisation de masse. Cela aide sans doute à comprendre pourquoi cette forme d’évangélisation fut peu uti­lisée dans le christianisme primitif.

Au cours de ces deux premiers siècles d’existence de l’Eglise, nous pouvons relever de nombreuses erreurs, bien des faits qui déshonorèrent le nom porté par les chrétiens. Mais nous consta­tons aussi que l’évangélisation fut poursuivie avec zèle, au prix de grands efforts, par l’ensemble de la communauté chrétienne, pour amener les hommes aux pieds de leur Seigneur glorifié et pour en faire de vaillants serviteurs : rappel permanent de la priorité abso­lue de l’Eglise. L’évangélisation était la vie même des premiers chrétiens, et nous constatons ainsi que “le Seigneur ajoutait chaque jour à l’Eglise ceux qui étaient sauvés”. Il peut en être de même aujourd’hui si l’Eglise est prête à en payer le prix.

**NOTES**

CHAPITRE PREMIER (pages 9-28)

**Voies ouvertes à l’Evangile**

1. Matthieu 28:19.
2. Méliton de Sardes écrivait, dans l’ouvrage qu’il adressa à l’empereur: “La philosophie qui est la nôtre a d’abord fleuri chez les barbares; puis elle s’est épanouie parmi tes peuples sous le grand règne d’Auguste, ton aïeul, et ce fut surtout pour ton propre règne un bon augure. Car depuis, la grandeur, l’éclat et la puissance de Rome n’ont cessé de croître. ” Il poursuit en affirmant que le sort de Rome et celui de l’Eglise sont si étroitement liés que Marc-Aurèle, auquel il destine son Apologie, commet une erreur en la persécutant (Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique* 4.26, 5—11; trad. française E. Graspin, in Textes et Documents pour l’Etude du Christianisme).

L’argument selon lequel Dieu aurait spécialement préparé la situation du monde en vue de l’avènement du christianisme est repris encore plus clairement par Origène: “La parole ‘En ces jours s’est levée la justice, et l’abondance de la paix’ (Psaumes 72:7) commença à se réaliser dès sa naissance. Dieu préparait les nations à recevoir son enseignement, en les soumettant toutes au seul empereur de Rome, et en empêchant que l’isolement des nations dû à la pluralité des royautés ne rendît plus difficile aux apôtres l’exécution de l’ordre de Christ: ‘Allez, de toutes les nations faites des disciples.’ Il est manifeste que Jésus est né sous le règne d’Auguste qui avait pour ainsi dire réduit à une masse uniforme, grâce à sa souveraineté unique, la plupart des hommes de la terre. L’existence de nombreux royaumes eût été un obstacle à la diffusion de l’enseignement de Jésus par toute la terre: non seulement pour la raison déjà dite, mais encore à cause de la contrainte imposée aux hommes de tous les lieux de prendre les armes et de faire la guerre pour défendre leurs patries. La chose s’est produite avant les jours d’Auguste. (...) Comment donc cet enseignement pacifique, qui ne permet pas de tirer vengeance même des ennemis, eût-il pu triompher, si la situation de la terre, à l’avènement de Jésus, n’eût été partout changée en un état plus paisible?” (Origène, *Contre Celse* 2.30; trad. française M. Porret, Sources Chrétiennes N° 132.)

1. Poursuivant son Apologie, Méliton écrivait: “C’est une très grande preuve de l’excellence de notre doctrine qu’elle se soit épanouie en même temps que l’heureuse institution de l’Empire, et que, depuis lors, à partir du règne

342

NOTES DU CHAPITRE PREMIER, PAGES 11-17

d’Auguste, rien de regrettable ne soit arrivé mais au contraire que tout ait été brillant et glorieux selon les vœux de chacun.” (Eusèbe, *H.E.* 4.26.8).

1. “Sauveur du monde” et autres appellations similaires sont frequentes dans les inscriptions concernant Auguste.
2. Virgile, *Eglogue* 4.6.
3. *Res Gestae* 34.
4. *Carmen Saeculare* 50.
5. *Pacato orbe terrarum, restituta re publica, quieta deinde nobis et felicia tempera contigerunt* (Dessau, *Inscriptiortes Eatinae Selectae,* 8393).
6. *Annales* 1.9.
7. Cf. l’article de W.M. Ramsey “Roads and Travel”, dans le *Hastings Dictionary of tbe Bible,* 1904, ainsi que M. P. Charlesworth, *Trade Routes and Commerce in tbe Roman Empire.*

*” Corpus Inscriptionum Graecarum,* N° 3920.

1. Horace parle des *sermones utriusque linguae (Odes* 3.8.5) et l’empereur Claude de *uterque sermo noster* (Suétone, *Claudius* 42.1). Il est certain que même en Italie le grec avait pris le pas sur le latin, tandis qu’en Orient il était la *lingua franca* par excellence.
2. *Institutio Oratorio* 1.1.12.
3. Juvénal, *Satires* 6.186 ss; Martial, *Epigrammes* 10.68.
4. Actes 21:37.
5. Par ex. : *La République* 376 ss.
6. C’est Cicéron qui transposa dans l’univers latin la critique du polythéisme par les philosophes grecs. Son *De Natura Deorum* fut largement exploité par des auteurs latins chrétiens comme Tertullien, Minucius Félix, Amobius et Lactance.
7. Les *Fragments* 11-16 de Xénophane montrent qu’il se préoccupait non seulement de dénoncer la folie intellectuelle d’un cru polythéisme, mais aussi qu’il en stigmatisait les effets dégradants.
8. Xénophane, *Fragments* 23.
9. Chez Homère, il est beaucoup plus fort que tous les autres dieux réunis *(Iliade* 8.18-27), tandis que chez Hésiode ses actions sont identifiées avec celles des autres dieux *(Œuvres* 42, 47). Eschyle, au Ve siècle av. J.-C., conçoit Zeus comme le Maître moral tout-puissant de l’Univers *(Agamemnon* 160 ss).
10. Ce serait une simplification abusive que d’identifier les concepts “Idée du Bien”, “Dieu”, “Démiurge” dans les écrits de Platon. Tous trois sont liés à des aspects différents de sa pensée. Ils se chevauchent donc plus qu’ils ne se confondent. C’est dans le platonisme dernière période que les accents religieux sont les plus forts, et c’est sur cet arrière-plan qu’il faut considérer la prédication primitive.
11. “Il était bon, et la bonté n’a jamais su ce qu’était la jalousie envers quoi que ce soit, aussi souhaitait-il que toute chose lui ressemble de plus en plus." *(Tintée* 29f.)
12. *Métaphysique* 1074 *b.*

NOTES DU CHAPITRE PREMIER, PAGES 17-23 343

1. Aristote utilise tantôt le neutre, tantôt le masculin. Les Grecs n’attachaient pas autant d’importance que nous à la notion de personnalité dans le domaine du divin.
2. A supposer qu’il s’agisse d’une œuvre authentique d’Aristote, ce qui n’est pas prouvé.
3. *De Praescriptione* 7 (trad. française P. de Labriolle, in Sources Chrétiennes, N° 46).
4. Cf. Tatien, *Orat.* 2.
5. Le discours de Paul sur l’Aréopage (Actes 17) en est la meilleure illus­tration; de même certains passages de l’évangile de Jean et de l’épître aux Hébreux.
6. */ Apologie* 20 (trad. française, L. Pautigny, in Textes et Documents pour l’Etude du Christianisme).
7. Outre le cérémonial du culte de l’Etat, les principales activités religieuses se déroulaient autour des obscures *penales.,* ces esprits qui veillaient sur le garde- manger, et des *lares Jamiliares,* probablement des divinités de la ferme qu’on se mit de plus en plus à considérer comme les esprits du foyer.
8. “Le secret du maintien et de la propagation de ces religions orientales réside dans l’institution des *collegia* qui revêtaient une grande importance dans la vie privée de l’esclave; ils étendaient leurs prestations au-delà du domaine purement religieux et souvent offraient à leurs membres toutes ces choses qui font que la vie vaut la peine d’être vécue.” (R. H. Barrow, *Slavery in the Roman Empire,* p. 164.) Néanmoins, ce n’était pas uniquement auprès des classes défavorisées que ces cultes orientaux étaient populaires, ainsi qu’en témoigne Juvénal. Ils eurent tôt fait de toucher les échelons supérieurs de la société: un *taurobolium* était un investissement très coûteux.
9. Et pour couronner le tout, une épitaphe.
10. Eschyle ne fut certainement pas un novateur. C’est un thème que 1 on retrouve chez Homère.
11. Cf. *Inscriptions Latinae Selectae* 4152. Bien que le culte de Cybèle ait touché l’Occident au IIIe siècle av. J.-C., on ne sait pas exactement quand le *taurobolium* fut introduit dans le culte. On ne saurait *a priori* exclure la possibilité d une influence chrétienne dans cette inscription. Cf. Prudence, *Peristrepb.* 10.1011 ss.
12. *Métamorphoses* 11.5.
13. Cf. les deux derniers chapitres de *ïAgricola* de Tacite, ainsi que les *Odes* 3.30, d’Horace.
14. *Métamorphoses* 11.23.
15. Par exemple Antiochus le Grand établit au moins deux mille familles en Phrygie et en Lydie (Josèphe, *Antiquités Juives* 12.3,4).

391 Maccabées 15:16-23.

*^Bellum Judaicum* 2.20.2. Il est bien connu qu’on ne peut pas se *fier à* Josèphe pour ses chiffres; il fait état du chiffre de dix-huit mille *(B.J* 7.8.7). Mais il est certain qu’il y a eu une très forte colonie juive à Babylone.

1. *Bellum Judaicum* 7.3.3.
2. *In Flaccum* 6.

431 Maccabées 8:17-32; 12:1—4.

**344**

NOTES DU CHAPITRE PREMIER, PAGES 23-28

1. 1.3.2,3.
2. Tacite, *Histoires* 5.9.
3. *Legatio ad Gaium* 23.
4. *Antiquités Juives* 14.10, un chapitre fascinant à lire.
5. Josèphe, *Antiquités Juives* 14.10.8. Il n’est pas certain qu’ils aient jamais servi dans l’armée romaine.
6. Cf. Harnack, *Mission und Ausbreitung des Christentums,* p. 14.
7. Cependant la preuve en est fragile. Cf. E. M. Smallwood, “The alleged Jewish tendancies of Poppaea Sabina”, in *J. T. S.* 1959, pp. 329 ss, qui tend à les minimiser. Pour sa part, Josèphe parle formellement de ses inclinations pour le judaïsme *(Antiquités* 20.8.11).
8. *Corpus Inscriptionum Latinarurn* 10.1971.
9. Josèphe, *B.J.* 1.32.6.
10. Dans les *Satires* 3,6 et 14.
11. *Histoires* 5.5.
12. *Timée 2.8 c,* un passage avidement repris par les Apologètes.
13. *B J.* 7.3.3.
14. Luc 7:5.
15. *M. Bikkurim* 1.4.
16. *Satires* 1.4.142s: “et, comme un Juif, fera de toi un prosélyte”.
17. *Satires* 14.96—106 est une remarquable caricature.
18. *C Appion* 2.10,39; *B.J.* 7.3.3.

“Matthieu 23:15.

1. Concernant ce sujet, cf. Schurer, *The Jewish People in the Time of Christ,* Div.2, Vol. 3, pp. 270-316.
2. *M. Abotb* 1.12.
3. *B. Pes. 81b.*
4. Même au Ier siècle, l’Ecole de Shammaï n’était pas très favorable à la mission auprès des Gentils. Cf. *b. Shabb.* 31 *a,* et la discussion dans M.-J. Lagrange, *Le Messianisme,* p. 270 ss.
5. En ce qui concerne Tibère, cf. Josèphe *Antiquités Juives* 18.83, et Suétone *Tiberius* 36; quant à Claude, cf. Actes 18:2, et Suétone *Claudius* 25. (Cassius Dion déclare spécifiquement que la cause était due à leur rapide croissance: 60.6.6.)
6. *Mission und Ausbreitung des Christentums,* p. 15.

NOTES DU CHAPITRE II. PAGES 29-34

345

CHAPITRE II (pages 29-53)

**Les obstacles**

*’ M. Aboth* 1.1.

1. Actes 4:13.
2. Actes 6:7.
3. Jean 7:48.
4. Deutéronome 21:22ss.
5. J’ai abondamment traité de ce sujet dans mon ouvrage *The Meaning of Salvation,* p. 145ss. Le texte du Deutéronome transparaît dans Actes 5:30; 10:39; 13:29; Galates 3:13; et I Pierre 2:24. Aux mains des chrétiens, ce qui était une pierre d’achoppement devint une solide explication du sens de la croix, et même un moyen d’apologétique efficace.
6. *Dialogue avec Tryphon* 89 (trad. française G. Archambaud, in Textes et Documents pour l’Etudc du Christianisme).
7. Cf., entre autres, J. Crehan, *Early Christian Baptism and tbe Creed,* et O. Cullmann, *Les Premières Confessions de Foi Chrétiennes.*
8. Philippiens 2:11.
9. A propos de la place centrale de ce texte dans l’apologétique chrétienne primitive, cf. C. H. Dodd, *Conformément aux Ecritures,* et B. Lindars, *New Testament Apologetic.*
10. Justin, *Dial.* 67.
11. Esaïe 7:14. Cf. *Dial.* 67.84 pour une discussion entre un chrétien et un Juif sur le sens de *“almah ”,*
12. Celse cite la propagande juive du IIe siècle qui faisait courir le bruit que Jésus était le fils illégitime de Marie et d’un soldat romain du nom de Panthera (Origène, *Contre Celse* 1.32).
13. Actes 7:46 ss.
14. Actes 15:10.
15. A ceux qui pourraient estimer que l’on a trop souvent recouru au *Dialogue avec Tryphon* de Justin, nous rappellerons que, des trois exemples que nous ayons de la réaction juive à la prédication chrétienne, c.-à-d. Celse, le Talmud et Jus­tin, les informations de ce dernier sont les plus anciennes et représentent les opinions que les Juifs partageaient au cours du 1er et du début du IIe siècle. Nous ne nierons pas qu’il s’agisse d’un ouvrage de propagande et qu il nous donne un reflet parfois déformé du judaïsme. (68.9 en est la preuve. Cf. A.J.B. Higgins “Jewish Messianic Beliefs in Justin Martyr’s Dialogue with Trypho” in *Novum Testamentum* 1967-8, pp. 298ss.) Cependant Harnack, “Judentum und Christentum in Justins Dialog mit Trypho”, in *Texte und Untersuchungen,* 1913, pp. 53ss, et H. Chadwick in *B.J.R.L,* 1965, pp. 275-97, sont d’avis qu’en restant prudent, on peut en user comme d’une bonne source d’information sur les croyances juives de l’époque.

346

NOTES DU CHAPITRE II, PAGES 34-39

*17 Dial.* 10.

” Actes 8:1.

” Actes 9: 2.

1. Apocalypse 2:9,10 et 3:9.
2. *Mart. Polyc.* 12.
3. La réaction de Caiphe (Jean 11:48) doit souvent avoir été celle des dirigeants juifs face aux troubles suscités par la présence du christianisme.
4. *Pap. Lond.* 1912. Voir aussi ses décrets fièrement rapportés par Josèphc dans ses *Antiquités Juives* 19.5.2,3, et comparer l’édit d’Auguste sur le même sujet quelque cinquante ans plus tôt Qosèphe, *Ant.* 16.6.2).
5. *Pap. Lond.* 1912, lignes 98—101.
6. Suétone, *Claudius* 25.
7. *Ant.* 18.4.1.
8. L’expression apparaît pour la première fois chez TertulLien, mais le statut existait depuis Jules César.
9. Cf. plus loin, chapitre IV, note 4.
10. *Res Gestae* 20; Suétone *(Augustus* 30), Ovide *(Les Fastes* 2.63) et Virgile *(Enéide* 6.7.16) en soulignent eux aussi l’importance.
11. Cf. Horace, *Odes* 3.6 ss: La politique religieuse d’Auguste était un retour à l’ancienne habitude de marchander avec les dieux, typique de la période républi­caine, comme le décrit si bien Plaute. Il disserte sur les sentiments de l’homme de la rue et déclare avec humour dans son *Miles Gloriosus-.* “L’argent dépensé dans la religion est toujours bien investi.” Il nous donne un aperçu du revers de la médaille dans son prologue à 1’*Aulularia\* “Après la mort du père, explique un *Lare* (dieu domestique), je me demandais si le fils ferait peut-être preuve d’une plus grande dévotion envers moi. Tout au contraire, il me négligea de plus en plus. Je finis par lui rendre la monnaie de sa pièce, et il en est mort.”
12. *Satires* 12.1 ss.
13. *Satires* 2.149 ss.
14. *Lois* 10.888.
15. Tout au moins pas officiellement. Naturellement, ils souffrirent constam­ment de la part de leurs voisins païens.
16. “Le rituel journalier d’Isis eut un impact immense sur les esprits des Romains. Il y avait deux offices solennels quotidiens. C’étaient des prêtres tonsurés, en robe blanche, qui officiaient. Ils étaient accompagnés d’acolytes et d’assistants de chaque niveau. La litanie et le sacrifice matinaux étaient impres­sionnants. La foule des fidèles se pressait dans l’espace devant la chapelle dès l’aurore. Le prêtre montait par un escalier caché, il tirait le voile du sanctuaire et présentait l’image sainte à la vénération du public. Ensuite, il faisait le tour des autels en récitant la litanie et en les aspergeant d’eau sainte tirée à une source secrète. ” Dill, *Roman Society front Nero to Marcus Aurelius,* pp. 577 ss.
17. Josèphc, *Ant.* 18.3.4.
18. Ce décret subsista *(C.I.L.* 1.196). Tite-Live (39.8-18) met bien en évidence que le préjudice qu’ils causèrent à la religion romaine fut autant la cause de leur suppression que leur comportement criminel.

NOTES DU CHAPITRE II, PAGES 39-^2 347

1. Suétone, *Tib.* 36; Dion 57.15.8.
2. Suétone, *Claudius* 25. Cf. A. D. Momigliano, *Claudius,* pp. 92ss.
3. Tacite, *Hist.* 4.54.
4. Tacite, *Ann.* 15.44.
5. Excellente traduction anglaise d’A. N. Sherwin-White dans *Roman Society and Roman Law in the New Testament* p. 13. II en donne une remarquable présentation.
6. Sherwin-White, *op. cit.,* p. 14.
7. Les déclarations de Tertullien *{Ad Nationes* 1.7) et de Méliton de Sardes (in Eusèbe, *H.E.* 4.26.5ss), selon lesquelles le christianisme aurait été interdit dans tout l’Empire dès le règne de Néron, sont inexactes. Si cela avait été le cas, les persécutions auraient été moins sporadiques. En outre, le fin juriste qu’était Pline le Jeune n’aurait pas eu besoin d’en référer à Trajan en l’an 112 pour décider du sort des chrétiens, et l’empereur ne lui aurait pas répondu de manière aussi énigmatique (Pline, *Epîtres* 10.96 et 97). D’ailleurs, Tertullien trahit son ignorance de la situation quand, dans son *Apologet.* 5, il fait de Tibère un chrétien. Ni Suétone *{Nero* 16) ni Tacite *{Ann.* 15.44) ne mentionnent que h persécution des chrétiens par Néron après l’incendie de Rome se poursuivit, ni qu’elle s’étendit en dehors de la capitale. Mais il est évident qu’à partir de l’an 64 il y avait un précédent créé par l’empereur, et que dorénavant les gouverneurs de province pouvaient traiter les croyants comme bon leur semblait.
8. Au cours du IIe siècle, plusieurs parmi les Apologètes s’adressèrent directement à l’empereur au lieu de passer par la filière du gouverneur. Il est difficile de savoir dans quelle mesure il s’agissait simplement d’un procédé littéraire, et si ces Apologies furent jamais lues par ceux auxquels elles étaient dédicacées, ou si les chrétiens s’en servaient simplement comme moyen de propagande. Quoi qu’il en soit, c’était avec le gouverneur de province qu’il fallait d’abord traiter.
9. *Digesta Juris Romani* 1.16.11. Le fait est bien établi par les Edits de Cyrène d’Auguste, datant de 7 av. J.-C. Cf. Edit 4, lignes 65ss, in *Documents Illustrating the Reigns of Augustus and Tiberius,* éd. Ehrenberg and Jones, p. 132.
10. L’Edit 1 établit la procédure à suivre.
11. Pline, *Ep.* 10.97.
12. Suétone, *Claudius* 25. “Christos” et “Chrestos” ne se différenciaient pas l’un de l’autre dans la prononciation, comme c’est le cas en grec moderne. Les premiers chrétiens jouaient avec la dérivation fantaisiste “les meilleurs *(chrestoi).* Cf. Justin, *I Apol.* 4, et Tertullien, *Apologet.* 3: “Même quand vous le prononcez de travers — car vous ne connaissez même pas exactement le nom que vous détestez — le mot “chrestianus” est dérivé de “douceur et bonté .
13. Voir plus haut, p. 35.
14. Un fragment de Tacite, rapporté dans les *Cbron.* 2.30.6 de Sulpice Sévère.

52Juvénal semble également confondre les chrétiens (qu’il ne mentionne nulle part spécifiquement) et les Juifs. Cf. *Satires* 14.86ss, dont Gilbert Highet dit: “Juvénal peut avoir fait une confusion entre convertis chrétiens et prosélytes juifs.” *{JuvenaltheSatirist,* p. 283.)

**348**

NOTES DU CHAPITRE II, PAGES 42-44

53 Cf. Tacite, *Hist.* 5.5. Pline *N.H.* 13.4.46. Dans *VOctavius* de Minucius Félix, le païen Cécilius demande pourquoi les chrétiens doivent à tout prix s’insurger contre l’avis de la majorité et se déchaîner contre les dieux. “Ils méprisent les temples comme s’ils étaient des maisons de mort; ils rejettent les dieux; ils se moquent des choses saintes” (ch. 8). Il poursuit: “Pourquoi s’efforcent-ils de tenir caché et secret l’objet de leur culte? Ce qui est honorable ne craint pas le grand jour, et seul ce qui est mal recherche le secret. Pourquoi n’ont-ils pas d’autels, de temples, d’images connues? (...) Mais d’où vient-il, ce Dieu unique, solitaire, délaissé, qui ne connaît aucune nation libre, aucun royaume, pas même une *superstitio* romaine? Seule la misérable petite race des Juifs honora ce Dieu: mais elle l’honora ouvertement, avec des temples, des autels, des victimes, des cérémonies. Un Dieu bien faible d’ailleurs, puisque le voilà asservi avec son peuple aux dieux de Rome” (chap. 10). Les chrétiens, qui partageaient l’étrange monothéisme des Juifs, n’avaient pas l’avantage de consti­tuer une nation ni d’afficher un culte visible. Il n’est pas étonnant par consé­quent qu’on les ait pris pour des athées dangereux. Cf. également Athénagore, *Presb.* 2.7.9 et 3.12ss; Tertullien, *Apologet.* 10.1; 28.2ss; 35.1; 40.Iss.

1. *Ep.* 10.96.
2. *Promiscuum tamen et innoxium.*
3. Cf. tout le troisième livre des *Stromales* de Clément, ainsi que *Adv. Haer.* 1.23ss d’Irénée. L’accusation rapportée dans *Octavins* 9, de Minucius Félix, est caractéristique: “Partout ils sont mêlés à une religion de luxure; ils s’appellent indistinctement frères et sœurs au point que leur débauche peut facilement prendre un caractère incestueux; c’est ainsi que leur religion à la fois folle et vaine se glorifie de ses crimes.” Et Théophile de se plaindre: “Vous nous accusez faussement... nous qui sommes chrétiens, car vous racontez que nous partageons nos épouses, et que nous vivons dans la promiscuité; vous allez même jusqu’à dire que nous nous rendons coupables d’inceste avec nos propres sœurs et, comble de barbarie, que nous nous nourrissons de chair humaine.” *(Ad Auiol.* 3.4.)
4. Minucius Félix, *Oct.* 9.
5. Tous ces propos étaient évidemment abominablement diffamatoires, même si II Pierre et Jude avertissent à mots couverts leurs lecteurs que l’Agapé peut se dévoyer. Les réglementations strictes d’Hippolyte au chapitre 26 de la *Tradition Apostolique* prouvent néanmoins que les chrétiens restèrent très sensibles à ce genre d’accusations.
6. Ramsay fait le commentaire suivant concernant *X’odio humani generis conjuncti (Ann.* 15.44) de Tacite: “Pour les Romains, *genus humanum* ne se référait pas à la race humaine en général, mais au seul monde romain, à ces hommes qui vivaient en conformité avec l’usage et les lois romains; tous les autres étaient des ennemis et des barbares. Dès lors, les chrétiens étaient les ennemis des hommes civilisés, et des coutumes et des lois qui régissaient la société civilisée... Ils introduisaient la division dans les familles et excitaient les enfants contre leurs parents.” *(The Church in the Roman Empire,* p. 236.)
7. *The Christian in Pagan Society,* pp. 6 ss.
8. Actes 24:5.
9. *Protagoras* 322 D.

NOTES DU CHAPITRE 0, PAGES 44-49

**349**

1. Apocalypse 13:16ss; cf. également le point de vue d’E. Stauffer, bien qu’unilatéral, dans “Domitian and John”, in *Christ and the Caesars,* pp. 147—191.
2. *Apologet.* 42.
3. II est difficile de faire le partage entre la rhétorique et les faits, en apo­logétique chrétienne comme ailleurs. Le problème se pose différemment à la page 51 de ce chapitre, où nous avons cité un texte de Justin soulignant l’altruisme des chrétiens. La vérité doit se trouver à mi-chemin. Ce que Tertullien veut dire, c’est que les croyants ne se sont pas désolidarisés de l’Empire, ce qui était vrai même si la mesure de leur participation active variait grandement d’un individu à l’autre.
4. *Ad Uxorem* 2.6 et 5.
5. *0p. cit.,* pp. 266—278.
6. Cf. l’ouvrage de L. R. Taylor, *The Divinity of the Roman Emperor.*
7. Même Verres, un des requins les plus éhontés qui aient servi comme proconsuls d’une province romaine, fut salué comme “Sauveur” (Cicéron, *In Verrem A et.* 2.2.63).
8. *The Romans,* éd. J. P. V. D. Balsdon, pp. 200 ss.
9. Sénèque écrivit une parodie féroce de la divinisation de Claude dans *XApocolocyntosis,* et l’empereur Vespasien, mourant, plaisantait: *“Vae, puto deus fio!"* (Hélas, je pense que je suis en train de devenir un dieu!). Cf. Suétone,

*Vesp.* 23.

1. Le denier frappé à l’effigie de Tibère, que Jésus utilisa pour illustrer la différence entre ce qui revenait à Dieu et ce qui revenait à César, devait porter l’inscription suivante: *TIberius CAESAR DIVI AUGusti Filins AUGUSTUS Pont if ex Maximus.*

731 Pierre 2:17; Rom. 13:7.

1. *“Neque enim dubitabam, qualecunque esset quod faterentur, pertinaciam certe et inflexibilem obstinationem debere puniri. ”* Il s’ensuivait naturellement *“persévérantes ducijussi”*(Pline, *Ep.* 10.96).
2. “Mais en outre, ils disent que notre doctrine vient tout juste de voir le jour.” (Théophile, *Ad Autel* 3.4.)
3. Cf. Justin, / *Apol* 31 ss, 59.
4. Justin, // *Apol.* 13: “Tout ce que les hommes ont enseigné de bon nous appartient, à nous chrétiens”, et Origène, *Contre Celte* 1.4,5.
5. Voyez les graffiti (p. 209) d’un jeune garçon adorant un crucifié à tête d’âne, avec l’inscription “/Xlexamenos adore (son) Dieu” (cf. O. Marruchi, *Eléments d'Archéologie chrétienne* I, p. 38) et l’accusation dans Minucius Félix: “J’ai entendu dire qu’ils adoraient la tête d’un âne, la plus vile des créatures — belle religion que tout cela! Certains disent qu’ils adorent le sexe de leur prêtre... ’ *(Od.* 9.)
6. L’Eglise primitive ne se lassa pas de citer I Corinthiens l:19ss, 26 ss. La réaction contre la culture païenne est aussi violente chez Tertullien que chez Tatien. Vers la moitié du IIe siècle, Celse certifiait que les chrétiens s’exclamaient: “Ne cherchez pas à comprendre, croyez!” “Votre foi vous sauvera” et “La sagesse humaine est mauvaise, mais la folie est une bonne chose” (Origène, *Contre Celse* 1.9).

350

NOTES DU CHAPITRE II, PAGES 49-53

1. I Corinthiens 1: 26.
2. Origène, *Contre Celse* 6.14, 3.18, 3.44.
3. Romains 16:10ss; cf. notre page 256.
4. Cf. plus loin, chapitre VI.
5. *LApol.* 14.
6. Romains 1: 32.
7. La preuve de l’existence de ces corporations réside presque exclusivement dans des épigraphes, du fait qu’ils n’étaient pas fréquentés par les auteurs membres de l’aristocratie dont les ouvrages sont parvenus jusqu’à nous. Cf. par ex. *LL. S.* 2215, 3360, et E.G. Hardy *Studies in Roman History,* vol. 1, traitant du christianisme et des *collegia.* Cf. également E. A. Judgc *The Social Pattern of Christian Groups in tbe First Century,* chap. 4; A. de Marchi // *culto privato di Roma antica,* p. 162, ainsi que W. L. Wcstermann *The Slave Systems of Greek and Roman Antiquity,* pp. 108, 144ss.
8. Pline, *Ep.* 10.92 et 93.
9. Actes 18 et 19.
10. Pline, £/>. 10.33,34.
11. Pline, *Ep.* 10.96: *“Ouod ipsum facere desiisse post edictum meum, quo secundum mandata tua hetaerias esse vetueram. ”*
12. On peut lire dans un des papyrus Oxyrhyncus du IIe siècle (3.523): “Antoine, fils de Ptolémée, t’invite à dîner avec lui à la table du Seigneur Sérapis.” Cf. I Corinthiens 8:10.

92Juvénal avait demandé aigrement: “Dans quel temple n’y a-t-il pas de prostituées?” *(Satires* 9.24.)

1. Apocalypse 2 et 3.
2. Le fait qu’ils prêchaient constamment la fin du monde dans le feu et le jugement (cf. II Thess. 1:8, II Pierre 3:10—14, et tout au long du IIe siècle) n’était pas fait pour les rendre populaires auprès du peuple ni auprès des autorités. C’est la raison pour laquelle Néron les soupçonnait d’être des incendiaires et c’est ce qui lui suggéra l’idée de l’abominable supplice qu’il leur infligea après le grand incendie de 64. Dans un intéressant article qu’il écrivit à propos de *ïAnn.* 15.44 de Tacite rapportant l’accusation portée contre les chrétiens et leur exécution, K.F.C. Rose *(Classical Quaterly,* 1960, p. 195) émet l’hypothèse que la communauté chrétienne était déjà suffisamment importante pour attirer l’attention de la police impériale. Selon lui, Néron aurait placé des indicateurs dans leur milieu, et c’est à eux que se référerait la phrase si discutée de Tacite: *“correpti quifatebantur”.* D’abord les appeaux, ensuite *V'indicio eorum ingens multitude "* des véritables chrétiens, dont les noms avaient été découverts par les indicateurs. Cela correspondrait assez bien avec ce que nous connaissons de Néron par ailleurs *(Ann.* 16.17).

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 54-58

351

CHAPITRE III (pages 54-84)

**L’Evangile**

1. Cf. C. F. D. Moule, *The Phenomenon of the New Testament,* chapitre premier, où il présente la résurrection comme étant au cœur du mouvement chrétien, et comme seul fondement à toutes ses prétentions et à la foi en Jésus. Cf. égale­ment son introduction à *The Significance of the Message of tbe Résurrection for Faith in fesus Christ.*
2. L’importance capitale de ce terme est reconnue par B. Rigaux: *“Euaggelion* est le premier terme, et sans doute le plus caractéristique du message. ” *{Les Epîtres aux Thessaloniciens,* p. 158.)
3. Le terme fut appliqué par Irénée à l’évangile en tant que livre *{Adv. Haer.* 3.1) et Eusèbe insiste sur l’identité entre l’évangile écrit et l’évangile prêché *{H.E* 3.37.2).
4. Luc 4:17—21.
5. Romains 1:4.
6. IV Maccabées 17:22.
7. Marc 6:14.
8. Marc 5:33 ss; Luc 7:11 ss, 22; Jean 11:43ss.

9I Corinthiens 15.4. Cf. E. Schweitzer dans *Current Issues in the New Testament Interprétation,* Ed. Klassen and Snyder, p. 168.

10 Esaïe 53:12; Daniel 7:14; II Samuel 7:1—16. Concernant la prophétie de Nathan, cf. O. Betz, *What do we know about fesus?,* pp. 88 ss, lOOss.

” Luc 3:18.

1. Luc 3:3, 4, 16-18.
2. Marc 1:1.
3. Marc 1:14.
4. Luc 7:22.
5. Cf. Esaïe 65:17ss, Esaïe 52:7 (“Qu’ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie la paix! De celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui publie le salut!” — un verset qui est repris et appliqué à l’Evangile chrétien dans Romains 10:15, et dont Origène fait grand cas dans sa passionnante étude sur la nature de l’Evangile dans son *Comm. in fohanA,4-W).*
6. Ephésiens 2:17.
7. Luc 2:10.
8. Par ex.: Actes 14:7.
9. Par ex. : Romains 1:15.
10. Par ex.: Actes 14:21.

221 Corinthiens 15:1 ; Il Corinthiens 11:7; Galates 1:8, 11,

23 Galates 1:23.

352

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 58-60

24 Actes 8:12.

« Actes 17:7.

1. *Comm. in Matth.* 14: 7.
2. Actes 13:32ss, citant Psaume 2:7, Esaïe 55:3, Psaume 16: 10.
3. Actes 10:36.
4. Actes 11:20.
5. I Corinthiens 15:2, 3.
6. Actes 17:18; I Corinthiens 15:4.
7. Actes 8:35.
8. Actes 8:4; 15:35.
9. Les citations suivantes sont tirées des chap. 5 à 15 du *Comm. in Johann.* livre I, d’Origène.
10. Actes 15:7; 20:24.
11. Dans la version des *Septante,* le substantif n’apparaît que rarement, et il est toujours au pluriel. Friedrich, dans le *Kittel XCôrterbuch,* à l’article “*euaggelion"* (la traduction de cet article a été publiée chez Labor et Fides: *Evangile,* traduction de J. Allemand), insiste beaucoup sur ce point. Il omet de tenir compte d’un passage du *Ps. Sal.* 11:1 où le substantif apparaît au singulier et se réfère à la bonne nouvelle messianique, faisant allusion au passage d’Esaïe 61:1 qui jouera un rôle si important dans la littérature chrétienne une cinquantaine d’années plus tard. Fait curieux, il y a dans ce verset une autre allusion à un chapitre de l’Ancien Testament qui devait revêtir une grande signification pour les chrétiens et prouvait que le jour du Seigneur était arrivé: Joël, chap. 2. Le *Ps. Sal.* 11.1 dit:

“Sonnez de la trompette en Sion pour rassembler les saints, Faites qu’on entende à Jérusalem la voix de celui qui apporte de bonnes nouvelles,

Car Dieu a eu pitié d’Israël et l’a visité. ”

Comme nous le verrons plus loin à propos de Qumrân, c’étaient presque les mêmes passages de l’Ancien Testament qui alimentaient l’espoir des différentes branches du judaïsme alors que tous attendaient le jour de la libération: ces passages furent repris par les chrétiens et appliqués à la personne de Jésus.

1. Marc 1:14; 13:10.
2. Marc 1:15.
3. Marc 1:14 ss.
4. Marc 1:1.
5. Marc 8:35; 10:29 et 14:9.
6. Extraits de Papias dans *H.E.* 3.39, d’Eusèbe; de même Irénée *Adv. Haer.* et Clément d’Alexandrie dans *H.E.* 6.14, d’Eusèbe.
7. Ce n’est pas le lieu de nous engager dans la tâche très complexe et large­ment subjective qui consiste à tenter d’établir si oui ou non les *logia* de Marc sont les paroles mêmes de Jésus. Il suffit à notre propos de savoir que tout ce que Marc a écrit (environ en l’an 65 de notre ère) était considéré comme entiè­rement digne de confiance par les premiers chrétiens.
8. Marc 1:1.

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 60-62 353

1. Que Marc ait eu ou non l’intention de terminer son évangile à ce point (16:8) est une question que l’on n’a pas fini de débattre.
2. Marc 14:8, 9.
3. Marc 13:10.
4. Cf. *Jésus et les Païens,* de J. Jcrcmias (trad. française chez Delachaux & Niestlé).
5. Cf. par ex. Matthieu 10:5; 15: 26; Jean 12:20-33.
6. Matthieu 8: 11 ; Luc 13:29 et Esaïe 49:6, etc.
7. L’auteur anonyme (à moins qu’une note préservée par un manuscrit du Xe siècle ait raison en l’attribuant à Aristion, probablement cet homme de la génération apostolique auquel se réfère Papias, *HE.* 3.39.15 d’Eusèbe) de la plus longue des trois suites à l’évangile de Marc: dans l’Antiquité, on le considé­rait nettement comme inachevé, et plusieurs essais ont été faits pour en arrondir un peu la fin brutale telle qu’elle apparaît en 16:8.
8. Marc 1:15; 8: 35.
9. II Corinthiens 11:7.
10. Ephésiens 6:19.

551 Corinthiens 9:14.

56 I Thessaloniciens 2:2.

571 Corinthiens 15:1.

1. Galates 2:2.
2. Colossiens 1:23.
3. TI Corinthiens 11:4.
4. Galates 1:12; 1 Corinthiens 15:1.
5. Romains 1:1 ; I Thessaloniciens 2:2, 8, 9.
6. I Thessaloniciens 2:9, 12; I Corinthiens 4:15; Colossiens 1:13, 23.
7. II Corinthiens 2:12; 9:13; 10:14, etc. Il est improbable qu’ils soient tous des génitifs possessifs.
8. I Corinthiens 15:3, etc.
9. I Corinthiens 15:4; Romains 1:4; II Timothée 2:8.
10. Galates 2:7, 8; Romains 1:16.
11. Romains 1:16; 15:19.
12. Romains 15:16 ; Galates 2:7.
13. Certains théologiens ont fait grand cas de la contradiction qu’ils ont cru discerner entre deux déclarations de Paul au sujet de son évangile: dans I Corinthiens 15:1 ss, il affirme l’avoir reçu des premiers disciples; dans Galates 1:1 ss, il se défend avec véhémence d’avoir subi une influence humaine, quelle qu’elle soit. C’est ne pas savoir dissocier la forme du fond; ce que Paul veut dire se résume à ceci: son évangile ne diffère pas de celui de l’Eglise de Jérusalem (il le déclare d’ailleurs lui-même dans Galates 2:2). Cependant, il tient la dyna­mique de son ministère de prédicateur, son autorisation de prêcher et sa conviction de devoir le faire d’une rencontre avec le Christ ressuscité et non d’une simple connaissance objective des événements ou d’une récitation

354 NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 62-64

correcte du credo de Jérusalem. Cf. William Baird dans “What is the Kerygma?”, *J.B.L~* 1957, pp. 181—191; F. F. Bruce, “Paul and Jérusalem”, *Tyndale Bulletin* 1968, pp. 3—15.

1. I Thessaloniciens 1: 5, 9; Romains 1:16; 3: 22, etc.
2. 1 Corinthiens 9:1, 11, 14, 18, 23; Philippiens 2: 22; II Timothée 1:8.
3. Philippiens 1: 5.
4. Philippiens 1: 27; 4:3.
5. I Corinthiens 15:1 ss.
6. Marc 1:2ss.
7. Romains 2:16; 10:16, 21; II Thessaloniciens 1:8.
8. I Pierre 4:17; Apocalypse 14:6 (pour une curieuse explication de ce verset, cf. Origène, *Comm. in Johann.* 1: 14).
9. Voir plus loin, p. 298.
10. Marc 8:35ss; cf. 16:16.
11. Romains 1:16 ; I Thessaloniciens 1:5 ss.
12. Notamment dans les épîtres aux Romains et aux Galates.
13. Colossiens 1:5, 23; I Thessaloniciens l:5ss; II Timothée 1:8; I Timo­thée 1:11.
14. Ephésiens 6:19; I Corinthiens 2:4—6.
15. II Corinthiens 9:13ss.
16. Philippiens 1:27.
17. Plutarque, *Demet.* 17.
18. Le premier exemple est Homère, *Od.* 14.152ss, où *euaggelion* signifie “récompense pour une bonne nouvelle”. Cf. également Aristophane, *Eg.* 656: *euaggelia thuein* pour “célébrer les bonnes nouvelles par un sacrifice”.
19. Plutarque, *Sertorius* 11.
20. Cf. Plutarque, *De Fortuna Romanorum* 6.
21. Celle-ci date de l’an 9 av. J.-C. Texte dans *VOrientis Graeci Inscriptions Selectae* de Dittenberger N° 458, lignes 40 ss.
22. Cf. *American Journal ofArcheology* 1914, p. 323.
23. Cf. *Lightfront tbe Ancient East* d’A. Deissmann, p. 371.

94Justin commente aigrement: “Que dire de vos empereurs? A peine sont-ils morts que vous les mettez au rang des immortels, et vous trouvez toujours quelqu’un pour jurer qu’il a vu le César qu’on vient de brûler s’élever sur le bûcher, vers le ciel.” (I *Apol.* 21.)

1. Cf. l’article *euaggelion* dans le *Kittel Worterbuch.*
2. Friedrich dit encore: “L’étroit rapport entre cette conception et le Nouveau Testament est évident. L’attente eschatologique, la proclamation du Royaume de Dieu, l’introduction des païens dans l’histoire du salut, le rejet de la religion du culte et de la Loi (Psaume 40:7) ainsi que le rapprochement entre les termes “justice” (Psaume 40:10), “salut” (Esaie 52:7; Psaume 95:1) *et* “paix” (Esaie 52:7) — tout pointe dans la direction du Nouveau Testament". Cf. l’article *euaggelizfimai* dans le *Kitttl Worterbuch.*

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 65-67

355

1. Cf. article de Friedrich dans le *Kittel* pour références et autres exemples.
2. Bien qu’on le rencontre (rarement) dans la version des *Septante* et dans la littérature juive, où le verbe est moins rare mais est utilisé pour rendre diffé­rentes racines hébraïques, *kêrux* est essentiellement un terme grec. Nous rencontrons le héraut à l’aube de la littérature grecque, chez Homère, où il joue un rôle très important. Les hérauts de l’âge homérique étaient “semblables aux dieux” (//. 3.268, 12.343, etc.); ils possédaient une dignité royale (//. 2.277; *Od.* 2.38), et pourtant accomplissaient les humbles tâches de serviteurs de leurs princes; ils préparaient les repas et servaient les hôtes (//. 18.558; *Od.* 1.143ss). Par la suite, leur statut baissa, mais les hérauts continuèrent à être des person­nages diplomatiques inviolables comme chez Homère, et à jouer un rôle dans la vie cultuelle, la prière, le sacrifice, la réconciliation (cf. *Inscriptions Graecae* 12.5, 647,14). En ce qui nous concerne, il nous faut savoir que ces hérauts étaient considérés comme les héritiers d’Hermès, le messager des dieux; c’est la raison pour laquelle les philosophes furent prompts à se considérer eux-mêmes comme des hérauts, c’est-à-dire comme des dispensateurs de révélation divine (Philostrate, P7Z *Soph.* 2.33,4; Epictète, *Diss.* 3.1.36s). Il est facile de discerner certains parallèles avec les missionnaires chrétiens, et on comprend aisément pourquoi Paul ne souhaitait pas être confondu avec ce type de maîtres (1 Thessaloniciens 2.3ss).
3. Matthieu 12:41 ; Luc 11:32.

’°°Œ note 98.

101 I Corinthiens 1:21.

1021 Corinthiens 2:4.

’03 Tite 1:3; II Timothée 4:17.

104 II Timothée 4:17.

,os II apparaît tantôt à l’absolu, tantôt suivi soit d’un datif (désignant les personnes auxquelles la proclamation s’adresse), soit d’un accusatif (désignant le contenu de la proclamation). Notons qu’on peut l’utiliser dans un sens plus large *ap'euaggelizpmai.* Ce n’est pas toujours la bonne nouvelle qui est proclamée. On en trouve une illustration dans I Pierre 3:19, un verset qui a déjà fait couler beaucoup d’encre. En effet, ce n’est probablement pas l’Evangile que Jésus est allé proclamer aux esprits en prison, mais bien plutôt sa victoire, comme le fait un héraut *(kêrux).* Certainement que Luc 12:3 utilise le terme dans un sens profane, sans faire référence à l’Evangile: “Ce que vous aurez dit à l’oreille dans les chambres sera *prêché* sur les toits.” De même pour “Toi qui *prêches* de ne pas dérober, tu dérobes”, ou Romains 2:21, et il n’est pas davan­tage question d’Evangile dans Actes 15:21: “Moïse a dans chaque ville des gens qui le *prêchent. ”*

1. Cf. pp. 55ss. En fait, Esaïe 61:1 combine des concepts qui avaient depuis longtemps une importance primordiale pour Israël, à savoir les thèmes du Psaume 107:20 et d’Esaïe 52:7. Cette association est caractéristique de l’exégèse rabbinique (cf. *Jewish Hermeneutics* de J. \V. Doeve, p. 89) et elle eut une grande influence sur le christianisme naissant. Les thèmes multiples dont traite Esaïe 61:1 aidèrent les chrétiens à clarifier leur compréhension du message dont ils vivaient et furent amplement exploités (Matthieu 5:4; 11:5 = Luc 7:22;Actes 10:38 aussi bien que Luc 4:18 ss).

356 NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 67-69

1. *Op. at.,* art. *euaggelion.*
2. Ainsi, A. M. Hunter *The Message of the New Testament, The Unity of tbe New Testament,* J. N. Sandcrs *The Foundations of the Christian Faith,* F. V. Filson *The Crucial Décades,* C. S. C. Williams et F. F. Bruce dans leurs commentaires des Actes des Apôtres. Des auteurs allemands et français comme O. Cullmann, O. Bauerfcind, E. Stauffer, M. Goguel et L. Cerfaux acceptèrent également la théorie dans ses grandes lignes.
3. Cf. également ses *Aufsàtze zur Apostelgeschichte.* Dibelius, contrairement à Dodd, pensait que les sermons étaient de la composition de Luc, mais que celui-ci se serait néanmoins servi de formes de prédication très anciennes. Tout comme A. Sceberg *(Der Katechismus der Urchristenheit)* auquel il doit beaucoup, Dibelius pensait que Luc suivait un schéma traditionnel que l’on peut retrouver à la fois dans I Corinthiens 15:1 ss et dans les évangiles.

no A. M. Hunter discerne tout au long du Nouveau Testament un Evangile en trois points. C’est aussi l’avis de C. T. Craig. Malheureusement, leurs trois points ne sont pas les mêmes. (A. M. Hunter *The Message of the New Testament,* pp. 29 s.; C.T. *CvSsq Journal of Biblical Literature* 1952, p. 182.)

Floyd Filson et T. F. Glasson sont tous deux en faveur d’un kérygme en cinq points (F. V. Filson *Jésus Christ the Risen Lord,* pp. 41 ss; T. F. Glasson *Hibbert Journal* 1953, pp. 129ss), bien que là encore ils n’arrivent pas à s’entendre sur ceux-ci. Gartner suggère un message en sept points (B. Gartner *The Aeropagus Speech and Natural Révélation,* pp. 26 ss) et Geweiss se lance dans un exposé détaillé sur le kérygme unifié de l’Eglise primitive *(Die Urapostolische Heils- verkundigung nach der Apostelgeschichte)*. Plus récemment, Neil Alexander a écrit un essai intéressant sur “Le caractère unifié du témoignage néo-testamentaire de Christ *{The New Testament in Historicaland Contemporary Perspective,* éd. Ander­son and Barclay, pp. 1 ss) où il soutient qu’accomplissement, nouveauté, perspective eschatologique et prétention à la transcendance sont les quatre caractéristiques de chacune des prédications apostoliques, à la seule exception de l’épître de Jacques.

*The Theology of the New Testament,* 1 p. 307. *Kerygma and Mytb* (éd. Bartsch and Fuller), p. 111.

1. *Die Missionsreden der Apostelgeschichte* et *Z.N.T.W.* 1958, pp. 233 ss.
2. *The Theology of St.Luke.* Cf. également *Studies in Luke,* éd. Keck and Martyn, pp. 217ss.
3. Cf. son approche dans *Essays on New Testament Thèmes.* Dans *Die Apostel- geschicbte,* E. Haenchen adopte une approche très semblable.
4. W. Baird, “What is the Kerygma?” dans/.*B.L,* 1957, p. 191.
5. *The Background of the New Testament and ils Eschatology* (éd. Dauble and Davies), p. 320.

Cadbury n’est pas impressionné par les arguments en faveur d’un kérygme statique. Indépendamment de la variété des tentatives de reconstitution pro­posées par les théologiens, les circonstances elles-mêmes militent contre une rigidité inopportune du message et de sa présentation, car elle ne pouvait manquer d’être déterminée largement par le contexte culturel et le degré de compréhension des auditeurs. C’est également l’approche adoptée par C.F.D. Moule dans son ouvrage *La Genèse du Nouveau Testament* (trad. française chez Delachaux & Niestlé).

NOTES DU CHAPITRE III. PAGES 70-73

357

On retrouve la même position dans l’essai d’E. Schweizcr, *Current Issues in N. T. Interprétation,* dans lequel il compare deux formules de credo (I Cor. 15:3—5 et I Tim. 3:16), la première formulée sur un fond hébraïque (notion de culpabilité), la deuxième de nature plus hellénistique (solitude de l'homme aux prises avec un monde hostile et à la merci d’un Destin implacable, insistance sur la souveraineté de Jésus *(pp. cit.* p. 168). Romains 1:1—4 est considéré par lui comme une expression de la foi palestinienne des origines, contrastant les limitations terrestres de Jésus avant sa résurrection avec son pouvoir et sa dignité après.

1. Je suis reconnaissant au professeur Henry Chadwick d’avoir attiré mon attention sur ce personnage fascinant. Son imprécision doctrinale est largement compensée par son zèle d’évangéliste qui transparaît dans toutes ses Homélies. Il ne met pas tellement l’accent sur les sacrements: en effet, Jésus est pour lui le Cep et le Pain de Vie, mais non pas dans un contexte eucharistique. Le baptême ne garantit pas le salut: “Et tous ces mondains qui fréquentent l’Eglise, leurs cœurs sont-ils sans tache et purs? De nombreux péchés ne sont-ils pas commis après le baptême, et beaucoup ne vivent-ils pas dans le fléché?” *(Hom.* 15). Il est essentiellement préoccupé de Christ et de l’évangélisation. Les discussions doctrinales et les luttes qui ébranlèrent et déchirèrent l’Eglise au IVe siècle ne l’intéressent pas. Il voulait voir des vies transformées: “C’est une chose que de faire des récits descriptifs avec une certaine connaissance intellectuelle et des notions correctes, c’en est une autre en substance et en réalité, dans la pleine expérience de l’homme intérieur et dans l’esprit, de posséder le trésor et la grâce et de goûter à l’activité réelle du Saint-Esprit.” *(Hom.* 27.) Le *“Sitz im Leben* "de cette sorte de matériel doit avoir été la place du marché et non pas d’abord le désert. On est tenté de conclure qu’il personnifiait ce type de prédicateur indivi­dualiste qui n’a jamais cessé d’exister dans l’Eglise, mais que celle-ci n’honore que trop rarement. Il est heureux que les *Homélies* de Macatre nous soient parvenues pour témoigner de cette forme d’évangélisation chaleureuse et directe.
2. Macaire, *Hom.* 20.
3. Cf. également U. Wickens *Die Missionsreden,* pp. 32—55; E. Schweizer, “Conceming the Speeches in Acts”, dans *Studies in Luke-Acts* (éd. Keck and Martyn), pp. 208 ss.
4. C. F. Evans, “The Kerygma”, dans/. *T.S.,* 1956, pp. 25-41.
5. “Quant aux discours faits par plusieurs personnes soit à la veille de la guerre, soit au cours de celle-ci, il m’était difficile de me souvenir exactement des paroles précises que j’avais moi-même entendues ou qui m’avaient été rapportées. Mais je les ai rapportées selon ce que j’estimais que les orateurs avaient voulu dire en la circonstance, m’efforçant de rester le plus près possible de la nature générale de ce qui avait réellement été dit. ” (Thucydide, *Hist.* 1.22.)
6. II faut se souvenir que Thucydide participa à la Guerre du Péloponèse, qu’il décrit avec une minutie et un talent remarquables. Il se faisait une idée si élevée de la précision qu’il refusait d’écrire sur des sujets trop éloignés de lui dans le temps parce qu’il estimait qu’il était impossible de vérifier le passé. C est la raison pour laquelle il choisit un thème qui lui était contemporain et dans lequel il se trouvait personnellement impliqué. Peut-être en fut-il de même pour Luc! Cf. T.F. Glasson, “The Speeches in Acts and Thucydides”, *Expository Times,* 1965, p. 165.

358

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 73-75

1. *On W'riting History,* 39: “La seule tâche de l’historien est de décrire les choses exactement comme elles se sont passées. ”
2. Thucydide 1.22. Néanmoins, il ne se sentit pas pour autant la liberté de “créer” des événements qui auraient facilité la lecture. Cf. F. Adcock *Thucydides and his History,* pp. 27—42.

,2S Cf. la préface de son *Histoire,* où il déclare clairement qu’il écrit dans l’intérêt de la gloire et de la moralité nationales et ne se préoccupe pas, par conséquent, de faire la distinction entre faits et fables.

1. Cela était très compréhensible. Quand Cicéron évoque ce thème dans le livre II de son *De Oratore,* il se fait simplement l’écho d’une lignée d’historio­graphes hellénistiques allant de Thucydide à Polybe. Après la mort de Thucydide, l’écriture en prose se développa dans trois domaines principaux: les ennuyeuses chroniques (caractéristiques des disciples de deuxième choix de Xénophon), l’art oratoire et la philosophie. La montée de la critique littéraire mit davantage l’accent sur le style que sur l’exactitude, et l’histoire devint en grande partie un exercice de rhétorique aux mains des péripatéticiens. La vérité était subordonnée au désir de créer une prose plus sophistiquée que celle des prédécesseurs. Après tout, Hérodote, le “père de l’histoire” (Cicéron, *De Leg.* 1.1.5), n’avait-il pas emprunté son art aux poètes, et à Homère en particulier? C’est lui-même qui l’admet (Hérodote 2.53; 2.llôss; 4.32). Ce fut Polybe qui remit l’écriture historique sur la voie de la recherche critique de la vérité, et il contribua beaucoup à discréditer l’école hellénistique des historiens-orateurs. Son attaque de Timée de Tauromenium, le pire de tous, est impressionnante *(Hist.* 12.25£—26a). Sa propre intégrité influença d’autres auteurs (latins), notamment Salluste et, un siècle plus tard, Tacite, puis Lucien et Arrien.
2. Cf. l’article d’A.W. Mosley “Historical Reporting in the Ancient World”, dans *N. T.S.,* 1965, pp. 10-26.
3. Plusieurs manuels de sténographie nous sont parvenus. Cf E.G. Turner *Greek Papy ri,* p. 142.
4. Cf. B. Gerhardsson *Memory and Manuscript,* où il souligne l’importance de la mémoire dans l’enseignement hébraïque et l’influence rabbinique dans le Nouveau Testament (trad. fr. condensée in Revue Réformée N° 54, 1963/2).

*™J.TS,* 1956, pp. 25-41.

1. Cf. E.G. Selwyn *The First Epistle of St.Peter,* pp. 33ss, et mon ouvrage *The MeaningofSalvation,* chap. 8, “Salvation in the Early Preaching”.
2. Actes 13:39; 20:28.
3. *Die Missionsreden,* pp. 55-71.
4. 1. Le nombre des sémitismes y est considérable, particulièrement dans les discours des chapitres 1-3 et 10, faisant penser à une infrastructure ara- méenne de ces discours, ce qui tendrait à prouver que Luc utilisa, selon toute vraisemblance, des documents en provenance de la tradition primitive pour les composer. (Pour les références bibliographiques appuyant cette affirmation, se reporter aux notes 146 à 150 de l’ouvrage anglais.)
5. La doctrine des sermons ne reflète pas du tout celle de l’auteur. Luc n’a certainement jamais pensé à Jésus en termes d’“homme accrédité par Dieu”, de “prophète”, de “juste”, de “prince (ou générateur) de la vie”. Sa propre théo­

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 76-79

**359**

logie n’attendait pas que des “temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur et qu’il envoie celui qui vous a été destiné, Jésus-Christ” et son eschatologie était d’un tout autre ordre.

1. L’utilisation de *testimonia* (c’est-à-dire de recueils d’extraits de l’Ancien Testament) est, elle aussi, très significative. Luc nous laisse clairement entendre que c’était là la méthode utilisée par les apôtres pour prêcher l’Evangile aux Juifs; apparemment, il n’y recourt pas lui-même et rien ne permet de croire qu’on s’en soit servi pour approcher les Gentils, qu’ils soient cultivés comme à Athènes ou rustres comme à Lystre. Dodd a démontré à quel point ces citations de l’Ancien Testament sont étroitement mêlées au kérygme qu’il identifie dans les sermons et, sur ce point, personne n’a encore été capable de le contredire sérieusement. J. Dupont *(Etudes sur les Actes des Apôtres,* pp. 271 ss) a plutôt renforcé ses conclusions.
2. II Timothée 1:13.
3. Bo Reicke dans *The Root of the Vine* (éd. A. Fridricksen), pp. 138-143, souligne bien la diversité et l’homogénéité de la prédication primitive.
4. Cf. Actes 13:22; 15:8; Romains 3:21; Hébreux 7:8, 17.
5. Esaïe 43:10—12.
6. Esaïe 44:8.
7. Bien que la racine “témoin” ne figure dans aucun des Cantiques du Serviteur, la notion y trouve cependant une place prépondérante.
8. L’épître aux Hébreux fait souvent allusion au témoignage des Ecritures (par ex. 11:2, 4, 5). Toutefois, ce n’est qu’en 12:1 qu’elle utilise le substantif “témoins”. Et encore, il évoque dans ce cas plus une notion de loyauté que de témoignage personnel.

1421 Timothée 6:13.

1. C’est l’unique passage de l’évangile de Luc où le substantif est utilisé dans son sens spécifique; il va sans dire qu’il apparaît fréquemment dans le livre des Actes.
2. Actes 1:8.
3. Actes 1:6ss.
4. *“Mes* témoins”, Actes 1:8.
5. Actes 22:15; 26:16.
6. Actes 10:39; 5:32ss; 1:22; 2:32; 3:15.
7. Actes 5:31 ss.
8. Actes 10:39 et 41 sont significatifs. Le ministère de Jésus et sa vie de ressuscité font tous deux partie du témoignage rendu par les croyants: la fonction de “pont” de la génération témoin pourrait difficilement être mieux mise en évidence.
9. Actes 22:20; voir aussi 7:56.
10. Actes 22:15; 26:16.
11. Et non pas seulement en Allemagne. D. E. Nineham affirme, sans la moindre des preuves, que “la curiosité historique en tant que telle faisait étrangement défaut à l’Eglise primitive”. *(Studies in the Gospels,* éd. D. E. Nine­ham, pp. 223 ss.)

360

NOTES DU CHAPITRE III, PAGES 79-83

’5« Voir son article mentionné plus haut dans *Z.N.TV7.* XLIX (1958). Cette opinion est si bien ancrée, même parmi ceux qui ne souscrivent plus aux vues de Rudolf Bultmann, qu’Ulrich Wilkens en est réduit à conclure qu’Actes 10 n’a rien à voir avec le kérygme et n’est qu’un exemple primitif de la forme évangélique d’écriture. Mais Graham Stanton n’éprouve aucune difficulté à démontrer que ce chapitre est un exemple authentique de prédication de l’Evangile aux prosélytes du judaïsme.

1. Par ex. 3:19, où la conjonction *bina* souligne que sans repentance il ne peut y avoir de pardon : 10:42; 17:31.
2. Actes 5:30; 10:39; 13:29. Nulle part dans le grec extra-biblique le mot *xulon* (bois) n’est utilisé pour désigner une croix; cela confirme qu’il s’agit d’une référence à la version des *Septante* de Deutéronome 21: 22.
3. Cf. Galates 3:10, 13, et nos pp. 31—32. Notons aussi que c’est le Christ crucifié qui est la source de toutes les bénédictions pour l’homme: le Saint- Esprit (2:33), la justification (13:39), la paix (10:36), l’héritage (20:32), la nouvelle alliance (3:19—26), que nous recevons lorsque nous nous repentons et croyons (16:30; 2: 38).
4. Si nous nous étonnons de ce que Luc n’ait pas établi de façon plus explicite le rapport entre la croix de Christ et le pardon des péchés, nous pouvons alors remarquer l’accent qu’il met sur le thème de *Vimitatio Christi.* Souffrir, pour le chrétien, c’est souffrir avec Jésus (Actes 9:4ss); le Christ meurt, Etienne meurt; souffrir, c’est le chemin de la gloire pour le Maître comme pour le disciple (Actes 14:22; cf. Luc 12:1—12). En soulignant la ressemblance entre la mon du Seigneur et la mort du croyant, Luc ne pouvait guère mettre simultanément en évidence la différence qu’impliquait le caractère expiatoire de la mort de Christ, à supposer — ce qui est peu probable — qu’il l’ait saisie aussi clairement que Paul.
5. Jean 1:7, 8, 15, 19, 32, 34; 3:26.
6. Ce qui n’exclut pas la possibilité d’une tendance polémique dans l’évan­gile de Jean. Il y avait des disciples de Jean-Baptiste à Ephèse (Actes 19: Iss), et on a la preuve que certains Juifs le considéraient comme le Messie. Par consé­quent, il était important pour l’évangéliste de rappeler à ses lecteurs que Jean- Baptiste comptait au rang des témoins de Jésus.
7. 2:22; 5:39; 8:33-58; 19:24, 28, 36; 20:9.
8. 1 5 : 26; 16:13; cf. IJean 5:10.

Par ex. 4:39-42; Cf. IJean 5:9, 10.

’6« C’est ce qui apparaît dans tous les commentaires; cf. par ex. C. K. Bamett, *The Gospel according to St.John.*

1. 1:1, 15, 34; IJean 4:14.
2. 14:6; 8:12; 1:1.
3. 1:29-34, et surtout tout le récit de la Passion.
4. 11:40; 14:8ss; 20:29.

’69 Mais il est si central que le message chrétien peut être tout simplement appelé “le témoignage de Jésus-Christ” (Apocalypse 1:1 ; 2:9; 12:11,17). Parce que la fidélité à Christ peut être synonyme de souffrance et même de mort dans une société qui l’a rejeté et a rejeté ses disciples, le mot *martus* tend de plus en plus à revêtir le sens de “martyr” que nous lui connaissons aujourd’hui (Apocalypse 2:13; 12:11 ss; 6:9).

NOTES DES CHAPITRES III ET IV, PAGES 83-86

361

1. Cette réponse était elle aussi intégralement reliée au groupe de mots *martureô — marins,* ainsi que le démontre W. C. van Unnik dans son article “The Book of Acts, the Confirmation of the Gospel”, dans *Novum Testa- mentum,* 1960, pp. 26—59. Concernant la réponse de Luc à la question: “Comment puis-je être certain?”, cf. mon ouvrage *The Meaning of Salvation,* pp. 125-131.
2. Cf. son chapitre “Eschatology in I Peter”, dans *The Background of the New Testament and ifs Eschatology* (éd. Daube and Davies), p. 395.
3. Bien que fréquent dans le Nouveau Testament et occasionnellement utilisé dans le sens de “s’entretenir de la bonne nouvelle”, il n’a rien du contenu spécifique des trois racines que nous avons étudiées.
4. C’est un terme assez terne, sans précédent vétéro-testamentaire; il est utilisé onze fois dans les Actes et sept fois dans les écrits pauliniens dans le sens de: annoncer la bonne nouvelle de l’Evangile, de Jésus, de la Parole de Dieu.
5. “The United Character of the New Testament” dans *The New Testament in Historical and Contemporary Perspective,* éd. H. Anderson and W. Barclay, pp. 1 ss.
6. Dans *The Unity of the New Testament, Paul and bis Predecessors* et *The Message of the New Testament.*

CHAPITRE IV (pages 85-128)

**La prédication de l’Evangile aux Juifs**

1. *The Fall of Jérusalem and the Christian Church.*
2. *The Enigma of the Fourth Gospel*
3. *The History of fewish Christianity, The Passover Plot* et *Those Incredible Christians.*
4. La *Birkath-ha-minim* ou “bénédiction des hérétiques” semble avoir été dirigée contre les chrétiens juifs. Elle exigeait du Juif fidèle qu’il ajoute la formule suivante à ses prières (cette formule a été revue et corrigée à plusieurs reprises, et on ne peut que conjecturer sur sa forme originelle): “Fasse qu’il n’y ait point d’espérance pour les renégats, et que l’arrogant royaume soit bientôt anéanti, de notre vivant même, que les Nazaréens et les *minim* périssent en un instant et soient rayés du Livre de Vie, et fasse que leurs noms ne soient pas inscrits à côté de ceux des justes. Béni sois-Tu, ô Seigneur, qui humilies les arrogants.” Cf. *b. Berakoth 28 b* et Justin, *Dial.* 16 et 96, ainsi qu’Epiphane, *Haer.* 29.9.
5. Actes 14:15-17.
6. Marc 8:31; 9:11; 13:10.

**362**

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 86-94

1. Matthieu 1:22; 2:15, 17, 23, etc. Matthieu présente Jésus comme la personnification de l’ancien Israël et son œuvre comme l’antitype de l’histoire antérieure à la rédemption. Cf. R. H. Gundry *The Use of the Old Testament En St.Mattbew’s Gospel.*
2. Luc 4:21.
3. Luc 24:44.
4. Jean 19 et 20:9.

” Jean 13:18; 17:12; 18:9.

12Jean 5:39; 10:35s.

1. *Comm. in Joann.* 1.14.
2. *Mysterium Cbristi* pp. 70 s.
3. Actes 2:16. Pierre adopte le type d’exégèse de l’accomplissement *pesber,* auquel nous sommes familiarisés par le *Commentaire d'Habacuc* de Qumrân. “Le motif *pesber* ‘ceci est cela’, en contraste avec le thème ‘ceci est en rapport avec cela’ des rabbins caractérise bien la manière particulière dont les premiers chrétiens traitaient les Ecritures”, écrivait R. N. Longenecker dans son “Cours Tyndale” 1969: “Can we reproduce the exegesis of the New Testament?” p. 26.
4. *La Prédication apostolique,* p. 22. Trad. française G. Passelecq, Ed. Univer­sitaires, 1964.
5. Cf. Actes, ch. 2, 4, 8, 10, 26,28.
6. *Dial.* 1-8.
7. *Dial.* 8.
8. Luc 24:26 s.
9. Actes 6:10.
10. Actes 9:22.
11. Actes 18:28.
12. Actes 17:11.
13. Actes 13:44; 28:23 ss.
14. *Dial.* 142.
15. Origène, *Contre Celse* 1.55.
16. *According to the Scriptures* p. 110.
17. Origène, *Contre Celse* 1.51.
18. 4 Q *Testimonia.*
19. II n’apparaît pas ailleurs dans les écrits de Qumrân.
20. Cf. J. T. Milik *Ten Years of Discovery in the Wilderness of Judaea,* p. 126.
21. Mais l’expression “oint” ou “Messie”, bien que plus spécifique que dans l’Ancien Testament, n’a pas dans les Rouleaux la précision personnelle qu’elle acquiert dans le Nouveau Testament.
22. Milik, *op. cit.,* p. 124. Cf. Ezéchiel 34:24; 37:25.
23. Cf. Esaïe 11:1.
24. Cf. *Test, fudah* 21:2 “A moi, Dieu a donné la royauté, à lui (Lévi) la prêtrise; et il a subordonné la royauté à la prêtrise.”

NOTES DU CHAPITRE IV. PAGES 94-96

363

1. Cette spéculation au sujet de deux “oints” ou “Messies” remonte à Zorobabel et Josué (Agg. 1 : 12ss, Zacharie 4: 14). Elle réapparaît dans le *Test. Ruben* 6.7—12, le *Test. Sim.* 7.2, le *Test. Le'vi* 2.1 1, 8.11 s., dans le *Test. Dan.* 5.10, etc.

*"JB.L.* 1956, pp. 174-187.

1. *I Apol.* 32, 54. *Dial.* 52-54, 120.
2. Cf. O. Betz *What do we know about Jésus?* pp. 88 ss, 100 s.
3. Concernant la question des croyances messianniques de Qumrân, cf. A. R.C. Leaney *The rule of Qumrân and ils Meaning,* pp. 225 ss; G. R. Driver, *The Judaean Scrolls,* pp. 462—486; J. F. Priest, *J.B.L., 1962, pp.* 55ss; J. T. Milik, *op. cit.,* pp. 123—128; M. Black, *The Scrolls and the Christian Origins,* ch. 7, *The Scrolls and Christianity* (éd. M. Black), chap. 4; “Eschatology in the Dead Sea Scrolls”, par John Prike; *The Dead Sea Scrolls and the Early Church* de L. Mowry, ch. 7.
4. Voyez la méthode en cours chez les pharisiens, adoptée par Paul dans Romains 3:10—18; 10:18—21 ; Galates 3:10—13.
5. Le point de vue largement partagé qu’il n’y avait pas de divisions nettes entre les mots et les phrases dans les textes pré-massorétiques est sujet à caution quand on considère certaines inscriptions comme celles de Siloam et les ostraka de Lackish, qui sont bien antérieures aux Massorètes.
6. Cf. p. 86.
7. Actes 2:17-21, 25-28; 4:11, etc.
8. I Pierre 1:10-12; 2:6-8.

47Jean 2:17; 12:15, 38, 40; 19:24, 36s.; cf. 6:45; 13:18; 15:25.

481 Corinthiens 10:1—6; II Corinthiens 3:12—18; Galates 3:16; Ephésiens 4:8-10.

1. I Corinthiens 9:9s. et Galates 4:21—31.
2. *Op. cit.* p. 18.
3. La typologie était une autre méthode très utilisée dans l’Eglise primitive: ainsi elle abonde dans *XEpître de Bamabas* et dans le *Dialogue avec Tryphon.*

R.M. Grant écrivait: “Sans la méthode typologique, il aurait été presque impossible pour l’Eglise primitive de garder son emprise sur l’Ancien Testament.” Il fait également remarquer que si “l’épître aux Hébreux repré­sente l’analyse néo-testamentaire la plus complète de l’Ancien Testament en termes typologiques, il existe de nombreux autres exemples de typologie” et il conclut, non sans exagération, que “la méthode néo-testamentaire d’interpréter l’Ancien Testament était généralement celle de la typologie” *{The Interprétation of the Bible,* p. 36, 39). Cette approche a été récemment analysée par A.T. Hanson dans *Jésus Christ in the Old Testament,* et il est manifeste qu’elle a revêtu une grande importance pour les premiers missionnaires.

L’exégèse midrashique joua un rôle également significatif dans l’approche chrétienne du Juif. Cf. Aileen Guilding, *The Fourth Gospel and Jewish* 11^*orship,* et J.W. Bowker, “Speeches in Acts, a study in proem-and yelammedenu form”, *N. T.S.* Octobre 1967. Selon lui, certains sermons des Actes seraient basés sur le mode juif d’exégèse, tel qu’il était pratiqué dans les homélies au Ier siècle (et ultérieurement) pour mettre en évidence l’enseignement de la Torah lors des leçons données dans les synagogues. Il en existait deux types majeurs: le type

364

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 96-98

préambulatoire, où l’homélie commence par un préambule ou un texte d’intro­duction, et le type yelammedenu qui consiste essentiellement en une réponse aux demandes d’instruction d’un des membres de l’assemblée. 11 conclut qu’il y a des traces de ces deux types dans les sermons des Actes. L’article tout entier est une mine d’informations sur le travail de prédication des premiers missionnaires.

52 Certains étaient manifestement impropres. Le texte de l’Ancien Testa­ment était parfois malmené pour satisfaire à l’interprétation chrétienne: Esaïe7:14 est un cas classique. 11 souffrait souvent d’interpolations; un exemple notoire est l’inclusion de “Le Seigneur règne depuis une croix” dans le texte du Psaume 96, et les Juifs sont sévèrement interpellés par Justin dans le *Dialogue* 72, 73 pour avoir excisé celui-ci et d’autres versets de leurs textes des Ecritures.

Les chrétiens interprétèrent également les livres apocalyptiques à leur manière, à tel point que petit à petit les Juifs cessèrent de s’en servir. Nous n’en voudrons pour preuve que cet extrait de *VOrac. Sibyll.* 5.256—9: “Alors viendra du ciel celui qui a été exalté, dont ils clouèrent les mains sur l’arbre fertile, le plus noble des Hébreux. Un jour, il fera s’arrêter le soleil quand il élèvera sa voix et parlera avec des lèvres pures.” Voilà un cas manifeste où les chrétiens eurent recours à l’hébreu, où Joshua et Jésus sont le même nom: Jésus, l’homme crucifié et ressuscité est identifié au Joshua eschatologique. Le *Testament des Douze Patriarches, IIEsdras* et le *Jos'ephe Slave* subirent le même traitement. La réaction rabbinique fut très dure, comme on peut facilement le comprendre: “Ils n’épargnent ni les marges ni les livres des *minim,* mais ceux-ci sont brûlés” *(b- Shabb.* 13a). R. Meir et R. Jochanan firent toutes sortes de calembours sur le mot *euaggelion.* Ils l’appelèrent tantôt *Aven-gilyon* (commentaires idolâtres), tantôt *Avon-gilyon* (commentaires iniques), stigmatisant ainsi la manière dont les chrétiens interprétaient les Ecritures juives. Cf. *b. Shabb.* 116 *b.*

1. Cf. mon livre *The Meaning ojSalvation,* ch. 3.
2. *Vespasien* 4.
3. *Hist.* 5.13. Cf. également Josèphe. *B.J.* 6.5.4.
4. *P. Tebt.* 276, cité par C.K. Barrett dans *New Testament Background: Selected Documents,* p. 13. Cf. également mon ouvrage *The Meaning of Salvation,* pp. 80s.
5. Concernant la légende de l’authentique Sibylle, cf. Virgile, *Enéide,* livre 6.
6. *Orac. Sybill.* 3.46 ss.
7. *Orac. Sybill.* 3.632-731.
8. Le *Ps. Sal.* 17 est un exemple particulièrement frappant.
9. *Test. Ruben* 6.7.12; *Lévi* 8.13s.; *Nephtali* 8.2s.; *Jos'ephe* 19.11.
10. *b. Sukkah, 52b-,* Midrash *Tehillin* 43.2, etc.
11. Cf. p. 85.
12. II était connu comme le *laheb.* Cf. Driver, *op. cit.,* p. 467, et J. Macdonald, *The Theology of the Samaritans,* p. 353.
13. Concernant la question du Fils de l’homme dans Enoch, cf. mon ouvrage *The Meaning of Salvation* pp. 57ss et la bibliographie mentionnée à laquelle il faut encore ajouter les points de vue de M.D. Hooker *The Son of Man in Mark* et F. H. Borsch *The Son of Man in Myth and History.* La littérature abonde sur ce sujet.

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 98-101

365

1. Bien que II Esdras semble avoir trouvé sa forme définitive au début du IIe siècle, nous n’avons aucune preuve d’interpolation chrétienne, surtout pas dans la vision de l’Homme au chapitre 13 qui a d’étroites affinités avec Daniel 7. L’Homme de la mer, volant sur les nuages du ciel, amenant la Jérusalem céleste et frappant le méchant du feu de la Loi, est une figure messianique de caractère purement hébraïque.
2. 1 *Q-S.* 4.22; 8.4 ss.
3. 1 *QS-* 4.20ss. Leaney, *op. cit.,* p. 156, ne croit pas à une interprétation messianique: Brownlee, dans *B. A.S. O.R.* 1954, pp. 36ss, est d’un avis contraire.
4. 1 *Q.H.* 9.23-27; 2.8; etc.
5. Par exemple Romains 1:3; Apocalypse 5:5; 22:16; Matthieu 15:22, etc.
6. Psaume 110:1 est le texte preuve de l’Ancien Testament par excellence. Jésus en personne le mentionne (Marc 12:35ss).
7. Actes 2:25-36.
8. La question de savoir si oui ou non Jésus avait de lui-même une vision messianique est réglée selon moi par l’inscription sur la croix. La messianité de Jésus ne fut pas un statut inventé par les disciples après la résurrection. En fait, c’est elle qui entraîna sa mort. Il mourut en tant que prétendant messianique.
9. C’est ce qu’affirme Cullmann dans *Dieu et César* et *Jésus et les Révolution­naires de son Temps* (son argument est plus convaincant à propos de certains disciples que pour d’autres).
10. Actes 1:6; Matthieu 19:28; Apocalypse 11:15.
11. La croyance en un millénium terrestre semble avoir relevé de l’ortho­doxie chrétienne de Justin à Irénée, même si tous les deux savaient que certains chrétiens le spiritualisaient. Cf. Justin, *Dial.* 80s.; Irénée *Adv. Haer.* 5.35. Origène stigmatise une vue si grossière de la félicité céleste *(De Principiis* 2.11).
12. Actes 3:20 ss.
13. II est très significatif que la conception d’Irénée du royaume messianique, dérivée de Papias, soit identique à celle de *XApocalypse de Barucb* (39.5). Irénée cite Papias: “Jean le disciple du Seigneur rapportx.. comment le Seigneur enseignait concernant ces temps-là: les jours viendront où les plants de vigne croîtront, chacun portant dix mille branches, et chaque branche dix mille rameaux, et chaque rameau dix mille pousses, et chaque pousse dix mille grappes et chaque grappe dix mille raisins...” (Irénée, *Adv. Haer.* 5.33; cf. égale­ment Eusèbe *H.E.* 3.39). Le fait que cette citation de source apocryphe soit attribuée à Jésus suggère que les dissensions entre farouches nationalistes et chrétiens juifs n’étaient pas aussi grandes qu’on l’a souvent supposé. C’est au sujet de la messianité de Jésus qu’ils n’étaient pas du tout d’accord.
14. Cf. le développement de cet argument dans I Corinthiens 1:23ss.
15. H.J. Schonfield commet cette erreur dans *Tbose Incredible Cbristians,* p. 80. Soulignant avec raison l’aspect politique du christianisme juif primitif, il déclare: “Eux (c.-à-d. les chrétiens) et les Zélotes tombaient sous le coup de la même condamnation: ils étaient les deux faces de la même pièce.”
16. Par exemple Matthieu 24:24 s.
17. Luc 7:16; Matthieu 21:46.

366 NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 102-104

1. Jean 6:14; Marc 6:15; Matthieu 21: 10s.
2. Actes 3:22; 7:37.
3. “Mon Fils, dans tous les prophètes je t’ai attendu, j’ai attendu que Tu viennes, j’ai attendu de trouver mon repos en Toi” *(Fr.* 2 dans Jérôme, *Comm. Esaïe IV,* sur Esaïe 11.2).
4. Ce document fondamental, toujours sous-jacent dans les écrits de Clément, parle constamment de Jésus comme “du véritable prophète”, bien que la connotation eschatologique du titre soit réinterprétée dans un sens gnostique. 11 démontre certainement l’attrait de ce genre de christologie pour le judaïsme syncrétique sectaire.
5. Certains théologiens, tel C. Spicq, ont suggéré que l’épître aux Hébreux était originellement adressée à un corps de prêtres — peut-être ceux-là mêmes qui sont mentionnés dans Actes 6:7. Il est indéniable que la christologie d’Etienne dans les Actes ressemble de très près à celle de l’épître aux Hébreux, ainsi que le démontre W. Manson dans *The Epistle to lhe Hebrews.*
6. Hébreux 7:4-11.
7. Hébreux 7:1-3.
8. Hébreux 7:21.
9. Hébreux 7:26, 24 s., 27.
10. Hébreux 7:25; 10:12ss; 9:28.
11. Cf. A.J.B. Higgins *Jésus and the Son of Man\* R. H. Fuller *The Foundation! of New Testament Christology,* H. E. Tôdt *The Son of Man in the Synoptic Tradition.*
12. L’argument du point de vue opposé, selon lequel Jésus, dans Marc 8:38, se distingue personnellement du Fils de l’homme, semble particulièrement convaincant.
13. La seule exception est Actes 7:56, où Etienne déclare: “Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l’homme debout à la droite de Dieu.” L’allusion à Daniel 7:14 est évidente (et peut-être aussi au Psaume 110:1). Ce texte s’accomplit au travers de l’ascension de Jésus, qui s’apprête à accueillir au ciel le premier martyr. Il est possible également que la référence délibérée de la part d’Etienne à cette appellation que Jésus s’attribuait en propre ait eu une autre signification, ainsi que le suggère W. Manson dans une oeuvre posthume. Selon lui, Etienne fut un des premiers à voir dans Jésus plus qu’un Messie juif — le Fils de l’homme. “Son règne avait une envergure plus large que n’importe quel royaume restitué à Israël. Car le chapitre de Daniel qui parle de la domination donnée ‘à quelqu’un de semblable à un fils de l’homme’ déclare que ‘tous les peuples, les nations' et les hommes de toute langue’ le serviraient (Daniel 7:14). ” *(Jésus and the Christians,* p. 202.)
14. *Galilàa undJérusalem,* pp. 68 ss.
15. Marc 10:45.

98“Erlôser und Erldsung im Spâtjudentum” dans *Deutsche Théologie* 1929, 106 ss.

1. *Legum Allegoria* 1.31 s., *De Mundi Opificio* 134ss.
2. Cf. F. H. Borsch *The Son of Man in Myth and History.*
3. Cf. Philippiens 2:4-10; Romains 5:12ss; I Corinthiens 15:45-47.

102Jean 3:13; 12:23, 31; Cf. Apocalypse 1:13; 14:14.

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 104-108

**367**

1. Hébreux 5: 7ss.
2. Indépendamment de la communauté de Qumrân dont il a été question antérieurement, il apparaît clairement chez Justin *(Dial.* 89 que le concept n’était pas étranger aux Juifs, bien qu’il fût très désagréable). Le Targum sur Esaïe 53 identifie en effet le Serviteur au Messie, mais s’efforce, par le biais d’une exégèse fantaisiste, d’éliminer la réelle souffrance du ministère du Serviteur. Cf. Cullmann *Christologie du Nouveau Testament,* pp. 55 s.

«« Ijg.J. 8.5 ss.

1. Les Juifs se mirent à attacher une signification expiatoire au martyre durant les guerres des Maccabées (II Maccabées 7:37; IV Maccabées 6:27). Les Sectaires de Damas se considéraient d’une part comme souffrant pour les justes et d’autre part comme triomphant des impies dans la bataille finale entre les Fils de la Lumière et les Fils des Ténèbres (“rémunérant les méchants comme il convenait”). Pour leur part, les chrétiens étaient convaincus que jugement et expiation appartenaient exclusivement à Jésus.
2. Cf. Hébreux 10:1 ss. Le système sacrificiel rendait conscient de la réalité du péché, mais ne pouvait pas l’ôter. Comment un agneau ou une chèvre pouvaient-ils extirper la culpabilité morale? Cela ne pouvait se faire qu’au travers d’un agent moral solidaire à la fois de l’humanité pécheresse et du Dieu saint. Jésus fut cet agent et il accomplit cette tâche de réconciliation une fois pour toutes. Tel est l’argument d’Hébreux 10:1—7.
3. Actes 8:34.
4. I Pierre 2:22 ss.

”° Justin, *Dial.* 89.

1. Justin, *Dial.* 90.
2. Cf. pp. 30s., 90.
3. Par exemple *Dial.* 73.

1,41 Corinthiens 1:24.

1. Colossiens 2:15.
2. Actes 2:23s., 31s.
3. Philippiens 2:8-11.
4. W. A. Shotwell démontre dans son ouvrage *Biblical Exegesis of Justin Martyr,* ch. 4, à quel point la méthode d’exégèse de Justin est rabbinique.
5. Justin, *Dial.* 90.
6. Justin, *Dial.* 91.
7. Deutéronome 21:22 s.
8. Actes 5:30s.; 10:39; 13:29.

1231 Pierre 2:24.

1. Galates3:10, 13.
2. U peut bien souligner l’image d’“arbre de vie” dans Apocalypse 22:2, 14, 19. L’arbre associé à la désobéissance et à la chute de l’homme devient l’arbre de la guérison des nations et de leur restauration.
3. Justin, *Dial.* 95.
4. Justin, ZW. 50, cf. 87.

**368**

NOTES DU CHAPITRE IV. PAGES 108-110

1. 11 est intéressant de voir comment un écrivain juif moderne comme H.J. Schonfield avance précisément les mêmes objections que Tryphon contre la divinité de Christ. Cf. *Those Incredible Christians,* pp. 4 1, 48, 56.
2. Cf. P. Pringent *Justin et T Ancien Testament,* ch. 5.
3. Ainsi 2:22: “Cet homme à qui Dieu a rendu témoignage.”
4. Son absence dans l’évangile de Jean fut apparemment remarquée par le scribe qui écrivit *hos egenêthê* (lequel est né) pour *hoi egenèthêsan* (lesquels sont nés) dans Jean 1:13, afin d’introduire ici la doctrine de la naissance virginale. Je ne considère pas “né d’une femme” dans Galates 4:4 comme une référence déguisée à cette doctrine, pas plus que “fils de Marie” dans Marc 6:3, bien qu’il soit possible que ces deux citations reflètent une connaissance de la tradition, du moment que c’était une grave insulte pour un Juif d’être appelé le fils de sa mère.
5. Elle est complètement éliminée dans *The Virgin Birth oj Christ* de J. Gresham Machen et dans *Jésus oj Nazareth* de J. Klausner. Il est appelé Ben Panthera dans une grossière histoire du IIe siècle qui voulait que son père fût un soldat romain. Cf. Origène *Contre Celse* 1.32 et la note de H. Chadwick *in loc.* Au IIIe siècle, Rabbi Eliézer écrivait: “Balaam regarda et vit qu’il y avait un homme, né d’une femme, qui s’élèverait et chercherait à se faire Dieu, et égare­rait le monde entier.” C’est pourquoi Dieu donna le pouvoir à la voix de Balaam afin que tous les peuples du monde puissent entendre, et il déclara: “Prenez garde de ne pas vous laisser séduire par cet homme, car il est écrit, Dieu n’est pas un homme pour mentir. Et s’il dit qu’il est Dieu, c’est un menteur; il vous trompera en prétendant qu’il s’en ira et qu’il reviendra à la fin.” *(Yalkit Shimeoni* 725, cité par Klausner, *op. cit.,* pp. 34 s.) Il y eut d’autres allusions antérieures à celles-ci. R. Shimeon ben Azzai déclarait, au début du IIe siècle: “J’ai découvert un rouleau généalogique à Jérusalem qui établit qu’‘un tel’ (communément utilisé pour Jésus dans le Talmud) est le fils bâtard d’une adultère.” (/». *Yeb. 49 a.)*
6. Philippiens 2:11; I Corinthiens 12:2. Cf. O. Cullmann *Les premières conjessions de foi chre'tiennes.*
7. Par exemple Actes 2:36.

1351 Corinthiens 16:22; *Didachë* 10.6.

1. Qu’une interprétation minimisante de ‘mar’ soit impossible dans l’exclamation “Maranatha” ressort clairement du fait qu’il est utilisé dans une invocation. Bien qu’on puisse s’adresser à un Rabbi vivant comme à un ‘Mar’, la forme est inconcevable pour un Rabbi défunt. Quand les chrétiens priaient Jésus d’être présent au milieu d’eux comme ‘Mar’, ils ne voulaient dire rien moins que ‘Seigneur’. Cf. Cullmann *Christologie du Nouveau Testament,* pp. 180ss.
2. Marc 1:11.
3. Marc 12:6.

Marc 14:61-65.

1. *ü^hat do ive know about Jesusl* pp. 88 ss.
2. Romains 1:4; Actes 2:36. Dans d’autres cercles, on considérait le baptême de Jésus comme authentifiant sa filialité. Ceci semble avoir été le point de vue de Marc et du Texte Occidental de Luc: “Tu es mon Fils; aujourd’hui je t’ai engendré.” Cette lecture séduisait les chrétiens juifs et elle est évoquée par Tryphon *(Dial.* 88 et 103, ce dernier citant plus précisément Luc 3:23).

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 111-115

369

1. Les deux citations proviennent du Fragment I, qui se trouve dans le *Comm. Esaïe IV,* sur Esaïe 11: 2 de Jérôme.

14î Fragments 1 et 4 dans *Haer.* 30.13,2 et 7 d’Epiphane.

144 Cette tendance docète était presque inévitable en raison de l’impossibilité où se trouvaient les Ebionites d’accepter Jésus comme étant la plénitude de Dieu.

’45 Jean 1: 33 s.

1. Jean 3:34.
2. *Dial.* 48 et 87. Justin soutient dans le dernier chapitre que le Saint-Esprit, qui parlait habituellement au travers des prophètes, a cessé cfe le faire puisqu’il repose dans sa plénitude sur Jésus. Par conséquent, les Hébreux n’ont plus de prophètes, ce sont les chrétiens qui ont hérité du ministère de prophétie.
3. Cf. chapitre IV, note 4. L’introduction de cette malédiction sur les *minim* est attribuée à Siméon le Petit aux environs de l’année 85. Justin *{Dial.* 16 et 96) fait apparaître qu’elle affecta grandement les relations entre Juifs et judéo- chrétiens.
4. Cf. I Pierre 2:9,10; Galates 6:16 et l’*Epitre de Bamabas, in toto.*
5. Romains 2:28.
6. Cf. le développement de l’argument dans Romains 9 et Actes 7.
7. Galates 6:16.
8. Actes 2:38; 3:19; 4:10ss; Romains 9:1-3.

134 Romains 11:15 ss.

1. Cf. Matthieu 13:14; Jean 9:39; 12:40; Marc 4:12; Actes 28:25-27; H Corinthiens 3:14; 4:4; Ephésiens 4:18; Justin, *Dial.* 12 (où il est faussement attribué à Jérémie). Esaïe 53:1 était utilisé dans un sens apologétique par les chrétiens pour la même raison (Jean 12:38; Romains 10:16).
2. *Dial.* 11.
3. “Israël”, dans l’usage chrétien primitif, semble toujours se référer soit aux Juifs *in toto* (ex. Actes 2:22; 3:12), soit à l’Israël croyant, aux privilèges duquel participent les Gentils (Ephésiens 2:12; Luc 7:9) bien qu’il existe toujours une priorité résiduelle pour le Juif; voyez aussi I Corinthiens 10:18.
4. Romains 2:28; I Pierre 2:9,10; Hébreux 13:10.
5. Apocalypse 2:9; 3:9. Comparer l’attitude face aux Juifs dans le qua­trième Evangile.
6. Justin, *Dial.* 59, 60; Tertullien, *Adv.Judaeos, in toto.*
7. *Vents Israël,* p. 104.
8. *Dial.* 114.97.
9. Par exemple Matthieu 1:18. Dans le Psaume, c’est Jahvé qui délivre Israël de son péché, tandis que dans l’interprétation chrétienne de ce verset ce rôle est attribué à Jésus.
10. *Adv. Haer.* 3.21.
11. Le problème des origines et des révisions de la version des *Septante* est cependant très complexe. Cf. S. Jellicoe, *Tbe Septuagint and Modem Study* pp. 29-70.

370

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 115-120

>66 *Dial.* 29.

1. *Bamabas* 9.
2. *Bamabas* 8.
3. *Apol.* 14.
4. *Op. rit.* p. 69.

*>7' Dial.* 10.

1. Galates 3:21.
2. Galates 3:24.
3. Dans Romains et Galates: cf. Actes 15: 5.
4. Actes 15:1.
5. Galates 6:13. Un point discuté par Johannes Munch dans *Paul and tbe Salvation of Mankind.*
6. Cf. Philippiens 3:2ss.
7. *Philad.* 6.
8. Romains 7:12.
9. Romains 7:7.

’81 Romains 3:21 ; Galates 4:21 ss ; 3:22.

’82 Galates 3:17.

1. Galates 3:13 s.
2. Galates 3:28.
3. Romains 3:19—20; Galates 3:10.
4. Galates 3:11s.
5. Par exemple Actes 16:3; 21:24s. Il refuse les actes cultuels de ce genre si on en fait des critères de salut, mais il est prêt à s’en servir dans l’intérêt de la charité chrétienne lorsqu’il n’est pas question qu’ils soient considérés comme essentiels. Son attitude à propos des viandes sacrifiées aux idoles, telle qu’elle apparaît dans Romains 14,1 Corinthiens 8 et 10, englobe le même principe.
6. I Corinthiens 9:20 s.
7. Romains 7:4.
8. II Corinthiens 3 *in loto.* L’Esprit a remplacé la Loi en l’accomplissant: l’alliance a été intériorisée.
9. Cf. 1 Corinthiens 9:21.
10. Romains 10:4.
11. Galates 5:14; 6:2.
12. Actes 15:10ss.

1951 Pierre 4:8.

1. *Bamabas* 14.
2. *Dial.* 16,18, 20, 30,40-46.
3. II est certain que le judaïsme de la Diaspora spiritualisa de très nombreux éléments; mais cela n’affectait pas des points aussi névralgiques que ceux que les chrétiens attaquaient.

Marc 14:58; Jean 2:19; cf. Actes 15:16 et II Samuel 7:13 s.

NOTES DU CHAPITRE IV, PAGES 120-128 371

1. Marc 10:45.
2. Marc 1:44.
3. Marc 7:18 ss.
4. Actes 6:11, 13s.
5. “Sanctuary and Sacrifice in the Church of the New Testament”, *J. T.S.* 1950, pp. 29 s.
6. Romains 14:5 s. Concernant l’observation du sabbat dans le christia­nisme, cf. W. Rordorf, *Sunday.*
7. Hébreux 8:13.
8. L’auteur aurait pu développer bien plus encore au chapitre 3 le thème des quarante ans dans le désert, celui du remplacement de l’alliance au chapitre 8, et celui de l’inefficacité du prêtre vacant constamment à son sacrifice au chapitre 10!
9. *Dial.* 16.
10. *Ep. à Diognète* 3 et 4.
11. *Philad.* 6.
12. *Barnabas* 9.
13. *Barnabas* 4.
14. *Barnabas* 9.
15. *Dial.* 47.

*215 Homélie* sur le Psaume 36:1.

1. Particulièrement dans l’Apocalypse, mais également dans les écrits les plus anciens du Nouveau Testament, comme I Thessaloniciens 2:15ss.
2. Cf. p. 35.
3. Suétone, *Claudius* 25.
4. Matthieu 10:23; Marc 9:1.
5. Actes 8 et 13.
6. Actes 19:13 ss.
7. *b. Abod. Zar. 21b.*
8. Af. *Sanhédrin* 10.1.
9. Pareillement A.H. McNeile dans/AL., vol XLI, pp. 122ss.
10. Cf. H.J. Schonfield *The History ofJewisb Christianity,* pp. 79 s.
11. Actes 6:8,10.
12. Jacques 2:10.
13. *Hom. in Num.* 10:2.
14. *R. EJ.* LXXI, p. 190.

*230j. Taan.* 4.2. Cf *Gen. R.* 56.10.

*231 The Conflict of the Church and tbe Synagogue,* p. 120, auquel je dois plusieurs des références mentionnées plus haut.

372

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 129-133

CHAPITRE V (pages 129-170)

**L’évangélisation des Gentils**

’ Des chapitres comme Actes 15, Galates 2, Ephésiens 2 montrent à quel point le débat fut ardu. Concernant l’universalisme implicite dans l’offre de salut faite par Jésus, cf. Jeremias *Jésus et les Païens,* et pour une bonne évaluation de la controverse juive primitive, cf. F. V. Filson *Three Crucial Décades,* ch. 5.

1. Galates 4:4; Jean 4:22.
2. Jean 4:42, en continuation de l’offre de salut faite aux croyants non juifs dans la deuxième partie du livre d’Esale et illustrée par la montée de l’activité missionnaire des Juifs pendant le Ier siècle avant et le Ier siècle après J.-C.
3. Actes 1:8.
4. Une biographie en tant que telle est aussi peu dans ses intentions dans les Actes que dans son évangile.
5. Actes 26:31.
6. Pour déterminer ce schéma dans les Actes, cf. l’article de C. H. Turner “Chronology of the New Testament” dans le *Dictionary of the Bible* /de Hasting, p. 241.
7. Actes 11:20.
8. Cf. F. M. Abel *Histoire de la Palestine I,* pp. 363—380.
9. Cf. Josèphe, *B.J.* 7.3.3. et Edersheim *Life and Times ofJésus the Afessiab,* vol. 1, p. 74.

*” Satires* 3.62ss, cf. Properce, *Carm.* 2.21.

1. Josèphe *B.J.* 7.3.3.
2. *St. Paul and the Churcb of Jérusalem,* p. 156.
3. *History of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab Conquest* et *Ancien/ Antioch.*

15 G. Downey, *Ancient Antioch,* ch. 10.

’6 Le *Kyrios* d’Actes 11:20 est probablement significatif. Cf. p. 133.

*17 Conformément aux Ecritures,* et *La Prédication apostolique et ses développements.* Cf. ch. 3.

*’8 The Beginnings of Cbristianity,* vol. 4, p. 128 s.

19 Bien qu’il exagère les différences entre ces trois approches, il ne commet pas l’erreur de J. A. T. Robinson dans *Twelve New Testament Studies,* ch. 10, qui affirme que Actes 3 et 7 contiennent “la christologie la plus ancienne de toutes”, selon laquelle même après la résurrection, Jésus serait resté simplement le Christ-élu. Une telle christologie n’existe pas. Pâques fut toujours la clé de sa Seigneurie. “Quel événement postérieur à Pâques pourrait avoir suggéré la transformation d’une foi “embryonnaire” en Jésus en sa plénitude messia­nique?” C’est la question que pose le professeur Otto Betz dans un article

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 134-136

373

concernant “The Kcrygma of Luke” dans *Interprétation,* avril 1968, p. 143. Cf. sa réponse dans le même article à l'énigme de la christologie particulière d’Actes 3 et 7.

1. Cf. A. D. Nock dans *Essays on tbe Trinity and Incarnation,* éd. A.EJ. Rawlinson, p. 85 ss; W. Bousset, *Kyrios Christos* et O. Cullmann *Christologie du Nouveau Testament,* p. 169 à 205.
2. I Corinthiens 8: 6.
3. Cf. Suétone, *Domit.* 13 concernant la déclaration de Domitien. *Mart. Poiyc.* 8.2 est également significatif, lorsqu’il est demandé à Polycarpe: “Quel mal y a-t-il à dire *Kyrios CaesarT'.*
4. De même I Corinthiens 12:3; Philippiens 2:9; Romains 10:9.
5. Quand les lecteurs non juifs de la version des *Septante* voyaient le nom Kyrios dans un passage de l’Ancien Testament, ils étaient enclins à penser à Jésus. Cette façon de réinterpréter les références au Seigneur de l’Ancien Testa­ment et de les appliquer à Jésus se retrouve dans le Nouveau Testament lui-même. Par ex. Hébreux 1:8, 10; Philippiens 2:10. Toutes les fonctions de la Divinité, créant, jugeant, sauvant, étaient attribuées à Jésus. “Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité.” (Colossiens 2:9)
6. Cf. *Carmen Christi* de R. P. Martin où il soutient que la suprématie de Jésus sur le Destin et les forces démoniaques est un des thèmes principaux de Philippiens 2:4—11 et, en plus, un thème qui exerça une grande fascination sur l’homme grec, dont le problème n’était pas tant le péché que la peur *(Angst).* Dans les cours de T. W. Manson *On Paul and John,* on retrouve précisément ce point de vue, et, de même, O. Cullmann identifie les “autorités” de Romains 13: Iss aux puissances démoniaques. Cependant, on aurait tort d’adopter le point de vue de Martin de façon trop exclusive. Il est suffisamment clair, à la lumière du livre des Actes et de I Corinthiens 15: Iss, que l’accent dans la mission auprès des Gentils portait avant tout sur la délivrance du péché. Sa conclusion n’en est pas moins justifiée et très pertinente pour la société contemporaine.
7. Actes 17:7 et 16:21. Cf. Sherwin-White, *op. cil.* p. 75ss, qui étudie atten­tivement les accusations mais, fait curieux, ne les relie pas avec la proclamation “d’un autre roi”. En lieu et place, il souligne l’appel des Philippiens à la nature non romaine de la nouvelle religion. Cela me paraît être assez mince, compte tenu de la prédominance des religions non romaines au Ier siècle, en particulier dans les rangs de l’armée; les coloniaux de Philippes devaient être des soldats à la retraite.
8. Marc 10:15-26.
9. Otto Betz le perçoit clairement : “ Pourquoi le message apostolique concernant Christ peut-il être identifié avec le kérygme du royaume de Dieu? Parce que le Royaume est révélé au travers de Jésus le Christ et le Sau­veur de l’Humanité” (“The Kerygma of Luke” dans *Interprétation,* avril 1968, p. 144 s.).

291 Corinthiens 9:22.

1. “Ail things to ail men” dans *New Testament Studios* 1954, p. 261-275.
2. Cf. I Corinthiens 1:26ss; 7:21; Colossiens 3:22ss.

374 NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 136-137

1. “Un esclave est un outil vivant, tout comme un outil est un esclave inanimé” (Aristote, AT?. *Eth.* VIII). Le conseil de Caton: “Vends les bœufs fatigués, le bétail taré, les vieux outils, le vieil esclave, l’esclave maladif, et tout ce qui est inutile” *(De Agricultura,* 2.7). Cf. également Juvénal, *Satires* 14.16-22. L’étude des papyrus montre que telle était l’attitude qui prévalait à l’égard des esclaves. Arabarchos accepte Thermoutharion et l’invalide Heraclorus “avec les futurs enfants esclaves qui en naîtront” *(Select Papyri* Loeb) 1.51 tandis que le soldat Dryton laisse à ses proches “deux femmes esclaves et une vache à parta­ger en toute égalité” *(pp. cit.* 1.83). La vache et l’esclave sont exactement sur le même pied. Il y eut naturellement quelques remarquables exceptions ainsi qu’en atteste les *Select Papyri* 1.85 de Loeb.
2. Le statut légal s’améliora graduellement. La *Lex Petronia* interdisait que l’on vende des esclaves pour les combats avec les fauves, tandis que la *Lex Ae/ia Sentia* régularisait la procédure d’affranchissement. Adrien et ses successeurs firent beaucoup pour améliorer la condition de l’esclave. La nouvelle législation était due en grande partie non pas à l’influence des chrétiens, mais à celle des philosophes stoïciens comme Sénèque et Epictète, qui s’infiltra petit à petit dans les couches supérieures de la société. Pour sa part, Sénèque reprit la devise de Térence dans son célèbre *homo sum; humani nibil a me alienum puto (Epîtres* 95.33), ou son *homo sacra res humani (Epîtres* 95.33).
3. Colossiens 3:11 ; Galates 3:28.
4. Cf. Ephésiens 6:5—8; et *Didache* 4: “Tu n’opprimeras pas dans ton amertume ton esclave ou ta servante qui espèrent dans le même Dieu, de crainte qu’ils ne cessent de craindre le Dieu qui est au-dessus de vous deux.” Ignace *(Polyc.* 4) enseigne la même attitude aimable (mais pas sentimentale) envers des esclaves et nous laisse deviner qu’assez fréquemment les fonds de l’Eglise étaient utilisés pour les affranchir, sans pour autant que les esclaves puissent le considérer comme un dû. Du temps des *Constitutions Apostoliques,* la libération des esclaves était considérée comme une vertu chrétienne (4.9). Cf. également / *Clem.* 55, Tertullien, *Apologet.* 39. Concernant l’influence que le christianisme eut sur les propriétaires d’esclaves, cf. Clément d’Alexandrie, *Protreptique,* 10.
5. Ils participaient à la même Agape, aux mêmes éléments de la Sainte Communion; esclaves et hommes libres affrontaient le martyre ensemble. Blandine en Gaule et Félicité en Afrique étaient toutes deux des esclaves. Il est possible que certains *collegia* païens n’aient pas fait de distinction entre esclaves et hommes libres *lors des rencontres (cf.* Dessau *I.L.S.* 4203, 4215) “mais h majorité des esclaves semble avoir appartenu à des *collegia* composés essentielle­ment d’esclaves et d’affranchis.” (R. H. Barnow *Slavery in the Roman Empire,* p. 166).
6. Cette lettre fut écrite par un certain Aurelius Sarapammon à son ami aux environs de 298 de notre ère et témoigne bien qu’une attitude inhumaine envers les esclaves était encore bien vivace à cette époque dans la société païenne. Cf. également *Pap. Par.* 10, dont le texte figure dans l’ouvrage de C.F. D. Moule *Colossians and Pbilemon* (Cambridge Greek Testament), p. 34 ss.
7. Cf. *The Meaning of Salvalion,* p. 167s.
8. *The Greeks* (partie, p. 220 ss).
9. *Roman Women.*

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 137-138

375

4« Cf. p. 26.

1. Luc 23:49; Jean 19:25.
2. Actes 18:2, 26; Actes 16: 14ss; Romains 16:1; Philippiens 4:2, 3; Origène *Contre Celse* 3.55.
3. Actes 6:7; Luc 8:3; Actes 13:1. Cf. Deissmann, *Bible Studies,* p. 301 ss concernant la signification de cette relation.
4. “L’expression ‘étrangers de Rome’ figure dans des parallèles épigra­phiques comme un terme technique concernant des affaires constitutionnelles, à propos des citoyens romains résidant dans un endroit particulier et agissant en accord avec le corps public local.” (E. A. Judge *op. cit.* p. 55.)
5. Sergius Paulus, le proconsul de Chypre, crut la prédication de Paul. Sa fille également semble s’être convertie. Cf. l’inscription et le commentaire de W.H. Ramsay dans *The Bearing of Recent Discovery on the Tru stwortbiness of the New Testament,* pp. 150—173. Il est très probable que l’épouse du proconsul d’Asie qui condamna Ignace à être jeté aux fauves ait elle-même été une chrétienne. Il envoie ses salutations à *ten tou epitropou* ce qui ne peut que signifier “la femme du gouverneur” si Epitropus n’est pas le nom d’un individu *(Polyc.* 8).
6. *Epîtres* 10.96.
7. Cela semble découler des témoignages combinés de Dion, de Suétone et de l’archéologie. Dion écrit (67:14): “Et la même année (95 après J.-C.), Domi- tien frappa entre autres le consul Flavius Clemens, bien que celui-ci fut un de ses cousins et ait épousé Flavia Domitilla qui était également parente de l’empe­reur. Tous deux furent accusés d’athéisme, une accusation sous le coup de laquelle tombèrent un grand nombre de ceux qui avaient embrassé des usages juifs. Certains d’entre eux furent mis à mort, d’autres furent spoliés de leurs biens. Domitilla fut exilée à Pandateria, mais Glabrio, qui avait été consul en même temps que Trajan, fut mis à mort, ayant été accusé du même crime que la plupart des autres et en particulier de s’être battu comme gladiateur contre des fauves.” Et il relate l’histoire de la lutte d’Acilius Glabrio avec le lion et les suites de celle-ci. Cf. plus loin, p. 256s. Le récit de Suétone est le suivant: “Enfin, il y avait Flavius Clemens, son propre cousin, un homme de la plus méprisable des paresses, qui avait désigné publiquement ses fils pour lui succé­der, alors qu’ils étaient encore en bas âge... c’est lui que Domitien fit exécuter sous les plus sombres soupçons, à peine son consulat avait-il expiré. ’ *(Domit.* 15.)

La référence à la “paresse” de Clemens (c.-à-d. sa mauvaise volonté à entrer pleinement dans les affaires publiques de l’Etat romain païen) ajoutée à l’accu­sation “d’athéisme et de juiverie” suggèrent fortement qu’il s’agissait d’un chrétien. Cf. la défense indignée contre de telles accusations dans Minucius Félix *(Oct.* 8) et Tertullien *(Apologet.* 42), ainsi que les notes de G. W. Mooney à ce sujet dans son *Suetonius* p. 580 s. Notons que Dion ne fait jamais de différence entre chrétiens et Juifs, et il peut fort bien s’être trompé en mentionnant Pandateria plutôt que Pontia (Cf. Eusèbe, *HE* 3.18) comme lieu d’exil de Domitilla. Eusèbe déclare clairement qu’elle fut exilée pour “son témoignage chrétien”. Cette allégation est confirmée par la découverte d’une remarquable inscription dans le Cimetière de Domitilla: *Flaviae Domitillae Vespasianineptis eius bénéficia hoc sepulchrum meis libertis libertabus posait.* Cf. le point de vue de G. Edmundson dans ses Bampton Lectures *Tbe Cburcb in Rome in the First Century,* Appendix F.

376

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 138-140

1. Cf. Tacite, *Annales* 13.32 et notre p. 254.
2. Suétone, *Dornit.* 10 et la note de Mooney.
3. *Mand.* 10.1.
4. Plus le stoïcien était noble, plus il reconnaissait son inaptitude à vivre justement. Sénèque prit conscience que “le mal a son siège en nous, dans notre être intérieur” et l’étonnante déclaration d’Ovide *"video meliora proboque, détériora sequor”* (Je discerne la meilleure voie et je l’approuve, mais je suis la pire) doit avoir été approuvée par bon nombre de ceux qui se rendaient compte que leur vie ne pouvait pas s’accorder avec leur idéal.
5. Actes 13:12.
6. A.D. Nock fait le commentaire suivant: “Le christianisme satisfaisait à la fois les aspirations religieuses et philosophiques de l’époque. Il offrait un culte qui... partageait avec d’autres l’avantage de présenter concrètement les moyens de salut. Mais il était supérieur, en ce que le Sauveur n’était pas uniquement une figure attirante, mais également un personnage historique récent investi de h divinité. Il était supérieur en ce que le salut qu’il offrait était une libération de la puissance du mal moral (...). Jésus n’était pas confiné au seul territoire de la Judée. Mithra fut et resta perse: Jésus était universel. Là encore, la foi nouvelle satisfaisait le désir de (...) *gnôsis,* la connaissance spéciale, l’union avec le divin, l’illumination et tout ce qu’elle implique; elle réussissait également à la combiner avec une conception personnelle de Dieu qui faisait souvent défaut dans les cultes hellénistiques. *(Essaye on the Trinity and Incarnation.,* éd. A.E.J. Rawlinson, p. 154).
7. Ainsi Tertullien pouvait s’écrier: “C’est la commisération qui nous anime pour les plus pauvres, et notre pratique de la charité qui nous flétrissent aux yeux d’un grand nombre de nos adversaires. Regardez seulement, disent-ils, regardez comme ils s’aiment les uns les autres (alors qu’eux-mêmes sont dévorés par la haine). Regardez comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres (alors qu’eux-mêmes sont plutôt prêts à s’entretuer). Ainsi ce que disent les Ecritures est devenu réalité: ‘A ceci le monde saura que vous êtes mes disci­ples, si vous vous aimez les uns les autres’.” *(Apologet.* 29.)
8. I Corinthiens 1:18-31.
9. Mais une sagesse qui est un *mustêrion,* qui implique un abandon de soi (I Cor. 2:6ss), une sagesse qui ne peut pas être percée par l’intelligence humaine mais ne peut être reçue que par la foi dans le crucifié: Justin, en dépit de ses affirmations selon lesquelles le christianisme est la seule véritable philosophie, reconnaît qu’elle ne peut être perçue que grâce à une faculté spéciale venant de Dieu. C’est pourquoi il prie pour que Dieu ouvre les yeux de ceux qui sont aveuglés, d’une part par le moyen de scs arguments intellectuels et d’autre pan par les preuves scripturaires qu’il avance. Il “fait tout ce qu’il peut” en apolo­gétique, mais “il ajoute la prière que tout homme partout puisse être compté digne de la vérité” (// *Apol.* 15). C’est ce qu’il exprime très clairement dans le *Dial.* 7, où il écrit: “Priez pour qu’avant tout les portes de la lumière vous soient ouvertes; car ces choses ne peuvent pas être perçues ou comprises par tous, mais seulement par ceux auxquels Dieu et son Christ ont imparti la sagesse.”
10. Cf. Andresen, *Z. N.TW.* 1952-3, pp. 157-195.

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 140-143

377

1. Cf. G. Bardy “Saint Justin et la philosophie stoïcienne”, *Revue des Sciences religieuses,* 1923, pp. 493 ss.
2. Cf. E. R. Goodenough *The Theology of Justin Martyr.* Le moyen-platonisme incluait autant de doctrine stoïcienne que possible. Concernant l’influence possible de Philon sur Justin, cf. H. Chadwick dans le *B.J.R.L.* Mars 1965, pp. 275 ss.

*« I Apol.* 5.

*62 Dial.* 8.

*Dial.* 1.

*“ Dial.* 8.

1. On soupçonne que ces derniers étaient plus nombreux que les premiers. Etre participant d’un culte à mystère pouvait être fort onéreux.
2. *De Morte Peregrini* IL
3. Apulée *Met.* 1 1, 23, *Pap. Par.* 43.
4. *Pap. Oxyr.* 110.523, cf. A. B. Cook *"Zeus"* I., pp. 651 ss et l’article de A.D. Nock dans *Essays on the Trinity and Incarnation,* éd. A.E.J. Rawlinson, pp. 120-138.
5. Les chrétiens de Corinthe ne l’étaient certainement pas. Cf. I Corinthiens 3: Iss et 11:27.

70Tatien représente un cas intéressant: il fut initié aux mystères, mais il en fut dégoûté par leurs obscénités: dans les mystères d’Eleusis, par exemple, l’initié devait se livrer à des attouchements sur une représentation des parties génitales de Demetcr.

1. Cf.Juvénal, *Satires* 13.46—52, 15.36—8, 2.149-59, 1.85s.
2. On était persuadé que la prospérité de la communauté dépendait étroite­ment des sacrifices offerts aux dieux de l’Etat. Cf. Horace, *Od. 4.*15 et Virgile, *Egl. 4. Le* refus des chrétiens de participer à ces sacrifices ne pouvait être consi­déré que comme un acte de sédition. Cf. p. 36.
3. Cf.Juvénal, *Satires* 13.90-96; 6.489; 9.22-24; 6.536-41.
4. Cf. Juvénal, *Satires* 9.137ss; 2.124s; 6.445s.
5. *Satires* 4.71 ; 6.115.
6. *CIL.* 10.5382, dont la traduction est la suivante: “Cette offrande à Cérès Junius Juvenalis... prêtre de Vespasien divinisé, voué et dédié à ses propres frais.”

*77Satires* 3.143s, 10.23s, 295ss, 12.48ss, 13.130ss, 14.173ss. L’importance que Juvénal accorde à ce sujet, confirmée par les fouilles d’Antioche, prouve à quel point était répandue la tendance de vénérer des idéaux et des qualités morales plutôt que les anciens dieux qui les personnifiaient si imparfaitement. 11 est facile de se représenter comment l’œuvre d’évangélisation a pu s’épanouir dans ce climat. Tout ce à quoi on pouvait aspirer avait été réalisé dans la personne historique de Jésus de Nazareth.

78Jtf//w3.318ss; 12.1-9.

79 Actes 14:8ss.

378

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 143-145

1. Peter Green, dans sa traduction anglaise de Juvénal aux Editions Pinguin, fait le commentaire suivant: “Dans sa célèbre sixième Satire contre les femmes, ce n’est pas tant la licence elle-même que Juvénal objecte réellement, mais bien plutôt la rupture des classes et des conventions... On a le sentiment qu’il ne voyait rien de mal à échanger des partenaires en petits groupes, pour autant que les choses se fassent discrètement.” *(Juvénal, The Sixteen Satires,* p. 25).
2. Par exemple I Timothée 2: 2.
3. H Pierre 1:3.
4. *Ibid.,* II Timothée 3:5.

MTite 1:1.

1. II Pierre 1:7.
2. Cf. pp. 216ss.
3. Cf. Justin, *I Apol.* 14, par exemple, ou *\'Ep. à Diogn.* 10, et Athénagore, *Suppl.* 35.
4. Cf. la cohésion et l’amour qui caractérisaient l’Eglise de Jérusalem ou celle d’Antioche citées en exemple (Actes 2:41—47; 13: Iss). Cf. également I Corin­thiens 13 et 14:24s.
5. Cela constitua toujours une partie importante du message. Cf. Actes 17:31; 24:25; Romains 2:4s, etc. L’accent s’intensifia au IIe siècle et fut illustré par l’étonnant détachement des confesseurs chrétiens dans leur complète maîtrise de la peur. Cf. *Mart. Polyc.* 11; Justin, / *Apol.* 68; *II Apol.* 11, 14; Athénagore, *Suppl.* 12, *Ep. Bam.* 21, etc.
6. Marc 1:34, 39; 3:15, etc. Luc 8—11 *passim.*
7. Cf. Origène, *Contre Celse* (dans l’édition anglaise de H. Chadwick, voir particulièrement l’introduction, pp. XVI—XXU).
8. Cf. T. R. Glover *Conjlict of Religions in tbe Early Roman Empire,* pp. 95 ss, pour une excellente étude des démons dans Plutarque.
9. Tatien, *Orat.* 29.
10. Tatien, *Orat.* 9, où *planêton* est utilisé dans le sens de “trompeur” et non pas d’“ errant”.
11. *Dial.* 30.

*Dial.* 30.

97 Colossiens 2:15. En effet, Paul est convaincu que si les mauvais esprits avaient connu la puissance que Christ exercerait au travers de l’apparent échec de sa crucifixion, ils ne se seraient jamais alliés pour le supplicier. Cf. I Corin­thiens 2:8 et *Dieu et César* de O. Cullmann.

98II était étroitement rattaché aux démons. Cf. Tatien, *Orat.* 9. “C’est ainsi que sont tous les démons; ce sont eux qui ont établi la doctrine du Destin.”

1. On dit que c’est pour cette raison que l’empereur Tibère abandonna le culte des dieux (Suétone *Tiber.* 69): “Il manquait de profonde considération pour les dieux et de tout autre sentiment religieux, sa foi dans l’astrologie l’ayant persuadé que le monde était tout entier gouverné par le Destin.”

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 146-148 379

1. Cf. R. P. Martin *Carmen Christi,* p. 308 pour les détails, et P. Wendland “Hellenistic Ideas of Salvation in the Light of Ancient Anthropology” dans *A.J.T* 1913, pp. 345ss.
2. Cf. Apocalypse, ch. 5.
3. *Op. cit.,* pp. 310s.

105 Ignace, *Ephésiens,* 19.

,wCf. pp. 131-132.

1. Nous voyons la victoire sur la magie remportée par le Christ ressuscité dans Actes 19:13ss et 8: 18ss. Les magiciens durent reconnaître qu’ils avaient trouvé leur maître. Le christianisme était en tout point supérieur à leur art. Plutôt que d’essayer de dominer les puissances de l’inconnu par des charmes, les chrétiens les dominaient par leur soumission au Seigneur de l’univers. La puissance du nom de Jésus était si évidente que même les Juifs s’en servirent comme d’un charme. Cf. plus haut, pp. 126s. En outre, on le retrouve dans le Papyrus Magique de Paris, qui constitue un fantastique amalgame d’éléments juifs, grecs et égyptiens. L’impact de l’Evangile fut si grand que les gens d’Ephèse se convertirent, exaltèrent le nom de Jésus comme Seigneur, abandon­nèrent leurs pratiques occultes et brûlèrent leurs livres de magie — un autodafé qui leur coûta quelque cinquante mille pièces d’argent. “C’est ainsi que la parole du Seigneur croissait en puissance et en force.” D’un autre côté, il ne se passa guère de temps avant que la magie ne s’infiltrât dans le christianisme. Déjà chez Ignace, on perçoit une tendance à accorder des vertus magiques aux sacrements. Elle subsista longtemps dans les superstitions paysannes et dans les *sortes biblicae* contre lesquelles s’insurgea Augustin *(Ep.* 55.37), oubliant que sa propre conversion (“*toile, lege"')* était fondée sur celles-là même!
2. Ephésiens 19.
3. Irénée, *Adv. Haer.* 2.32.
4. Cette délivrance devint un thème privilégié de l’apologétique du IIe siècle. Tertullien en traite dans son *Apologétique,* ch. 22.6, où il conclut que de nombreuses personnes se sont converties à cause de la supériorité manifeste du pouvoir de Christ sur tous les autres. Dans *Ad Scapulam* 2, il déclare: “Nous faisons plus que chasser les démons, nous les vainquons, nous les exposons quotidiennement à la dérision, et nous exorcisons leurs victimes, comme tout le monde le sait.” Cf. également Tertullien, *De Corona* 11; *Clem. Hom.* 9.19, Théophile, *Ad Autol.* 2. Celse considère Jésus comme un maître magicien et Origène n’éprouve guère de difficulté à réfuter cette accusation *(Contre Celse* 1.68).
5. Actes 14:11.

noLystre devint *colonia* romaine pour les vétérans retraités en l’an 6 de notre ère.

1,1 Tel est le sens d’Actes 14:13, à la lumière de preuves épigraphiques mentionnées par W.M. Calder, *Classical Review* 1910, pp. 67-81. On retrouve Artémis Propolis (devant la ville) dans *CIG.* 2963.

112 Cf. *The Arts of the Apostles* p. 281, de EF. Bruce; *The Beginnings of Christianity IV,* p. 164 de Cadbury et Lake.

380

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 148-153

1. Ovide, *Metamorph.* 8.626ss.
2. C’est un point très contesté, en particulier par les disciples de Barth, mais il semble clairement étayé par les textes des Actes et des Romains, et il est indéniablement présent dans la prédication du IIe siècle.
3. “Qui fit les cieux, la terre et la mer et tout ce qu’ils contiennent” vient d’Exode 20:11 (assez significatif dans le contexte de commandements éthi­ques); “nourriture et joie” évoque Ecclésiaste 9: 7; “moissons et pluies” suggère Jérémie 5:24, Genèse 8:22, Psaumes 147:8, etc.
4. Esaïe 44:9-20, Psaumes 115:4-8; 135:15-18.

117 Actes 17:16.

”8 Actes 17:18.

1,9 La présence d’autels aux “dieux inconnus” (au pluriel) à Athènes est attestée par une inscription. Cf. B. Gartner *The Aeropagus Address and Natural Révélation,* p. 242 et par des références dans Pausanias (1.1.4), Diogencs Laertius ( 1.110) et Strabo (3.16).

1. 11 est très vraisemblablement fait allusion à une occasion où Epiménide de Crète (mentionné dans Actes 17:27) a mis fin, dit-on, à une épidémie à Athènes en lâchant depuis l’Aréopage des brebis noires et blanches que l’on laissa errer librement avant de les sacrifier en divers endroits de la ville au dieu approprié. Il commémora par la suite l’événement en faisant édifier des autels aux dieux inconnus. Jean Chrysostome, Isho’dad, et d’autres écrivains cepen­dant rapportent des versions différentes.
2. Gartner, *op. rit.* p. 245.
3. On pressent des échos d’Esaïe 42:5; 55:6, Psaumes 50:12, 145:18; Jérémie 23:23 et Deutéronome 32:8.
4. Psaume 50:9-12.
5. F. F. Bruce *The Book of the Acts* p. 336. Cf. également son ouvrage *Apostolic Defense of the Gospel,* ch. 2.
6. Ils prétendaient être une race originaire d’Athènes depuis toujours (une vanité que rien ne justifie historiquement) et par conséquent se considéraient comme supérieurs aux autres Grecs immigrés et, bien entendu, aux barbares. On peut lire dans Romains 5:12ss les implications de la déclaration de Paul selon laquelle tous les hommes proviennent de la même souche. Il y a bel et bien unité, mais c’est une unité de péché et d’échec.
7. C’est probablement le poème d’Epiménide sur le tombeau de Zeus qui est mentionné ici, ainsi que dans Tite 1:12. Cependant, c’était devenu un lieu commun: Aratus *Phaenomena* 5, Cleanthe, *Hymne à Zeus* 4.
8. Le stoïcisme ici est plus apparent que réel: le fond est avant tout celui de l’Ancicn Testament, ainsi que l’atteste l’expression “fait de mains d’hommes” (v. 24) qui a ses racines dans la polémique de l’Ancien Testament concernant l’idolâtrie comme étant “l’œuvre de mains d’hommes”.
9. Romains 1:19 s.
10. Romains 1:21, 25.
11. Romains 1:24, 26, 28.
12. *De Ira Dei,* 2.

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 153-156 381

1. “Les philosophes stoïciens, sceptiques et cyniques (et les épicuriens en partie) avaient précédé le christianisme dans ce domaine, et les satires sur les dieux étaient très courantes”, écrit Harnack, *op. cit,* p. 292.
2. Cf. Schürer,*People in the Time of Christ* 2, III, 262ss.
3. Aucun philosophe n’aurait refusé de sacrifier aux dieux au moment décisif. Aucun n’aurait été prêt à mourir pour défendre le scepticisme qu’il professait à leur égard. Pour eux, il ne s’agissait que de purifier une superstition populaire; pour les chrétiens, il s’agissait d’une conviction absolue: ils s’oppo­saient à une erreur fondamentale.
4. *Dialexeis* 2.5. Cf. l’introduction de H. Chadwick au *Contre Celse* d’Origène, p. XVIII. Il cite *Dio Chrys.* 31.11: “Certains disent qu’Apollon, Hélios et Dionysos sont le seul et même dieu, ainsi que tu le penses également; et nombreux sont ceux qui soutiennent que tous les dieux sont simplement une force ou une puissance, de sorte qu’il importe peu que l’on adore celui-ci ou celui-là.”
5. Celse, qui insiste lourdement sur ce point (tout comme le fit Julien après lui) ne faisait que refléter le point de vue romain traditionnel selon lequel la prospérité de l’Empire dépendait dans une grande mesure du maintien de la *religio* avec les dieux.
6. Bien évidemment, ils le niaient farouchement et établissaient des analo­gies avec Socrate qui rejeta la polythéisme courant de son temps tout en ayant un profond sens du Divin. Cf. Justin, *I Apol.* 5. Néanmoins, une société interna­tionale sans dieux nationaux était une étrange anomalie pour l’esprit religieux de l’Antiquité.
7. C’est Tertullien surtout qui traite de ce problème dans ses écrits.
8. I Corinthiens 8:4.
9. 1 Corinthiens 10:19, 20.
10. *Contre Celse,* Livre 8.
11. *Ep. ad Diogn.* 2.
12. *Contre Celse* 3:29, 37.
13. *Apologet.* 22.
14. Ainsi, le culte d’Isis imposait certaines restrictions aux ébats sexuels de Lucius, comme le démontre clairement le onzième livre des *Métamorphoses',* néanmoins, la licence sexuelle du culte d’Isis était bien connue dans 1 Antiquité. Dans la Satire 6.35 ss, Juvénal mentionne la règle qui voulait quon s abstienne de rapports sexuels pendant les quelques jours précédant l’initiation au culte d’Isis, ou pendant les neuf jours précédant la fête de Cérès, mais il ne cache pas non plus que ce règlement était enfreint sans aucune vergogne. Nock est par trop influencé par les conditions rituelles énumérées sur une inscription lydienne datant du IIe siècle av. J.-C. et présume assez naïvement un lien plus étroit qu’il ne l’était en fait entre l’éthique et la religion dans 1 Antiquité. Cf. son ouvrage *Conversion* p. 217.
15. Pour le détail, cf. mon ouvrage *Commentary on 2 Peter and Jude,* p. 48 ss, 177ss.

*147II Apol.* 5.

382

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 156-164

1. Athénagorc, *Suppl.* 24.8.
2. *De Principiis,* 3.2.1 et 4. Mais il y a aussi la mise en garde d’Origène aux plus sages de se soucier des Ecritures et de ne pas supposer qu’ils peuvent ignorer délibérément le mal causé par les démons *(Comm. in Joann.* 20.4).

*Apol.* 14.

1. Tcrtullien, *De Idol.* 1.
2. Les vues du réalisme sacramentel et de la christologie du Logos dénotent une affinité particulièrement grande entre les deux auteurs.
3. *The Doctrine of Grâce in the Apostolic Fathers.*
4. *The Divine Apostle* et *The Spiritual Gospel.* Le professeur Wiles nous met sagement en garde contre l’illusion de détenir une interprétation définitive de la pensée apostolique: “Nous sommes autant qu’eux (les interprètes post­apostoliques) les enfants de notre temps, et il se peut fort bien que certains aspects de la pensée paulinienne ne nous touchent pas à cause de présupposés particuliers et de schémas de pensée théologique propre à notre temps.” *{The Divine Apostle.* p. 132.)

>55 Ch. 8.

>56 Ch. 7.

>5’ Ch. 9.

158 Ch. 10.

’59 Ch.9.

’60 Ch. 8.

’«> Ch. 10.

1. Particulièrement chez Luc, Paul et I Pierre.
2. Ch. 10.
3. Ch. 11.

>« Ch. 7.

1. Ch.5.
2. Particulièrement II Corinthiens 4:12; 6:9, 10.
3. La date est très douteuse. Wescott la situe aux environs de 117, Lightfoot et la plupart des experts penchent en faveur de 150. Cf. H. G. Meecham *The Epistle to Diognetus.*
4. P. Andriessen, dans *Recherches de Théologie, ancienne et médiévale* 1946, prétend qu’il s’agit en fait de l’*Apologie* perdue de Quadratus, adressée à l’empe­reur Adrien (sous le pseudonyme honorifique de Diognète) dans le premier quart du IIe siècle. Cf. Meecham *op. cit.,* pp. 148-152.
5. La première citation provient de ses *Homélies spirituelles* N° 20 et la deuxième du N° 30.
6. Dans *Ephésiens* 12, il s’adresse aux “co-initiés aux mystères”.
7. *Ephésiens* 20.
8. *Ephésiens* 18. Le sens de *pathei* n’est pas clair.
9. Cf. particulièrement *Sim.* 9.16.

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 164-166

383

1. I Corinthiens 1: 10— 1 7.
2. I Corinthiens 10: 1 ss.
3. I Corinthiens 15:29.
4. Particulièrement Jean 6: 51 ss.
5. I Corinthiens 10:1—5 et 21 ss.
6. Parfois, comme ce fut le cas à Corinthe, on retrouvait les deux attitudes dans la même communauté (ch.6 et 7 de I Corinthiens). Il semblerait que cela ait été également le cas à Colosses (cf. Colossiens 2:16 — 3:11).
7. C’était presque le seul mot qui put rendre les principes chrétiens compré­hensibles aux non-croyants. *Superstitio* aurait diminué le fondement intellectuel du christianisme. *Religio* était inadéquat dans le sens où il traduisait la notion de croyance *nationale,* et aurait été ridicule puisque, aux yeux des païens, les chrétiens faisaient figure d’athées du moment qu’ils reniaient les dieux de l’Etat. De toute manière, une *religio* qui n’avait ni autel, ni temple, ni sacrifices était parfaitement inconcevable, comme le fait remarquer Celse.
8. Cf. J. Munck *Paul and the Salvation of Mankind, pas sim.*
9. Cette tendance, bien que soigneusement évitée dans le Nouveau Testa­ment, ne tarda pas à s’infiltrer dans le christianisme. On la retrouve déjà chez Ignace. *Philad.* 9, / *Clem.* 40, 41, *Didachê* 13.
10. Cf. Herrnas, *Sim.* 8.3.2, où la loi est décrite comme la proclamation du salut adressée à l’homme. Ainsi la loi possède une fonction sotériologique intégrée au Fils de Dieu, en qui les hommes croient. Mon ami, le Rev. George Carey m’a fait remarquer que Nomos (Loi) dans Herrnas a une fonction presque analogue à Logos (Parole) dans Jean et que tous deux sont dérivés, selon toute probabilité, de la spéculation de la Sagesse propre au judaïsme ultérieur. Cf. également Justin, *Dial.* 43.1, qui parle de Christ comme de “Celui qui fut annoncé comme allant venir pour le monde tout entier afin d’être la loi étemelle et l’alliance éternelle.” Il est faux de dénoncer cette tendance comme étant un vulgaire moralisme, ainsi que le fait Moody. Ce n’est pas forcément trahir la révélation néo-testamentaire que d’identifier Christ avec la Nouvelle Torah. D'ailleurs, Matthieu et Paul l’ont fait. Toutefois, il faut convenir que c est la porte ouverte au moralisme si l’on perd de vue la personnification de la Torah en Christ.
11. C’est particulièrement le cas chez Herrnas.
12. Herrnas, *Vis.* 1.2. Alors qu’il a déjà été baptisé, Herrnas pose la question: “Comment puis-je être sauvé? Comment pourrai-je offrir propitiation à Dieu pour tous mes péchés?” Cf. *Sim.* 9.28.6. On retrouve la même attitude dans la *Did.* 4.6. “Si vous le pouviez, vous paieriez une rançon pour vos péchés , et dans les *Constitutions Apostoliques* 7.12. Ce fut une déviation absolument désastreuse de la doctrine néo-testamentaire de la grâce et elle perturba le christianisme occidental pendant des siècles.
13. Cf. J. P. Audet, *La Didachê,* pp. 187-219. Il attribue l’ouvrage à Antioche et le date de 50-70.
14. Cf. *The Matthaean Exception,* 5.32; 19.9.

384

NOTES DU CHAPITRE V, PAGES 168-169

1. Origène, dans sa *Lettre à Grégoire* 2, est parfaitement conscient du danger. Il choisit le procédé périlleux de “piller les Egyptiens”, empruntant à la pensée et à la culture païennes tout ce qui est bon et vrai et s’en servant dans l’intérêt de la vérité chrétienne. Mais il poursuit: “Je peux te dire de ma propre expérience qu’ils sont peu nombreux ceux qui n’empruntent à l’Egypte que ce qui est utile et en usent au service de Dieu... Il y a tous ceux qui, de leurs études grecques, produisent des notions hérétiques et les élèvent tels un veau d’or à Béthel, qui signifie ‘La Maison de Dieu’.”
2. II est aussi intéressant de noter que, tandis que le christianisme juif tendit toujours à sous-estimer la divinité de Jésus, le christianisme non juif prit le contre-pied. Jésus était si manifestement divin qu’on tendit à perdre de vue son humanité.

*\*9’ II Apol.* 12. Dans le contexte, il poursuit en déclarant qu’il percevait, à la manière dont ils affrontaient la mort, que les chrétiens ne pouvaient pas vivre dans le vice et dans le stupre, ainsi qu’on les en accusait.

1. *Acta Justin.* 4.
2. Cf. H. Rahner *Die Griechischen Mythen in Christlicher Deutung.* Récemment, une mosaïque a été découverte à Hinton St.Mary/Dorset qui date du IVe siècle. Selon toute évidence, le personnage central est censé représenter Christ; non seulement le symbole XP apparaît derrière sa tête, mais le portrait tout entier fait immédiatement penser au Christ *Pantocrator* de Daphni. A côté, on peut voir Bellerophon tuant le dragon, sans doute une représentation symbolique de la victoire de Christ sur les puissances du mal. Cf. J.M. I. Toynbee “A new Mosaic Pavement found in Dorset” *J. R.S.* 1964, pp. 7ss.

*194I Clém.* 25. Une fois encore, ce symbole païen de résurrection subsista dans i’Eglise chrétienne. Une mosaïque datant du VIe siècle découverte à Sabrotha, en Tripolitaine, illustre parfaitement l’usage que les chrétiens faisaient du phénix.

1. Hérodote, *Hist.* 2.73. Cf. Pline, *N.H.* 10.2. D’où la mosaïque découverte à Pompéi et préservée au Musée National de Naples. Elle représente le phénix avec cette légende : *“Phoenix, Jelix et tu. ”*
2. Paul n’appréciait guère les méthodes et les motifs de certains évangélistes qui prêchaient à Rome (?) pendant son emprisonnement; mais il se réjouis­sait néanmoins que Christ fut annoncé, même si les prédicateurs avaient parfois des motivations troubles (Philippiens 1:14-18).
3. Ceci s’applique sans hésitation à la prédication. Cf. E. Schweizer, dans *Current Issues in New Testament Interprétation* (éd. Klassen et Snyder), p. 177. “Nous devons oser être unilatéraux et faire un choix. Autrement nous prêchons aux hommes d’hier au lieu de prêcher aux hommes d’aujourd’hui. En même temps, nous devons, comme des gardiens, maintenir les anciennes formulations, même si nous ne les comprenons pas, afin que nous nous souvenions de certains points de notre foi qui peuvent ne pas sembler importants ou même compréhensibles pour le moment, mais qui peuvent s’avérer d’une importance vitale dans une situation nouvelle.”

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 171-173

385

CHAPITRE VI (pages 171-198)

**La conversion**

1. *La Conversion au Christianisme,* p. 1.
2. *Conversion,* ch. 8, 9, 10. Nock a trop été influencé par l’école de la *Religionsgeschichte,* et Bardy n’éprouve pas de difficulté à démontrer plus claire­ment le caractère unique du christianisme. Nombre des exemples choisis par Nock sont des cas isolés, ou alors ils peuvent s’expliquer par des raisons parti­culières. Cf. note 4.
3. II est difficile d’exagérer le caractère formaliste de la religion antique. “La sainteté, déclare Cicéron (Zte *Natura Deorum* 2.41) consiste en la connaissance du rituel” *(“sanctitas est scientia colendorum deorum").* Du côté grec, Platon avait dit: “Qu’est-ce qui constitue, selon vous, l’essence de la sainteté? N’est-ce pas la connaissance du rituel du sacrifice et de la prière?” *(Euthyphron* 14c; cf. égale­ment *La République 290 d).*
4. II est vrai qu’on pouvait trouver à l’occasion une réelle piété éthique dans un certain paganisme. Mais c’était l’exception, et non la règle. L’inscription de Philadelphie évoquée par Nock, *Conversion,* pp. 216-218, est un cas unique dans la période préchrétienne. Cependant, à partir de la fin du IIe siècle de notre ère, les cultes à mystères se mirent à émettre certaines exigences éthiques, probable­ment sous l’influence du christianisme. Cf. Origène *Contre Celse* 3.60.

En outre, même dans le cas cité par Nock, les interdictions de voler, d’assas­siner, de commettre des délits sexuels ne sont qu’un pâle reflet de l’éthique chrétienne. Il s’agit surtout de délits qui entraînent une souillure rituelle incompatible dans la plupart des sociétés avec le culte des dieux. Nock emprunte son autre illustration à Apulée, *Métamorphoses* 11.22.6, qui relate les recommandations faites à Lucius devenu prêtre d’Isis, ayant recouvré forme humaine après avoir été changé en âne. Là encore, le parallèle n’est pas satis­faisant. Tout d’abord, il s’agit d’un cas unique, ensuite ce n’est pas de sainteté qu’il s’agit mais bien plutôt d’une certaine pureté cérémonielle. D y a un monde entre les vœux prononcés par Lucius et l’éthique chrétienne. Enfin, n’oublions pas qu’il s’agissait de fiction tandis que la métamorphose opérée par Christ est au contraire une chose bien réelle.

1. Cicéron, *De Finibus,* 14.
2. *Baptism and Conversion,* p. 56.
3. *Méditations,* 12.28.
4. A la fin de son traité *De Natura Deorum.*
5. *Epist.* 88.
6. *Epist.* 45.
7. On peut en dire autant de Marc-Aurèle, l’empereur philosophe qui liquida les chrétiens sans merci.
8. *Op. cit.* p. 182.
9. *De Vita Beata* 20.

386 NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 173-179

14 Tacite. *Ann.* 13.42; 14.52. Cf. également Dion, 61.10 pour une liste des vices de Sénèque. Certains peuvent avoir été imaginaires, mais, sur la base des sources qui nous sont connues, il apparaît de toute évidence que la vie de Sénèque est loin d’avoir été exemplaire. Cf. S. Dill, dans *Roman Society from Nero to Marcus Aurelius.*

*Ad Polyb.* 6.

1. *Epist.* 45.
2. *Op. cit.* p. 59.
3. Josèphe, *Antiq.* 17.5.7, *B.J.* 1.33.7.
4. Josèphe, *Antiq.* 19.5.1.
5. Josèphe, *Antiq.* 20.8.11. *Vita* 3.
6. Harnack décrit très bien la croissance de cette prise de conscience dans son ouvrage *Mission und Ausbreitung des Christentums.*
7. Cf. J.Jeremias *Die Kindertaufe in den ersten vier Jahrhunderten.*
8. Dans son ouvrage *Dialogue with the World.*
9. Cf. Lesslie Newbigin *The Finality of Christ,* ch. 5.
10. Page 178.
11. Notons que c’est le Saint-Esprit qui étend les frontières de l’Eglise et non pas les apôtres. C’est lui qui les pousse à toucher des catégories de personnes auxquelles eux-mêmes n’auraient pas songé: Samaritains (ch. 8), eunuque (ch. 8), “craignant Dieu” (ch. 10) et tous les Gentils (ch. 13).
12. 2:4, 33; 4:8; 6:10; 8:29.
13. 9:17;16:6.
14. 10:45ss; 13:2.
15. *Essays on New Testament Thèmes,* pp. 89—91 (titre original en allemand: *Exegetiscbe Versuche und Besinnungeri).*
16. *Cburch Order in the New Testament,* p. 75.
17. 15:26 s.
18. Origène *Contre Celse* 1.46.
19. C’est une expression qui peut s’appliquer soit aux Ecritures, soit à la proclamation apostolique de la Bonne Nouvelle, l’accent étant mis spécialement sur la résurrection de Jésus. Commentant l’importance de la parole dans l’évangélisation, A. Turck écrit: “Toute vie chrétienne commence d’une façon ou d’une autre, par l’acceptation d’une parole qui est l’Evangile du Salut, Parole proposée dans ce qu’on a appelé le Kérygme et qui porte essentiellement sur le Christ crucifié et ressuscité, Sauveur et Seigneur.” *{Evangélisation et Catéchèse,* p.62.)
20. Ephésiens 6:17.
21. *Op. cit.* p. 68. Il souligne que la mention de la prédication ou la réception de cette Parole ne figure pas moins de trente-deux fois dans les Actes.
22. Ce fut également le cas en Judée (6:7), en Samarie (8:4—7, 14), lors du Premier voyage missionnaire (13:49) et en Asie (19:20).
23. Actes 8:35; 5:42; 28:31.
24. Actes 2:22ss; 3:13ss, ch. 7.

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 179-182

387

1. Actes 14:16; 17:30.
2. II serait cependant trop facile de prétendre qu’ils n’éprouvaient aucun intérêt pour la personne historique de Jésus. Après tout, Théophile avait tout l’évangile de Luc à lire avant de découvrir la prédication missionnaire des Actes. Il n’était donc nullement limité à ce qu’il pouvait glaner dans les sermons des Actes pour se familiariser avec le Jésus historique.
3. Actes 2:38; Romains 8:15; II Corinthiens 5:19ss.
4. Actes 13:39.
5. Actes 14:3; 15:11; 13:46s; 4:12; 13:39.
6. Jérémie 31:35 s; Ezéchiel 36:25ss.
7. 22:16; 9:17. Pas moins de sept fois dans les Actes, le Saint-Esprit est présenté comme un don à recevoir.
8. La repentance et la foi, qui sont les principaux éléments de la réponse humaine, sont considérés comme des dons divins, tant est fort l’accent sur l’initiative de Dieu en ce qui concerne le salut (5:31 ; 11:18; 18:27).
9. En effet, ils les comptaient! Cf. 2:41; 4:4.
10. Actes 26:20.
11. Actes 17:30; 3:26.
12. Les auteurs du Nouveau Testament expriment de differentes manières le caractère intime de la foi. Pour Marc, c’est “toucher” Jésus, pour Jean, c’est “le voir”, pour Paul, c’est “être en Christ”. Selon toute évidence, la foi est bien plus qu’un simple consentement à des propositions concernant le Christ. Il s’agit bel et bien d’une rencontre avec Christ, fruit d’un engagement personnel établi sur la base de certaines propositions déterminées. Il s’agit de rien de moins que de l’abandon du “moi” à Celui qui s’est livré pour nous.
13. Par exemple Actes 2:44; 4:4; 11:21; etc... Il n’est pas étonnant que les chrétiens aient été de plus en plus connus sous le nom de “croyants” (5:14, etc.).
14. Actes 10:43; 14:23; 24:24; etc.
15. *Op. cit.* p. 14. En français, voir J. R.W. Stott, *Mission chrétienne dans le Monde moderne* (Ed. Groupes Missionnaires), ch. V.
16. Pour tout le sujet du baptême, “sceau” de l’initiation chrétienne, cf. G. W. H. Lampe *The Seal of the Spirit.*
17. Genèse 17:9ss.
18. Colossiens 2:11 relie les deux sacrements de la circoncision et du baptême. La terminologie de Romains 4:1-12 utilise un langage très significatif dans ce contexte.
19. Galates 3:26, 27.
20. Ce qui ne voulait pas dire que le baptême était inévitablement et invaria­blement efficace en tant que sacrement pour unir un homme à Christ, si son attitude intérieure n’était pas juste. Simon le magicien nous prouve bien qu il était — et qu’il est encore — possible d’être “dans un fiel amer et dans les liens de l’iniquité” après avoir fait profession de foi et avoir été baptisé. La remarque de G. R. Beasley-Murray est parfaitement exacte: “Oepke nous a averti il y a bien longtemps que, pour évaluer correctement l’enseignement néo­

388

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 182-184

testamentaire sur le baptême, il faut garder constamment à l’esprit le fait que, depuis les prophètes, la Bible critique systématiquement toute appréciation des actes et des objets religieux qui serait basée sur des critères extérieurs purement matériels” *(Baptism in the New Testament* p. 300). Soit dit en passant, le magicien créa un antécédent de premier ordre pour les défenseurs de la préparation au baptême (Cyril, *Procatechesis* 1.2).

1. I Corinthiens 12:13.
2. II Pierre 1:9.
3. I Corinthiens 6:11.

63Titc3:5.

1. Cf. l’argument cumulatif du chapitre 4 de l’ouvrage de Lampe: *Seal of the Spirit.*
2. Ephésiens 1:13, 14.
3. Romains 6:1 ss, I Pierre 3:21—4:3.
4. *Polyc.* 6.2.
5. *Smyrn.* 8.2.

*” Sim.* 9.16.3-4.

1. *Mand.* 4.3.
2. *S'Epitre de Bamabas* rattache le baptême à la circoncision (ch. 9) tout comme le Nouveau Testament, et interprète la rivière d’Ezéchiel 47:1-12 comme étant l’eau baptismale dans laquelle “nous descendons couverts de la souillure du péché” et dont nous ressortons “portant du fruit dans notre cœur et apportant nos craintes et notre espoir à Jésus, dans l’Esprit”, assurés de la vie avec Christ pour toujours (11:11).
3. Voir plus loin, pp. 184s.
4. Hippolyte, *La Tradition Apostolique,* et Tertullien *De Baptismo,* au début duquel Tertullien compare les chrétiens à de “petits poissons nés dans l’eau, selon l’exemple de notre ICHTHUS, Jésus-Christ”.
5. Justin, *I Apol.* 61, Tertullien, *De Baptismo* 1.
6. Actes 16:33; 9:18; I Corinthiens 1:14s; Actes 8:37. Bien entendu, cela n’exclut pas la possibilité qu’un certain type d’instruction ait fréquemment précédé le baptême. Il se pourrait que la raison pour laquelle Paul baptisa si peu était qu’il ne restait nulle part suffisamment longtemps pour entreprendre ce genre d’instruction. Quoi qu’il en soit, l’absence de référence à toute catéchèse dans ces exemples extraits du Nouveau Testament embarrassa sérieusement Tertullien *(De Baptismo* 18).
7. *Le Baptême des Enfants,* pp. 63 ss.
8. Cela crée un contraste très intéressant avec Actes 8:37 si, comme cela semble possible, la *Didachë* date du Ier siècle. Cela prouverait qu’il existait des différences de pratique en la matière, ce qui en soi n’aurait rien de bien étonnant dans une Eglise qui se développait à un tel rythme.
9. *Didachë* 7.1. J.-P. Audet conteste l’authenticité de l’expression “ayant répété toutes ces choses”, c’est-à-dire les enseignements rapportés dans les six premiers chapitres. Toutefois, même s’il a raison, le contexte baptismal des “Deux Chemins” tient bon. Cf. A. Turck *op. cit.* p. 47s.

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 184-188 389

1. P. Carrington *The Primitive Christian Catechism* et E. G. Selwyn, *The First Epistle of St. Peter,* Essay 1.
2. Cf. Selwyn, *loc. cit.* C. H. Dodd, *Gospel andLaw,* pp. 20 s, et A. M. Hunter, *Paul and his Predecessors,* pp. 52—57, 128—131. Selwyn fait remarquer que ces quatre injonctions viennent toujours après quelque allusion au baptême ou à la nouvelle naissance. Ceci renforce son opinion selon laquelle nous avons affaire ici à une des premières catéchèses baptismales; mais ce n’est pas réellement une preuve. En 1962, André Turck poussa l’étude plus loin que Carrington et Selwyn et, dans le cas présent, que Ch. Seeberg dans *Der Katechismus der U rebristenheit* ou J. N. D. Kelly dans *Early Christian Creeds.* Il soutient qu’un catéchisme à deux branches était pratiqué dans l’Eglise depuis le temps des apôtres. La première tendance était essentiellement éthique avec de forts relents de judaïsme. Elle apparaît d’une manière tout à fait caractéristique dans les “Deux Chemins”, tels que les reflètent la *Didaché, Barnabas, Hermas, I et II Clément,* les *Homélies Clémentines* et les *Constitutions Apostoliques.* A son avis, cette instruction éthique n’était pas nécessairement rattachée de façon très étroite au baptême qu’elle peut avoir précédé ou suivi, selon les cas. Elle représentait “l’instruction commune aux chrétiens et aux catéchumènes” *(pp. cit.* p. 141).

L’autre tendance était plutôt d’ordre dogmatique, kérygmatique et tota­lement centrée sur Christ. Elle incluait une profession de foi et exigeait une réponse. Elle était spécifiquement baptismale par son caractère. Sur ce point, Turck se rapproche fortement de Selwyn. La source de cette double tradition remontait, à son avis, à Jésus lui-même, dans Matthieu 7; les apôtres poursui­virent dans la même direction. Il souligne le précédent que constitue Qumrân, où les aspects eschatologiques et éthiques de l’enseignement et de la vie commu­nautaire allaient de pair. L’ouvrage de Turck est sérieux et équilibré: il se pourrait que sa contribution soit décisive dans le débat sur cette question si complexe.

1. *I Apol.* 61.
2. *Mission und Ausbreitung des Christentums,* où il écrit de très belles pages contre ce qu’il considère être une “distorsion sacramentelle” du christianisme.
3. Cette période pouvait être écourtée pour bonne conduite.

*"Adv.Haer.* 1.10.

1. Actes 2:41-47.
2. Actes 9:2; 19:9, 23; 22:4, 14, 22.
3. Et des implications éthiques de la racine *balak* sous-jacente dans la pensée juive.
4. Actes 2:42; 5:5, 11; 9:31.
5. 2:44; 4:32-35; 6:1-6; 10:27-30.
6. 2:42-46; 20:7.
7. Cf. Ignace, *Rom.* 3:2; *Magn.* 4.1; Polyc, *Pbil.* 2:2; *Il Clément* 14.1; Justin, *I Apol. J s,* 16.8.
8. Jean 8:56; Romains 4:2, 6s.
9. *Apologet.* 17.

*941 Apol.* 5.

390

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 189-195

1. *H Apol.* 10.
2. Par ex. Tertullicn, *Apologet.* 46.
3. Dans le contexte, il porte une cinglante accusation contre “la culpabilité capitale des hommes, en ce qu’ils refusent de reconnaître celui qu’ils ne peuvent pas ne pas connaître.”
4. *Apologet.* 40.
5. *Apologet.* 18.
6. I Corinthiens 12:13; Romains 6:4; I Pierre 3:21;Jean 3:5.

’oi IJean 2:19.

102 I Corinthiens 10:1—11; 11: 20.

503 Actes 8:23.

*’°\* Rom.* 3.2, *Magn.* 4.1.

1. *Phil* 2.2.
2. *H Clem.* 14.1
3. Actes 28:23.
4. Actes 20:7-11.
5. Actes 13:42.
6. 17:17; 24:10; 26: Iss.
7. J.R. W. Stott souligne cette variété de langage, *op. cit.* pp. 81 ss.

1,2 2:40; 8:25; 10:42; 18:5; 23:11 ; etc.

”34:2; 13:5, 38; 15:36; etc.

1. 17:2, 17; 18:4, 19; 19:8, 9; 24:25.
2. 18:28.
3. 5:42; 8:4, 12, 25, 35, 40, etc.

117 9:29.

”8 17:3.

1,9 9:22.

1. 9:22.
2. 5:28.
3. 5:21, 25, 28; au v.42, les deux termes se trouvent cumulés “prêchant et enseignant le Seigneur Jésus”. Cf. F. V. Filson *Three Crucial Décades,* ch. 2, et la critique de la dichotomie de Dodd dans l’ouvrage de R. C. Worley *Preaching and Teaching in the Earliest Church.*
4. *Op. cit.* p. 87.
5. Cf. A.J. Festugière “L’expérience religieuse du médecin Thessalos”. *Revue Biblique,* 1939, pp. 57 ss.
6. *Dial.* 1-8. Cf. plus haut, pp. 87-88.
7. *Oral.* 29.
8. Selon Philippe de Side, il lisait les Ecritures pour les réfuter — un merveilleux exemple de la puissance de conversion de la Parole de Dieu.
9. *AdAutol.* 1.14.

NOTES DU CHAPITRE VI, PAGES 196-201

391

*’29 Strom.* 1.1.

130 Tatien *(Orat.* 29) et Clément d’Alexandrie *{Strom.* 1.2).

*’3’ Orat.* 29.

1. *Protrep.* 2.
2. *Barnabas* 2.6.
3. *Epbésiens* 19. Cf. plus haut, pp. 145s.
4. *Clem. Recogn.* 1.1—10. Cf. plus loin, pp. 238 s, 251.

*136II Apol.* 2.

1. *Ad Donatum* 3, 4. De façon assez surprenante, le professeur Wiles ne “perçoit pas l’angoisse personnelle de l’âme qui transparaît si clairement au travers du récit également très rhétorique de la conversion de l’évêque nord-africain Augustin.” Il se demande si le récit de la conversion de Cyprien implique une profonde transformation de la vie personnelle et de l’idéal moral. Cependant, et il le reconnaît, le changement consécutif à la conversion de Cyprien fut tel qu’il abandonna une grande partie de ses biens et qu’il rompit avec les pratiques et la culture païennes au point de refuser de mentionner des auteurs païens dans ses écrits. En outre, il serait difficile d’imaginer une manière plus émouvante et sincère de parler de son sens du péché et de sa libération que celle de Cyprien dans sa lettre à Donat. Cf. “The Theological Legacy of St.Cyprian” par M.F. Wiles, dans *J.E.H.* XIV. 2, pp. 139—149.
2. Galates 2.20.

CHAPITRE VII (pages 199-232)

**Les évangélistes**

‘ Marc 3:14.

1. Matthieu 10.
2. Actes 6:4.
3. *H.E.* 2.3.1s.
4. *H.E.* 3.1.1.
5. II date du milieu du IIIe siècle.
6. Eusèbe, *H.E.* 5.10. Le professeur H. Chadwick, citant deux articles de A. Dihle, écrit de l’histoire de Pantène: “Compte tenu des relations commer­ciales entre la Mer Rouge et Malabar durant les deux premiers siècles de notre ère, cette histoire n’a *a priori* rien d’improbable” *{Early Christian Thougbt and the Classical Tradition,* p. 138).
7. J. N. Farquhar, *B.J.R.L.* 1926 et 1927 “The Apostle Thomas in North India” et “The Apostle Thomas in South India”. Cf. également ch. X, note 4.
8. Matthieu 28:18-20; Marc 13; 10; Actes 1:8.

*"lApol.* 39.

392

NOTES DU CHAPITRE VII, PAGES 201-206

” Cf. l’article de Regenstorf “Apostolos” dans le *Theologisches Wôrterbuch zum N. T.* de Kittel.

1. II dut lutter ferme pour faire reconnaître sa position d’apôtre de Jésus- Christ. Les épîtres aux Galates et aux Corinthiens montrent que de nombreuses personnes dans l’Eglise primitive refusaient de lui concéder ce titre. Après tout, il ne remplissait pas les conditions mentionnées dans Marc 3:10, Actes 1:21ss. A l’époque de *I Clem. Al A,* et Ignace, *R.om.* 4.3, cette prétention au titre d’apôtre n’était plus sérieusement remise en question, bien que les écrits pseudo- clémentins laissent entendre que certains chrétiens juifs n’étaient pas toujours convaincus.
2. Ce fut probablement le cas de Jacques (Galates 1:19), Barnabas (I Corin­thiens 9:4), Silvain (I Thessaloniciens 2:7), Andronicus et Junia ou Junias (Romains 16:7), mais rien n’est certain.
3. II Corinthiens 8:23; Philippiens 2:25.
4. II Corinthiens 11:5, 13; 12:11.
5. Galates 1:1 ss.
6. 2:2.

’8 P7j. 3.5.1, *Sim.* 9.15.4, 16.5.

*” Op. cit.* pp. 352-366.

1. Bien qu’évéques et anciens soient équivalents dans le Nouveau Testa­ment. Pour de plus amples détails, cf. mon ouvrage *Called to Serve,* pp. 42 s.
2. III Jean 6, 7.
3. *Didachê* 4.
4. *Didachê* 13.
5. *Didachê* 11.
6. Concernant la prophétie chrétienne, cf. pp. 240 ss.
7. *Contre Celse* 3.9.
8. Eusèbe H F. 5.10.2.
9. Eusèbe *HE.* 3.37.2.
10. Marc 1:38.
11. II Timothée 4:2,5.
12. Ephésiens 4:11.
13. Actes 20:18-28.
14. I Timothée 3:1—7.
15. Ignace, *Polyc.* 1.
16. *Mart. Polyc.* 12.
17. Préface de *Adv. Haer.* 1.1.
18. Ainsi Cyprien, dont nous lisons la conversion au dernier chapitre, fut amené à la foi par un ancien. “Caecilianus sortit Cyprien du paganisme et l’amena à la connaissance du seul Dieu véritable.” (Pontius, *Vit. Cypr.* 1).
19. *Const. Ap..* 2.6.
20. Eusèbe, *H.E.* 5.10. Cf. plus haut, note 7.
21. *Contre Celse,* 3.50.

NOTES DU CHAPITRE VII, PAGES 206-215

393

1. *Act.Just. 1.*
2. Irénée, *Adv. Plaer.* 1.28.
3. Eusèbe, *HE.* 5.13.
4. Origène, *Contre Celse* 3.52. Cette politique était bien évidemment poten­tiellement (et fut réellement) explosive.
5. Origène, *Contre Celse* 3.54.
6. Eusèbe, *H.E.* 6.3.
7. Eusèbe, *H.E.* 6.21.
8. Harnack, *op. cit.* p. 368.
9. Actes 8:4.

5° Actes 11:19-21.

5> *Contre Celse* 3.55.

1. Cf. ch. II, note 78 et G. Highet *Poets in a Lands cape,* pp. 231s.
2. 1 Pierre 3 :15.
3. Phœbé dans Romains 16:1s occupe une position officielle. Elle est *patrona* de l’Eglise, sa maison en est le quartier général, son statut, celui d’une diaconesse accréditée. Cf. les *Duae Ministrae* de Pline, *Ep.* 10.96;

I Timothée 3:11 se réfère probablement à cet office.

Il est possible que Junia en Romains 16:7 soit une femme (l’accusatif Junian est le même au masculin et au féminin) et qu’apôtre à cet endroit signifie “envoyés par Jésus-Christ”, du moment que, comme Paul le dit, ils avaient été chrétiens avant lui.

1. Philippiens 4:2, 4.
2. *Contre Celse*, 3.55.

571 Pierre 3:1 s.

*58 Const. Apost.* 1.10.

5’ *Ad Uxorem,* 2.3-7.

1. Et également son caractère éprouvant: ainsi que Tertullien le fait remar­quer, le mari pouvait dénoncer sa femme à n’importe quel moment, et, à moins qu’elle n’abjure, elle risquait la condamnation à mort. Comme nous l’avons déjà vu, un cas de ce genre s’est produit à Rome, un aristocrate ayant dénoncé sa femme chrétienne. C’est ce fait qui poussa Justin à écrire sa *Seconde Apologie.*
2. *Ad Uxorem,* 2.7.
3. *De Praescr.* 41.
4. Cf. W. H. Ramsay, *The Church in tbe Roman Empire,* pp. 375 ss.
5. Dion 67.14. Cf. Suétone, *Domit.* 15. Voir aussi notre ch. V, note 48.
6. Eusèbe *HE.* 5.1-61.

661 Pierre 3:15s.

671 Thessaloniciens 2:1-14.

681 Thessaloniciens 2:15; cf. Philippiens 4:9.

691 Thessaloniciens 1:7, 8.

70II Corinthiens 4:1-5 (trad. TOB).

1. Théophile, *Ad Autol.* 4.
2. *Ad Autol.* 9.

394

NOTES DU CHAPITRE Vil, PAGES 215-222

*''AdAutol.* 13.

1. *AdAutol.* 15.
2. *AdAutol.* 6.
3. *AdAutol.* 5.
4. *Ad Autol.* 3, 7, 8.

*"AdAutol.* 14.

1. *Supplique* 11 (trad. franç. G. Bardy, Sources chrétiennes N° 3).
2. Actes 2:42.

” Actes 13: Iss.

1. I Thessaloniciens 1:3.
2. I Thessaloniciens 3:12.
3. I Thessaloniciens 4:9ss.

851 Thessaloniciens 5:13.

1. I Corinthiens 11:20 ss et ch. 12 à 14.
2. Philippiens 1:15; 3:15—19; 4:2s; Romains 14:1—15:3.
3. Jude 1 et II Pierre 2.
4. Jacques 2:1 ss.
5. Marc 3:32 ss; cf. Jean 7:5.
6. Plus tard, bien sûr, Jacques se retrouva à la tête de l’Eglise de Jérusalem, et ce fut encore un autre parent du Seigneur qui lui succéda.
7. Cf. A. R. George, *Communion with God.*
8. I Corinthiens 14:23ss.
9. *lApol.* 9.
10. Les illustrations suivantes sont extraites de Tertullien, *Apologet.* 39. Voyez cependant la note 65 de notre chap. II.
11. *Epi.* 10.96.

97II Corinthiens 3:18 ; cf. Romains 12:1,2.

1. Galates 4:19.
2. *lApol.* 14.
3. Pline, *Ep.* 10.96; Lucien *De Morte Peregrini, passim.*
4. *Med.* 11.3; Galien *De Sentent iis Politiae Platonicae.*
5. *Ephes.* 10 (trad. française A. Lelong, Textes et Documents pour l’Etude du Christianisme).
6. *II Clément* 13.3. Dans la mesure où *II Clément* contient une grande quantité de matériel de prédication, elle est destinée à être utilisée dans le cadre de l’église, lors du service d’adoration. A ce propos, la stupéfiante déclaration de Conzelmann “Aucune prédication chrétienne primitive ne nous a été transmise... la plus ancienne est *II Clément" (The Theology of the New Testament,* p. 88) est erronée en ce qui concerne *II Clément* en même temps qu’elle est diffamatoire en ce qui concerne le livre des Actes.
7. Malheureusement, la diversité des bonnes œuvres chrétiennes (cf. Tite 2.7, grec) tendit à se fossiliser avec le temps et à se limiter essentielle­ment à la continence sexuelle et à l’abstinence de tout ce qui était cruel et

NOTES DU CHAPITRE VII, PAGES 222-224

395

idolâtre. Mais ces limitations posées à l’éthique chrétienne ne parvinrent jamais à supplanter complètement l’épanouissement de la véritable *agapë* chrétienne.

105 Harnack *(Mission und Ausbreitung)* fait remarquer le curieux paradoxe qui existait dans la théologie chrétienne sur ce point. D’une part, elle affirmait que les païens savaient presque intuitivement ce qu’était la vertu: dans ce sens, la moralité chrétienne n’était pas nouvelle. Elle était professée, sinon pratiquée, par les philosophes. D’autre part, elle prétendait que la qualité de la vie chré­tienne était la preuve de la vie surnaturelle qui les animait et représentait en cela quelque chose de totalement nouveau. Si Celse devait admettre que “personne ne peut entièrement transformer les gens qui pèchent par nature et par habi­tude, pas même par la peur du châtiment, et moins encore en faisant preuve d’indulgence” (Origène, *Contre Celse* 3.65), l’auteur de *VEpitre à Diognète* pouvait pour sa part citer la vie chrétienne en exemple et déclarer: “Cela ne ressemble pas à l’œuvre de l’homme: c’est la puissance de Dieu.” *(Diogn.* 7.)

*’<\* Oct.* 22.8; Tertullien, *Apol.* 15.

1. *Martyrdom and Persécution in the Early Church,* pp. 330 ss.
2. Actes 4:12.
3. Jean 15:11; 16:22.

Actes 16:25.

1. ” Cf. Philippiens 3:1 ; 4:4.

”2 Actes 8:8; 13:52; 15:3.

1,31 Thessaloniciens 1:6.

1,4 Actes 5:41.

115 Romains 5:2.

1,6 Romains 5:3.

117 Romains 5:11.

1,8 Hébreux 13:5.

Hébreux 12:2.

’20 Actes 20:24.

1. Romains 8:34—39.
2. *Apologet.* 21.
3. Chapitre 5.
4. Psaume 16:11 ; Philippiens 1:23.
5. Actes 8:5, 6, 26ss.
6. I Pierre 1:8; Tacite, *Ann.* 15.44.
7. II n’est pas improbable que Flavius Sabinus, le frère aîné de 1 empereur Vespasien, qui mourut dans l’année des quatre empereurs (69) ait été un chrétien. Il se serait converti vraisemblablement à la suite des événements dont il avait été le témoin en 64, alors qu’il était *Praefectus Urbi* et chargé de faire exécuter les chrétiens accusés de pyromanie. Tout au long de sa prestigieuse carrière, il avait été un homme d’action. Il avait servi l’Etat dans trente-cinq compagnies et avait été gouverneur. Par conséquent, nous sommes surpris quand nous lisons qu’il devint, à la fin de sa vie, “un homme doux détestant les massacres et les effusions de sang (...). Certains prétendaient que chez lui c était de l’indolence, mais d’autres pensaient qu’il s’était adouci et souhaitait épargner

396 NOTES DU CHAPITRE VII, PAGES 224-229

la vie de ses concitoyens.” (Tacite, *Hist.* 3.65 et 75.) Cette dernière supposition semblerait plus vraisemblable, car il mourut “sans arme et sans démontrer la moindre intention de s’enfuir” quand les Vitelliens prirent d’assaut le Capitole. (Tacite, *Hist.* 3.73.) Tout cela ne prouve pas qu’il était devenu chrétien, mais on sait que Domitilla, sa nièce, et d’autres membres de sa famille s’étaient convertis; la soudaine métamorphose d’un homme d’action en un homme de paix, d’un soldat en martyr, d’un homme d’armes en un homme qui ne supportait pas de verser le sang: on est bien tenté de conclure à une forte influence chrétienne, pour ne pas dire plus. La cause la plus probable de ce revirement fut sans doute le massacre des chrétiens qui dégoûta la société romaine et dans lequel Sabinus fut officiellement impliqué. 11 se pourrait fort bien que l’infiltration du christianisme dans la famille impériale ait été le résultat direct du fidèle témoignage des martyrs chrétiens de 64.

1. *Apologet.* 50.
2. Actes 4:23 ss.
3. Galates 6:17.
4. Philippiens 1:29.
5. Colosssiens 1:24.
6. Actes 12:1-6.
7. *I Clem.* 5.
8. Rapporté par Eusèbe dans *H.E.* 2.8.
9. I Thessaloniciens 1:5.
10. *Op. rit.* p. 131.
11. G.B. Caird *Principalities and Powers\* H. Schlier *Principalities and Powers in the New Testament.* Cf. aussi K. E. Koch, *Occultisme et Cure d’Ame* (Ed. Emmaüs).
12. *Tbe Signijicance of Satan* et *Essentials of Demonology.*
13. Marc 6:12, 13.
14. Luc 10:17.
15. Marc 16:15ss.
16. Hébreux 2:4.
17. Actes 3:1 ss.
18. Actes 5:14.
19. Actes 8:13.
20. Actes 8:6s.
21. Actes 19:1-12.
22. I Corinthiens 12:9, 10;Jacques 5:14s.
23. *IIApol.* 6.

*,5‘ Adv. Haer.* 2.32.

>52 *Ibid.*

*153 Adv. Haer.* 2.31, 32.

’54 *Contre Celte* 2.51.

*155 Contre Celte* 1.6, 7.4. Origène se réfère clairement à la narration de certaines histoires sur le compte de Jésus.

NOTES DU CHAPITRE VII, PAGES 229-232

397

1. *Contre Celse* 7.4.
2. *Dial.* 85.

*™Apol.* 23.

159 Chapitre 2.

‘60 *Oct.* 27.

*“\* Orat.* 12-19.

*“2 Contre Celse, passif».*

*163 Ad Demetr.* 1 5, *Ad Donat.* 5.

“\*8:1.

165 Cf. pp. 126ss; de même le Papyrus Magique de Paris et, bien évidemment Actes 19:13ss.

“6 8:1.

1. C’est ce que met en évidence le même chapitre des *Constitutions.* Tout d’abord, c’est ce qui arriva du temps de Jésus. Son ministère pouvait soit être entravé à cause de l’incrédulité persistante des hommes soit être attribué à Beelzebul.
2. Origène, *Contre Celse* 8.36.
3. Dans son colossal ouvrage *Possession, Demoniacal and Otber.* Cf. p. 389: “La réponse purement négative (sous-entendu à la question des ‘phénomènes parapsychiques’) du rationalisme dans sa critique historique de tous ces récits, n’est franchement plus possible de nos jours.”
4. *After the Apostles* pp. 61-71. Son opinion a un poids tout particulier dans la mesure où il n’était pas seulement professeur d’histoire de l’Eglise, mais égale­ment missionnaire. Il fait état de cas d’exorcisme et de guérisons sur le champ missionnaire contemporain.
5. C’est ainsi que le directeur de *XOverseas Missionary Fellowsbip (Union Missionnaire d'Outre-Mer)* rapporte de nombreux cas de ce genre en Asie du Sud-Est, se référant à des documents comme *Bornéo Breaktbrougb* de S. Houlison, et *Démons Despoiled* de M.M. Nordmo. Il poursuit: “Ce qui est appelé ‘possession démoniaque’ semble se rapporter essentiellement aux manifestations dramatiques de possession ou d’influence démoniaques. Mais, à notre avis, il s’agit plutôt de signes et de symptômes, et la racine du mal doit être recherchée dans la soumission aux démons qui transparaît dans toutes sortes d’autres manifestations telles que transes, mutilation, marche sur le feu, etc.” La conclusion de Foster (voir note précédente) est la suivante: “Cette jeune Eglise est en train de revivre l’expérience de l’Eglise primitive, conformé­ment à la tradition de la prédication apostolique et postapostolique.” *(0p. ai.* p. 71.) Cf. également C.N. Moody, *Tbe Mind of the Early Couverts,* p. 105s.: “La joie d’avoir été libéré de .l’esclavage des idoles et des démons, la joie dans le Grand Créateur et Protecteur, est un trait caractéristique du christianisme de nombreux peuples. Pour certains primitifs convertis, cela représente parfois l’essence même de la religion.” Il poursuit en citant des exemples.
6. Cf. par ex. Dr K.E. Koch, *Occultisme et Cure d’Ame.*
7. *Op cit.,* p. 224.

398

NOTES DU CHAPITRE VIII. PAGES 233-240

CHAPITRE VIII (pages 233-284)

**Les méthodes d’évangélisation**

*\* Worship in Ancient Israël,* ch. 7, “The Synagogue”.

1. Actes 13:16, 26, 38.-
2. Chapitre 4.
3. *Missionary Methods* pp. 62 ss.
4. Concernant le rôle de la guérison dans le contexte de la prédication, cf. mon ouvrage *The Meaning of Salvation,* pp. 218ss.
5. Israël Levinthal *Problems of Jewish Ministry,* p. 17, citant *Koheleth Rabba* 11.2.
6. John Peterson *Missionary Methods of fudaism in the Early Roman Empire,* pp. 155ss. Cf. également R.C. Worley, *Preaching and Teaching in the Earliest Cburch,* pp. 64 ss.
7. Cf. p. 204.
8. *Ad Demetr.* 13.
9. *H.E.* 1.13.18.

*” H.E.* 1.13.20s. Cf. plus loin, ch. X, notes 3 et 4.

1. *Clem. Recogn.* 1.7. Pour la valeur qui peut être attribuée à la *Grundschrift* des écrits clémentins, cf. O. Cullmann, *Le Problème Littéraire et Historique du Roman Pseudo-Clémentin,* et G. Strecker, *Dos fudenchristentum in den Pseudoklementinen.*
2. Cf. Suétone, *Vespasien* 4, Tacite, *Hist.* 5.13 et Josèphe *B.J.* 6.5.4.
3. *Clem. Recogn.* 1.9.
4. Cf. Actes 11:27; 13:1; Romains 12:6; I Corinthiens 12—14; I Thessalo- niciens 5:20; Apocalypse 1:3; 22:18. Pour les chrétiens, la prophétie consti­tuait un trait particulièrement caractéristique de leur religion. Jésus était le prophète eschatologique promis depuis longtemps par Deutéronome 18:18. Il raviva et couronna la longue lignée des prophètes d’Israël (Matthieu 5:19; Actes 3:22; 7:37; 17:37; cf. Jean 4:44). La prophétie chrétienne vit le jour à la Pentecôte (Actes 2:18) et son contenu n’était rien d’autre que *le* prophète, Jésus en personne. Une fois encore, celui qui proclamait était devenu celui qu’on proclamait.

161 Corinthiens 12:29. Cependant Apocalypse 10:7 (cf. 11:10; 16:6) semble indiquer que le don était ouvert à tous: “prophète” semble être synonyme de “serviteur de Christ”.

1. II était aussi très apprécié parce qu’il était infiniment précieux pour la communauté désireuse de discerner la volonté du Seigneur. Cf. I Corin­thiens 14:1.
2. Ephésiens 2:20; 3:5.
3. I Corinthiens 14:3,32.
4. Actes 11:28.
5. I Timothée 4:14.

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 241-248 399

1. Apocalypse 19:10.
2. I Corinthiens 14:24s.
3. I Corinthiens 14:3s et l’implication probable d’Actes 13:1, à savoir que les prophètes enseignaient également.
4. I Corinthiens 14:29s.
5. I Corinthiens 14:37-39.
6. Par ex. *Didachê* 11.
7. *Adv. Prax.* 1.

*2’ Contre Celse* 7.9.

1. De Même Harnack, *op. cit.,* p. 353, note 3; Reitzenstein *Hellenistùche Mysterien-Religionen*, p. 143 s.
2. Par ex. Ritsch dans *Die Entstehung der Altkatholiscben Kircbe,* p. 506. Toute­fois, ainsi que P. de la Labriolle le fait remarquer dans *La Crise Montaniste,* p. 95s, Origène, s’il s’était agi des Montanistes, en savait trop sur eux pour ne pas les mentionner dans sa réponse à l’accusation de Celse.
3. W. K. Know *Hellenistic Eléments in Primitive Cbristianity,* p. 83, note 2.
4. Le texte figure dans le *Papyrus Bodmer* 13 et il est édité par M. Testuz *Méliton de Sardes, Homélie sur la Pâque,* 1960. On en retrouve des vestiges dans le latin de Méliton. Cf. H. Chadwick “A Latin Epitome of Melito’s Homily on the Pascha” dans *J. T. S.* Avril 1960.
5. Eusèbe, *H.E.* 5.24.5.
6. *Philad. IA.*
7. *Pap. Bod.* 13, 100 ss.
8. *Pap. Bod.* 13, 9.
9. Ceci était manifestement basé sur le style de Gorgias au Ve siècle av. J.-C., ainsi que le fait remarquer Michel Testuz dans son Introduction, p. 20s. On retrouve des traces de ce style d’écriture dans le Nouveau Testament : Ephésiens 1:3-14; I Timothée 3:16. Il est également apparent dans II Pierre et dans Jude. Cf. mon ouvrage *Commentary on IIPeter and Jude,* p. 18 s; E. Norden *Die antike Kunstprosa,* pp. 126—152. Sherman Johnson est d’accord et souligne, dans son essai “Christianity in Sardis” *(Early Christian Origins,* éd. Allen Wikgren, p. 84), que Méliton et Ignace furent tous deux influencés par ce “style asiatique fleuri qui naquit dans la vallée du Méandre avant l’ère chrétienne et qui, à l’époque, tendait de plus en plus à être évincé par le style plus sobre du mode attique .

391 Corinthiens 14:24s.

1. *The First Five Centuries,* p. 117.
2. Origène, *Comm. in Ps.* 36, 3.3.
3. Eusèbe, *H.E.* 6.3.
4. *Ibid.*
5. Eusèbe, *H E.* 6.4.
6. *Act. Just.* 1,2.
7. Actes 19:31.
8. Actes 19:8.

400

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 248-254

1. Actes 24:12.
2. “Si les habitudes étaient les mêmes qu’aujourd’hui, ce laps de temps couvrait presque exactement le temps consacré au repas de midi et à la sieste. A treize heures, il y avait probablement plus de monde dormant à poings fermés qu’à une heure du matin.” *(Beginnings of Christianity,* IV, p. 239.)
3. *The Book of Acts,* p. 389.
4. II Corinthiens 9:15.
5. I Timothée 1:15.
6. Romains 7:23—25.
7. *Act.fust.* 3.
8. *Protrep.* 12.

*38 Oral.* 42.

1. *Ibid.* 29.
2. *Contre Celse* 3.55.
3. *Clem. Recogn.* 1.12—16.
4. *Hom. Clem.* 8.38.On trouve un autre exemple dans la *Clem. Recogn.* 10.71, où il nous est dit que Théophile (peut-être le même que celui qui est mentionné dans Luc 1:1) “transforma avec beaucoup d’empressement le grand palais qui lui servait de demeure en église... et toute la multitude, qui s’y rassemblait quotidiennement pour écouter la Parole, crut.”
5. Actes 17:5.
6. Actes 18:7.
7. Actes 21:8.
8. Actes 16:15, 32-34.

651 Corinthiens 1:16.

1. I Corinthiens 16:15.
2. Actes 1:13s, 12:12.
3. *Infant Batism in tbe First Four Centuries t* ch. 1 et *The Origins of Infant Baptism,* ch. 2.
4. “Zur Kindertaufe in der Urkirche”, dans *Deutsches Pfarrerblatt,* 1949, pp. 152ss.
5. Cf. H. Mattingly *The Emperor and his Clients.*
6. Actes 13:1.
7. Jean 19:12.
8. K. Aland *Did tbe Early Church Baptize Infant?*
9. A supposer, comme c’est probable mais difficilement démontrable, que la pratique du baptême des prosélytes juifs remonte avant Jésus-Christ.
10. Actes 10:24.
11. Actes 10:27.
12. Actes 10:48.
13. Actes 16:15.
14. Actes 16:33.

*Ad Uxorem 2.*

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 254-257

401

1. *II Apol.* 2.
2. II Corinthiens 6:14.
3. I Corinthiens 7:14.
4. Tacite, *Ann.* 13:32. Le verdict fut assez juste. A cette époque, le christianisme n’était guère différent de la *religio licita* qu’était le judaïsme aux yeux des Romains.
5. Cf. H. Leclerq “Aristocratiques: Pomponia Graecina” dans le *Dictionnaire dArchéologie Chrétienne et de Liturgie,* I. 2847 s, et G. Edmundson, *The Church in Rome in the First Century,* p. 85 s.
6. Philippiens 4:22.
7. Philippiens 1:13. Les arguments de G.S. Duncan dans *St.Paul’s Ephesian Ministry* ne me paraissent pas très convaincants. L’assertion souvent répétée selon laquelle certaines inscriptions prouvent la présence d’un détachement de la Garde Prétorienne à Ephèse est une grosse erreur. L’inscription *“T. Valerio T.F. Secundo Militis Cohortes VII Praetoriae* "date de l’époque de Septime Sévère et non de celle de Néron. De toute manière, cela ne prouve rien, sinon que les Ephésiens avaient élevé ce mémorial à Valerius Secundus, l’enfant du pays, parce qu’ils étaient fiers qu’il ait réussi et qu’il ait eu l’honneur de servir dans la Garde Prétorienne à Rome.
8. Duncan penche beaucoup en faveur d’Ephèse, mais il y a de fortes raisons pour ne pas partager cette opinion. Les *Aristobuliani* et les *Narcissiani* sont plus à leur place à Rome (16:10 s). De même, la salutation “ Les Eglises de Christ vous saluent” (16:16). En outre, la tendance de Paul semble avoir été d’inclure un grand nombre de salutations personnelles uniquement lorsqu’il n’avait pas encore visité les destinataires. Bien des personnes auraient été vexées à Ephèse si Paul n’avait fait saluer que vingt-six croyants qui s’y trouvaient.
9. Cf. son excursus “La maison de César” dans son *St.Paul's Epistle to the Philippians.*
10. Romains 16:10.
11. Romains 16:11.
12. La date de sa mort est indéterminée. Il vivait encore en 45 Qosèphe, *B.J.*
13. *Ant.* 20.1.2).
14. A.N. Sherwin-White, dans une correspondance privée, écrit: “je soupçonne que c’est au travers des affranchis que les familles de la haute société furent touchées.” Le professeur Jocelyn Toynbee est du même avis.
15. Dion 67.14. Fergus Miller relève un fait curieux dans son livre *A study of Cassius Dio,* p. 108, 179: Dion ne mentionne les chrétiens nulle part, bien qu’il doive avoir été au courant de leur existence et de leur rapide expansion. Silence désapprobateur sans doute!
16. Suétone, *Domit.* 13. La réaction chrétienne apparaît clairement dans le livre de l’Apocalypse.
17. Suétone, *Domit.* 13.
18. Eusèbe,/ZÆ 3.20.1 ss.
19. L. Hertling et E. Kirschbaum, *The Roman Catacombs,* p. 40. Cf. *Eléments d Archéologie Chrétienne* de Marruchi, II, pp. 422 ss.

402

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 257-261

1. Actes 18:1; Suétone, *Claude* 25. La date est avancée par Orose.
2. Même cette hypothèse n’est pas nécessaire. Toutefois, Priscille peut avoir été une affranchie qui prit le *nomen gentile* de Prisca. Cf. le commentaire de Sanday et Headlam *Romans,* pp. 418—420 et Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopddie,* art. “ Acilius”.

’°\* Sanday et Headlam commentent: “Si cette hypothèse est correcte, alors les noms de ces deux chrétiens romains et l’existence du christianisme dans une grande famille romaine sont expliqués.”

1. Cf. J. Daniélou *Les Symboles chrétiens primitifs.* Il attire l’attention sur l’ouvrage de B. Bagatti et E. Testa au sujet de ces symboles judéo-chrétiens de première date. L’évidence est confirmée dans l’ouvrage de Testa: *Il Symbolismo dei Giudei Cbristiani,* publié en 1962 après les découvertes faites à Hébron, Nazareth et Jérusalem en 1960, auxquelles je n’ai pas eu accès.
2. Ceci paraît d’autant plus probable si on considère la place centrale donnée à la croix dans la prédication et dans la vie des premiers chrétiens (I Corinthiens 1:18; 2:2). C’était un thème si central que “Barnabas” pouvait le retrouver dans l’énumération des serviteurs d’Abraham et que Justin pouvait déclarer que la forme de la charrue, du mât du bateau et des étendards des légions témoignaient inconsciemment du symbole chrétien *{Barnabas* 9, Justin, / *Apol.* 5.5). En outre, des croix de charbon furent retrouvées dans les ossuaires de Talpioth qui sont apparemment des cercueils chrétiens provenant d’une tombe intacte des environs de Jérusalem, et que l’on peut dater par la numisma­tique des environs de l’an 50 de notre ère. Cf. E. L. Sukenik dans *A.J. A.* 1947, pp. 351-365, et la réestimation partielle de B. Gustafsson sur le sens des graffiti dans *N.TS.* 1956, pp. 65ss. Ces découvertes remettent en question les bruits que l’on a souvent fait courir selon lesquels la croix n’était pas utilisée comme symbole chrétien à l’origine et qu’elle ne fit son apparition en tant que tel qu’au ni' siècle sous l’influence des gnostiques (cf. le débat et les illustrations de la croix trouvée dans l’hypogée christiano-gnostique d’Aurelii, datant d’avant 270, dans l’ouvrage de Jérôme Carcopino *De Pythagore aux Apôtres').*
3. En effet, on peut s’aventurer à supposer que, tout comme les *lararia* païens contenaient des répliques des dieux, de même les coffres chrétiens peuvent avoir contenu les coupes servant à la communion et une copie de la version des *Septante.* Il se pourrait bien que ce soit à un coffre de ce genre, plutôt qu’à l’objet oblong auquel on songerait autrement, que se soit référé le proconsul d’Afrique en 180, quand il demanda aux martyrs de Scillite ce qu’ils serraient dans leurs boîtes *(capsa),* ce à quoi ils répondirent: “Des livres et des lettres de Paul, un homme de bien.” Il est très intéressant de noter en effet que, dans la mosaïque de Ravenne datant du Ve siècle, dans le mausolée de Galla Placidia, on peut voir un coffret presque identique à celui d’Herculanum, placé à côté de Saint-Laurent, et à l’intérieur duquel on peut lire les titres des livres: Matthieu, Marc, Luc et Jean. Cf. notre hors-texte.
4. André Grobar, dans son volumineux ouvrage *Christian Iconography* est malheureusement assez peu convaincant sur la toute première période. Il soutient (p. 32) qu’il n’existe pas de différence entre les *oranti* chrétiens et les *oranti* païens. Cependant, les illustrations qu’il en donne (59 et 60) montrent précisément la différence dont je parle.

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 262-263 403

1. La scène est sans équivoque. Les deux femmes, l’enfant, le roi sur son *tribunal* et la foule des curieux fascinés attendant le verdict, tout prouve qu’il s’agit bien de cette évocation.
2. Cf. note 108 et le récit de M. Délia Corte *Nota degli Scavi,* vol. V, 449, N° 112, et ses *Renconditi Pontif. Acc. di Archaeologia,* vol. VII, pp. 397—400. LJn autre exemple du carré de la *Rotas-Sator* a été découvert dans le *palaestra* de Pompéi; il existe encore. Les archéologues racontent qu’il fut découvert sous une épaisse couche de cendre intacte (je dois cette observation au professeur J.M.C. Toynbee) ce qui apporte un net démenti à ceux qui prétendent que le carré magique y aurait été déposé par des chercheurs, longtemps après la destruction de la ville, en même temps que les graffiti *Sodoma\* C’est dans un environnement très probablement chrétien, comme Dura-Europus sur l’Euphrate, et à l’est de Cirencester en Angleterre que le carré a aussi été découvert. L’importance qu’il revêt à Pompéi réside surtout dans le fait qu’il atteste que certains chrétiens italiens du Ier siècle parlaient le latin de préférence au grec.
3. Deux autres découvertes à Pompéi attirent notre attention dans ce sens-là, surtout si l’on tient compte des endroits où elles ont été faites. Il n’était pas inhabituel pour les Romains de marquer le centre d’une intersection routière d’une petite croix, dont chacune des branches pointait exactement dans la direction appropriée. Il en existe certains exemples à Pompéi. Mais à la jonction de la Via di Stabia et de la Via di Nola, la croix est différente. Elle ressemble davantage à l’œuvre d’un amateur, à quelque chose de non officiel. Elle se trouve sur le trottoir. L’endroit où elle est plantée était très fréquenté, il s’agissait en fait de la sortie des Bains Centraux. On se demande s’il ne s’agissait pas d’un témoignage chrétien empruntant à la signalisation officielle l’ambi­valence de sa forme.

L’autre découverte est le célèbre carré Rotas-Sator (cf. note 107), L’état actuel du débat est bien résumé par H. Last dans *J.T.S.* 1952, pp. 92ss. Cf. également F. V. Filson, dans le *Biblical Archaeologist* 1939, p. 14s.

Le carré est le suivant :

ROTAS OPERA TENET AREPO SATOR

A première vue, la signification de ce carré est obscure: peut-être veut-il dire “Arepo le semeur tient les roues avec soin”. Mais un sens plus profond doit lui avoir donné une affinité avec la communauté chrétienne. Ainsi que A. R. Smith me le suggère dans une lettre personnelle, il pourrait être traduit comme suit: “Le Dieu qui sème la semence *(Le.* l’Evangile) tient les sphères (Ze. l’univers) avec soin.” Cela présuppose que AREPO est une allusion cachée à Dieu, ce qui n’est pas impossible: Æpha *Rcx. Ht* Pater Oméga. Il est certain que le motif de l’Alpha et de l’Omega attiraient fortement les croyants. Les lettres du carré peuvent être réarrangées dans l’anagramme suivant, ce qui nous donne un double *Pater Natter* en forme de croix ainsi que la répétition de l’A et l’O, comme pour souligner que Christ crucifié est l’Alpha et I Oméga de l’histoire de

404

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 263-264

l’humanité. Et le T (un symbole chrétien primitif pour la croix: Epître *de Samabas* 9.8) se retrouve entre l’A et 1’0 sur tous les côtés du carré, comme pour répéter le message. Le carré réarrangé se lit comme suit:

A

P A T E R

A PATERNOSTER O

O S T E R

O

On imagine volontiers que les chrétiens se soient servis de puzzle pour témoigner de leur foi pendant des périodes de trouble. Et si ce carré Rotas- Sator a été retrouvé dans le *palaestra* de Pompéi, c’est probablement qu’après ses exercices un certain croyant aura ainsi partagé sa foi avec un de ses compagnons.

Toutes ces preuves sont bien fragiles, mais nous devons nous en contenter. Cependant, dans la mesure où nous savons qu’il existait toutes sortes de manières indirectes de répandre l’Evangile, nous ne risquons pas de nous tromper beaucoup avec des suppositions de cette nature.

1. Actes 12:12.

Actes 21:7.

Actes 2:46.

1,2 Actes 20:7.

Actes 16:32.

1,4 Actes 10:22.

”5 Actes 18:26.

1,6 Actes 5:42.

”7 Actes 28:17s.

1. Actes 20:20s.
2. *The Reformed P astor,* p.10.
3. II pouvait dire avant son exécution: “Je l’ai servi pendant quatre-vingt- six ans et il ne m’a jamais trompé. Comment puis-je blasphémer mon roi qui m’a sauvé?” *{Mari. Polyc.* 9.3, Eusèbe *HE.* 4.15.20.)
4. Son père était évêque de Sinope dans le Pont (Hippolyte, *Syntagma,* citée dans Epiphane, *Haer.* 42).

NOTES DU CHAPITRE VID, PAGES 264-270 405

*Ad.Justin.* 3.

1. */ Apol.* 15.
2. Pline, *Ep.* 10.96.

123 Ephésiens 6:1,2.

1. Ephésiens 6:4.
2. Matthieu 18:2-4; Marc 9:33-36; Luc 9:46-48.

’28 Actes 21:5.

*129 Barnabas* 19: 10.

'30 Philippiens 4: 2.

*,3> I Clem.* 21:6-8.

1. Marc 10:14.
2. *Mand.* 12.3.6; *Sim.* 5.3.9, 7.6.
3. *Vis.* 2.2.3.
4. *Vis.* 1.1.9.

*134 Vis.* 2.2.3s.

1. PTr. 1.3.1.
2. PTr. 2.2.2.
3. *Vis.* 2.2.3, 4.

*Ho Vis.* 1.3.1, 2 (trad. française R. Joly, Sources Chrétiennes, 43 Àrx).

*’4’ Vis.* 2.3.1.

1. Ce récit est extrait tout entier d’Eusèbe, *H.E* 6.2. Un récit différent, hostile, est rapporté par un auteur païen, Porphyre, cité dans Eusèbe, *H.E.*
2. mais il faut lui préférer celui d’Eusèbe. Cf. H. Chadwick *Earlj Christian Tbrought and tbe Classical Tradition,* p. *61* s (et notes).
3. Actes 18:3.
4. Actes 18:26.
5. Cf. E. Kasemann *Essays on Nen> Testament Thèmes,* pp. 136ss.
6. Actes 18:26; Il Timothée 4:19; I Corinthiens 16:19; Romains 16:5.
7. Actes 19:27.

1481 Corinthiens 16:19.

1. Actes 18:26.
2. Telle est peut-être la déduction que l’on peut faire de I Corinthiens 1:18 ss, si on tient également compte de son inactivité au début de son séjour à Corinthe, mais tout cela a été fortement exagéré par des auteurs comme W. L. Knox qui en font un des tournants majeurs dans la vie de l’Apôtre, sans aucune espèce de preuve solide.
3. Actes 18:4.
4. Actes 18:5, *tô logo.*
5. Romains 16:4.
6. Jean 1:37.

406

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 270-279

1. Jean 1:41.
2. Jean 1:43.
3. Jean 1:45.
4. Cf. C.F.D. Moule “The Individualisai of the Fourth Gospel” dans *Novum Testamentum,* 1962, pp. 171—190.
5. Justin, *Dial.* 1.3.
6. *Octavius,* 1.

»«« Actes 8:5, 6, 26-40.

1. Actes 8:26.
2. “Lève-toi et va... Il se leva et partit.” (8:26s, cf. également 8:39).

’\*4 Actes 9:10-18.

1. I Thessaloniciens 2:7, 11.
2. Philémon 10.
3. I Corinthiens 4:15.
4. *Panegyr.* 5.
5. Toutes les citations mentionnées sont extraites du *Panegyr.* 5.
6. *Panegyr.* 6.
7. Cf. p. 203 et Origène *Commentaires sur le Psaume* 36.
8. *Panegyr.* 7.
9. Origène pense qu’une lecture journalière de la Bible de une à deux heures est à peine suffisante pour le chrétien. *{Homélie 2 sur les Nombres,* 10.19.)
10. *Lettre à Grégoire* 3.
11. La variante *pisteusête* pour *pisteuête* renforcerait l’argument qui veut que l’objectif principal du livre soit l’évangélisation, car l’aoriste subjonctif peut très bien être utilisé pour souligner l’acte initial de la foi à laquelle l’auteur se propose d’amener son lecteur. La forme *pisteuête* pourrait signifier que l’Evangile a été écrit pour confirmer le lecteur dans la foi qui était déjà la sienne. Cependant, il est peu probable que telle ait été la principale préoccupation de l’auteur. L’Evangile fut écrit tout d’abord pour vaincre l’incrédulité. Il choisit les signes qui attestent le statut et l’œuvre de Jésus afin d’amener le lecteur à la foi plutôt que pour renforcer celle-ci.
12. Une partie de la force de cet évangile réside dans le fait que ses thèmes principaux (pain, vin, berger, lumière, vie, etc.) sont aussi évocateurs dans la pensée juive.
13. Cf. son essai “The Intention of the Evangelists” dans *New Testament Essays,* éd. A.J.B. Higgins, p. 176.
14. *The Gospel according to Saint Matthew,* p. 21.
15. Ainsi Horace dédia ses *Odes* à Mécène, et Virgile son *Enéide* à Auguste lui-même.
16. Cf. mon ouvrage *The Meaningof Salvation,* pp. 125—130.
17. C. K. Barrett, *Luke the Historian in Recent Study,* p. 68 s.
18. *The Birth of the New Testament,* p. 92 s.
19. *The Tbeology of Acts,* pp. 166—177.

I

NOTES DU CHAPITRE VIII, PAGES 279-284

407

1. “The Book of Acts, the Confirmation of the Gospel” dans *Novum Testamentum,* 1960, pp. 26—59.
2. Dans *“Neu> Testament Essays",* éd. A.J. B. Higgins, pp. 175—186.
3. 11 existe un étroit lien entre Luc et les Apologètes. De fait, il fut le premier d’entre eux. En effet, comme je l’ai fait remarquer ailleurs, Luc est le premier à utiliser trois arguments classiques pour établir la vérité du christia­nisme, arguments communément repris par l’apologétique du IIe siècle: le miracle, l’accomplissement de la prophétie, l’expansion de i’Eglise. Cf. J. Danié- lou *Message Evangélique et Culture Hellénistique aux II\* et IIb siècles,* pp. 46—67.
4. “The Work of St. Luke” dans *Studies in the Gospels and Epistles,* par T.W. Manson, pp. 46—67.
5. Cf. E. P. Sanders *The Tendencies of tbe Synoptic Tradition-, J.* Rohde, *Rediscovering the Teaching of the Evangelists.*
6. II déclare le “connaître tout entier” *{Contre Celse* 1.12) mais ne se réfère spécifiquement qu’au *Dialogue* (perdu) de *fason et de Papiscus {Contre Celse* 4.52).
7. Justin, *II Apol.* 15.

Cf. plus haut, p. 194 s. Le célèbre témoignage de Tatien rendu à la puis­sance de conversion des Ecritures *{O rat.* 29) met en évidence plusieurs points qui l’impressionnèrent fortement; il fut touché par leur simplicité et par leur caractère direct, par l’honnêteté manifeste de leurs auteurs, par leur ancienneté, leur récit intelligible et intelligent de la création du monde, par l’accent qu’elles mettent sur l’unité et le gouvernement providentiel de Dieu, par les préceptes moraux qu’elles inculquent et par l’accomplissement étonnant de la prophétie. Justin, lui aussi, fut profondément touché par l’accomplissement des prophéties *{Dial.* 7) et il s’y réfère souvent dans ses débats avec Tryphon.

192 Hébreux 4:12.

’93 II Timothée 3:15.

1. Ch. 38.
2. Ch. 1.
3. Ch. 2.
4. Ch. 5. Il y a ambivalence entre les Ecritures et Christ dans l’utilisation qu’il fait de “La Parole”.
5. Jérôme, *Adv. Rufin.* 1.9.
6. Philostorgius, *HE* 2.3.
7. Pour le texte, cf. G. Waitz *Über das Leben und die Lebre des U filas,* p. 20.
8. Actes 4:31 s.
9. Ephésiens 6:20.
10. II Corinthiens 1:11. Telle est la force du grec *sunhupourgountôn bumôn.*
11. *Dial.* 7.
12. *Ephes.* 10.

408

NOTES DU CHAPITRE IX, PAGES 286-290

CHAPITRE IX (pages 285-309)

**Les motivations des évangélistes**

1. Galates 2:20.
2. Romains 5: 5.

’ljean 4:10-12, 14, 19.

1. II Corinthiens 5:14.
2. Cette légende est suffisamment ancienne pour avoir influencé les *Actes de Paul* et, par conséquent, elle peut difficilement être née plus tard que 180.
3. *Acta Pétri* 35 (= *Mart. Pétri* 6).
4. *De Monarchia* 1.
5. Clément, *Protrep.* 11 (trad. française: C. Mondésert, coll. Sources Chrétiennes).
6. *Ibid.* 12.
7. John Foster, *After tbe Apostles,* p. 82.
8. Cf. l’intéressante discussion au sujet de cet ultime commandement dans J. Blauw, *The Missionary Nature of tbe Cburch,* pp. 83ss, et l’abondante bibliogra­phie qu’il mentionne. Il cite favorablement l’exégèse d’Otto Michel qui rattache ce passage à Daniel 7:14. Le Fils de l’Homme a gagné la position d’autorité dans les nuées du ciel, et le tribut que lui paient l’ensemble des nations est une des facettes de son intronisation en tant que Fils de l’Homme car “à Lui furent donnés la domination et la gloire et un royaume, afin que tous les peuples, toutes les nations et toutes les langues le servent.” Christ appelle dorénavant ses disciples à proclamer sa Seigneurie aux nations. “La proclamation de l’Evangile est aussi la proclamation de la Seigneurie de Christ parmi les nations. Ce que veut dire Matthieu, c’est que depuis Pâques, l’Evangile a revêtu une forme nouvelle, tout comme le Seigneur lui-même...” Nous avons là une christologie qui ressemble à celle de Philippiens 2:5—11. (O. Michel, *Evangeliscbe Missions- zeitschrft,* 1941, p. 261s.) Cf. également l’exégèse de Karl Barth sur ces versets dans *Tbe Tbeology of tbe Christian Mission,* éd. G. H. Anderson, pp. 55—71, qui conclut: “A cause de la présence de Jésus, l’ultime commandement de notre Seigneur ressuscité d’aller évangéliser et baptiser, qui est la substance même de notre texte, est valable pour tous les jours de ces ‘temps de la fin’.”
9. *Pbilad.* 9 en syriaque.
10. Irénée, *Adv. Haer.* 3.18.
11. Cf. Roland Allen *Missionary Principes,* ch. 1.
12. *Op. cit.* p. 25.
13. *Op. cit.* p. 31.
14. Ephésiens 3:1; Il Corinthiens 5:20; I Corinthiens 3:9; 4:1; Il Timo­thée 2:2.

NOTES DU CHAPITRE EX, PAGES 290-297

409

18 I Pierre 4 : 1 1 ; 5: 2—4.

”3:15.

1. II Corinthiens 4:1.
2. II semble qu’il faille discerner une humilité croissante dans ces trois références écrites à des périodes différentes de la vie de Paul. Cette caracté­ristique renforcerait même la thèse que ces trois épîtres ont un seul et même auteur: il n’est pas inhabituel pour un saint de croître en humilité. Même pour ceux qui pensent qu’Ephésiens et I Timothée ont été écrits par un pauliniste ultérieur, cela ne ferait que renforcer le présent argument, dans la mesure où cela prouverait que ses imitateurs partageaient la même vision du ministère. Si la question de la paternité de ces textes est hérissée de problèmes, rien ne nous permet cependant de conclure que l’épître aux Ephésiens et les Pastorales soient pseudo-pauliniennes.
3. Ephésiens 3:7s.

231 Timothée 1:12ss.

1. Philippiens 2:4ss. Cf. I.H. Marshall “The Christ Hymn in Philippians 2:5—11”, *Tyndale Bulletin* (1968), pp. 104—127, et R. Deichgraber *Gottesbynnus und Christushjmnus in der Jrühen Christenbeit.*
2. Actes 13:46.
3. *Contre Celse* 6.79.
4. *Hom. in Rom.* 9.1.
5. Actes 4:20.
6. Jean 8:29.
7. Colossiens 1:10.
8. I Timothée 1:20.

321 Corinthiens 9:25—27.

33 I Corinthiens 9:20 s.

341 Corinthiens 4:3—5.

1. L’accent que Jésus met sur la gratuité totale de la grâce dans son enseigne­ment au travers des paraboles est bien mis en évidence par J. Jeremias dans *Lu Paraboles de Jésus* (éd. Xavier Mappus, colh “Livre de Vie”).
2. Cf. Romains 4:1—25; Galates 3:6-29.
3. T. W. Manson *On Paul and John,* p. 56 s.
4. Romains 4:25.
5. Romains 5:1, lire *“echomen*
6. Romains 6:1 ss.
7. Actes 20:21-24.
8. Cela me semble toujours être le sens de ces mots, en dépit de 1 ingénieux argument contraire de mon ami, le professeur E. Earle Ellis dans *New Testament Studies,* avril 1960, pp. 211 s.
9. II Corinthiens 5:9-11.
10. H Timothée 4:8.
11. II Timothée 4:17.

410

NOTES DU CHAPITRE IX, PAGES 297-301

1. I Corinthiens 3 :11—15.
2. A. N. Wilder *Eschatology and Etbics in the Teaching ofJésus,* ch. 5.
3. Cf. *ta mi anêkonta* et *ta mê kathëkonta* dans Ephésiens 5:3, 8, etc.
4. *To sumpberon,* I Corinthiens 6: 12; 10:23.
5. Ephésiens 5:17; I Corinthiens 14: 20.
6. Colossiens 1:10; Ephésiens 5:1 ss.
7. I Corinthiens 14:40; Romains 13:13; I Corinthiens 7:35, où *to euschemon* est utilisé.
8. *I Apol.* 8.
9. *Ep. Bamabas* 19.
10. *Ep. Bamabas* 21.
11. Polycarpe *Ep.* 1, 2.
12. *Ibid.* 5.
13. *Suppl.* 12.
14. Justin, *II Apol.* 12.
15. C’est ainsi que Cittinus, l’un des martyrs exécutés en 180 à Carthage pouvait dire: “Nous n’avons point d’autre crainte si ce n’est celle de notre Seigneur Dieu qui est au ciel.” Quant à Donata, elle déclara: “Honneur à César en tant que César, mais à Dieu la crainte.” *(Passion des martyrs scillitains.)*
16. Tertullien, par exemple, dans son *Apologet.* 45, semble accorder une importance exagérée à cette motivation: “Indubitablement, nous qui recevons notre récompense d’un Dieu qui voit tout, et qui nous attendons à Lui pour le châtiment éternel du péché, nous seuls faisons un réel effort pour vivre saintement, poussés par notre connaissance supérieure, conscients de ne pouvoir dissimuler quoi que ce soit et connaissant l’ampleur du tourment dont nous sommes menacés, et qui ne dure pas seulement longtemps mais éternelle­ment.” Si Tertullien ajoute d’autres raisons à celle-ci, il n’en demeure pas moins que cette préoccupation malsaine de récompense et de châtiment tendit à faire perdre de vue aux croyants les grandes vérités de la justification par grâce, comme nous l’avons déjà vu dans le cas d’Hermas. Elle tendit également à faire de la vie sainte et de l’activité missionnaire une question de mérite au point d’en faire une véritable doctrine.
17. I Corinthiens 9:16s.
18. Luc 19:10.
19. Luc 11:13.
20. Jean 2:24.
21. Marc 7:21 ss.
22. Marc 10:18.
23. Jean 14:6.
24. Matthieu 7:13.
25. Matthieu 6:24.
26. Jean 5:40; 17:3.
27. Matthieu 25:31 ss; 13:36 ss; 25:1 ss; 22:1-13.

NOTES DU CHAPITRE IX, PAGES 301-309 411

1. Matthieu 6: 21 ss, 26 ss.
2. Cf. Marc 10:15, 21, 24, 26.

73 Romains 3:19, 23; Ephésicns 2:1 s; 2:12s.

1. Ephésiens 2:3.
2. Actes 20:19-24.
3. Actes 20:26.
4. Ezéchiel 3:17s.
5. Romains 1:14s.
6. II Corinthiens 4:4.
7. Matthieu 4:8—10; Jean 14:30.
8. II Corinthiens 4:6.

84II Corinthiens 4:5.

851 Corinthiens 1:21.

1. Romains 1:16.
2. *Apologet.* 47.

*88II Apol.* 9.

1. *Apologet.* 48.
2. Z *Apol.* 19.
3. *Mart.Polyc.* 11.

*92II Apol.* 15.

*” Ibid.* 14.

1. *Ibid.* 13 et 10.
2. *Ibid.* 13.
3. *II Apol.* 15, *Dial.* 7.
4. *Ad Scapulam* 3 et 4.
5. *Ad Scapulam* 1.
6. *Protrep.* 9.
7. *Ibid.*

*Protrep.* 10.

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ihid-*
5. *Protrep.* 12; cf. pp. 240ss concernant Méliton et d’autres prophètes chrétiens.
6. *Protrep.* 10.
7. *Ibid.*
8. *Protrep.* 12.

412

NOTES DU CHAPITRE X, PAGES 311-312

CHAPITRE X (pages 310-331)

**Stratégie de l’évangélisation**

’ Les recherches archéologiques entreprises dans ces villes réfutent abondamment les déclarations rhétoriques de Tertullien dans *Apologet.* 40.

1. La preuve nous en est fournie dans l’ouvrage de J. G. Davies *The Early Christian Cburcb* et dans celui de Harnack *Mission und Ausbreitung des Christentums* et dans d’autres histoires générales de l’Eglise. Voir également les cartes en couleur illustrant l’expansion de la foi dans *Atlas of the Early Christian World,* de F. Van der Meer.
2. Néanmoins, pour autant que nous le sachions, ces exceptions furent rares durant les deux premiers siècles. Tertullien déclare (est-ce pure rhétorique?) qu’il y a des chrétiens au-delà des lignes romaines en Bretagne: l’Evangile peut pénétrer plus avant que les légions *{Adv.Jud.* 7). Même si cela était le cas, cela ne remettrait pas en question l’idée principale de notre développement, selon laquelle l’Evangile avança en suivant les lignes de communication sillonnant les provinces de l’Empire. Le “débordement” est un résultat naturel de l’impor­tance que les croyants attachaient à leur foi et de leur désir de la partager.

Le fait que le christianisme gagna très tôt Osroène n’invalide pas non plus la thèse de l’importance du facteur géographique. F.C. Burkitt exagère quand il déclare qu’il s’agit de la seule région en dehors de l’Empire où le christianisme primitif se soit infiltré *{Early Christianity outside the Roman Empire,* p. 87) et son exagération met bien en évidence le manque de preuves dont nous disposons concernant l’expansion de la foi au-delà des frontières du monde romain. Mais cela pouvait-il vraiment s’appliquer à Osroène? Ce petit royaume, situé juste en dehors de l’Empire en Mésopotamie du Nord, joua un rôle important dans la lutte qui opposa Rome aux Parthes. Il fut annexé à Rome par L. Verus en 164. Antérieurement, il avait servi d’état tampon, tout en étant indépendant, même s’il était en fait sous la tutelle des Parthes. C’est pendant cette période que le christianisme y était devenu religion d’Etat, ainsi que l’atteste l’histoire apocryphe de la correspondance entre Jésus et le roi Abgar et de la conversion du monarque, suite à la prédication de Thaddée (Eusèbe *H.E.* 1.13). Le carac­tère fortement sémitique du pays et la proximité d’Antioche rendirent son évangélisation aisée. La capitale Edesse devint bientôt un des premiers foyers du christianisme syrien. Ses évêques racontèrent l’histoire de leurs origines à Sérapion, évêque d’Antioche de 190 à 203, ce qui tendrait à confirmer que c’est bien par des missionnaires venant d’Antioche que le pays fut christianisé.

1. Le roi d’Arménie, Tiridate (environ 238-314), se convertit au travers du ministère de Grégoire l’illuminateur, un noble du pays qui avait lui-même trouvé la foi alors qu’il était exilé en Cappadoce. Avec la conversion du roi, le christianisme devint la religion officielle de l’Etat.

C’est dans les *Actes de Thomas* datant du IIIe siècle que l’on trouve la légende de la visite de Thomas aux Indes. Quelle soit fondée sur des éléments véri­diques est attesté par le fait que le roi Gundaphore, que l’on dit s’être converti

NOTES DU CHAPITRE X, PAGES 312-323

413

au travers du ministère de Thomas, fut un personnage historique qui vécut au 1“ siècle et régna au nord-ouest des Indes. Son nom grec était Hyndopheres (soulignant ainsi ses liens culturels et commerciaux avec l’Occident), et on a retrouvé des monnaies frappées à son effigie. Cf. C.P.T. Winckworth dans *J.T.S.* 1929, pp. 239—244 et L. W. Brown *The Indian Christians of St. Thomas\** ainsi que notre chap. VII, note 8.

1. Jean 4:38.
2. F. H. A. Hort, *The First Epistle of St. Peter\** p. 183.
3. Actes 19:10.
4. W. M. Ramsey *The Letters to tbe Seven Cherches,* p. 183.
5. *H.E* 3.1.1.
6. *Actes Thom.* 1.1.
7. Galates 2:9.
8. Romains 15:20.
9. *Op. cit.* p. 16.
10. n Timothée 2:2.
11. Actes 19:10.
12. Colossiens 1:5s, 2:1.
13. L. Newbigin, *The Finality of Christ\** p. 113.
14. Romains 5:19, 23.
15. Romains 15:20ss.
16. *Mission in the New Testament\** p. 97.
17. *Op. cit.* p. 99.
18. Justin, *Dial.* 42. Cf. *I Apol.* 39.
19. Origène *Contre Celse* 8.68.
20. *Op. cit.* 8.69.
21. *Op. cit.* 8.70.
22. *Op. cit.* 8.68.
23. *Op. cit.* 8.70.
24. *Op. cit.* 8.72.
25. II est fascinant de penser que cela aurait presque pu arriver à la fin du 1“ siècle. Si les deux fils de la famille chrétienne de Flavia Domitilla et de Flavius Clemens (ch. V, n. 48) avaient vécu, ils auraient pu devancer Constan­tin de deux siècles: car ils avaient été officiellement désignés par 1 empereur Domitien comme ses successeurs (Suétone, *Domit.* 15).

30Jude 23.

*31 I Clément* 23.

*32II Clément* 11.

414

NOTES DU CHAPITRE X, PAGES 323-326

1. *Bamabas* 19. L’importance de cette référence est rehaussée quand on se souvient qu’elle fait partie du tout premier catéchisme, “Les Deux Chemins”, incorporé dans la dernière partie de *\'Epître à Bamabas.*
2. Théophile, *Ad Autol.* 1.13,14 et 2.38.
3. Clément, *Protrep.* 9 et 10.
4. Ignace, *Ephésiens* 11.
5. Justin, *I Apol.* 17 s.
6. Tatien, *Orat.* 5 et 6.
7. Irénée, *A. H.* 5.27ss.
8. Cette affirmation est si importante pour un professeur comme Conzel- mann qu’il en fait dépendre tout le thème de son étude *Die Mitte der Zeit.*
9. I Thessaloniciens 1:10; 3:11 s.
10. II Thessaloniciens ch. 2.
11. I Thessaloniciens 4:15, 17. La répétition de “nous les vivants qui serons restés” est certainement significative. Paul semble ne pas écrire uniquement pour réconforter ceux qui avaient perdu des êtres chers et se lamentaient à tort de ce que ceux-ci avaient manqué la Parousie et ses joies; il écrit également pour détromper ceux qui se réjouissaient d’être en vie en pensant que leur sort était préférable à ceux qui s’étaient endormis. Le “nous qui restons” (Paul se met naturellement de leur nombre. Il lui aurait été difficile de faire autrement!) ne sera d’aucune manière un avantage au moment de la Parousie. En effet, s’il doit y avoir priorité, elle revient aux disparus qui possèdent déjà un grand degré d’intimité avec Christ, exprimé dans ces versets par des expressions comme “avec Christ” et “en Christ”; ce sont eux qui ressusciteront les premiers; ensuite “nous qui restons”, nous serons enlevés et irons avec eux à la rencontre du Seigneur, lors de son retour. Cf. mon article dans *Expository Times,* 1958, pp. 285ss.

441 Thessaloniciens 5:1.

1. Matthieu 24:43s; Luc 12:39s; Apocalypse 3:3; 16:15.
2. Luc 17:24.
3. Luc 12:35-48; 17:24; Marc 13:32; Actes 1:7.
4. Cf. A. L. Moore, *The Parousia in the New Testament.*

L’auteur montre l’attitude caractéristique du Nouveau Testament à l’égard de la Fin: la considérer comme “proche, réellement, prête à survenir à tout moment, retenue seulement par la patience bienveillante de Dieu qui veut que tous les hommes se repentent tandis qu’il en est encore temps”, et en même temps refuser toute velléité de prévoir des dates ou de provoquer la venue du Royaume par une action de type social ou politique, reconnaissant que c’est à “Dieu seul de décider”. *(Op. cit.* p. 218.)

1. *Twentieth Century Theology in the Makàng,* éd. Jaroslav Pelikan (une traduction de *Die Religion in Gescbichte und GegenwarP),* p. 258.
2. Ephésiens 1:14; 4:30.
3. *Twentieth Century Theology in the Making,* p. 263.

NOTES DU CHAPITRE X, PAGES 327-331

415

1. *Op. cit.* p. 291 s.
2. Actes 2:16s.
3. Romains 8:19—23.

53 Actes 1:6-8.

1. De nombreux théologiens pensent avec Conzelmann que Luc fut le premier à développer une théologie de l’histoire, le premier à prendre conscience que l’attente passive de la Parousie conduisait à une impasse, et que l’achèvement de l’histoire passait au travers d’un processus historique d’évangélisation.
2. Marc 13:9 s ; Matthieu 24:14.
3. Jean 15:26 s.
4. II Pierre 3:12.
5. Cf. Strack-Billerbeck, *Kommentar zu den Evangelien aus Talmud und Midrash* vol. 1, pp. 163 ss.
6. II Pierre 3:9; cf. mon ouvrage *IIPeter andfude,* pp. 133-136.
7. Matthieu 8:10s; 28:19; Marc 13:10, etc. Cf. Jeremias *op. cit.* pp. 41—47.
8. Cf. F. Hahn, *Mission in the New Testament,* p. 107 s; K. F. Nickle *The Collection,* pp. 130ss. Hahn mentionne une vaste bibliographie sur ce sujet, p. 18 s de son livre.
9. *Op. cit.* p. 54.
10. II se débat avec le problème d’Israël et des Gentils en relation avec la mission dans Romains 9—11. Selon C. K. Barrett et F.J. Leenhardt, C.H. Dodd manque étrangement de discernement en l’occurrence.
11. II est évident que ce ne sont pas des raisons aussi pragmatiques que le succès de la mission auprès des Gentils qui poussèrent Paul à poursuivre son œuvre missionnaire. Il obéissait à Jésus et poursuivait l’œuvre du Serviteur de Jahvé dont le prophète avait dit qu’il serait une lumière pour les Gentils.
12. Romains 11, spécialement les versets 25 s.
13. Nickle, à la suite de Munck dans les deux derniers chapitres de son livre *Paul and the Salvation of Mankind,* définit bien la situation et fait des citations très complètes *(pp. cit.* pp. 138 ss).
14. D’où sa crainte que le don soit refuse (Romains 15:30s) et sa détermi­nation de le présenter en personne, sans se soucier des dangers qu’il rencontre­rait en chemin (Actes 20:22s; 21:11-14).
15. Cf. O. Cullmann “Eschatology and Missions in the New Testament” dans *The Theology of the Christian Mission* (éd. G. H. Anderson), pp. 42—54. Cf. égale­ment J. Blauw “Toward a Theology of Mission” dans *The Missionary Nature of the Church,* ch. 7.
16. *International Review of Missions,* 1953, p. 225. Les deux articles de William Manson dans ce journal (1953), pp. 257—265 et 389—396, sont remarquables. Il continue à développer quelques-unes de ses pensées dans un ouvrage posthume *Jésus and the Christian,* pp. 199ss.

416

NOTES DE L’ÉPILOGUE, PAGES 334-339

ÉPILOGUE (pages 332-340)

’ “Origène ne soutient pas la thèse d’un salut universel comme une réalité sur laquelle on peut compter; il exprime davantage un espoir qu’une certitude.” C’est ainsi que H. Chadwick définit l’attitude d’Origène dans *Early Christian Thought and tbe Classical Tradition,* p. 119.

1. II Corinthiens 4:4s.
2. Je me suis efforcé de développer ce thème dans le contexte contemporain dans mon ouvrage *Runaway World* (trad. française: *Le Monde de PEvasion,* éd. Ligue pour la Lecture de la Bible, pp. 54—60).
3. Anne Ross, *Pagan Celtic Britain,* p. 5 s.
4. J’emprunte cette citation de Grégoire de Nysse *(Panégyrique de Grégoire le Thaumaturge)* àJ.C. Davies, *The Early Christian Churcb,* p. 128.

**INDEX DES NOMS D’AUTEURS**

*Cet index contient les noms des auteurs anciens et modernes mentionnés dans le texte,  
mais non de ceux qui figurent dans les notes.*

**A**

*Actes des Martyrs,* 225

*Actes de Paul et de Thècle,* 212

*Actes de Pierre,* 287

*Actes de Thomas,* 200 s, 314

Aland, K., 253

Alexander, N., 83

Allegro, J. M., 94

Allen, R., 5, 235, 290, 315s

Althaus, P., 326

*Apocalypse d’Esdras,* 103

*Apocalypse de Pierre,* 167

Apulée, 21,39, 132, 194

*Aristée (Lettres d),* 149

Aristide, 15 s, 116, 247

Aristote, 16s

Athénagore, 18, 50, 156, 195, 216,

247, 282, 299

Augustin, 197

Auxentius, 283

**B**

Baillie, J., 173

Baird, W., 68

Balsdon, J.P.V.D., 46,137

Bardy, G., 171, 173s

*Bamabas (Epître de),* 119, 123, 183, 196, 222, 265, 299, 323

Barr, J., 54

Barrett, C. K., 178, 279

Baxter, R., 264

Betz, O., 110

Blaiklock, E. M., 43

Brandon, S. G. F., 85

Bruce, F. F.» 151,249

Bultmann, R., 68, 192

**C**

Cadbury, H. J., 69, 248

Caird, G. B., 227

Carrington, P., 184

Catulle, 15, 38

Cclse, 49, 144, 205, 208, 229, 241s, 250, 272, 281,292, 321

Chadwick, H., 136,318

Cicéron, 14, 73, 173

Clément d’Alexandrie, 18, 43, 167, 196, 216, 225s, 247, 249, 255, 270, 281, 287s, 306-309, 317, 323, 326, 333

Clément de Rome, / *Clément,* 169, 219, 222,265, 323

*Il Clément,* 191,222, 323

*Pseudo-clémentines,* 196, 238 s, 251s

418

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

*Constitutions Apostoliques,* 205 s, 211,

231

Conzelmann, H., 68

Cullmann, O., 184

Cumont, E, 194

Cyprien, 93, 197, 231

**D**

Davies, J. G. 176

Deissner, K., 324s

Deutéronome, 80, 93, 114, 252

*Deux Chemins,* 166, 184, 265, 299

Dibelius, M., 68

*Didachë,* 166, 184, 187, 201s, 222, 241

Dion, Cassius, 256

*Diognète (Epître à),* 123, 155, 158-161, 281, 288s

Dodd, C. H., 5, 54, 67ss, 72, 75, 86, 88, 92s, 132, 179, 192, 245

Downey, G., 131

Dugmore, C. W., 234

**E**

*Ebionites (Evangile des),* 111

Eislcr, R., 85

*Enoch,* 98, 103

Epictète, 172

Epiménide, 151

Esaïe, 33, 55s, 64s, 67, 87, 91, 98, 105, 107, 108s, 113, 115, 155, 162, 271,279, 292

Eschyle, 19

Il Esdras, 28, 98

Eusèbe, 120, 200, 203, 213, 237, 242, 245, 267,314, 320

Evans, C E, 74

**F**

Festugières, A. J., 194

Filson, F. V., 278

Foster, J., 231, 288 s

Frend, W.H.C., 223 Friedrich, G., 64, 67

**G**

Gallien, 222

Green, 139, 232

Grégoire le Thaumaturge, 273-276, 282, 317, 339 s

Grégoire le Grand, 120 s

**H**

Hahn, F., 319s

Harnack, A. von, 5, 28, 46, 116, 157s, 161, 185, 193s, 201, 207 226

*Hébreux (Evangile des),* 102, 111 Hégésippe, 257

Hermas, 138, 163 s, 166, 183, 201, 216, 222, 255, 266s

Hetling, L„ 257

Hippolyte, 120, 183, 185

Homère, 15, 16, 282

Horace, 11, 15, 27

Hort, F.J.A., 313

Hoskyns, E., 87

Hull.J.H.E., 177

Hunter, A. M., 83

**I**

Ignace, 117, 123, 146, 157, 164, 183, 191, 196, 204, 219, 222, 224, 242, 255, 284, 289, 323

Irénée, 14, 43, 115, 146, 204 s, 228 s, 237, 289, 323, 326

**J**

JeremiasJ., 104, 253, 328 s

Jérôme, 283

Jean, 53, 80-84, 95, 104, 109, 113, 140, 178, 190, 200,215, 289

Josèphe, 22, 23, 25, 35, 149, 175

Justin Martyr, 16, 18, 32s, 34, 51, 88-90, 94, 105-109, 111, 113, 120, 122, 140s, 155s, 183, 184s, 187, 194s, 197, 200s, 206, 219, 221, 225, 246s, 249, 255, 264, 270, 281s, 298, 300, 304s, 317, 320, 323, 333

Juvénal, 14, 24, 27, 50, 130, 143, 172

INDEX DES NOMS D’AUTEURS

419

**K**

Kâsemann, E., 68, 157s, 178

Kelly, J. N. D., 83 s Kierkegaard, S., 80-82 Kirschbaum, E., 257

Kitto, H., 137

Knox, W. L., 131,242

**L**

Lactance, 152

Lake, K., 133s, 248

Langton, E., 227

Latourette, K., 244

Lin g, T., 227

Lighfoot.J. B., 255

Lohmeyer.E., 103

Longenecker, R. N., 96

Lucien, 73, 222

Lucrèce, 37, 172

Luc, 55, 64 s, 72-76, 77-80, 87, 109, 122, 129, 133, 148, 177-181, 192s, 227, 234, 278-280, 302, 328

**M**

Macaire, 70s, 161-163, 335 s

Manson, T. W., 281

Marc, 60-64, 69-71, 75, 86, 109, 113, 122, 226 s, 277 s

Marmorstein, 128

Martial, 14, 50

Martin, R. P., 146

Matthieu, 86s, 93, 95, 109, 117, 166s, 278s, 280s, 289, 325

Maxime de Tyr, 153

Méliton de Sardes, 93, 242 ss

Minucius Félix, 206, 222, 231, 270, 281

Moody, C. N., 157s

Moule, C.F.D., 121,279s

Murray-Beasley, G. R., 69

**O**

Oesterreich. T. K., 231

O’Neill, 279

*Oracles Sibyllins,* 27, 97, 149, 282

Origènc, 18, 58s, 87, 91s, 123s, 127, 154, 202s, 205s, 208, 229, 231, 241s, 244 s, 267 s, 273-276, 282, 292s, 306, 317, 320s, 326, 333, 334

**P**

Parkes.J., 128

*Passion de Perpétue,* 213

Paul, 14, 48-50, 61-64, 66, 69, 75, 78, 88, 89, 95s, 104, 107s, 109,

1. 117-119, 122, 124, 135s, 139s, 147, 149-152, 154, 157s, 177s, 181, 184, 188, 191, 192s, 197s, 201, 206, 214s, 217, 219, 221, 223, 225, 226, 228, 234, 241, 244, 246-249, 255s, 263, 271s, 273, 284, 286, 290-293, 294-297, 300, 302-304, 311, 313, 320, 322, 324 s, 329-331, 334, 335, 337

Pétrone, 21, 50

Philon, 96, 107, 140

Pierre, 60, 69 s, 72, 74, 87, 95, 106,

1. 119, 177, 180, 184, 190, 200s, 211, 214, 218, 225, 270, 272, 287, 290,313,314, 327

Platon, 16-18, 25, 37, 43s, 153, 336

Pline le Jeune, 40-43, 48, 52s, 138, 222,264

Polybe, 10, 14

Polycarpe, 34, 157, 191, 204, 264 s, 299, 304

Pratten, B. P., 195

*Prédication de Pierre,* 102, 104 Pseudo-Justin, 282, 287

**N**

Newbigin, L., 190

Nock, A. D., 171s, 194

**Q**

Quintilien, 14

420

l’évangélisation dans l’église primitive

**R**

Ramsay, W. M., 314

Ross, A., 339

Rowley, H. H., 234

*Testaments des Douze Patriarches,* 98, 103

Théophile d’Antioche, 18, 194 s, 215, 282, 323

Thucydide, 73

Tite-Live, 73

Torrance, T. F., 158, 161

**S**

Schlier, H., 227

Schonfield, H. J., 85

Schweitzer, E., 178

Selwyn, E. G., 83, 184

Sénèque, 20, 173, 225

Simon, M., 114

*Salomon (Psaume de),* 31, 97

Stather Hunt, B.P.W.,93

Stott, J.R.W., 181

Suétone, 35, 41,43, 50, 97, 256

**U**

Ulfilas, 283

Unnik, W. C. van, 279

**V**

Valère Maxime, 23

Virgile, 11, 15, 20, 167, 282

**T**

Tacite, 12, 23, 24, 43, 50, 97, 254

Tatien, 17, 145, 155, 194s, 206, 231, 247, 249s, 270, 281, 282, 323, 333

Tertullien, 17, 40, 44s, 53, 114, 155, 183, 187, 211, 219s, 222, 223, 224, 230, 241, 254, 304 s, 317, 337s

**W**

Wilckens, U., 68, 74

Wilder, A., 298

Wiles, M. E, 158

Worley, R. C., 246

**X**

Xénophane, 16

**INDEX DES SUJETS**

**A**

Abstraits, termes, 132, 143, 377

Accomplissement, 86s, 99-112, 122, 125, 195, 320, 407

Actes, discours des, 72-76, 357s, 363 s

Adoption, 135, 249

Affranchis, 252, 255-258, 401

Alimentation, lois sur 1’, 26, 33, 121- 123,218

Allégorie, 96, 106 s

Amour, 124, 126, 217, 275, 281s, 285-290, 306, 309, 376, 395

Antioche de Syrie, 24, 25, 124, 130- 132, 163, 208, 217, 372, 383, 412

Apologétique, 88, 97, 136, 148-156, 161, 206s, 277-282, 306ss, 338, 345, 347, 369, 407

Apôtres, 199-202, 207, 392

Aquilas, 257, 268 s

Aréopage, discours sur 1’, 149-152, 380 s

Aristocratie, 213, 217, 254, 255-260, 317, 375

Arménie, 312, 412

Asiarques, 247

Ane, tête d’, 49, 209 s, 349

Astrologie, 20, 145s, 378

Athéisme, 42 s, 153, 204, 212, 215 s, 256, 348, 375, 381

Auguste, 11-13, 36, 39, 46s, 130,

174

**B**

Baptême, 90 s, 163 s, 175, 182-187, 189s, 196, 253,316s

Blandine, 374

**C**

Cannibalisme, 42 Catacombes, 257, 261 Catéchèse, 184-186, 206, 221, 388 s Châtiment (voir punition) Chrétiens, leur courage, 212s, 222, 224s, 378 leur éthique, 50, 53, 139, 172 s, 187, 348s, 374s, 389, 394s leur image publique, 42-53, 348 leurs maisons, 260-269 leur mon, 168 s, 173, 212s, 223-226, 262, 268, 384, 395 s, 410 de nom, 190 s, 357, 387 s leur sens des responsablités envers les perdus, 212, 293, 300-309 leur statut social, 5Iss, 136-144, 207-213,316 s, 348 leur vie, 50 s, 160, 168, 197s, 214-232, 332s

422

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Chiliasme, 326s, 365

Christianisme, ancienneté du, 48, 140 sa nature absolue, 171-176, 187- 189, 223, 335

Christologie, 47s, 99-112, 366-368, 372 s, 408

Circoncision, 26, 33, 120 s, 183, 190, 329

Clemens, Flavius, 138, 212, 375, 413

Commandement ultime, 289 s, 334, 341, 408

Communion, 187, 216-220

Conversion, 171-198, 273-276, 280, 379, 385-391, 392

Corporations, guildes, etc., 51-53, 218s, 350

Credo, 68 ss, 86, 109, 185, 389

Critique des formes, école, 60, 69

Croix, 31, 48s, 78s, 101, 105-108, 123, 140, 159, 259s, 292, 295, 345, 360, 367, 378, 402-404

Culpabilité, 19s, 138, 367, 376, 390

**D**

Délivrance, 147, 196, 250, 379, 391

Démonologie, 20, 144 s, 153 s, 226- 232, 373, 379, 382, 397

Destin, 20s, 134, 145 s, 196, 378

Diaconesse, 42, 210, 393

Dialogue, 176

Domitilla, Flavia, 138, 212, 375, 413

**E**

Ecritures, 25, 55, 76, 86-96, 114-116, 150, 165, 177-181, 195, 205s, 234s, 267ss, 276, 282-284, 355, 359, 360, 362ss, 369, 373, 390, 406, 407

Enfants, 253-255, 264-266

Eschatologie, 133, 139, 167, 295- 309, 322-331, 334s, 365s, 414s

Esclaves, 136s, 173, 252s, 256, 343, 350, 374

Espérance, 322-327

Ethique, 50 s, 53, 62, 139, 152, 155 s, 166, 172-174, 184-187, 214-216, 381, 385, 410

*Euaggelion,* 54-65, 67, 352, 354 Eucharistie, 42, 142, 163, 336, 374, 402

Evangélisation, agents d’, 199-232 aujourd’hui, 332, 340 christocentrique, 58 ss, 81, 179, 234 s, 325, 335 conversion dans 1’, 171-198 diversité dans F, 132-147, 194- 198, 207-213, 233-284, 335 par les écrits, 277-284 par les Ecritures, 87ss, 177-181,

• 195,282-284,390 enseignement et, 245-249, 390 dans les foyers, 250-269 parmi les Gentils, 129-170 indirecte, 260-263 individuelle, 269-276 parmi les Juifs, 85-128 de masse, 339 s message d’, 54-198 méthodes d’, 233-284, 338 s motivations pour F, 245, 285-309 obstacles à F, 29-53 stratégie, 310-331 vocation à F, 162, 180s, 334, 357 voies ouvertes à F, 9-28

Evangélistes professionnels, 199-207, 332 laies, 207-213, 332 femmes, 210-213

Evangile, (voir sous *euaggelion* et évan­gélisation) dénaturé, 163-168 mal compris, 156-163

Exorcisme, 126 s, 226-232

**F**

Famille, structure de la, 251-255

Femmes, 45, 137 s, 202, 210-213, 254 s, 374

Fils de l’Homme, 86, 98, 103, 125 s, 266, 408

Foi, 8Iss, 159ss, 180s, 184, 321,

387, 389

INDEX DES SUJETS

423

**G**

Galatie, 313

Gentils (ou païens), 55, 61, 62, 97, 114, 116-119, 129-170, 228, 246, 291,328-331,372,415

Géographiques, facteurs, 311-315, 412

Glabrio, Acilius, 138, 256 s, 375

Gnosticisme, 165, 194, 336, 366

Gratitude, 286-293

Grecque, culture, 13-18, 311, 315, 342

**H**

Héraut, 65 s, 355

Herculanum, Maison du Bicentenaire, 258-260, 402

Historiographie, 73, 357s, 359

**I**

Idolâtrie, 15ss, 43s, 147-156, 281, 342, 380 s

*Imitatio Christi,* 159, 203, 221, 292, 360

Immoralité, 42s, 215s, 348, 377, 386

Immortalité, 21, 195, 304, 307

Impérial, culte, 46 s, 64, 247, 349, 354

Incendie de Rome, 224, 347, 350, 395 s

Inceste, 42,215, 348

Indes, 196, 200, 205, 312, 391, 412s

Influence, 315-322

Intellectuels, 139 s, 149ss, 376, 381

Fils de David, 56, 94s, 97s, 11Q Messie, 30, 105ss, 112s, I15 127,134,365

Naissance virginale, 32 s, 108- 112, 368

sa personne historique, 78 ss 150s, 336, 387

Seigneur, 32, 99, 106, 109 s, 133, 146s, 174, 230, 303, 368, 372

Judéo-chrétiens, 101, 111, 116-124, 126, 165, 259, 329ss, 361, 365, 368 s, 384

Juifs, 22-28, 30-35, 41s, 85-128, 130, 175, 233-236, 312, 343, 347, 361,368s, 370s, 415

Juifs et chrétiens confondus, 41, 347, 401

Joie, 223 s, 249 s

Jugement, 195, 238, 241, 294-300, 304,410

Justice, 40 s

Justification, 62, 152, 159 s, 182, 295, 360

**K**

*Kerusso, klrux, kirugma,* 65-67

Kérygme, 54, 67-72, 73, 235, 278 s, 353-356, 373, 386

**L**

Logos, 110, 140, 167s, 188, 288s, 382

Loi, 32, 33, 86, 112-124, 166, 234 s, 370, 383

**J**

Jérusalem, 17, 23, 27, 34, 37, 41, 85, 125, 129s

Jésus, crucifié, 31s, 78 s, 105-108, 123, 228,360 divinité de, 32, 48, 108-112, 368s, 373, 384

comme contenu de l’Evangile, 58, 81,179, 235,325,335

**M**

Magie, 39, 126 s, 132, 139, 146 s, 163s, 183,185,189, 228s, 379

Maisons, décoration des, 260-263, 402 réunions dans les, 88, 250-269, 400

Maison de Pansa, 259

Maison de Paquius Proculus, 262 s

424

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

Maison du Bicentenaire (voir Hercu- lanum)

*Martureo, marturia, martus,* 76-83

Messianique, salut, 55-59, 64, 67s, 87s, 96-112, 352, 365-367

Messianiques, spéculations, 96-112, 363-367

Monothéisme, 15-18, 22-25, 110 s, 139, 148-156, 164, 174, 195, 230, 348

Montanistes, 241 s, 399

Moralisme, 166, 222

Mystères, cultes à, 18-21, 38, 131, 141s, 163, 174, 185, 194, 196, 343, 377, 382, 385

**N**

Naissance, nouvelle, 142, 162, 182- 187, 194-198, 272, 306

Nathan, prophétie de, 56, 95, 110, 351

**O**

Obéissance, 188, 193, 267, 271, 289, 297

*Orante,* 261 s, 402

Osroène, 312, 412

**P**

Paganisme, 142s, 148-156, 346, 348, 385, 392, 395, 402 motifs empruntés au, 259, 384

Païens (voir Gentils)

Pantène, 196, 200, 205, 247, 270

Pardon, 68, 70, 127s, 180, 187, 198, 279, 360

*Pax Rom an a,* 10-13, 311

Perpétue, 213

Persécution, 34, 320, 348

*Pesber,* 96, 362

Pierre, apôtre, 119, 225, 253, 287

Philosophie, 15-18, 25, 48 s, 66, 141, 165, 172, 194, 205 s, 225, 239, 246s, 274s, 289, 376, 380s, 385

Phénix, 169, 384

Plein air, prédication en, 88, 205, 236-240

Pomponia Graecina, 1 38, 254, 401 Poppée Sabine, 24, 174 s, 344 Postbaptismal, péché, 166, 183, 186, 357

*Praeparatio Evangelica,* 9ss, 122, 305, 341

Prière, 217, 225, 228 s, 284, 305, 385 Priscille, 138, 257, 268 s, 402

Prophètes, Ancien Testament, 87-96, 122, 195, 282, 398, 407

Nouveau Testament, 201s, 212, 240-244, 308 s, 398

Prosélytes, 26-28, 130 s, 174 s, 344

Puissance, 62, 101, 106, 126, 139, 226-232, 244, 303, 378s, 407

Punition, 167, 297ss, 323, 350, 410

**Q**

Qumrân, 93-95, 98, 105, 352, 363, 367, 389

*Vadis,* 287, 408

**R**

*Religio,* religion, 35, 36-38, 171s, 342, 346, 381,401

Repentance, 57, 68, 148, 180s, 183,

1. 227, 238, 284, 328, 360

Responsabilité, 290-300

Résurrection, 56-58, 79, 106, 110, 140, 150, 151, 162, 169, 179,

1. 238, 242s, 351, 357, 372

Récompense, 167, 296-300, 410 *Rotas-Sator,* carré, 263, 403 s Routes, 12s, 311-314, 342, 412 Royaume, 60 s, 99 s, 134 s, 266, 280, 306, 326 s

**S**

Sagesse, 48 s, 140, 167, 376

Saint-Esprit, 68,-78, 89, 101, 111, 119, 177-183, 187, 190, 198, 219, 221, 223, 226, 240s, 290, 325 s, 327 s, 369 s, 386

INDEX DES SUJETS

Sécurité, 20 s, 134

Sémitisme, 358

Serviteur de l’Eternel, 77, 80, 86, 90s, 98s, 100, 104, 106s, 127, 292s, 359, 367

*Superstitio,* 36-39, 43, 49 s, 260, 348, 383

Synagogue, 25, 88 ss, 120, 233-236

Syncrétisme, 36-39, 45-47, 188 s

**T**

Talpioth, ossuaires de, 402

Témoignage, 235, 249 s

Témoins, 76-84, 125, 239, 277, 359

*Testimonia,* 92-96, 113, 359, 362

425

*Treizième Bénédiction,* 35, 112, 120 361, 369

**U**

Universalisme, 27, 60, 62, 129ss, 279, 310, 319s, 337, 341, 366, 372, 376, 416

**V**

Vie, 59, 62, 180s, 183, 196s, 277s, 288, 307s, 367

Virginale, naissance (voir sous Jésus) Visites, 271-276

**TABLE DES MATIÈRES**

[Préface de l’édition anglaise 4](#bookmark5)

[Préface de l’édition française 6](#bookmark8)

[I. Voies ouvertes à l’Evangile 9](#bookmark11)

[La Paix romaine 10](#bookmark14)

[La culture grecque 13](#bookmark17)

*La langue grecque*  13

*La pensée grecque*  15

*Les cultes à mystères*  18

[La religion juive 22](#bookmark20)

*Romains et Juifs*  22

*L'attrait du judaïsme*  24

[II. Les obstacles 29](#bookmark23)

[L’opposition juive à l’Evangile 30](#bookmark26)

*Christ, la pierre d'achoppement*  30

*Une autre pierre d'achoppement: l'Eglise*  33

[L’opposition gréco-romaine 35](#bookmark29)

*La croyance des individus et la religion d'Etat*  36

*Trois facteurs favorables aux chrétiens*  40

*Trois facteurs défavorables aux chrétiens*  42

*Objections intellectuelles et culturelles*  48

*Pierres d'achoppement éthiques et sociales*  50

428

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

**HI. L’Evangile** 54

[Bonne Nouvelle 55](#bookmark35)

*La Bonne Nouvelle messianique*  55

*La Bonne Nouvelle selon Marc*  60

*La Bonne Nouvelle selon Paul*  61

*Une terminologie appropriée*  63

*La Bonne Nouvelle selon Luc*  64

Proclamation 65

*L'utilisation du verbe «kêrusso»*  65

*Le kérygme avait-il une forme fixée?*  67

*Les discours d’évangélisation des Actes*  72

[Témoignage 76](#bookmark60)

*Le témoignage dans Luc et dans les Actes*  77

*Le témoignage dans les écrits johanniques*  80

1. [**La prédication de l’Evangile aux Juifs** 85](#bookmark70)

*L'accomplissement des promesses*  86

*Le recours aux Ecritures*  87

*Testimonia messianiques*  92

[Le Messie est Jésus 96](#bookmark73)

*Diversité de l’attente*  96

*Complexité de l'accomplissement*  99

*La mort de Jésus*  105

*La naissance de Jésus*  108

[Modification de la Loi 112](#bookmark76)

*Usurpation du statut d'Israël*  112

*Vol des Ecritures d’Israël . . .*  114

*Le viol de la Loi*  116

*Spiritualisation du culte d’Israël*  120

[Echecs et succès 124](#bookmark81)

1. [**L’évangélisation des Gentils 129**](#bookmark84)

*Antioche, porte de la mission parmi les païens*  130

[Souplesse dans l’approche 132](#bookmark87)

*Adaptation culturelle de l'Evangile*  133

*Diversité" des points d'accrochage*  136

[Unité d’approche 147](#bookmark90)

*Un contexteprimitij: Lystre*  147

*Un contexte cultivé: Athènes*  **149**

*A l'assaut de l'idolâtrie ......... . .* 152

[Limites dans la compréhension 156](#bookmark93)

*Dans quelle mesure l'Eglise postapostolique fut-elle fidèle à l'Evangile?*  156

*Dans quelle mesure l'Eglise postapostolique a-t-elle dénaturé*

[*l'Evangile?*  163](#bookmark32)

*Risques et avantages*  168

TABLE DES MATIÈRES

429

1. **La conversion 171**

La conversion chrétienne 171

Conversion par l’Esprit et par la Parole 177

Conversion, baptême et vie nouvelle 182

Conversion et mentalité moderne 187

Conversion: quelques exemples 193

[**VU. Les évangélistes** 199](#bookmark114)

[Les évangélistes: qui étaient-ils? 199](#bookmark117)

*Le ministère professionnel — Apôtres et ministres «ordonnés» . . . .* 199

*Les missionnaires non professionnels 207*

Les évangélistes: quelle était leur vie? '. 214

*Leur exemple*  214

*Leur communion fraternelle*  216

*Leurs caractères transformés*  220

*Leur joie*  223

*Leur endurance*  224

*Leur puissance*  226

**Vin. Les méthodes d’évangélisation** 233

Evangélisation publique 233

*La prédication dans les synagogues*  233

*Prédication en plein air*  236

*La prédication prophétique*  240

*La valeur de la prédication*  244

*L'évangélisation par l'enseignement*  245

*Témoignage*  249

Evangélisation dans les maisons 250

*La valeur de l'évangélisation au foyer*  250

*L’importance sociologique du foyer*  251

*La conversion du chef de famille*  253

*La conversion de l’épouse*  254

*La conversion des esclaves et des affranchis*  255

*L’évangélisation par la décoration des maisons*  260

*Diverses sortes de rencontres de maison*  263

*Les enfants et le foyer*  264

*Trois exemples de foyers chrétiens 266*

Evangélisation personnelle

*Les rencontres personnelles*

*Les visites*

*La conversion de Grégoire par Origine*

L’évangélisation par les écrits

*L'apologétique du I,r siècle*

*L'apologétique du II\* siècle*

*La place des Ecritures . .*

277

277

280

282

430 L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE

[**IX. Les motivations des évangélistes** 285](#bookmark138)

[Un sentiment de gratitude 286](#bookmark141)

[Un sentiment de responsabilité 294](#bookmark144)

[Un sentiment de solidarité 300](#bookmark147)

[**X. Stratégie de l’évangélisation** 310](#bookmark150)

[La géographie 311](#bookmark153)

*Stratégie géographique*  311

*Tactique géographique*  313

[Influence 315](#bookmark156)

*Les objectifs de Paul*  315

*Stratégie personnelle et stratégie urbaine*  316

*Stratégie provinciale et stratégie universelle*  318

[Eschatologie 322](#bookmark159)

*L'espérance de la fin*  322

*Le don de l'Esprit*  327

*La place des païens*  328

[**Epilogue** 332](#bookmark165)

[**Notes** 341](#bookmark168)

Chapitre premier 341

Chapitre II 345

Chapitre III 351

Chapitre IV 361

Chapitre V 372

Chapitre VI 385

Chapitre VII 391

Chapitre VIH 398

Chapitre IX 408

Chapitre X 412

Epilogue 416

[Index des auteurs 417](#bookmark1471)

[Index des sujets 421](#bookmark1479)

Liste des abréviations 431

**PRINCIPALES ABRÉVIATIONS**

A. J. A.

1. J. T
2. J.
3. J.R.L.
4. I.L. H.E.

J. B. L. J.E.H.

J. R. S.

J. T. S. N. T. S. R.E.J. Z.N.T.W.

1 Q.H.

1 Q.S.

American Journal of Archeology  
American Journal of Theology  
Bellum Judaicum (Josèphe)  
Bulletin of John Rylands Library  
Corpus Inscriptionum Latinarum  
Histoire Ecclésiastique (Eusèbe)  
Journal of Biblical Literature  
Journal of Ecclesiastical History  
Journal of Roman Studies  
Journal of Theological Studies  
New Testament Studies  
Revue des Etudes Juives

Zeitschrift fur die Neutestamentliche Wissenschaft  
Rouleau des Cantiques de Qumrân, Grotte 1  
Manuel de Discipline de Qumrân, Grotte 1

LISTE DES OUVRAGES DES ÉDITIONS G. M.

LA PAIX AVEC DIEU *Billy Graham* LE SECRET DU BONHEUR *Billy Graham* LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES *Billy Graham* UN MONDE EN FLAMMES *Billy Graham* DIEU N’EST PAS LOIN *Billy Graham* FUITE, Messages de L’Heure de la Décision *Billy Graham* JEUNESSE, Messages de L’Heure de la Décision *Billy Graham*

TRACTS de Billy Graham, N- 1 à 20 VIE DE HUDSON TAYLOR *Howard Taylor* LA FIÈVRE DE LASSA *D'S. Salzmann* COUTUMES ET CULTURES *D' Eugene A. Mida* L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE .... *D'Michael Green* SOUFFLE DE VIE — Histoire de la Mission du Ruanda .... *Patricia St John*

DE TOUTE TRIBU ET DE TOUTE LANGUE *Es bel Emily Wallis et Mary Angela Bennett* AU PAYS DES JFVAROS *Frank et Marie Drown* COUREZ AVANT LA NUIT *W. Harold Fuller* MISSION CHRÉTIENNE DANS LE MONDE MODERNE . . *John S tôtt*

LAISSEZ TOMBER VOS PETITES AMBITIONS *D'Michael Gnjfïtbs* CONDUIT PAR SA MAIN *Alfred Bossbardt* KIM: JE CHANGERAI LES TÉNÈBRES EN LUMIÈRE *Hugh Steven avec Kim Wickes* GRAIN DE RIZ, Minka et Margaret *Phyllis Thompson* IVRES AVANT L’AURORE *Sbirley Lees* N’OUBLIEZ PAS LE CAMBODGE *Helen Penfold* MISSION RENOUVELÉE *J. et M. Blandenier, A. Heiniger et W. Schultbess* PAGES CHOISIES *Adolphe Monod*

LES ADIEUX *Adolphe Monod*

SOU VIENS-TOI *Eugène Bersier*

L’AVENTURE DE LA FOI

Biographie abrégée de Hudson Taylor *Howard Taylor*

PR’ÈRE *O. Hallesby*

TOUS UN EN CHRIST (Convention chrétienne de Morges) . . . *Divers auteurs* LA PASSION DES ÂMES *D' Oswald Smith*

TÉMOIGNAGES *Divers auteurs*

A TOUTE CRÉATURE, *Bootb, Coillard, Studd, Taylor Marcel Blandenier* JÉSUS FIT ROUTE AVEC LUI — Léonard Bréchet *Claire-Lise de Benoit* ÉPOPÉE AU CONGO *David W. Truby*

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST ET L’ÉVANGÉLISATION . . *Ruben Saillens*

LE SAINT-ESPRIT *Gustave Tophel*

DIEU A PARLÉ *Textes bibliques*

LA PAGE IMPRIMÉE *George Verwer*

L’ÉPÏTR E DE J ACQU ES — Erude *Frank E Gaebelein*

Ouvrages épuisés :

OFFENSIVE À NEW YORK *Curtis Mitchell* BILLY GRAHAM, évangéliste du XX' siècle *Boris Decorvet* SAINT PAUL, ànq discours *Adolphe Monod* LA BIBLE ET LE PLAN DE DIEU *Dr André Lamorfe* AMBASSADEURS DE CHRIST *Cable et French* VICTOIRE SUR L’IMPOSSIBLE *Philippe Decorvet* LA MISSION DE L’ÉGLISE DANS LE MONDE *Harold Lindsell* PARDONNE-LEUR *J.EChurch* PASSION POUR L’EXTRAORDINAIRE *Leslie T LyaH*

LIVRES PUBLIÉS PAR LES ÉDITIONS EMMAÜS

NOUVEAU DICTIONNAIRE BIBLIQUE

NOUVEAU COMMENTAIRE BIBLIQUE INTRODUCTION A L’ANCIEN TESTAMENT *I>G.E Arcbtr* LES TRÉSORS DU NOUVEAU TESTAMENT *Cb. Rochedieu* LES PS A U M ES *Extrait du N CB*

LE PROPHÈTE DANIEL *R. Pacbt* NOTES SUR L’ÉVANGILE DE JEAN *R. Pacbt* NOTES SUR LES ACTES DES APÔTRES *R. Pacbt* LA PLÉNITUDE DE DIEU (ÉPHÉSIENS) *R. Pacbt*

LES ÉVANGILES *E dt Btnait* L’INSPIRATION ET L’AUTORITÉ DE LA BIBLE *R. Pacbt*

JE BÂTIRAI MON ÉGLISE *A. Kutn*

LA PERSONNE ET L’ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT *R. Pacbt* LE SAINT-ESPRIT, BAPTÊME ET PLÉNITUDE *A. Kutn*

LE RETOUR DE JÉSUS-CHRIST *R. Pacbt*

L’AU-DELÀ *R. Pacbt*

LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS ANNONCENT-ILS

LE RETOUR DE JÉSUS-CHRIST? *R Pacbt*

LA DESTINÉE D’ISRAËL *R. Pacbt*

L’ENFER EXISTE-T-IL? *R- Pacbt*

OCCULTISME ET CURE D’ÂME *I> K E Kccb*

LES TÉMOINS DE JÉHOVAH ONT-ILS RAISON ? */ M. Nicole*

LES ADVENTISTES DU 7\* JOUR ONT-ILS RAISON? .... *J. M. Nicole*

LE SADHOU SUNDAR SINGH *A. van Btrcbtn,* D' PIERRE DE BENOIT *R- Pacbt*

LES PAROLES QUE TU M’AS DONNÉES *O.de Bmoit*

SOUVENIRS ET LETTRES *R- R\*\*\** NOTES MATINALES *R- R'™\**

L’ÉVANGÉLISATION DANS L’ÉGLISE PRIMITIVE .... *Michael Grttn*

COURS PAR CORRESPONDANCE:

LES ÉVANGILES

*Du même auteur:*

THE MEANING OF SALVATION  
CALLED TO SERVE  
RUNAWAY WORLD

2 PETER AND JUDE  
MAN ALIVE!

CHOOSE FREEDOM

NEW LIFE, NEW LIFESTYLE  
JESUS SPELLS FREEDOM  
YOU MUST BE JOKING

THE TRUTH OF GOD INCARNATE (editor)  
WHY BOTHER WITH JESUS?  
THE BRINK OF DECISION

I BELIEVE IN THE HOLY SPIRIT  
EVANGELISM - NOW AND THEN

Traduit en français: Runaway World,  
LE MONDE DE L’ÉVASION (Ed. Groupes  
Bibliques Universitaires et Ligue pour la  
Lecture de la Bible)

ACHEVÉ D’IMPRIMER LE 31 AOÛT 1981 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE TYPOFFSET A LA CHAUX-DE-FONDS SUISSE

5000/1981

retrouvera dans ce livre les principes qu'il aura dégagés

ou mo^is intuitivement de l'étude des Actes et des épîtres apostoliques, mais  
5 trouvera approfondis, structurés et étayés de tout l’apport des travaux

exégétiques contemporains. Il s'agit certainement de l'étude la plus sérieuse et la  
plus fondamentale sur l’évangélisation d'après le Nouveau Testament. Cet aspect  
de l'ouvrgge justifierait à lui seul son succès et sa diffusion à travers le monde, car

0 il n'existé,aucune autre étude systématique sur ce sujet dans la littérature évan-  
gélique

Mais làxiiè/ïs'arrête pas le mérite de;çe livre. En effet, l'originalité de M. Green a  
consisté à pousser ses investigations au-delà de Tère apostolique et à interroger  
’Sla littérature patristique pour savoir comment on évangélisait du IIe au IV0 siècle.

Ç'estîdurant cette période que l'Evangile a gagné toutes les couches de la population

pour.,,pénétrer jusqu'aux moindres recoins de l'Empire. Le revirement officiel de la  
politique impériale au temps de Constantin a simplement entériné une situation de  
fait/ aboutissement logique d’une imprégnation progressive de la société par le  
message évangélique.

**Extrait de la préface d'A. KUEN**

En vente chez votre libraire ou à l une des adresses suivantes:





ÉDITIONS ENIMAÜS

1806 SAINT-LÉGIER (Suisse)

FRANCE

Editions des Groupes Missionnaires

*36fer.* rue du Planet, 74100 Annemasse (Haute-Savoie)

Editions des Groupes Missionnaires

SUISSE et Editions des Groupes Missionnaires AUTRES PAYS CH 2117 La Côte-aux-Fées (Neuchâtel)

